

Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

Criminologue et écrivaine

(1982)

La charge des sangliers

Roman

(Ce roman est la suite du roman :
Les lilas fleurissent à Varsovie.)

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, ouvrière
bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec
Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

DU MÊME AUTEUR

Romans et nouvelles

Chez le même éditeur

[SURVIVRE](#), 1964.

[RUE SHERBROOKE-OUEST](#), 1967

LES MILITANTS, 1974.

[LES LILAS FLEURISSENT À VARSOVIE](#), 1981.

En préparation : [Côte-des-Neiges](#).

Chez d'autres éditeurs

[LES SOLITUDES HUMAINES](#), Montréal, Les Écrits du Canada français, 1962.

FUIR, Montréal, Déom, 1963.

[L'ENVERS DE L'ENFANCE \(récits\)](#), Montréal, les Éditions La Presse, 1976.

Reportages et essais

[VOYAGE EN POLOGNE](#), Montréal, Éditions du Jour, 1962.

UNE DEMI-HEURE AVEC... (textes historiques, en coll.), Montréal, Éditions du service des Publications de Radio-Canada, 1964.

UNE QUÉBÉCOISE EN EUROPE « ROUGE », Montréal, Fides, 1965.

FACE À FACE : L'ADOLESCENT ET LA SOCIÉTÉ (essai, en coll.), Bruxelles, Charles Dessart, 1972.

CES JEUNES QUI NOUS FONT PEUR (essai, en coll.), Montréal, René Ferron, 1974.

LE TRAITEMENT DE LA CRIMINALITÉ AU CANADA (essai, en coll.), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1978.

THE CANADIAN CRIMINAL-JUSTICE SYSTEM (essai, en coll.), États-Unis, Lexington Books, 1978.

PROTECTION DE L'ENFANT : ÉCHEC ? (essai), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1979.

PARENTING AND DELINQUENT YOUTH (essai), États-Unis, Lexington Books, 1980.

EL ADOLESCENTE Y LA SOCIEDAD (essai en coll.), Barcelone, Editorial Herder, Espagne, 1980.

Cette édition électronique a été réalisée par Réjeanne Toussaint, bénévole,
Courriel: rtoussaint@aei.ca

À partir de :

Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

La charge des sangliers. Roman.

Ottawa : Le Cercle du livre de France, ltée; Montréal : Les Éditions Pierre Tisseyre, 1982, 384 pp.

(Ce roman est la suite du roman :
Les lilas fleurissent à Varsovie.)

M Jacques Parizeau, économiste et ancien premier ministre du Québec, époux de l'auteure, nous a accordé le 19 septembre 2006 son autorisation de diffuser électroniquement toutes les œuvres (en criminologie et en littérature) de sa défunte épouse.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

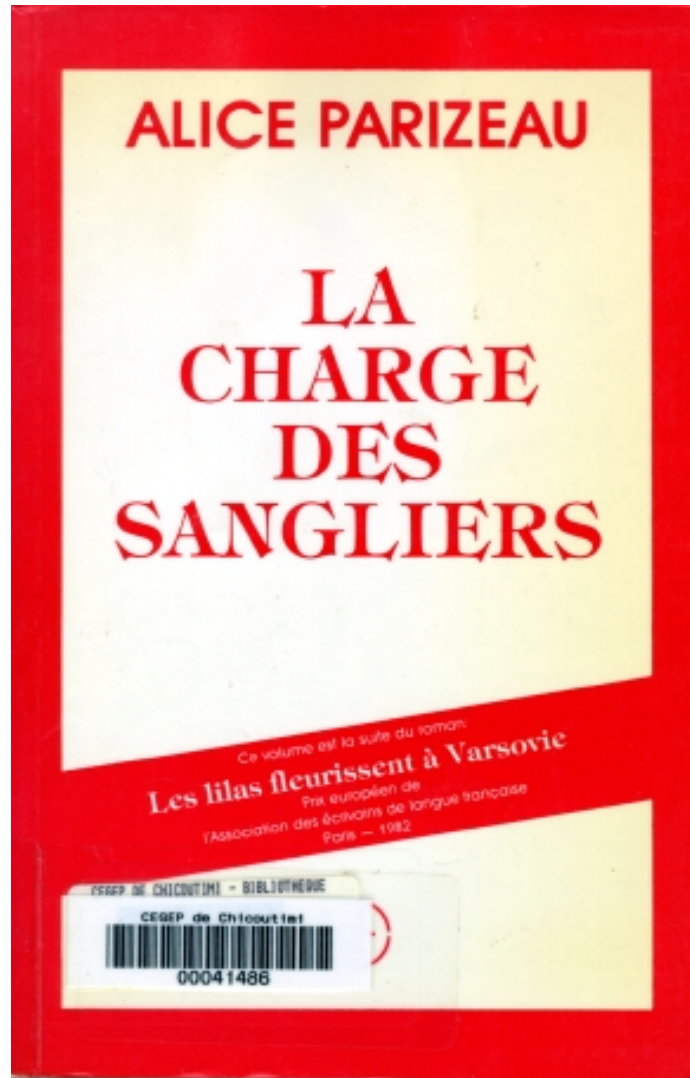
Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 5 mars 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

La charge des sangliers. Roman.



(Ce roman est la suite du roman : *Les lilas fleurissent à Varsovie.*)
Ottawa : Le Cercle du livre de France, Itée; Montréal : Les Éditions Pierre Tisseyre, 1982, 384 pp.

Table des matières

Quatrième de couverture

- [Chapitre 1.](#) Au nom de la dignité
[Chapitre 2.](#) Le mur
[Chapitre 3.](#) Les perdants
[Chapitre 4.](#) Une étrange affaire
- [Chapitre 5.](#) La noce
[Chapitre 6.](#) Vivre et aimer
[Chapitre 7.](#) Les incroyables
[Chapitre 8.](#) Nous ne sommes pas à plaindre d'avoir été condamnés à l'essentiel...
[Chapitre 9.](#) Il était beau, cet automne-là
[Chapitre 10.](#) Une naissance

Quelques ouvrages, revues et journaux à lire, ou à relire

Alice POZNANSKA-PARIZEAU

La charge des sangliers. ROMAN.
Ottawa : Le Cercle du livre de France, ltée;
Montréal : Les Éditions Pierre Tisseyre, 1982, 384 pp.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

UNE SAGA, UN GRAND AMOUR, UN PAYS...

Après « Les lilas fleurissent à Varsovie », le deuxième volume de la saga d'Alice Parizeau relate la façon suivant laquelle ses personnages ont vécu l'épopée de Solidarité.

Le conflit entre le pouvoir et la société, les luttes pour la reconnaissance des syndicats libres, la crise au sein du Parti et les prétendus suicides de certains de ses dirigeants, constituent la trame de ce roman des années 1980-1982.

Autour de Kazik et Inka qui vivent un grand amour, évoluent André, Helena, Robert, Irena et Maria Solin. Chacun à sa manière, il se battent pour la démocratie, la liberté et l'indépendance de la Pologne, victime de l'impérialisme soviétique dont Magda, la paysanne, dira « qu'il faut en parler pour que le monde sache ce qui l'attend. »

Comme dans « Les lilas fleurissent à Varsovie », Alice Parizeau a réussi, dans « La charge des sangliers », à mêler la vérité historique à la fiction, ce qui rend cette saga polonaise vivante et fascinante.

Alice Poznanska-Parizeau, née en Pologne, d'une mère très belle et d'un père très amoureux d'elle, élevée dans le maquis (AK), éduquée en France, adoptée par le Québec, a fait plusieurs métiers.

À dix ans, agent de liaison, soldat de l'insurrection de Varsovie, prisonnier de guerre (Allemagne), étudiante (baccalauréat, École des Sciences Politiques, Faculté de Droit - France), clerc d'avoué (Paris), annonceur de radio (Québec), responsable de l'organisation d'une bibliothèque économique pour une banque, officier de réhabilitation du service de la ville de Montréal, journaliste (quotidiens et revues), recherchiste pour la télévision (Radio-Canada), analyste et chargée de mission pour trois Commissions Royales d'Enquête (deux fédérales et une provinciale), co-fondatrice de la Société Québécoise de Protection de l'Enfance et de la Jeunesse, titulaire de recherche (criminologie, Université de Montréal), écrivain québécois.

De l'avis d'Alice Parizeau :

- Le plus beau métier du monde : journaliste et écrivain.
- La plus importante richesse : la vie.
- Le plus grand drame : l'infirmité.
- Le plus grave problème : l'impuissance.

La charge des sangliers. ROMAN.

Chapitre 1

Au nom de la dignité

[Retour à la table des matières](#)

- Vite, vite, monsieur le curé *, j'ai le dossier !

Inka arrive au presbytère et, dès l'entrée, crie pour gagner du temps. Ses cheveux blonds dansent autour de son visage étroit. Ses yeux verts, à force d'excitation, paraissent plus foncés, presque noirs. Le curé Marianski, qui sort à sa rencontre, lui qui l'a vu naître, qui la connaît depuis toujours, se surprend à penser que l'amour humain, le simple amour terrestre, embellit étrangement les êtres. Depuis que Kazik est revenu, depuis qu'ils ont décidé de se marier en décembre, Inka est transformée. Difficile de préciser en quoi cela consiste. Ses mouvements sont plus déliés, comme s'il y avait en elle une sorte de grâce toute neuve et aussi la certitude qu'elle est belle, parce qu'elle est aimée. Sa bouche, son sourire semblent avoir une courbe plus parfaite, et puis il y a dans sa voix des intonations qu'il n'y décelait pas il y a quelques mois encore. On nous a enseigné au séminaire, pense Tadeusz Marianski, que l'amour terrestre, l'amour d'un homme pour une femme n'est pas transcendant, parce que souillé par le péché originel. Étrange, comme je n'ai jamais pu accepter cela... Ce n'est pas ainsi que je comprends le message. N'est-ce pas Dieu qui l'a voulu ? L'offrande absolue d'un être à un autre, ce n'est pas l'oeuvre du Mal. L'Église a établi certaines règles. Elle sait, dans sa

* Tous les événements concernant le passé des personnages et l'histoire de la Pologne de 1945 à 1980, auxquels l'auteur fait allusion ou référence dans ce roman, ont été racontés dans le volume 1, publié sous le titre *Les lilas, fleurissent à Varsovie*, aux Éditions Pierre Tisseyre, Le Cercle du Livre de France, Montréal.

sagesse, que l'amour terrestre peut faire des ravages. Les mystiques ont voulu oublier l'existence des corps pour mieux forger les âmes...

Le curé Marianski soupire, prend sa veste noire et sort sur le palier, suivi d'Inka qui piétine d'impatience.

- Dépêchons-nous, monsieur le curé, le train va arriver en gare !

Ils marchent d'un bon pas, l'un à côté de l'autre, le long du chemin qui sert aussi de rue principale au village, puis tournent à gauche, traversent le passage à niveau et se retrouvent devant la petite gare de Celestynow. Aussitôt, le chef de gare sort à leur rencontre.

- Entrez donc, monsieur le curé, dit-il avec déférence. Il fait froid et il y a du vent. Vous allez attraper un méchant rhume.

À l'intérieur, le réchaud électrique à deux éléments, posé sur la table, est tout rouge. L'eau pour le thé vient justement de bouillir, et le vieil homme, très digne dans son uniforme dont le tissu usé brille par endroits, remplit la théière.

- Nous avons le temps, constate-t-il en consultant la grosse montre en argent qu'il tire de son gousset.

- Le train n'a pas de retard ? demande Inka.

- Tu te crois où ? ma parole, se fâche le chef de gare indigné. Même en temps de guerre nos trains arrivaient à l'heure, alors à plus forte raison maintenant.

- Ce n'est pas si évident que cela, plaisante le curé Marianski. Les Allemands avaient le sens de l'ordre et puis il leur fallait assurer le transport des troupes.

Sans oser le contredire, le chef de gare se met à parler très vite d'une époque encore plus éloignée.

- Vous savez, je ne suis pas très jeune, dit-il, et j'ai commencé à travailler sur les chemins de fer à l'âge de dix-huit ans. Eh bien ! croyez-le ou non, les cheminots de chez nous ont toujours eu une réputation irréprochable ici, comme à l'étranger. Tenez, j'ai déjà conduit des trains en France, oh ! il y a longtemps, et on me disait là-bas que les services de chez nous étaient remarquables. C'est bien cela qu'ils disaient, remarquables ! Non, monsieur le curé, il n'y a pas à plaisanter avec ces choses-là. Une réputation, c'est une réputation. Vous savez bien que, cet été encore, quand quelques cheminots ont essayé de faire la grève, cela a été tout

de suite dans les journaux, et on écrivait, paraît-il, dans la Pravda, à Moscou, qu'on ne peut tolérer cela. C'est pour vous dire...

- Forcément, se moque Inka, ils ont peur, nos chers voisins, de ne pas recevoir nos jambons ! Quand les trains de passagers ne sont pas à l'heure, ceux qui transportent des marchandises sont retardés. Il y a aussi les mouvements des troupes...

- Allons, se fâche le chef de gare, en jetant des regards inquiets du côté de la petite fenêtre, tu es jeune, mais ce n'est pas une raison pour parler à tort et à travers.

Pour couper court à la conversation, il prend sa casquette et sort sur le perron, le sifflet entre ses dents.

- Tu as le dossier ? s'assure une fois de plus le curé Marianski.

- Eh oui ! dans mon sac, répond gaiement Inka, en levant en l'air une espèce de poche en toile noire. Kazik l'a fait livrer chez nous ce matin. Il ne pouvait pas venir lui-même, parce qu'il a des problèmes.

Elle avale un peu de thé et se penche vers Tadeusz Marianski, comme si elle craignait que quelqu'un pût les entendre.

- Marek fait la grève de la faim, en prison, et il paraît que son état est grave.

Déjà on entend le bruit du train qui couvre sa voix. Le curé Marianski n'a plus le temps de lui répondre. Le rapide de Lublin ne s'arrête à Celestynow que quelques minutes. Il leur faut monter. Le wagon de deuxième classe est vide. Ils trouvent un compartiment et, heureux comme des collégiens de ne pas avoir à faire le voyage debout dans la foule, s'installent sur les banquettes de bois, lustrées par des générations de passagers. Le curé Marianski s'approche de la fenêtre, fait signe de la main au chef de gare, qui soulève cérémonieusement sa casquette, puis, pendant que le train prend de la vitesse après le tournant, essaie de la fermer, mais elle semble coincée, et ils sont bien obligés de supporter le vent froid qui entre avec d'autant plus d'impétuosité que la marche du train s'accélère.

- Restons dans le corridor, propose philosophiquement Tadeusz Marianski, au moins on sera protégé par la porte du compartiment.

Dans le passage, il reconnaît la silhouette lourde et trapue de Zosia, la servante du café de Celestynow. Au village, on affirme que la fille a la cuisse légère,

mais ce ne sont sans doute que des racontars. Ce qui est certain, par contre, c'est qu'elle utilise couramment des expressions vulgaires et des jurons qui le gênent. Il a beau se reprocher son agacement, son manque de charité chrétienne, il n'en reste pas moins que le curé Marianski a du mal à réprimer un mouvement de recul ; mais déjà il est trop tard, puisque Zosia s'approche.

- Je vais à Otwock, comme vous, monsieur le curé. Je suis bien contente de faire le voyage en votre compagnie.

Habituellement, Zosia se tient derrière le comptoir de la grande salle, dans son tablier blanc couvert de taches, les cheveux en désordre, les mains sur les hanches, comme si elle voulait défier tous les consommateurs qui ne cessent, du matin au soir, de lui réclamer de la bière et de la vodka.

À l'origine, l'immeuble bas, doté d'un grand nombre de fenêtres, devait servir de lieu de réunion et de loisirs de la jeunesse rurale, mais, petit à petit, il avait été transformé en café. On y sert surtout de la vodka et, en principe, puisque le règlement l'exige, des canapés à la viande et des salades froides. L'affiche sur le mur indique, en effet, qu'on ne doit pas vendre de boissons alcooliques aux mineurs et que les adultes ne peuvent les consommer sans manger mais, comme le buffet n'est plus approvisionné depuis belle lurette, Zosia passe ses journées à vider des bouteilles de vodka dans des verres, puis à les laver, puis à recommencer. Elle travaille dur. Alors, le soir, comme elle n'a pas de famille, elle part tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre. Les filles du village n'aiment pas beaucoup cela, parce qu'il s'agit bien souvent de leurs cavaliers et, forcément, Zosia se fait huer à l'occasion.

Pauvre bonne femme, pense le curé Marianski. La gérante du café ne se montre pas. Elle a réussi même, paraît-il à se débrouiller pour recevoir sa paie à la maison, sans mettre les pieds dans l'établissement. À la faveur de cette situation, Zosia s'est mis en tête qu'on doit la traiter avec des égards dus à son rang de seule et unique employée, fonctionnaire de l'État, chargée de toute la besogne au comptoir et aux tables, mais les hommes, et surtout les jeunes, ne l'entendent pas ainsi. Ils ne se gênent pas pour lui pincer les fesses au passage, ni pour la traiter de souillon quand elle refuse de leur vendre en fraude une bouteille de vodka entière à emporter à la maison.

Le curé Marianski lui rend son sourire. Ce matin, Zosia est presque méconnaissable, avec son tailleur gris, un peu juste, ses gants et son beau sac à main neuf.

- Te voilà bien élégante, ma fille, lui dit-il. Pourtant, ce n'est pas fête aujourd'hui.

- Oh ! vous savez, je n'ai même pas mon dimanche, alors les fêtes et moi on ne fait pas bon ménage. La dernière fois que j'ai voulu fermer et aller à la messe, Jozef, le chef de la milice, est venu en personne pour m'empêcher de partir. Mais, maintenant, c'est fini. Vous le voyez bien, monsieur le curé, je suis là, avec vous, dans le train et je m'en vais à Otwock, chez ma tante. Le café est fermé à double tour. Ce n'est pas Jozef qui va me forcer à vendre de la vodka et à supporter des gars qui, sauf votre respect, monsieur le curé, se soulagent sur le plancher, à côté des tables. Ah ! non. Walesa a demandé qu'on cesse d'empoisonner les gens avec cette saleté de vodka et j'applique le règlement de Solidarité à la lettre.

- Mais voyons, Zosia, se met à rire Inka, c'est en août, à Gdansk, pendant les grèves des chantiers navals qu'il a demandé qu'on cesse de vendre des boissons alcooliques là-bas. Cela ne nous concerne pas à Celestynow.

- Cela nous concerne tous et partout, se fâche Zosia qui devient toute rouge, et ils ne peuvent rien me faire. Quand les gens ont protesté, au moment où je fermais la porte à double tour, je leur ai bien dit que j'appliquais le règlement, celui qui est affiché depuis toujours sur le mur. Pas de vodka sans nourriture. Comme je n'ai pas reçu de livraison depuis des semaines, en dehors des caisses avec des bouteilles de cette saleté-là, j'ai non seulement le droit, mais même l'obligation de fermer. Voilà tout. Et si cela ne leur plaît pas, ils peuvent aller se plaindre au poste de milice ; de ce temps-ci, Jozef file doux... Ils vont voir, au village, de quel bois se chauffe Zosia ! Je vous jure, monsieur le curé, qu'ils apprendront à me respecter comme jamais avant !

Inka disparaît un instant, puis revient juste au moment où le contrôleur vérifie le billet de Zosia.

- Venez vite, monsieur le curé, dit-elle, j'ai trouvé un compartiment dont la fenêtre est fermée. Venez vous asseoir

Ils laissent Zosia en grande conversation avec le contrôleur traversent le passage entre les deux wagons, sur les plaques en acier qui bougent drôlement sous leurs pieds, au rythme du mouvement du train, et s'installent confortablement l'un en face de l'autre.

- J'espère que tu as prévenu Magda, s'inquiète le curé Marianski.

- Magda, Irena, Robert, tout le monde est au courant et ils attendent tous le jeune prodige... N'oubliez pas qu'ils n'ont jamais vu Mietek et qu'ils sont très impatients de le rencontrer. Je parle de lui depuis assez longtemps ! Pour ne rien vous cacher, ils conti-nuent d'être persuadés que nous ne réussirons pas à le faire sortir. Oh ! comme je suis heureuse de penser qu'on reviendra à trois !

- Montre-moi donc ce dossier, dit le curé Marianski, en arrangeant mieux sa soutane dont le bord traîne par terre.

Inka sort de son sac le gros paquet de feuilles retenues par un élastique et le lui tend.

- Je ne l'ai pas lu, dit-elle, mais je suis persuadée à l'avance que ce qui est écrit là-dedans n'est qu'un ramassis de mensonges. Avec les papiers officiels, c'est toujours comme ça.

Le curé Marianski allume une cigarette et se met à lire en silence. Impatiente, Inka se déplace, se lève, se regarde dans le petit miroir qu'elle sort de sa poche, puis s'assoit à côté du curé et essaie de déchiffrer les documents en louchant pardessus son épaule.

- Vous voyez bien que ce qu'il vous a raconté est vrai, s'exclame-t-elle après un instant de silence. Il n'a rien fait, Mietek, mais parce que sa mère a été condamnée à vingt ans de prison, ils ont décidé de le placer dans une institution. C'est aussi simple que cela.

- Son père est mort en 1970, des suites d'un accident, dit pensivement Tadeusz Marianski, les yeux fixés sur les papiers ; Mietek n'avait alors que quatre ans.

- Ils ne précisent pas de quel accident il s'agissait, s'impatiente Inka.

- Sa mère, continue le curé, doit avoir une bonne formation, puisqu'elle était chef comptable. Le juge l'a condamnée pour détournement de fonds « dans l'inté-

rêt personnel » et pour falsification de comptes. Une grosse affaire. Et, comme d'habitude, le directeur de l'entreprise n'y était pour rien.

- Une histoire classique en somme. La pauvre femme a été forcée, par le directeur, d'inscrire de faux montants du côté des dépenses, mais c'est elle qui a été jugée et condamnée.

- Inka, tu es impossible aujourd'hui, soupire le curé en la dévisageant avec un bon sourire qui contraste avec ses paroles. Ce qui m'importe à moi, c'est que Mietek ne ment pas quand il me répète, chaque fois que je lui rends visite, qu'il ne sait pas pourquoi il se trouve dans cette institution, ni pourquoi il n'a pas le droit de voir sa mère. Tout ça est inscrit ici, en gros caractères. Le juge a précisé dans sa sentence que l'enfant ne sera pas autorisé à rencontrer sa mère aussi longtemps qu'elle sera en prison. En somme, comme il lui reste encore dix-neuf ans à passer derrière les barreaux, son fils sera un homme mûr quand il ira la chercher. C'est inhumain ! Mais je ne comprends toujours pas pourquoi il a été placé dans cette institution à Otwock. Normalement, ils auraient dû l'envoyer dans une Maison d'enfants. Ah ! attends, j'ai la réponse ici. Au moment de l'arrestation de sa mère, il s'est rendu coupable d'assaut contre un officier de milice. Mietek a blessé un officier qui a failli, par la suite, perdre un oeil...

- On arrive, constate Inka en se levant.

Le train entre en gare. Ils se dépêchent de descendre, croisent Zosia sur le peron, mais elle marche vite et disparaît à la sortie. Le curé salue, en passant, le préposé au contrôle des billets qui le connaît bien, puisqu'il vient ici tous les mois, et les voilà sur la route, l'un derrière l'autre, à cause de la circulation. Il n'y a pas beaucoup de voitures, mais c'est quand même plus prudent, parce que le chemin est étroit, et puis c'est une habitude.

Comme tout cela est triste, pense le curé Marianski. À voir ces villas blotties dans les sapins, on dirait un joli lieu de villégiature mais, si les arbres pouvaient parler, les gens fuiraient pour ne pas les entendre. Tout d'abord, il y a eu les S.S. qui ont fait des descentes pour exterminer les juifs, ensuite d'autres S.S. sont venus tirer sur les maquisards qui se cachaient dans les bois environnants et, finalement, des gens sont arrivés d'ailleurs pour prendre possession de ces maisons qui n'appartenaient plus à personne, puisque leurs propriétaires et leurs locataires dorment quelque part sous terre. C'est curieux, quand même, que les jeunes

voyous aiment à ce point cette région et que le gouvernement n'ait rien trouvé de mieux que de convertir quelques anciennes pensions de famille en institutions pour délinquants. C'est à croire que cela va, en quelque sorte, de pair.

S'il refuse, ce directeur, de laisser partir Mietek, se dit Inka, je vais demander à Kazik d'aller le voir personnellement. Avec lui, tout s'arrange, tout devient possible et toutes les barrières tombent. C'est à se demander comment il fait, mais, moi, je ne veux pas le savoir. Kazik est fort, puissant et sûr de lui., Cela me suffit et je n'ai aucune intention de me torturer, comme autrefois, avec d'éternelles questions.

Il est plus de deux heures quand ils arrivent devant la maison grise, entourée d'un mur Le curé Marianski tire sur la tige de fer qui pend à côté de la petite porte et déclenche la sonnette. Un employé en uniforme l'ouvre, et ils pénètrent dans la cour, puis c'est l'escalier et le hall de l'institution. Il fait bon à l'intérieur Le curé Marianski sort ses mains, rougies par le froid, des poches de sa veste. Il y a trois mois à peine, le directeur lui interdisait l'entrée de ce même immeuble et il se contentait de rencontrer les garçons dans la cour. C'est là qu'il procédait à la confession, parfois sous un soleil de plomb et parfois sous la pluie ou encore sous la neige.

Un homme vient à leur rencontre. Il est jeune et plutôt sympathique.

- Alors, c'est le grand jour, dit-il. Vous allez avoir une âme à sauver, monsieur le curé.

Tadeusz Marianski ne relève pas l'ironie et semble préoccupé par les plis de sa soutane.

- Nous avons le dossier de Mietek et les autorisations que le directeur m'a demandées, mais c'est à vous de nous dire si elles sont suffisantes, dit-il.

- Venez par là, les invite le jeune homme en leur indiquant un bureau au bout du corridor La pièce est spacieuse et il y a un tapis au milieu, devant la table de travail.

- Le directeur ne se montre plus depuis un certain temps et c'est moi qui le remplace, annonce triomphalement le fonctionnaire. Il est malade, semble-t-il : le coeur. Le pauvre coeur de notre directeur est exposé d'ailleurs à des émotions d'autant plus fortes que les éducateurs ont formé un syndicat libre affilié à Solida-

rité. Plus encore, ils ont ramassé des preuves qu'on détournait systématiquement de la viande destinée aux enfants et qu'on la vendait au marché noir. Le rapport a été rédigé et envoyé au ministère. Nous attendons la visite des contrôleurs. Comme vous voyez, monsieur le curé, nous avons du pain sur la planche et personne n'a ni le temps, ni l'envie, dans ces conditions, de vous empêcher d'emmener avec vous, aujourd'hui même, ce Mietek, mais attention ! Pour vous, c'est une sorte de sauvetage chrétien, mais en réalité Mietek est un manipulateur.

- Ça veut dire quoi au juste ? dit Inka, en s'énervant.

- Je n'ai pas l'intention de vous donner un cours, constate le jeune homme, sur un ton méprisant. Monsieur le curé comprend certainement ce que je veux dire par là. C'est un terme scientifique. Et puis, bien que je ne sois guère croyant, je respecte néanmoins des valeurs telles que notre idéal social commun. Mietek n'a aucun sens de ce que cela signifie et, malgré nos efforts, il est resté un solitaire et un sauvage, ce qui est malhonnête à l'égard du groupe.

- Hum ! dit en souriant le curé Marianski, l'honnêteté est une affaire de conscience. Encore faut-il qu'elle existe et qu'elle soit développée. Chez nos jeunes, ce n'est pas toujours le cas et chez nos adultes non plus. Allons, monsieur, est-ce qu'on peut le voir et lui demander s'il veut partir avec nous ? Voici les papiers. Si vous voulez vous donner la peine d'examiner la décision des autorités...

Un silence s'installe dans la pièce, mais presque aussitôt on frappe à la porte et une femme d'un certain âge entre en coup de vent.

- J'ai apporté les formulaires à signer, dit-elle. Mietek est dans le corridor. Autant se dépêcher pour tout régler, parce qu'on organise une réunion du syndicat au deuxième et on compte que vous allez être là, monsieur le directeur adjoint.

Inka se précipite, mais le curé Marianski la devance.

- Mietek, demande-t-il au jeune garçon qui se tient la tête baissée, comme je te l'ai promis, je viens te chercher Approche un peu. Il faut que tu saches ce qui t'attend. Tu seras chez une grande amie à nous deux, qui se nomme Magda, mais tu travailleras sur la terre, et ce n'est ni reposant, ni facile. Maintiens-tu toujours ta décision ? Allons, tu n'as quand même pas perdu l'usage de la parole, ni la faculté de relever la tête et de me regarder les yeux dans les yeux, comme un homme. Allons...

Mietek ressemble à un animal traqué, tandis que le curé Marianski, planté devant lui, le domine de sa haute stature. Le garçon est à la fois pitoyable et menaçant, par le seul fait de son silence et de cette sorte de résistance passive à laquelle peut fort bien succéder une crise de rage.

- Tu es bien ici, constate le jeune homme qui arrive avec la femme à côté de lui, et j'espère que jamais tu n'oseras prétendre le contraire.

Il y a une menace à peine voilée dans sa voix, que tout le monde comprend, mais à laquelle seul Mietek réagit. D'un geste brusque, il se redresse et il y a une telle haine sur son visage que le fonctionnaire recule instinctivement.

- Viens, dit le curé Matianski, nous n'avons plus rien à faire ici et on nous attend ailleurs.

Le garçon hésite l'espace d'une seconde, puis tend la main à Tadeusz Marianski. Il y a quelque chose de si touchant dans ce simple geste que le curé a du mal à garder son sourire et que ses yeux se mettent à briller curieusement, comme s'il y avait des larmes. Il est parfois plus difficile d'effacer la peur chez un seul être humain, pense-t-il, que de la rendre inopérante chez tout un peuple. Pauvre garçon, il a une façon d'exprimer sa confiance qui se passe bien de mots. Pourvu que cela dure, cette sorte d'amitié qui s'est tissée entre nous deux et grâce à laquelle je pourrai peut-être lui réapprendre à parler. Ce n'est pas étonnant qu'il soit méfiant. Après tout, il y a bien des gens chez nous de ces temps-ci qui sont justement en train de retrouver, pour la première fois, l'usage de la parole. Hier encore, Zosia paraissait parfaitement contente de frayer avec ces mêmes clients qu'elle accable désormais de son mépris.

- Voici les formulaires signés, dit le jeune homme au curé. Tous les documents sont en ordre. Vous pouvez partir.

Inka prend les papiers, tandis que Mietek continue à avancer à côté du curé, comme s'il n'entendait et ne voyait rien. Tadeusz Marianski serre légèrement les doigts rugueux du garçon qui, aussitôt, répond à la pression de sa main. Ils franchissent le seuil, traversent la cour, le gardien leur ouvre la porte et c'est à ce moment que Mietek s'arrête et crache par terre. C'est un petit geste, insignifiant en apparence, mais qui provoque la rage du gardien en uniforme.

- Voyou, lance-t-il. C'est un véritable gibier de potence que ce garçon. D'ailleurs, ils sont tous comme ça. Je les connais, moi, et pas d'hier !

Derrière eux, il y a maintenant un groupe de jeunes qui courent autour des bâtiments.

- Hé ! Mietek, crie quelqu'un, tu reviendras nous voir. Tout le monde revient ici tôt ou tard. Tu feras comme les autres.

- Silence ! ordonne une voix d'homme. Silence dans les rangs !

Mietek ne se retourne pas.

Il pleut. Ils marchent maintenant sur le bas-côté de la route. Mietek devant, suivi de Tadeusz Marianski dont il ne lâche pas la main, puis d'Inka. Le garçon porte sur son dos tout son avoir : un grand sac en jute. Le curé Marianski enlève sa veste, la met sur les épaules de Mietek et cela lui fait une sorte de bosse. Ai-je sauvé un être humain, se demande-t-il, ou ai-je plus simplement trouvé une aide pour Magda, un jeune gars susceptible de remplacer à la longue Inka, toute à son bonheur et forcément oublieuse du vide que son départ va laisser ?

C'est certainement un bon petit, pense Inka, et avec l'aide de Robert et d'Irena il aura une famille. Il sera bien chez Magda, beaucoup mieux que dans cette sinistre maison. Il ne sera pas plus riche, mais il sera libre de courir dans les champs, de chercher des champignons dans les bois et d'écouter Magda, pendant les longues soirées d'hiver, quand l'envie la prend de raconter des histoires. Si cela ne marche pas avec Magda, je le prendrai chez nous. Kazik ne s'y objectera pas. Il aime les enfants. C'est incroyable comme histoire ! Là-bas, à Gdansk, les ouvriers des chantiers navals, quand ils ont commencé leur grève au mois d'août, ne se sont certainement pas doutés de toutes les conséquences possibles de leur action. Sans eux, jamais Mietek n'aurait pu partir avec nous. Cela aurait traîné pendant des années, et même Kazik n'aurait pas obtenu les autorisations nécessaires.

L'enfance, c'est comme le printemps, se dit Tadeusz Marianski, et, comme cet automne nous sommes en train de vivre un printemps, tout est désormais possible. Je vais m'organiser pour lui donner des cours de rattrapage à ce Mietek. Avec l'aide de Dieu et de braves gens on va en faire un homme.

* * *

En novembre, les journées sont courtes et il est quatre heures à peine quand Irena allume la lampe. Impossible de lire sans cela. Il fait trop sombre, bien qu'elle soit assise près de la fenêtre qui donne sur la grande prairie. Robert termine la rédaction d'un texte et il lui reste encore à en corriger deux autres. Il travaille trop, Robert. À force d'être responsable de deux publications, dont une paraît une fois par mois et l'autre selon les circonstances, il ne bouge plus de sa table et ses membres s'ankylosent. De plus, sa prothèse blesse le moignon de sa jambe amputée, et Irena a très peur que la plaie ne s'infecte. Mais Robert semble s'en moquer, occupé comme il l'est à lutter contre le temps. Le journal doit paraître à date fixe, sinon le camionneur qui transporte le lait ne peut le distribuer dans les campagnes. Au fait, il est bien courageux, ce bonhomme. Certes, tout change et évolue, mais il n'en reste pas moins qu'il s'agit de publications clandestines, toujours défendues. Assez curieusement, les gens des environs ont brusquement cessé d'avoir peur. On discute à la sortie de l'église, le dimanche, comme jamais auparavant, on semble ignorer la présence de Jozef, le chef de la milice, et de ses hommes qui, pour leur part, se conduisent d'une façon particulièrement pacifique. Les descentes surprises chez les fermiers ont pratiquement cessé. On ne les voit plus dans le village après la tombée de la nuit, et ils vont jusqu'à ignorer Tomasz, bien que tout le monde sache qu'il a recommencé à fabriquer du Bimber*.

Robert lève la tête de son travail et regarde Irena à la dérobée. Elle est toujours très belle, pense-t-il, avec ses cheveux blancs, coiffés en chignon et avec ses grands yeux qui ne vieillissent pas. J'ai autant envie de la protéger aujourd'hui, qu'autrefois, quand elle n'était qu'une demoiselle, timide et rougissante... Et puis, moi, membre actif du K.O.R.** je n'éprouve plus d'angoisses à la suite des visites de Jozef, chef de la milice. Désormais je suis persuadé que la société, les syndicats autonomes, vont obtenir le renouveau parce qu'ils sont libres et indépendants des attaches qui lient les dirigeants par la force des choses, les habitudes et un passé commun.

Robert a une profonde tendresse pour ce Lech Walesa, petit homme issu de la collectivité et qui se confond avec elle. Dès qu'il apparaît sur les estrades, il com-

* Alcool fabriqué de façon artisanale dans les campagnes.

** Comité de défense des ouvriers, organisation clandestine créée en 1976 pour aider les familles d'ouvriers tués, estropiés ou arrêtés en 1970, à la suite des grèves à Gdansk, réprimées par la milice et l'armée.

munique aux autres l'enthousiasme et la confiance dans leurs propres moyens. Il est très simple, pourtant, ce tribun né ! Quand il parle, on a l'impression qu'il s'excuse d'être là, à la tête du mouvement, qu'il ne veut rien imposer, mais juste expliquer des évidences. Ses discours sont empreints de sincérité. Il s'exprime dans une langue imagée et parfois il ne termine pas ses phrases autrement que d'un geste, plus éloquent que les mots. En l'écoutant, on croit que les forces du système, le poids de ses structures et les pressions du Grand Frère seront vaincus grâce au courage des milliers de gens prêts à clamer publiquement la vérité.

- Ils ne peuvent pas nous arrêter tous, répète-t-il à l'occasion. La puissance du nombre ! Nous sommes dix millions. L'heure du renouveau a sonné. On va effacer les trente-six années de soumission. Ensuite, on va se cracher dans les mains et on va travailler comme jamais auparavant.

C'est la fin de notre isolement d'intellectuels, pense Robert. La jonction avec les ouvriers est réalisée. Ils peuvent me faire taire, moi, l'individu, mais ils ne peuvent plus arrêter cette marche collective, déterminée et pacifique, qui va changer le cours de l'Histoire.

- Je vais préparer un thé en attendant qu'ils arrivent avec Mietek, dit Irena. J'espère que le père Marianski réussira, cette fois-ci, à le sortir, sinon Inka va être atrocement déçue et surtout Magda. Quel homme que notre curé ! Il n'admettra jamais qu'il peut subir une défaite. Quand il décide une chose, il la réalise tôt ou tard, même s'il lui faut essayer plusieurs refus.

On frappe à la porte et Robert va ouvrir C'est Magda. Ses joues et le bout de son nez sont rouges de froid. Petite, boulotte, mais solide comme un roc sur ses courtes jambes, elle n'a pas d'âge. Avec son large sourire avenant, elle paraît avoir plus d'entrain que bien des fermières qui travaillent pourtant moins qu'elle, parce que leurs maris et leurs fils sont là. Magda, toute seule, abat autant de besogne qu'un homme, sans jamais s'en vanter.

- *Pochwalony Jezus Chrystus* *, dit-elle en enlevant sa grosse veste, je vous apporte une belle lettre.

* « Que soit salué Jésus-Christ », expression ancestrale utilisée encore par les paysans en guise de bonjour, à laquelle on répond : « Pour les siècles des siècles, Amen. »

- Une lettre pour moi ? s'étonne Robert.

- Comme de raison. Pour qui voulez-vous que cela soit ? mon jeune monsieur.

- Tu es incroyable, Magda, se met à rire Irena. Robert va rester pour toi le « jeune monsieur » jusqu'à cent ans.

- Bien sûr, puisque j'ai connu son père, il ne peut pas en être autrement, constate Magda. Il faut quand même les distinguer l'un de l'autre.

- Tu vas prendre un thé et manger un morceau du gâteau au fromage que j'ai fabriqué ce matin, décide Irena. Il n'est pas aussi bon que le tien, mais j'ai réussi à trouver du raisin sec.

Irena passe à la cuisine et Magda la suit, tandis que Robert ouvre l'enveloppe et se met à lire. Devant ses yeux, les lettres dansent. C'est impossible ! C'est trop beau pour être vrai !

- Irena, Magda, crie-t-il.

- Tu as reçu une mauvaise nouvelle ? s'inquiète Irena.

- Quelqu'un a été arrêté ? demande Magda.

- Ce que vous pouvez être pessimistes toutes les deux, se fâche Robert. Lisez donc, ou non, attendez plutôt que je vous la lise cette lettre.

Ils sont tous les trois autour de la table ronde au-dessus de laquelle pend la grosse lampe dont l'abat-jour en paille, fabriqué par Inka, filtre des ombres qui se profilent sur les murs blancs de la pièce. Robert s'assoit lourdement et se met à marteler les phrases, en détachant chaque mot de façon à leur donner plus d'importance.

- « Monsieur l'ingénieur... » Vous vous rendez compte, c'est la première fois depuis la guerre qu'on me donne ce titre... Monsieur l'ingénieur... Ça sonne bien. C'est comme un hommage à mes années d'études à l'École polytechnique. En fait, ils sont stupides de me les rappeler maintenant, avec un retard de trente-cinq ans, mais cela fait plaisir quand même.

- Vas-tu nous dire enfin ce qu'ils te veulent ? S'impatiente Irena.

- Monsieur l'ingénieur, répète rêveusement Robert, comme s'il ne l'entendait pas.

« Monsieur l'ingénieur, nous nous proposons de réunir les membres de notre association afin d'élire un nouvel exécutif et nous espérons que vous pourrez être des nôtres. Cette élection se fera, pour la première fois, au vote secret, et nous comptons sur votre présence. S'il vous est impossible de vous rendre à Varsovie, un collègue passera vous chercher. La réunion est prévue pour le 15 janvier prochain, à neuf heures du matin, au siège de l'Association des ingénieurs polonais. En attendant votre réponse, nous vous prions d'agréer »...

- Vous vous rendez compte, mesdames, crie Robert, me voilà à soixante-cinq ans rétabli dans ma profession. On me convoque à une assemblée. On a remarqué qu'il existe ce Robert Stanowski, qui, depuis trente-six ans, fait des meubles pour vivre. Je redeviens ingénieur ! C'est trop beau pour être vrai ! Donne-nous de la vodka, Irena, il faut qu'on fête ça. Tu sais, il reste encore du *Wisniak* * que Magda a fait pour nous, apporte-le donc. Je crois que je vais vider la bouteille.

- Il faut leur répondre, constate Magda, toujours pratique, par une belle lettre. C'est pas rien. C'est comme un honneur, si je comprends comme il faut ce que vous venez de dire.

- Un honneur, répète rêveusement Robert... Non, pas exactement. Tu vois, Magda, je ne suis plus ingénieur, parce que j'ai tout oublié ce que j'ai appris, mais ce titre je l'ai gagné autrefois, dans une autre vie. Je me souviens encore comme ma mère était fière quand elle assistait, avec mon père, à la collation des grades. J'étais jeune, j'étais beau et je voulais être le meilleur ingénieur de la terre. Six mois après, j'étais mobilisé... Enfin... Il ne me reste même pas une photo de tout cela. Et quand je suis revenu enfin à la maison, quand j'ai retrouvé les ruines de Varsovie, quand j'ai osé me présenter à l'Association, en espérant qu'on allait m'aider à trouver un travail... Tu te souviens, Irena ? On m'a renvoyé comme un malpropre, en m'annonçant que puisque mes convictions marxistes n'étaient pas évidentes, puisque je refusais d'adhérer au Parti, il ne pouvait être question de me donner ma carte professionnelle. Par la suite on a fini par admettre plusieurs collègues qui n'étaient pas des piliers du Parti, mais pour moi il était déjà trop tard. Moi, je trimais dans mon petit réduit minable comme artisan ébéniste. Oh ! vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de m'apitoyer sur mon propre sort, mais puisqu'on en parle, autant ne rien oublier. Allons, Irena, ne fais pas cette tête-là. On va

* Alcool aux cerises de fabrication domestique.

trinquer. La couleur de ton Wisniak, Magda, est absolument superbe et la vie est belle. C'est à croire que vraiment l'avenir nous appartient. En attendant les vraies libertés démocratiques, ils sont en train de nous rendre notre dignité, ces bougres d'ouvriers. Notre dignité d'intellectuels !

Je ne l'ai pas vu dans un pareil état depuis très, très longtemps, pense Irena. C'est bête, je n'aurais jamais pensé qu'on peut vivre avec quelqu'un jour après jour, l'aimer plus que tout au monde et ignorer à quel point il tient à certaines choses. Suis-je dépourvue de sensibilité ?

Pour se donner une contenance, Irena s'affaire, fait infuser le thé, apporte le gâteau au fromage et met la table comme s'il s'agissait d'une fête de famille. Au moment où elle place les assiettes sur la nappe parsemée de petites fleurs roses qu'elle avait brodée pendant les longues soirées d'hiver, on frappe à la porte. C'est le curé Marianski qui arrive avec Inka et son jeune protégé.

- Voici Mietek, annonce-t-il en franchissant le seuil. Il a faim et nous espérons, tous les trois, que vous allez bien nous recevoir.

La maison est désormais pleine de monde. On plaisante et on rit en s'installant autour de la table. Mietek, gêné, reçoit d'Irena deux baisers sur les joues, de Robert une tape sur l'épaule et, finalement, Magda le prend par les deux bras et lui déclare d'une voix forte qu'il est beau garçon, qu'ils seront certainement très bien ensemble et que sa chambre est prête. Mietek, qui n'a jamais été soumis à un traitement pareil, passe de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'ils le poussent vers sa chaise.

- Il faut une tasse de chocolat pour le petit, déclare Magda. Je vais voir ce qu'il vous reste à la cuisine, mais si vous n'avez pas de cacao, je fais un saut chez moi et je reviens.

- Laisse, Magda, proteste Irena. Helena nous a apporté un peu de cacao l'autre jour. Tu vas trouver le petit sachet dans l'armoire de gauche.

Un instant plus tard, Mietek a devant lui une tasse de chocolat qui fume et un gros morceau de gâteau au fromage, tout blanc, parsemé par-ci, par-là, de raisins secs.

- Prends ta fourchette, lui dit Irena, quand il tend la main, ça sera plus facile qu'avec tes doigts. Il est très mou mon gâteau.

Docilement, Mietek obéit, avale la première bouchée et puis, soudain, il se met à pleurer d'une drôle de façon. Il ne sanglote pas, ce sont juste de grosses larmes qui coulent sur ses joues. Affolée, Irena croit qu'elle a provoqué cela en forçant le garçon à se servir de la fourchette, mais Inka la devance et se précipite. De ses deux bras elle entoure le cou de Mietek, en se tenant derrière sa chaise, puis sort un mouchoir de sa poche et lui essuie le visage.

- Helena était comme ça quand elle est revenue d'Allemagne, dit doucement Magda, et cela a passé. Laisse-le donc, Inka. Il a besoin de paix et de calme. C'est à croire qu'il a vécu de drôles de choses. Nous allons rentrer à la maison, on va le coucher bien au chaud et, dans quelques jours, cela n'y paraîtra plus. Les jeunes ça récupère vite. Il ne faut pas les gêner comme ça devant le monde par des minauderies...

Le sens inné des gens de la terre, pense le curé Marianski ; ils comprennent avec leur coeur et ils font confiance à la nature humaine. Ce sera une réussite, cette affaire-là !



Jozef se frotte les yeux. Il n'a pas l'habitude de veiller si tard ; à dix heures, il est généralement couché, puisqu'il se réveille avec le lever du jour. Ce soir, cependant, il a décidé de revoir pour la dernière fois certains dossiers, de tout vérifier et d'emporter avec lui les documents qui peuvent devenir gênants, compte tenu des circonstances. Une place est déjà aménagée pour les abriter, un trou profond derrière son potager. Il va enfermer les papiers dans des contenants en fer et les recouvrir d'une couche de bonne terre qu'il a fait mettre dès l'automne dans des sacs. Il suffira de les vider et d'aplatir ensuite le terrain comme il faut. Dans une semaine ou deux, la neige tombera et, au printemps, lui-même aura du mal à retrouver l'emplacement exact. C'est aussi simple que cela, mais il lui reste encore, pour cette nuit, quelques bonnes heures de travail.

Distraitement, Jozef feuillette la pile de documents placée sur son bureau. Des noms, des dates, mais aussi des visages lui re-viennent à la mémoire. Forcément, il a bien fallu, pendant toutes ces années-là, démontrer son efficacité, découvrir des crimes et procéder aux arrestations. Il faut dire qu'il s'était toujours contenté d'exécuter des ordres, en évitant soigneusement de faire du zèle.

Jozef s'étire à faire craquer ses jointures et allume une cigarette américaine, cadeau du gérant de la coopérative. Il est temps de partir et c'est stupide de rêvaser ici, au lieu de commencer à transporter les dossiers chez lui, mais il s'accorde encore quelques minutes de répit. Dehors, il fait froid et sa nuit s'annonce longue et laborieuse.

Quelle chienne de vie que la mienne, se dit-il, avec une certaine nostalgie. Ils m'ont condamné à rester dans ce trou et à me débattre jour après jour « pour le maintien de l'ordre », comme ils aiment à répéter. Au début, je croyais à bien des choses, puis je me suis résigné comme un imbécile à faire semblant, mais je n'ai jamais osé leur fausser compagnie. Forcément, j'ai eu bien trop de misère dans ma jeunesse pour ne pas apprécier la bonne paie, la belle maison qu'ils m'ont autorisé à bâtir, le plaisir d'avoir une arme et de faire la loi... Ils m'ont donné le pouvoir sur les gens d'ici et je m'en suis tiré sans brutalité inutile, les dressant au besoin les uns contre les autres. En pratique, j'ai même appris très vite à fermer les yeux sur certaines choses, parce que je tenais quand même à ne pas être trop impopulaire, à cause de ma pauvre Maria, sans doute. Elle était belle, Maria, quand je l'ai épousée... Belle et douce.

Le souvenir de sa défunte femme le rend mélancolique. Elle ignorait son passé. Il s'était bien gardé de lui raconter son enfance à Lvov, sa déportation, les années vécues à l'orphelinat de Moscou et le retour au pays, après la guerre. Pour l'impressionner, il s'était inventé un passé parfaitement différent, qui justifiait à ses yeux son poste de chef de milice de Celestynow. Une vague histoire de chantage du S.B. ...

Maria était bonne et crédule et elle l'avait toujours défendu auprès des gens mal intentionnés qui se permettaient de prétendre, à mots couverts, il va sans dire, que Jozef, son mari, était un homme méchant et malhonnête. Et puis, c'est injuste à la fin, s'insurge Jozef, je n'ai torturé personne ! Chaque fois qu'il fallait le faire, j'ai su m'arranger pour laisser aux autres la sale besogne, à ceux de Varsovie, beaucoup mieux payés que moi et, dès lors, beaucoup plus compétents pour prendre de pareilles responsabilités.

Non, il n'a pas été et ne sera jamais une brute, mais plutôt un homme doté d'une intelligence suffisante pour s'arranger autrement. À quoi bon chercher des ennuis quand on en a de toute façon ?

Jozef allume une cigarette et replace ses dossiers. Sur chaque famille de Celestynow, il a comme ça une ou plusieurs pages de notes. Cela lui a demandé beaucoup de travail de les colliger. Forcément, tout change ici avec une rapidité incroyable. Des gens se marient, des enfants naissent, il faut se souvenir de chacun, de ce qu'il a fait comme combine à une certaine époque, de la quantité de viande, de lait et de fromage qu'il a vendue au marché noir, au lieu d'en faire la livraison à la coopérative, du nombre de litres de Bimber qu'il produit chaque année, ou à l'occasion et des dollars qu'il reçoit d'une lointaine famille vivant à l'étranger. Sans parler des nouveaux venus qui sont nombreux...

Car il fait bon vivre à Celestynow avec tous ces bois qui l'entourent. La proximité de Varsovie y est aussi pour beaucoup, surtout depuis que le petit train électrique qui part de la Gare centrale de la capitale parvient jusque là. Autrefois, quand il n'y avait que le rapide Lublin-Varsovie qui s'y arrêtait, c'était plus calme, mais désormais c'est un va-et-vient qui demande de l'attention et de longues heures d'enquête. Non seulement il faut tout savoir sur chacun, mais encore examiner son courrier, recoller les enveloppes et surtout veiller à ce que le préposé ne prenne pas les dollars qui s'y trouvent parfois, parce que les directives sont claires à cet égard.

Le pays a besoin de devises, donc bien qu'il soit défendu d'avoir des dollars et de les changer au prix fort au marché noir, bien que ce soit là un délit prévu par la loi, il faut fermer les yeux et même encourager, dans une certaine mesure, ce genre d'opérations, afin que ceux qui vivent en Amérique, ou ailleurs en Occident, ne cessent pas d'être généreux.

Jozef soupire, crache par terre et se décide à partir. Il ouvre la porte, vérifie qu'il est seul et se met à charger la voiture garée devant la porte. Il fait froid dehors et Jozef se dépêche en peinant pour transporter les caisses dans lesquelles il a placé les papiers. Quand il termine sa besogne il est couvert de sueur. Un dernier tour du poste, juste pour éteindre les lumières et le voilà parti. Il roule doucement, pour ne pas attirer l'attention d'un insomniaque quelconque, et arrive dans la cour, derrière sa maison, au moment où son bracelet-montre indique onze heures. Cela fait des années qu'il ne s'est pas couché aussi tard et ce n'est pas fini, hélas ! Il lui reste encore à mettre les dossiers dans les contenants en fer et à les descendre dans le trou.

Ah ! si seulement il pouvait compter sur son fils Lolek mais, hélas ! il est plutôt obligé de s'en méfier. Le garçon lui file entre les doigts, disparaît pendant des journées entières, revient ivre et fréquente les discothèques de Varsovie. Jozef n'a pas encore réussi à découvrir où il trouve l'argent pour tout cela, bien qu'il l'ait fait suivre à plusieurs reprises. Heureusement, au printemps il partira faire son service militaire et Jozef pourra être un peu tranquille pendant les deux années que cela durera.

Il a tout essayé avec ce garçon-là, mais en vain. Il l'a battu, menacé de la prison et même, une fois, enfermé dans une cellule pendant deux jours. Résultat : Lolek en est sorti encore plus effronté.

Jozef vide la première boîte en faisant bien attention de ne pas l'abîmer. Les boîtes en carton comme celles-là sont introuvables. Pour les avoir il a dû rencontrer le directeur d'une usine, qui a sa maison de campagne à Celestynow, et lui faire comprendre, à mots couverts, que ses combines de troc avec les services des postes sont très mal vues à Varsovie.

C'est en descendant le premier contenant dans le trou que Jozef se met soudain à penser à Robert Stanowski qui fricote des affaires qu'il lui faut absolument examiner de près. Lors de la dernière réunion à Varsovie, on leur avait dit clairement qu'ils ne pouvaient empêcher la circulation de la presse clandestine, mais qu'ils devaient ouvrir l'oeil et découvrir qui fournit le papier pour ces journaux, où on les polycopie, ou encore où on les imprime.

- Ce qui est le plus important, cependant, avait insisté l'officier de l'U.B. *, c'est de savoir comment ils se débrouillent pour expédier des copies à l'étranger. Cela fait du tort à notre patrie et à nos alliances. Ces gens-là sont des traîtres.

Qui est-ce qui sert de courrier à Stanowski ? se demande Jozef. Comment le savoir, pense-t-il aussitôt, il y a un tel va-et-vient chez eux que c'est vraiment impossible de surveiller, à moins que je ne parvienne à avoir des informations de

* Police politique secrète, *Urzad Bezpieczenstwa*, dont on a changé le nom pour S.B., *Sluzba Bezpieczenstwa*, mais que certains appellent toujours encore U.B. comme ce fut longtemps l'usage en Russie soviétique quand le N.K.VD. est devenu le K.G.B.

quelqu'un qui vit avec eux. Tiens, ce jeune houligan ^{*}, ce Mietek, fera peut-être l'affaire. Il faudra le rencontrer, l'appivoiser, ou encore le menacer... Je crois que je viens d'avoir une bonne idée, se félicite Jozef, il ne me reste qu'à la mettre en pratique.

Il a vécu dans une institution pour délinquants ce Mietek et il doit connaître la musique. Généralement, ces jeunes ont à ce point peur de s'y retrouver qu'ils n'hésitent pas à faire ce qu'on leur demande.

Quel étrange retour des choses, me voilà obligé de lutter contre les publications clandestines, comme le faisaient autrefois les occupants, les agents de la Gestapo et les S.S. Pourquoi ces fichus papiers, imprimés en si petits caractères que j'ai eu du mal à déchiffrer l'exemplaire qu'une fois j'ai réussi à me procurer, via Varsovie, ont-ils une importance pareille ? Je n'ai jamais lu un livre de ma vie et je ne m'en porte pas moins bien pour autant. En ce qui a trait aux journaux, je feuillette *Trybuna Ludu* ^{**}, comme tout le monde, mais plutôt pour les résultats sportifs que pour le reste qui vraiment n'en vaut pas la peine. Les nouvelles, pour ce qu'elles valent, on les a de toute façon à la télévision, alors à quoi bon s'encombrer l'esprit ? C'est moi qui dois être stupide, ou alors c'est une autre affaire destinée à mobiliser nos énergies pour mieux nous prendre en défaut de paresse quand leur viendra l'idée, à ceux de Varsovie, de faire des purges et des mutations dans le service.

Pourtant, l'officier de l'U.B. ne plaisantait pas quand il disait qu'il est plus important désormais de trouver la filière par laquelle les journaux clandestins passent en Occident que de découvrir les réseaux des trafiquants de dollars, ou encore de stupéfiants, si on en trouve, parce que chez nous c'est plutôt limité. Il faut croire qu'ils ont honte de montrer au monde comment ils mènent les affaires et comment les gens sont obligés de se débattre pour se procurer le nécessaire. Cela doit déplaire aussi aux "Camarades". C'est comme si, soudain, en pleine messe, quelqu'un contredisait le curé au sujet du paradis. Tant que personne ne revient de là bas, pour raconter la vérité en détail, le curé a beau jeu de prétendre que c'est fantastique ! En fait, c'est exactement cela qui s'est passé avec ces dissidents soviéti-

^{*} Terme utilisé pour désigner des jeunes délinquants, mais aussi des adultes coupables par exemple de conduite violente, dont, entre autres, le vandalisme.

^{**} Traduction littérale : « Tribune du peuple », principal quotidien polonais.

ques qui sont arrivés en Occident. Heureux encore qu'ils aient autre chose à faire, ces Américains, que de s'intéresser aux intellectuels venus d'un autre monde ! Ils les ont vite oubliés ou même n'étaient pas intéressés à les écouter et à comprendre. Forcément, ce n'est pas demain que les Américains vont se retrouver sous la férule de Brejnev et de sa clique. Ils sont chez eux, ils sont pères et ils dénoncent qui ils peuvent, y compris leur propre président. Ce n'est pas chez nous qu'une affaire comme Watergate arriverait. Quand j'ai vu le film sur cette histoire, un film américain, qu'ils ont projeté chez nous en version polonaise, j'ai pensé que c'était de la propagande de Moscou et je n'en croyais pas mes yeux. Sont-ils stupides de faire des films pareils sur leur propre pays ! C'est à croire que, quand les gens deviennent trop riches, Dieu leur enlève le bon jugement et l'attachement à la terre qui les a vu naître.

Jozef se cure l'oreille avec son doigt en penchant la tête. C'est presque un tic chez lui, mais cela l'aide à penser.

Ce qu'il y a de différent entre ces dissidents soviétiques et nos salauds de Solidarité, tel ce Robert Stanowski, c'est que là-bas, en Russie, la surveillance policière est telle qu'ils sont obligés de quitter le pays ou de rester enfermés dans des camps de concentration, tandis que chez nous ils ont tant d'appuis chez les gens qu'ils peuvent imprimer et distribuer des écrits sous notre nez à nous, les représentants de l'ordre. Ce n'est pas étonnant qu'ils parviennent à se passer, à notre insu, comme à l'époque de l'occupation, des journaux clandestins que même les ouvriers lisent avec passion, parce qu'ils apportent des nouvelles fraîches qui les concernent directement, eux et leurs familles.

Jozef écrase avec rage sa cigarette et reprend la pelle.

Je crois que je comprends ce qui les tracasse le plus, nos officiers supérieurs de Varsovie, se dit-il. Ces publications paraissent régulièrement et permettent aux capitalistes de savoir ce qui se trame chez nous au jour le jour ! Ah ! ce Gierk et sa clique, à force de tout relâcher, de tout permettre, ils nous ont amené ici des problèmes que, même moi, je ne peux plus résoudre. Autrefois, sous Gomulka, et surtout sous Bierut, on avait un pouvoir entre les mains, mais Kania ne fait que nous compliquer la vie. Encore un peu et ils vont nous défendre de faire des perquisitions quand on veut et où on veut. Ce n'est pas étonnant que Solidarité mène le bal. Pas étonnant du tout !

La lune éclaire la cour. Jozef est obligé de continuer son travail et cela l'empêche de réfléchir comme il faut. Il y a encore quelque mois, il aurait ordonné aux miliciens de se charger de cette sale besogne, mais maintenant il ne peut faire confiance à personne. Sait-on jamais lequel d'entre eux a des amis ou de la famille qui s'empresseraient de refiler aux gars de Solidarité des documents qui doivent rester secrets ? C'est déjà un signe des temps que lui, Jozef, ne puisse plus les garder dans son bureau et qu'il doive les enterrer, comme s'il était un malfaiteur qui doit cacher son butin.

Au moment où Jozef étend la terre pour recouvrir le trou, il entend un bruit qui vient de la maison. Inconsciemment, il saisit l'arme pendue à sa ceinture, la sort de son étui, enlève le cran de sûreté et reste ainsi un moment immobile mais, comme autour de lui il n'y a que calme et silence, il se tranquillise.

Le voilà à nouveau à son travail. Il a enlevé sa veste chaude, mais il transpire quand même et a du mal à respirer, surtout quand il lui faut rouler des pierres pour mieux protéger l'endroit où la terre fraîche et humide risque d'attirer l'attention.

Le gel va consolider tout ça, se dit-il finalement, et la neige retardera plus à tomber. Je suis crevé et il faut que je rentre, sinon, à force de trimer comme un terrassier, je vais attraper une sale maladie. Ce n'est pas mon métier et j'ai perdu l'habitude de jouer du muscle. C'est bon pour des ouvriers, mais quand même pas pour un fonctionnaire comme moi qui a des années de service à son actif.

Jozef contourne la maison et sort les clefs de sa poche pour ouvrir la porte, mais, au même moment, quelqu'un la tire de l'intérieur et Lolek, son fils aîné, apparaît dans l'embrasure.

- Qu'est-ce que tu fais debout à une heure pareille ? s'étonne Jozef qui le croyait à Varsovie, chez la soeur de sa femme où il devait passer quelques jours.

- Je m'en vais, répond Lolek qui, visiblement, a du mal à se tenir debout.

- Tu as bu, salaud, crie Jozef en le repoussant à l'intérieur. Tu es complètement soûl.

Il allume la lumière dans la grande pièce qui leur sert de salon et de salle à manger et fixe son fils, appuyé nonchalamment contre le mur. Non, il va se dominer et ne le battra pas, parce que s'il commence maintenant à lui donner des coups

il va en faire un estropié, ou il va le tuer. Jozef est parfaitement conscient de cela. Alors, pour se calmer, il allume une cigarette et en aspire profondément la fumée.

- Ce n'est pas moi le salaud, dit lentement Lolek, comme si l'air froid lui avait rendu sa lucidité, mais toi. Regarde-toi donc, vieil imbécile. Tu n'as pas honte d'être chef de la milice ? Tu ne te rends pas compte que tout le monde ici te hait et te méprise, avec tes combines, tes façons d'abuser des gens et tes affaires douteuses ? Tu ne comprendras donc jamais qu'un jour tu vas être arrêté et jugé, ou tout simplement tué comme un chien qui a la rage ? Mais de quoi es-tu donc fait pour être à ce point infatué de ta personne ?

Jozef ouvre la bouche, mais aucun son ne sort de sa gorge. C'est comme s'il était soudain paralysé et incapable de parler.

- Non, tais-toi, proteste Lolek, il est inutile de crier. Je m'en vais et je ne reviendrai plus jamais, alors il faut quand même qu'on s'explique une bonne fois. Quand j'étais encore à la petite école, j'avais toujours les meilleures notes. Cela faisait plaisir à maman, et je ne tenais pas à lui expliquer comment cela se passait en classe. Vois-tu, la maîtresse me donnait des bonnes notes et des prix à la fin de l'année, parce qu'ils avaient tous peur de toi. J'étais toujours et partout premier, parce que, toi, tu es un tueur. Et c'est comme ça que moi, Lolek, un vrai vaurien, j'ai eu droit d'aller au lycée et de passer mon bachot. Quand j'ai bien compris la combine, maman était déjà morte et je ne pouvais raconter cela à personne. D'ailleurs, même si elle avait vécu, je n'aurais pas osé le lui dire. Maman était ton esclave et, moi, j'étais son seul espoir.

« Te souviens-tu comment tu traitais ta femme bien-aimée pendant toutes ces années-là ? Comme une demeurée ! Elle était trop stupide pour que tu lui confies tes manigances. Eh bien ! figure-toi que tu étais sourd et aveugle, parce qu'elle comprenait tout, savait tout et en souffrait. Ma mère était une brave femme qui avait épousé une ordure, sans trop se rendre compte de ce qu'elle faisait, et toi, tu as profité de sa jeunesse pour prendre du plaisir.

« Tu crois que je ne sais pas que tu as troussé plusieurs filles au village, comme ça en passant, juste pour te prouver que le pouvoir c'était toi ! L'une d'elles a même eu, de toi, un enfant qu'elle a donné à l'orphelinat. Elle aurait pu le garder, mais elle avait trop peur qu'il finisse par te ressembler en grandissant. Celle-là était mariée et avait des enfants à elle. Elle a couché avec toi pour sauver la vache

que tu voulais leur prendre. Je le sais bien, parce que nous nous sommes parlé, elle et moi. Tant qu'elle vivait je ne pouvais pas te le lancer à la gueule, parce que tu es bien capable, toi et tes sbires, de faire n'importe quoi aux gens. Mais maintenant qu'elle n'est plus là et que son mari a tout liquidé pour aller vivre ailleurs, je n'ai plus à me gêner !

« Pour mieux me taire, je me suis même mis à boire. La vodka, cela m'empêche de te voir tel que tu es. Dans les discothèques à Varsovie, on ne te connaît pas, et je cesse d'être le fils d'un chef de milice, tandis qu'ici, quoi que je fasse, où que j'aille, il y a de la haine et de la répugnance dans les yeux des gens. »

Jozef se traîne jusqu'au fauteuil et se laisse tomber comme une loque. Ses jambes ne le portent plus. Il se sent soudain vieux et épuisé.

- Tu sais, dit-il tout doucement, en retrouvant ses esprits c'est trop facile de m'accuser. Grâce à moi, toi et ta mère, vous avez toujours habité une belle maison, vous n'avez manqué de rien et vous avez ignoré ce que cela signifie que de travailler comme des bêtes de somme. Grâce à moi, tu n'as jamais eu à faire la queue devant un magasin. Grâce à moi tu as eu ta bicyclette et maintenant ta motocyclette. Tu l'aimes bien ta moto, tu ne refuses pas de t'en servir, alors cesse donc de te prendre pour un autre. Si tu avais honte d'avoir des bonnes notes à l'école, à cause de moi, tu n'avais qu'à travailler davantage pour les mériter vraiment ! Vois-tu, Lolek, je suis, à ma façon, un fonctionnaire honnête, tandis que, toi, tu ne cesses de tricher.

Jozef n'en a jamais dit autant à son fils et il ne désire plus qu'une chose : aller se coucher et dormir.

- Ta moto, répète-t-il encore avec un sourire amer. Tout ce que tu as réussi à en faire, c'est de la conduire ivre-mort et de provoquer des accidents, pendant que, moi, je ne cesse de me demander ce que je serai obligé d'inventer lorsque tu auras tué quelqu'un. On te hait au village, non pas parce que tu es mon fils, comme tu le prétends, mais parce que tu fais un bruit infernal avec ta machine et que tu écrases des poules. Moi, au moins, j'exerce mes pouvoirs en accomplissant un travail qu'on m'a confié et pour lequel on me paie, tandis que, toi, tu te sers de ta moto pour faire peur aux autres, comme ça, pour ton bon plaisir.

- Allons, papa, se fâche Lolek, dont le visage est déformé par une étrange grimace, faire chanter les gens, c'est parfois pire que de les écraser sur la grande

route, parce que cela dure plus longtemps. Je ne suis pas un gars bien, je le sais, mais qui m'a élevé ? C'est bien toi ! Te souviens-tu comme tu m'expliquais que j'avais tous les droits, parce que j'étais ton fils, que le fils d'un fonctionnaire, comme tu disais, était destiné à arriver très loin, qu'un jour j'aurais un poste important, que tu connaissais assez de monde pour me l'assurer et que je n'avais pas besoin de me préoccuper de rien ? Te souviens-tu comme tu te moquais du curé Marianski et de ses "simagrées", comme tu appelais sa façon aimable de parler aux gens ?

« Non, il est temps que tu comprennes. J'ai autant de pouvoir quand je roule sur ma moto que toi quand, entouré de tes sbires, tu entres dans la maison d'un pauvre bougre qui n'a rien fait de mal. Ton pouvoir à toi comme le mien, quand je suis sur ma moto, sont tous les deux aussi absurdes et aussi injustifiés l'un que l'autre. Moi, au moins, je le sais, tandis que toi tu es un sale hypocrite. C'est cela qu'il faut que tu te mettes dans la tête une fois pour toutes !

« Ce sont tes collègues qui ont matraqué les ouvriers, en 1970, à Gdansk et, toi, tu étais assez stupide et assez veule pour l'ignorer. Moi, j'ai su, la semaine dernière, combien de morts et de blessés ils ont faits et je me suis soûlé comme un cochon. »

- C'est de la propagande, c'est un paquet de gens payés par les impérialistes américains qui racontent ces balivernes, proteste Jozef. Il ne faut pas croire tout ce qui se dit maintenant.

- Ah ! bon, tu vas prétendre à présent que ce qu'on écrivait autrefois dans les journaux, ça c'était vrai ? Voyons, papa, tu as déjà écouté avec moi les émissions de la B.B.C. et d'Europe Libre et tu disais alors, toi-même, qu'on nous mentait, que les Soviétiques nous exploitaient et que cela n'en finirait jamais, parce qu'ils nous tenaient. Et pourquoi ils nous tiennent, papa ? Allons, réponds-moi, pourquoi ? Parce que des gens comme toi et tes pareils font la sale besogne. C'est comme ça qu'ils nous tiennent.

- T'aurais préféré qu'ils se passent de nos services, s'emporte soudain Jozef, t'aurais préféré une occupation, comme après la guerre, t'aurais préféré qu'à ma place on installe un quelconque Vania * ou Igor ? T'en fais pas ! Ils ne demandent

* Sobriquet qu'on donne parfois aux Soviétiques, mais aussi prénom russe.

que cela. Ils ont assez de monde à envoyer chez nous pour occuper tous les postes et, alors, finie la liberté, fini jusqu'au droit de parler à haute voix ! Il faudra chuchoter pour ne pas être arrêté et expédié en Sibérie. Tu ne comprends donc pas cela ? C'est vrai qu'à l'école on ne vous a pas parlé beaucoup des Vania, mais, moi, je les connais bien !

- Toi, tu connais tout, tu sais tout, pour la simple raison que tu es vieux, s'énerve Lolek, et parce que tu as vu quelques soldats soviétiques quand, moi, je n'étais pas encore né ! C'est trop facile à la fin de profiter ainsi de ton âge !

- Assieds-toi là, demande soudain Jozef, je vais te raconter ce que je n'ai jamais dit à personne, même pas à ta mère ; ma jeunesse...

Il est pitoyable ainsi, écrasé dans son fauteuil, les bras posés sur ses genoux, le visage couvert de sueur. Lolek a envie de le gifler. Il n'éprouve pour lui ni pitié, ni sympathie, juste une sorte de répulsion. Ce sale bonhomme, qui a couché dans le même lit que sa mère, l'a assez souvent roué de coups autrefois, quand il était plus jeune et ne pouvait se défendre, pour qu'il le laisse là et s'en aille.

Lolek se détache du mur, traverse la pièce, ouvre la porte qui donne sur la cour et disparaît dans la nuit, sans la refermer.

Jozef reste un instant immobile, puis se lève, verrouille la porte et revient à sa place. Là-bas, au fond, sur la petite table, il y a sa photo de mariage, sa jeune femme accrochée à son bras. Tous les deux ont une expression qui se veut gaie, mais dans leurs yeux il y a une peur que Jozef remarque pour la première fois.

De quoi donc pouvaient-ils avoir peur tous les deux à cette époque-là ? se demande-t-il, puis il pose sa tête sur l'appui du fauteuil et se met à sangloter comme jamais auparavant, même pas le jour où, dans cet horrible wagon à bestiaux dans lequel on les avait expédiés de Lvov en Sibérie, lui et sa mère, elle mourut de froid et de faim, en lui serrant convulsivement les mains comme si elle ne voulait pas le laisser seul...

La charge des sangliers. ROMAN.

Chapitre 2

Le mur

[Retour à la table des matières](#)

- Ton nom ?

- Marek Lobusz.

Le tutoiement, pense Marek, signe d'amitié, de camaraderie, de rapprochement des êtres qui s'aiment ou, à l'opposé, agression du plus fort face à l'individu qui ne peut se défendre.

L'homme qui l'interroge est assis derrière le bureau, son arme posée juste à côté de sa main droite. Il note ses réponses de sa main gauche, en se tordant un peu le cou pour mieux voir ce qu'il écrit. Un demi-civilisé, ou un déséquilibré quelconque, se dit Marek, avec tout le mépris dont il est capable en cet instant où la peur physique tangible provoque en lui des crispations et, jusqu'aux crampes d'estomac.

Derrière son dos, il sent la présence de deux autres officiers du S.B. en civil, prêts à le frapper de leur propre chef ou sur le moindre signe de celui qui lui fait face. Des frissons parcourent son corps. Dieu, ce qu'elle est abjecte et humiliante cette crainte de la douleur !

- Tu habites où ?

- Nulle part. J'ai pris un congé et je suis parti. À mon retour, mon appartement était occupé par des « locataires sauvages * ». Une famille. Je n'ai pas eu encore le temps de déposer plainte.

- Entre le moment où tu es revenu de Tykocin et celui où nous t'avons arrêté, t'as pas habité sous les ponts. Le docteur Maria Solin t'a reçu chez elle. Pourquoi ?

- Parce que je n'avais pas où aller.

- Une sainte femme, en somme, cette doctoresse. Qu'est-ce qui vous unit ? Qu'est-ce qui vous lie ?

- Son fils, André Solin, le journaliste, et moi avons étudié ensemble autrefois, il y a longtemps...

- Voyons donc ça. Ce sont des anges, tes amis. De vrais saints descendus du ciel. T'es né où et en quelle année ?

Des questions qui se répètent. Un étalage forcé de son intimité. Marek se sent vieux et réduit à l'état de paria. Il a l'impression qu'on le déshabille, qu'on l'oblige à exhiber son corps devant ces brutes, pour qu'ils puissent découvrir ses imperfections et les rendre risibles une à une.

Les vêtements, pense Marek, protègent non seulement contre le froid, mais aussi contre le contact direct avec les autres, ceux qu'on déteste, comme ceux qu'on méprise. Être nu ou se sentir nu, c'est déjà être placé dans un état d'infériorité. Marek a vécu cela très profondément dans ce sanatorium soviétique où, pourtant, on l'avait traité sans brutalité et où Youri faisait de son mieux pour exorciser ses angoisses.

Là-bas, on l'interrogeait, on le pesait et on l'examinait, pour mieux soigner ses poumons, et tout cela se passait dans une langue étrangère, ce qui ajoutait une certaine note d'exotisme, tandis qu'ici on veut le transformer, dans son propre pays, en loque prête à avouer n'importe quoi et à dénoncer n'importe qui.

- T'as souvent été suspendu ? espèce de journaliste à la gomme.

* À la faveur des pénuries de logements, il arrive que, grâce à la complicité d'un concierge ou d'un fonctionnaire, des familles s'installent dans des appartements dont les propriétaires sont temporairement absents. On les appelle les « locataires sauvages ».

- Non, répond lentement Marek, deux ou trois fois pour des périodes de quelques semaines. À Radio-Varsovie, j'étais le reporter auquel on faisait plutôt confiance *.

- Alors, pourquoi as-tu rendu ta carte du Parti ? charogne, hurle l'officier qui mène l'interrogatoire. Pourquoi ?

Marek se ressaisit. Cela l'aide, cette rage de l'autre. C'est plus facile à supporter que les éternelles questions qui l'assaillent depuis plusieurs heures, depuis qu'ils l'ont arrêté dans l'appartement de Maria Solin et amené ici, dans ce petit bureau enfumé où on manque d'air. Voici enfin une accusation qu'on lui lance à la figure, dans une sorte d'accès de fureur qui trahit la nervosité de ses bourreaux. Eux aussi semblent avoir peur, et cela permet aussitôt à Marek de crâner.

- Depuis le mois d'août, des milliers de gens ont renvoyé leur carte du Parti. Vous ne pouvez quand même pas les arrêter tous, dit-il.

Les deux hommes qui se tiennent derrière lui le frappent.

J'ai mal, pense Marek ; enfin, j'ai mal ! La douleur est moins forte que ce qu'il avait appréhendé et cela lui redonne du courage. Il a cessé d'attendre. Ça y est. Il suffit maintenant de les provoquer pour qu'ils l'assomment plus rapidement. Marek n'est pas très résistant et il le sait.

- Qui était avec toi dans le K.O.R. ? Allez... Les noms... Avoue, ou tu ne sortiras pas vivant d'ici...

Là-bas, en face, derrière la tête de l'homme qui l'interroge, il y a le mur. Un mur blanc, sale et très dur, sans doute. En le fixant de toutes ses forces, Marek parvient à faire abstraction de ce qui se passe autour de lui. Alors, il s'y accroche et serre les dents pour mieux se taire. Il ne dira plus rien. Pas un mot !

Les trois hommes s'épuisent à crier, à jurer et à le bourrer de coups, mais en vain ; Marek ne les entend plus. Combien de temps tout cela dure-t-il ? À un moment donné, la lueur du jour pénètre dans la pièce, les lumières s'éteignent, et Ma-

* Les journalistes polonais peuvent être suspendus pour des périodes plus ou moins longues, à la suite de critiques formulées par les censeurs ou par divers organes de l'administration gouvernementale. Ils reçoivent, pendant ces congés forcés, le salaire de base, relativement faible et on leur enlève les primes de production ou de rendement, principales sources des revenus.

rek qui a roulé par terre et qui, de ses bras, protège tant bien que mal sa tête contre les coups de pied qu'on lui assène, reçoit l'ordre de se relever. Comme il n'y parvient pas, ils se saisissent de lui, à deux, et le traînent dehors. Ils longent l'étroit corridor, en maintenant Marek entre eux, tandis que le troisième officier les précède et ouvre une porte, puis une autre qui est celle de l'ascenseur. Ils montent au premier niveau, les agents du S.B. le poussent vers le groupe des gardes en uniforme et Marek cherche des yeux la surface d'un mur, pour s'y accrocher à nouveau, à sa façon. Il lui semble trouver ainsi une sorte de protection et même la certitude qu'il tiendra, qu'il ne dira rien, qu'ils ne parviendront pas à aller au-delà de son humiliation, parce qu'il ne trahira pas.

- Ton nom ? Ta profession ? Ton âge ?

Cette fois-ci, c'est un garde qui l'interroge. Le fait qu'il porte l'uniforme est déjà rassurant. Il n'appartient pas à l'armée des ombres, mais à un groupe de gens qui gagnent leur vie en passant de longues journées dans cette prison. Un corps constitué, en somme, auquel on a donné des pouvoirs en vertu du principe que la société s'arroge le droit de protéger ses obsessions, ses tabous, ses dogmes et sa classe dominante, en privant de liberté tout être pensant et agissant autrement qu'elle.

- Ta ceinture ! Pose-là ici. Ta montre. Vide tes poches ! Signe !

Le garde n'improvise pas. Il exécute un travail routinier, habituel, qui a ses limites et son cadre immuable. Marek continue à fixer le mur, tout en obéissant comme un automate aux ordres qu'on lui donne. Un autre garde le conduit ensuite dans la salle de douches, petit réduit puant les vomissures et les excréments.

D'une main, Marek retient son pantalon qui glisse sur ses hanches. Ses chaussures, auxquelles il a été obligé d'enlever les lacets, rendent son pas lourd et traînant. Il est soudain devenu vieux, honteux de sa personne et de son apparence, à peine capable de se redresser et de tenir sa tête haute. Marek voudrait bien la baisser, fermer les yeux, avancer comme un aveugle, mais il ne le peut pas, puisqu'il lui faut absolument s'accrocher au mur, examiner sa surface et ne pas cesser cet exercice épuisant un seul instant, sous peine de se mettre à parler.

On lui arrache son pantalon, puis son slip, on desserre ses doigts crispés sur le tissu et le voilà nu, face à l'homme en uniforme qui le pousse en avant. Brusquement, un jet d'eau froide frappe son visage, ses épaules, sa poitrine, le fait trem-

bler, puis c'est la détente, le plaisir d'avalier des gouttes douces qui effacent charitablement dans sa bouche le goût du sang.

- Sèche-toi ! Habille-toi !

Marek ramasse docilement les vêtements qu'on lui lance à la volée et qui sont tombés par terre. Le voilà doté d'un pantalon usé par d'autres et d'une sorte de chemise qui n'a pas de boutons, uniforme pitoyable des prisonniers de droit commun.

- Je n'ai pas trahi, je n'ai pas parlé, confie-t-il au mur devant lequel il se trouve.

- Marche ! Dépêche-toi ! crie le garde.

Pour lui, je ne suis qu'un autre bandit qu'on lui a ordonné d'enfermer, pense Marek. Comment se fait-il qu'il ne sache rien, ne comprenne rien ? Pourtant, ce n'est pas un Soviétique. Il est polonais comme moi, nous parlons la même langue et nous devrions donc non seulement être capables de communiquer, mais encore d'avoir le sentiment d'une pitié fraternelle, l'un à l'égard de l'autre.

Tout se brouille petit à petit devant les yeux de Marek et il est obligé de chercher à tâtons le secours de son nouvel ami, de ce mur contre lequel il peut s'appuyer sans qu'il ne le repousse ou cède sous son poids.

- Dieu, ce qu'ils font servi, ces brutes, murmure le gardien en le prenant par l'épaule. As-tu quelqu'un qu'il faut prévenir que tu es là ?

Est-ce un être humain ou un mouchard ? se demande Marek, tandis que leurs regards se rencontrent et qu'il découvre comme un éclair de bonté dans les prunelles noires de l'autre.

- Kazik Skola, murmure-t-il, au ministère de la Justice...

Puis, tout se passe très vite. Deux autres gardes arrivent et l'emmènent ailleurs, à un autre étage. Les pantoufles qu'on lui a données font un drôle de bruit sur le plancher en ciment. A-t-il eu tort de faire confiance au gardien ? Non, Kazik lui a bien recommandé de ne pas hésiter à donner son nom au cas où il serait arrêté. Et puis, tant pis pour Kazik, tant pis pour le monde entier. Quand on cesse d'être un individu, une personne, quand on devient un numéro, on a le droit de chercher par tous les moyens à rejoindre quelqu'un capable de comprendre que la

mort n'est rien à côté de la peur, de l'odeur qui flotte dans cette cellule où on l'enferme, de cette cuve remplie d'excréments qui est juste devant lui, pour mieux lui rappeler qu'on le réduira ici à l'état de déchet, parce qu'il a osé vouloir être libre, non seulement en apparence, mais selon sa vérité propre et celle de toute une société qui ne croit plus à la suprématie de la force brutale imposée et protégée par l'Est.

Les portes se referment. Marek se réfugie au fond de la cellule, face au mur. Il n'est pas lisse et il n'est pas gris, ce mur. Sur toute sa surface, il y a des bulles, des crevasses, comme si la peinture avait été soumise à une érosion partielle, inexplicable, localisée à certains endroits et incapable de toucher les autres.

À force de fixer ce pan de mur, heure après heure et jour après jour, Marek parvient à s'isoler des autres, seul face à lui-même, malgré la présence des co-détenus qu'il réussit ainsi à ignorer.

Il a peur, pourtant, il transpire et il est incapable de penser d'une façon cohérente. Ce qui est le pire c'est qu'il ne peut prévoir quand et comment on va l'arracher à cette cellule, pour lui infliger la torture d'un interrogatoire, d'une confrontation ou d'une autre forme de souffrance qu'il appréhende avec une intensité telle que déjà ses muscles se tendent dans un inutile effort.

Les autres prisonniers sortent, vont en promenade, reviennent, parlent entre eux, échangent des plaisanteries obscènes et des gros mots. Ils sont chez eux, ils sont à l'aise et ils suivent un rythme d'existence devenue habituelle et familière. Depuis son arrestation, Marek évolue parmi eux comme un somnambule. Dans sa vie il n'y a que le mur au-delà duquel il pressent une sorte de vide douloureux dans lequel il sera précipité, il en est profondément persuadé, tôt ou tard.

- Pourquoi es-tu là ? Qu'est-ce que tu as fait ?

Ils ont essayé de le questionner au début, mais sans résultat.

- C'est certainement un politique, avait fini par conclure un gros bonhomme.

Il y avait du mépris et de la hargne dans sa voix. Marek ne fait pas partie du groupe, il est l'étranger dont on se méfie et qu'on craint.

Une nuit, quand couché sur le mince matelas, il essayait en vain de s'endormir, il entendit un chuchotement.

- Donne les noms de tes copains et je vais t'aider à sortir d'ici, lui murmure un des hommes.

Vieille technique des « moutons », fidèles exécutants des ordres des geôliers, pensa Marek, mais aussitôt il l'oublia au point de ne plus entendre ce qu'il disait. Il avait fermé les yeux et il avait retrouvé ses fantasmes. Le coupable sur mesure, le vieil homme qu'il avait fait arrêter autrefois, parce qu'il fallait que quelqu'un soit responsable de l'attentat à la bombe, était là devant lui.

Aussitôt, il s'efforce de reconstituer son visage, de se remémorer avec exactitude ses traits, mais au lieu d'y parvenir il voit d'autres visages, d'hommes et de femmes qu'il a connus et qui sont disparus, arrêtés, blessés ou partis, Dieu seul sait où !

Pendant des nuits entières il est resté ainsi, couché sur le dos. Il lui fallait pourtant trouver le nom de cet homme qu'il avait fait arrêter, et puis un matin, juste au moment où l'aube commençait à pénétrer dans la cellule, il le vit écrit sur le mur : Stanislaw Zbrzycha.

À partir de ce moment-là, Marek cessa de manger. Ce n'était pas une manifestation de sa part, comme le croyaient les gardiens, mais juste une incapacité de ne pas fixer le mur. Pour plonger la cuillère dans sa gamelle remplie de soupe, il lui fallait, ne serait-ce que pendant un instant, détourner son regard et il ne le pouvait pas. Il ne le pouvait plus !

Marek avait l'impression qu'une punition allait s'abattre sur lui s'il quittait le mur des yeux. Il sentait que l'irréparable se produirait et qu'il ne pourrait plus revenir en arrière, que son sort serait joué, comme cela était arrivé à Stanislaw Zbrzycha, mort dans une cellule pareille à celle-ci sans doute, ou peut-être plus grande, mais certainement tout aussi nauséabonde.

Petit à petit, Marek commença à s'identifier avec l'autre. Il se persuada que, comme l'autre, il était appelé à crever comme ça, face à ce mur, sans pouvoir parler à personne. Cela lui apporta une certaine accalmie et, la faiblesse aidant, il se calma un peu, mais ce ne fut qu'un répit très passager.

Un matin, les gardes vinrent le chercher. Ils étaient trois. Ils le prirent par les bras et le forcèrent à marcher jusqu'au bout du corridor, puis on le poussa dans un réduit mal éclairé où un quatrième homme en uniforme les attendait. Solidement

retenu par des grosses mains musclées, la tête renversée en arrière, Marek fut obligé d'avalier un liquide tiède, une sorte de soupe. Son estomac se contracta, il eut un haut-le-cœur, faillit vomir, mais les gardes ne le lâchèrent pas. Il avala pêle-mêle la soupe, l'air, un cri qu'il n'avait pu proférer, il toussa, il commença à vomir par terre, sur lui, sur les uniformes des gardes...

Ce furent des jets de bile amère, visqueuse, écoeurante, des spasmes, des jurons des hommes qui l'entouraient et une rage impuissante. Car ils n'attendirent pas qu'il se fut calmé. À nouveau on renversa sa tête en arrière et à nouveau il fut obligé d'avalier, de cracher et d'avoir mal.

- Tu vas apprendre à manger, charogne, conclut un des gardes, en le faisant tomber brusquement par terre, dans la flaque formée de ses vomissures et des restes de la soupe.

Marek fut roué de coups de grosses bottes, sa tête se cogna sur quelque chose, puis tout devint flou, jusqu'à ce que le jet d'eau froide inonde sa figure et ses vêtements et qu'il soit ainsi forcé de revenir à la réalité.

Depuis, Marek a mal à la gorge et ne parvient pas à avaler, ni même à parler de façon parfaitement intelligible. Un des co-détenus semble avoir compris ce qui est arrivé. Quand on apporte la soupe, il vide sa gamelle après la sienne, tandis que Marek peut continuer à contempler le mur en face de lui.

Un soir, au moment où les lumières se sont éteintes, Marek a connu pourtant un moment de répit parfaitement inespéré. Il entendit un mot, ne le comprit pas, essaya de le trouver, de le reconstituer, lettre par lettre, son par son. N'a-t-on pas dit : libre ! Oui, c'est bien cela. Il est libre, puisqu'il n'a plus besoin de courir, d'espérer, de chercher un refuge et de se cacher. Avant, quand il était encore loin du mur, de son mur, il avait peur parce qu'il savait confusément que, tôt ou tard, il n'échapperait pas et qu'ils le prendraient dans la foule pour l'enfermer, lui et pas un autre. Maintenant, il y est enfin. Tout est consommé. Il n'y a plus rien et il n'est plus personne. Juste un numéro.

Le lit est là et le matelas aussi, un peu de paille qui pique sa peau parfois, quand il se tourne, et le mur qu'il reverra dès qu'il commencera à faire jour, ou peut-être même plus tôt si le gardien décide de faire sa ronde. Il n'a plus besoin de se préoccuper de ce qui arrivera demain, puisque le mur sera là et que c'est ce qui importe. Les bulles, les crevasses, la grisaille de cette grande surface, tout cela

c'est une protection. Au-delà il y a le vide qui ne pourra pas le dévorer tant que le mur sera là !

En réalisant cela, Marek pousse un soupir de soulagement, parce qu'il a l'impression qu'on est venu lui enlever un immense poids. C'est ainsi qu'il cesse d'avoir chaud, de transpirer et qu'il commence à s'étirer, une fois la nuit venue, de tout son long. Stanislaw Zbrzycha n'est plus à ses yeux qu'un vieil homme mort, lointain, absurde et inutile.

- Dieu tout-puissant, murmure Marek, sans trop savoir pourquoi, et le goût de ces mots lui reste dans la bouche.

Il sommeille. Quelque part, dans les profondeurs de l'ombre, il y a des feuilles blanches, des caractères d'imprimerie, des croix et puis des visages. Celui de Maria Solin, avec ses doux yeux bruns et son sourire encourageant, puis celui d'Helena, entouré des cheveux blonds qui tombent sans cesse sur son front et la dérangent. Elles se rapprochent, s'éloignent, reviennent encore. Elles ont désormais le pouvoir de traverser le mur, de le rejoindre, de lui apporter le réconfort de leur présence...

Quelqu'un crie dans le corridor. Marek sursaute, il y a un bruit de pas, une sorte de course, des paroles, un cri de souffrance tellement strident qu'il le fait trembler, puis la porte de la cellule s'ouvre, la lumière inonde les lits superposés, glisse sur le visage de Marek, l'aveugle, et à nouveau c'est la nuit protectrice.

- Dieu tout-puissant, répète Marek.

Y a-t-il des mots qui ont le pouvoir d'exorciser le mur ? se demande-t-il. Et puis, comme il ressent à nouveau dans son corps une merveilleuse détente, il s'accroche aux images, en s'efforçant de les faire surgir dans sa mémoire les unes après les autres.

Voici la Place des Trois-Croix. Il est là avec Helena. Ils marchent l'un à côté de l'autre. Il est tard, mais il fait doux et il y a beaucoup de monde dans les rues. Les gens vont d'une église à l'autre, arpentent les trottoirs, discutent, se rassemblent par petits groupes pour se disperser aussitôt. Le mois de mai, le mois de ce grand, de cet immense événement. Il doit arriver, Lui, le pape, le premier pape polonais du monde ! Varsovie vit au rythme de l'attente de cette visite, qui va tout changer, tout transformer, tout recréer à neuf. Ce qui se produira lui apportera à

lui, Marek, comme à tous les autres, quelque chose d'inconnu, de merveilleux, d'unique et d'irréversible.

Il pleut. Non, il ne pleuvait pas cette nuit-là ! Alors, comment se fait-il que son visage soit mouillé ? Marek essaie de lever le bras pour s'essuyer les yeux avec la manche de sa veste de prisonnier, mais il n'y parvient pas. Il y a du sel sur ses lèvres. Un drôle de goût. La lune se lève dehors, un rayon pénètre dans la cellule et glisse sur le mur, puis il se recouvre à nouveau d'ombre. Non, c'est impossible. Marek veut le voir. Le toucher. Cogner tout de suite, de toutes ses forces, pour le détruire une fois pour toutes, malgré le risque que cela représente de trouver le vide là-bas, de l'autre côté. Alors, dans un ultime sursaut, il se lève et lance en avant le poids de son corps. Le voilà qui atteint le but. De ses deux poings serrés, il cogne contre le mur aussi fort qu'il le peut. Cela fait mal et, en même temps, cela rassure. Il est bon de souffrir ainsi. Il frappe à présent avec sa tête, ses pieds, ses coudes, n'importe quoi...

- Tu es fou, murmure une voix.

L'homme le saisit par en arrière, l'immobilise et le jette sur le lit.

- Qu'est-ce que tu veux ? Qu'on te mette la camisole de force ? Qu'on te rende invalide pour le reste de tes jours, en la serrant pendant des heures jusqu'à ce que le sang cesse de circuler ? C'est ça que tu veux ? J'ai vu mourir ainsi un de mes copains et je ne tiens pas à recommencer. Allez, calme-toi, dit-il, en lui écrasant la poitrine avec son genou. Ça suffit. Si le « mouton » se réveille, on est bons tous les deux pour une petite punition maison. Je t'assure que c'est plutôt pénible. J'y ai goûté. J'étais comme toi, quand je suis arrivé ici.

Marek ne parvient pas à distinguer, dans le noir, les traits de l'homme et ne peut savoir de quel co-détenu il s'agit, mais cela importe peu ... il se sent mieux.

- Hier, à la promenade, continue à chuchoter l'autre, ils ont raconté que Gierk est hospitalisé et que tout change. Il y a sûrement quelqu'un qui se soucie de toi. T'es bien mieux placé que moi. Va... Tu sortiras. Inutile de te débattre. Avale donc ça en attendant.

Les dents de Marek se cognent contre le goulot de la bouteille et il est obligé de les desserrer. Il avale un liquide froid qui lui brûle, la gorge. C'est de la vodka. Petit à petit, l'alcool fait son effet et répand en lui une sorte de chaleur.

- Dors, dit l'autre, et Marek ferme docilement les yeux.

Dans son demi-sommeil il y a des feuilles de papier blanc qui glissent dans sa machine à écrire, mais le rouleau ne tourne pas et les touches refusent de remuer sous la pression de ses doigts. Il a beau essayer et essayer encore, il n'y a rien à faire.

Puis, il y a la lumière du jour et le mur, son mur, qu'il retrouve, mais qu'il ne voit plus de la même manière. Tout lui est soudain égal et, avec un parfait mépris, il se détourne du mur, de « son » mur pour boire le café noir du petit déjeuner et pour mastiquer le morceau de pain qu'on lui tend. Ensuite, il se met à observer subrepticement ses co-détenus afin de trouver lequel lui a parlé la nuit précédente, mais ils semblent tous afficher la même indifférence à son égard, comme s'il n'existait pas parmi eux.

Et, pourtant, quelqu'un l'a aidé, sauvé peut-être même, donc il doit y avoir ici, juste à portée de la main, un être humain capable de risquer sa propre sécurité pour lui.

C'est vraiment une journée faste ! On l'emmène aux douches. Il est nu. L'eau coule sur sa peau. C'est merveilleux. Là-bas, au fond, deux gardiens rient en le montrant du doigt. Il a honte de sa nudité qui le rend vulnérable face à ces deux brutes. Alors, il ferme les yeux et il savoure les gouttes fraîches sur son front, ses joues, ses épaules et ses jambes.

On le bouscule, on le pousse d'un réduit à l'autre. On lui lance à la figure un torchon. Il s'essuie et c'est le corridor qu'il doit traverser, toujours tout nu, jusqu'au bout, où se trouve une pièce, minuscule celle-là. On lui ordonne de s'habiller, tandis qu'autour de lui on crie. Qui est-ce qui criait comme ça ? Les S.S., la Gestapo ! Ils criaient en allemand, tandis que ceux-là parlent polonais, mais les intonations des voix sont les mêmes.

Marek a du mal à enfiler son pantalon froissé et informe, mais il reconnaît sa chemise et sa veste.

- Tu la boucles, hurle un des fonctionnaires. Pas un mot à quiconque ! Secret d'État !

Des rires gras, pénibles, éclatent à l'unisson. Marek franchit une porte, puis une autre encore, et le voilà devant un employé en civil.

- Ton nom ? T'avais une montre ? T'avais une ceinture ?

Des questions, un papier qu'on pousse vers lui, des voix dans la pièce à côté, ou dehors peut-être, s'il est vrai qu'au-delà du mur il y a encore une vie, des rues, des gens et des enfants qui jouent au soleil. Des serrures, des clés, des barreaux, des grilles et soudain l'immense surface bleue du ciel, un trottoir, une petite voiture noire et une silhouette d'homme qu'il ne reconnaît pas.

La portière s'ouvre, Marek se laisse tomber sur le siège et la voiture se met à rouler doucement. Au coin de la rue, elle s'immobilise, sous les lumières de circulation.

- Rouge, murmure Marek, la couleur du sang. Il y a du sang

partout. Ce qu'il y avait d'étrange avec ce mur, c'est qu'il était gris et, pourtant, dans le fond, sous la peinture craquelée, il devait y avoir du sang.

- Ça va ? demande à côté de lui la voix de Kazik.

Marek ne répond pas. Il est incapable de proférer un son. Tout ce qu'il finit par bégayer, lorsque la voiture repart, c'est un seul mot :

- Merci !

- Imbécile ! plaisante Kazik. Tu n'as pas à me remercier. J'avais absolument besoin de toi, voilà tout. Te rends-tu compte que je suis l'homme le plus heureux de la terre ? Je me marie, mon vieux. J'épouse Inka, et elle a refusé de célébrer la noce sans toi. Il fallait bien que je me débrouille, voilà tout. Tu sais bien, ce que femme veut, Dieu le veut. Allons, Marek, ne te laisse pas aller. Un bon repas, un bon lit et tu seras comme un sou neuf. Helena et André t'attendent et ils ont préparé un dîner gastronomique.

Je me suis trompé, pense Marek. Il y avait vraiment quelqu'un derrière le mur, puisqu'ils étaient tous là. Et moi qui croyais qu'il n'y avait que le vide.

- Kazik, dit-il très lentement. Le mur n'était pas lisse. J'avais devant moi de drôles de bulles. La peinture avait dû se craqueler, je ne sais trop. Je n'ai pas pu compter les craquelures, parce qu'il y en avait trop. Comment as-tu fait pour traverser le mur, Kazik ?

- Comme d'habitude, j'ai triché. Tu ne le sais pas encore, depuis le temps qu'on se connaît, que je triche toujours, partout et avec tout le monde ?

- J'ai vu Stanislaw Zbrzycha, dit encore Marek. Il est mort, mais il était là-bas avec moi.

Kazik ne plaisante plus. Entre eux, il y a un long silence, puis Kazik marmonne, en rapprochant sa tête de celle de Marek,

- Allons, vieux, on ne peut pas tricher sans faire des victimes en passant. Autant les oublier, va ! Il y a des souvenirs qui ne portent pas bonheur. Et puis, cette fois-ci pas de remords. Je n'ai pas fourni à notre chère administration un prisonnier sur mesure pour te remplacer, mais j'ai payé quelques « verts * ». Ils ont été bien contents d'ailleurs, parce que j'aurais pu ne rien donner du tout. Ça aurait pris un peu plus de temps, mais ils t'auraient libéré de toute façon. C'est le nouveau jeu du chat et de la souris. On fait peur, on arrête, on relâche et on arrête à nouveau. Seulement, comme je veux t'avoir en pleine forme pour mon mariage et comme ils m'ont dit que tu t'offrais le luxe de la grève de la faim, je n'ai pas pu attendre. Allons, Marek, nous en avons vu bien d'autres. Je ne puis pas croire que tu es à ce point secoué pour si peu. Un mois en cellule, ce n'est quand même pas la fin du monde !

- J'ai froid, constate bêtement Marek. J'ai atrocement froid...

Il se met à claquer des dents et à trembler de tous ses membres à un point tel que Kazik, derrière son volant, est incapable d'en faire abstraction. Au lieu de l'attendrir, cependant, cela l'agace.

Je ne puis quand même pas lui flanquer une paire de gifles, se dit-il, comme à un hystérique qu'il faut calmer coûte que coûte. On voit ça à la guerre, après un bombardement, mais quand même pas à la sortie d'une prison. L'ont-ils torturé ? Non, c'est impossible ! Je l'aurais su. Le directeur avait bien trop peur de mon air renfrogné et le gars du S.B., le petit salaud, n'aurait pas osé me mentir. Il m'a assuré que Marek ne serait pas interrogé et il a certainement tenu parole. En ce moment surtout, ils craignent trop pour leur peau. Autrefois, je ne dis pas, mais maintenant... Quand je leur ai appris que Marek était un homme de chez nous, parfaitement sûr, ils se sont confondus en excuses. C'était une beauté à voir. Pour ne pas éclater de rire, je me suis promené de long en large dans mon bureau et j'ai crié.

* Expression argotique pour désigner les dollars américains,

Cela aide de crier. On finit par être persuadé que les autres vont se soumettre juste comme ça parce qu'on hurle.

Kazik en veut à Marek, à son air pitoyable, à sa figure défaite, à sa façon d'être qui l'empêche de lui parler d'égal à égal. Ce n'est pas le vieux copain auquel il voudrait raconter la scène, la mimer, la décrire dans tous ses détails, mais une sorte de mannequin. Un « légume », comme disent les médecins, quand ils sont entre eux et que les malades ne peuvent les entendre.

Un vrai « légume » ! Kazik s'efforce de faire abstraction de Marek.

- Pour vous éviter des ennuis de ce genre, cette sorte de méprise, a-t-il dit à l'officier du S.B., communiquez donc avec moi à l'avance, voulez-vous ? Les gens que je connais et que je fréquente sont de la même « Agence » et, même si cela n'apparaît pas comme une évidence à vos subordonnés, il vaut mieux en tenir compte à l'avenir. Nous avons assez de problèmes en ce moment, sans nous en créer là où ce n'est vraiment pas indispensable. Je veux qu'on le libère immédiatement, ce Marek Lobusz. J'en ai besoin dans le service. C'est un homme sûr et, par les temps qui courent, c'est plutôt rare et cher, vous le savez aussi bien que moi. Ah ! un instant. Pour que vos gars fassent diligence, voici une petite ristourne. Oh ! non, ne protestez pas. On sait ce que c'est. Nous vivons tous une période difficile.

Kazik lui avait fourré dans les mains une enveloppe contenant quelques billets de cinquante dollars, avait balayé d'un geste ses protestations gênées, avait refermé la porte derrière lui et était retourné à son bureau. Il avait ensuite sonné la secrétaire pour lui demander de faire venir la comptable et il avait reçu la brave dame avec le sourire. Il l'avait priée de s'asseoir, lui avait indiqué comment inscrire dans les livres la dépense sous la rubrique de frais spéciaux et lui avait recommandé de lui en obtenir le remboursement au plus tôt.

Forcément, il est pressé, Kazik. Tout est prêt. Il a terminé la transaction. La maison et la terre à Rybotycze les attendent. Il va se marier et il va tout plaquer. Il l'a promis à Inka et il a l'intention de tenir parole. En fait, il est retourné à son bureau et a continué le petit train-train quotidien uniquement à cause de cet imbécile de Marek. Sans lui, il aurait déjà été libre, absolument et totalement libre depuis plus d'un mois. Il ne lui restait qu'à parler au « patron » et qu'à mettre au point certains documents.

Et maintenant, malgré tous ses efforts, au lieu de retrouver le copain de toujours, le voilà assis à côté d'un épouvantail qui n'a pas grand-chose de commun avec Marek, tout en ayant, et c'est cela le pire, ses traits, son apparence et sa voix. Kazik soupire et allume une cigarette.

Les voilà à Krakowskie Przedmiescie. Kazik arrête la voiture devant la pâtisserie du coin. En raison de la proximité de deux grand hôtels, où on loge les touristes étrangers, elle est généralement approvisionnée.

Il est plus de neuf heures. L'air est léger, avec ce petit fond de courant froid qui annonce l'approche de l'hiver. Kazik descend, respire à pleins poumons, claque la portière, ouvre le coffre et en sort une couverture. Il contourne la voiture et la donne à Marek, qui ne réagit pas, alors, il la pose sur ses genoux et l'étend sur ses jambes, comme s'il prenait soin d'un malade. Heureusement qu'il n'a pas pris la voiture de service. La vue de Marek aurait certainement donné de mauvaises idées à son chauffeur.

Le gros Petrowski a beau chanter ses louanges dans le service et jouer la comédie du dévouement et de la reconnaissance, parce que lui, Kazik, a obtenu personnellement la libération de son fils, un spécialiste précoce des vols à main armée, il se méfie quand même de lui. Avec les mouchards de cet acabit, il n'y a pas moyen de prévoir ce qu'ils peuvent faire. Il vaut mieux être prudent.

Instinctivement, Kazik jette un regard circulaire autour de lui. Trois vieilles dames traversent la rue au coin, le soleil se reflète dans les fenêtres sales de l'Hôtel Bristol, fermé depuis plusieurs années sans qu'on sache trop ce qui adviendra de cet immeuble qui se détériore en attendant, l'autobus rouge tourne, et un groupe de touristes déambule en parlant très fort.

Des Arabes, pense-t-il. Que diable font ces Arabes chez nous ? C'est une véritable invasion, ma parole. Au lieu de pourchasser les gens du K.O.R. de les arrêter, de les relâcher, de les arrêter à nouveau et de fouiller sans cesse leurs appartements, on devrait s'occuper davantage de ces curieux touristes, se dit Kazik.

Il n'y a pas de queue devant la pâtisserie. À l'intérieur, dans le grand magasin spacieux et bien aménagé avec ses miroirs qui l'agrandissent encore, les vendeuses sont toutes pimpantes. La porte de communication avec l'Hôtel Europejski est ouverte et des hommes en veste blanche transportent des plateaux chargés de tartes aux fraises. Kazik ria même pas le temps d'ouvrir la bouche que déjà une des

jeunes filles derrière le comptoir lui annonce qu'il n'y a rien et qu'il faut revenir dans l'après-midi, car il y aura peut-être alors une deuxième livraison. Kazik sourit en se dandinant d'un pied sur l'autre.

- Voyons, mademoiselle, dit-il en se penchant familièrement par dessus le comptoir, vous ne me reconnaissez pas ?

- Oh ! je m'excuse, s'affole un peu la fille.

- Préparez-moi une grosse boîte. Des gâteaux, de la tarte, enfin faites de votre mieux. C'est pour dix personnes. Je reviens tout de suite.

Il allume une autre cigarette et s'en va à l'Hôtel Europejski, juste pour faire un tour dans le hall. Kazik se sent bien dans sa peau, sûr de lui, maître de ces lieux et, en même temps, un homme ayant bonne conscience. Il vient de sortir son copain de prison, il s'en va fêter l'événement et il peut compter sur les regards admiratifs d'Inka.

Dans quelques semaines, tout cela sera fini, lui murmure une petite voix. Tu n'auras plus de bureau, plus de chauffeur, plus de pouvoir. Tu ne seras qu'un certain Kazik Skola obligé de vivre avec sa femme, dans un trou perdu, à cultiver la terre et à s'occuper des bêtes. À quarante-cinq ans, tu oses, en somme, recommencer à zéro. Es-tu sûr que tu ne le regretteras pas ?

Kazik se secoue. Inka, ses grands yeux verts, ses longs cils noirs qui, lorsqu'elle devient songeuse, cachent son regard, ses cheveux blonds, fous, dans lesquels on a envie de plonger les doigts, son corps mince et souple, ses lèvres...

Elle vaut n'importe quel sacrifice et, moi, j'ai envie d'être heureux, se dit Kazik. Il est temps. J'ai l'âge. Je ne peux plus m'offrir le luxe de gaspiller ma vie à danser sur la corde raide, à faire ce sale boulot et à n'en retirer que le plaisir de me payer leur tête, seul et sans témoins. Je ne peux avouer à personne, même pas à Inka, que je suis pour eux l'agent double indispensable, de haut calibre, tandis qu'en réalité je m'applique à utiliser l'appareil pour aider ceux qui font ce qu'ils peuvent pour le démolir. S'ils réussissent, il vaut mieux que je sois déjà en dehors de tout cela, tandis que s'ils ratent... Non, c'est impossible, ils ne peuvent pas rater ! Même Kania a affirmé, dans son dernier discours diffusé à la télévision, que « le processus de changement est irréversible dans son essence même ». C'est bien qu'il a dit : « dans son essence même » !

Kazik se secoue. Il y a d'autres signes aussi, ne serait-ce que le comportement du procureur en chef, son supérieur officiel, qui a peur pour sa peau, à un point tel que ses mains tremblent quand il passe d'aventure dans son bureau !

Dans le hall de l'Hôtel Europejski, il y a un groupe de touristes de l'Allemagne de l'Est qui s'enregistrent au comptoir, le chasseur qui s'incline jusqu'à la taille en saluant Kazik et là-bas, près du kiosque à journaux, deux agents du S.B. en civil. Ici, rien n'est changé en apparence, mais la jeune femme à la caisse porte le macaron de « Solidarité » sur sa blouse claire.

Il y a quatre semaines à peine, se dit Kazik, cela aurait été impensable. Alors, si eux, ces ouvriers des chantiers de Gdansk et d'ailleurs, peuvent avoir le courage d'aller jusqu'au bout, moi aussi je peux cesser le jeu. Et puis, j'ai envie d'être honnête, de tout partager avec Inka, et de ne plus être obligé de lui cacher constamment mes allées et venues. J'ai envie d'une vraie existence, toute droite, sans ombres et détours. J'ai envie de faire ce qui me plaît.

Une femme très brune passe devant lui et Kazik sursaute, puis pivote sur ses talons et la suit pour s'assurer qu'il n'est pas victime d'une hallucination. Non, c'est bien elle. Soignée, élégante, la cinquantaine conservée à la perfection, Lucyna se dirige vers le magasin du *Pevex* * de l'hôtel. À vingt ans, petite secrétaire d'un officier de la Gestapo, elle était une beauté, puis elle était devenue un agent de l'U.B., et la voilà sans doute à la retraite, à moins que... Kazik s'approche et touche légèrement son bras.

- Ça va ? demande-t-il.

Surprise, elle lui fait face, hésite un instant à le reconnaître, puis se répand en excuses.

- J'étais préoccupée, je vous demande pardon. Mais oui, tout va bien. Évidemment, la situation est compliquée en ce moment, mais je crois que nous parviendrons à surmonter toutes les difficultés. Vous savez, j'habite maintenant à Poznan et je viens à Varsovie en touriste. Eh oui ! je me suis remariée. Il est directeur. C'est dommage que je ne puisse pas vous présenter mon mari, mais mal-

* *Pevex* : Magasins spéciaux qui vendent, contre des dollars, des marchandises importées de l'Occident.

heureusement il n'est pas avec moi. Il est en mission à Berlin-Ouest et je m'apprête justement à le rejoindre. Je prends l'avion demain.

- Pour longtemps ? demande Kazik.

- Oh ! je ne sais trop. Cela dépend de lui, de ce qu'il aura à régler.

Kazik lui baise la main, la félicite et s'éloigne. Mariage-placement. Elle se débrouille bien, Lucyna, et cela a l'air de lui réussir. Pas de remords, pas de souvenirs, l'envie continuelle et parfaitement évidente de croquer la vie à pleines dents. L'art aussi de bien nager en eaux troubles.

De quel droit est-ce que je la critique ? se demande Kazik. Après tout, j'ai pratiqué ce sport pendant des années et j'en ai retiré pas mal d'avantages. Non, inutile d'être masochiste. Comme le lui avait dit le curé Marianski :

- Tu fais du bon travail, mon garçon, et pour le reste je préfère ne rien savoir.

K.O.R., R.O.P.C.I.O. *, les visites chez les familles des ouvriers tués, emprisonnés et renvoyés de leur travail, les journaux clandestins, les réunions, les risques assumés au jour le jour, comme ça, avec le sourire, puisqu'il est fataliste et qu'il n'a jamais cru qu'on peut échapper à son destin.

Je dois aux ouvrières de filatures de Lodz, qui ont été les premières à me persuader qu'il faut agir, l'extrême joie de pouvoir me regarder dans le miroir sans avoir envie de me foutre, en pleine gueule, une paire de claques, pense Kazik, et cela lui procure un merveilleux bien-être.

On vient de fermer la porte du passage qui relie la pâtisserie au hall de l'Hôtel mais, pour le simple plaisir de la chose, Kazik refuse de sortir dans la rue et de faire le tour. Il glisse un billet dans la main du chasseur, un petit billet d'un dollar et, aussitôt, la porte s'ouvre devant lui. Il aime follement transgresser les règles, plus stupides et plus absurdes les unes que les autres, qu'on impose pour mieux transformer en esclaves une multitude de braves gens. Et, dans ce pays où les règles se multiplient sans cesse depuis des années, c'est une jouissance à laquelle il s'est habitué à un point tel que lors de ses voyages à l'étranger, en Occident, il avait été déçu de ne pas pouvoir trouver des contraintes aussi illogiques.

* Mouvement de Défense des Droits de l'Homme et du Citoyen, créé en 1977 (Ruch Obrony Praw Czlowieka i Obywatela).

Dans les petites choses, comme dans celles qui paraissent importantes, bien qu'elles ne le soient pas toujours, mais qu'on se plaît à les considérer ainsi, Kazik ne manque jamais de se conduire en maître de la situation. Là-bas, dans cet autre monde, même l'argent ne lui avait jamais permis de se sentir aussi puissant et sûr de lui qu'ici dans ce royaume de l'absurde, taillé sur mesure, par des régiments de fonctionnaires chargés de copier avec application les normes et modèles déjà imposés chez le « Grand-Frère » soviétique.

Quoi qu'il adviene, jamais je ne quitterai mon pays, se dit Kazik. Ils peuvent m'arrêter, me condamner, m'exécuter même, peu importe ! C'est ici que je suis né, et c'est ici que je vais crever. La vie ne vaut pas la peine d'être vécue ailleurs.

Décidément, Marek a une mauvaise influence sur lui. Ce pauvre hère, qui continue sans doute de claquer des dents dans l'auto, lui a flanqué une sorte d'angoisse dont il ne parvient pas à se débarrasser. Dans quelques semaines, Inka sera à lui et rien qu'à lui, mais en même temps il n'y aura plus de bureau, de secrétaires, de téléphone spécial, de voix empressées au bout de la ligne, de gens prêts à se précipiter au moindre signe de sa part, pour exécuter ses ordres à la lettre. Il n'y aura plus de voiture de service, de compte de frais, illimité, et les regards apeurés ou serviles des petits employés vont se fixer sur d'autres que lui.

Kazik soupire, allume une autre cigarette, s'approche du comptoir de la pâtisserie, pour prendre sa boîte, et son image, dans le grand miroir du fond, le surprend.

Voyons, mon vieux, se dit-il, tout cela sera balayé. Avec Solidarité, la « bourgeoisie rouge * » perdra enfin ses privilèges. L'image du monde sera changée. C'est même pour cela que tu a pris des risques, que tu as travaillé jour et nuit, que tu as décidé même de te sacrifier au besoin. Allons, le passé est mort ; vive l'avenir !

Il prend son paquet et il sort ragaillard, prêt à affronter le visage morne de Marek. Kazik a de la chance. Marek dort sur le siège. Il ne lui reste qu'à s'installer derrière le volant et à repartir en douceur pour éviter de le réveiller. Il a parlé d'un mur, cet imbécile-là ! Mais il n'y a pas de mur autrement que dans son imagina-

* Terme ironique utilisé pour désigner la classe au pouvoir. L'équivalent de la Nomenklatura en U.R.S.S., bien que ses avantages soient infiniment moins exorbitants.

tion de malade. Bien au contraire, la perspective n'a jamais été aussi grande et aussi vaste. Désormais, tout est possible !

Les Soviétiques ne bougeront pas, et l'Occident a tort d'en parler sans cesse. Ils sont là, ils sont présents, mais les tanks soviétiques ne rouleront pas à Varsovie en écrasant les foules sur leur passage parce que Jean-Paul II veille au Vatican. S'ils avaient pu le faire, ils l'auraient fait tout de suite, dès le mois d'août, se rassure Kazik.

Et puis, même si cela devait arriver, on mourrait au moins pour quelque chose, avec les honneurs des feux de la rampe. Cette fois-ci, l'Occident le verrait sur les écrans de télévision. Les journalistes occidentaux sont à Gdansk et on ne parviendra pas à les empêcher de braquer leurs caméras.

À côté de lui, Marek continue de dormir et Kazik se répète, une fois de plus, avec beaucoup de plaisir, que Varsovie est une sacrée belle ville, plus belle que jamais dans ce soleil d'automne qui rend moins maussades et moins renfrognés les visages des gens sur les trottoirs, bien que les difficultés de la vie quotidienne continuent et s'aggravent.

La charge des sangliers. ROMAN.

Chapitre 3

Les perdants

[Retour à la table des matières](#)

André Solin fume une cigarette après l'autre. Elles sont mauvaises, mal faites, le tabac s'effrite, mais il n'a pas voulu dépenser ses dollars pour des cigarettes américaines. Il économise comme il peut. Qui sait ce qui va arriver ! Pour la première fois depuis 1957, depuis son retour au pays, il court les magasins et achète tout ce qui lui tombe sous la main, pêle-mêle, savon et lames de rasoir, farine et pâte dentifrice, jouets d'enfants et cachets d'aspirine. C'est même devenu chez lui une sorte de manie.

Dès qu'il se retrouve dans la rue, il va d'un magasin à l'autre, d'un kiosque de *Ruch* * à l'autre, en posant toujours la même question stupide : qu'est-ce que vous avez aujourd'hui ?

Ses articles s'en ressentent. D'ailleurs, il n'a pas envie de travailler. Il expédie les affaires courantes à la va-vite et s'échappe du bureau dès qu'il le peut. Lui, qui était capable autrefois de se réjouir comme un enfant quand le censeur oubliait de rayer, dans un de ses reportages, un mot, une phrase particulièrement percutante, définis a priori comme « nocifs », se moque désormais de tout. Il est profondément humilié, André.

* *Ruch*. Littéralement, mouvement, nom de la compagnie d'État dont les kiosques vendent des journaux et des menus objets.

Après le voyage à Gdansk avec Helena, il y est retourné à plusieurs reprises, mais en vain. Aux chantiers, les ouvriers ont refusé d'admettre les journalistes polonais. Seuls les correspondants étrangers y étaient reçus. C'était une sorte de condamnation formelle, absolue et sans appel de toute la profession, considérée comme trop compromise par le passé avec le pouvoir pour retrouver une crédibilité.

« Ils nous prennent pour des vendus et pour des mouchards, avait conclu André dans son exposé présenté aux collègues, lors d'une réunion organisée à son retour. Nous devons leur prouver que ce n'est pas vrai ! »

Il paraissait très sûr de lui, aussi longtemps qu'ils l'entouraient, très fort, très au-dessus de la mêlée, mais, au fond de lui-même, il se sentait humilié, réduit en poussière et prêt à faire n'importe quelle bêtise.

Hier, il avait repris un peu d'espoir, à la suite de cet appel du directeur du service d'information de Radio-Varsovie. On lui proposait de faire pour la radio une série de reportages sur les changements dans l'industrie lourde. Helena voulait qu'il attende à la maison Kazik et Marek, puisqu'elle-même avait des malades à voir à l'hôpital, mais André avait regimbé. Il tenait trop à se rendre, dès le matin, à Radio-Varsovie, afin de préciser les conditions dans lesquelles il aurait à travailler, la fréquence des émissions, l'obligation de soumettre à l'avance ses textes à la censure, et le reste.

Fort heureusement, comme d'habitude, sa mère avait réglé le problème. Maria Solin avait annulé ses rendez-vous à l'hôpital et avait accepté de se rendre chez son fils pour recevoir Marek en son absence. En fait, elle avait hâte de le revoir, ce pauvre gars, qu'elle avait vu se débattre avant son arrestation, caché chez elle, incapable d'écrire, parce que dominé par la peur et comme privé d'énergie.

André jure entre ses dents. Il avait rendez-vous à dix heures et le voilà toujours en train de poireauter dans l'antichambre. La secrétaire est partie chercher des cigarettes, parce que le kiosque de Ruch du coin vient juste, paraît-il, d'en obtenir une livraison.

- Ils ont reçu un gros arrivage, lui avait-elle annoncé. Si je parviens à avoir deux cartons, je vous en céderai un. Répondez donc au téléphone et prenez les messages à ma place.

Si seulement il voulait bien sonner, le téléphone, cela l'occuperait, mais il se tait et André ne sait que faire pour tuer le temps.

Au fait, je suis un imbécile, se dit-il soudain, car qu'est-ce qui m'empêche de pousser cette porte et d'entrer sans que ce fichu directeur me le demande ? La bonne éducation ? Voyons donc ! C'est lui qui est mal élevé, puisqu'il n'est même pas capable de respecter les horaires de ses rendez-vous.

André écrase son mégot dans le cendrier en cristal, posé à côté du téléphone, et tourne la poignée de la porte capitonnée. Tout se passe ensuite très vite et avec une facilité déconcertante. Le voilà dans la pièce, grande et spacieuse, joliment décorée. Dans le fond, assis derrière le bureau, le directeur le regarde. Assez curieusement, il croit lire une supplication dans ses yeux. Devant lui, trois personnes, deux hommes et une femme, se tiennent debout. Elles lui tournent le dos, et André avance sans attirer leur attention, parce que le tapis absorbe le bruit de ses pas.

- Cela fait plus d'une heure qu'on discute, dit calmement un des hommes. Il est inutile de continuer, monsieur le directeur. La résolution du syndicat libre a été votée à l'unanimité. Nous avons respecté toutes les règles d'une assemblée démocratique. Le vote a été secret. Il a été décidé que vous devez quitter votre poste immédiatement. Les attendus et les conclusions des débats sont très clairs. Lisez vous-même le procès-verbal. Il est là devant vous. Vous ne voulez pas ? Bon, je vais donc devoir le faire.

Il toussote s'éclaircit un peu la voix et se met à lire, en adoptant un ton uniforme et monocorde comme s'il voulait imiter quelqu'un, un juge sans doute, et se réfugier ainsi derrière la décision prise en collégialité, qui n'est pas uniquement la sienne, mais celle de tout le monde, bien qu'il en retire personnellement une satisfaction évidente. En tant que porte-parole de la collectivité qui l'a délégué dans ce bureau, pour qu'il agisse en son nom, il fait toutefois un effort pour paraître neutre.

« Après vingt ans de service dans le même poste, le directeur a démontré son incompetence. Il s'est avéré incapable de comprendre les véritables besoins de l'information. Ses injustices à l'égard du personnel, des rédacteurs, comme des administrateurs, aggravent encore sa responsabilité. À cet égard, nous citons ci-

dessous les renvois injustifiés, les suspensions, avec ou sans salaire de base, et les mesures disciplinaires prises à l'endroit des personnes suivantes ... »

- Vous voulez que je vous lise toute la liste ? demande l'homme en s'interrompant. Elle est très longue et comme chaque cas est très documenté, nous n'en finissons pas avant ce soit

- Qu'est-ce que je fais ? demande soudain le directeur en prenant André à témoin. Vous m'accusez d'incompétence, mais enfin je suis le seul ici à avoir un doctorat.

- Votre doctorat, monsieur le directeur, reprend l'homme sur un ton tout aussi monocorde, vous a été octroyé en 1954 pour services rendus au Parti, et vous le savez mieux que personne. Nous avons obtenu à cet égard la déclaration écrite d'un de vos professeurs de l'époque. C'est un très vieux monsieur qui da aucun intérêt à mentir. Il est trop près de la tombe et, de toute façon, cela ne peut lui apporter aucun avantage.

- Mais qu'est-ce que je vais devenir ? crie soudain le directeur, moi, père de famille, membre du Parti, homme irréprochable. Qu'est-ce que je vais devenir ?

André n'en croit pas ses oreilles. Hier encore, cet homme impressionnait par sa morgue et voilà qu'il se casse littéralement et semble prêt à pleurer, comme ça, tout bonnement, derrière sa luxueuse table de travail sur laquelle trônent, en bonne place, un appareil de radio japonais et une grande horloge électrique qui indique les heures de toutes les capitales, objet d'un luxe absolument unique, introuvable ailleurs qu'à l'étranger.

- Il n'y a rien à faire, il faut partir, dit la femme. Ne vous inquiétez pas. Le syndicat libre n'a pas l'intention de vous priver de votre salaire de base, ni de vous prendre votre logement. Ce n'est pas de nos affaires.

- Le salaire de base, le salaire de base, marmonne le directeur, sans la prime de rendement, c'est un montant et, vous êtes tous bien placés pour le savoir, absolument ridicule.

- Vous aurez toujours plus d'argent que ceux que vous avez fait suspendre, récemment encore, monsieur le directeur. Vous ne pouvez, quand même, espérer que nous allons maintenant vous plaindre... Allons, votre voiture de service vous attend en bas.

- Je vais pouvoir la garder ? demande bêtement le directeur, comme dans un sursaut d'espoir.

- Certainement pas. Elle servira à votre successeur qui entre en fonction ce midi. Allons, le temps presse. Ramassez vos affaires. On va vous aider à les porter.

- Mais je n'ai pas de valise, même pas de serviette, proteste de plus en plus mollement le directeur. J'ai des appels téléphoniques à faire, il faut que je communique avec mes supérieurs, il faut que...

- Votre supérieur, monsieur le directeur, dit tranquillement la femme, a été arrêté et même dénoncé, dans Trybuna Ludu, sous l'inculpation de corruption, de visionnement de films pornographiques, de détournement de fonds et de je ne sais trop quoi. Inutile de vous débattre. La décision du syndicat libre est sans appel.

- Pardon, ce n'est pas tout à fait exact, intervient le deuxième homme qui n'avait pas parlé encore. Rentrez chez vous et veuillez examiner le procès-verbal de la réunion. Si vous parvenez à nous démontrer que les cas que nous citons ne sont pas fondés, nous sommes prêts à vous entendre. Pour le moment, nous vous prions de quitter ce bureau. Je vais chercher mon sac à dos et on va vous aider à emballer vos affaires. En attendant, commencez donc à vider les tiroirs.

Il se retourne et André le reconnaît. C'est un monteur de films qui travaille pour la télévision, un dénommé Zabicki. Il n'est pas jeune, mais en cet instant il paraît avoir vingt ans de moins, bien que son visage demeure grave et qu'il ne se permette pas le moindre sourire de satisfaction.

- Je vais vous le chercher, ce sac, s'offre André pour dire quelque chose.

- C'est bon. Merci beaucoup. Au deuxième, à gauche, la troisième porte à compter de la cage de l'escalier. Voici la clé de la porte. Le sac à dos est sur la table.

André s'exécute aussi rapidement qu'il le peut. À son retour, l'atmosphère de la pièce a changé, ce n'est plus la même que lorsqu'il l'a quittée. Il y a un tas de dossiers sur les chaises, des bouteilles de cognac, des boîtes de chocolats et des cartons de cigarettes. Une vraie fortune ! Cela a un petit air de déménagement qui efface la tension.

À cinq, ils se mettent à remplir le grand sac kaki. Le directeur saisit l'horloge dans ses bras, essaie de prendre aussi le poste de radio japonais, n'y parvient pas et regarde de façon pleine de suspicion la jeune recherchiste qui le prend et sort la première. La lourde porte capitonnée se referme sans bruit et, soudain, André se retrouve seul dans le beau bureau vide en train de regarder bêtement les corbeilles à papier qui débordent.

- Je vous ai apporté des cigarettes, crie la secrétaire qui passe la tête dans l'embrasure de la porte. Venez voir, j'ai eu trois cartons.

- Le directeur est parti, lui dit stupidement André.

- Il était temps, constate la jeune fille. Sans cela, je perdais ma place. Celles qui m'ont précédé couchaient avec lui, moi, je ne voulais pas. Alors, vous comprenez, je n'en avais plus pour longtemps.

- Savez-vous qui va le remplacer ? demande André.

- Mais, bien sûr, Jarowski, l'assistant directeur, qui est adoré de tout le monde ici. Vous voulez le voir ? Il doit être à son bureau, mais prenez auparavant un carton de cigarettes. J'en ai trois. Une aubaine !

André sort des billets de sa poche, rembourse la secrétaire, essaie de lui donner plus d'argent, mais elle refuse. Alors, résigné, un peu perdu aussi, il sort, le long paquet sous le bras. C'est dans le corridor seulement qu'il réalise le ridicule de sa situation. Il fourre les cigarettes dans sa serviette, la referme tant bien que mal et marche jusqu'à la porte sur laquelle une petite plaque indique le nom de Jarowski. Il a de la chance, l'assistant directeur et là et le reçoit à bras ouverts.

Mais oui, il est parfaitement d'accord pour qu'André prépare une série de reportages qui commenceront à être diffusés dès la semaine prochaine. Forcément ! C'était son idée de le convoquer, mais il avait été obligé de passer par le directeur, son supérieur hiérarchique.

Non, il ne saurait être question d'un enregistrement préalable, soumis à la censure avant la diffusion, pour la bonne raison qu'il n'y a plus de ruban.

- Écoutez, Solin, je n'ai pas le choix, je dois vous faire confiance, dit-il en riant. Je ne sais trop s'ils ont caché, volé ou distribué le matériel, mais ce qui est sûr, c'est que nous n'avons plus rien : ni films pour la télévision, ni ampoules, ni rubans. Fort heureusement, les micros sont encore en place.

« Ah ! oui, tant pis pour la censure, mais tâchez quand même de ne pas aller trop loin et évitez de dire que Walesa * est désormais infiniment plus important chez nous que Kania **. Vous savez, aussi bien que moi, que nos émissions sont captées sans difficulté dans tous les pays frères et que Moscou va réagir à la moindre allusion à certains tabous. Enfin, vous avez du métier et vous devez évaluer vous-même jusqu'où vous pouvez aller »

L'autocensure, pense André. Est-ce que cela peut être concevable dans notre système, ou suis-je en train de rêver ? J'ai bien fait de revenir de Londres, se dit-il, plus tard en marchant dans la rue. Rien que pour vivre ce moment, rien que pour entendre enfin que je peux librement, simplement, préparer une série d'émissions et les faire devant un micro ici, dans mon pays, cela en valait la peine. Peu importe ce qui arrivera demain, nulle part au monde je n'aurais pu connaître une joie pareille. C'est trop beau pour être vrai !

Soudain, il réalise qu'il est terriblement tard, que sa mère doit s'énerver, et il se met à chercher un moyen de locomotion. Il éprouve l'irrésistible besoin de tout lui raconter à elle, à Helena, à Marek, à Kazik, et à certains de ses collègues de travail y compris ceux qu'il n'aime pas mais, quand enfin il tourne la clef dans la serrure, quand il pousse la porte, il se retrouve dans un appartement plein de monde.

Ils sont à table, en train de manger un bigos *** dont les relents remplissent la pièce. Kazik, debout, péroré, un verre à la main. L'arrivée d'André provoque une série d'exclamations. À côté de la haute silhouette de Kazik, il y a les yeux noirs, le casque de cheveux luisants et la bouche aux lèvres trop minces.

- Ula ! Ce n'est pas possible ! Comment se fait-il que tu sois là ?

André s'approche, ils s'embrassent, puis il y a un moment de gêne qui s'installe entre eux. André a perdu son entrain. Ula vient d'arriver de Paris, où elle vit en permanence depuis la fin de la guerre. Enfant, elle a été, comme lui, comme Marek et comme Helena, un des plus jeunes soldats de l'insurrection de Varsovie mais, au lieu de revenir comme eux, elle est restée là-bas. Un mariage malheureux

* Président des syndicats libres Solidarité.

** À l'époque Premier Secrétaire et en fait chef du gouvernement.

*** Bigos. Plat de choucroute avec de la viande.

avec un ingénieur français, le divorce, tout cela ne l'a pas marquée. Elle est toujours fort jolie.

Face à Ula, André a honte soudain de cet immeuble, de cet appartement, de tout ce décor qui doit lui paraître minable, à elle qui, grâce à la pension qu'elle reçoit de son ex-mari et au salaire qu'elle gagne à son agence de voyage, vit dans un intérieur coquet, meublé avec beaucoup de goût.

Pour mieux maquiller sa gêne, André s'agite, cherche la bouteille de vodka, remplit son verre, pose une foule de questions, puis finalement s'assoit à côté de sa mère.

- Où est Marek ? demande-t-il, inquiet.

- Marek dort dans votre chambre, répond Maria Solin. Je lui ai administré un somnifère. Il est dans un drôle d'état...

- C'est comme s'il avait perdu la raison, murmure Ula. C'est à peine s'il m'a dit bonjour. Pourtant, j'ai apporté son manuscrit dont j'ai terminé la traduction, pour qu'il puisse le revoir. J'étais si heureuse de pouvoir le lui annoncer ! Quand il l'a vue, il m'a repoussée et a continué à parler d'un mur. C'est épouvantable !

- Allons ! allons ! proteste Maria Solin, en adoptant un ton professionnel. Vous n'avez pas l'habitude, à ce que je vois. Un séjour dans une de nos excellentes institutions carcérales, cela a des effets ! J'ai déjà vu pire dans ma pratique médicale. Il dormira, il mangera, on lui donnera des calmants et, d'ici une semaine, il oubliera son mur. Racontez-nous, en attendant, ce qu'on pense de notre situation à Paris.

Ula se met à parler avec abondance de la presse et de la télévision qui ne cessent de commenter les événements qui se déroulent en Pologne, la menace des chars soviétiques, les manoeuvres des années du Pacte de Varsovie et l'éventuelle intervention, semblable à celle qui a eu lieu à Budapest en 1956, et à Prague en 1968.

- Je ne tenais plus en place, conclut-elle. Je suis partie sur un coup de tête. J'avais absolument besoin de vous revoir tous, d'essayer d'aider, de faire n'importe quoi, mais d'être là, au moins. Depuis mon arrivée, je vais de surprise en surprise. Je ne sais trop à quoi je m'attendais, mais certainement pas à cette atmosphère. En

fait, tout est calme dans les rues, tandis que là-bas, à Paris, je m'imaginai qu'on préparait déjà une nouvelle insurrection et j'avais atrocement peur.

Ses traits se creusent, les rides au-dessus de sa bouche s'accroissent, et il est évident qu'elle est émue.

- Il n'y aura pas d'insurrection, dit lentement Kazik, ni maintenant, ni plus tard. Pour le moment, ils essaient d'infiltrer le mouvement et ils peuvent réussir, mais je crois que l'enthousiasme populaire sera le plus fort. L'intérêt immédiat des gens qui s'impliquent dans le sale boulot, et même celui des membres de la clique qui perdent leurs postes, est balayé par un phénomène de solidarité qui les dépasse. Le pouvoir va se ressaisir avec l'aide et sur l'instigation de Moscou, cela aussi est sûr, mais on finira quand même par obtenir quelque chose. Vous savez, je suis un optimiste incorrigible, et cela d'autant plus que je me marie en décembre. Viendrez-vous à la noce ?

Ula bafouille, explique qu'elle ne peut rester que quelques jours, puis se tourne à nouveau vers André et répète sa question :

- Est-ce que je peux faire quelque chose, être utile ?

Il y a entre eux un silence, puis Kazik se lève et s'en va. Le bruit des chaises qu'on repousse sur le parquet couvre sa voix, pendant qu'il s'approche d'André et lui dit :

- Je reviendrai chercher Marek, ce soir. Personne ne nous a vu entrer, mais il n'est pas bon que les locataires sachent que vous recevez ici un libéré de prison. Cela peut vous valoir des visites et des perquisitions de la milice. Cette Ula est fort sympathique et je crois qu'elle peut remplir une mission pour moi. Est-ce que tu lui fais confiance ?

- Oui, dans la mesure où on lui explique les risques, conclut André.

Maria Solin bavarde avec Ula, debout près de la fenêtre. A les voir ainsi, on a l'impression que dehors, dans la grande ville, l'existence est aussi normale que partout ailleurs en Europe. Certes, un peu plus difficile peut-être, puisque le fils de Maria Solin, journaliste marié à Helena, femme-médecin, n'a qu'un appartement relativement modeste, mais néanmoins normal. Ensemble, ils se conduisent comme si la peur du lendemain, l'immense incertitude qui plane sur la capitale, comme sur tout le pays, n'existait pas.

Kazik s'en va et emmène avec lui Maria Solin, en lui promettant de la laisser à l'hôpital. André apporte du thé et s'assoit à côté d'Ula. Tout est calme et même gai dans les rayons de soleil qui, en cette fin d'après midi, pénètrent dans la pièce. Soudain, André regarde sa montre, s'excuse et commence à jouer avec les boutons de la radio placée à côté du divan.

Des bruits, une série de craquements pénibles et c'est la voix du speaker de la B.B.C. Il commente la situation en Pologne. Ula se rapproche, se penche et aussitôt le cadre bascule. Le bruit qui continue à couvrir partiellement cette voix lointaine la ramène en arrière, à l'époque de son enfance, de l'occupation et de la guerre.

C'est comme autrefois quand ils écoutaient les émissions de Londres, pendant que son petit frère montait la garde, en surveillant la rue, afin de pouvoir les prévenir à temps d'une arrivée toujours possible des voitures noires de la Gestapo. Désormais, il n'y a plus de guetteur. Tout le monde est avide des nouvelles, vraies, authentiques, tout le monde veut savoir ce qui se passe, aussi bien les fonctionnaires les plus haut placés du Parti que les vieux retraités, considérés comme inoffensifs.

La propagande est autochtone, la vérité vient d'ailleurs ; ils l'ont appris à leurs dépens. Cela aussi va changer, se dit André, et plus vite, sans doute, qu'on ne le croit. Ce n'est plus qu'une question de mois...

Ula ferme les yeux. Elle se sent ridicule. En somme, ce voyage fou, où elle n'a même pas pris le temps d'acheter des cadeaux pour Marek, André et Helena, est complètement raté. Non seulement elle est inutile ici, mais encore elle les force à lui consacrer leur temps, à la nourrir et à la loger. Est-elle venue pour les aider, ou plus simplement pour échapper à sa solitude et à ce sentiment de vide qui domine sa vie ?

Dans ce pays qui, en fait, demeure et restera toujours le sien, elle retrouve ses rêves d'autrefois, sa lointaine enfance et une forme d'héroïsme qu'on ignore ailleurs. Ici, il est présent partout, peu importe qu'il résulte des pressions, des vexations ou, plus simplement, des pénuries.

L'explosion pacifique du mouvement Solidarité est un des phénomènes les plus importants du vingtième siècle, pense Ula. L'union des intellectuels et des ouvriers, à l'ombre de l'Église catholique, qui permet, malgré le régime de dictatu-

re, malgré la soviétisation, une contestation pacifique capable de tout paralyser et peut-être même, qui sait, changer, tient du miracle. La force de la civilisation d'un peuple de trente-six millions d'habitants, face aux chars des occupants soviétiques et aux appétits brutaux de l'impérialisme russe, s'affirme ! C'est l'affrontement entre le matérialisme historique marxiste et la transposition vivante du christianisme. La solidarité des ouvriers qui ont le courage, malgré les menaces tangibles, physiques, quotidiennes, de s'éduquer, s'informer et refuser le carcan, n'a pas de précédent dans l'histoire moderne. Mais tout ce qui a été traduit, décodé et écrit par la presse occidentale, apparaît ici, à Varsovie, souterrain, à peine perceptible et très difficile à découvrir.

André lui avait parlé du K.O.R. du R.O.P.C.I.O., du K.PN. *, des ruses et des sacrifices des instituteurs des écoles primaires, qui ont refusé d'être les porte-parole du régime, et de l'Université volante qui a dispensé un peu partout, depuis 1976, des cours pour les ouvriers. Il lui avait fait lire des journaux clandestins, et des textes inédits, mais au lieu de l'écouter Ula avait continué à flotter dans les souvenirs de son enfance et à s'étonner bêtement que son visage, à elle, ait vieilli depuis.

* * *

- Vous comptez rester longtemps à Varsovie ? demande Maria Solin qui s'est offerte à la loger pendant son séjour. Je vous pose cette question parce que je crains que vous ne soyez pas très à l'aise chez moi.

Ula s'apprête à répondre mais, au même moment, une sonnerie stridente résonne dans la pièce. Maria Solin se lève, va répondre, puis revient.

- Ils ne cessent pas de sonner, dit-elle. C'est ainsi depuis plusieurs nuits déjà, mais ce soir c'est pire que jamais.

- Vous ne pouvez pas décrocher ? suggère timidement Ula.

- Eh non ! parce qu'ils arrivent à deux ou trois, entrent, s'installent comme chez eux et passent des heures à me poser des questions. Je préfère encore le téléphone.

* *Konfederacja Polski Niepodległej* : Confédération de la Pologne Indépendante, créée le 2 septembre 1979.

- Mais comment faites-vous pour dormir ?

- Oh ! vous savez, on s'habitue à tout. La preuve c'est que lorsque je dors, lorsque les lumières sont éteintes partout, je n'entends plus rien. J'ai des morceaux d'ouate pour vous. J'espère que cela vous suffira, fatiguée comme vous devez l'être après votre voyage, pour que vous puissiez dormir sur vos deux oreilles.

Ula se dépêche de finir son thé, tandis que Maria Solin s'agite, répond au téléphone qui continue de sonner, lui pose des questions sur son emploi du temps le lendemain, lui propose de dîner au restaurant et fait l'impossible pour se conduire de façon on ne peut plus naturelle. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elle finit par réussir. Ula fait abstraction de la sonnerie du téléphone, de ce continuel va-et-vient, se lave, se déshabille et se couche sur le sofa où Maria Solin a étendu des draps blancs et frais qui sentent la lavande. Maria Solin la surprend presque quand elle lui apporte deux morceaux d'ouate.

- Vous verrez, dit-elle, on dort à poings fermés chez moi, bien que ces messieurs veillent et voudraient nous forcer, semble-t-il, à en faire autant. Bonne nuit, ma chère, et à demain.

Une fois la lumière éteinte, l'angoisse revient pourtant.

Jamais je ne parviendrai à ignorer cette sonnerie d'enfer, se dit Ula, en fermant les yeux, mais elle a tort, puisque, quand elle se réveille, il fait jour et l'odeur du café flotte dans l'appartement.

Au déjeuner, elle s'applique à effacer la mauvaise impression de la veille en parlant d'abondance. Fort heureusement, le téléphone demeure silencieux, puis Maria Solin s'en va à l'hôpital et Ula l'accompagne.

- Qu'allez-vous faire de votre matinée ? demande-t-elle pendant qu'elles attendent l'autobus.

- Me promener, et aussi acheter quelque chose pour ce soir. On doit dîner chez Helena et André et je tiens à apporter des victuailles. Pourvu que Marek se rétablisse. Vous savez, j'ai travaillé de mon mieux pour terminer au plus vite la traduction de son manuscrit. Maintenant qu'il est prêt, je voudrais tant qu'il le lise et qu'il le corrige, afin que je puisse commencer des démarches auprès des éditeurs. Avec l'intérêt que l'Occident manifeste pour la Pologne, il y a de fortes chances qu'il soit lu et apprécié à sa juste valeur. À mon avis, c'est un très bon livre. J'ai

été très fière de moi quand j'ai réussi à faire passer ma valise à l'aéroport sans qu'on la fouille mais, si Marek ne peut pas réviser le manuscrit, à quoi tout cela servira-t-il ?

Maria Solin la rassure. Selon elle, Marek retrouvera le sens de la réalité dans un jour ou deux et Ula n'a qu'à profiter au maximum de son séjour. Il y a quelques bons films à l'affiche et on présente des pièces historiques très valables. Elle s'offre pour acheter des billets, avec l'aide d'André qui, par son journal, obtient des places, même pour des théâtres qui jouent à guichet fermé.

Ula a l'impression de rêver. Personne ne sait ce qui va arriver demain, elle a passé la nuit dans un appartement où le téléphone sonnait sans arrêt, Maria Solin peut être arrêtée, comme Marek, n'importe quand, en tant que membre du K.O.R. et, pourtant, elle lui parle comme si elle la recevait dans n'importe quelle grande capitale européenne.

Ula descend la rue Marszałkowska ^{*}, et la voilà seule dans la foule des passants. Tout d'abord, elle marche sans but, puis s'arrête devant le kiosque du *Ruch*, où des gens attendent pour acheter leur journal. La queue est très longue. Devant Ula, une vieille dame s'appuie sur sa canne, tout en tenant de l'autre main un gros sac noir rempli à craquer. Il fait gris. Une pluie fine commence à tomber, mais les feuilles d'un arbre les protègent.

Comment se fait-il que, dans cette ville, les arbres soient aussi hauts qu'à Paris, alors qu'il y a trente-six ans, il n'y avait que des ruines ? se demande Ula.

Elle est large et belle la rue du Maréchal, ainsi nommée, en fait, en mémoire du maréchal Pilsudski ^{**}, bien que cela ne soit dit ni écrit nulle part. Le culte du Maréchal a été plus fort que toutes les tentatives de la rebaptiser ; on a donc fait un compromis, une sorte de pacte tacite entre l'opinion publique et le pouvoir. Au fil des ans, la tombe du Maréchal continue aussi à être fleurie, ce qui n'empêche pas qu'en Occident on se plaît à affirmer, dans certains milieux que le maréchal Jozef Pilsudski a été un dictateur fasciste. Quand, au cours d'une soirée passée

* Marszałkowska : la rue du Maréchal, une des principales artères de Varsovie.

** Maréchal Jozef Pilsudski (1867-1935), héros de la Pologne indépendante, qui a repoussé, en 1920, l'invasion des Soviétiques aux portes de Varsovie. Chef d'État, mort en 1935.

avec des amis, Ula s'était permis de dire qu'il pourrait plutôt être comparé au général de Gaulle, cela avait jeté un froid.

Il avait prévu que l'occupation soviétique serait plus dramatique que l'occupation hitlérienne, parce qu'elle allait durer infiniment plus longtemps, et il avait raison, pense Ula. Quel sort étrange que celui de ce pays !

Devant Ula, les gens avancent lentement, et il est presque midi quand la vieille dame parvient à acheter le journal. Elle en prend trois copies et, au moment où Ula demande *Zycie Warszawy* *, il y a le visage fermé de la vendeuse qui lui lance, avec un évident plaisir :

- Il n'y en a plus !

- Comment, se fâche Ula, madame a eu trois copies et, moi, j'ai perdu tout ce temps-là pour rien !

La vieille dame se retourne, tandis que la vendeuse se penche légèrement en avant dans la petite ouverture à travers laquelle elle communique avec les clients et crie :

- Elle a bien raison, va...

La vieille dame s'éloigne, mais elle fait un faux mouvement et son gros sac noir tombe par terre. Ula se penche, voulant l'aider, mais l'autre, méfiante, la repousse, puis se redresse et la dévisage. Derrière elles, les gens se sont déjà dispersés et elles sont seules sous la pluie, l'une en face de l'autre. Le visage de la vieille dame se plisse drôlement et, à travers les rides, on découvre comme le rappel d'un visage d'enfant qui fait un ultime effort pour apitoyer un adulte qui refuse de respecter ses caprices. C'est à la fois pitoyable et risible. Ula ne sait plus que faire pour se donner une contenance.

- Il faut bien que je gagne un peu d'argent, dit la vieille dame. Ce n'est pas pour moi, c'est commandé. Moi, je n'en ai aucun besoin. Je ne peux pas lire, je ne vois pas assez pour ça, mais les autres le veulent, leur journal. Je fais leurs courses tous les matins. Aujourd'hui j'ai paressé au lit et je suis venue plus tard que d'habitude. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

* Vie de Varsovie, quotidien.

Ula bafouille des excuses, puis s'offre à lui porter son sac et l'aide à marcher. La vieille dame louche constamment du côté du sac, comme si elle craignait qu'Ula ne se sauve en l'emportant.

- Vous avez réussi à acheter de la viande ? demande Ula. Je vais chez des amis et je voudrais bien leur apporter quelque chose.

Petit à petit, la vieille dame s'apprivoise. Cela semble même lui faire plaisir qu'on la traite comme une spécialiste de la question.

Évidemment, il y a des hasards. Parfois, dans un magasin, ils viennent tout juste de recevoir une livraison et, avant que les gens s'en aperçoivent, on peut en profiter, parce qu'après c'est impossible, la queue devient trop longue et quand on arrive au comptoir tout est déjà vendu. En fait, cependant, on ne peut compter que sur le marché de la rue Polna, où les cultivateurs vendent leurs produits à des prix beaucoup plus élevés que ceux qui sont fixés officiellement dans les magasins. Pis encore, certains insistent pour être payés en « verts ». La vieille dame s'arrête soudain, comme frappée par une évidence, et se tourne vers Ula.

- Vous n'êtes pas d'ici, hein ?

- J'habite Cracovie, ment avec aplomb Ula. Là-bas, l'approvisionnement est encore plus mauvais qu'à Varsovie.

- Ah ! bon, constate la vieille dame, rassurée. J'aimerais bien comprendre, soupire-t-elle, pourquoi la vie devient chez nous de plus en plus difficile. Si seulement ils voulaient cesser de faire des grèves, mais avec toutes ces histoires à Gdansk et ailleurs on ne fait que s'appauvrir davantage.

- Ce n'était pas beaucoup mieux avant, proteste Ula. Au moins, maintenant, il y a un espoir de renouveau.

- Les uns disent comme vous, d'autres sont d'un avis contraire, et on ne sait plus qui croire. Moi j'ai peur de l'hiver. Sera-t-on chauffé ? Il paraît qu'on doit économiser et qu'il y aura des coupures de courant. C'est pire que pendant la guerre. Les Allemands avaient imposé le rationnement, mais je me souviens bien que nous n'étions pas obligés d'attendre comme ça, pendant des heures, devant les magasins. C'est à se demander comment tout cela finira.

Ula lui rend son sac devant la maison où elle habite et s'en va. La voici à la recherche d'un moyen de transport pour aller à la rue Polna. À l'arrêt des taxis, plusieurs femmes attendent déjà. Autant essayer de prendre d'assaut un autobus...

Quand Ula arrive rue Polna, elle a les cheveux trempés et ses pieds lui font mal. Les voici, les cultivateurs, des hommes et des femmes installés sous de grands parapluies noirs, en train de peser la marchandise sur des balances qui rappellent une autre époque. Après quelques démarches infructueuses, Ula parvient à acheter un poulet, un gros rôti de porc et des petites pommes vertes. Aussitôt ses problèmes recommencent. Elle n'a ni sac à provisions, ni filet et ne sait comment emporter son butin, acquis de haute lutte et à un prix fort élevé. Quelqu'un lui conseille d'aller dans un magasin, où elle parviendra peut-être à acheter un sac. Mais il n'y en a pas dans les environs, et ses jambes refusent de la porter. En désespoir de cause, Ula cherche des yeux une aide quelconque et son regard croise celui d'un homme qui a l'air très sûr de lui. Les bras chargés, il se dirige vers une voiture garée tout près du marché, dans la rue. Ula n'hésite pas. Jamais elle ne parviendra à transporter ses paquets enveloppés tant bien que mal dans des feuilles de journaux. Elle s'approche, aborde carrément l'homme et lui demande de l'emmener, tout en rougissant malgré elle comme une écolière.

L'inconnu demande où elle veut aller, lui annonce le prix de la course et c'est alors seulement qu'Ula réalise qu'elle n'a plus assez de zlotys, qu'elle a tout dépensé et qu'il ne lui reste que des francs. Le conducteur se déclare cependant prêt à les accepter et ils se mettent à discuter des taux en cours au marché noir.

Ula se détend petit à petit. Il pleut dehors, mais ici, dans la voiture, on est bien. Les paquets sur ses genoux, Ula éprouve la sensation d'avoir accompli une action d'éclat. Jamais, pense-t-elle, je n'éprouverais une pareille fierté là-bas, à Paris, parce que, tout simplement, j'ai fait mes courses. Mon Dieu, quel pays étrange !

Elle s'installe plus confortablement, enlève du bout du pied l'escarpin qui lui écrase les orteils, prend la cigarette que lui offre le conducteur et échange avec lui un sourire béat. Il se méprend aussitôt sur sa signification et se met à faire le beau, comme un paon. Selon la bonne vieille éducation polonaise, cela commence par un chapelet de compliments. Peu importe sa sincérité, peu importe la désagréable idée qui lui vient à l'esprit que l'homme la prend pour ce qu'elle est, c'est-à-dire

une Polonaise vivant à l'étranger qui, par définition, a des devises un passeport et un visa de sortie. Peu importe tout cela ! L'inconnu lui fait la cour et Ula regrette de ne pas être en mesure de se maquiller discrètement et d'arranger ses cheveux.

En France, cela serait acceptable, mais ici à Varsovie, aux yeux de cet homme cela passerait certainement, pour une coquetterie déplacée. D'ailleurs, les voilà arrivés à destination.

Ula sort ses francs, tandis que l'inconnu l'aide à descendre. Là-haut, il y a Marek, André et Helena, et on va discuter sans doute toute la soirée, tandis que cet homme qui ne sait rien d'elle et dont elle ne sait rien lui propose d'aller danser dans une discothèque où on joue, selon lui, un vrai rock américain. À quoi bon être raisonnable, affronter l'air hagard de Marek, commenter la situation politique et économique du pays et échafauder des perspectives d'avenir, quand il serait si simple de s'abandonner à la musique dans les bras forts de cet inconnu.

Malgré elle, Ula bafouille :

- Je ne peux pas, je suis attendue, puis se met à le regretter dans la cage d'escalier déjà, pour l'oublier au moment où, essoufflée, elle pénètre dans l'appartement d'Helena et d'André.

- Les juges de la Cour suprême, nos juges, ont enregistré Solidarité, crie Robert. Je vous l'avais bien dit que nos institutions sont valables, qu'il suffit de les laisser fonctionner, que ce n'est pas une question de structure, mais d'hommes !

Ils sont tous assis autour du poste de radio, Irena, André, Helena et Inka. Seul, Robert, trop excité, marche de long en large.

- Ils ont accepté l'appel, ils ont renversé la décision du tribunal de Varsovie et ils ont déclaré qu'il n'a pas le droit d'introduire des changements dans le texte des statuts signés à Gdansk.

Robert ouvre la bouche pour continuer à parler, mais les autres lui font signe de se taire, parce qu'ils ont du mal à entendre la voix du speaker.

Ula, les bras chargés de paquets, essaie de passer à la cuisine sans les déranger, mais André se précipite pour l'aider et ils déposent le tout sur la table, déjà encombrée par la vaisselle. Inka lui offre ensuite une chaise afin qu'elle puisse se rapprocher du poste.

L'Occident, pense Irena en la regardant avec une pointe d'envie. Elle a l'air jeune, cette Ula. Forcément ! Elle n'est pas fatiguée comme peut l'être Helena après ses longues journées à l'hôpital.

Dans la petite cuisine, André déballe les victuailles, en tendant l'oreille. Ce qui compte, c'est ce qu'on dit à la radio et, devant toute cette viande, André n'éprouve que l'ennui d'être obligé de remercier chaleureusement. Ula a dû dépenser une fortune, pense-t-il, et je suis vraiment ingrat. Ces paquets ont dû lui coûter l'équivalent d'un salaire hebdomadaire.

Assise à côté du poste, Ula déçue, se tait. Robert lui fait un signe amical d'une main, tout en ouvrant de l'autre la télévision. Ils ont beau s'efforcer d'être polis, en fait, ils sont trop préoccupés pour la traiter comme une invitée exceptionnelle.

Ula a du mal à s'insérer dans cette excitation ambiante dont elle ne saisit pas très bien la cause. Sur l'écran, le speaker termine la lecture des nouvelles et, aussitôt, Robert tourne le bouton.

- Je m'en vais, dit André, ne m'attendez pas pour le dîner. Il faut que je fasse un saut au journal.

- Sois prudent, recommande Helena en lui tendant sa veste.

Les langues se délient. On commente le grand événement, on recommence à tourner les boutons de la radio pour attraper, après la B.B.C. de Londres, l'Europe Libre. A travers les craquements, ils extirpent des mots, les commentent à voix basse, puis Helena soupire :

- C'est fini. Ils ne peuvent pas savoir encore que l'enregistrement de Solidarité à la Cour Suprême vient d'avoir lieu. On va manger. Tu dois être épuisée, Ula, ma pauvre fille. Tu n'aurais jamais dû te donner tant de mal.

Elle essaie d'être enthousiaste, mais en fait elle semble déçue que l'univers entier n'ait pas appris et retransmis la plus importante de toutes les nouvelles du monde, tandis que la télévision polonaise s'abstient encore de la commenter.

- Marek va mieux, lance André à l'adresse de Ula. Vous pourrez discuter de son manuscrit demain ou après-demain.

Inka, ravissante avec ses cheveux blonds en bataille et ses grands yeux verts, accompagne André à la porte. Ula ne peut s'empêcher de sourire devant son expression espiègle.

Assez curieusement, à force de vouloir persuader tout le monde qu'Inka est sa fille et non pas la fille d'Helena, Irena a réussi à établir avec elle une sorte de complicité. Les voilà justement qui s'en vont à la cuisine toutes les deux. À les voir ainsi, on dirait qu'il s'agit de deux amies et non pas d'une grand-mère et de sa petite-fille. C'est la même chose d'ailleurs pour Robert, qui justement tourne autour d'Inka, l'embrasse, la dérange, puis ils éclatent de rire, comme ça brusquement, sans aucune raison apparente.

Je suis exclue et pourtant j'ai besoin d'eux, se dit Ula. Ils sont ma Pologne, tout ce qui me reste d'attaches dans ce pays.

- Demain, nous vous emmenons à Celestynow, annonce Irena. Vous allez rencontrer le curé Marianski qui a très envie de vous connaître, et aussi Magda. Vous coucherez chez nous. On sera un peu à l'étroit, mais cela ne fait rien, c'est de bon coeur.

Est-ce que chez eux aussi le téléphone sonne sans arrêt comme chez Maria Solin ? se demande Ula.

Sur la table, Inka pose des plateaux chargés de petits canapés. Elle les décore un à un avec des brindilles de persil. Robert parle, Helena repousse l'armoire avec les livres, pour faire plus de place, Irena essaie de glisser les chaises dans le passage étroit entre la table et le mur. Ils sont en train de préparer non pas un repas, mais une sorte de fête, tandis qu'Ula se demande quand enfin on va commencer à manger, parce qu'elle vient de réaliser qu'elle n'a rien avalé depuis le matin.

La charge des sangliers. ROMAN.

Chapitre 4

Une étrange affaire

[Retour à la table des matières](#)

Il pleut. La route imbibée d'eau s'est transformée, comme chaque automne, en un chemin de boue. La petite gare de Celestynow est vide. Dans la maison basse, deux cheminots jouent aux cartes avec le chef de gare qui a posé sa casquette à côté de lui, sur la table. Le curé Tadeusz Marianski leur fait signe de la main, traverse le passage à niveau et se hâte pour arriver au plus tôt au presbytère. L'eau des flaques éclabousse sa soutane qu'il soulève d'une main, afin de ne pas trop la salir. Ils doivent tous arriver cet après-midi, avec Helena et André, et il a juste le temps de lire son bréviaire. Des deux côtés de la route, les arbres nus se dressent vers le ciel. Heureusement qu'il y a ici beaucoup de sapins, pense le curé Marianski, eux au moins restent en vie, avec leurs aiguilles éternellement vertes et en aucune saison ils n'évoquent la mort, tandis que ces troncs et ces branches noires, dégoulinant de pluie, sont l'image même de la désolation.

Le petit magasin général est fermé et, au café, on a allumé les lumières, bien qu'il soit à peine midi. Voici la haute silhouette de l'église et, tout à côté, le presbytère, petite maison entourée de son jardin, désert en cette saison. Le curé Marianski pousse le portillon, s'efforce de marcher sur les pierres qui forment un étroit passage sec jusqu'aux trois marches, les monte et tourne la poignée. La porte n'est jamais fermée, il entre donc et allume la lumière, puis s'arrête en entendant du bruit.

- C'est moi, monsieur le curé, dit Mietek en émergeant du corridor.

Tadeusz Marianski a du mal à réprimer un mouvement de recul. L'adolescent est très grand pour ses quatorze ans et sa haute silhouette, qui jette une ombre sur le mur blanc, semble s'allonger encore davantage.

- Je vous attendais, ajoute Mietek.

- C'est bien, constate le curé en secouant sa soutane. Viens un peu par là, on sera mieux pour causer. Quelle pluie ! Veux-tu du thé ?

Il fait entrer le garçon dans la pièce et s'en va à la cuisine où il met la bouilloire sur le feu. Ensuite, tout en sortant des tasses de l'armoire, il lui parle à travers la porte ouverte, sachant que Mietek est timide et qu'il lui faut un certain temps pour s'approprier, pour se mettre à parler et même pour le regarder droit dans les yeux, au lieu de tenir constamment la tête penchée ; ce qui agace le curé Marianski, bien qu'il ne l'avoue pas. Il a beau se raisonner, penser à la sinistre atmosphère de cette institution d'Otwock d'où il l'a sorti un jour, après deux années de démarches infructueuses, il continue quand même à avoir du mal à supporter certaines attitudes de Mietek.

Le curé Marianski revient avec le plateau. La théière fume et il y a des tartines de pain noir sur la petite assiette. Quand on mange, tout devient plus facile. Mietek a d'ailleurs constamment faim et Tadeusz Marianski le sait mieux que personne.

Au début, il avalait quelques bouchées de ce qu'on lui donnait et cachait le reste dans ses poches, de crainte qu'on ne lui enlève la nourriture avant qu'il ne parvienne à la manger. Avec l'aide de Magda et grâce à sa patience, Mietek a beaucoup changé en deux mois. C'est même une transformation tout à fait surprenante, non seulement de sa conduite, mais aussi des traits de son visage. Les rides sur le front ont disparu, les yeux noirs paraissent plus grands et la grimace amère autour de la bouche s'efface petit à petit. Lui, qui était plutôt laid quand le curé Marianski avait décidé de le prendre en charge, est devenu depuis un fort joli garçon.

Magda a réussi à l'habiller, elle l'a habitué à se tenir propre et elle lui a enseigné à se coiffer. Ses cheveux blonds, bouclés, sont brillants à présent. Ce n'est plus l'adolescent un peu louche, venu d'ailleurs, on ne sait trop d'où, mais un gar-

çon de Celestynow qui ressemble à tous les autres enfants des paysans avec lesquels il va à l'école.

- Magda n'est pas bien de ce temps-ci, dit lentement le curé, comme s'il voulait mettre Mietek dans la confiance en le traitant d'égal à égal. Franchement, je suis inquiet et je ne sais trop que faire. Tu n'aurais pas quelques idées sur la question, toi qui vis avec elle ?

Mietek avale un peu de thé, termine sa tartine et relève la tête.

- Elle est malade, murmure-t-il, par rapport à cette Inka qui s'en va. Je fais ce que je peux pour l'aider. Elle est bonne pour moi. Mais ce n'est pas le travail, c'est Inka.

Il ne l'aime pas, pense le curé Marianski. Il doit être jaloux sans trop le savoir. Inka prend toute la place et lui, le pauvre gars, a désespérément besoin de se sentir indispensable. Enfin, tout cela va s'arranger dans quelques semaines. Ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Inka va se marier et elle partira. Au lieu de rester seule, Magda aura Mietek et ils vont s'aider mutuellement. Lui, parce qu'il a trouvé une famille, et Magda, parce qu'elle vient d'échapper à la solitude.

- Écoute-moi bien, dit lentement le curé Marianski, j'ai l'intention de te traiter comme un homme responsable. Ce que je vais te confier doit rester entre nous.

Des mots simples, des mots magiques. Mietek relève aussitôt la tête et le regard qu'il plonge dans les yeux du curé est, pour la première fois, franc. Merci, mon Dieu, pense le curé Marianski. Merci de me donner cette grande joie. J'avais donc raison de pré-tendre que ce petit n'est pas un bandit, mais juste un enfant mal-heureux dont personne ne veut en dehors des prisons, des tribunaux et des maisons de réforme. Ce n'est pas gagné mais, qui sait, encore quelques mois, un an tout au plus, et il sera tiré d'affaire.

- Vois-tu, Magda a perdu sa famille. Il ne lui restait que son plus jeune fils, Wlodek. Et puis, pour des raisons diverses, Inka est arrivée vivre avec eux, Inka, la fille de la famille Stanowki que Magda connaît depuis toujours. À cette époque-là, ses parents, Robert et Irena, n'habitaient pas ici, mais à Varsovie. Pour Magda, Inka c'était un peu sa fille, alors quand Wlodek décida de l'épouser, Magda en fut très heureuse et très fière. Seulement cela n'a pas duré. Wlodek est allé travailler aux chantiers navals pour gagner de l'argent pendant l'hiver et il a eu un accident.

lis l'ont enterré là-bas. Depuis, Magda s'efforce d'oublier, mais là, soudain, son chagrin remonte à la surface. Inka, la veuve de son fils, va se remarier avec Kazik Skola. Peux-tu comprendre pourquoi elle est malheureuse ?

- Ce n'est quand même pas ici qu'ils vont se marier, dit Mietek en haussant un peu le ton. Vous n'allez pas permettre cela, monsieur le curé ?

Il saisit vite, pense le curé, et il y a moyen, sans doute, de lui donner des responsabilités.

- Ils vont arriver bientôt, dit-il. Robert, Irena, Inka, Helena, André et Kazik. On va discuter du lieu et de la date de la noce, mais il semble qu'Helena a déjà tout arrangé à Cracovie. Ce que je te demande, à toi, c'est de t'occuper de Magda. Vous vous entendez bien et il faut que tu lui fasses comprendre combien tu tiens à rester avec elle pour toujours. Je suis certain que cela va la rassurer. Vois-tu, de ta conduite dépend non seulement ton propre avenir, mais aussi celui de Magda.

Le visage de Mietek devient sérieux et à nouveau il baisse la tête.

- Je suis un bon à rien, bafouille-t-il. On me l'a assez dit et répété. Je peux pas tenir une promesse. Je ne suis pas capable...

- Allons, Mietek. Assez de bêtises ! Très prochainement tu vas être seul avec Magda. Je vais continuer à te voir quand tu le voudras, mais je suis très occupé. Je ne peux pas te consacrer beaucoup de temps. Il faut que tu apprennes à te débrouiller seul. Viens, on va demander de l'aide.

Le curé Marianski se lève et, suivi de Mietek, s'en va à l'église. Agenouillés l'un à côté de l'autre devant l'autel, le curé en soutane et le jeune garçon prient dans la lumière grise de cette journée de pluie. Tadeusz Marianski ferme les yeux. Auprès de combien d'enfants n'a-t-il pas prié ainsi en les confiant à la miséricorde divine... Il y a eu Helena, la petite fille enceinte qui a su tout surmonter, qui est devenue enthousiaste et prête à se battre pour la vision d'un monde nouveau, Inka, courageuse jusqu'à l'abnégation, et bien d'autres encore qu'il a petit à petit perdus de vue. Mais aucun de ces enfants n'avait été aussi privé et aussi avide d'amour que ce Mietek. Aucun n'avait porté en lui le poids d'un passé dépourvu d'espoir.

Magda est la première personne à laquelle il commence à s'attacher, pense le curé Marianski. Pourvu que Dieu veuille bien le maintenir dans cette volonté de

changer. S'il fallait qu'il la vole et qu'il se sauve, je ne pourrais jamais me le pardonner. J'ai pris là un risque bien grave !

Tadeusz Marianski fait le signe de la croix et soupire. Ses jointures lui font mal. Il sent soudain qu'il n'est plus assez jeune pour relever n'importe quel défi mais, en le quittant, Mietek lui offre un sourire espiègle de gamin et aussitôt il reprend confiance.

Je ne pouvais agir autrement, se dit-il. Quand je l'ai vu, ce petit, il avait l'air beaucoup trop malheureux pour que je le laisse là. Il fallait absolument que je l'emmène. J'ai prévenu Magda et elle a accepté, la brave femme. Depuis qu'elle s'occupe de lui, elle a rajeuni. Cela aussi vaut quelque chose.

Le curé Marianski prie debout, près de la fenêtre, en fixant le rideau de pluie qui lui cache la route. C'est ainsi que le trouve Inka quand elle entre en coup de vent au presbytère. Elle est très excitée, parce que Kazik a promis de venir à Celestynow pour la fin de semaine. Elle se met à dresser la table, puis Irena et Robert arrivent avec un gâteau au fromage et, finalement, Helena, André, Ula et Marek. A peine assis à table, on se met à parler mariage. Irena résiste, mais Helena balaie ses objections. C'est elle qui va organiser la noce, pas à Celestynow à cause de Magda, mais à Cracovie. Elle a déjà communiqué avec madame Nalkowska, qui est folle de joie, semble-t-il, de les retrouver. Après tout, Inka y a habité à l'époque où tonton Andrzej vivait encore et elle prétend qu'elle est un peu sa fille. La noce aura lieu en décembre. Pas de problème pour se loger, puisqu'ils peuvent habiter tous, selon madame Nalkowska, à la « maison des médecins ». Le curé Marianski doit pouvoir s'absenter pendant deux jours pour venir à Cracovie. André va le conduire en voiture.

Helena plaide sa cause sous l'oeil réprobateur de sa mère. Irena n'est pas contente. Pendant toutes ces années, Helena ne s'est pas intéressée à Inka. Plus encore, elle a fait l'impossible pour éviter la moindre intimité avec celle qu'elle traitait, avec la complicité de la famille, comme sa jeune soeur, tout en l'ayant quand même mise au monde. Et la voilà soudain soucieuse d'organiser son mariage. Quel étrange retour des choses.

Quand Inka s'était mariée avec Wlodek et qu'Irena et Robert, la mort dans l'âme, avaient dû cacher soigneusement leurs appréhensions, pour ne pas peiner Magda, Helena était à Paris avec André. Maintenant qu'ils sont contents et que, au

lieu de mener une existence de paysanne, Inka épouse Kazik avec lequel elle ne manquera certainement de rien, voici Helena qui s'avise de les priver du plaisir de jouer leur rôle de parents...

Je t'ai promis, tonton Andrzej, pense Helena, de faire pour Inka ce que je pourrai. Jusqu'à présent je n'ai pas tenu parole, mais voici une occasion où je vais me surpasser. Tu serais content de moi si tu étais encore vivant, parmi nous, d'autant plus content que cela va se passer dans la maison où tu as vécu et où tu es tombé malade. Quel merveilleux augure pour Inka et pour Kazik !

André, qui ne comprend pas très bien sa femme, intervient pourtant pour l'appuyer. C'est un bon avocat. Irena cède et, lorsque Kazik arrive, l'affaire est réglée. On convient uniquement qu'Inka va en parler à Magda. Comme elle ne se sent pas très bien, il y a de fortes chances qu'elle préférera rester à Celestynow plutôt que d'entreprendre le voyage de Cracovie.

Robert se lève et s'appuie lourdement sur sa canne. Sa jambe lui fait mal quand le temps est pluvieux. Et puis, il est impossible de trouver une nouvelle prothèse, tandis que la sienne blesse les chairs de sa cuisse. Forcément, elle est très usée et il n'y a plus moyen de l'ajuster.

- On va chez nous, à la maison, annonce-t-il sur un ton faussement enjoué. Irena a déniché du café.

- J'aimerais vous parler, dit Kazik au curé Marianski. On les rejoindra après.

Inka, déçue, fait la moue. Déjà ils ne se voient pas souvent et voilà que Kazik, au lieu de la prendre par le bras et de l'embrasser, ne serait-ce que sur la joue, paraît préoccupé et comme distant. C'est à se demander s'il est vraiment amoureux de moi, pense-t-elle en suivant Helena. La porte se referme derrière eux et la vieille horloge dans le corridor sonne six heures. Le curé fait face à Kazik qui allume une cigarette.

- Marek est dans un drôle d'état, dit-il. C'est à peine s'il a feuilleté le manuscrit qu'Ula a traduit pour lui. Il faut absolument que je l'expédie à l'étranger. Ula est prête à le recevoir à Paris.

- De quoi as-tu peur ? demande soudain Tadeusz Marianski.

- Oh ! c'est simple, répond Kazik avec franchise. Marek sait certaines choses qu'il vaut mieux ne pas tirer au clair. À force d'étaler au grand jour ses remords

tardifs, il risque de nous mettre tous les deux dans de mauvais draps. Et puis la situation est tendue. Ils ont organisé une perquisition dans les locaux de Solidarité, à Varsovie, et ils ont arrêté l'imprimeur et un autre syndicaliste. Cet imprimeur, Jan Narozniak, c'est un gars que je connais. Il est accusé d'avoir volé, aux bureaux du procureur général, une directive confidentielle. Une histoire bien curieuse. Quand les officiers du S.B. sont entrés hier dans les locaux de Solidarité, ils sont allés droit à la table sur laquelle se trouvait cette fameuse directive. Deux questions : Comment ont-ils su que cette directive était justement là, placée en évidence ? Et puis, en vertu de quel genre d'insouciance imbécillité les gars l'auraient-ils laissée au local, au lieu de la cacher en lieu sûr ?

« Tout cela me fait penser qu'il s'agit d'une provocation. Le pouvoir cède sous la pression de la force de Solidarité mais, en même temps, ne cesse de multiplier des provocations comme pour mieux évaluer l'importance réelle de cette force. Que voulez-vous qu'on fasse ? On ne peut quand même pas permettre que les officiers du S.B. torturent les deux syndicalistes. Dans deux ou trois jours, l'usine Ursus va déclencher une grève illimitée et d'autres établissements vont suivre. Une fois de plus, le pouvoir va perdre la face en libérant les deux hommes, ou encore ils vont s'entêter en provoquant ainsi des réactions en chaîne. »

- Cela ne finira donc jamais, s'énerve le curé Marianski. Quand la Cour suprême a accepté d'enregistrer les statuts de Solidarité tels quels, et quand j'ai su que Walesa avait été reçu le soir même par le Cardinal, j'ai cru pendant un moment que tout serait réglé sous peu. Il y a à peine neuf jours de cela et déjà tu m'annonces qu'on commence à faire des arrestations.

- On ne commence pas, ils continuent, murmure pensivement Kazik. En fait, ils n'ont pas de solution. Des milliers de gens ont renvoyé leur carte du Parti. Ils savent qu'ils ne peuvent plus compter que sur un tout petit groupe. Gierek est parti, mais Kania n'a pas beaucoup de chances d'obtenir la collaboration des gens. On dit à Varsovie que ce n'est rien d'autre que la « valse des tabourets ». Les hommes du pouvoir changent, mais le pouvoir, lui, continue à être entre les mains des créatures de Moscou qui ne font qu'exécuter les ordres de Brejnev. Le taux du dollar monte en flèche au marché noir et, même en payant des sommes astronomiques, on ne trouve plus de charbon à Varsovie. L'hiver s'annonce difficile et l'inquiétude s'empare de plusieurs. Bien sûr, si le Cardinal voulait s'impliquer et...

- Il ne peut en être question, l'interrompt le curé Marianski. L'Église ne prendra pas le pouvoir avec Solidarité. Ce n'est pas son rôle. D'ailleurs, il est évident que Moscou interviendrait immédiatement. Kania a leur confiance, et c'est probablement une chance pour nous. Il faut éviter coûte que coûte une impasse où on va dresser des barricades contre les chars soviétiques qui vont tirer dans les rues.

- L'impasse ... répète comme un écho Kazik. Comme dit ce pauvre Marek, nous sommes tous au pied d'un mur qu'on ne peut ni contourner, ni franchir. On bouge, on s'agite, mais en réalité on piétine sur place. Tant que les gens ont encore peur, il est possible de retenir les têtes folles, mais cela non plus ne va pas durer indéfiniment. Vous ne savez pas ce qui se passe dans les bureaux et dans les usines. On discute, on crée des comités et on renvoie directeurs et autres nantis. Certes, ils gardent leur salaire de base mais, à force d'être obligés de rester chez eux, ils ruminent d'autant mieux des plans de vengeance. Tôt ou tard, ça va exploser.

- Et toi, que fais-tu dans tout cela ?

- J'expédie Marek à l'étranger et je me marie, monsieur le curé. Je veux être heureux.

Le visage de Kazik s'éclaire d'un sourire tellement radieux que le curé Marianski n'ose le contredire.

- Je continue mon petit train-train quotidien, ajoute Kazik, jusqu'aux Fêtes et ensuite je tire ma révérence. Inka et moi nous avons une terre à Rybotycze, bien organisée et bien équipée. Vous viendrez. Ce n'est pas mal du tout. J'ai eu de la chance. Une maison et une ferme. Un morceau du P.G.R. *. Une combine pas très catholique que j'ai pu réaliser grâce à un certain directeur sur lequel je sais beaucoup de choses. Enfin, ne vous en faites pas. Je n'ai pas tué et je n'ai pas volé. De toute façon, ma terre produira l'été prochain plus qu'entre les mains de n'importe qui d'autre.

Le curé Marianski ne peut s'empêcher de sourire. Kazik a une façon désarmante de lui raconter les affaires qu'il brasse au jour le jour et il ne s'étonne plus de rien.

- Enfin, soupire-t-il, tu as ta conscience, j'espère...

* *Panstwowe Gospodarstwa Rolne* : Fermes d'État.

- J'essaie, monsieur le curé, répond Kazik, soudain pressé de retrouver Inka.

- J'ai encore quelques petites choses à faire ici, dit-il, vas-y sans moi.

Il n'ajoute pas qu'il veut prier pour les deux syndicalistes qu'on vient d'arrêter, mais dès que le bruit des pas de Kazik s'éloigne, il se concentre pour demander au Tout-Puissant de leur donner du courage.

Dans le silence du presbytère, le curé Marianski retrouve la sensation d'angoisse et d'humiliation qu'il avait vécue là-bas, à Varsovie, en prison, puis dans le bureau de Bruno Zadra, le « referent » qui l'interrogeait en jouant avec son arme.

Dehors, sur la route boueuse, Kazik avance péniblement en s'éclairant de sa lampe de poche. Il jure entre ses dents quand il bute dans une flaque d'eau et se promet de ne plus jamais prêter sa voiture à Marek. Décidément, il a perdu l'habitude de certaines privations et il aura du mal à s'habituer à la vie champêtre dans ce trou perdu de Rybotycze. Inka sera avec moi, se console-t-il aussitôt, et avec elle cela sera différent.

Depuis qu'elle a accepté de l'épouser, le monde a changé à ses yeux. C'est comme s'il le regardait de très loin, d'une sorte de hauteur où personne ni rien ne peuvent l'atteindre. Il se sent jeune, fort, puissant et joyeux. Pendant quelques jours, Marek a réussi à le sortir de cet état béni, mais maintenant c'est terminé. Marek partira et la malheureuse histoire de Stanislaw Zbrzycha ne sera connue de personne. Il doit avoir son passeport la semaine prochaine et, puisque Ula prend son avion dans deux jours, quand Marek arrivera à Paris elle l'attendra avec des fleurs. Pas de problèmes et pas de remords...

Pourvu que ce docteur Skiba de malheur connaisse son métier, se dit Kazik. Les narcotiques qu'il lui a donnés pour Marek agissent à merveille, mais Kazik a peur quand même de ce genre de traitement. Le dosage surtout lui donne des sueurs froides. La vodka, on sait comment cela agit, mais les stupéfiants c'est une toute autre affaire !

Il a cessé de pleuvoir et le vent froid balaie la campagne. Inka... Qui a dit qu'il faut vendre son âme au diable pour retrouver sa jeunesse ? C'est parfaitement faux. Il lui suffit de l'aimer, d'aller à sa rencontre, de savoir qu'il va la tenir dans ses bras, pour avoir cette impression de légèreté et de souplesse, cette joie folle et inavouable qu'il ne savait pas savourer à vingt ans, mais qui, la quarantaine pas-

sée, lui rend toutes ses forces d'homme. Il a perdu son sens critique, il sourit, à l'occasion, à sa propre image reflétée par un miroir quelconque, l'avenir lui paraît plein de soleil, même par une soirée aussi lugubre que celle-là, et il porte le bonheur en lui au point d'être sourd et aveugle face à tout ce qui est étranger à Inka.

Kazik marche de plus en plus vite. Il est à peine sept heures du soir, mais sur cette route déserte, mal éclairée et vide on a l'impression que minuit est proche. D'une maison à l'autre, les chiens aboient, certains très fort, d'autres de façon saccadée, comme s'ils veillaient à ce qu'il ne s'approche pas des habitations en se communiquant entre eux, dans leur langage, chaque détail concernant sa conduite. Autrefois, Kazik avait peur des chiens, le soir surtout, quand on les détache et qu'on les lâche libres dans la nature mais, en ce moment, il est pris d'une immense sympathie pour ces bêtes qui gardent jalousement la paix de leurs maîtres. L'amour, un mot usé, utilisé à tort et à travers. Un mot dont il s'est beaucoup moqué, il y a quelques mois encore !

Le curé Marianski a raison. Faire l'amour c'est ressentir du plaisir à un moment donné, aimer c'est changer de peau et d'âme. En a-t-il connu des nuits folles pendant ces dernières années en compagnie de brunes, de blondes et de rousses dont il se débarrassait toujours avant l'aube, pour ne pas se réveiller la bouche pâteuse, le corps vidé à côté de celui d'une femme. Kazik se souvient des ruses qu'il inventait pour persuader ces dames de rentrer sagement chez elles, en pleine nuit. Galant, soucieux de ne pas faire de peine inutilement, il les reconduisait en voiture, prétextant un rendez-vous urgent le lendemain matin, ou une visite inopinée d'un parent de province. Et maintenant, le voilà en face d'Inka, semblable à un collégien, soucieux uniquement d'être avec elle, de lui plaire, de la voir sourire et de calmer ses inquiétudes avant même qu'elles ne se manifestent. La jeunesse...

Les hommes qui quittent leur femme après plusieurs années de mariage, pour recommencer à neuf avec une autre, doivent être victimes d'un pareil mirage de l'amour, de cette jeunesse subite aussi qu'il provoque et qui transforme jusqu'à leurs habitudes les plus intimes. Kazik est prêt soudain à excuser les maris volages.

Inka n'est pas mon démon, se dit-il, mais mon bon génie, parce que je suis libre ; si je ne l'étais pas, ce serait dramatique. Elle ne le sait pas, mais, grâce à son amour, j'ai retrouvé mes vingt ans, plus vrais, plus authentiques et plus précieux

qu'à l'époque où je les avais, parce que maintenant je sais les apprécier, tandis qu'autrefois je ne me rendais même pas compte de la valeur du nombre des années que j'avais alors devant moi.

C'est drôle, pense Kazik, quand j'avais vingt ans je me sentais vieux, je m'empoisonnais l'existence et j'étais angoissé par mon propre avenir. Maintenant, je me sens jeune et sûr de moi. Inka..

La voilà, la maison de Robert et d'Irena. La fenêtre du salon est éclairée et les reflets de cette lumière-là luttent avec la noirceur dans laquelle est plongée leur prairie. Derrière ces murs, ils doivent être assis autour de la table en train de discuter. Marek, semblable à une momie, Ula qui le dévore des yeux, Helena et André qui parlent à qui mieux mieux, Robert qui les écoute en hochant la tête et Irena qui tricote, enfoncée dans son fauteuil. Et Inka ? Que fait Inka ?

Non, il ne peut pas pénétrer à l'intérieur, entreprendre une conversation convenable, tout en cherchant le contact fugitif de ses mains. Non, c'est vraiment impossible, cela gâcherait cette joie qu'il porte en lui et qu'il lui faut absolument partager avec elle et elle seule. Alors, à pas de loup, Kazik s'approche et imite le cri du coucou.

- La B.B.C. répète que l'Occident va empêcher l'invasion soviétique, tandis qu'ici, ce qui est le plus grave en ce moment, c'est l'arrestation de ces deux syndicalistes, dit Helena en s'énervant. La perquisition dans les locaux de Solidarité à Varsovie va provoquer une réaction en chaîne. Ils font ce qu'ils peuvent pour compromettre le mouvement.

- Forcément, c'est leur seule chance de garder le pouvoir, constate André. Il n'y a plus personne qui fait confiance à ces gouvernements qu'on nous organise l'un après l'autre. Des hommes disparaissent de la scène pour se nicher à la périphérie du pouvoir et tirer des ficelles. Un vrai jeu de marionnettes. Hier, à la réunion du K.O.R., j'ai eu nettement l'impression que nous sommes tous en train de porter notre Parti et son gouvernement à bout de bras, parce qu'ils risquent de se désagréger n'importe quand et d'ouvrir ainsi une brèche dans laquelle les Soviétiques vont s'engouffrer.

À travers le bruit des voix, Robert entend le cri du coucou. Ce n'est pas possible, en cette saison, pense-t-il, et puis les souvenirs remontent à la surface et le font sourire. Autrefois, il y a longtemps, devant cette même maison, il appelait

ainsi Irena, en espérant qu'elle saurait sortir sans se faire remarquer du reste de la famille. Il l'attendait dans l'ombre, un petit bouquet de marguerites, ou une rose ou quelques oeillets à la main. Elle arrivait, elle courait vers lui et ils s'en allaient ensemble dans le sous-bois, en se tenant par la taille, enfants du bon Dieu, amoureux et ivres de leur printemps à eux qui se moquait bien du rythme des saisons. Avec insistance, il observe Irena qui tricote à côté, jusqu'à ce qu'elle finisse par lever la tête. Leurs regards se rencontrent, ils entendent au même moment la répétition du cri du coucou et ils échangent un sourire de tendresse complice. Ils dont jamais été aussi proches que de ces temps-ci et jamais encore ils n'ont pu se comprendre aussi bien sans échanger une seule parole.

À la faveur de son travail auprès des familles des ouvriers, Robert a réussi à vaincre enfin ses remords. Pendant ces trois dernières années, il a écrit des articles pour les journaux clandestins, il a donné des cours à l'Université volante et il a assumé ainsi des risques qui faisaient dire à Irena qu'elle avait l'impression de revivre la période de l'occupation et de la guerre. À force d'être de bonne humeur, de travailler de ses mains et de ne jamais manifester devant elle ses angoisses, Robert a chassé le spectre de l'autre, de son meilleur ami, le docteur Andrzej Rybicki qui était resté à Varsovie, pendant que lui était prisonnier de guerre en Allemagne. Andrzej, qui s'était occupé de sa femme et de sa fille. Andrzej qui, vivant, exerçait sur Irena une certaine séduction et qui, depuis sa mort, survivait entre eux comme une sorte de témoin invisible, mais constamment présent. Grâce à son action au Comité de défense des ouvriers, K.O.R., Robert a pu enfin atteindre et dépasser aux yeux d'Irena son héros, le Titan du courage, Andrzej, son défenseur et son chevalier servant de l'époque où la Gestapo se déchaînait à Varsovie, comme à Celestynow, comme ailleurs.

Mon étoile risque de pâlir, pense soudain Robert. Si Walesa arrive à imposer une véritable démocratie dans ce pays, je ne serai plus qu'un infirme et Irena finira par me trouver vieux et banal. En somme, il ne me reste qu'à souhaiter que la milice m'arrête, me torture et me tue. Mort, j'aurais plus de chances d'être aimé et vénéré que vivant.

Dehors, le cri du coucou se fait plus insistant. Cette fois-ci, enfin, Inka saisit le message. Discrètement, elle se lève, passe derrière la chaise d'Ula qui, religieusement, écoute André et se glisse jusqu'à la porte qu'elle ouvre sans bruit et referme derrière elle.

- Qu'est-ce que tu en penses, Marek, dit André en s'agitant, ne comprenant pas le mutisme de son meilleur ami ?

- Cela finira mal, dit lentement Marek. Je ne sais trop comment, mais certainement mal. C'est inévitable. Si nous étions entre nous, si l'impérialisme soviétique n'existait pas, si des élections libres et démocratiques étaient possibles, il est évident qu'on aurait un gouvernement dans lequel les gens de Solidarité et du K.O.R., du R.O.P.C.1.0. et du KPN., pourraient former le pouvoir et des partis d'opposition.

- Tant que Jean-Paul II sera pape, tous les espoirs sont permis, intervient Ula. Il a un immense prestige et les Soviétiques sont obligés de compter avec son importance sur le plan international. Le Saint-Père est un témoin privilégié. Il a vécu ici, il a été ouvrier, il sait et il comprend ce que cela signifie la soviétisation ...

Dehors Inka et Kazik, serrés l'un contre l'autre, marchent vers le sous-bois. Il fait froid, mais ils ne le sentent pas. Fondus dans la nuit, trop heureux pour parler, soucieux tous les deux de ne pas rompre le charme, ils ont l'impression que leurs corps bougent, que leurs poumons respirent et que leurs muscles se tendent dans un seul et unique mouvement.

Helena remarque la première la disparition d'Inka et, soudain, elle éprouve un vague sentiment de jalousie. André est toujours aussi séduisant qu'à l'époque où elle l'a connu, mais la passion de leurs premières étreintes a fait place à une sorte de camaraderie. Le docteur Helena Stanowska et le rédacteur André Solin forment un couple marié, actif, envié et que certains considèrent comme un modèle. Personne ne sait et ne saura jamais que le contact de la main d'André sur la sienne ne provoque plus cette étrange décharge, cette bouffée de désir qu'Helena a connues autrefois et qui désormais lui manquent.

La femme est-elle vraiment faite pour être monogame, se demande Helena en observant Marek, mais aussitôt, honteuse, elle détourne les yeux et, d'une détente brusque, se lève tandis que sa chaise bascule et tombe par terre.

- Je m'excuse, dit-elle, avec un air de petite fille prise subitement en défaut par les grandes personnes, je dois voir Magda pour régler avec elle certains détails. Cela ne sera pas long. Je prends la voiture, parce que je n'aime guère marcher dans le noir quand les chiens sont lâchés, je fais un saut et je reviens.

- Tu ne veux pas écouter le dernier bulletin de nouvelles ? demande Marek, d'une voix qui trahit une sorte de déception.

- Non, vous allez le faire pour moi et me les résumer à mon retour. À tout de suite.

Helena ouvre la porte, le vent fouette ses joues, et puis il y a la voiture, l'intimité de la petite lumière qui s'allume à l'intérieur et l'isole de l'ombre, le ronronnement du moteur, le jet clair des phares sur la route perdue dans la noirceur. Au diable les réflexions scabreuses, se dit Helena. J'ai obtenu ce que je voulais. Je suis médecin, j'ai un mari brillant et ensemble, malgré les circonstances, nous avons réussi jusqu'à présent à nous tenir debout et à faire des choses. Plus encore, il est revenu pour moi de Londres, où il aurait pu rester. C'est donc qu'il m'aime. Que puis-je demander de plus ?

Helena roule lentement sur la route cahoteuse jusqu'à la maison de Magda, devant laquelle elle arrête la voiture et coupe le contact. Autour, il n'y a à présent que le silence ponctué des aboiements furieux du chien. Le tonton Andrzej lui a fait jurer, en mourant, d'aimer Inka, et la voilà enfin en train de tenir sa promesse. Je vais lui organiser une noce comme s'il n'y avait pas de pénuries, de queues devant les magasins et de menaces qui pèsent sur nous tous. Le champagne va couler à flots, les orchestres vont jouer et on va danser. Une centaine de personnes, ou peut-être plus ? Pour le moment, il me faut calmer Magda, la rassurer, la cajoler, lui apporter le réconfort dont elle a besoin dans cette situation baroque dans laquelle Inka et Kazik viennent de nous plonger jusqu'au cou.

La porte de la maison s'ouvre et Magda appelle le chien. En descendant de la voiture, Helena se dit, avec cette franchise brutale qu'elle a l'habitude de pratiquer dans son for intérieur, qu'en réalité elle s'en va regagner l'affection de Magda et essayer d'effacer celle qu'elle voue à Inka. Après tout, pense Helena, j'ai été la première à être soignée, dorlotée et protégée par Magda, à cette lointaine époque de mes quatorze ans, où je vivais ici les derniers mois de mon horrible grossesse. Ce n'est pas parce que, par la suite, elle a reçu chez elle Inka, mon enfant, bâtard de soldats soviétiques ivres, et, par la grâce de ma mère et de mon père, ma prétendue soeur, qu'elle doit continuer de la préférer. En ce moment, j'ai bien plus besoin de son affection qu'Inka et, plus encore, il est temps qu'elle se détache de

cette fille, veuve de Wlodek, son fils, qui s'apprête à convoler en justes et joyeuses noces avec Kazik.

Helena retrouve la vivacité de ses vingt ans, court jusqu'à Magda, l'embrasse et la serre dans ses bras. Il fait bon à l'intérieur, devant le grand foyer dans lequel brûle une bûche. Les joues de Magda sont toujours aussi rondes, semblables aux deux moitiés d'une grosse pomme, à peine marquées par de minuscules rides. Ses yeux sont pleins de tendresse comme autrefois et expriment une fidélité et un attachement absolus. Les cheveux de Magda, coiffés en chignon, lui donnent un air digne. Ils sont restés noirs et, par endroits seulement, le temps les a blanchis.

- Tu n'as pas eu froid ? Tu veux manger quelque chose ? Je vais te préparer une tasse de thé ? Viens ici, à côté du feu, tu seras mieux

L'infinie sollicitude de Magda ! Cette atmosphère douillette qu'elle sait créer et dans laquelle chacun retrouve subitement son enfance et l'envie de se laisser dorloter.

L'âge adulte, quelle farce, pense Helena. De la naissance jusqu'à la tombe, nous restons des enfants qui cherchent indéfiniment l'aîné prêt à se sacrifier pour nous. Il y a des femmes qui font assumer ce rôle à un homme et des hommes qui parviennent à le faire jouer à la femme qu'ils épousent ou avec laquelle ils couchent. Moi, j'ai voulu vivre avec André la relation d'égal à égal et, depuis, je ne cesse d'imposer à Maria Solin, ma belle-mère, à Irena et Robert, comme à Magda, leur statut d'aînés, parce que j'ai besoin de leur tendresse pour me réchauffer le cœur. Maria Solin, mon collègue médecin, Irena et Robert, les éternels amoureux, se refusent, tandis que Magda demeure ma victime privilégiée. Je devrais avoir honte, à mon âge, de pratiquer ce jeu-là en toute connaissance de cause. C'est l'exploitation de sa solitude et de son immense disponibilité face à l'amour.

Le thé fume dans la tasse posée devant Helena, sur la grande table en bois franc faite par le mari de Magda autrefois, il y a longtemps, et dont elle n'a jamais voulu se départir au profit d'un de ces meubles modernes qu'on trouve parfois à la coopérative.

- Non, je ne pourrai pas assister au mariage d'Inka, constate Magda. Je ne peux m'absenter à cause des animaux, et Cracovie c'est bien loin pour moi. Tu sais le petit veau a profité. On va l'abattre bientôt. Tu auras assez de viande pour un régiment.

- Mais non, proteste Helena. Tu vas vendre ton cochon et tu obtiendras un bon prix au marché noir. C'est plus sûr. Sait-on jamais ce qu'ils nous préparent pour l'hiver... Ce que, moi, j'attends de toi, c'est ton hospitalité. Après ce mariage, j'aimerais bien prendre deux semaines seule, ici, avec toi, dans mon ancienne chambre. Te souviens-tu de ces nuits où tu me soignais pendant que je croyais rendre l'âme à cause des nausées qui ne me lâchaient pas ? Te souviens-tu, Magda, comme j'avais peur de traverser la grand-route devant l'église, parce que les enfants me lançaient des cailloux en me traitant de traînée ?

- Voyons, Helena, qu'est-ce qui te prend à ressasser des vieilles histoires oubliées depuis longtemps. Te voilà médecin à présent, mariée avec un gentil monsieur. Le bon docteur Andrzej est mort et c'est dommage. Il serait bien fier de toi s'il pouvait te voir telle que tu es maintenant.

Il y a du bruit dans la pièce voisine.

- C'est Mietek, dit Magda. Il est calme, mais parfois cela lui arrive d'avoir du mal à s'endormir. Attends un peu que j'aie vu ce qui se passe.

La vieille porte basse grince sur ses gonds. Aveuglé, Mietek cligne des yeux, debout, dans l'ombre de sa chambre.

- Je voulais vous voir, bafouille-t-il en tendant quelques zlotys. C'est à vous, mère Magda. Je les ai trouvés sur la commode...

- Voyons, petit, c'est pour toi que je les ai laissés là. Il faut que tu puisses t'acheter des douceurs. C'est de ton âge.

Mietek regarde Helena, puis Magda, puis à nouveau Helena. Il y a un silence gêné entre eux trois. Alors, bêtement, stupidement, juste pour dire quelque chose, Helena s'informe des examens médicaux que Mietek devrait passer, propose de s'en charger s'il vient à Varsovie et, pendant tout ce temps-là, ne peut s'empêcher de penser que ce n'est vraiment pas cela qu'elle devrait dire.

Mietek baisse la tête. Cela fait plus d'une heure qu'il se bat avec lui-même. Quand il est entré dans sa chambre pour se coucher, il a vu tout de suite l'argent sur la commode. Dans un premier geste il a décidé de le cacher sous son sommier et il l'a fait. Mais, une fois allongé, il avait entendu à travers la cloison Magda, son pas traînant, fatigué, et il avait pensé qu'elle n'était pas riche et qu'elle avait

bien du mal à travailler avec ses jambes qui enflent. D'un autre côté, il n'avait jamais eu autant d'argent à lui.

Certes, il avait réussi quelques vols, mais toujours avec un ou deux copains plus vieux qui lui avaient pris, chaque fois, ce qu'il y avait comme billets, lui laissant en échange quelques objets trouvés dans les tiroirs des bureaux, dans les vestiaires ou dans les cuisines. C'est généralement en essayant de les revendre qu'il avait été pris et repris par des éducateurs. Cela lui avait même valu le sobriquet de « malchanceux ».

Depuis qu'il vit chez Magda, elle ne cesse de lui expliquer que la malchance cela n'existe pas, que ce n'est qu'une superstition et qu'au contraire les petits gars comme lui ont toutes les chances du monde.

- Tu es jeune, tu n'as pas mal aux jambes, tu peux courir et tu as la vie devant toi. Tu es milliardaire, mon garçon, aime à répéter la mère Magda.

À plusieurs reprises, Mietek a sorti les pièces d'argent pour les compter soigneusement et ensuite les remettre sous le matelas. Puis, brusquement, il a décidé de se lever, de se rhabiller et de frapper à la porte de Magda. C'est alors que tante Helena, car ils lui ont dit de l'appeler ainsi, est arrivée et il est resté tout bête, debout, dans le noir. Maintenant, devant les deux femmes, il se sent soulagé et heureux qu'on lui donne ces zlotys, comme ça, pour rien, mais il ne sait pas très bien comment le leur dire, alors il se tait et il attend sans trop savoir quoi.

- Tu n'as pas faim, par hasard ? demande Magda.

Il fait signe que non de la tête.

- Oh ! je sais ce que tu aimerais. Un peut de lait caillé, hein, c'est bien cela que tu veux ?

Mietek accepte pour lui faire plaisir, plutôt que par goût, et s'approche de la table. Magda s'affaire, disparaît dans le réduit qu'on appelle la « chambre froide », revient avec un petit pot en grès, le place devant Mietek, lui donne une cuillère qu'elle essuie auparavant sur son tablier bleu, fouille dans l'armoire, trouve un autre pot avec du miel et le met à côté.

- Sucre donc avec ça, mon garçon. Il n'y a rien de meilleur que le miel pour bien dormir.

Elle nous a déjà remplacées, pense Helena avec un petit pincement au coeur. Moi, aussi bien qu'Inka, nous appartenons au passé. C'est Mietek à présent qui compte pour elle, et lui seul. Étrange courage ! Qui d'autre, à part Magda, oserait se mettre, à son âge, à élever un adolescent sorti d'une école de réforme grâce à l'intervention, plus que nébuleuse, du curé Marianski ? Un enthousiaste, celui-là ! À l'entendre, tous les enfants de la terre sont de véritables merveilles de la création. La méchanceté, la violence, la rage de vivre, la bêtise n'existent pas pour Tadeusz Marianski.

Quand le fils d'un cultivateur avait cassé une fenêtre au presbytère et pris l'argent de la quête, ce n'était pas sa faute à lui, mais celle du curé qui n'avait pas su l'intéresser à ses leçons de catéchisme...

Il faut admettre que le garçon a rendu ce qu'il avait volé, mais Tadeusz Marianski n'a jamais su qu'Inka était allé le voir avec Kazik qui lui avait flanqué une raclée restée mémorable depuis dans tout Celestynow. Forcément, personne n'a voulu décevoir le curé et les gens se sont tus.

Helena se lève. Il se fait tard et elle doit retourner à Varsovie.

- Ce n'est pas prudent de rouler sur les routes à une heure pareille, la gronde Magda. Surtout de ces temps-ci. La milice arrête qui elle peut et comme elle veut.

- Je dirai que j'ai été rendre visite chez un malade, la tranquillise Helena, et Kazik nous suivra dans sa voiture. Ne t'en fais pas, Magda, on saura éviter les mauvaises rencontres.

Dehors, le vent la frappe au visage et soudain elle a très froid. Ce n'est pas le souffle du vent qui la fait trembler, mais le brusque passage de l'atmosphère chaleureuse, que Magda sait créer par sa simple présence, à ce trou noir où elle distingue à peine les contours de la voiture.

Au fond, je suis très seule, pense Helena en ouvrant la portière et, bien que je refuse de l'admettre, j'ai peur. Magda se conduit comme si rien d'extraordinaire ne se passait dans ce pays. Forcément, elle est persuadée que le pape Jean-Paul II, « notre Saint-Père », comme elle dit, protège en premier lieu la Pologne et que, par conséquent, aucune grève, aucune provocation de la milice ne peuvent être vraiment importantes.

- Vous verrez, tout ira bien, tout tournera à notre avantage, répète-t-elle sans cesse à qui veut l'entendre, avec son large sourire qui demeure avenant malgré sa mauvaise dentition.

Je voudrais avoir sa foi de charbonnier, pense Helena en conduisant. Au fait, si en ce moment j'avais le choix, je lui demanderais de me garder chez elle et j'accepterais de m'occuper des animaux avec Mietek. C'est l'unique endroit au monde où je parviens à me débarrasser de cette angoisse qui ne me quitte plus.

Je vieillis, soupire Helena en arrivant devant la maison de ses parents. Eux restent jeunes, se regardent comme deux tourteraux, tandis que moi je suis contente quand André s'absente un soir. À la fois inquiète et contente... Et puis au diable ces réflexions stupides, j'ai une grande noce à organiser et elle va être somptueuse, même si les Soviétiques devaient exécuter des gens dans les rues de Varsovie et même si je devais, le lendemain, tirer au pistolet pour défendre les malades à l'hôpital. Parole d'Helena, ce mariage d'Inka va rester mémorable dans les annales de la famille et de tous les amis qu'on peut avoir dans ce bas monde !

* * *

Une sonnerie pénible, stridente retentit dans la pièce. Un instant encore Kazik essaie de l'ignorer, puis il ouvre les yeux Son réveil indique six heures.

- Cholera *, jure-t-il en saisissant le récepteur du téléphone.

Au bout du fil, une voix neutre :

- Maître Skola ?

- Oui, c'est moi.

- Vous êtes prié de vous présenter immédiatement au bureau. Le « patron » vous attend. C'est urgent !

Je ne parviendrai jamais à me libérer de leur emprise, pense Kazik en s'habillant. Je suis leur esclave. Quoi qu'il arrive, il y aura quelqu'un quelque part qui me téléphonera ainsi pour me dicter des ordres. Quand ils seront tous disparus, quand nous parviendrons enfin à les balayer, eux et leur sinistre pouvoir, c'est Moscou qui me téléphonera. C'est à croire qu'aucun de mes supérieurs ne daignera s'aper-

* Juron polonais : coléra.

cevoir quel jeu je joue en fait, parce qu'ils se sont juré de me faire confiance jusqu'à la fin des temps. J'aurais été plus tranquille, enfermé quelque part, dans une prison, comme Marek. Au moins, je ne serais pas alors en disponibilité...

L'image d'Inka, sa photo placée sur la table basse, chasse brusquement sa mauvaise humeur. Allons-y, décide-t-il en passant dans la salle de bains. Un jour je vais tout lui raconter par menus détails et j'aurai la conscience tranquille, mais d'ici là... Et puis ce Marek qui dort à côté et que je ne peux pas laisser seul sans lui donner sa dose...

Kazik se dépêche, fait bouillir l'eau, secoue Marek, lui fait sa piqûre, lui apporte son café au lit, puis le laisse se rendormir, se contentant de tracer quelques mots, de sa large écriture pointue, à son intention. Il remonte le réveil, le place à côté de Marek pour qu'il ne rate pas son rendez-vous avec Ula qu'il doit promener dans Varsovie, met à côté quelques billets, des zlotys et des dollars, et s'en va.

Au bureau, le planton est à sa place, ainsi que les trois officiers du S.B. en civil qui, pour plus de sécurité, montent la garde à côté de lui. Kazik rencontre le regard du plus âgé. Autrefois, il était obséquieux ou provocant, mais maintenant, soudain, il y lit de la peur et cela lui fait plaisir.

Derrière la porte capitonnée, au deuxième étage, le tapis assourdit ses pas. Le « patron » est debout, ses deux mains appuyées sur le grand bureau lourdement sculpté. Le bois, d'un brun foncé, est beau.

- Bonjour, dit Kazik.

L'homme en face de lui sursaute. Il transpire à grosses gouttes, bien qu'il ne fasse pas chaud dans la pièce. Ses yeux vides semblent fixer le mur. Tiens, un autre qui réagit comme Marek, pense Kazik. Les hommes du pouvoir semblent avoir les mêmes perspectives que leurs victimes.

- Vous êtes là, maître, c'est bien, constate le « patron ». Je m'excuse de vous déranger à une heure pareille.

Quelle politesse exquise, se dit Kazik, hier encore il se contentait de m'aboyer des ordres.

- La situation est critique. Plusieurs usines vont se mettre en grève, dont Ursus. Varsovie sera paralysée. Il faut absolument éviter l'affrontement.

- Je n'ai jamais conseillé aux autorités d'arrêter des syndicalistes. Il serait temps de mieux tenir en laisse le S.B. et la milice. Ils se croient tout permis, ironise Kazik. Je connais Piotr Sapelo du bureau du procureur C'est un vieux de la vieille qui n'aurait jamais l'idée saugrenue de garder au bureau de Solidarité une circulaire confidentielle du procureur général, polycopiée en plusieurs exemplaires par ce Jan Narozniak, de l'atelier de reprographie de Solidarité. Impensable, tout simplement impensable !

- Peu importe, constate le « patron » en faisant un geste désabusé de la main, mais en continuant à fixer le mur en face de lui, comme s'il ne voulait pas affronter le sourire aigre-doux de Kazik. Ce qui compte c'est de les persuader de rester tranquilles. J'ai nettement l'impression qu'ils veulent surtout voler la vedette à ce Walesa de malheur et aux ouvriers des chantiers de Gdansk. Ils estiment que, cette fois-ci, c'est leur tour de mener le bal *et moi j'estime qu'il est urgent de les priver de ce plaisir.*

- Mais c'est très simple, objecte Kazik. Faites donc libérer Sapelo et Narozniak et n'en parlons plus.

- Impossible, j'ai essayé, mais le procureur général préfère attendre le déroulement des événements.

- Pourquoi ? Pour les torturer ou pour mieux perdre la face en cédant plus tard et en rendant les deux gars dans un drôle d'état ?

J'espère que vous lui avez expliqué au moins que ce n'est plus le moment de transformer les deux hommes en bouillie, parce qu'il sera impossible ensuite de cacher la chose.

- Soyez tranquille. Ils sont traités convenablement.

Tu m'as raconté les mêmes bobards au sujet de Marek, mon cher, pense Kazik. Je suis bien payé pour savoir ce que vaut ta parole.

- Je voudrais, continue le « patron » que vous vous rendiez tout de suite à Ur-sus, histoire de les tranquilliser là-bas. Soyez prudent, parce qu'on ne sait pas ce qui peut vous arriver. Vous êtes le seul sur le courage duquel je peux compter. Même les officiers en devoir refusent de ces temps-ci certaines missions, sans parler des gens du Parti. On continue à faire des réunions de vieux militants un peu partout dans les régions, mais c'est décevant. La majorité se déclare malade

ou s'abstient sans même fournir de prétexte, d'autres renvoient leur carte par la poste et d'autres enfin viennent aux réunions pour gueuler et critiquer les décisions qu'ils ont contresignées eux-mêmes, pas plus tard que l'année dernière.

Voyons, pense Kazik, ils n'ont pas eu la possibilité de signer quoi que ce soit en dehors des prébendes qu'ils se distribuaient entre eux. Pour le reste, ils n'avaient qu'à voter à main levée sous peine de perdre leurs postes, leurs appartements, leurs voitures et leurs possibilités de voyager en Occident.

- Nous sommes seuls, continue à monologuer le « patron », et c'est ce qui me frappe le plus. Au fait, c'est encore pire que cela ; je suis seul et je préfère ne pas toucher à ce téléphone de crainte que mes correspondants habituels, mes collègues, ne soient plus au bout de la ligne. C'est une véritable épidémie : ils sont indisposés ou en vacances. Personne ne veut être responsable, et pourtant il faut bien qu'on demeure présent à nos postes. Il y a deux semaines, j'avais l'impression que si Walesa décidait de venir ici, après l'enregistrement de Solidarité devant la Cour suprême, au lieu de se rendre chez le cardinal Wyszynski, il trouverait les locaux vides et n'aurait qu'à les occuper.

- L'entrée, en bas, continue à être bien gardée, ironise Kazik.

- Ah ! dit le « patron » en s'animant, quand même !

Il détourne la tête et, au lieu de fixer le mur, se met à ranger machinalement les quelques papiers qui traînent sur son bureau.

- Non, soupire-t-il, ils ne gardent plus rien, ils gagnent leur salaire, mais une pression suffirait pour qu'ils cèdent à la panique.

- Voyons, objecte Kazik, ce Piotr Sapelo et ce Jan Narozniak ont quand même subi une perquisition sauvage dans les locaux de Solidarité et ils ont été emmenés quelque part.

- Ça, c'est autre chose. Les officiers du S.B. justifient leur existence et luttent ainsi pour sauver leur peau. Ils savent ce qui va leur arriver quand les autres nous élimineront, mais cela ne signifie pas qu'ils sont prêts à nous défendre. Allons, cela m'a fait du bien de vous parler, mais il est temps de partir. Et soyez prudent.

- Je ne fais que cela, le rassure Kazik, et pas d'hier...

- Je ne bouge pas d'ici et j'attends votre appel téléphonique.

- C'est entendu, dès que cela me sera possible je vous ferai rapport.

Ce qui m'a toujours protégé face à eux, pense Kazik en montant dans la voiture, c'est soit ma bonne étoile, soit leur incompetence chronique. C'est un jeu qui, par moment, paraît presque trop facile pour être vrai.

Un frisson parcourt son corps. Un beau jour, qui est peut-être beaucoup plus proche qu'il ne le croit, la corde va casser et il sera alors traité bien plus durement que Marek.

Quand je tomberai dans leurs pattes, je ne sortirai pas vivant, se répète-t-il, puis il allume sa première cigarette de la journée, en aspire profondément la fumée et ferme les yeux pour mieux retrouver le visage d'Inka. Quand elle sera à moi, se dit-il, je serai invulnérable. Je ne demande plus rien au bon Dieu. Juste quelques semaines avec elle et ensuite, adviene que pourra. De toute façon, le bonheur n'est que l'affaire d'un instant. À la longue, son amour s'usera parce que, fatalement, je vais la décevoir, moi qui ne suis vraiment pas un saint. Quand elle le saura, elle ne pourra ni comprendre ni pardonner. Seul le curé Marianski en est capable.

Tout est calme encore dans les rues, mais déjà des queues se forment devant les boucheries et devant les épiceries, bien qu'elles soient fermées. Le conducteur, un agent du S.B. qu'il ne connaît pas, conduit vite et bien. Ils sortent de la ville. Kazik somnole un peu, puis se redresse au moment où la voiture arrive devant les usines de tracteurs Ursus.

- Vous me laissez, ordonne-t-il au chauffeur, et vous vous débrouillez pour venir me chercher dans deux heures. D'ici là, ne traînez pas trop dans les environs.

Les usines Ursus, le grand immeuble moderne, large à souhait, qui fait face aux terrains sur lesquels on expose en permanence quelques tracteurs de type Ferguson... La fierté du renouveau de la République de la Pologne populaire ! C'est le même Ursus devant lequel, autrefois, quand, adolescent encore, il faisait partie de l'Association de la jeunesse polonaise, il a hurlé des chants où « socialisme victorieux » rimait avec « nationalisme polonais ». C'était l'époque où il croyait dur

comme fer qu'il fallait exterminer les anciens marquisards de l'Armée du Pays, l'A.K. *, et se méfier des curés, tout autant que des juifs.

Les usines Ursus invincibles et productives, avec le beau drapeau blanc et rouge qui flotte au vent au-dessus des toits, tandis qu'à Celestynow Magda continue de labourer son champ, en marchant péniblement sur ses pieds endoloris derrière la charrue archaïque tirée par son cheval !

Ils vont me payer ça, les *skurwysyny* **, se dit Kazik, en crachant par terre. Ailleurs, les gens font des voyages sur la lune, tandis que nous, ici, trente-six ans après la guerre, nous devons nous contenter de la propagande. Je me fous de ceux de Moscou qui tirent les ficelles et de ceux d'ici qui leur servent de marionnettes. S'il le faut, on se battra, mais il est certain qu'ils ne forceront plus les gens à travailler s'ils ne le veulent pas. On peut nous exterminer, mais on ne peut continuer à nous traiter comme une bande d'esclaves, obéissants et assez abrutis pour répéter les slogans qu'ils nous ont enfoncés pendant des années dans la gorge. Depuis août, nous sommes en train de les vomir à la face du monde.

Le service d'ordre lui-demande, à l'entrée, son nom et le numéro de sa carte d'employé.

- Je voudrais voir Zbyszek *** dit Kazik. Il me connaît.

Les hommes discutent entre eux, puis on le fait passer par le corridor, brillant de propreté, où pourtant deux jeunes balaient soigneusement, et on le fait entrer dans une petite pièce vide. À travers la porte vitrée, Kazik observe les deux jeunes gens. Ils n'accomplissent pas une besogne pénible, ils préservent, avec une application touchante, leur usine. C'est leur façon à eux de prouver qu'ils ne veulent rien abîmer, rien démolir de ce qui a été construit avec tant de peine par leurs pa-

* A.K., Armia Krajowa : Armée du Pays, forces de résistance, lors de la dernière Guerre mondiale dans la Pologne occupée par les nazis et par les Soviétiques.

** Fils de putain : juron vulgaire.

*** Zbyszek, diminutif de Zbigniew. Zbigniew Bujak, technicien, né en 1954, président de Solidarité, région de Mazowsze (Varsovie), membre de la Commission nationale de Solidarité, arrêté en 1981, est un des rares qui a réussi à s'évader pour entreprendre aussitôt la lutte clandestine. Il s'agit là non pas d'une conversation conforme à la vérité historique, mais d'un dialogue imaginaire.

rents et leurs grands-parents. C'est là aussi leur fierté de propriétaires étrangement attachés à chaque parcelle de ce pays qui est le leur, à chacune de ses réalisations, aussi insuffisantes et illusoires qu'elles puissent être.

La porte de communication avec le bureau voisin est entrouverte et un groupe y est en train de discuter. Kazik entend distinctement chaque mot mais, de la place où il se trouve, il ne peut voir leurs visages.

- Vous êtes fous, dit quelqu'un. Ça ne réussira pas. Ils vont envoyer Z.O.M.O. * et O.R.M.O. **, ils vont nous sortir d'ici comme des rats et ils vont organiser le « sentier de la santé *** ». Vous êtes jeunes, vous ne vous rendez pas compte, mais moi, qui ai vécu la grève de 1970, je sais de quoi je parle. J'ai une femme et des enfants. Je ne veux pas recommencer cela. Et je ne suis pas le seul. J'en connais beaucoup qui pensent la même chose. Laissez-nous partir.

- Vous êtes des lâches, crie quelqu'un.

- Attendez que Zbyszek arrive, on va lui en parler, essaie de temporiser un autre.

Brusquement, la porte vitrée s'ouvre et Zbyszek se plante devant Kazik. Il est suivi de deux autres hommes et d'une fille.

- Il y a foule chez vous, à ce que je vois, ironise Kazik, et moi qui voulais justement avoir avec vous une conversation strictement privée.

- C'est bon, acquiesce Zbyszek. Sortez tous.

- Comme ça, vous avez décidé de faire la grève générale, de paralyser Varsovie et de prendre la population en otage, dit lentement Kazik, parce que deux bonshommes se sont laissés bernier comme des enfants. Est-ce que vous vous ren-

* Z.O.M.O., Związek Ochotniczej Milicji Obywatelskiej : L'Association des milices volontaires de citoyens, reconnue pour sa cruauté. Le terme de « volontaires » ne correspond pas à la réalité. C'est une force paramilitaire très bien rémunérée.

** O.R.M.O., Organizacja robotniczej Milicji Obywatelskiej : L'Organisation des milices ouvrières des citoyens, ayant également la réputation de « tueurs ».

*** Sieczka zdrowia : « sentier de la santé », mode de répression qui consiste à faire passer les gens entre deux rangées formées de miliciens qui les frappent de deux côtés, chacun à son tour.

dez compte que les gens sont inquiets, qu'ils ont peur et qu'on va exploiter tout cela à votre désavantage ? Déjà, on écrit dans Trybuna *Ludu* que les magasins sont vides à cause des ouvriers qui refusent de travailler, tandis que la Pologne perd des milliards de dollars par semaine, à la suite des grèves des chantiers navals. C'est une bonne façon de dresser contre vous toute la population.

- Il est inutile de discuter. Nous avons annoncé une grève illimitée et les autres entreprises suivront, dit Zbyszek. Écoutez, ajoute-t-il plus bas, si on abandonne nos gars, c'est fichu. C'est déjà assez difficile comme ça. Chacun a une famille, chacun doit gagner un salaire pour vivre, chacun a peur à sa façon. Aussi longtemps qu'il sait que les copains sont derrière et ne le laisseront pas tomber, tout est possible, mais s'il se sent isolé, ne serait-ce qu'une fois, c'est foutu. Moi, je vous dis qu'ils vont les relâcher ! D'ailleurs, nous avons cinq autres revendications. Tenez, voici notre déclaration.

Comme il est jeune, pense Kazik. À son âge, je n'étais qu'un imbécile qui se laissait bernier, tandis que lui sait ce qu'il veut et va droit au but. Dans ce fichu pays, nous n'avons réussi en trente-six ans qu'une seule chose, mais celle-là nous l'avons vraiment réussie à la perfection. Grâce au Cardinal et aux gens tels que Tadeusz Marianski, nous avons élevé la relève. Et quelle relève ! Bravo, mon petit gars, ne cède pas. Va, tu devrais même me jeter dehors, en hurlant que je suis un traître.

- Cigarette ?

Ils fument un instant en silence, puis Kazik murmure « ça va marcher », pour changer aussitôt de ton.

- Je crois que vous faites fausse route. Allons, je n'ai pas de temps à perdre.

Une poignée de main, un sourire plus explicite que les serments d'amitié et Kazik se retrouve dans le corridor, franchit la porte de sortie et monte dans la voiture qui l'attend. Le chauffeur ne bouge pas de sa place.

- Vous me laissez chez moi, lui dit Kazik et vous retournez au bureau.

Ensuite, il s'enfonce dans les coussins et sommeille jusqu'à ce que la voiture s'immobilise devant la maison qu'il habite.

Marek n'est plus là. Kazik prend le téléphone, compose un numéro et la voix du « patron » lui répond de façon presque instantanée.

Il doit avoir une drôle de trouille, pense Kazik en lui faisant rapport.

- Excellente organisation, moral très bon, ils vont tenir. Mon avis : libérer ce soir les deux personnes en question.

- Mais, vous ne vous rendez pas compte, réplique l'autre. Cela ne leur suffit plus. Ils ont cinq autres revendications.

- Bon, autant bouger vite. Je maintiens ce que je viens de dire. On peut toujours négocier par la suite. À ce stade-ci, c'est la seule solution.

- Vous en êtes sûr ?

- Persuadé...

- Je vais voir ce que je peux faire, mais je ne suis pas seul à décider.

Kazik raccroche, sort de sa poche la feuille photocopie que Zbyszek lui a glissée et se met à lire : « Remise en liberté des prisonniers d'opinion, ouverture d'une enquête parlementaire sur les activités du parquet, de la milice et de la police politique, enquête pour établir les responsabilités concernant les événements de 1970 et de 1976, réduction et contrôle du budget du parquet et de la milice, sanctions contre les auteurs du document « secret », considéré comme une tentative de discréditer Solidarité * . »

Rien que cela, constate Kazik en souriant. Je comprends que le « patron » soit affolé. Cette petite provocation du S.B. risque de coûter cher au procureur général **. Ou ils résistent, ou ils acceptent de négocier, ce qui signifie que le procureur va y laisser sa peau. Quoi qu'il arrive, il est fini. Les camarades ne lui pardonneront pas de les avoir foutus dans une situation pareille pour une histoire aussi stupide ! Bon débarras ! L'ennui c'est que son successeur ne vaudra sans doute pas mieux, puisqu'il sera recruté dans la même écurie, solidement surveillée par nos chers camarades soviétiques et sélectionnée selon leurs directives.

Pourvu que cela se règle avant Noël, pour que les pauvres gens puissent avoir un semblant de Fêtes, se dit Kazik en se passant la main sur le front.

* * *

* Extraits traduits des revendications présentées à l'époque.

** Le procureur général a été effectivement limogé quelques mois après.

Est-ce qu'un jour je reviendrai ici ? Des nuits blanches et le téléphone qui sonne sans arrêt, des journées folles, la course aux approvisionnements, la peur de la rue dès qu'il commence à faire sombre, et pourtant...

Ula a la gorge serrée.

- Venez vite, lui crie Maria Solin de la pièce voisine, à travers la sonnerie stridente du téléphone. On ne sait pas à quelle heure ils vont vous servir quelque chose sur l'avion, et je crois même qu'il n'y a plus de repas entre Varsovie et Paris. Allons, dépêchez-vous.

Ula pose sa valise par terre et s'agenouille pour la fermer. Elle a donné ses affaires personnelles un peu à tout le monde, mais la veille elle n'a fait que courir d'un magasin à l'autre. Bêtement, stupidement, elle a acheté ce qu'elle a pu trouver : des chemises d'homme, des cravates, une veste, des ceintures, des pantalons. Des vêtements destinés en principe à Marek, afin qu'il puisse les avoir quand il la rejoindra dans trois ou quatre semaines, tel que convenu avec Kazik.

En fait, elle avait envie de se fondre dans la foule, de faire la queue avec les autres, de vivre leur vie et aussi d'emporter un peu de cette Pologne, d'en garder des souvenirs tangibles, des objets fabriqués ici, dans son pays.

À Cepelia, pour les objets d'artisanat, recherchés surtout par les touristes, ce fut facile, La voici riche d'une collection de boîtes en bois sculptées, de pièces tissées, de coraux et de sacs en cuir. Pour les vêtements, ce fut plus compliqué, mais elle a pu quand même en avoir. Tout cela a coûté finalement plusieurs milliers de zlotys, trois mois de salaire d'André Solin, mais elle a assez de cadeaux pour ses amis parisiens et une amorce de garde-robe pour Marek. Elle ne pourrait jamais lui offrir autant à Paris. Au taux de change des francs, au marché noir, c'est même une affaire exceptionnelle !

L'ennui c'est que ces objets ont pour elle une âme et qu'il lui sera difficile de s'en séparer. Le pantalon gris qu'elle met sur le dessus, par exemple, c'est la grogne de la vendeuse, la foule des mains qui se tendent, la grisaille déprimante du grand magasin SAM, puis le soleil dans la rue et ce stupide sentiment de victoire qui l'avait envahie alors, parce qu'elle pouvait serrer sous son bras ses emplettes obtenues de haute lutte.

Ula soupire, porte sa valise jusqu'à la porte et va rejoindre Maria Solin, qui justement répond au téléphone où, une fois de plus, il n'y a que le silence au bout de la ligne. Le thé est brûlant et la tartine de pain noir a le goût indéfinissable qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. On sonne à la porte. C'est Kazik qui vient la chercher pour l'accompagner à l'aéroport. C'est fini !

Les bras de Maria Solin qui l'entourent, ses joues douces sous ses lèvres à elle, la cage d'escalier, la rue et le vent qui la frappe au visage.

- Que Dieu vous protège, avait murmuré Maria Solin.

Et puis cette femme étrange, qui semble avoir le don de tout comprendre et de tout deviner, avait ajouté :

- Et ne vous en faites pas. Vous reviendrez.

Ula n'avait pas répondu, craignant de fondre en sanglots, comme une petite fille, là, sous le regard mi-tendre, mi-ironique de Kazik.

Dans la voiture, l'atmosphère change. Il y a d'abord un instant de silence, puis une sorte de durcissement, comme si elle cessait d'être une invitée reçue chaleureusement, pour n'être plus qu'une subordonnée appelée à recevoir des ordres péremptaires et sans appel.

- Voici ce que vous devez transporter, lui dit Kazik, et la liste des adresses où doivent être expédiés les documents. Lisez-la et apprenez-la par coeur. Vous avez peur de ne pas retenir ? Bon ! Alors débrouillez-vous pour qu'on ne la trouve pas. Je ne crois pas qu'on vous fouillera, mais si cela arrivait, vous n'auriez qu'à l'avalier. Malheureusement, il m'est impossible d'attendre le départ de l'avion, je vais donc être obligé de vous laisser seule. Il y a beaucoup de journalistes étrangers en ce moment, tâchez de passer la douane avec eux, c'est plus prudent. Je compte sur vous pour faire l'expédition aussi rapidement que possible. En ce qui concerne Marek, tout ira bien. Il retrouve sa forme et de jour en jour son état s'améliore. J'ai son passeport, son visa et son billet. Il sera à Paris pour les Fêtes de Noël et je vous télégraphierai la date exacte et l'heure de son arrivée. Vous avez repris le manuscrit ?

- Oui, je l'ai ici, dans ma serviette.

- Parfait, mais mettez donc ailleurs l'enveloppe avec les documents. Tenez, gardez-là avec votre sac à main, comme ça, ouvertement, au vu et su de n'importe

qui. Les douaniers préfèrent fouiller les valises. Les objets qui sont étalés en toute innocence, au grand jour, ne les intéressent pas.

La voiture quitte la ville et s'engage sur l'avenue qui mène à Okecie, large, bordée d'arbres nus et atrocement triste dans la lumière grise de cette fin de novembre. Kazik tourne la tête et regarde Ula.

- Allons, madame, plaisante-t-il, pas de larmes ni de cafard. Vous reviendrez. Je vous le promets. Au printemps, quand les lilas fleuriront, vous recevrez de moi une invitation en bonne et due forme. On vous conviera à une consultation sur l'organisation des entreprises touristiques. Je vous promets même une jolie chambre à l'Hôtel Europejski, où vous aurez des nuits plus calmes que chez le docteur Solin.

Ula n'en peut plus. Des larmes se mettent à couler sur ses joues.

- Sacré pays, jure Kazik. Il fait froid, on ne sait pas ce que le lendemain nous réserve, et voilà la jolie dame de Paris qui pleure comme une Madeleine. Allons, Ula, c'est beau les Champs-Élysées, et puis il n'est pas digne d'une fille qui a été sur les barricades pendant l'insurrection de Varsovie de pleurer ce désert de béton.

- Je vous demande pardon, dit Ula, en se ressaisissant, il y a de très beaux coins à Varsovie. C'est une ville fort jolie et puis...

Un sanglot, deux sanglots, un sourire à travers les larmes et déjà la voiture s'immobilise. Kazik descend, fait le tour, ouvre la portière, aide Ula à descendre, comme au grand siècle, se dit-elle, et soudain la voilà sur le trottoir. Une poignée de main, un éclair d'amitié dans les yeux noirs de Kazik et l'envie irrésistible, qu'elle parvient à dominer, de se blottir dans les bras de cet homme qui exerce sur elle une étrange séduction. Mais il est impossible de franchir la distance qu'il a établie entre elle et lui, une sorte de barrage fait de politesse un peu désuète, marquée au sceau d'une ironie amicale perceptible dans chacun de ses mouvements.

Celui-là, pense Ula, ne me pardonnera jamais de vivre ailleurs qu'ici, puis c'est un instant de panique au moment où elle cherche le passeport dans son sac, la foule des passagers, l'uniforme de l'homme qui vérifie les documents et déjà elle est derrière le comptoir sur lequel le porteur a posé sa valise.

Autour, on parle français et anglais. Des journalistes étrangers rient, discutent, transportent le lourd matériel, des photographes et des cameramen de la télévi-

sion, des gros sacs en cuir et des porte-documents. Ils passent devant Ula et la voilà seule, face au douanier qui change de ton. Entre eux deux, la grande valise ouverte, ses mains à lui qui fouillent et la peur qui s'empare d'Ula et la rend agressive.

- Ce sont des choses achetées en Pologne, chez nous, siffle la voix du douanier visiblement hostile. Vous allez payer la douane. Il est défendu d'emporter des vêtements en cuir. Cela va coûter au total huit cent dollars, payables en devises étrangères. Allez à la caisse là-bas.

- Mais je vais rater l'avion, s'affole Ula, et je n'ai pas assez d'argent sur moi. Voyons, il n'est indiqué nulle part qu'on doit payer la douane pour les vêtements.

- C'est moi qui décide ici, s'emporte le douanier.

Ula serre l'enveloppe cachée derrière le grand sac à main qu'elle tient sous son bras gauche.

Il est évident pour elle que l'homme veut l'empêcher de partir et qu'il ne lui reste plus que quelques minutes pour lui échapper. Quand l'avion décollera, il sera trop tard.

- Très bien, je laisse tout ça ici, déclare brusquement Ula. Vous pouvez garder et la valise et les vêtements.

- Impossible. Le règlement le défend. Vous devez porter la valise là-bas, au fond, la laisser en dépôt et aviser ensuite, par la poste, votre famille ou vos amis pour qu'ils viennent la chercher.

Ula pivote sur ses talons, se précipite vers la porte du fond qu'il lui indique, la pousse et voit derrière deux soldats avec des carabines automatiques et un escalier étroit, mal éclairé. Alors, sans réfléchir, elle saisit la valise et la plante dans les bras du porteur, qui la regarde ébahi.

- Voici un cadeau pour vous, dit-elle, puis retourne au comptoir et crie presque : voilà, c'est réglé. Je m'en vais.

- Vous n'avez pas le droit de faire un cadeau pareil, siffle haineusement le douanier en scandant les mots, et vous ne partirez pas !

L'enveloppe, pense Ula. Il faut sauver les documents. Si l'avion décolle, ils vont me fouiller. C'est certain. C'est l'évidence. L'homme en uniforme de l'autre

côté du comptoir n'attend que cela pour exercer pleinement son pouvoir. Mais non, cela ne se passera pas comme ça. La guerre est terminée depuis trente-six ans. La Gestapo est partie. Je suis un citoyen muni d'un passeport français et j'ai des droits.

- Je veux voir le chef de service, dit Ula, et tout de suite. Où est-il ?

- Là-bas, lui répond une voix nasillarde, juste là-bas.

Ula agresse aussitôt le petit homme qu'on vient de lui indiquer, exige de voir le règlement et, malgré la sueur qui lui coule dans le dos, le tremblement stupide de ses lèvres, tous les signes physiques, en somme, de la peur dont elle a honte, parle de plus en plus fort.

- Le règlement vous permet de faire un cadeau en dehors de cette salle, déclare tranquillement le chef de service.

- Eh ! bien, je l'ai franchie la limite, là-bas, dans le fond.

- La porte n'était pas fermée derrière elle, proteste le douanier, qui est tout proche du bras gauche d'Ula sous lequel elle serre l'enveloppe et son gros sac à main, avec le manuscrit de Marek.

- Cela ne fait rien, rétorque le petit homme. Vous pouvez partir.

Ula jette un regard triomphal au douanier. Elle ne s'est pas trompée. Il est visiblement furieux de la tournure des événements. Furieux à un point tel qu'il lui dit à voix basse :

- Si je pouvais vous empêcher de sortir d'ici, je le ferais volontiers, mais ce n'est que partie remise. On se retrouvera.

Ula court déjà sur ses hauts talons en se tordant les chevilles jusqu'au passage qui mène vers la sortie, vers l'avion d'Air France qui est là, vers la liberté...

Encore un moment, un homme en uniforme examine son passeport et son billet, en penchant la tête. Puis, brusquement, il se redresse et Ula croit reconnaître le conducteur de la voiture qui l'avait si obligeamment reconduite, il y a une semaine à peine, chez Helena et André.

- Allons, murmure-t-il, tu vois bien que tu n'as plus l'âge de voyager, c'est trop fatigant pour toi. Tu es trop vieille.

Les lèvres d'Ula tremblent, elle enfonce le passeport et le billet dans sa poche, avance aussi vite qu'elle le peut déceimment jusqu'à l'avion et monte au moment où on s'apprête déjà à lever la passerelle. Tout en haut, il y a l'uniforme et le sourire stéréotypé de l'hôtesse d'Air France. C'est terminé ! Le cauchemar est fini. Elle n'a pas été fouillée, les documents et le manuscrit sont à l'abri. Elle s'en va en France et, dans quelques heures, elle descendra à Paris où les téléphones ne sonnent pas pendant des nuits entières, où les règlements sont affichés pour que chacun puisse les lire, où les magasins sont pleins et où le marché noir fait partie d'un folklore oublié depuis la fin de la guerre.

Ula se laisse tomber sur le fauteuil qu'on lui indique et se rend compte alors que ses genoux sont mous comme du coton. Le moteur tourne, la machine bouge, derrière le hublot les lumières disparaissent les unes après les autres. Quelques minutes, qui lui paraissent une éternité, et l'avion décolle, s'élève dans les airs, tandis qu'au-dessus de sa tête les petites lumières s'allument indiquant qu'on peut fumer.

Avec précaution, Ula pose l'enveloppe sur ses genoux, ouvre son sac, sort le paquet de cigarettes et cherche son briquet. Son voisin lui tend du feu avec empressement. Ula aspire profondément la fumée, se détend un peu et se mord les lèvres pour essayer de calmer leur tremblement. Son grand sac qui contient le manuscrit de Marek écrase ses genoux.

- Vous ne voulez pas que je vous débarrasse, offre son voisin. Il y a de la place dans les armoires, en haut.

- Non, merci, S'affole à nouveau Ula.

Elle croit déceler de la curiosité chez l'homme qui se montre si galant et ne tient plus en place. Alors, sac et enveloppe sous le bras, elle cherche à s'isoler dans les toilettes, retrouver son visage dans un miroir et la fraîcheur de l'eau froide sur ses mains.

Cela fait du bien. Ula se lave et se maquille avec beaucoup de soin. Dans ses oreilles, sonne encore la voix ironique de l'homme en uniforme : « Tu n'as plus l'âge de voyager. » Petit à petit, la rage se substitue à la peur. Une rage impuissante et honteuse. Elle aurait dû lui flanquer une gifle, lui répondre qu'elle gagne sa vie, tandis que lui n'est qu'un minable, incapable de payer un billet d'avion, crier n'importe quoi, mais ne pas se laisser tutoyer et ne pas fuir en acceptant l'injure.

Dans deux heures, je vais être à Paris, se répète Ula en soupirant. Après tout, personne ne saura jamais à quel point j'ai eu peur. Au fait, comment se fait-il que je me sois affolée ainsi ?

Son sac et l'enveloppe sont posés sur le siège des toilettes.

C'est vrai que je suis vieille, se dit Ula, et que je ne pourrais plus supporter un interrogatoire en règle, ou même une détention dans leurs fichues cellules communes. L'image de Marek se profile devant ses yeux. Non, elle n'est plus sûre d'elle-même, de sa capacité de recevoir des injures et des coups tout en se taisant pour ne pas trahir et pour ne pas livrer les autres. C'est vrai que, face à ces brutes, qui parlent pourtant la même langue qu'elle et qui détiennent entre leurs mains tous les droits, y compris celui de lui refuser le visa et par le fait même le droit de revenir dans son propre pays, elle est plus démunie maintenant qu'elle ne l'était autrefois face aux uniformes des S.S. et aux manteaux de cuir noir de la Gestapo.

En somme, la vieillesse c'est cela : la peur de la contrainte physique, pense Ula. L'incapacité de faire confiance à sa bonne étoile. Choiera, jure-t-elle entre ses dents, je n'aurais jamais cru que je deviendrais un jour à ce point minable.

Dans le petit corridor étroit, elle se cogne à deux journalistes français.

- Ils n'ont pas été très gentils avec vous, lui lance l'un d'eux. Qu'est-ce qu'ils vous voulaient au juste, ces brutes de douaniers ?

Ils osent qualifier de brutes des douaniers polonais, s'insurge intérieurement Ula, et aussitôt la réponse jaillit, cinglante :

- Et vous, vous n'avez pas été très galants messieurs. Vous auriez pu intervenir.

- Facile à dire, objecte l'autre. Nous avons passé trois semaines là-bas. On a été à Gdansk, on a rencontré Walesa, on est revenu à Varsovie pour l'enregistrement de Solidarité devant la Cour suprême et on a été mis à la porte d'Ursus quand on a voulu faire des entrevues et photographier les gars. Ce n'est pas jo-jo ce pays, mais ce qui s'y passe en ce moment est absolument fascinant. Nous non plus, nous n'étions pas sûrs qu'ils nous laisseraient partir avec notre équipement et notre matériel. Avec ces régimes-là, on ne peut jamais prévoir comment les choses vont tourner. D'ailleurs on vous a entendu parler polonais, alors on s'est dit que vous étiez en terrain de connaissance.

- Je suis française, dit bêtement Ula, tout en se le reprochant comme une sorte de trahison à l'égard de son propre pays.

- Française, mais d'origine polonaise, constate le plus âgé des journalistes, sur un ton où Ula croit déceler une pointe de mépris.

- Allez, dites-le donc, se fâche-t-elle, je suis en somme pour vous une sale étrangère.

- Allons, madame, proteste le grand gars devant elle, vous avez les nerfs en boule. Le bar est ouvert, prenez donc un bon verre de quelque chose, vous avez tout l'air d'en avoir besoin.

Ula ne répond plus, suit le passage étroit et se laisse tomber dans son fauteuil. L'homme assis à côté essaie d'engager la conversation, mais en vain. Ula a peur de lui, comme de tous ceux qui l'approchent, et elle voudrait bien s'endormir, mais cela non plus ne lui est pas permis, puisqu'elle doit veiller sur la précieuse enveloppe et sur le contenu de son grand sac à main.

C'est dans cet état de tension qui lui fait honte qu'elle effectue le voyage, puisqu'elle ne parvient à la surmonter qu'au moment où elle se retrouve enfin dans la rue, à Paris, en train d'attendre un taxi. Il pleut. Les voitures n'arrivent pas et un groupe de passagers forment une queue le long de la chaussée, qui brille sous la lumière du lampadaire. Une femme la dévisage, puis lui demande en polonais :

- C'est mon premier voyage à Paris. Savez-vous où je peux passer la nuit ? Je cherche un endroit où cela ne coûte pas trop cher. Demain, je m'en vais à Lille, où ma fille m'attend. C'est juste pour une nuit...

Elle est à la fois encombrante et pitoyable. Un agent double, pense Ula. Si je lui offre le gîte chez moi, elle va chercher sans doute à découvrir le contenu de cette fichue enveloppe. Non, ma brave dame, vous ne m'aurez pas avec vos simagrées.

- Du côté du Quartier Latin, il y a des petits hôtels, répond Ula poliment.

- Peut-on au moins prendre un taxi ensemble ? insiste la femme.

Non, pas de pitié, se répète Ula. Cette fois-ci, je n'ai aucune envie d'être l'éventuel dindon de la farce.

- Voici de quoi payer le taxi, dit-elle magnanime en lui tendant un billet de cent francs, le dernier qui lui reste.

- Je ne suis pas une mendiante, rétorque la femme, et une méchante lueur s'allume dans ses pupilles. J'ai de quoi payer.

Une voiture arrive et s'immobilise devant Ula qui, sans un mot, ouvre la portière, monte et la claque avec soulagement derrière elle.

La femme la regarde partir, et Ula a l'impression qu'elle est furieuse de ne pas avoir réussi à s'introduire dans son intimité. Je deviens folle, se dit-elle, complètement folle. Alors, pour échapper à l'atmosphère qui l'opprime, elle engage la conversation avec le chauffeur. Dès qu'il apprend qu'elle revient de Varsovie, il se met à lui poser des questions.

- Ce n'est pas malheureux quand même qu'ils soient pris dans des conditions pareilles, ces Polonais. Eux qui ont eu tant de mal pendant la guerre. Pauvres gens. Si courageux, si civilisés et, pourtant, on dirait que le sort s'acharne contre eux

Il lui fait du bien, ce chauffeur de taxi. Alors, tout en l'écoutant, elle essaie de retrouver ses esprits. En somme, son équipée folle n'a pas été un échec. Elle a rencontré une femme charmante, cette doctoresse Solin, elle s'est fait une nouvelle amie à qui elle pourra écrire, elle a exécuté une mission de confiance, puisqu'elle a sur les genoux cette enveloppe remplie de documents, Marek a pu examiner son manuscrit et il va arriver à Paris avant Noël. Pour une fois elle ne sera pas seule à rêver tristement devant son sapin artificiel. Elle aura quelqu'un à protéger et avec qui partager son réveillon.

Peu à peu, Ula retrouve sa bonne humeur, sa joie de vivre et son optimisme. Au moment où elle tourne la clef dans la serrure de sa porte, elle se sent déjà beaucoup mieux. Les lumières s'allument sous la pression de ses doigts, le bain coule, Ula s'offre le luxe de se déshabiller en lançant ses vêtements n'importe où, comme ça, en désordre, sur le plancher recouvert de tapis et sur les meubles, puis plonge dans l'eau chaude parfumée de mousse blanche.

En passant, elle a allumé la radio, une voix chante l'amour, son corps retrouve le confort de ses habitudes et elle soupire d'aise. Demain, elle lira et expédiera les documents, ensuite elle ira chez le coiffeur et se couchera tôt avec un bon livre,

pour affronter le bureau le surlendemain. Elle reprendra son existence à l'endroit même où elle l'a laissée en partant comme une folle à Varsovie, sans trop savoir ce qu'elle pourrait y faire et comment elle y serait reçue.

Non, elle n'écrira pas à Maria Solin, à Helena et à André avant une semaine. Il faut que la poussière retombe, que tout se calme en elle, pour que la peur et la honte qu'elle a vécues ne transparaissent pas, par hasard, dans une phrase malheureuse. Cela lui permettra d'envoyer de bonnes lettres, tendres et charmantes. Jamais personne ne saura ce qu'elle a vécu dans cet horrible moment du départ et jamais personne ne pourra s'en moquer. Au contraire, la voilà de retour après un acte de courage, avec la bonne conscience d'un service rendu.

La vie, sa vie, lui paraît soudain dominée par le luxe, le bien-être et une sorte de félicité parfaite. Ula sort de l'eau, sourit à son reflet dans le miroir, prend dans le réfrigérateur une bouteille de Perrier et plonge dans son lit. Les oreillers sont mous et elle se félicite d'avoir pensé à changer les draps avant son départ. Le décor, son décor familial, lui semble somptueux avec ses tables basses, ses lampes surmontées de jolis abat-jour et sa peau d'ours blanc posée par terre.

Ula s'endort presque aussitôt et, au réveil, retrouve un sentiment de félicité ignoré depuis très, très longtemps. Elle ouvre les volets à la lumière du jour, voit en bas les étalages de l'épicerie et a l'impression de rêver. Cette vision, habituelle pourtant, est, en ce moment tellement incroyable que, malgré sa nudité, malgré le froid de l'automne, elle se penche par la fenêtre pour mieux se persuader que le cauchemar est fini.

Au moment où l'odeur du café se répand dans l'appartement, Ula se promet d'expédier des colis à Helena et à Maria Solin. Elle se sent comme une privilégiée profitant des avantages odieux face à une foule de gens qui appellent à l'aide sans proférer un son, parce qu'on a muré leur bouche et qu'ils ne peuvent crier.

Autrefois, il y a bien longtemps, à l'époque de la guerre, la Gestapo avait exécuté des otages dans une des rues de Varsovie. Cela s'était passé à la suite d'un attentat commis contre un Allemand. L'exécution devait avoir valeur d'exemple. Pour qu'ils ne puissent pas crier : Vive la Pologne ! ils avaient cimenté le bas de leur visage, mais la foule qui s'était rassemblée avait crié à leur place, parce que c'était le seul réconfort que les gens pouvaient leur apporter.

Et moi, se dit Ula en buvant son café, je n'ai même pas le courage d'écrire et de signer un article sur la Pologne, tellement j'ai peur de ne plus obtenir, à l'avenir, mon visa...

Pacifiquement, tranquillement, d'un règlement à l'autre, les Soviétiques nous ont imposé le silence à tous, à ceux de Varsovie comme à ceux d'ici. S'il n'y avait pas Walesa et Solidarité, aucun journal français ne parlerait de la Pologne. Il y a quelques années à peine, dire ce qui se passait là-bas, ce que c'était exactement que la soviétisation, était impossible. Je me suis fait accuser de fascisme et je ne pouvais espérer publier un traître mot. Même pas une lettre à l'éditeur. Et pendant toutes ces années-là, plus d'un quart de siècle, ici à Paris, dans ce pays qui se considère comme la patrie du peuple le plus intelligent de la terre, des gens, et pas des moindres, lisaient ce torchon de *L'Humanité* et se gargarisaient des « progrès économiques accomplis par les pays de l'Europe de l'Est sous la bienveillante protection de la grande patrie du socialisme, la Russie soviétique * ».

C'est fou ce que les hommes sont bêtes quand ils veulent préserver leur bonne conscience et leurs petites manigances d'intellectuels en quête de notoriété.

Ua se secoue, avale son café et commence la lecture des documents contenus dans la grande enveloppe jaune. Des poèmes mal photocopiés, sur un pauvre papier grisâtre qui évoque dans son esprit des milliers de cellules de prison, entourées de barreaux, sorte de cages superposées, comme un jeu de blocs, dans lesquelles grimacent des visages humains qui ressemblent à celui de Kazik, déformé par un rictus ironique.

Il faut que j'aille chez le coiffeur, se dit Ula, comme si elle voulait s'exorciser et effacer ainsi les images qui surgissent devant ses yeux. Si je ne me dépêche pas, il y aura trop de monde et je serai obligée d'attendre...

* Extrait d'un éditorial publié par *L'Humanité*.

La charge des sangliers. ROMAN.

Chapitre 5

La noce

[Retour à la table des matières](#)

- On aurait peut-être pu le sauver, dit bêtement le docteur Skiba en se frottant les mains. Que veux-tu, j'ai essayé, mais je n'ai pas obtenu ces fichus antibiotiques. Ils vont nous les livrer dans quelques mois, paraît-il. Dans quelques mois, ou jamais...

Il a beaucoup changé Skiba. Sa constante gaieté a désormais un petit aspect factice qu'aggrave encore ce tic, nerveux sans doute, qui consiste à se froter continuellement les mains, comme s'il luttait ainsi contre un froid imaginaire.

Je l'ai détesté, je l'ai méprisé, pense Helena et, à le côtoyer jour après jour, me voilà en train de lui manifester une certaine amitié. C'est étrange comme on devient indulgent à l'égard des gens, à force de bien les connaître et de bien les situer dans notre univers kafkaïen. Helena jette un dernier regard à ce masque du petit garçon, sculpté par la mort, et s'en va. Le soir a rempli d'ombre son bureau, mais elle n'allume pas la lumière. Maria Solin, malade, n'est pas venue ce matin à l'hôpital. André rentrera tard, parce qu'il a un papier à écrire sur la libération de Jan Narozniak et de Piotr Sapelo. Helena se sent soudain très seule, assise ainsi derrière sa table de travail.

La médecine... Quand elle avait commencé ses études, en avait-elle rêvé d'exploits ! Elle se voyait en train d'aider des légions de malades, de sauver des vies et même de pratiquer des expériences dans des laboratoires avec l'aide d'étudiants motivés, appliqués et studieux. Une nouvelle Marie Curie-Sklodowska, en somme, qui trouve un médicament infaillible pour soigner le cancer !

La voilà, plusieurs années plus tard, obligée d'admettre qu'un jeune garçon de dix ans est mort parce que les médicaments qu'il faut acheter en Occident et payer en devises étrangères ne sont pas arrivés. Parce qu'elle et son collègue, le docteur Skiba, n'ont pas réussi, malgré les démarches et les combines, à les avoir. C'est aussi simple et aussi stupide que cela !

Ailleurs, on aurait pu le sauver, mais ici, cela n'a pas été possible. Et puis là, dans cet hôpital, on est en train de lutter non pas au nom de la médecine, mais juste pour un minimum vital à peine décent. Ce n'est plus un secret pour personne que les infirmières réclament des pourboires pour passer la bassine à un malade qui ne peut se lever. Les conditions d'hygiène se détériorent, on manque de gants pour opérer, de pansements, et même de seringues.

Les infirmières se plaignent des salaires insuffisants et elles ont raison, mais les étudiants, externes et internes sont impardonnables quand ils arrivent soûls à l'hôpital. Rien ne justifie un pareil relâchement ! La semaine dernière encore, Helena a fait une scène, parfaitement inutile d'ailleurs, aux deux externes qui avaient toutes les peines du monde à se tenir debout. Le docteur Skiba, qui passait justement par là, les avait forcés à partir et l'avait emmenée prendre un thé.

- Autrefois, lui avait-il dit, ils étaient communistes et croyaient avoir une mission, désormais ils se moquent bien de la société, du marxisme et même de la mère patrie. Ils veulent juste avoir leur diplôme et gagner de l'argent en ayant beaucoup de clients privés. C'est ça notre belle jeunesse !

Machinalement, Helena allume une cigarette. La médecine... Des journées qui se succèdent, la routine, les amoncellements de papiers à signer pour qu'une telle, ou un tel, puisse avoir un congé de maladie plus long, une pension d'invalidité, une dispense du service militaire, aller dans un sanatorium ou plus simplement partir en vacances... Le soir, André, tantôt surexcité et tantôt déprimé, le courage infaillible de Maria Solin, son propre sentiment d'inutilité et son angoisse de l'avenir.

Je suis fatiguée, se dit Helena en essayant de se secouer, mais elle sent bien que son découragement est plus profond que cela. En somme, qu'a-t-elle fait de sa vie ? Un marché aux illusions ? A-t-elle été trop ambitieuse, trop optimiste, trop romantique ? Que lui reste-t-il, en ce moment où ses rêves se sont effilochés, où elle ne croit plus en son métier et où elle sait qu'elle ne sera jamais un grand médecin, un spécialiste hors pair, ni même plus simplement un spécialiste meilleur que ses collègues ? Au cours des dernières années, elle a eu deux invitations à des congrès internationaux où elle a présenté des communications. À Budapest, comme à Vienne, on l'a écoutée poliment, mais, lors des discussions, elle a bien senti qu'elle n'apportait rien de nouveau. Forcément, Helena a beaucoup de mal à se procurer des publications et des revues étrangères spécialisées et, malgré l'effort qu'elle s'impose pour les étudier, elle ne comprend pas toujours l'intérêt de ce qui se fait ailleurs.

Lors de son voyage à Leningrad, elle a examiné des prothèses ultra-perfectionnées, mais qui n'étaient utilisées encore qu'au stade expérimental. De retour à Varsovie, elle n'a pu qu'en parler à un de ses cours, ne disposant ni de dessins ni de diapositives.

À Vienne, des collègues français avaient traité des effets de certains médicaments nouveaux mais, là encore, Helena s'était sentie exclue en quelque sorte, ne pouvant pas les avoir à Varsovie. Cynique, Skiba l'avait consolée :

- Voyons, ma chère, lui avait-il dit, ni là-bas, ni ici, on ne parvient à guérir les incurables. Ils se gargarisent de mots, nos collègues étrangers, tandis que nous, vous et moi, nous faisons ce que nous pouvons du mieux que nous le pouvons. Au bout du compte, ceux qui doivent mourir meurent, ceux qui doivent être infirmes le deviennent et les autres s'en sortent, parce qu'ils sont assez solides pour passer à travers n'importe quoi. L'essentiel c'est d'éviter des ennuis, parce que, dans ce bas monde, personne ne s'empresse de remercier, mais chacun attend l'occasion de se plaindre.

Helena écrase sa cigarette dans le cendrier en céramique verte, cadeau d'un malade.

Le but de la vie, le but de sa vie, c'est quoi au juste ? Helena ferme les yeux et, petit à petit, sous ses paupières prend forme l'image du docteur Rybicki, de tonton Andrzej, en train de jouer au ballon avec Inka. Cela se passait à Celestynow par

une chaude journée de juillet. Il courait derrière le ballon, transpirant à grosses gouttes, fatigué, essoufflé et plein d'entrain.

- Venez vous reposer, lui avait crié le curé Marianski !

- Jamais de la vie avait répondu le tonton Andrzej, tant qu'Inka ne sera pas épuisée, je ne lâcherai pas. C'est un pari entre nous deux.

L'image s'efface et il n'y a plus que celle d'Inka qui, les bras chargés de fleurs, avance à sa rencontre.

Helena ouvre les yeux et se redresse. Ce qui compte, c'est de donner le bonheur. Elle va organiser le mariage d'Inka. Des noces fantastiques où l'orchestre va jouer jusqu'à l'aube.

Quand Inka avait épousé Wlodek, Helena était à Paris avec André, d'où elle lui avait expédié, avec un soupir de soulagement, un gros paquet rempli de divers objets de toilette. C'était pour elle la meilleure façon d'oublier Inka et Wlodek, fils de Magda qui, contrairement à sa mère, était taciturne et ennuyeux. Mais, cette fois-ci, Inka et Kazik vont former un couple, un vrai !

Il va la protéger, la choyer et l'adorer, se dit Helena, alors autant fêter l'événement comme il se doit. Quand Inka était petite, je l'ai détestée, puis elle me fut indifférente et maintenant, soudain, j'ai envie de racheter ces années, de lui montrer que je l'aime, d'être avec elle et de cesser de jouer le rôle de sa soeur aînée. Après tout, c'est bien ma fille et non pas celle de ma mère. Irena n'a qu'à s'effacer. Je reprends ma place. C'est moi qui lui ai donné la vie et personne d'autre.

Helena se lève, prend son manteau et s'en va. L'odeur de l'hôpital reste accrochée à ses vêtements, mais dehors le vent froid la balaie. Helena monte dans sa voiture, fait un signe de la main au gardien qui lui ouvre la barrière et puis, au fur et à mesure qu'elle roule vers la maison, devient fébrile. Madame Nalkowska va se débrouiller pour acheter des sucreries, elle lui a déjà envoyé l'argent nécessaire, mais il lui reste à trouver du champagne et pas n'importe quel champagne ! Du vrai champagne français et en quantité suffisante pour qu'il coule à flots. En dehors de la famille il y aura une centaine de personnes ; des amis d'André du journal, ses collègues de l'hôpital, des gens que Kazik tient à avoir et puis quelques figures connues de Solidarité pour donner à la noce un caractère plus solennel.

Contrairement à ses prévisions, André est déjà de retour et lui ouvre la porte. Visiblement, il est de mauvaise humeur, mais Helena fait semblant de ne pas le remarquer et se met à parler de la noce. Au fur et à mesure qu'elle lui explique ce qu'elle projette de faire ses idées se précisent.

- Tu comprends, cette dame Teinhof, que j'ai soignée, a tout vendu : son appartement, ses meubles et même ses vêtements. Pendant des décennies, sa famille a été polonaise, mais Clara Teinhof affolée par ce qui se passe chez nous a soudain opté pour le poste qu'on a offert à son mari au début du printemps, à Berlin-Est. C'est une brave femme, en fait, puisque pendant la dernière Guerre mondiale ses parents, comme ses beaux-parents d'ailleurs, n'ont pas voulu profiter des avantages qu'ils auraient pu obtenir en se déclarant Volks-Deutche ou Reich-Deutche. Ils y avaient parfaitement droit, compte tenu de leurs origines, et pourtant ils ont préféré lutter dans le maquis. Depuis, Clara Teinhof a vieilli, elle a élevé quatre enfants et elle est profondément persuadée qu'ici elle ne parviendra jamais à leur assurer une existence stable et calme. Du coup elle a décidé, avec son mari, de s'expatrier pour toujours.

André ouvre la bouche, mais Helena ne le laisse pas parler.

- Allons, ne proteste pas, c'est mon ancienne malade, et je la connais mieux que toi. Ils vivent à Berlin, il est ingénieur et il a beaucoup de relations là-bas. Pendant des années il a voyagé pour des raisons professionnelles et il en a profité pour préparer le terrain. Donc je vais lui téléphoner demain et lui annoncer mon arrivée. La semaine prochaine je prends la voiture et je pars. C'est bien le diable si je ne reviens pas avec le coffre rempli de bouteilles de champagne français.

- Tu es complètement folle. On me refuse mes articles les uns après les autres, je n'ai pas le droit d'écrire que Narozniak a été malmené par la milice et toi tu ne penses qu'à organiser la noce pour Inka, comme s'il ne se passait rien de plus important dans ce pays !

André marche de long en large, tandis qu'Helena passe dans la cuisine et commence à préparer le dîner.

- Il reste des oeufs, cela te va ? demande-t-elle à travers la porte ouverte.

André s'approche et la toise du regard. Il a maigri au cours de ces derniers mois et deux petites rides se sont creusées au coin de sa bouche. Helena, qui sent

monter en elle un sentiment de tendresse, ou peut-être de pitié, caresse doucement sa joue. Cela suffit pour qu'il la prenne dans ses bras et la serre contre lui.

- Allons, chérie, dit-il, si tu veux acheter du champagne français tu vas en acheter et tu vas même te faire arrêter à la frontière. Pendant ce temps-là, je vais passer des nuits blanches à t'attendre comme un imbécile. En somme, tu feras ce que tu voudras. J'ai eu tort de m'emporter. Mais tu sais, ce n'est pas très gai de ces temps-ci pour moi. Les gens de Solidarité me traitent comme un mouchard potentiel, notre rédacteur en chef soupçonne que je suis de connivence avec tous les grévistes du pays, nous avons mis les censeurs à la porte et pourtant cela n'arrange rien. Mes émissions à la radio sont examinées à la loupe et tout le monde autour de moi ne fait que discuter et s'énerver. Tiens, j'ai passé tantôt chez maman. Son téléphone a enfin cessé de sonner, mais la voilà qui se demande si ce n'est pas de mauvais augure, sans doute parce qu'elle est malade et que cela ne lui arrive pas souvent.

« Marek, pour sa part, campe chez Kazik et il paraît que nous n'aurons pas le plaisir de le voir avant son départ. Ajoute à cela qu'on ne peut parler ces temps-ci et qu'il me répond au téléphone par des grognements, dans le genre oui, non, peut-être, sans doute et je ne sais quoi encore. Je comptais qu'en fin de semaine on irait à Celestynow mais, puisque tu veux aller en Allemagne, c'est impossible. »

- Je crois que je t'aime, dit doucement Helena, seulement cela ne me suffit pas. J'ai besoin de faire des choses et à l'hôpital c'est de plus en plus désespéré, parce qu'on manque de tout. Inka n'a pas eu une existence très gaie jusqu'à présent, alors j'ai envie de lui organiser une véritable fête. Une fête de l'amour !

- Te dire que je te comprends serait exagéré, constate André en s'éloignant. Les femmes sont imprévisibles.

- Oh ! les femmes, les hommes, chacun a des lubies à ses heures.

- Soit, en tout cas je viens de mettre la main sur une revue française, regarde...

Helena s'approche de la table sur laquelle André a étalé les photos de Lech Walesa, porté par la foule après l'enregistrement de Solidarité devant la Cour suprême. À côté il y a le gros titre : « Ce que les Polonais risquent pour nous », et un commentaire où on alterne la description des pénuries dans les magasins de Var-

sovie avec celle de la menace d'une invasion soviétique. Il y est question aussi des manoeuvres des armées du Pacte de Varsovie.

- Très rassurant, commente Helena.

- Oh ! je ne crois pas que les Soviétiques vont prendre le risque de charger la foule, constate André, mais ce n'est quand même pas le moment de se préoccuper du mariage d'Inka et de livrer une bataille rangée pour acheter du champagne français à Berlin-Est.

- Tu sais, murmure Helena rêveuse, un jour maman a décidé que, pour mon anniversaire, elle organiserait un festin et inviterait tous ses amis. C'était pendant la guerre et je n'étais encore qu'une petite fille. Maman a vendu la montre en or de papa et elle a acheté au marché noir une montagne de vivres. Je n'ai jamais oublié cette journée-là et je peux te décrire, aujourd'hui encore, ce qu'il y avait sur la table. À l'époque où j'étais prisonnière de guerre, j'en ai rêvé toutes les nuits. Je ne l'ai jamais raconté à personne, mais aussi stupide que cela puisse paraître, cela m'a aidé à passer à travers la captivité. Comment t'expliquer cela ? C'est comme si je possédais la preuve que rien n'est impossible !

- Allons Helena, sourit André, je n'ai jamais connu personne qui serait aussi proche de son enfance que toi. C'est à croire que tu ne seras jamais tout à fait adulte, ma fille, quoi que tu fasses et quoi que tu dises.

* * *

Helena roule lentement derrière le convoi militaire. Elle suit le camion, chargé de soldats, jusqu'à la frontière, puis soudain elle se retrouve seule, entourée de douaniers armés de mitraillettes automatiques. Le camion est passé. Il n'y a plus que quelques ouvriers qui traversent la frontière à pied pour aller travailler de l'autre côté.

Helena descend et, tandis que les douaniers en uniforme examinent sa voiture, un officier, plutôt âgé, l'emmène dans la grande pièce vide, où près de la porte des soldats armés montent la garde.

- La frontière est fermée pour les ressortissants polonais, avez-vous un permis spécial, demande-t-il.

- Bien sûr. Je suis convoquée chez une malade. Elle m'attend. Voici les attestations de deux médecins allemands.

Helena est parfaitement calme, mais des souvenirs l'assaillent. Voici des camions qui circulent dans les rues de Varsovie. Des gros camions recouverts de toiles imperméables vert foncé, qu'on appelait alors des « budy ». C'est la rafle qui commence, les camions s'arrêtent et des soldats s'affairent à ramasser des passants. Ils jurent et profèrent des menaces, font monter des gens dans les véhicules et repartent. Plusieurs parmi eux ne reverront plus jamais leurs proches...

- Médecin, dit lentement l'officier en polonais, et il y a une intonation respectueuse dans sa voix.

- Vous parlez un polonais parfait, le flatte Helena, sans le moindre accent.

- J'ai été marié avec une Polonaise, dit l'officier. Elle est morte, mais je n'ai pas oublié. Pourtant il y a longtemps de cela, avant la guerre, vous n'étiez pas encore née.

- Je vous demande pardon, proteste Helena, pendant la guerre je fréquentais l'école primaire.

Derrière le dos de l'officier il y a une porte que quelqu'un ouvre, puis referme brusquement.

- *Polnische Wirtschaft* *, dit l'officier, en passant à l'allemand, c'est toujours la même chose. Quand on ne veut pas travailler, quand on fait des grèves malgré l'excellence des services de nos grandes patries socialistes, c'est cela que ça donne ; la misère et la famine. Il ne faut pas s'imaginer que nous sommes prêts, nous les pays frères, à supporter une pareille gabegie.

Helena ne peut s'empêcher de sourire. Cela à l'air d'une comédie jouée par un mauvais acteur. L'officier en face d'elle semble répéter une leçon, mais contrairement à ceux d'autrefois, ceux dont elle se souvient avec une incroyable acuité, malgré les années qui se sont écoulées depuis la dernière guerre, il n'a pas l'air convaincu. Il est vieux, fatigué, triste et il a l'expression d'un chien battu.

- Vous savez, dit doucement Helena, votre femme n'aimerait peut-être pas que vous me parliez de la gabegie polonaise.

* Expression péjorative : l'ordre à la polonaise.

Comment se fait-il qu'elle ne ressent plus aucune haine en face de cet homme qui porte pourtant l'uniforme allemand et qui semble prêt à l'insulter ? Après tout, c'est peut-être lui qui a tiré cette balle dans les jambes de son père en le rendant ainsi infirme pour le reste de ses jours ; sait-on jamais ?

Helena a l'impression d'avoir vécu la guerre dans une autre existence, par personne interposée, comme une époque révolue qui n'existe plus que dans les pages d'un livre d'histoire.

- Vous pouvez partir, dit l'officier en repoussant d'un mouvement brusque sa chaise.

Ils traversent ensemble la grande salle vide. Dans un coin un homme assis devant une table ronde lit son journal. Dehors les douaniers entourent toujours encore sa voiture et, en s'approchant, Helena constate qu'ils ont enlevé un pneu. Ils s'écartent en silence, leurs carabines automatiques braquées en avant, visages inexpressifs, semblables à des automates.

- Comment vais-je repartir ? demande Helena à l'officier.

- Comme vous le pourrez, constate-t-il en pivotant sur ses talons. Tout le monde doit travailler y compris les Polonais qui rêvent de liberté.

Sans un mot, Helena enlève son manteau, ouvre le coffre, sort le cric et se met à reposer le pneu. Derrière son dos, elle sent les regards narquois et ironiques. Deux autres ouvriers passent devant elle, les têtes penchées comme s'ils ne voulaient pas la voir. Cela dure très, très longtemps et Helena fait preuve de beaucoup de maladresse. Il commence à neiger quand finalement, elle monte dans son auto et lance le moteur. La barrière devant elle se lève et la voilà en Allemagne de l'Est.

Je vais avoir du champagne français pour Inka, se répète Helena en serrant les dents. Je vais l'avoir et plus cela sera difficile mieux cela vaudra. C'est la moindre des choses que je lui dois après toutes ces années.

La route s'élargit, elle est bien asphaltée, et la voiture roule sans sursauter sur les cahots comme cela avait été le cas du côté polonais. Ils sont riches, ces Allemands constate Helena avec amertume, puis elle essaie de penser à autre chose en fumant une cigarette.

À l'entrée des faubourgs de Berlin-Est, une patrouille de police l'arrête et examine ses papiers, mais elle repart presque aussitôt.

La famille Teinhof habite un quartier où se sont conservés quelques vieux édifices. Les lanternes hautes éclairent parcimonieusement les façades et Helena a beaucoup de mal à trouver le numéro qu'elle cherche. Elle s'arrête finalement et, au moment où elle retire la clef de contact, une immense fatigue s'abat sur ses épaules. L'air froid lui fait du bien pourtant, et la cage d'escalier, d'une propreté méticuleuse avec ses boiseries au premier palier, lui inspire confiance. La porte de l'appartement s'ouvre, on la reçoit les bras ouverts, madame Teinhof et son mari la débarrassent de son manteau, prennent sa valise, l'emmènent au salon, lui apportent du thé bien chaud et l'assaillent de questions.

- Qu'est-ce qui se passe à Varsovie ? Est-il vrai que les gens ont plus rien à manger ? Est-il vrai que l'offensive soviétique est imminente ? Est-il vrai qu'on coupe le courant et que les maisons ne sont ni éclairées, ni chauffées ? Est-il exact que les miliciens ne se montrent plus et que les agressions des passants, les vols avec effraction et les viols collectifs sont monnaie courante ? Est-il vrai que les gens de Solidarité sont tous des juifs et des hooligans ? Croit-elle que les chars soviétiques vont tirer sur la population de Varsovie ?

En formulant cette dernière question, Clara Teinhof baisse la voix et se penche vers Helena. C'est une petite femme, toute en rondeurs, dont les cheveux, sagement coiffés en chignon, sentent la lavande. Son mari, grand, solidement planté sur ses deux jambes, se tient un peu à l'écart. Son visage carré, au menton volontaire, n'a pas vieilli. Il y a quelque chose de martial dans sa façon de se tenir et de se déplacer qui vient sans doute du fait que son dos est droit, ses muscles tendus sous la peau et ses traits inexpressifs.

Là-bas, à Varsovie, ils avaient tous les deux l'air d'être des Polonais de pure souche, ici, dans le décor du petit salon, où des napperons de dentelle faits à la main recouvrent tables et appuis-bras des fauteuils et où le sofa est encombré de coussins revêtus de housses tricotées, de couleurs vives, ils sont différents.

Ils ressemblent, pense Helena, à ces photos des parents des officiers de la Wehrmacht qu'ils plaçaient pendant la guerre sur les dessus des cheminées ou sur les tables de nuit des appartements réquisitionnés, dès qu'ils y arrivaient pour s'y installer.

Clara Teinhof verse le thé. La grosse théière, revêtue d'une housse rose, elle aussi tricotée sans doute par la maîtresse de maison, pour tenir au chaud son contenu, a un petit air rassurant.

Depuis la guerre, ils ont essayé par divers moyens d'alimenter des haines, se dit Helena, mais finalement ne sommes-nous pas tous pareils, nous les citoyens des pays soviétisés ? Maudite soit leur propagande qui nous empêche de faire bloc, de créer une solidarité nouvelle, d'effacer le passé et de lutter ensemble pour notre avenir commun.

- Pas de grèves ici, demande-t-elle songeuse ?

- Hm, grogne Gerhard Teinhof, il y a eu une tentative du côté des cheminots. Cela da duré qu'une journée. Ils ont déchargé les trains et les marchandises ont été envoyées sans aucun retard par camions. Les chauffeurs ont roulé comme des fous pour rattraper le temps perdu. C'est à croire que nous avons un complexe de moutons, obéissants et efficaces. C'est désespérant, mais c'est ainsi !

Clara Teinhof regarde son mari avec des yeux admiratifs, puis se ravise, se précipite vers la porte, l'entrouvre, vérifie qu'il n'y a personne sur le palier, la re-ferme et revient à sa place.

- Sous Hitler, c'était simple, dit pensivement Helena. On haïssait l'occupant, on luttait pour la liberté et on espérait la libération. Nous étions unanimes. Maintenant c'est infiniment plus compliqué. D'un côté il y a Solidarité, l'espoir, et de l'autre le Parti qui se décompose littéralement et qui recule pas à pas en s'efforçant sans cesse de regagner les parcelles de terrain concédées la veille. Les membres du Parti renvoient massivement leurs cartes. Il n'est plus à la mode de fréquenter les réunions du Parti, cela a cessé de rapporter et cela peut, en plus, nuire. Mais des zones de résistance au changement demeurent et elles sont d'autant plus puissantes que les Soviétiques veillent et les alimentent. Les gens, sont à la fois fiers de ce qui s'est produit à Gdansk et inquiets. Chez certains, l'inquiétude prédomine. Ils ont peur de perdre le peu d'économies qu'ils ont réussi à ramasser. Ils préfèrent un pouvoir inefficace et même corrompu à l'incertitude.

- Ils ont peur des Russes ? demande Gerhard Teinhof.

- Non, je ne le crois pas, répond Helena en pesant ses mots. Plutôt des pour-parlers secrets que de la charge ouverte de l'armée, plutôt des pénuries que d'une insurrection. D'autres, des jeunes et des moins jeunes, des professionnels et des ouvriers, des paysans et des citadins sont soulevés par un enthousiasme qui n'a pas eu cours chez nous depuis des décennies. Ils ont l'impression qu'on va tout changer, tout recommencer à neuf, tout réformer. Tenez, les journalistes, par exemple, se sont mis à écrire des vérités qu'on discutait autrefois, il y a un an à peine, derrière les portes fermées, dans le cercle restreint d'amis très sûrs. Pour la première fois depuis la guerre, on fait la queue pour acheter les journaux et on se précipite à la maison le soir pour ne pas rater les nouvelles à la télévision.

- Il doit y avoir des règlements de comptes sauvages, constate Gerhard Teinhof. J'imagine ce qui se passe dans l'entreprise où je travaillais. Mon chef a été renvoyé à la maison par des employés subalternes qui ont formé un syndicat libre. Quelqu'un me l'a fait savoir dans une lettre apportée par un ami.

- Oh ! c'est très civilisé, chez nous, dit Helena, avec une pointe de fierté dans la voix. Je sais que dans plusieurs endroits les directeurs ont été priés de rentrer chez eux et de ne plus se montrer au bureau, mais on leur verse leur salaire et on ne les persécute pas.

- C'est beau, apprécie Teinhof en vidant, dans le grand cendrier en céramique, particulièrement laid, le reste des cendres de sa pipe, mais où va-t-on prendre l'argent pour les payer en double ces directeurs, les anciens afin qu'ils se tiennent tranquilles, et les nouveaux pour qu'ils produisent ? Une révolution pacifique, cela coûte cher. L'Occident réclame le remboursement des dettes contractées par la Pologne...

- L'Occident, répète Helena, devrait le réclamer à Moscou et non pas à Varsovie. Je me demande qui nous a ruiné, nos dirigeants, ou les camarades du Kremlin qui ne font que nous exploiter, vous ici et nous là-bas.

Gerhard Teinhof s'apprête à ajouter quelque chose, mais au même moment Clara annonce que le dîner est prêt. La table est dressée dans la pièce voisine ; nappe blanche et argenterie, des verres de cristal qui renvoient la lumière et la belle porcelaine, semée de petites fleurs roses, du style Bidermeier.

Un monde oublié, pense Helena, que je croyais mort et qui subsiste pourtant. Au fur et à mesure que Clara Teinhof apporte les plats, son malaise grandit. Le

gros rôti, qui baigne dans sa sauce, semble être presque une injure. Helena, qui a du mal à avaler, fait un gros effort pour demeurer calme et polie.

- Eh oui ! ça ne va pas aussi bien de ce côté du mur que de l'autre, où ils ne manquent de rien, pérore Gerhard Teinhof, mais j'ai un bon poste et nous ne pouvons pas nous plaindre. Ma secrétaire se charge de certains achats et Clara n'est pas obligée de faire la queue. Certes, on nous reproche dans plusieurs milieux d'avoir vécu en Pologne et je dois vaincre souvent des réticences mais, dans l'ensemble, c'est plus facile ici qu'à Varsovie.

- Là-bas on riait beaucoup, objecte doucement Clara Teinhof, on riait de tout et de rien, ici les gens sont tristes. Je me souviens qu'avec nos amis on se racontait des blagues et on se passait des caricatures. Maintenant je l'apprécie, parce que je dois faire constamment attention à ce que je dis et à ce que je fais. Heureusement Gerhard a des bonnes relations au bureau, mais moi je passe mes journées à ne pas ouvrir la bouche. Tant qu'il n'est pas rentré, il n'est pas question pour moi de parler. Vous me comprenez ? Parler vraiment à coeur ouvert.

Helena avale avec application une bouchée du gâteau tiède, fraîchement sorti du four.

- Vous ne savez pas comme je vous attendais, dit encore Clara Teinhof. Enfin je peux poser des questions et obtenir des réponses. Des vraies questions et des vraies réponses...

Sans trop savoir pourquoi, Helena se met à raconter son passage de la frontière en évitant de mentionner sa pitoyable aventure avec ce pneu démonté par les douaniers. Au contraire elle s'efforce de décrire l'officier qui parlait polonais et sa façon d'être aimable. Ils sont en train de prendre leur café, chaud et fort, au salon et Clara Teinhof débouche la bouteille de Wisniak, qu'Helena leur a apportée, en s'extasiant sur sa couleur.

- Bon ! annonce Gerhard Teinhof, comme pour indiquer qu'à partir de là il prend les affaires en main, puisqu'il s'agit d'une opération majeure.

« Je me suis renseigné et vos caisses de champagne français vous attendent déjà à l'entrepôt. Mon homme de confiance va les sortir dès qu'il touchera l'argent et les charger sur le train. Non, ne protestez pas, il n'est pas question que vous puissiez les transporter dans votre voiture. D'ailleurs je ne veux pas vous laisser

voyager seule sur les routes. Vous avez eu de la chance de tomber sur cet officier. Ils peuvent être sauvages à la douane.

« La frontière polonaise est fermée, en fait, et même quand quelqu'un, comme c'est votre cas, a un permis spécial, ils se déchaînent. Vous ne vous rendez pas compte, mais à certains postes frontières ils lâchent les chiens policiers. Vos douaniers étaient exceptionnellement affables, sans doute parce que vous avez passé à l'heure où les ouvriers franchissent la frontière à pied pour se rendre à leur travail. Mais un peu plus tard, dans la journée, ou encore le soir, c'est comme pendant la guerre, à l'époque de la Gestapo. Ils montent sur les trains avec des chiens et vident les bagages des passagers polonais en détruisant ce qu'ils peuvent, comme ça, exprès, pour les empêcher d'emporter avec eux des victuailles.

« Je les ai vus de mes propres yeux, lors de mon dernier voyage au mois de juillet. Depuis, je ne suis pas allé en Pologne. Toutes nos missions commerciales ont été suspendues. La solution ce n'est donc ni le train de passagers, ni la voiture, mais un wagon-salon, spécialement organisé pour vous. Laissez-moi faire, je ne suis pas ingénieur des chemins de fer pour rien. J'ai mes entrées parmi les cheminsots.

« Nous allez partir, mon cher docteur, dans trois jours très exactement, dans un équipage dont vous n'avez jamais rêvé, votre voiture sagement placée sur une plate-forme et vous allez descendre quelque part de l'autre côté de la frontière, aux petites heures du matin, dans la belle campagne polonaise. »

- Mais c'est fantastique, se met à rire Helena. Cela va me rappeler les souvenirs de mon enfance quand je transportais des armes sur les wagons de marchandises et que je descendais avant d'arriver à la gare de Varsovie en ayant plus peur de me perdre entre les réseaux des rails que de rencontrer une patrouille des S.S.

C'est curieux, pense Helena, quand eux évoquent la guerre, ils le font avec une certaine complaisance mais, quand moi je le fais, aussitôt il y a entre nous une sorte de gêne.

Au troisième verre de Wisniak, Clara Teinhof, se met à parler de sa maladie, de la façon suivant laquelle Helena lui a sauvé la vie et de sa reconnaissance. Gerhard Teinhof acquiesce en tirant sur sa pipe.

Helena se sent bien entre eux deux. Clara exagère, c'est évident, mais il est bon d'entendre qu'on a quand même réussi à faire quelque chose pour quelqu'un, pour cette petite femme dont les yeux se remplissent de larmes et aussi pour cet homme, un peu bourru, son mari, qui semble lui manifester beaucoup de tendresse. Au moment où ils se souhaitent bonne nuit, Clara s'approche timidement et embrasse Helena sur la joue. C'est un geste chaleureux, spontané et amical. Puis il y a la chambre à coucher avec son grand lit, des draps frais, parfumé à la lavande et le gros édredon de duvet sur les pieds.

Helena s'étire voluptueusement et s'endort presque aussitôt, pour se réveiller tard le lendemain. Dans l'appartement, flotte l'odeur du café qui charrie des souvenirs vagues. Helena pénètre dans la pièce voisine où Clara l'attend. Bien qu'il soit à peine huit heures, Gerhard est déjà parti au bureau. Elles passent la matinée à bavarder et, dans l'après-midi seulement, sortent en ville.

Dans les rues, les passants, les monuments et les immeubles se fondent pour Helena avec la grisaille du ciel. Il fait froid. Devant quelques magasins des queues se forment et Clara Teinhof se précipite pour faire des achats. Elles attendent dans la foule de gens calmes, disciplinés et silencieux. Cela ne dure qu'une heure et, à l'intérieur de l'épicerie, il y a sur les étagères des produits aussi précieux que le sucre, les confitures et le café. Clara achète fiévreusement, comme un joueur qui devant la table verte s'apprête à miser sur plusieurs numéros à la fois.

- Je n'en n'ai pas vraiment besoin, dit-elle à Helena, mais c'est toujours bon d'avoir une petite réserve. Le café c'est pour vous.

Au cinéma, en face, on affiche un film. Une femme en carton sourit à un homme en carton ; c'est vieillot et c'est triste. Elles marchent jusqu'au mur qui les sépare de Berlin-Ouest, mais évitent de s'approcher pour ne pas rencontrer la patrouille, les soldats armés et leurs chiens policiers en laisse. Ensuite, c'est le retour à la maison, la bonne chaleur de la cuisine, les rideaux qu'on tire soigneusement pour que la lumière ne se voie pas et pour qu'aucun souvenir de l'extérieur ne pénètre plus à l'intérieur.

Gerhard rentre et ils ont bientôt l'impression d'être coupés du monde sous la lumière de la lampe dont l'abat-jour en porcelaine, peint à la main, a connu sans doute des temps meilleurs.

Helena se laisse vivre, comme quelqu'un qui profite des vacances pour effacer de son esprit les traces de son existence quotidienne à laquelle il vient d'échapper et qu'il sait devoir retrouver. Très maternelle, Clara Teinhof, oublie le respect de la malade pour son médecin et s'affaire autour d'Helena comme si elle était une jeune parente en convalescence.

- Vous devez manger, insiste-t-elle. Ce sont des petits gâteaux faits avec des oeufs et du beurre. C'est bon pour la santé. Encore une tranche de fromage ? Mais, oui, j'y tiens.

Le lendemain, samedi, le frère et la belle-soeur de Gerhard leur rendent visite et Helena devient le point de mire. Les questions se répètent, se croisent et s'enchevêtrent. Incrédules ils écoutent ses réponses. Il y a beaucoup de sympathie dans l'air, mélangée de crainte pourtant et d'appréhension.

Au fait, ces braves gens, se dit Helena, pensent que nous sommes complètement fous avec notre Solidarité, notre goût de liberté et notre désir d'une justice démocratique. Ils sont persuadés que cela ne peut pas réussir et ils ont surtout peur que cela arrive chez eux, mais ils le cachent pour éviter de me faire de la peine. Par moments j'ai l'impression qu'ils sont reconnaissants aux Soviétiques de freiner notre volonté de changement, et peut-être aussi, par ricochet, la leur.

- Vous savez, nous n'avons pas oublié l'arrivée des Soviétiques, conclut le frère de Gerhard en soupirant. Ce que je demande personnellement c'est qu'on puisse profiter encore un peu de cette tranquillité que nous avons chèrement gagné. La démocratisation ne peut apporter que des pénuries et des arrestations. Ici on ne plaisante pas avec ces choses-là. Quand la milice arrête des gens, il arrive qu'on ne les revoie jamais plus. Chez nous, les journaux clandestins sont impossibles. Les contrôles sont trop sévères. Les jeunes oseront peut-être un jour, mais notre génération certainement pas !

- Et pourtant des mouvements d'intellectuels dissidents existent, objecte Gerhard. Allons, autant parler d'autre chose, vous êtes déprimants avec votre pessimisme et vos angoisses.

Une journée encore, puis une nuit et c'est le départ. Helena arrive avec Gerhard à la gare de triage. Clara l'a embrassée, en pleurant, sur le seuil de son appartement et Helena a l'impression d'avoir quitté un cocon pour plonger à nouveau dans la réalité.

Ils descendent de la voiture, Gerhard porte sa valise chargée de gâteaux et de pots de confitures faites par Clara, la neige commence à tomber et les rails brillent dans la grisaille du matin. Un homme en uniforme noir vient à leur rencontre. Il sourit, il est affable, il aide Helena à monter dans le wagon, il prend les clefs de sa voiture et l'assure qu'il se charge de tout.

Gerhard la rejoint et ils pénètrent à l'intérieur d'un étrange compartiment, où on a placé les banquettes le long des parois et des tables au milieu, où les bagages sont entassés dans un coin et où quelques hommes jouent aux cartes en buvant du vin du Rhin.

- Salut, dit joyeusement Gerhard, voici une belle femme pour rendre votre voyage plus fascinant.

Aussitôt ils sautent sur leurs pieds, s'inclinent cérémonieusement devant Helena en claquant les talons et serrent avec effusion la main de Gerhard. Ce sont ses collègues qui reviennent d'un voyage en Italie. Ils ont passé des vacances merveilleuses, ils ont rencontré les ingénieurs italiens avec lesquels ils ont eu des discussions professionnelles au sujet d'un contrat, ils ont acheté des cadeaux pour leurs familles, ils ont apporté un chargement de vin blanc, ils ont visité Rome et Florence et ils ont campé pendant tout ce temps-là dans ce « Wagonsalon », comme ils disent.

- Les cheminots italiens ont été merveilleux, raconte un des ingénieurs. Ils se sont débrouillés pour placer notre wagon sur des voies isolées, où on dormait comme des pachas, ils nous ont assuré un approvisionnement en eau, absolument impeccable et ils n'ont pas manqué de nous apporter du Chianti à chaque arrêt. Mon Dieu ! ce qu'il peut être beau et riche ce pays ! Il est vrai qu'ils ignorent l'ordre et la discipline, mais les escalopes de veau au parmesan, à la milanaise, sont un vrai rêve !

Les hommes bavardent et plaisantent, tandis qu'Helena les écoute en fumant en silence. Ils parlent allemand, ils se conduisent comme des collégiens, heureux de faire l'école buissonnière, et tout cela se passe sur une voie de garage, dans un train de marchandises, à Berlin-Est. Cela tient à la fois du rêve et du cauchemar.

Helena découvre un monde dont elle ignorait l'existence, mais elle a beaucoup de mal en même temps à repousser les souvenirs qui l'assaillent. Des souvenirs de

sa lointaine enfance, qui sont plus proches, pourtant, que ceux d'il y a quelques semaines ou quelques mois.

Des wagons de marchandises sales, des camarades du maquis couchés par terre, des sacs à dos remplis de grenades, en guise de coussins.

- Défense de faire du bruit et d'allumer la lumière, leur dit le vieux cheminot, au visage couvert de suie, qui apporte des gamelles remplies de café chaud et des gros morceaux de pain avec du lard salé.

Helena se secoue, essaie de prendre part à la conversation, pose des questions dans son allemand courant, mais pas très grammatical et apprend que des équipes pareilles se font deux à trois fois par an, que, pour les ingénieurs, c'est une excellente façon de voyager et aussi une occasion d'effectuer quelques affaires. Leurs supérieurs les ignorent avec d'autant plus d'empressement qu'ils n'oublient jamais de leur rapporter beaucoup de cadeaux.

À un moment donné, quand Helena est déjà passablement intégrée dans le groupe, Gerhard commence à lui faire ses recommandations. Les ingénieurs vont descendre en chemin. Elle va être seule au moment où le train traversera la frontière polonaise. Les cheminots sont prévenus et viendront lui apporter à manger mais, de son côté, il faudra qu'elle demeure silencieuse, n'allume pas la lumière et ne s'approche pas de la porte. Voilà, c'est tout, Gerhard baise ses mains et s'en va. Peu après, on accroche le wagon derrière la locomotive et le train s'ébranle.

Helena joue aux cartes avec les ingénieurs, contente de cette diversion qui la force à fixer son attention sur son jeu. Les caisses de champagne français sont là. Elle a gagné. Si tout se passe bien, Inka aura une noce comme personne. Après trois verres de vin blanc, avalés trop vite, les souvenirs cessent de l'assiéger, elle fait des progrès en allemand et finit par trouver ses compagnons de voyage d'autant plus sympathiques qu'ils ne cessent de la complimenter sur ses talents de joueuse de bridge, et de lui lancer des oeillades qui témoignent lourdement à quel point ils apprécient son charme slave.

* * *

Il y a beaucoup de monde dans la grande salle. Non seulement toutes les rangées de chaises sont occupées, mais encore il y a des gens debout, près de la porte

et dans les embrasures des fenêtres. Il fait froid. Le chauffage, parcimonieusement dispensé par deux gros radiateurs du vieil édifice, qui a connu des temps meilleurs, est incapable de rendre la température supportable. Certains ont gardé leurs manteaux, tandis que d'autres les ont enlevés et les ont jetés sur leurs épaules comme des pèlerines de l'époque romantique.

Tous se sont habillés pour l'occasion. Des vestons sombres et des vestes en peau, doublées de mouton, prédominent. Pour la plupart ce sont plutôt des quadragénaires, mais par-ci, par-là il y a aussi des têtes blanches, tandis que les plus jeunes forment un groupe à part.

Sur l'estrade trois hommes et une femme essaient en vain de faire fonctionner le micro. Un flottement se produit dans la salle, puis les choses s'arrangent et la réunion commence. André, lance des regards circulaires, salue d'un sourire les journalistes qu'il connaît, essaie d'identifier certains autres et s'efforce de dominer tant bien que mal l'émotion qui, petit à petit, s'empare de lui. Ce n'est guère facile pourtant. Une sorte de courant passe entre eux, et tous ils sentent confusément qu'ils sont en train de vivre un des plus importants moments de leur existence professionnelle. Quelque chose de beau, de grand, une sorte de purification collective et aussi de revanche pour toutes les humiliations et les injures passées.

- En tant que président de ce Congrès extraordinaire des délégués de l'Association des Journalistes polonais, je souhaite à tous les collègues la plus cordiale bienvenue. Il fait un peu froid ici, mais espérons qu'à force de discuter et de voter des résolutions nous allons nous réchauffer.

C'est la fugitive détente, on rit dans la salle, quelques applaudissements fusent du côté des recoins...

- André, comme je suis content, murmure Marian, en se faufilant dans le groupe des journalistes qui se tiennent debout. J'ai repéré deux chaises libres, là-bas, à droite, viens t'asseoir avec moi.

Ah ! ça non ! jamais mon vieux, pense André. Marian est un salaud bien connu dans le milieu. Ils ont tous sur leur conscience des papiers douteux, des coups de chapeau destinés à flatter tel ou tel autre potentat, directeur d'une entreprise, ou un quelconque leader du Parti, des demi-vérités et des mensonges, mais Marian détient de tels records en la matière qu'on ne saurait les lui pardonner,

surtout en ce moment. N'empêche que Marian a, de toute évidence, plus d'un tour dans son sac.

- Dis donc, ajoute-t-il, pendant qu'André hésite, si tu avais besoin de café pour ta mère, je peux t'en refiler cinq kilos. Tu n'as qu'à me téléphoner.

Maria Solin adore le café et Marian semble le savoir, mais André ne bouge pas.

- J'ai mis aussi la main, continue Marian, sur quelques bouteilles de cognac français, j'en ai trop pour moi tout seul, alors, si tu es intéressé, ne te gêne pas, je peux te les passer pour rien, à charge de revanche.

André se déplace légèrement vers la gauche et, comme on entend mal de sa place, d'autres collègues l'imitent ; Marian se fond dans la foule.

- C'est risqué ce que nous faisons là, dit Ola, une consœur du journal. Je suis contente que tu sois avec nous. Cela me rassure.

- T'en fais pas, murmure André, quoi qu'il arrive R ... nous protégera. Depuis qu'il fait partie du gouvernement il a le vent dans les voiles et c'est normal ; il est le seul capable de faire une déclaration qui se tienne. Je le connais. C'est un vieux journaliste qui ne se débarrassera jamais d'une certaine faiblesse à notre égard en tant que groupe professionnel auquel il appartient, qu'il le veuille ou non.

Là-bas, sur l'estrade, quelqu'un s'empare du micro. Il est question de se prononcer pour le régime socialiste, conformément aux statuts de l'Association des Journalistes polonais. D'ores et déjà, il est évident que le vote sera positif, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. On est au stade des préambules, des difficultés de la procédure de l'assemblée, des modalités aussi suivant lesquelles on va accorder le droit de parole aux intervenants. Dans la salle le ton monte.

On parle, on crie, on s'interpelle, sur l'estrade le président secoue le micro qui refuse de fonctionner, et la tension se transforme en une explosion de gaieté générale.

- Vous vous rendez compte, les copains, crie Julek, le caricaturiste connu et apprécié non seulement du public, mais aussi des collègues, autrefois on parlait peu et on chuchotait beaucoup, et maintenant nous voilà en train de faire l'inverse. Y a-t-il un censeur dans la salle ? Vous nous avez assez empoisonné la vie, messieurs les censeurs, rendez-vous donc, pour une fois, utiles !

Ses propos sont suivis de rires et d'applaudissements. André commence à s'amuser et taquine Ola qui ne le quitte pas d'une semelle. Quelqu'un apporte sur l'estrade une sonnette en cuivre, le président obtient le silence, un intervenant lit une proposition, que personne ne parvient à comprendre, on le hisse donc sur l'estrade à bout de bras, il atterrit à côté du président et finalement s'empare du micro.

- Messieurs, mesdames, non je veux dire mesdames, messieurs, bref je suis prêt à faire n'importe quoi pour retenir votre attention.

Des conversations refluent par vagues, avec des bribes de phrases qui flottent en l'air d'un groupe à l'autre : liberté d'opinion et d'expression, analyse du passé et des mensonges de la propagande, droit de critique, suppression de la censure !

- Quelle pagaille, j'ai honte, dit Ola à André. Nous nous conduisons tous comme des enfants.

- Pas du tout, proteste André. Écoute bien, c'est une réunion historique. Est-ce que tu te rends compte que, pour la première fois, nous ne sommes pas paralysés par la censure et par la trouille ? Cette assemblée absolument formidable est à marquer d'une pierre blanche. Nous sommes en train de faire ensemble le pénible apprentissage de la démocratie. C'est fantastique !

Dans la salle, l'atmosphère se réchauffe et la fumée des cigarettes monte au-dessus des têtes. Un journaliste connu et très respecté, puisqu'il a été un des premiers à travailler pour un journal syndical clandestin et à signer ses papiers de son nom, saisit le micro et parvient à obtenir le silence. Plus personne ne songe à parler, puisqu'ils retiennent tous leur souffle en se demandant s'il va les condamner, eux les journalistes de la presse officielle. Mais non, il ne condamne pas, bien au contraire, il propose même qu'on évite d'établir des distinctions entre la presse officielle et la presse clandestine, tout en rejetant, en ce qui a trait à l'avenir, le monopole de l'État dans le domaine de l'information.

- Nous ne voulons plus, crie l'homme sur l'estrade en scandant les mots, être les complices privilégiés du mensonge et les porte-parole de la propagande, nous tenons à ce que la presse écrite et parlée devienne enfin, dans notre pays, crédible ! Vous m'entendez, pas excellente, pas extraordinairement cultivée, mais seulement crédible !

Dans la salle, les gens l'applaudissent debout. C'est une véritable ovation qui dure plusieurs minutes. Tout près d'André, un vieil annonceur sanglote, en se mouchant fébrilement dans un mouchoir en soie qu'on utilise plutôt comme pochette. André ne se souvient pas de son nom, alors il le prend par le bras, juste pour lui faire savoir, par ce simple geste, qu'il n'est pas seul dans cette foule.

- Vous savez, dit le vieil annonceur en se calmant, vous êtes des jeunes gens, mais moi j'ai quarante ans de métier et je n'espérais plus vivre un moment pareil. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

Oui, André comprend d'autant mieux qu'au moment du vote secret l'émotion s'empare de tout le monde.

Il est plus de trois heures du matin quand le président décide de lever la séance. Un Conseil spécial vient d'être élu. On a formé aussi un comité qui a pour mission de participer aux travaux d'élaboration d'une nouvelle législation concernant l'abolition quasi totale de la censure et le droit d'appel des écrivains et des journalistes contre toute décision arbitraire de ne pas publier leurs oeuvres ou leurs articles.

André se faufile dans la foule et tombe à nouveau sur Marian.

- Belle assemblée dit-il, mais ce n'est qu'une foire aux illusions. Ils exagèrent, nos chers collègues. Passe encore pour la libération des journaux, mais pour la télévision c'est exclu. On dirait qu'ils ne se rendent pas compte que nos émissions sont captées par nos camarades et amis du Bloc. Imagine-toi cela, Souslov en train d'apprendre qu'à Moscou, comme à Prague, à Budapest, à Bucarest et à Berlin-Est, les téléspectateurs admirent béatement sur leurs écrans la moustache triomphale de Lech Walesa, plus fournie que nature, à la suite d'une négociation gagnée par Solidarité. Jamais Brejnev ne permettra cela. Il faut le comprendre ! La propagande et la désinformation ce sont des armes autrement plus puissantes que, la bombe atomique et eux, en particulier, ils ne peuvent s'en passer sous peine de faire crouler leur fichu édifice du pouvoir. Leur Nomenklatura est autrement plus musclée que notre bourgeoisie rouge. Là-bas, on déporte en Sibérie et on tue, tandis que chez nous on discute encore avec les masses ouvrières qui exigent leur part du gâteau et une existence décente. Tu verras, cela finira mal. La seule consolation c'est que nous sommes nombreux. Après tout ils ne peuvent pas nous arrêter tous. Cette foule autour de nous c'est en fait notre seule assurance-vie.

André ne l'écoute que d'une oreille distraite, il est pressé de rentrer à la maison et de raconter tout cela à Helena, revenue la veille, la voiture chargée des caisses de champagne français, de son équipée en Allemagne de l'Est.

Ce soir, il s'agit de décisions qu'ils ont prises collectivement, mais André a l'impression d'une victoire qui lui confère une sorte de dignité personnelle toute neuve. Ce qui lui manque c'est le regard admiratif des grands yeux verts, c'est le sourire d'Helena, c'est son accord d'effacer le passé et tous ces articles qu'elle avait refusé de discuter avec lui, en les jugeant indignes et faux.

C'est insensé, pense André, mais je tiens à elle comme au premier jour. Est-ce parce que je l'aime ou parce que j'ai besoin de son estime pour oublier certains souvenirs qui me sont particulièrement pénibles ?

En arrivant chez lui, André n'ayant toujours pas réussi à répondre à cette question, entre en coup de vent, allume les lumières, saisit une bouteille de vodka et deux verres et réveille Helena.

- Qu'est-ce qu'on tête ? demande Helena, ensommeillée.

André parle. Les mots se chevauchent, les phrases sont incohérentes et Helena a beaucoup de mal à en saisir le sens, alors elle dit tout simplement :

- Tu es gentil de rentrer directement ici, au lieu d'aller fêter cela avec des copains. Attends un instant.

Elle saute sur ses pieds nus, passe à la salle de bains, s'asperge la figure avec de l'eau froide, lisse un peu ses cheveux, puis revient en courant parce qu'il fait froid dans l'appartement. Installée à nouveau sous les couvertures, Helena vide d'un trait un verre de vodka et annonce d'une voix de stentor ;

- Me voilà prête, général, je vous écoute. En quoi consiste cette charge victorieuse que vous venez de livrer ?

André recommence le récit des événements sur le mode drôle, ils rient tous les deux aux éclats, ils sont heureux mais, au moment où Helena s'apprête à commenter sérieusement les résolutions de l'Assemblée des journalistes une à une, la lumière s'éteint brusquement.

À tâtons, André cherche son corps dans le noir. La panne de courant se prolonge, mais ils ne s'en rendent plus compte ni l'un, ni l'autre ; ils font l'amour et le jour se lève quand Helena s'endort dans les bras d'André.

- Y a-t-il un lien entre l'appétit sexuel et l'estime de soi ? se demande André avant de sombrer dans un sommeil de plomb.

* * *

- Comme ça vous partez...

Le « patron » se tient debout près de la fenêtre.

- C'est drôle, ajoute-t-il, il commence à neiger et cela a un petit air de fête. Pourtant, la neige, c'est le froid et, comme on manque de charbon, l'hiver s'annonce dur. Il n'y a pas de quoi se réjouir en somme... Dites-donc Skola, vous partez vraiment de façon définitive ?

- Je vous ai remis ma démission et vous l'avez acceptée par écrit, monsieur, constate Kazik en adoptant un ton détaché, bien qu'il ne se sente pas sûr de lui.

Il a beau se répéter que tout est réglé, que Marek vient de quitter Varsovie il y a une heure à peine et qu'Ula va le recevoir à l'aéroport à Paris, que son appartement est vendu et qu'il ne lui reste qu'à partir pour Cracovie où il se marie après-demain, il ne parvient pas pour autant à se libérer de cette angoisse qui l'opresse. Marek voulait absolument assister au mariage, mais Kazik a réussi à le persuader que les avions de LOT sont pleins et que le billet qu'il a acheté pour lui ne peut être échangé. Marek appartient à son passé, peuplé de certains événements qu'il tient à oublier. Et puis, Marek continue à être invivable et Kazik n'a aucune envie d'avoir à le surveiller le jour de ses noces. Sait-on jamais ce qu'il peut être capable de raconter sous l'effet d'un bon repas, copieusement arrosé...

Kazik avait espéré que le départ de Marek lui apporterait la paix de l'esprit, mais ce n'était qu'un leurre. Il est toujours encore tendu et inquiet.

Le « patron » se tourne brusquement et revient à son bureau.

- Vous êtes jeune, constate-t-il et vous avez beaucoup de temps devant vous. Quittons ce bureau et allons marcher. J'ai besoin de prendre l'air. Ce sera notre dernière promenade, sans doute.

Qu'est-ce qu'il me veut encore, celui-là ? se demande Kazik, sachant fort bien que l'invitation du « patron » n'est guère anodine. Ils se sont toujours promenés ainsi quand ils avaient à discuter d'affaires sérieuses, et par définition confidentielles, puisque c'est là le seul moyen d'éviter les postes d'écoute et les enregistrements du S.B.

Dehors il neige toujours. Ils avancent l'un à côté de l'autre en silence. Le « patron » marche très vite et Kazik a du mal à le suivre. Il a l'impression de se mouvoir dans une sorte d'ouate et c'est à peine s'il réalise qu'ils viennent d'arriver devant le parc de Lazienki.

- Je suis un vieux communiste, dit calmement le « patron », mais je n'ai jamais pu accepter l'idée que le modèle imposé par nos amis de l'Est correspond à mon idéal. En fait, ce n'est qu'une déformation, et je le sais bien moi qui ai vécu la dissolution du Parti communiste polonais *, ordonnée par Moscou, sous prétexte de déviationnisme nationaliste. Je n'étais alors qu'un jeune homme, mais je ne saurais oublier, quoiqu'il arrive, ceux qu'ils ont fait venir à Moscou et qu'ils ont liquidés !

« Bon, ceci dit, vous devez vous demander pourquoi j'occupe le poste que j'ai actuellement. C'est très simple pourtant. Quand Bierut et sa clique sont partis, quand Gomulka est arrivé, on a cru, moi et bien d'autres, que tout changerait. Gomulka a enlevé la responsabilité des prisons au ministère de l'Intérieur et l'a transférée au ministère de la Justice. J'ai eu alors carte blanche. J'ai fait libérer des milliers de personnes et je me suis astreint à rencontrer tous ceux qui ont demandé à être reçus. Pendant des mois j'ai patiemment écouté leurs plaintes et leurs injures. Ce n'était pas drôle, mais j'ai beaucoup appris grâce à eux et je me suis même fait des amis. Un officier de l'A.K., en particulier, m'a prédit que la soviétisation va mener le pays à la catastrophe. Un drôle de visionnaire. C'est comme s'il savait déjà, à l'époque, que nous allions échouer.

« Depuis, d'ailleurs, il n'a pas cessé de me supplier de démissionner. Je ne l'ai pas écouté et j'ai continué à travailler. Pas de la même façon que vous. Non, je ne me suis pas introduit dans les groupes de dissidents. Ne m'interrompez pas, Skola, et ne protestez pas, vous n'êtes quand même pas assez naïf pour vous imaginer que je ne suis pas au courant de vos activités et que je n'ai pas de dossiers sur vos

* En 1938, le Parti communiste polonais a été dissous par le Komintern et ses dirigeants ont été exécutés à Moscou pour « déviationnisme nationaliste ».

amis. Personne n'a réussi jusqu'à présent à me berner, vous pas plus qu'un autre. Ceci dit, je vous aime bien, et c'est pourquoi je vous supplie de vous méfier, parce qu'on va vous utiliser, que vous le vouliez ou non.

« L'affaire n'est pas terminée. On va s'organiser en haut lieu pour jouer au chat et à la souris. Aujourd'hui même, à Gdansk, on inaugure le monument à la mémoire des victimes des grèves de 1970, de 1976 et de 1980, mais demain les provocations vont recommencer. Faites confiance à l'appareil. Ils ne resteront pas longtemps unis et solidaires, ces ouvriers et ces rêveurs du K.O.R. C'est la danse des petits pas qui commence. Une victoire pour Solidarité, un petit recul, une promesse, une déception, une libération, deux arrestations et ainsi de suite. À ce jeu-là, Solidarité finira par s'épuiser et par se compromettre. Le Parti n'est pas mort. Les arrivistes et les lâches ont renvoyé leurs cartes, mais le noyau dur a survécu. Ce noyau est composé de gens que je connais très bien. Leurs intérêts ne convergent pas avec les nôtres. Ce sont les valets de Moscou. Pour sauver Solidarité, il nous faut avoir leur peau, et je crois que je peux y parvenir. Oui, moi, figurez-vous Skola et avec votre aide en plus.

« Vous avez démissionné et vous vous croyez libre, mais vous avez tort. Nous allons encore faire des grandes choses ensemble ! »

Il est complètement fou le « patron », pense Kazik. Il boit trop et cette affaire de son fils le mine depuis des années. Rien d'étonnant qu'il perde les pédales.

Comme s'il devinait ses pensées, le « patron » s'arrête un instant dans l'allée enneigée, allume une cigarette, aspire la fumée et dit très calmement :

- Moi aussi, je suis désormais libre. Antoni est parti en Occident. Il va se droguer là-bas en toute quiétude. Finie l'époque où on me faisait chanter, tantôt du côté du S.B. et tantôt chez le Procureur général. Tiens, ce dernier n'en n'a plus pour longtemps, le cher homme. Il sera remplacé sous peu. Il a été très correct à mon égard. Le jour où Antoni s'est envolé en direction de Paris, il m'a remis son dossier.

« Que voulez-vous, on est responsable de ses enfants jusqu'à la mort et peut-être même au-delà. Encore heureux qu'ils ne puissent pas faire chanter leurs chers parents défunts autrement que par l'entremise de la famille qui survit ... »

Pauvre homme ! pense Kazik. C'est vrai que ce vaurien d'Antoni a tout fait pour lui compliquer l'existence. Non seulement il se droguait, mais encore il s'amusait à faire le commerce de cette saleté et il empoisonnait les autres. Il recevait la drogue de l'Allemagne de l'Ouest, où il se rendait régulièrement sous le fallacieux prétexte d'études de musique. En ai-je fait des filatures de ce sacré Antoni pour aider le « patron », et pour le rassurer, puisqu'il aimait son fils et tremblait pour lui. Aussi surprenant que cela puisse être, il lui donnait même beaucoup d'argent, bien que le gars le provoquât à chaque occasion. Des affaires louches, des combines, des tentatives d'extorsion... Il a été assez stupide, cet Antoni pour essayer d'obtenir une forte somme d'un officier du S.B. qui lui avait aussitôt rendu des points en prévenant le Procureur général. C'est étrange comme ce jeune imbécile, ce rejeton parfait de la bourgeoisie rouge se croyait invulnérable !

- Vous m'avez beaucoup aidé Skola, constate pensivement le « patron ». Je crois que sans vous je n'aurais jamais pu passer à travers. Depuis peu, c'est fini et je ne le reverrai sans doute jamais. Le voilà à Cuba et pour longtemps. C'est à cause de lui que je n'ai pas pu jouer mes cartes plus tôt, cela aurait été le sacrifier et je n'ai pas eu le coeur de le faire... Quand vous aurez des enfants vous comprendrez... Donc, maintenant que j'ai les mains libres, je suis en train de prendre ma décision. J'ai constitué un dossier que vous viendrez chercher chez moi, à ma maison, demain matin très tôt. Vous l'emporterez avec vous à Cracovie, vous le lirez et vous vous débrouillerez pour que tous les renseignements qui s'y trouvent filtrent dans les journaux officiels et clandestins ! Il faudra faire vite, cependant, parce que c'est de la dynamite. Vous êtes le seul capable de réaliser l'opération sans vous mouiller.

- Ne serait-il pas plus simple de faire passer ce dossier en Occident, demande Kazik ? Cela serait d'autant plus efficace que là-bas ils le retransmettraient certainement ici, tandis que l'inverse n'est pas sûr. Pour exécuter les gens qui vous ont fait chanter, cela me semblerait beaucoup plus logique.

- C'est étrange s'étonne le « patron » en s'arrêtant et en lui faisant brusquement face, comme on connaît mal les gens qui nous entourent et que nous fréquentons au jour le jour pendant des années. Comme ça vous croyez que je veux me venger comme un rat en m'attaquant à ceux qui ont profité des frasques de mon fils pour me faire baver ?

« Non, mon cher, il ne s'agit pas de cela. Dans mon dossier il n'y a pas de noms. Juste des chiffres. Des statistiques, Skola, des colonnes de statistiques et de graphiques qui prouvent que nos voisins de l'Est nous exploitent comme une colonie. Vous y trouverez des détails sur les livraisons des tanks à l'Égypte, vers les années 1960, qui n'ont jamais été payés, sur les expéditions de vivres, sur la ponction continue de notre charbon, de notre azote, de nos produits manufacturés, au profit de notre grand et noble protecteur. Vous y trouverez des preuves que nous n'avons pas pu produire les tracteurs dont nous avons besoin parce que nous avons été obligés de travailler pour leur machine de guerre et fabriquer des tanks. Vous y retrouverez les millions de dollars dépensés pour les « cadeaux » au Tiers monde, millions destinés à rendre crédible la propagande de nos amis de l'Est. Ce n'est pas un dossier, vous dis-je, c'est de la dynamite ! »

Et moi qui croyais que ce n'est qu'un pauvre imbécile, pense Kazik, fantaisiste, sympathique, mais aveugle au point de ne pas être en mesure de comprendre que la soviétisation rend ses pouvoirs parfaitement illusoires. Je me suis trompé de tout au tout.

- Je ferai de mon mieux, monsieur, dit-il et je serai chez vous demain matin à sept heures.

- Vous ne vous attendiez pas à celle-là, hein ?

La voix du « patron » devient enrouée.

- J'ai trop parlé, ajoute-t-il. Je vais vous quitter maintenant. Il me reste encore pas mal de choses à faire, d'ici demain matin, et à vous aussi, sans doute.

Kazik serre la main qu'il lui tend et se rend compte, au moment où le « patron » s'éloigne, qu'il est ému. De ses yeux il suit la silhouette trapue puis, quand elle disparaît au tournant, il se secoue et rebrousse chemin. La nuit commence déjà à tomber et il doit encore emballer ses deux valises. Arrivé chez lui, Kazik essaie de chasser de son esprit tout ce qui n'est pas Inka, mais en vain. L'appartement vide a un aspect sinistre. Les murs portent les cicatrices des clous sur lesquels pendaient autrefois des tableaux, les armoires ouvertes bâillent, les ampoules nues projettent une lumière crue et pénible. Kazik ferme les valises, les place près de la porte, et se couche tout habillé.

La veille il a passé une nuit blanche à discuter avec Marek qui tenait absolument à rester à Varsovie. Cela avait été épuisant !

Grâce à Dieu, il a son manuscrit, pense Kazik et il tient à le publier. Sans cela il ne serait jamais parti.

C'est en évoquant Marek que Kazik s'endort, sans trop le savoir, d'un sommeil lourd qui, au réveil, lui laisse l'impression d'un cauchemar, dont il ne parvient pas à retracer la trame. Il fait nuit dehors quand il charge ses bagages dans la voiture. La neige recouvre le pavé et une clarté grisâtre, indécise, commence à baigner les rues et les maisons au moment où il arrive chez le « patron ». Kazik arrête la voiture et descend.

La petite rue, généralement très calme, est étrangement animée à cette heure matinale. Une ambulance est garée sur la chaussée et, derrière elle, une voiture de milice, puis une autre encore.

- Qu'est-ce qui se passe ? demande Kazik à l'officier qui se tient dans l'embrasure d'une porte cochère.

- Circulez, répond l'autre en grognant.

Kazik lui met sous le nez sa carte et aussitôt le ton change.

- On évacue, dit l'officier. Il est mort.

D'un geste Kazik l'écarte et pousse la porte de la maison. Quelques hommes en civil fouillent dans les tiroirs et soulèvent les meubles comme s'ils espéraient y trouver des trésors cachés. Dans le salon, il y a le corps du « patron » couché par terre.

- Mort par strangulation, annonce le médecin légiste qui vient à sa rencontre. Il s'est pendu cette nuit. N'entrez pas, et ne touchez à rien.

- Vous êtes venu chercher quelque chose ? intervient aussitôt un grand brun, que Kazik ne connaît pas.

- Je pars à l'instant pour Cracovie, répond Kazik en gardant son sang froid et le « patron » m'avait demandé de passer prendre mon cadeau de mariage...

- Il a dû l'oublier, l'interrompt brusquement l'homme. Nous avons fouillé partout et il n'y a ici aucun colis. Pourtant, comme je vous connais de réputation, cela m'aurait intéressé de trouver quelque chose adressé au nom de Kazik Skola, un

cadeau, un dossier, ou même une grande enveloppe scellée, par exemple. Et pourquoi pas ! Avec des gens qui se suicident tout est possible, n'est-ce pas docteur ?

Visiblement il se moque de lui et, pendant un instant, Kazik se demande si le « patron » da pas eu l'imprudence d'indiquer sur le dossier ses initiales, puis se rappelle sa proverbiale prudence et cela le rassure un peu.

- Comment est-ce arrivé ? demande-t-il en essayant de contrôler le ton de sa voix pour le rendre neutre.

- C'est sa ménagère qui l'a trouvé pendu, tôt ce matin, et elle nous a appelés aussitôt. La brave femme est très impressionnable. Nous avons été obligés de la renvoyer chez elle. Il était impossible de la calmer et de l'empêcher de pleurer.

Tu mens mal, pense Kazik. Le « patron » ne s'est pas suicidé. C'est vous qui l'avez exécuté en maquillant le meurtre en suicide. La vieille ménagère a pu rentrer tranquillement à la maison puisque, de toute façon, vous saviez fort bien qu'elle n'a rien d'intéressant à vous raconter.

- A-t-il laissé une lettre ? insiste Kazik pour mieux montrer à l'autre qu'il n'est pas dupe.

- Non...

- C'est curieux. Généralement les gens laissent toujours un mot quand ils se suicident.

Une ombre passe sur la figure du grand brun, comme s'il découvrait soudain qu'il a oublié de s'occuper de ce détail mais, presque aussitôt, il parvient à se raser.

- Il vivait seul, son fils est parti et sa femme est en Occident depuis des années. Je présume qu'il n'avait personne à qui laisser un message.

Kazik s'en va, remonte dans sa voiture et repart, comme un automate. Il est plus de neuf heures. Dans les rues la circulation s'écoule à son rythme normal, les gens attendent à l'arrêt des autobus et de longues queues se forment devant les boucheries. Ils l'ont assassiné, se répète Kazik en conduisant de plus en plus vite. Ils l'ont assassiné et son patient travail, ses recherches auxquelles il a dû consacrer une partie de sa vie, car personne ne les a jamais eu ces renseignements dont il me parlait hier encore, sont foutues. Jamais on ne retrouvera ces statistiques et ces

graphiques. Déjà ils doivent être détruits. À moins... À moins qu'il n'ait gardé une copie, quelque part, en sécurité... Mais comment le savoir ? Certainement pas dans son bureau, alors où...

C'est en songeant qu'il doit retrouver coûte que coûte la copie du dossier, si elle existe, que Kazik quitte la ville et commence à rouler sur la route de Cracovie.

Le « patron »... Quand ils se sont rencontrés pour la première fois c'était peu après le changement de l'équipe. Les bureaux se vidaient brusquement, puis des hommes nouveaux apparaissaient à l'endroit où des tueurs ont été assis pendant dix années. Kazik était entré par la petite porte dans cet univers du ministère de la Justice, mais comme on chuchotait déjà derrière son dos qu'il connaissait le « vieux * », il passait facilement partout. Un matin il avait croisé le « patron » dans le corridor.

- J'aimerais travailler avec vous, lui avait dit celui-ci. Je tiens à m'entourer de jeunes gens honnêtes et enthousiastes.

Par la suite ils avaient eu l'occasion de régler plusieurs dossiers ensemble et puis, petit à petit, le « patron » avait commencé à changer. De plus en plus taciturne, il s'isolait dans son bureau et évitait les contacts avec les collègues. Au début, on le craignait encore mais, avec le temps, on s'habitua à l'appeler ironiquement le « père d'Antoni ». C'est ainsi que commença une sorte de descente aux enfers. Le soir, en partant, Kazik ramassait parfois le « patron », complètement soûl, et le ramenait chez lui pour éviter que les huissiers, les chauffeurs et les agents du S.B. le voient dans cet état. Et maintenant il n'y a plus rien en dehors de ce corps allongé sur le tapis du salon dont il a emporté, bien malgré lui, l'image.

Il faut que je retrouve ce dossier, se promet Kazik, en serrant les dents.

* * *

L'église Sainte-Marie est pleine de monde. Au début, quand ils ont commencé à arriver, il faisait très froid sous les voûtes gothiques, sévères dans leur pureté mais, petit à petit, l'atmosphère s'est réchauffée. Ils sont nombreux. Il n'y a plus de

* Sobriquet utilisé pour désigner Wladyslaw Gomulka dans son entourage politique.

place dans les bancs et dans le fond, près des grandes portes, les gens se tiennent debout.

Petite, mince, éternelle veuve avec son vieux manteau noir surmonté d'un collet étroit, la toque taillée dans la même fourrure, posée sur ses cheveux blancs, Zofia Nalkowska essaie en vain de prier. Elle est dans les premières rangées et voit, comme jamais auparavant, chaque détail du retable de Wit Stwosz. Les figures des saints semblent vivre d'une existence qui leur est propre et leurs longues robes sculptées dans le bois, donc statiques, rappellent à ce point les plis d'un véritable tissu qu'on a envie de toucher cette matière, mouvante en apparence. Personne n'a jamais pu arracher ce retable et l'emporter au loin, pense Zofia Nalkowska, pourtant au cours des six siècles de son existence il a été souvent menacé par les envahisseurs. Il est comme nos coeurs dont on ne peut s'emparer sans nous tuer. Quand, pendant la dernière guerre, les occupants allemands ont voulu le démonter, ils se sont aperçus que cela était impossible sans faire tomber en morceaux cette oeuvre unique qu'on ne saurait jamais reconstituer ailleurs qu'ici.

Le prêtre arrive devant l'autel, suivi de deux enfants en aube blanche, et aussitôt éclate, comme une explosion de joie, la musique d'orgue.

Comme il joue bien, Karol, se dit madame Nalkowska remplie d'une fierté quasi maternelle. Sans être son fils, Karol est son protégé. C'est elle qui l'a amené à la « maison des médecins » et, depuis, il y habite. Il ria pas de famille, Karol. Ses parents assassinés par la police secrète, il a vécu tantôt chez un brave imprimeur, tantôt dans un orphelinat. Il y a appris à être calme et silencieux, mais il a quand même de la chance, le jeune homme. Ce goût inné de la musique, cette passion qui le pousse constamment à jouer, travailler et s'instruire le mènera sans doute loin. Selon les professeurs du conservatoire, où Zofia Nalkowska a réussi à le faire admettre, il a beaucoup de talent, mais elle, elle est persuadée qu'il a du génie. Forcément, elle est partielle, comme cela est fréquent quand on aime quelqu'un. Malheureusement, depuis plusieurs mois il néglige son piano et court d'une réunion à l'autre. Pourtant, comparativement à Varsovie et surtout à Gdansk, Cracovie est calme. Là-bas, c'est le renouveau, la grande victoire des ouvriers et des intellectuels qui tient du miracle, tandis qu'ici, il y a surtout des échos, comme si la vague de fond se brisait en mille petits ruisseaux agitant doucement une surface lisse. Cela tient sans doute au caractère de la ville, à cette atmosphère indéfinissable de paix qui a toujours régné à l'ombre des vieux murs où on a l'impression que

des siècles d'histoire dominant l'agitation des fourmis humaines. Les fourmis ne vivent qu'un instant, se débattent, luttent, puis disparaissent sans laisser de traces autres qu'un peu de poussière, mais les vieux murs des églises de Cracovie demeurent.

- Quel dommage que le curé Marianski n'ait pas pu célébrer leur mariage, murmure Helena, agenouillée à côté de Zofia Nalkowska, il les connaît tous les deux depuis leur prime jeunesse.

À Varsovie, les gens sont bien mal élevés, pense madame Nalkowska. À Cracovie, on ne parle pas pendant la messe, tandis que là-bas ils commencent à se permettre des libertés tout à fait inadmissibles. Enfin ... il faut être charitable... Helena a tellement travaillé pour organiser ce mariage qu'on ne peut pas s'étonner qu'elle soit nerveuse. Tiens, voici Inka !

Au milieu de l'église, dans le passage entre les bancs, Robert avance lentement avec Inka, suspendue à son bras, pareille à une somnambule. Elle ne voit rien autour d'elle, le regard fixé sur l'autel devant lequel Kazik l'attend. Très belle dans sa robe blanche, semblable à une fée sortie des pages d'un livre de contes pour enfants, elle se laisse aspirer par cette atmosphère de recueillement, soutenue par la musique et par les chants des chœurs. À l'opposé, là-bas, devant l'autel, Kazik a l'air mal à l'aise dans ses vêtements de cérémonie, comme un adolescent qui, lors de sa confirmation, porte son premier costume sous son surplis blanc.

C'est étrange comme les hommes restent enfants longtemps, pense Zofia Nalkowska. Les femmes mûrissent, eux jouent la comédie, mais en réalité ils ne deviennent que rarement adultes et ils perdent alors une bonne part de leur charme. Mon défunt mari était de ceux-là : un directeur d'hôpital, un praticien sérieux et responsable, mais un compagnon de route trop autonome... Jozef Kalina et Wojtek Rzeplinski, qui habitent avec moi à la « Maison des médecins », sont perdus quand je m'absente. À leurs yeux, au moins, je suis indispensable, ne serait-ce que comme leur auditoire quand l'envie leur prend de parler en toute franchise. C'est fatigant parfois, mais en fait je préfère cela. À mon âge, la solitude, la totale liberté, cela doit être plus facile, mais peut-être aussi plus malaisé à vivre. Nous avons besoin les uns des autres. L'être humain n'est pas fait pour s'isoler, mais pour partager.

À genoux devant l'autel, Inka et Kazik échangent les alliances, bénies par le prêtre. Irena pleure. C'est stupide, mais elle a toutes les peines du monde à retenir ses sanglots. Il lui semble que c'est elle qui promet à Robert de l'aimer quoi qu'il advienne et que ce n'est pas Kazik, mais Robert, qui se lève, prend par le bras sa femme et se dirige vers la sortie. Quand Robert touche son bras, Irena le regarde, surprise de ne pas se retrouver face à face avec l'autre, celui qu'elle avait épousé.

Helena, nerveuse, se dépêche et oublie André qui marche derrière elle. Elle veut s'assurer que les cochers sont bien là, devant l'église, vérifier l'agencement des tables au Café Rio, régler les derniers détails, ne rien oublier et ne rien laisser au hasard.

- Vite, André, vite, supplie-t-elle ! Nous partons. Où est la voiture ?

André sourit. Sous la neige qui tombe à gros flocons et recouvre la rue, Helena, les joues rouges, les cheveux en bataille, lui paraît plus belle que jamais. Il voudrait le lui dire, mais ce n'est vraiment pas le moment et il rate cette occasion, comme il en avait déjà raté bien d'autres dans le passé. C'est qu'il est difficile d'être tendre, sans paraître ridicule, face à cette femme énergique, préoccupée et incapable de se permettre la moindre diversion susceptible de la distraire dans sa progression vers un but qu'elle s'est tracé à l'avance. Tout ce qu'elle veut en ce moment, c'est qu'André la conduise rapidement pour qu'ils parviennent au Café Rio avant les autres et qu'elle puisse faire de cette noce une fête digne de ses rêves et de ses fantasmes. Elle qui n'accordait aucune importance à la façon dont allait se dérouler son propre mariage, elle qui ne voulait ni robe blanche, ni invités, s'attache maintenant aux détails qui, autrefois, lui auraient semblé dérisoires.

On dirait que sa vie en dépend, pense André, et qu'elle ne se rend même pas compte que je suis là. C'est à se demander si elle m'aime encore. Je n'ai, en somme, qu'à exécuter ses ordres et à me taire. Elle n'est pas la seule, par-dessus le marché, à me traiter ainsi.

Dans son métier, dans la salle de rédaction, comme à la radio, devant le micro, André a la même impression de n'être qu'un pauvre hère sans importance. Autrefois, avant Solidarité, il fallait compter avec la censure, mais les règles du jeu étaient plus ou moins claires. Il y avait des choses qu'on n'avait pas le droit d'écrire, celles qu'on pouvait avancer en prenant beaucoup de précautions et, finalement, il était indispensable de saupoudrer l'ensemble d'un optimisme de bon aloi.

En Occident, les journalistes critiquent, en Amérique, comme au Canada, ils dénigrent comme ils peuvent chaque réalisation gouvernementale et prédisent qu'elle échouera, tout en dénonçant, à l'occasion, les capacités de n'importe quel chef d'État. À lire les journaux américains, ou canadiens, on a toujours l'impression qu'ils sont ruinés, que les légions des chômeurs envahissent les villes et que la misère est un phénomène inévitable. À Varsovie, rien de pareil ! André a passé des années à raconter qu'on réussira, que c'est l'évidence même, qu'il suffit d'un petit effort encore pour que Huta Lenina, la plus importante aciérie de notre époque, ou Ursus la meilleure usine du monde, battent les records de production. Depuis la signature des accords à Gdansk et surtout depuis l'enregistrement de Solidarité devant la Cour suprême, les règles du jeu ne sont plus les mêmes. André est obligé de peser chaque mot, de faire attention à chaque adjectif, parce qu'il risque constamment de susciter des réactions imprévisibles.

Pas plus tard que la semaine dernière, deux représentants d'un syndicat libre, affilié à Solidarité, sont arrivés à l'improviste dans la salle de rédaction. Ils ont menacé le rédacteur en chef de déclencher une grève s'il n'acceptait pas de publier une rectification.

- Vous écrivez dans votre journal, criaient-ils, que nous produisons des chaussures de mauvaise qualité, mais vous dites également que nous parviendrons à l'améliorer. C'est faux ! C'est mentir aux gens ! C'est jeter de la poudre aux yeux ! Les chaussures ne résistent pas à l'usage parce que la colle qu'on nous livre, avec des retards de plus en plus marqués d'ailleurs, ne vaut rien. Nous en avons assez d'être accusés constamment d'inefficacité, de paresse et d'incompétence.

- Notre journal n'accuse personne, avait protesté le rédacteur en chef, nous avons juste écrit que cela va de mieux en mieux.

- Vous n'avez pas compris, monsieur. Ça ne peut pas aller de mieux en mieux, puisqu'il est impossible de faire des chaussures plus durables avec de la colle qui ne tient pas les matériaux ensemble. Est-ce clair ? Si vous voulez des preuves, ce n'est pas difficile. Nous avons apporté avec nous en peu de ce sale produit et nous allons vous montrer, tout de suite, ici, sur votre bureau, comment ça marche...

André croit revivre la scène, entendre les voix des syndicalistes, retrouver l'atmosphère de stupéfaction qui avait régné alors dans la salle de rédaction et son propre sentiment d'une sorte de marginalité. Y a-t-il un lien entre les humiliations

professionnelles et la relation qu'on parvient à établir avec la femme qu'on aime ? se demande-t-il, tout en conduisant aussi vite que le lui permet la danse des flocons de neige devant son pare-brise.

- Crois-tu que la viande que Magda a envoyée va suffire pour cent personnes ? dit Helena en s'énervant à côté de lui. Remarque, j'aurais pu lui demander d'abattre aussi ce jeune veau qu'elle a eu tant de mal à engraisser, mais je n'ai pas osé. Déjà il lui faudra obtenir un certificat du vétérinaire attestant qu'elle a été obligée d'abattre l'autre à cause d'une maladie, sinon elle aura des ennuis avec le gérant de la coopérative et ce Jozef, chef de milice de malheur, qui ne cesse de tourner autour de Mietek... Et puis, j'y pense... Le gâteau de mariage qu'a fabriqué Irena sera certainement insipide. Ce Kac, gérant d'épicerie que j'ai soigné et qui, par gratitude, a bien voulu me vendre au noir du sucre, ne m'en a pas apporté assez. Remarque, j'aurais pu lui en demander plus, mais comme j'ai déjà dépensé tous les « verts » que nous avons économisés, toi et moi, je n'ai pas osé...

- Mais voyons, Helena, proteste André, je n'avais aucune objection à ce que tu nous ruines, ma chérie. Et puis, ne t'énerve pas comme ça, ou je fonce dans le premier poteau venu. Comme la chaussée est glissante, j'aurais même une bonne excuse et du coup tu cesserais de te torturer pour rien.

L'humour d'André est contagieux et, quand ils arrivent au Café Rio, Helena est déjà plus calme, ce qui lui permet d'ailleurs de mieux faire face à la catastrophe. Car, dès l'entrée une serveuse se précipite à sa rencontre pour l'informer qu'on n'aura pas assez de lait pour le thé et qu'il est impossible de trouver des citrons.

- Reste ici, décide André. Je vais me débrouiller. À nouveau il roule à travers la ville. À l'Hôtel Francuski, le directeur est justement absent, mais son adjoint le reçoit les bras ouverts. Ceux de Solidarité ont beau critiquer les journalistes, ces messieurs les fonctionnaires dont pas cessé pour autant de les craindre. On sait bien ce que ces scribes peuvent provoquer comme tempête en haut lieu en critiquant les modes d'administration ou le service d'un grand hôtel. André sort de sa poche tous les zlotys qu'il a sur lui et promet de payer la reste le lendemain, bien que l'adjoint du directeur proteste et lui demande uniquement de rapporter les contenants vides, parce qu'on en manque partout. De retour au Café Rio, André ordonne fièrement au premier garçon qu'il rencontre sur son chemin de vider sa

voiture, mais déjà Helena se précipite pour compter, sans doute, citrons et bouteilles.

- Satisfaite ? demande André en la prenant par la taille.

Sans un mot, elle se retourne et l'embrasse.

- Vous pouvez toujours faire appel, madame, à votre fidèle pourvoyeur, plaisante-t-il.

Mais au fond de lui-même il demeure triste et comme détaché de ce qui se passe autour de lui. Pendant tout le repas de noce, il a énormément de mal à se montrer aimable et plein d'entrain mais, quand on repousse les tables et les chaises, quand l'orchestre se met à jouer, il se laisse entraîner par le rythme endiablé de la polka. Elle lui fait tourner la tête plus sûrement que le champagne français, bien qu'il en ait vidé plusieurs coupes. Et puis, le spectacle des couples qui galopent les uns après les autres, au milieu de la salle, se croisent et se recroisent dans un ordre parfait, a quelque chose de tonique et de rassurant en soi. Maintenant c'est la Kujawiak qui explose littéralement dans la salle qui semble trop réduite, trop limitée pour la contenir. Les hommes, un genou à terre, font virevolter leurs cavalières, se redressent et repartent à nouveau en les tenant par la taille. Le plancher gémit sous leurs pas, les lumières clignotent, il fait très chaud et là-bas, sur l'estrade, le violoniste agite son archet de plus en plus vite. Helena passe tout près de lui, suspendue au bras d'un des nombreux cavaliers qui l'invitent depuis le début de la soirée. Elle est souriante, détendue et, en apparence, parfaitement heureuse, mais en fait elle ne cesse d'être préoccupée. Les jeunes vont trouver qu'on devrait jouer du rock and roll, que plusieurs considèrent comme le symbole, en quelque sorte, de révolte contre la soviétisation, puisqu'il s'agit de musique américaine, mal tolérée en U.R.S.S., se dit-elle, mais que puis-je faire ? Karol a refusé de jouer autre chose que nos ancestrales danses polonaises et il est très têtu, ce garçon. J'ai eu tort, sans doute, de l'écouter.

Tout le monde danse et Robert, resté seul, ne parvient pas à détourner son regard de la robe blanche d'Inka qui se détache des autres. Elle a soulevé son voile et, les joues en feu, la tête légèrement rejetée en arrière, elle accélère encore le pas, comme poussée par la force de ces mélodies issues du folklore du terroir.

Le docteur Wojtek Rzeplinski, grand et gros, se tient un peu à l'écart et fait office de meneur de jeu. Tantôt il frappe dans ses mains et aussitôt les couples se

mettent à tourner dans l'autre sens et tantôt il leur ordonne de ralentir et de marcher à travers la grande pièce, mais dès qu'ils retrouvent leur souffle il les lance à nouveau à la merci du rythme qui les emporte. Le visage rouge et ruisselant de sueur, il ne prend pas la peine de l'essuyer. Il les domine de sa haute stature et, serré dans un smoking trop ajusté, une fleur à la boutonnière, le sourire aux lèvres, il ressemble à une sorte de géant qui détient tous les pouvoirs. On a l'impression qu'il va les obliger à danser indéfiniment, jusqu'à l'épuisement total, jusqu'à ce qu'ils tombent sans être capables de se relever. Les danseurs le suivent pourtant des yeux et lui obéissent comme si l'effort qu'il leur impose ainsi était leur seule raison d'être.

Helena a bien fait les choses, pense Robert. Sa jambe lui fait mal, mais c'est une douleur avec laquelle il a appris à vivre et il sent le bien-être l'envahir. Cela a commencé à l'église, au moment où les cloches se sont mises à sonner. Il y a eu ensuite le départ en traîneaux, attelés des chevaux qu'Helena a réussi à trouver, l'arrivée au Café Rio, ruisselant de lumière, les jeunes filles qui ont lancé des fleurs sur la neige, un repas pantagruélique arrosé de champagne et maintenant ce déchaînement de l'orchestre. C'est comme si à travers le rythme de la polka quelqu'un scandait : « Vous allez être heureux, vous allez être heureux, vous devez être heureux ... »

La tête de Robert tourne légèrement après cette dernière coupe de champagne qu'il vient de vider trop vite, et cela n'est pas désagréable. Tantôt le visage d'Irena passe près de lui et tantôt ce sont des étrangers dont il ignore tout.

Kazik a invité ses amis, Helena a persuadé plusieurs de ses collègues de faire le voyage de Cracovie et Robert n'a pas réussi à retenir leurs noms. Tiens, voici Zofia Nalkowska avec Jozef Kalina et là-bas, plus loin, Helena qui danse avec André. Tout est bien, puisqu'ils s'amuse, mais demain il lui faudra repartir pour Celestynow où Inka ne viendra plus l'embrasser le soir

L'existence sans Inka paraît à Robert semblable à un désert et une vague de tristesse l'envahit. Ce Kazik est venu l'enlever, elle qui a été pendant tant d'années sa joie et sa récompense ! Avec Wlodek cela a été autre chose, puisque Inka ne partait pas au loin, mais maintenant il est non seulement évident qu'elle va vivre ailleurs, mais encore qu'elle ne pourra pas voyager à sa guise. Ce trou de Rybotycze est diablement loin, se dit Robert en soupirant. Franchement, Kazik aurait

dû se débrouiller autrement, mais au fait ne l'a-t-il pas fait exprès pour l'avoir à lui seul ?

Irena ne réagit pas de la même façon, mais pour Robert, c'est un changement total de ses habitudes. Inka a été, pendant des années, une sorte de stimulant pour lui. Quand, fatigué, il redressait son corps douloureux pour qu'elle ne se rende pas compte de sa faiblesse, il avait l'impression de remporter une victoire sur lui-même. Devant Irena, comme devant Helena, il pouvait être un invalide vieillissant, mais pour Inka il tenait à faire preuve de jeunesse. Une jeunesse très relative, il est vrai, mais une sorte d'allure quand même, capable de donner le change...

J'ai trop bu, se dit Robert en allumant sa pipe. C'est sa vie à elle et puisqu'elle semble heureuse je n'ai pas le droit de lui imposer ma morosité.

Au milieu de la salle, les couples s'arrêtent de façon à entourer Kazik et Inka. C'est comme s'ils voulaient les emprisonner dans le cercle formé de leur corps, afin qu'ils ne puissent pas partir. Kazik prend Inka dans ses bras et la tient étroitement serrée contre lui. L'orchestre joue un tango. L'atmosphère change brusquement, de l'euphorie du mouvement, on passe au rêve, tandis que le violon pleure.

Dehors les lanternes commencent à s'éteindre. C'est déjà fini, pense Helena. Des semaines de travail et d'efforts pour une fête qui n'a duré que l'espace d'une nuit. Pourvu qu'Inka soit heureuse. Dommage que Maria Solin n'ait pas pu venir. C'est la seule personne au monde capable de me communiquer un peu de sa sérénité. Avec elle j'ai l'impression que les choses peuvent durer, mais quand elle n'est pas là j'ai constamment la sensation pénible que les plus beaux rêves meurent le lendemain du jour où on a osé croire qu'ils allaient se matérialiser.

Suivi d'André, Helena retourne à la table où son père fume en silence, les paupières baissées et le visage marqué par la fatigue. Inka et Kazik ont disparu. Ils sont partis sans doute. Irena discute avec le docteur Rzeplinski et madame Nalkowska traverse la salle en tenant Jozef Kalina par le bras. Les autres ne sont désormais que des visages étrangers.

Le petit groupe se reforme autour de Robert. l'orchestre s'arrête. Helena lâche la main d'André, marche jusqu'à la porte qui donne sur la rue, l'ouvre et aspire à pleins poumons l'air froid.

Je me demande pourquoi je suis triste, se dit-elle. J'ai obtenu pourtant ce que je voulais. Inka a eu un beau mariage et je n'ai rien à me reprocher. Cela a été absolument impeccable ! Il ne reste qu'à les expédier tous, ces chers invités, pour que je puisse enfin retrouver mon lit. Je suis fourbue. Une nuit comme celle-là, c'est plus épuisant que des semaines d'un travail continu et, en plus, c'est décevant. Un feu d'artifice qui ne laisse que des jolis souvenirs, et encore pas à tout le monde.

Derrière elle, les gens commencent à se bousculer en prenant congé. Quelqu'un propose qu'on aille déjeuner au buffet de la gare qui doit déjà être ouvert, quelqu'un d'autre proteste. Helena répond machinalement, sourit et ne se rend plus compte à qui elle est en train de parler.

- J'ai réussi à prendre quelques bonnes photos, dit le docteur Skiba en lui serrant la main. Je vais les développer cette semaine. En fin de compte ces petits cartons d'images c'est ce qui reste de plus durable de nos amours. Généralement les photos survivent aux sentiments, croyez-en mon expérience ; j'ai été marié trois fois et je sais de quoi je parle. L'amour demeure la denrée la plus fragile de ce monde. Malgré nos illusions seule la mort dure à l'infini. Votre champagne, ma chère, me rend philosophe, et je n'ai jamais été plus sûr de moi qu'en cet instant. Depuis que ma dernière épouse en titre a jugé bon de me quitter, non seulement j'apprécie pleinement ma situation de célibataire, mais encore je n'ai plus envie de trousser les filles de crainte d'avoir une de ces dames à mes trousses.

Je n'aurais jamais dû l'inviter, pense Helena. C'est là une stupide concession à ma vanité. Je voulais qu'on en parle à l'hôpital de ce mariage et qu'on dise qu'il a été le plus joyeux et le mieux organisé de toutes les fêtes auxquelles Skiba a assisté dans sa vie. J'avais besoin de cela pour me persuader que j'ai réussi. Mon Dieu, suis-je devenue superficielle au point de m'imaginer qu'une noce peut compenser pour ces longues années au cours desquelles je n'ai ressenti pour Inka que de l'indifférence !

André apporte les manteaux, tandis que Robert distribue des pourboires aux serveurs. Karol, le protégé de madame Nalkowska, s'approche à son tour d'Helena. Dans la salle désormais vide, les confettis traînent par terre en gros tas que le souffle d'air déplace d'un endroit à l'autre. Helena essaie d'oublier les démarches qu'elle a dû faire pour obtenir ces morceaux de papier coloré et se répète qu'elle a

eu raison de se donner autant de mal et de dépenser autant d'argent, mais se sent non moins triste et inutile. Karol s'incline cérémonieusement, baise sa main et la remercie.

- Le piano était remarquable. C'est un très bon instrument, dit-il et j'ai été heureux de pouvoir jouer cette nuit. Je n'ai pas souvent une pareille occasion.

- Vous voulez nous jouer une dernière mazurka ? demande Irena.

Dehors le jour se lève. Karol retourne sur l'estrade. La mazurka de Chopin remplit la pièce et puis, soudain, ce sont les accords de la polonaise révolutionnaire.

Toutes les fêtes, toutes les explosions de joie, doivent-elles se terminer fatalement chez nous par un soulèvement, se demande Irena qui, dominée par la musique, a soudain l'impression d'avoir une étrange vision de l'avenir. Fatigue de cette fin d'une nuit de noces, ou prémonition, l'angoisse l'opprime et elle est obligée de s'appuyer contre le mur. C'est comme une étreinte sauvage. L'air devient une richesse sans prix, puisqu'elle a du mal à respirer. La bouche légèrement ouverte, le souffle court, elle cherche Robert et son regard glisse sur l'image suspendue au-dessus de la porte. Un instant encore et le spasme se relâche, ses muscles se détendent, Irena se sent mieux. Les derniers accords de la polonaise révolutionnaire lui parviennent comme adoucis. Aussi longtemps qu'il sera là-bas, à Rome, rien de mal ne pourra nous arriver, se dit Irena en continuant de fixer de ses yeux la grande photo de Jean-Paul II sous laquelle on a accroché un bouquet de fleurs...

La charge des sangliers. ROMAN.

Chapitre 6

Vivre et aimer

[Retour à la table des matières](#)

- Il faut que je me change, proteste en riant Inka, mais Kazik l'emporte dans ses bras jusqu'à la voiture, la fait monter, lance le moteur et démarre. Sur le trottoir, une vieille dame leur envoie un baiser de la main et c'est la dernière vision de Cracovie qu'Inka emporte en cette soirée de décembre. Elle a l'impression de commencer des grandes vacances et de revenir en arrière, quand elle était encore jeune fille.

Kazik conduit vite. J'aimerais la prendre ici, tout de suite, comme si nous n'avions que cet instant à vivre, pense-t-il. À la sortie de la ville, il s'arrête et se met à l'embrasser comme un fou. Au début, Inka se débat, mais petit à petit elle cède. Tout bascule dans l'ombre de la nuit ; sa crainte d'abîmer la belle robe blanche, de déchirer son voile, de perdre le manteau qu'il a jeté sur ses épaules.

Il l'entraîne sur le bas-côté de la route, quelque part entre les arbres, s'enfonce dans la neige, tombe en la faisant basculer et leurs corps se rejoignent. Ils ne savent plus ce qu'ils font, ni l'un, ni l'autre, ils perdent la faculté de vivre chacun séparément, de réfléchir, d'avoir froid, et de sentir le contact humide des flocons blancs qui se mettent à tomber. C'est une sorte d'union absolue, le moment unique, où fondus l'un dans l'autre ils découvrent le bonheur d'un don total.

La route est déserte, aucun bruit ne parvient jusqu'à eux, il n'y a personne au monde en dehors de leurs deux corps, soudés étroitement. D'un mouvement à l'autre, leur union devient plus parfaite jusqu'au sommet, jusqu'au spasme final où, comme vidé de ses forces, Kazik écrase Inka sous son poids.

- Pardon, murmure-t-il.

- Pourquoi pardon ? chuchote Inka, comme si quelqu'un pouvait les entendre.

- Ne pose pas de questions, chérie. Tu parles trop.

Doucement, délicatement, il caresse ses joues de ses lèvres en continuant à la tenir étroitement serrée sous lui, puis, brusquement, il prend sa bouche et tout recommence comme ces tempêtes du printemps où les éclairs se succèdent, tandis que les nuages se chevauchent à l'horizon.

Inka a l'impression d'être emportée dans un univers fantastique, parfaitement inconnu, semblable à un rêve qu'elle n'aurait jamais pu imaginer aussi beau. Elle éprouve une profonde gratitude pour son propre corps, capable de lui apporter un bonheur pareil, ainsi que pour cet homme qu'elle a l'impression de découvrir pour la première fois. Kazik, celui qu'elle connaît depuis toujours, fait place à un autre être dont elle ignore tout. Combien de temps restent-ils ainsi suspendus entre ciel et terre ? Un autre spasme et un autre encore ... Quand Kazik se redresse et tend la main à Inka pour l'aider à se lever, ils sont gênés tous les deux. En passant près d'un sapin, Kazik accroche par mégarde la branche et la neige blanche qui la recouvre s'écrase sur leurs épaules en éclaboussant leurs visages. Ensemble ils éclatent de rire et cela détend l'atmosphère.

- Tu vas attraper froid, s'inquiète Kazik en secouant sa robe. Vite, on monte dans la voiture, on part et on ne s'arrête qu'à Przemyśl. J'ai téléphoné. On aura un bon souper, juste pour nous, dans le plus grand restaurant de l'endroit. J'espère que tu as aussi faim que moi.

Non, Inka n'a pas faim. Jamais elle n'oserait l'avouer à qui que ce soit mais, en cet instant précis, elle a surtout peur que ce qu'elle vient de vivre ne se reproduise plus. Car, est-il possible qu'on atteigne plus d'une fois, dans une seule existence, un pareil stade de bonheur parfait ? Certes non !

Comme s'il devinait ses pensées, Kazik prend sa main, l'embrasse, puis lui chuchote à l'oreille :

- Tu verras nous allons être heureux, très heureux. Je n'ai pas de manières, mais je saurai te gaver d'amour. Désolé pour ta robe...

Dans l'ombre de la voiture qui roule sur la route enneigée, Inka essaie de retrouver un semblant d'équilibre, mais elle vibre étrangement pendant un long moment et elle a du mal à rassembler ses idées. C'est comme si elle était privée de la capacité de penser, de réfléchir et de parler. Sa faculté d'être autonome est anéantie. Ce qui lui importe, c'est la présence de l'homme sur le siège à côté et les frissons qui parcourent encore son propre corps.

Kazik conduit d'une main, l'entoure de son autre bras, l'attire légèrement et la tête d'Inka roule sur son épaule. Blottie contre lui, elle voit la route devant eux comme une sorte de ruban blanc, puis ses yeux se ferment.

Inka se rend compte que le pavé est glissant et qu'il lui faudrait veiller à côté de Kazik mais, très vite, tout cela s'efface à un point tel que, lorsque le bruit du moteur cesse, elle a du mal à reprendre pied dans la réalité.

Przemysl dort sous la neige. La rue principale qui fait face à la gare est sombre et déserte. La voiture est arrêtée devant la grande vitre du restaurant derrière laquelle une lampe est allumée.

- Il faut vous changer madame Skola, plaisante Kazik, en posant la valise sur le siège à côté d'elle. Puis-je vous demander de le faire rapidement, parce qu'il est plutôt tard. Votre conducteur a traîné sur la route. Vous auriez intérêt, madame, à vous trouver un autre chauffeur, plus habile et moins ému.

Inka n'a pas le temps de lui répondre puisque, déjà, il claque la portière et, le dos appuyé contre la vitre, semble vouloir la protéger contre des regards indiscrets. Au prix d'efforts et de contorsions, Inka parvient à enlever sa robe de mariée et à enfiler son tailleur. Au moment où elle met, par-dessus, son manteau de cuir, doublé de peau de mouton, elle est prise d'un fou rire. C'est en riant toujours qu'ils frappent ensuite à la porte du restaurant tout en espérant ne pas être surpris par une patrouille de la milice.

- Ils nous prendraient pour des ivrognes et seraient bien capables de nous emmener au poste, plaisante Kazik. Sais-tu que nous sommes complètement fous de voyager ainsi à une heure où il n'y a pas un chrétien dehors. Je n'ai pas la moindre idée où nous allons coucher cette nuit, et toi ?

- Comment cela, s'inquiète Inka, ne m'as-tu pas promis une maison au bout de ce périple ?

- Eh oui ! une maison qui se trouve à une vingtaine de kilomètres d'ici, constate Kazik, dans un trou perdu nommé Rybotycze qui ne figure sur aucune carte en dehors de celles de l'armée.

Une grosse femme leur ouvre la porte et les voilà dans une grande salle vide où l'orchestre se met à jouer la marche nuptiale.

- Voici, ma chère, annonce Kazik en la prenant cérémonieusement par la main, comment nous allons fêter notre premier repas.

- Éteignez les lumières, crie-t-il à l'adresse de la serveuse, je ne veux que des bougies sur ma table !

- Tout de suite, tout de suite monsieur, s'empresse la serveuse, on vous souhaite à tous les deux beaucoup de bonheur.

Pour Inka, le rêve continue. Les lumières s'évanouissent et avec elles les contours de la grande salle. Seule leur table est éclairée par deux bougies placées dans des vieux candélabres très hauts. Le rideau de velours, dûment tiré, cache l'orchestre qui joue maintenant une mélodie très douce, très tendre qu'elle ne parvient pas à identifier.

Devant eux on place des plats chargés de viandes froides, de salades et, à côté, des bouteilles de vin. Kazik fait signe à la serveuse de disparaître et se met à servir Inka. Tout cela est d'un luxe absolument inouï et Inka se pince discrètement pour mieux se persuader qu'elle ne rêve pas. Le vin, dans les coupes en cristal, renvoie, sur la blancheur de la nappe, des reflets rouges.

Ils mangent en silence en écoutant la musique. Dans la lumière des bougies, les yeux et les dents de Kazik brillent étrangement. Je n'ai jamais remarqué à quel point il est séduisant, pense Inka.

- Tu es déjà venu ici, demande-t-elle, soudain jalouse ?

- Oh ! oui, s'esclaffe Kazik et pas seul par-dessus le marché, mais avec des messieurs importants. Des aristocrates de la bourgeoisie rouge de chez nous et des invités de marque, arrivés d'ailleurs. C'est ici qu'on a fêté le dernier soir de la chasse au sanglier d'un certain Premier secrétaire. Allons, viens danser. Je n'ai pas

envie de remuer les vieux souvenirs. La vodka coulait à flots et nous avions droit à toutes les demoiselles de petite vertu d'ici et même de Varsovie. Non, ne te scandalise pas, dit-il encore en l'enlevant. Je ne t'ai jamais raconté que je suis une nature noble et je n'ai pas l'intention de te mentir maintenant. Ce que je peux t'avouer de rassurant c'est que je n'aimais pas cela. Je n'ai ni l'instinct de chasseur, ni celui de trousseur de dames dont on rémunère les services.

L'orchestre joue un tango. Serrée contre le corps de Kazik qui se durcit à son contact, Inka sent la chaleur monter en elle. l'homme qu'elle vient d'épouser n'est pas celui qu'elle avait repoussé autrefois à Celestynow. C'est un inconnu qu'elle découvre, affolée, parce qu'elle se sent incapable de lui opposer la moindre résistance. Peu importe qu'il soit un salaud, un vendu, ou un héros, il la possède et il lui suffit d'un geste pour qu'elle s'abandonne.

Ils reviennent à la table. Kazik frappe dans ses mains et l'homme en veste noire réapparaît aussitôt.

- Allumez les bougies dans la meilleure chambre, ordonne Kazik, celle qui a des rideaux rouges, si je me souviens bien. Nous montons !

- Très bien, monsieur, répond l'homme.

- Viens, dit Kazik en prenant la main d'Inka, puis en entourant de son bras sa taille et en l'écrasant contre lui. À nouveau elle perd sa faculté de penser, de résister, d'avoir sa volonté propre. Tout lui est égal à présent, elle ne désire qu'une chose, être nue dans ses bras.

* * *

La tempête de neige qui a commencé dans la nuit continue à se déchaîner. À Przemysl les rues sont impraticables et, dès le matin, les gens peinent pour se rendre à pied à leur travail. Le vent souffle du nord et on a du mal à se tenir debout.

Serrée contre Kazik, Inka gratte le pare-brise qui se couvre de givre. La voiture roule lentement derrière le chasse-neige de l'armée qui lui ouvre le chemin.

- Tu vois, c'est cela le vrai luxe, plaisante Kazik. Tu vas arriver dans ta maison précédée par ce mastodonte qu'on fait marcher pour toi, et pour toi seule. Pour une fois que l'armée fait vraiment quelque chose d'utile, profite-en et tâche de ne pas oublier que grâce à toi, reine de mon coeur, les pauvres péquenots vont avoir

au moins une route nettoyée comme il se doit. Je ne connais aucun pays au monde où je pourrais t'offrir un servi-ce pareil, alors soit gentille et cesse de me regarder avec ces yeux pleins de reproche. Je ne vole personne. Et puis, pas de remords, mon amour, ici même j'ai déjà vu des paquets de salauds, ou d'imbéciles, si tu préfères, avoir droit au même service pour la simple raison qu'ils avaient l'auréole des invités. Tu ne connais pas une certaine Pologne, autant te la montrer maintenant quand je peux encore le faire parce qu'il n'est pas sûr que demain j'aurai les mêmes possibilités.

- Où allons-nous Kazik ? demande Inka inquiète.

- Mais tu le sais bien, à Rybotycze, où, comme je te l'ai déjà dit, j'ai réussi à arracher à un PG.R. un morceau de terre et une maison. Entre les mains de son fichu directeur elle ne produisait rien, entre les miennes elle va être capable de nourrir beaucoup de monde. Je suis en train d'accomplir, en somme, une oeuvre pie. L'unique problème, c'est que tu risques de t'y ennuyer. Ce n'est pas Celestynow, qui se trouve à deux heures de route de Varsovie, mais un trou perdu entouré des forêts, où ces messieurs, nos gouvernants, se sont réservé des terrains de chasse.

« Nos amis de l'Est, qui sont à quelques kilomètres de là, juste de l'autre côté de la frontière qu'ils nous ont dessinée en 1940, les ont beaucoup encouragés, dans ce genre d'initiatives. En somme, ma beauté, tu vivras entourée de bêtes féroces, quadrupèdes et bipèdes, mais moi, ton prince charmant, je saurai te protéger contre tous les dangers. Blague à part, le curé de Rybotycze est un brave homme, mais celui d'un village pas trop éloigné, Ustrzyki Dolne, fait de la prison comme d'autres vont en vacances. C'est un bonhomme formidable. Tu verras. Comme, de ces temps-ci, il est en liberté on va le rencontrer. Je compte d'ailleurs sur toi pour nous donner un coup de main. À Ustrzyki Dolne, on est en train d'organiser un comité de Solidarité rurale. Comme ça, tout simplement, juste sous le nez de nos chers camarades de l'Est, ce n'est pas rien ! Ils méritent bien qu'on les aide ! »

Inka ne parvient plus à enlever le givre du pare-brise qui s'étend en grosses plaques et cache complètement la visibilité. Kazik est obligé de baisser la vitre de la portière et le vent froid s'engouffre dans la voiture en apportant avec lui des

flocons de neige. C'est à la fois gai et inquiétant, parce que les roues glissent et Kazik a beaucoup de mal à maintenir la voiture dans les traces du chasse-neige.

La route tourne, monte, descend et tourne encore. Des deux côtés s'étendent des forêts à perte de vue et une impression de solitude se dégage de ce paysage qui a quelque chose de féérique.

Ils avancent lentement dans la lumière laiteuse de la tempête, puis le chasse-neige s'arrête en haut de la côte. Kazik descend, va à la rencontre de deux soldats qui s'approchent et il semble à Inka qu'ils sont en train de discuter. Elle a beau se persuader qu'aucun mal ne peut leur arriver puisque Kazik est là, elle commence à s'inquiéter, mais au même moment Kazik revient en tenant un paquet.

- Ils ont décidé de nous faire un cadeau, lui annonce-t-il et comme il est très intime ils préfèrent ne pas avoir de témoins. C'est des braves gars. Ils ont prélevé sur leurs rations du café et je ne sais trop quoi encore pour qu'on puisse fêter notre première semaine de mariage en arrivant à la maison. Ça tombe bien, parce que j'ai tout prévu, mais je n'ai pas pu obtenir de café et le colis que mes parents ont envoyé des États-Unis a disparu quelque part à la douane.

- C'est dommage que tes parents n'aient pas pu venir à notre mariage, dit poliment Inka.

- Hypocrite, se moque Kazik, tu ne tenais nullement à faire leur connaissance. Avoue donc que déjà, avec ces étrangers que j'ai invité, tu avais du mal à te retrouver. Allons, avoue...

- J'ai beaucoup aimé ton ami Witek, se défend Inka.

Il est plein de vie Kazik, tantôt il lui plante un baiser sur la joue et tantôt il se met à siffler le début d'une chanson américaine dont Inka ne parvient pas à retrouver le nom. Elle lui en veut d'être à ce point inconscient du danger, tandis qu'elle-même a tant de mal à cacher ses craintes.

Une autre côte, une descente en colimaçon, les arbres qui semblent se rapprocher dangereusement et soudain une éclaircie. Les voilà sortis de la tempête sur une large étendue plate, bordée uniquement d'un côté par la forêt. Au bout, il y a le clocher d'une église, et, sur leur droite, quelques toits de maisons enfouies sous la neige.

- Rybotycze, crie gaiement Kazik. Nous tournons à droite et vous prendrez possession, dans un instant, madame, de votre manoir.

Le chasse-neige continue son chemin, Kazik klaxonne et tourne, sur une voie secondaire, puis la voiture s'immobilise devant une longue clôture haute. Inka descend, pousse le portillon et avance vers la grande maison en rondins, mais aussitôt Kazik la rattrape et la soulève de terre.

- Voyons, tu ne peux quand même pas franchir le seuil de notre maison autrement que dans mes bras, murmure-t-il, en l'embrassant, cela serait un mauvais présage.

On les attend, puisque la porte de la maison s'ouvre et une petite personne boulotte sort sur la galerie.

- Voici ma femme, annonce Kazik en entrant dans la maison décorée de guirlandes en papier de couleur et de branches de sapins. Inka, mon bonheur, je te présente Ania, notre ménagère. Elle va tout t'expliquer et tout t'apprendre à condition que tu saches te montrer gentille. Ania est mon bras droit et mon majordome en jupon. Viens visiter le manoir de tes rêves.

Kazik passe devant et Inka le suit d'une pièce à l'autre en allant de surprise en surprise. Les chambres sont grandes et spacieuses, décorées avec des tapisseries tissées, de couleurs vives, fixées sur les murs, ou jetées sur des tables en bois clair, taillées à la hache. Il y a des bancs le long des murs et des trophées de chasse accrochés sous le plafond bas. Il y a l'étroit escalier qui monte au premier étage où, dans la chambre à coucher, le lit à colonnes, à l'ancienne mode, est couvert d'un énorme édredon.

- Le thé est prêt leur annonce Ania qui se tient en bas de l'escalier. J'ai un pain d'épices encore chaud, fraîchement sorti du four.

Ce n'est pas possible, se dit Inka en descendant, ça doit être l'ancienne résidence de chasse d'un de nos ministres, sinon du Premier secrétaire. Je n'aurais jamais imaginé qu'un jour je puisse habiter une pareille maison. C'est tout simplement incroyable ce qui m'arrive !

* * *

Le téléphone continue de sonner. Maria Solin, une fois de plus, saisit l'écouleur pour n'entendre au bout du fil qu'un bruit de respiration. Elle attend un instant, puis replace l'appareil. Elle est beaucoup trop fatiguée pour s'énerver. Ses jambes lui font très mal et chaque pas exige un effort qu'elle a de plus en plus de difficultés à fournir. Cela l'humilie de ne pas pouvoir se déplacer à sa guise, et il lui est pénible de penser que, là-bas, à Cracovie, Inka vient de se marier, sans qu'elle ait pu l'embrasser à la sortie de l'église comme elle aurait voulu le faire.

Par-dessus le marché il est plus de cinq heures, le visiteur qu'elle attend est en retard et Maria Solin n'est pas certaine qu'il viendra. Un représentant de la Croix-Rouge internationale de passage à Varsovie, un inconnu qui lui avait demandé le matin même, au téléphone, une heure d'entretien, seul à seule.

Au moment où Maria Solin passe dans son petit salon, on frappe à la porte d'entrée. Aussitôt, elle se redresse, arrange ses cheveux d'un geste rapide et ouvre. Il est grand, mince, et il a une figure avenante. C'est un homme d'un certain âge qui inspire confiance, autant par sa prestance que par sa façon de se conduire.

- Je me présente, dit-il, docteur Rako. Je suis tchèque d'origine, mais j'ai appris le polonais dans mon enfance. Actuellement j'habite Vienne où j'ai réussi à obtenir le droit de pratiquer. Vous avez été gentille d'accepter de me recevoir. Le problème qui me préoccupe est sérieux et je sais que je peux compter sur votre aide.

Ils sont assis au salon en train de boire du thé, l'un en face de l'autre et, dans la lumière de la lampe basse, Maria Solin paraît étrangement jeune. Le docteur Rako semble le remarquer parce qu'il glisse un ou deux compliments à son adresse, tandis qu'elle s'applique à le persuader qu'elle n'est qu'une vieille doctoresse à la veille de la retraite.

- Mais non, proteste Rako, je connais votre importance en tant que praticien. Je suis passé à votre hôpital et j'ai quelques bonnes idées sur la question. J'ai un ordre de mission de la Croix-Rouge internationale et je dois me renseigner sur les pénuries qui existent ici ou peuvent apparaître, compte tenu des circonstances. Voyons mon cher collègue, est-il exact que les hôpitaux et les pharmacies ne peuvent pas répondre aux besoins ? Soyez franche, mon seul désir est d'aider de mon mieux la population et le corps médical de ce pays.

Maria Solin se met à parler. Elle raconte les difficultés quotidiennes, le manque de certains médicaments, d'instruments de première nécessité, de bandages et jusqu'aux gants de caoutchouc indispensables pour les chirurgiens. Le docteur Rako sort un carnet de sa poche et se met à prendre des notes comme si chaque mot de Maria Solin valait son pesant d'or.

- Vous comprenez, s'excuse-t-il, je dois faire rapport lors de notre prochaine réunion à Genève. Je tiens à ne rien oublier.

La liste s'allonge, tandis que Maria Solin continue de parler de sa voix calme et mélodieuse.

- Dites-moi, demande-t-il finalement, est-ce que de pareilles pénuries peuvent vraiment se justifier par les grèves de Solidarité ?

- Certainement pas, proteste Maria Solin. Ce n'est pas parce qu'il y a eu quelques arrêts de travail dans les chantiers navals, ou dans les usines de fabrication de voitures qu'on ne peut plus se procurer dans les pharmacies un cachet d'aspirine. Je crois plus simplement que les gens se sont affolés et ont acheté ce qu'ils ont pu trouver, craignant le pire. Vous avez passé votre enfance en Tchécoslovaquie, si j'ai bien compris, vous vous souvenez donc certainement de l'atmosphère de l'occupation de la dernière guerre. À la plus anodine nouvelle concernant la proclamation d'un nouveau règlement municipal, les gens se précipitaient pour vider les magasins de ce qui était disponible sans tickets de rationnement. Maintenant c'est le même phénomène de panique, surtout chez les plus âgés qui n'ont jamais pu oublier cette époque. Moi-même, je me souviens encore que, lorsque la radio clandestine transmettait des nouvelles concernant les batailles sur le front de l'Est ou de l'Ouest, ma mère était prête à garder sous son lit des bidons d'huile de lin qu'on parvenait à se procurer dans les campagnes et me forçait à aller en chercher d'autres encore, sous le fallacieux prétexte que nous allions tous mourir de faim lors d'une retraite éventuelle des troupes allemandes.

- Vous croyez que c'est cela la cause des pénuries ? demande pensivement le docteur Rako. Cela me semble quand même impensable que des profanes s'amussent à remplir leurs armoires d'antibiotiques, par exemple.

- Oh ! il y a bien d'autres facteurs également, acquiesce Maria Solin. Certains prétendent que le gouvernement a cessé d'approvisionner les hôpitaux et les pharmacies pour démontrer à la population les conséquences de ce qu'on appelle,

dans la presse officielle, les exigences exagérées des ouvriers. Personnellement, je ne crois pas que nos dirigeants acceptent de prendre des risques pareils au détriment de la santé des braves gens qui ont besoin de soins.

- Bon, bon, soupire le docteur Rako. Écoutez, il se fait tard et c'est l'heure du souper. Me feriez-vous le plaisir d'accepter mon invitation ? Je crois qu'on peut encore avoir un bon repas à l'Hôtel Forum. La voiture qu'on a mise à ma disposition est en bas.

Maria Solin hésite un instant. Cela fait des années qu'elle n'a pas eu l'occasion de sortir avec quelqu'un d'autre que ses amis et collègues, des intimes, en somme, qu'elle connaît depuis fort longtemps. Cet étranger qui vit en Occident est différent au point d'exercer sur elle une sorte de fascination. Ula avait l'air perdue, tandis que lui semble non seulement sûr de lui, mais encore, ce qui est plus important, capable d'apporter à l'hôpital une aide substantielle. Et puis le téléphone va certainement recommencer à sonner d'une minute à l'autre et lui échapper serait déjà une sorte d'aubaine !

Le docteur Solin disparaît dans la salle de bains, se maquille soigneusement, vide le reste du flacon d'eau de Cologne qu'elle a reçu d'Ula et met son manteau.

Dehors il neige, mais la voiture est garée juste devant la porte et elle n'a pas besoin de marcher sur le pavé glissant. À l'Hôtel Forum il y a beaucoup de monde. Des journalistes étrangers qui parlent fort dans toutes les langues, des jeunes filles trop maquillées, visiblement des *kociaki* * et même des Arabes qu'on ne rencontrait jamais autrefois à Varsovie et qui sont de plus en plus nombreux dans les grands hôtels de la capitale. Son fils André prétend que ce sont les équipages des lignes aériennes qui s'empressent de profiter des taux du dollar au marché noir, pour s'amuser mieux que partout ailleurs.

J'ai moins mal, constate avec soulagement Maria Solin, en traversant le hall. Je vais finir par croire que c'est, en partie, psychologique, parce que je suis trop souvent seule et que ce téléphone qui sonne sans arrêt me rend particulièrement nerveuse ces temps-ci.

* *Kociaki* : traduction littérale, chatons, terme utilisé pour désigner les prostituées.

Le docteur Rako examine le menu, choisit les plats les plus chers, force Maria Solin à en faire autant, commande une bouteille de vodka et une bouteille de vin, sourit et devient de plus en plus charmeur, en parlant tantôt de ses voyages à Genève et tantôt de ses soirées à Vienne.

Je ne parviens pas à le situer, pense Maria Solin, mais ce n'est vraiment pas sa faute. Tout simplement je me suis déshabituée de fréquenter des hommes qui mènent une existence agréable dans un monde normal où on ne passe pas son temps à osciller entre la menace d'une intervention armée des Soviétiques et l'espoir d'une évolution démocratique.

- Que pensez-vous de la Croix-Rouge polonaise ? demande Rako à brûle-pourpoint. Peut-on lui faire confiance et acheminer par son entremise les dons de la Croix-Rouge internationale ? On m'a mis en garde à ce propos. Un ami à moi m'assure que la Croix-Rouge polonaise relève du ministère de l'Intérieur, ce qui évidemment peut avoir une signification et des conséquences bien précises. Le ministère de la Milice et de la Police secrète poursuit fatalement, ici, comme en Tchécoslovaquie, comme dans tous les pays du Bloc, une politique qui n'a pas beaucoup de rapports avec l'humanisme et la médecine. Ses objectifs ne sont pas les nôtres...

Maria Solin vient de vider son deuxième verre de vodka, que Rako s'empresse de remplir aussitôt, mais cela ne l'empêche pas de se tenir sur ses gardes. Elle réfléchit avant de répondre, d'une façon évasive d'ailleurs, en prétendant que vraiment elle n'est pas au courant et ne peut ni infirmer, ni confirmer ces dires.

- Quoi qu'il en soit conclut-elle, il est préférable d'envoyer les dons par l'entremise de l'Église. Le Cardinal a organisé un réseau de distribution absolument impeccable, basé sur des renseignements précis que fournissent les paroisses.

- Ah ! bon, dit le docteur Rako en sortant son carnet pour consigner ce renseignement. Vous ne savez pas à quel point vos opinions me sont précieuses.

On leur apporte le plat principal, le docteur Rako s'occupe de la bouteille de vin et change de sujet. Le voilà en train de raconter sa vie de veuf sans enfants.

- Ah ! si seulement je pouvais avoir une collègue comme vous à Vienne, soupire-t-il, mais hélas, je suis entouré d'étrangers qui ne comprennent pas ce qui se passe en Europe de l'Est. Pour cela il faut être né ici, comme c'est votre cas ou le

mien, autrement on ne réalise jamais toute l'horreur de la situation. Et je sais de quoi je parle. J'ai quitté Prague après 1968, obligé de fuir, comme bien d'autres, parce que j'étais très engagé. Vous devez être maintenant dans la même situation que moi à l'époque. Je suis certain que vous êtes impliquée dans le mouvement de Solidarité et que vous faites partie du K.O.R. Quand on a votre classe, c'est pratiquement inévitable.

- Quelle est votre spécialité docteur ? demande Maria Solin en souriant, parce qu'elle sent confusément qu'il vaut mieux changer de sujet dans cet hôtel rempli de monde, où les serveurs, qui se tiennent derrière son dos, semblent suivre leur conversation d'autant plus attentivement qu'ils paraissent totalement indifférents à ce qui se passe autour d'eux. Kazik Skola lui a assez répété que le personnel des grands hôtels est composé des agents du S.B. qui surveillent étroitement les étrangers et ceux qui les fréquentent, pour qu'elle soit incapable d'en faire abstraction.

C'est au dessert que le docteur Rako lui pose soudain la question à laquelle elle ne peut échapper, parce qu'il rapproche son visage du sien en la regardant droit dans les yeux.

- Ne croyez-vous pas que les pénuries dans les hôpitaux, comme celles des médicaments dans les pharmacies, sont dues au fait que tout cela a été volé par des éléments de Solidarité qui sont en train de préparer une insurrection en vue de détruire le système et de rétablir le capitalisme ?

Est-ce le vin, ou le mélange du vin et de la vodka ? Maria Solin a l'impression de lire une menace dans les yeux de Rako. Quelque chose de méchant et de cruel à la fois. Sans trop s'en rendre compte elle pense à Helena et à ses théories sur l'égalité des sexes. Quand un homme de l'âge de Rako pose des questions pareilles à une femme jeune et jolie, on peut imaginer que c'est sa façon de lui faire la cour. Mais quand il se donne la peine d'inviter au restaurant une femme qui a le même âge que lui, il est illusoire de considérer qu'il le fait pour le plaisir de sa compagnie. De là à conclure qu'il tient plus simplement à la faire parler, il n'y a qu'un pas... Mais Maria Solin est bien décidée de s'amuser et elle repousse cette idée. Imaginons, se dit-elle, qu'Helena a tort ou encore que ce cher collègue me trouve vraiment fascinante. Après tout, le meilleur moyen de séduire un homme consiste à le faire parler de lui-même et à se montrer compatissante.

- Oublions Solidarité, dit-elle et parlons de vous. Depuis combien de temps êtes-vous à Varsovie ?

- Depuis dix jours et je compte repartir demain pour Vienne.

- Ah ! comme vous devez vous sentir inutile là-bas, le plaint Maria Solin, avec un léger soupir. Peu importe les causes, ce qui est certain c'est que nous avons besoin d'aide, autant dans les hôpitaux que dans les pouponnières pour les nouveau-nés. N'est-ce pas déjà une mission digne d'un médecin ?

- Oh ! très certainement, constate le docteur Rako pensif, et je suis prêt à tout faire pour cela. Maintenant surtout, depuis que je vous ai rencontré il me suffira de me rappeler votre visage, votre sourire, pour m'atteler à la tâche. Pour moi, vous personnifiez en quelque sorte la Pologne et c'est pour cela que je tiens à tout savoir sur vous.

Maria Solin sent sur sa main, posée sur la table, la pression chaude de sa main à lui.

- Vous aussi, dit-il, vous devez être très seule ?

- Mon mari est mort pendant la guerre, mais mon fils et sa femme sont à Varsovie. Ma bru travaille dans le même hôpital que moi et nous sommes très proches l'une de l'autre. Ses parents, ses amis, m'ont adoptée et nous formons une sorte de famille. Forcément quand ils ne sont pas là ils me manquent.

- Ah ! et en ce moment, ils sont absents ? lui demande le docteur Rako dont la curiosité semble constamment en éveil.

- Oui, répond tranquillement Maria Solin, ils sont allés à Cracovie, où Inka, la sœur d'Helena se marie. Je n'ai pas pu les accompagner, malheureusement pour moi.

- À cause de votre mission dans le K.O.R., chuchote presque le docteur Rako en essayant de tisser une certaine complicité entre eux deux.

- Mais non, rit Maria Solin, à cause de mes jambes. J'ai des problèmes de santé. Cela arrive même aux médecins et, comme vous le savez, nous sommes plus douillets et plus angoissés quand quelque chose ne va pas que n'importe quel malade. Il n'y a pas pire malade qu'un médecin !

Rako recule un peu sa chaise tout en ne lâchant pas sa main qu'il pétrit sous ses doigts. Il semble déçu.

- Vous voulez absolument vous imaginer, dit le docteur Solin que je suis une sorte d'héroïne nationale. Malheureusement vous avez tort. J'essaie de faire mon métier aussi bien que possible et je ne m'occupe pas du reste. Cela vous déçoit ?

- Rien de ce qui vient de vous ne saurait me décevoir, proteste énergiquement Rako, mais dans son regard il y a quelque chose de faux parce que l'expression de ses yeux reste froide, tandis que ses lèvres sourient.

Soudain Maria Solin a peur. Cet homme est sans doute un agent double. Dans un instant il va la raccompagner chez elle, où son téléphone recommencera à sonner. Va-t-il la forcer alors à parler en s'introduisant de force dans son appartement ?

- Vous ne voudriez pas voir ma chambre ? demande Rako. Il y a beaucoup de bruit ici. Nous serons plus tranquilles pour bavarder comme des vieux amis que nous sommes devenus. Nous n'avons qu'à prendre l'ascenseur. C'est au troisième étage. Je crois qu'il me reste encore un *peu* de cognac français.

Tiens, tiens, se dit *le* docteur Solin, voici un scénario que je n'ai pas prévu. Qu'est-ce que tu vas me mettre dans ce cognac, cher collègue, pour me faire parler ?

- Oh ! dit-elle en s'efforçant de plaisanter, cela fait des années qu'on ne m'avait pas demandé d'accompagner un homme seul dans une chambre d'hôtel. C'est vraiment très tentant, mais hélas, je suis forcée de rentrer. Demain matin je dois être à l'hôpital et il est déjà tard. Non, ne vous dérangez pas, il y a toujours des taxis devant cet hôtel. Un autre luxe prévu pour nos hôtes étrangers.

Le docteur Rako proteste, paie l'addition en laissant un pourboire exorbitant, la prend par le bras et ils se dirigent ensemble vers la sortie. De l'autre côté de la porte vitrée il y a le froid, la nuit, le silence des rues qui se vident dès neuf heures du soir, et l'angoisse.

- C'est comme ça, dit une voix à côté de Maria Solin. On prétend ne pas pouvoir se rendre à Cracovie pour assister à un mariage et on mène grande vie en compagnie d'inconnus. Présentez-moi au moins ma chère pour que je puisse faire des potins.

Jamais encore Maria Solin n'a éprouvé une pareille joie en croisant sur son chemin le docteur Skiba. Les deux hommes se serrent la main, puis Maria Solin prend Skiba par le bras.

- Justement le docteur Rako vient de m'offrir de monter dans sa chambre prendre un dernier verre de cognac. Vous venez avec nous ? C'est important, le docteur quitte Varsovie demain et comme il vit à Vienne il propose de nous envoyer incessamment des instruments et des médicaments pour notre hôpital.

- Cher docteur renchérit aussitôt Skiba, puis-je me considérer comme votre invité ?

Complètement démonté le docteur Rako s'efforce de lui répondre sur le même ton mi-badin, mi-sérieux et, après un instant de flottement, il parvient à se donner une contenance. Une fois dans la chambre, il ne trouve pas, cependant, le fameux cognac, ils se contentent donc d'échanger des adresses et une heure plus tard Maria Solin roule confortablement installée dans la voiture de Skiba.

- Agent double, ou original ? demande Marie Solin.

- Il n'a pas l'air très franc, constate Skiba et je ne veux pas vous déposer chez vous. J'ai l'étrange impression de l'avoir déjà vu quelque part. Écoutez, on va retrouver notre jeunesse et on va coucher à l'hôpital. Kazik m'a donné pour vous une bouteille de champagne et on va la vider tranquillement en vieux copains que nous sommes. Ça vous va ?

- Oh oui ! acquiesce le docteur Solin ravie, et vous allez me parler du mariage. Cela sera une nuit folle où j'aurai l'impression de fêter le bonheur d'Inka. André et Helena rentrent dans deux jours et personne ne s'inquiétera de mon absence.

- Je suis content que vous me fassiez confiance, lui dit Skiba en l'aidant à descendre devant l'hôpital et en lui baisant cérémonieusement la main. Autrefois, vous et Helena vous me détestiez cordialement.

- Vous avez beaucoup changé, constate Maria Solin en toute franchise.

- Oui, j'ai surtout appris et compris pas mal de choses. Peut-être pas en médecine, mais en socio-politique. Allons, il faut nous dépêcher le champagne est caché, mais on peut nous le chiper quand même.

Peu après, assis sur les lits de la petite chambre d'hôpital, ils boivent le champagne dans des verres que la garde leur a laissés avant de partir. Ils vident la bouteille en parlant de la noce et puis s'endorment l'un à côté de l'autre, tout habillés. Maria Solin rêve qu'elle est dans les bras du docteur Rako et qu'il l'embrasse passionnément. Un rêve de jeune femme...

C'est le lendemain soir seulement qu'elle se retrouve dans son appartement, pour constater qu'on y a fait une perquisition sauvage... Bravo ! se dit-elle, le premier moment de découragement passé. Excellente occasion pour ranger mes tiroirs. Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive et il n'y a pas de quoi faire un drame. Comme d'habitude ils n'ont rien trouvé. Les journaux clandestins sont bien à leur place sous les lattes du plancher de la garde-robe encombrée de traités de médecine, n'est-ce pas l'essentiel ?

Tout en ramassant ses vêtements, éparpillés par terre, Maria Solin chantonne un vieux tango. Le repas à l'Hôtel Forum et le champagne bu avec Skiba lui ont fait du bien. Depuis des années elle ne s'est pas sentie aussi jeune et le miroir de la salle de bains lui renvoie un visage encadré de cheveux blancs, non dépourvu d'un certain charme, qui peut encore plaire...

* * *

À Celestynow, hiver comme été, Inka avait l'habitude de se lever tôt pour s'occuper des animaux, ou pour travailler sur la terre. Ici, avec Kazik, rien de pareil. La nuit, ils font l'amour et le matin ils se réveillent tard. Ania leur apporte leur petit déjeuner au lit, les assure que son mari et son fils ont exécuté les ordres de Kazik à la lettre et ils traînent encore dans leur chambre jusqu'à midi, ou même au-delà.

En dehors de la neige qui tombe sur le paysage blanc des champs qui entourent la maison, Inka da rien vu d'autre de Rybotycze. Le monde a basculé de l'autre côté des murs qui les protègent, Kazik et elle. Un matin, cependant, où Inka se réveille avant lui et l'observe pendant qu'il dort encore, elle retrouve, pendant un instant, la réalité.

Il a annihilé mon passé se dit-elle. Je croyais savoir ce que cela signifie l'amour, mais je me trompais. Avec Wlodek j'étais une femme, un être humain, son égal. Avec Kazik, je suis devenue sa chose, privée de toute volonté dès qu'il

me prend dans ses bras. C'est fou ce que notre éducation, à nous les femmes, peut être hypocrite. On nous défend de nous débarrasser de cette précieuse virginité aussi longtemps que nous ne portons pas l'alliance au doigt. On nous enseigne que c'est là un grave péché, mais en fait ce n'est qu'un moyen pour les hommes de nous rendre soumises. Une femme qui n'a pas vécu une nuit d'amour avec Kazik ne peut même pas s'imaginer ce que cela signifie le bonheur physique ; à l'opposé, celle qui l'a connu ne saura plus éviter de se le rappeler constamment.

À côté de ce que je suis en train de vivre maintenant, mes ébats amoureux avec Wlodek, mon premier mari, n'étaient qu'une attente constamment déçue. Je commençais à peine à lui appartenir que déjà il atteignait le spasme et presque aussitôt s'endormait comme une bûche. Forcément, le pauvre, était bien trop fatigué après sa journée de travail.

Et puis entre le corps de Kazik et le mien il y a une sorte d'union parfaite que jamais je n'aurais cru possible. C'est comme si on était fait l'un pour l'autre, ajustés à l'instar de deux pièces d'un merveilleux ensemble.

La tête de Kazik roule sur l'oreiller et il ouvre les yeux.

- Bonjour chérie.

Il lui tend les bras et elle se blottit contre sa poitrine.

- Tu sais, murmure Inka, sans toi je n'aurais jamais su vraiment ce que cela signifie d'être désirée et possédée.

- Merci, dit Kazik, mais pour moi c'est la même chose et pourtant j'ai connu beaucoup de femmes avant toi. Il y a un conte arabe qu'on m'a raconté autrefois, il y a bien longtemps. Quand un enfant vient au monde une étoile se déplace dans le firmament. Si deux étoiles, celle d'une fille et celle d'un garçon se rejoignent, alors c'est qu'ils sont destinés à être heureux ensemble. Malheureusement il est très rare qu'ils se rencontrent sur la terre, parce que le diable brouille les cartes, mais quand cela arrive, c'est le bonheur parfait. Je suis certain que nos étoiles voyagent ensemble quelque part. Allons, il est temps de mettre ta chemise de nuit. Quand Ania va arriver avec le déjeuner, elle va trouver que nous menons une vie dissolue. Pour elle, la nudité est l'oeuvre du diable.

Il lui lance en riant la chemise qui traîne par terre, enfile son pyjama et se recouche, en s'allongeant sur le dos.

- Finie la lune de miel, mon amour. Cela fait plus de trois semaines que nous vivons en sauvages. Il est temps de sortir de notre retraite. Demain nous partons pour Ustrzyki Dolne, où le curé Adam Wolski nous attend.

- Pourquoi demain ? demande Inka d'une voix plaintive.

- Parce que je suis obligé de tenir mes promesses et parce qu'il n'est pas permis d'être heureux indéfiniment sous peine d'être punis. Souviens-toi d'Adam et d'Ève. Ils ont été chassés du paradis parce qu'ils y avaient vécu insouciant sans se préoccuper de la grande misère du monde. Il ne faut pas que cela nous arrive. À la longue tu finirais par me mépriser, mon amour, Vois-tu, moi, je t'admire parce que tu es telle que tu es, mais toi tu exiges plus. Non, ne proteste pas ! Je le sais, je le sens. Pour mériter ton amour, je dois agir. Changer la face du monde. Déplacer des montagnes et les glisser sous tes petits pieds pour que tu puisses monter sur les sommets. Tu es une éternelle petite fille qu'il faut savoir faire rêver jusqu'à ce qu'elle découvre que la réalité peut dépasser la fiction. Embrasse-moi pour me donner du courage et ne pose pas de questions.

« Je n'ai pas envie de te raconter mon existence. Pas encore ! Essaie de me faire confiance parce que je cherche désespérément à rattraper le temps perdu. C'est ma façon d'être honnête avec moi-même. Depuis des années, le curé Marianski prétend que je ne suis pas un salaud, mais il faut absolument que je parvienne à partager son opinion, ce qui n'est pas encore fait. »

- C'est si difficile que cela ? demande Inka, soudain inquiète.

- Plus encore que tu ne peux l'imaginer. Oh ! remarque, je ne suis pas né comme ça. Plus simplement, dans ce fichu pays, il y a des courants successifs entre lesquels il n'a pas toujours été facile de retrouver son chemin. Robert a raison. Chez nous il faut vivre au jour le jour, songer à la famille et à cette élémentaire nécessité de lui assurer un toit sur la tête et de quoi manger à sa faim. On saupoudre par-dessus un peu ou beaucoup d'amour et le tour est joué. Moi, j'ai voulu plus. Je suis un ambitieux. Adolescent encore, j'ai commencé à rêver d'instaurer un ordre meilleur.

« Vois-tu, quand tu te rends coupable des pires saloperies pour aider ceux qui te sont chers, il y a toujours une justification au bout, mais quand, comme moi, tu essaies d'infléchir les événements, de jouer à l'apprenti sorcier, tu te places tantôt parmi les cyniques et tantôt parmi les braves gens. La face de Janus ... »

- Comment as-tu réussi à avoir cette maison, des domestiques, une terre, des animaux ? interroge Inka avec insistance.

- Oh ! mon amour se fâche, plaisante Kazik, en l'embrassant. Ce ne sont que des détails mesquins. Rassure-toi, je n'ai volé personne. Entre nos mains, cette terre va nourrir bien plus de monde que sous l'administration de ce sinistre gérant du P.G.R. qui se vautrait dans les beaux hôtels de Varsovie en produisant des rapports plus faux les uns que les autres. Notre lune de miel est bien innocente comparativement aux minables orgies qu'il organisait ici, ou ailleurs. Pas de remords, madame Skola, vous n'êtes pas en train de profiter d'un bien mal acquis.

Pour la calmer et l'empêcher de lui poser d'autres questions il se met à l'embrasser comme un fou, puis Ania frappe à la porte et Kazik saute du lit pour lui ouvrir.

- Nous partons tôt demain matin, lui annonce-t-il, en prenant le grand plateau de ses mains. Demande à ton mari de chauffer la voiture et de vérifier si tout est en ordre. N'oublie pas, non plus, de remplir le coffre. On va chez le curé Wolski, à Ustrzyki Dolne, et je sais qu'il lui faut du savon, du sucre et du café.

- Il fait mauvais dehors et les routes ne sont pas sûres, constate tranquillement Ania. Vous risquez d'avoir un accident.

- Allons Ania, rétorque Kazik en souriant, autrefois quand je venais chasser dans les environs avec les ministres tu me disais que j'étais indestructible et te voilà soudain pessimiste. Qu'est-ce qui se passe ? Tu sais bien que je peux tout !

- Maintenant, ce n'est plus la même chose, objecte Ania. Vous avez l'air de vouloir leur tenir tête et ils sont plus forts que vous. Il ne faut pas l'oublier, monsieur Kazik. Il ne faut pas l'oublier, c'est moi qui vous le dis et je les connais mieux que vous parce que j'ai vu passer ici pas mal d'hommes, et non des moindres. Tant qu'on ne les enverra pas tous sur une autre planète, je ne serai pas tranquille. Parfois, je rêve qu'ils sont de retour ici et je crie dans mon sommeil.

- En somme, ce qu'il te faut c'est une insurrection, une révolution, ou une guerre, dit Kazik en la dévisageant avec étonnement.

Les traits de la femme se durcissent. Il y a de la haine dans ses yeux.

- Pourquoi pas une chasse à l'homme, répond-elle en se dirigeant vers la porte.

- Parce que le gros gibier va toujours se tirer d'affaire et que les comparses payeront à sa place le prix fort. Et puis, je suis beaucoup plus optimiste que toi. Vois-tu, Ania, selon moi les gens vraiment coupables, qui méritent la corde, n'existent pas. Nous d'ici, nous sommes tous plus ou moins victimes des circonstances qui nous ont été imposées et je crois, je suis profondément persuadé même, qu'à cause de cela il nous faut, avoir une certaine indulgence.

- On voit bien que ce n'est pas vous qui les avez servis pendant des années.

- Voyons, Ania, ce n'est qu'une question de symboles. Je les ai servis moi aussi, peut-être pas de la même façon que toi, mais d'une autre manière. Allons, cesse de rechigner et va t'occuper de ton mari et de la voiture.

- C'est bon, c'est bon, mais n'oubliez pas que vous n'êtes plus seul à présent, puisque vous voilà marié. Il ne faut plus risquer n'importe quoi.

La porte se referme derrière Ania, Inka verse le thé et s'efforce de chasser la pénible impression d'être exclue. À Celestynow, il y avait une sorte de complicité entre elle et Magda, il y avait Irena, Robert et les voisins connus depuis toujours. Ici, entre Kazik, Ania, son mari et son fils, il y a des secrets qu'Inka ignore et ils la traitent comme un enfant qui n'a pas besoin de savoir de quoi parlent les grandes personnes. Au début, elle trouvait cela drôle, mais maintenant, cela lui pèse de plus en plus.

Sans l'avouer à Kazik, Inka passe la journée à ruminer des projets d'un voyage à Varsovie, où Helena sera sans doute capable de l'aider à comprendre et de lui éviter bien des écueils. Helena connaît Kazik depuis longtemps, ils ont été ensemble à l'école et elle a certainement des idées précises sur ses nombreuses allées et venues. Ici, jamais l'étrange Ania, ni son mari, un géant qui, en présence d'Inka, semble perdre l'usage de la parole, ni son fils, non moins gros et grand que son père, ne lui raconteront les secrets de cette maison, et à plus forte raison ceux de Kazik. D'ailleurs, quand il lui est arrivé une fois de se trouver seule avec eux à la cuisine, elle a eu l'impression d'être avec des geôliers et non pas avec des braves gens à son service.

Inka n'a pas osé dire à Kazik que le mari de Ania a une véritable tête de tueur, avec son immense crâne chauve, ses petits yeux porcins et son nez aplati, comme enfoncé à coups de poing dans son visage gris et inexpressif. De son côté, Kazik

s'est contenté de lui expliquer que le mari d'Ania est un rabatteur de gibier hors pair et un remarquable garde-chasse.

- Il sait tout faire, lui a-t-il dit : conduire un tracteur, réparer une faucheuse et calmer les vaches quand la trayeuse mécanique marche mal.

Au lieu de continuer à s'intéresser à cet homme, Inka avait exigé aussitôt de voir ces merveilleuses machines dont elle n'avait pu, à Celestynow, qu'admirer les photos présentées sur les dépliants qu'on avait distribués une fois à la coopérative.

- Tes désirs, princesse, sont des ordres, lui avait aussitôt annoncé Kazik en riant.

Le jour même il lui avait fait visiter l'étable, la remise, les dépendances, la grange, l'écurie et éblouie par les installations, ultra-modernes à ses yeux, propres et en bon état, Inka avait oublié le mari d'Ania.

Il me traite comme une enfant, se dit une fois de plus Inka. Quand il ne veut pas répondre à mes questions, il trouve un moyen de m'intéresser à autre chose. Magda agit ainsi avec Mietek, mais le petit n'a que quatorze ans, tandis que moi je suis une femme mariée.

Comme s'il devinait ses pensées, Kazik efface sous ses lèvres les plis qui se forment sur son front, le désir monte en elle au contact de sa peau, ses narines aspirent l'odeur que dégage son corps et ils sombrent dans le tourbillon de cet amour passionné qui les soude l'un à l'autre. Ils émergent du lit tard dans la soirée, mangent un peu de viande froide dans la cuisine vide, puis remontent dans leur chambre et s'endorment en se tenant aussi éloignés que possible l'un de l'autre.

C'est le subterfuge que Kazik a trouvé. Au début Inka a été déçue de ne pas pouvoir dormir dans ses bras, mais très vite elle s'est rendu compte que cela n'est pas possible, parce que le plus simple contact de leurs paumes déclenche aussitôt une sorte de courant qui les pousse à faire l'amour, aussi fatigués puissent-ils être.

À force de lui appartenir ainsi, Inka a du mal à marcher et se demande si elle parviendra à être suffisamment en forme pour affronter un voyage. Le lendemain matin, cependant, elle se sent comme si son corps était investi d'une légèreté toute neuve et elle saute sur ses pieds, dès que Kazik la réveille d'un baiser.

À sept heures, bien qu'il fasse encore nuit dehors, ils quittent Rybotycze et se mettent à rouler sur la route couverte de neige, que la grisaille du matin éclaire

avec parcimonie. C'est au moment où la voiture dérape dans une descente qu'Inka entend une sorte de hurlement lugubre.

- Les animaux sauvages ont faim, plaisante Kazik en redressant le volant. Tu vois, mon amour, certains gestes qu'on pose dans ce pays peuvent avoir deux facettes. Les puritains reprochent à nos ministres et à notre bourgeoisie rouge de nourrir dans ces forêts des sangliers pour les engraisser avant de les chasser. Ils considèrent qu'il est scandaleux de s'occuper de ces animaux dont on prend mieux soin que des vaches de nos cultivateurs qui, après tout, fournissent le lait à la population. Et les puritains ont certainement raison.

« Il n'en reste pas moins que, depuis que les hommes dirigés par le mari de notre Ania ont cessé de remplir les augees installées dans les forêts, les animaux sauvages qui descendent à travers la frontière soviétique sont déjà en train d'enlever des brebis des étables, menacent les enfants laissés sans surveillance et s'attaquent aux paysans qui, en chariots attelés de chevaux, transportent leurs produits à la coopérative.

« À Rybotycze, notre voisin peste contre Solidarité parce qu'il considère que cela est de sa faute. Il estime que nous sommes au bord de l'anarchie, parce qu'il est constamment obligé de tirer sur les bandes de loups qui, la nuit, sortent de la forêt.

« Oh ! tu sais, je connais bien la région. Pendant des années, c'est ici qu'on venait chasser quand arrivait un visiteur de marque. J'ai promené dans ces forêts des grands de ce monde ; des Français, des Américains, des Allemands de l'Ouest et même des Japonais. Pour les Soviétiques, on demandait une autre équipe, la nôtre n'ayant pas une réputation assez irréprochable pour qu'on lui fasse confiance. Nous avons servi du temps de Gomulka et les nouveaux, ceux qui sont arrivés avec Gierak, ne tenaient pas à nous avoir avec eux dans ces occasions-là. C'est comme ça d'ailleurs que je me suis fait des amis dans la région et que j'ai pu acheter la maison et la terre. »

- Tu aimes la chasse ? demande Inka gênée, parce qu'elle ne cesse de découvrir dans l'existence de Kazik des épisodes qu'elle ignore.

- Plusieurs bonzes du Parti prétendent que la chasse est un honteux vestige de l'époque des aristocrates. Je n'ai jamais été dogmatique. Les chasses ici, étaient une sorte de boucherie. Le mari d'Ania faisait remplir les augees, les rabatteurs les

entouraient pour la frime et nos hôtes étrangers n'avaient qu'à tirer dans le tas. Ce qui m'a toujours amusé, c'est de voir ces messieurs, et pas des moindres, des gens intelligents en principe, se laisser prendre à ce jeu au point de se vanter le soir de leur prétendue adresse. Ils claironnaient, comme une victoire majeure, le nombre de sangliers blessés, ou tués, échangeaient des commentaires, prétendaient avoir échappé à de grands dangers et discutaient à perdre haleine de la façon selon laquelle les bêtes avaient chargé...

« Au début, je trouvais cela rassurant de les savoir aussi vains et aussi naïfs, puis, au cours des dernières années, cela a commencé à m'affoler. Après le souper surtout, quand ils avaient tous l'impression d'avoir joué à fond le jeu de la démocratie, en parlant en toute simplicité avec les rabatteurs et en vidant beaucoup de verres de vodka, ils se déboutonnaient. Nous avions mission de les confesser sur certains sujets en particulier, et d'obtenir des détails qui, mis ensemble, permettaient de reconstituer... »

Kazik soupire et allume une cigarette.

- Allons, oublions cela. Désormais Ania rêve d'exterminer la bourgeoisie rouge qu'elle sert pourtant depuis des décennies, tandis que le curé Wolski, que tu vas rencontrer ce soir, est persuadé que nous pouvons devenir tous solidaires les uns des autres, en effaçant les haines et les injustices. Le saint homme croit que même les bourgeois rouges, les plus corrompus, ont une âme et ce n'est pas de la naïveté chez lui, mais plutôt une vision du monde particulière !

- Et toi, qu'est-ce que tu penses, toi ? demande Inka.

Il y a en elle l'angoisse et la crainte qu'elle finira par détester un jour son cynisme. De plus en plus mal à l'aise, elle a l'impression d'être assise à côté d'un étranger et non pas d'un homme qu'elle connaît depuis toujours.

- Oh moi ! répond Kazik, sur un ton badin, je ne pense pas à leur âme, mais à leur utilité. Je suis certain que, si on les accule au pied du mur, si on leur enlève leurs postes et si on les encadre comme il faut, ils peuvent servir la cause commune. Après tout ils se méfient tous de la ruse des sangliers soviétiques, qu'ils détestent, bien que certains ne soient que des marionnettes consentantes de Moscou. Selon moi, on peut faire confiance à nos loups autochtones, ils sont trop affaiblis à présent pour attaquer et ils vont s'entre-dévorer si on ne les entraîne pas avec nous. Cela ne sera pas facile. Il y aura des provocations de la milice et du S.B.

C'est déjà commencé. Mais si on parvient à éviter des affrontements violents, cela ne leur servira à rien.

- Je n'ai pas de nouvelles de la maison, constate Inka songeuse. Je me demande de ce qu'ils deviennent ?

- Mon pauvre petit, se moque Kazik. Déjà tu t'ennuies avec moi et ce n'est qu'un début. Ici, nous sommes aux confins du pays, le courrier circule mal et les émissions de la B.B.C. comme de l'Europe Libre, sont brouillées à un point tel qu'on ne comprend pas un traître mot. Je suis non seulement ton mari, mon amour, mais encore ta famille, ton seigneur et maître et ton journal parlé. Il faut que tu réalises que nous sommes à quelques kilomètres à peine de la frontière soviétique. Tu es vraiment au bout du monde. De notre monde tout du moins, puisque notre civilisation à nous s'arrête quelque part dans ces forêts que tu vois à ta gauche. Seuls les sangliers sauvages parviennent à la franchir sans montrer patte blanche aux soldats soviétiques qui patrouillent jour et nuit. Nos soldats à nous se gardent bien de fraterniser avec eux, ils laissent cela aux officiers supérieurs. L'Internationale est une affaire d'hommes du pouvoir, le peuple a cessé d'être dupe et, de toute façon, il n'y a jamais cru.

La voiture roule doucement sur la neige. Le soleil qui vient de se lever éclaire les sapins couverts de grands chapeaux blancs et fait miroiter les minuscules parcelles de glace comme des cristaux sortis d'un songe. Dans cette féerie de l'hiver, ils ne sont que des intrus et leur petite auto peut être paralysée dans sa marche à n'importe quel tournant de la route déserte.

Nous sommes seuls, entre le ciel et la terre, pense Inka et nous poussons le ridicule jusqu'à nous imaginer que nous pouvons changer le cours des choses. Tout ce que nous avons c'est la faculté de discuter et de nous nourrir d'illusions aussi long-temps que le moteur de cette machine veut bien continuer à ronronner. S'il s'arrête, nous n'aurons pas d'autre solution que de geler ici, au bord de la route, en espérant que le problématique secours d'une patrouille arrivera à temps. Peu importe alors qu'elle soit polonaise ou soviétique, tout vaudra mieux que le froid et la faim.

- Tu as peur ? demande Kazik sans quitter des yeux la route. Je te trouve soudain bien silencieuse. Il ne faut jamais avoir peur quand tu es avec moi. C'est me faire injure ! Ne t'en fais pas. J'ai une arme et je te défendrai comme un preux

chevalier Nous avons des victuailles, Ania a préparé un gros panier et nous pouvons camper très agréablement dans ces forêts. Cela m'est déjà arrivé d'y passer une nuit ou deux. Je t'assure qu'avec un bon feu de bois c'est fort agréable. La forêt, cela protège. D'ailleurs nous ne sommes plus très loin. Le curé Wolski nous attend et s'il ne nous voit pas arriver il va certainement venir nous chercher avec ses traîneaux attelés de chevaux. Ce n'est pas la première fois que je lui rends visite.

Kazik a l'air parfaitement sûr de lui, mais il tient le volant de ses deux mains et préfère ne pas le lâcher pour sortir son paquet de cigarettes. Inka fouille dans sa poche, lui allume une cigarette et la glisse entre ses lèvres. Un geste bien anodin et pourtant chargé de sensualité parce que le désir monte en elle. Justement ils amorcent une descente vers la plaine, la route tourne et Kazik passe en deuxième vitesse pour mieux ralentir. C'est à ce moment précis qu'un camion de l'armée apparaît subitement devant eux et les oblige à s'arrêter puisque la voie n'est pas assez large pour qu'ils puissent passer. En jurant, Kazik tire sur la manette du frein à main. Les soldats, entourent la voiture. Il y a aussi, parmi eux, un homme en civil qui s'approche, tandis que Kazik descend et va à sa rencontre en refermant soigneusement derrière lui la portière de l'auto.

Inka regarde les soldats en uniforme avec leurs carabines automatiques pointées dans sa direction. Ils ressemblent ainsi, sur la neige, à des robots, étrangers et menaçants. Et pourtant elle sait bien qu'ils parlent la même langue qu'elle, que ce sont pour la plupart des braves garçons, fils de paysans qui, ne pouvant survivre sur les minuscules lopins des terres ont choisi les rations et la solde de l'armée.

Devant, sur la route, Kazik discute avec l'homme en civil. Ils allument des cigarettes, appuyés contre le camion et semblent bavarder, mais il y a quelque chose d'incongru dans l'image même de leurs deux silhouettes. L'homme porte un manteau de cuir noir et un chapeau profondément enfoncé sur la tête et il ressemble ainsi à ces bandits dont les images défilent dans les films de gangsters qu'on projette parfois à la télévision. En raison du simple fait que Kazik lui sourit, Inka a l'impression d'une sorte de complicité qui lui déplaît. Elle aurait préféré un affrontement, des cris, une vérification des papiers d'identité, mais non cette conversation qui paraît amicale. Cela dure un très long moment, puis les soldats remontent dans le camion qui recule pour leur laisser le passage, tandis que Kazik revient lentement comme s'il voulait narguer quelqu'un qui se tient derrière lui.

- Allons, Inka, dit-il en rallumant le moteur. Ne fais pas cette tête-là. On passe, c'est l'essentiel et puis j'ai appris des choses. Il paraît que Kania a été dans la région fêter la nuit de la Saint-Sylvestre. Il a même chassé un peu et il a fait un discours dans lequel il a promis aux rabatteurs qu'ils ne perdront pas leurs postes et leurs maisons. J'ai appris aussi qu'il y a des mouvements de troupes soviétiques le long de la frontière et qu'un détachement de militaires tchèques a injurié des gens de chez nous. Une vraie aubaine que cette rencontre ! Il faut te dire que le bonhomme du S.B. qui patrouille avec les soldats a viré son casque. Tiens-toi bien, il se propose d'organiser un comité de Solidarité au ministère de la Justice. Plusieurs employés sont d'accord et il a même réussi à ramasser des signatures. Comme tu vois, j'avais bien raison de t'expliquer tantôt que, si on les encadre, ils vont se rallier, ces anciens instruments du pouvoir. Quand je vais raconter cela au père Wolski, il sera content. Cela confirme ses thèses !

Les roues patinent, Kazik essaie d'avancer très lentement, les soldats, leurs carabines automatiques en bandoulière cette fois-ci, se mettent à pousser le véhicule. Le soleil brille sur la neige, la forêt les salue au tournant à la faveur de quelques sapins qui ont poussé à l'extrême limite de la route, cachant la visibilité, et la voiture recommence à rouler vers la vallée où on voit au loin les maisons d'Uszrzyki Dolne.

Inka respire profondément, se passe la main sur le front et lutte contre le sentiment de panique rétrospective en essayant de se rendre utile. Tantôt elle essuie avec son gant le pare-brise, tantôt elle cherche un peigne, dans son sac, pour s'arranger un peu afin de paraître à son avantage.

- Je crois que nous irons prochainement à Varsovie, dit Kazik. Je vais avoir quelques petites affaires à régler.

- Tu m'avais annoncé que tu avais tout réglé avant de partir, s'étonne Inka.

- Cela te permettra de voir Helena et les parents, rétorque Kazik avec une brusquerie à laquelle il ne l'a pas habituée, tandis que la voiture s'immobilise devant une maison basse, surmontée d'un toit de chaume, à l'ancienne mode. Sur le mur, fait de grosses planches blanchies à la chaux, près de la porte d'entrée, on a suspendu la photo du pape Jean-Paul II, entourée de branches de sapin.

On les attend puisque le curé Wolski sort aussitôt sur le seuil en agitant les bras en signe de bienvenue. Avec sa soutane noire il paraît très grand et très mince.

À l'intérieur, ils sont littéralement happés par les gens qui les entourent, enlèvent leurs manteaux, les font asseoir sur les bancs qu'on a placés des deux côtés de la longue table et leur apportent des assiettes dans lesquelles on leur verse une soupe chaude et épaisse.

- Allons, avant de discuter, il faut manger, dit le curé Wolski en frottant avec sa serviette la cuillère qu'il tend à Inka. Nous avons terminé, parce que vous êtes en retard, mais ce n'est pas une raison pour vous laisser à jeun. Tu avais raison Kazik, ta femme est très belle. Bienvenue dans ces lieux, ma chère.

Adam Wolski la traite comme s'il la connaissait déjà et sa familiarité avec Kazik, qu'il tutoie, la rassure. Le curé lui fait confiance, elle n'a donc pas de raison de douter de lui, même si, tantôt sur la route, cet homme en manteau de cuir semblait se conduire avec Kazik comme un camarade de travail. Autour d'eux, les gens se taisent et un silence total s'établit dans la grande pièce basse quand le curé Wolski se met à parler.

- Voici, en résumé, la situation, dit-il. Nous avons créé un comité provisoire d'autodéfense des paysans. Les élections ont eu lieu ce matin et tout le monde a voté. On est en train de recopier à la main la liste des noms ainsi que des revendications que nous avons présentées aux autorités à Varsovie et chacun ici en aura un exemplaire. Les miliciens sont venus tantôt et un camion de l'armée. Ils ont demandé qu'on se disperse, qu'on ne reste pas ensemble. Nous leur avons répondu que nous allions occuper l'Hôtel de ville et les gens y sont allés. Ils sont plusieurs à camper là-bas, pendant que nous, ici, nous continuons nos discussions. L'officier a insisté pour qu'on lui donne les noms des membres du Comité provisoire, mais nous avons répondu qu'il s'agit de tous les habitants du village, que nous sommes tous solidaires et qu'il doit nous arrêter tous. Il s'est fâché et il est parti en criant qu'il reviendra.

- Il ne reviendra pas, murmure Kazik.

- Peu importe, enchaîne le curé Wolski, visiblement mécontent de cette interruption, nous allons occuper l'Hôtel de ville aussi longtemps que cela sera néces-

saire pour « qu'ils * » acceptent d'enregistrer officiellement la Solidarité rurale, comme ils ont fait pour les ouvriers. Ce qu'on attend de toi Kazik, c'est que tu nous dises quel est le meilleur moyen pour que les gens le sachent à Varsovie ?

- Puis-je lire votre liste de revendications ?

- Attends un peu. Je viens de le dire, on est en train de les recopier. En premier lieu, nous demandons l'enregistrement de notre syndicat libre, ensuite on réclame, comme les ouvriers, la liberté d'élection, d'association et de la presse, le respect des droits de notre Église et la libération des prisonniers d'opinion. Mais il y a plus. On veut créer des cercles d'autogestion agricole et contrôler enfin les coopératives. À ce chapitre on a élaboré plusieurs points particuliers.

« Contrôle de la distribution et du prêt des machines, possibilité d'acheter des poussins, comme des grains de provende, avant qu'ils ne décident, derrière les portes fermées, d'exporter les meilleures semences, comme les meilleures pondeuses, les poules blanches, comme chacun sait, vers l'Est.

« Pas de vente d'alcool dans les locaux des coopératives, parce que les employés ne font que boire pendant les heures de travail, tandis que les cultivateurs attendent dehors comme des mendiants.

« Pas de balances où seuls les employés contrôlent la masse. On veut des balances à double aiguille, visible de deux côtés, pour qu'on cesse de se faire voler à l'occasion.

« Enfin, cela ce ne sont que des détails que tu liras tantôt. Au point de vue régional, nous demandons la destruction des grillages qui délimitent les forêts devenues des fiefs. Pour s'amuser entre eux, ils ont inventé une catégorie à part, les « forêts fermées ». Ils se sont construit des aéroports pour pouvoir y venir quand ils veulent. Ils se sont fait bâtir des maisons, de véritables châteaux cachés parmi les arbres. Nous demandons que ces installations luxueuses soient rendues aux gens, qu'on y organise des sanatoriums, des maisons pour enfants et des lieux de vacances. Nous exigeons qu'on cesse de remplir les mangeoires de deux cents mètres de long et plus, installées dans les « forêts fermées », avec des fourrages

* Il est d'usage en Pologne de désigner sous le terme « ils » le pouvoir par opposition à celui de « nous » qui désigne la société. Cela reflète, en quelque sorte, le profond fossé qui sépare les dirigeants du Parti, membres du gouvernement, de la collectivité.

qu'on fait venir de tous les coins du pays pour nourrir des sangliers sauvages et les tuer ensuite à bout portant lors de leurs prétendues chasses qui ne sont que des boucheries. On manque de pommes de terre au village, non seulement pour les porcs, mais aussi pour les gens. Des hommes sont allés, dans les forêts fermées, ils ont coupé le grillage à un certain endroit et ils en ont trouvé dans les mangeoires garnies pour les animaux sauvages. C'est insensé ! »

- Elles devaient être gelées les pommes de terre, plaisante Kazik et puis, autant vous mettre en garde. Quand les sangliers, les loups et les autres bêtes vont traverser la frontière à la recherche de pitance et ne trouveront rien, ils vont descendre dans les villages et s'attaquer à vous tous. Pour le moment, il me semble qu'on doit revendiquer, mais qu'il est préférable de laisser les gardes-chasses faire leur travail quand même. C'est plus prudent selon moi. Ils sont affamés, ces loups soviétiques. Ils viennent de loin...

Le curé Wolski avale un peu d'eau qu'on a posée dans un verre devant lui et le silence s'installe dans la pièce.

Inka observe les visages à la dérobée. Il y a là des femmes aux profils droits comme taillés dans la pierre, des hommes aux larges figures franches, striées de petites rides creusées par le soleil de l'été et par le vent de l'hiver. Il y a des jeunes filles aux longues nattes blondes, enroulées en couronne autour de la tête, et des jeunes gars robustes qui visiblement piaffent d'impatience, mais n'osent pas intervenir par déférence pour les aînés et surtout pour le curé Wolski, qui se tait pourtant, comme s'il voulait leur donner l'occasion de parler.

Au fond de la pièce, le feu danse dans le grand poêle en fonte noire sur lequel on a posé des lourds chaudrons remplis de soupe.

- Elle est belle la maison, murmure Inka à la femme qui enlève son assiette vide.

- Oh ! elle est vieille, répond-elle, sur le même ton pour ne pas déranger la réflexion des autres. Mes parents et mes grands-parents y ont vécu et y sont morts.

Une vraie maison de famille, pense Inka, comme Irena et Robert auraient voulu en avoir. Les paysans ont pu préserver quelque chose, tandis que les citadins ont été ballottés d'un endroit à l'autre. Les gens d'ici ont eu une chance toute particulière. Il aurait suffi qu'on déplace la frontière soviétique de quelques kilomètres

encore, qu'on nous prenne juste un peu plus de nos terres, pour qu'ils se retrouvent sur les routes, comme des mendiants, sans toit ni foyer.

- Ce qu'il faut savoir, dit le cultivateur âgé, assis à côté du curé, au bout de la longue table noircie par le temps, c'est qu'on da pas peur à Ustrzyki Dolne et qu'on n'est pas infiltré par des provocateurs, comme c'est le cas ailleurs, pas loin d'ici.

Il toussé un peu, s'éclaircit la voix, s'arrête un instant ayant conscience qu'on l'écoute avec attention, puis ajoute :

- Nous, d'Ustrzyki Dolne, nous en avons vu bien d'autres. La guerre, l'arrivée des Soviétiques, l'établissement d'une nouvelle frontière, qui nous a séparés une fois pour toutes des nôtres, et les maquisards. On les a cachés, on les a nourris et on a appris avec eux qu'il faut savoir se taire quand c'est le temps, et parler quand on a la chance de le faire, tous pour un et chacun pour tous. On voudrait la bénédiction, monsieur le curé, avant qu'on se mette à lire les papiers et à voter sur les moyens de... pression.

Le vieux cultivateur cherche le dernier mot, qui lui est étranger, mais finit par le prononcer clairement, distinctement, comme si ces deux syllabes avaient un goût particulièrement agréable à savourer.

Devant Inka fume une assiette remplie de *kasza czarna* *. Elle croise des regards graves qui reflètent un effort de réflexion. Ce ne sont pas des excités, ni des romantiques, dont son professeur de littérature dénonçait autrefois, avec tant de véhémence, l'irresponsabilité, mais des gens conscients de la portée de leurs paroles et de leurs actes. Ce ne sont pas des intellectuels toujours prêts à dire n'importe quoi pour démontrer à leurs interlocuteurs que, faute d'idées, ils ont une longue habitude de jongler avec des mots. Contrairement aux ouvriers, ces cultivateurs-là ne sont pas non plus pressés par le temps. Ils ignorent les angoisses des citadins, obligés de supplier les responsables des coopératives de logement de leur allouer un appartement aussi minuscule puisse-t-il être, parce que la femme attend un enfant et ne supporte plus l'exiguïté d'une chambre dans les hôtels ouvriers. Un autre type d'humanité, en somme, composé de femmes et d'hommes capables de vivre au rythme des saisons et d'affronter les philosophies collectivistes avec toute

* Sorte particulière de gruau.

la liberté d'esprit d'individualistes, prêts à sacrifier le modernisme et le confort, pour préserver le genre d'existence qui leur est propre.

Inka pense à Magda et aux années qu'elle a passées à travailler avec elle. Wlodek, son premier mari, devenait vulnérable à force de vouloir posséder un tracteur. Magda, elle, n'attendait et n'espérait rien en dehors de la « bienveillance du bon Dieu », comme elle disait, seul capable de la garder en bonne santé.

J'aimerais qu'elle puisse venir vivre avec nous à Rybotycze, se dit Inka, cette Ania et son étrange mari me font peur.

C'est au tour de Kazik de parler. Il se lève.

- Première question : Comment faire connaître votre détermination à vous qui ne pouvez pas faire la grève ? La réponse est simple. J'ai un ami journaliste. Il n'est pas semblable à ceux qui sont venus déjà ici et qui ont été obligés de se contenter ensuite d'écrire un tas de mensonges, comme vous le dites. C'est un étranger. Peut-on téléphoner à Varsovie de l'Hôtel de ville ?

Le curé Wolski lui explique qu'il a deux à trois heures d'attente pour obtenir la communication, mais Kazik ne se décourage pas pour si peu. Souple et agile, il s'en va à l'Hôtel de ville qui se trouve juste à côté, puis revient, les cheveux parsemés de minuscules flocons de neige, annonce qu'il a réussi à joindre, à Varsovie, un journaliste français et un traducteur qui arriveront sans doute, le lendemain.

- Je leur fais confiance comme à moi-même, claironne-t-il à la ronde, en suscitant une réaction d'enthousiasme chez les plus jeunes qui semblent le considérer comme une sorte de chevalier de légende pour lequel tout est possible. Les aimés l'écoutent, incrédules ; c'est bien la première fois que quelqu'un, à Ustrzyki Dolne, obtient la communication avec Varsovie en l'espace de quelques minutes.

- Comment as-tu fait ? lui demande plus tard Inka, quand ils montent ensemble, peu avant minuit, dans la chambre du premier qu'on a aménagée pour eux.

- J'ai passé par le standard de l'armée. C'est un numéro spécial. Comme tu vois, je suis un magicien et j'ai dans mes poches beaucoup de tours de passe-passe.

- Penses-tu qu'ils réussiront à faire enregistrer la Solidarité rurale ? insiste Inka.

- J'en suis persuadé, mais le problème qui me préoccupe en ce moment ce n'est pas cela. L'essentiel, vois-tu c'est d'empêcher les sangliers sauvages de franchir la frontière et de tout démolir dans les champs et dans les cours des fermes.

Assis sur le grand lit, couvert d'un immense édredon, Kazik balance en l'air ses jambes nues.

- Jeu de devinette : dis-moi chérie que ferais-tu si tu avais à cacher un document très important de façon à ce qu'on ne puisse pas le trouver lors d'une perquisition ?

- Il y a deux endroits à considérer, répond Inka sans réfléchir. Une bibliothèque importante, où personne ne pourra feuilleter tous les volumes parce qu'il y en a trop, ou encore un trou dans la terre. Comme nous sommes en plein hiver, je suggère plutôt un livre.

Brusquement, Kazik saute sur ses pieds et se met à marcher de long en large.

- Un livre, dis-tu... Eh bien ! ma chère je crois que tu auras l'occasion de voir la famille bien plus tôt que prévu, puisque la semaine prochaine je t'emmène à Varsovie pour deux jours. Ça te va ?

Inka colle son visage contre la vitre couverte de givre. Je me demande bien, se dit-elle, ce qui m'empêche d'être heureuse et de me laisser vivre ? Je suis insatiable ! Il faut absolument que j'évite d'interroger Kazik. À force d'être curieuse, je risque de lui compliquer inutilement la vie !

- Inka, demande Kazik en s'arrêtant au milieu de la pièce, visiblement absorbé par ses pensées, si tu avais besoin d'une personne de confiance, que nul ne soupçonnerait et qui n'a jamais été suivie, où la trouverais-tu ?

- À Cracovie, et je demanderais l'avis de madame Nalkowska. Tu sais j'y ai vécu des années d'une paix que je n'ai connue ni à Varsovie, ni à Celestynow.

- Tu n'étais alors qu'une enfant, soupire Kazik qui ne semble pas convaincu ; cela se comprend.

- Oh non ! proteste Inka. Chez Irena et Robert, il y avait toujours quelqu'un pour commenter et discuter les événements, généralement menaçants ou pénibles. Helena et André, comme Maria Solin, s'intéressent et se passionnent pour tout. Avec Magda, finalement, à Celestynow, à cause du curé Marianski sans doute, les

gens se sont habitués à nous demander aide et conseils. À Cracovie, à la « maison des médecins » nous étions vraiment isolés du monde. Madame Nalkowska sortait peu, les deux médecins, tonton Kalina et tonton Rzeplinski, ne parlaient le soir que de l'hôpital, de leurs opérations et de leurs malades, tandis que tonton Andrzej se moquait d'eux en les traitant des vieux garçons pédants. Nous vivions enfermés dans une sorte de cercle, dont j'étais le personnage central, la grande préoccupation et le souci de tous. Mes bulletins scolaires, mon état de santé, ma mine, bonne ou mauvaise, selon les jours, voilà ce qui comptait.

Kazik, qui se tient maintenant debout devant elle, la dévisage avec un petit sourire en coin, comme s'il la voyait pour la première fois.

- Tu te moques de moi ? s'offusque Inka.

- Loin de moi l'idée, princesse, proteste Kazik en grimaçant.

Cela a un effet d'autant plus drôle, qu'il a enlevé son pantalon et, que, vêtu uniquement de sa longue chemise blanche, le col déboutonné, les cheveux en bataille, il ressemble à un clown sorti d'un de ces spectacles pour enfants, où jeunes et vieux rient sans trop savoir pourquoi.

- J'ai connu ton tonton Andrzej, dit-il en redevenant sérieux et cela m'amuse beaucoup de reconstituer son image à travers des réactions aussi différentes que celles d'Irena, d'Helena et les tiennes. C'est à croire que l'enfance est une époque où on se fabrique des personnages et des mythes qui se prolongent jusqu'à l'adolescence et restent gravés à jamais dans la mémoire. Ceux qu'on a rencontrés, ou avec lesquels on a vécu, laissent ainsi un souvenir, bon ou mauvais, mais surtout déformé, qui ne correspond que rarement à ce qu'ils ont été.

- Cesse de philosopher, se fâche Inka. Tu me poses une question et je te réponds de mon mieux. Si je devais chercher quelqu'un qui ne s'est jamais impliqué dans aucune action politique, j'irais voir madame Nalkowska. Libre à toi de penser autrement. Ce n'est pas un conseil que je te donne, mais une opinion personnelle.

- C'est bon, c'est bon, dit Kazik en la prenant dans ses bras. Je m'excuse chérie. Dans l'état d'esprit où je me trouve en ce moment c'est justement d'un conseil dont j'ai besoin et je crois bien que je vais suivre le tien à la lettre.



Ula ouvre les yeux. Le décor familier de son salon lui saute aussitôt au visage. Dans la pénombre elle examine le désordre. Les meubles déplacés, les cendriers remplis de mégots, les verres sales... Ils ont passé la nuit à discuter et pour une fois, elle n'a pas eu le courage de ranger avant de se coucher C'est là une forme de lâcheté qui l'humilie et la rend de mauvaise humeur, alors elle se lève prestement et se met à nettoyer la pièce en s'efforçant de ne pas faire de bruit.

Marek dort dans sa chambre et Karol dans la petite pièce attenante. Cela fait des mois déjà qu'ils campent ainsi. Marek est arrivé le premier. Au début, elle a été folle de joie de pouvoir s'occuper de lui. Sa vie recommençait à neuf, un lien se tissait entre eux, et Ula avait enfin l'impression d'avoir un but.

C'est au début de janvier, après un souper aux chandelles, que Marek lui a murmuré quelques paroles tendres. Ula se souvient de cette soirée-là comme si elle venait à peine de la vivre. Ils avaient passé ensuite une nuit d'amour, au cours de laquelle Marek ponctuait ses baisers de mots dont Ula ne comprenait pas très bien la signification. Il lui avait dit qu'il avait oublié le goût de l'amour et que grâce à elle...

A-t-il été impuissant ? se demande Ula en vidant les cendriers dans la poubelle de la cuisine. Aussitôt elle chasse cette idée parce qu'elle lui paraît bêtement injurieuse pour lui. En fait, se dit-elle, pourquoi considère-t-on l'impuissance comme une honte ? C'est stupide ! Et puis comment se fait-il qu'on ne parle jamais de l'impuissance sexuelle des hommes, ni dans les romans, ni dans les pièces de théâtre ? Pourtant cela doit exister comme bien d'autres phénomènes dont on se gargarise à qui mieux mieux, parce qu'on parvient à les rendre scabreux.

Ula retourne au salon qui commence à retrouver son aspect habituel. Il ne lui reste qu'à s'habiller, préparer le petit déjeuner et les réveiller tous les deux. A l'idée de revoir le visage torturé de Marek, Ula s'assombrit et puis il y a aussi Karol qui devient de plus en plus pessimiste, malgré son enthousiasme des premiers jours.

Combien de temps encore, vais-je être capable de jouer la comédie de l'optimisme ? se demande Ula. Autrefois, elle trouvait son existence monotone et parfois même ennuyeuse, mais depuis qu'ils sont là, depuis que les événements se

précipitent et que les journaux ne cessent d'apporter des nouvelles de la Pologne, elle vit en plein drame. L'enthousiasme de Marek, leurs longues promenades dans Paris ne sont plus qu'un souvenir lointain. Très vite il a commencé à tout dénigrer.

- Elle est écoeurante cette opulence, répète-t-il sans cesse, en passant devant les vitrines des magasins.

Pis encore, il refuse de manger sous prétexte que, là-bas, à Varsovie, les gens font la queue pendant des heures pour acheter un kilogramme de mauvaise viande. Ula a essayé de l'introduire dans les milieux polonais de l'immigration, où les quêtes se poursuivent depuis des mois pour l'expédition de colis en Pologne, mais Marek ne fait que critiquer. À l'entendre, ce que font ces braves gens n'est qu'illusion parce que, de toute façon, leur aide n'est qu'une goutte d'eau en face des besoins d'une population de trente-six millions d'habitants. Par-dessus le marché, ils sont incapables de comprendre les véritables problèmes et leurs discussions sont parfaitement sans objet. En plus, ils sont coupables de ne pas avoir su parler de la Pologne avant août 1980 et d'avoir accepté le silence qui cachait les drames vécus là-bas.

- Vous n'avez jamais dénoncé l'impérialisme soviétique, avait crié Marek lors d'une réunion. L'histoire ne vous le pardonnera pas !

Surpris, certains ont très mal réagi, et Ula a eu beau expliquer à Marek plus tard, que pendant des années il était impossible de parler de l'emprise de Moscou, sans se faire accuser de fascisme, qu'on ne pouvait avoir accès aux pages des journaux et encore moins aux studios de télévision, pour raconter certains faits, il ne la croit pas.

Et puis il y a l'énerverment quotidien, la lecture passionnée des journaux, le journal télévisé qu'on écoute religieusement et cette tension continuelle qu'Ula supporte de plus en plus mal. C'est d'autant plus pénible, que Marek rejette systématiquement ce qui se publie sur la crise polonaise et s'installe soir et matin devant le poste de radio pour capter les émissions de la B.B.C., d'Europe Libre et de la Voix de l'Amérique, transmises en langue polonaise à destination de la Pologne.

À force d'écouter les mêmes nouvelles que celles qu'on peut entendre en Pologne il a l'impression d'être plus proche des siens. Marek a même fabriqué des petits papiers qu'il a collés sur le poste de radio, afin qu'on puisse retrouver faci-

lement les zones de fréquences et les horaires. La chambre à coucher, encombrée de papiers, avec ce poste qui trône sur la coiffeuse, a pris ainsi un petit air de clandestinité qu'Ula juge artificiel et dérisoire.

D'ailleurs, comme Marek estime qu'ils ne peuvent dormir ensemble, au vu et au su de Karol, depuis que le jeune pianiste est arrivé, Ula couche sur le canapé du salon et Marek ne la rejoint que rarement, en cachette, en pleine nuit. Ula n'aime pas beaucoup être réveillée ainsi, mais s'en accommode tant bien que mal.

La cafetière commence à chanter et Ula place le pain et le beurre sur la table. Il faut que je glisse un peu d'argent dans la poche de Marek se dit-elle, il doit rencontrer aujourd'hui des gens aux « Deux Magots » et il n'aura pas de quoi payer les consommations. L'argent...

Marek et Karol sont arrivés sans un sou, mais seul Karol parvient à se débrouiller. Tantôt il travaille quelques jours au Marché aux puces, tantôt il passe des nuits à laver la vaisselle dans un restaurant tenu par un Arabe. Pourtant ce n'est pas plus facile pour lui que pour Marek. L'un et l'autre se cognent constamment à un mur d'incompréhension. Pourtant ils sont profondément persuadés qu'ils ont une mission à remplir et qu'elle est de première importance pour le pays.

Marek passe des heures à téléphoner aux éditeurs pour avoir une réponse au sujet de son manuscrit. C'est pitoyable ! Des secrétaires pressées lui conseillent de rappeler, parce que les éditeurs, les lecteurs et tous les responsables en général, sont en réunion, ou absents, ou trop occupés pour lui parler.

Karol, de son côté, quand elle est allée le chercher à l'aéroport, avait des attitudes d'un conspirateur investi d'une grande mission. Dans les cahiers de musique il avait réussi à passer un dossier, confectionné par un personnage haut placé dans la hiérarchie du Parti et du ministère de la Justice. Un dossier qui avait coûté la vie à cet homme-là et que Kazik avait trouvé dans sa bibliothèque, après que les agents du S.B. l'eurent fouillée en vain, ne se doutant pas de la présence de ces feuilles parmi les pages d'un dictionnaire encyclopédique. Sachant que Karol, jeune musicien de Cracovie, n'avait jamais été impliqué dans aucune action de Solidarité ou de K.O.R., Kazik l'avait choisi comme messenger. Il lui avait obtenu le passeport et le visa et Karol, fou de joie de pouvoir tenter de s'imposer comme soliste en Occident, de réaliser son grand rêve, en somme, avait accepté de prendre tous les risques.

Depuis, il a remis le dossier à l'homme que Kazik lui avait désigné comme son contact à Paris, un journaliste, mais toutes les démarches pour le faire connaître s'étaient révélées vaines. Pourtant Ula a bien étudié ces statistiques et ces graphiques qui démontrent noir sur blanc que les Soviétiques pillent la Pologne depuis des années et que les dettes contractées par le gouvernement de Gierak sont, en fait, celles de Moscou.

- Nous achetions en dollars, s'est écrié Marek, pour vendre en roubles de transfert *, non convertibles. À chaque opération commerciale on perdait ainsi des fortunes. Il faut que le monde le sache !

Le monde, soupire Ula, l'Occident ne veut rien savoir. C'est à croire que les agents de Moscou sont infiltrés partout, autant dans les organisations pacifistes que dans les officines des grands journaux. Pourtant, depuis août dernier on parle de la Pologne comme jamais avant, alors pourquoi diable ne veulent-ils pas passer ce texte et continuent-ils à prétendre qu'il n'est pas assez documenté pour être pleinement crédible ? Une décision de la haute finance, sans doute. Les banques occidentales estiment qu'elles ont plus de chances de se faire rembourser en s'abstenant de dénoncer l'exploitation éhontée des pays de l'Europe de l'Est que pratique leur géant « protecteur ».

Ula jette un regard dans le miroir, constate qu'elle a mauvaise mine et que les deux rides, qui se creusent à partir de ses narines jusqu'aux coins de sa bouche, la vieillissent, et s'en va frapper à la porte de Karol.

- J'arrive, lui répond une voix fraîche et gaie.

Marek, pour sa part, émet un grognement qui signifie qu'il est réveillé et de mauvaise humeur.

- Dépêchez-vous, crie Ula, je vais être en retard au bureau.

Les voilà finalement tous réunis autour de la table, joliment dressée, un bouquet de marguerites au centre.

* Monnaie créée arbitrairement par l'U.R.S.S. pour fins des ententes commerciales bilatérales dans le cadre du Comecon, équivalent en théorie du Marché commun des pays de l'Europe de l'Ouest. Par rapport au dollar américain, le rouble de transfert vaut de 65 à 75 cents.

- Je ne me suis pas réveillé ce matin, se plaint Marek et j'ai raté l'émission de la B.B.C. À Varsovie on la capte plus tard et c'est beaucoup plus commode, tandis qu'ici...

- C'est formidable, constate Karol, votre café est le meilleur en ville.

- Oui, dit Marek, mais le pain n'a pas le même goût que chez nous. Ah ! notre pain noir... Je donnerais beaucoup pour le retrouver.

- Quand il y en a dans les magasins, plaisante Karol. En ce moment c'est loin d'être sûr. Pour revenir à notre discussion de cette nuit, j'ai encore deux personnes à voir cette semaine. J'ai beau être artiste, habitué à recevoir des coups de pied de partout, je commence à me sentir plus humilié que jamais. Ces documents ont coûté la vie à un homme et Kazik a fait des combines incroyables pour les trouver. J'ai tremblé à l'aéroport de Varsovie qu'on ne les saisisse et me voilà ridicule en face de tous ces gens qui, visiblement, n'y attachent aucune importance. Jusqu'à présent, en dehors des Polonais d'ici, personne n'a daigné me prendre au sérieux. En somme, là-bas les hommes risquent jusqu'à leur existence, tandis qu'ici l'affaire de Solidarité n'est qu'un phénomène intéressant parmi bien d'autres conflits internationaux plus intéressants encore.

- Des milliers de civils meurent en Afghanistan, constate Ula, et aussitôt elle se met à le regretter parce que Marek s'énerve.

- Afghanistan, Afghanistan, crie-t-il ! À vous entendre, on dirait que seule la mort compte. Il faut qu'il y ait des affrontements violents, des monceaux de cadavres et la bestialité de la violence, fidèlement montrés sur les écrans de télévision. Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? Que Lech Walesa organise la piraterie aérienne comme les Palestiniens et tue des centaines de passagers parfaitement innocents ? C'est cela que vous désirez tous ? Eh bien non ! Nous appartenons à une vieille culture, nous sommes un peuple profondément chrétien et nous n'avons aucune intention de nous conduire comme ces barbares, nos voisins de l'Est.

- Je veux juste arriver à l'heure à mon bureau, proteste Ula en essayant de sourire. Il y a du poulet froid dans le frigidaire. À ce soir.

D'un geste brusque elle se lève, saisit son sac et s'en va.

- Vous exagérez, dit Karol à Marek. Elle fait ce qu'elle peut, mais forcément elle ne comprend pas. Il faut avoir vécu là-bas pour se rendre compte à quel point il est difficile pour nous de nous adapter. C'est comme si on tournait constamment en dérision nos illusions. À Cracovie j'étais persuadé que le monde entier allait s'efforcer, grâce à Solidarité, de nous libérer de l'emprise soviétique. J'étais certain que le pape Jean-Paul II allait obtenir des interventions des grandes puissances. Depuis que je suis ici, je commence à considérer, comme Ula, qu'il est déjà formidable que les journaux parlent autant de la Pologne. Est-ce que vous vous rendez compte que, malgré ma piètre connaissance du français, je suis plus au courant de ce qui se passe chez nous, en vivant ici, que je ne l'étais à Cracovie ?

- C'est vrai, acquiesce Marek en se calmant, mais cela m'énerve. À force de lire tous ces articles, à force d'écouter les nouvelles, j'ai l'impression d'être un traître. J'aimerais bien mieux faire la queue, devant les magasins de Varsovie que me prélasser ici. Je suis fatigué, Karol, et si j'avais le billet de retour dans ma poche, ou l'argent pour l'acheter, je repartirais cet après-midi. À Varsovie, je vis, ici j'ai l'impression de végéter.

- Il faut publier votre manuscrit, proteste Karol. C'est un texte formidable. Il faut que les gens sachent ce que c'est que la soviétisation et qu'ils comprennent que le K.G.B. vaut largement la Gestapo.

- Hum, grogne Marek, flatté par l'enthousiasme de Karol. La seule réponse écrite que j'ai reçue d'un éditeur traitait des faiblesses de mon style et des difficultés de compréhension de nos symboles pour un lecteur occidental. Un autre éditeur m'a fait répondre par sa secrétaire que mon manuscrit est vraiment trop superficiel pour mériter d'être publié par la grande maison d'édition qu'il dirige. Non ! Karol, ne protestez pas. Je ne suis qu'un raté. Là-bas, chez nous, je peux sacrifier ma vie pour une cause, ici c'est différent. Ici il faut s'imposer, ou se résigner à vivre d'expédients. Vous, vous êtes jeune, vous avez votre chance, mais pour moi il est trop tard. Je n'ai aucune envie de laver les voitures dans les garages, ou gagner quelques francs au Marché aux puces. Je passe mon temps à vivre d'une humiliation à l'autre, tandis que ce fichu Kazik ne cesse de m'écrire que je dois rester ici, Dieu seul sait pourquoi. Parfois j'ai l'impression qu'il me considère comme un malade mental ayant intérêt à se faire soigner par les spécialistes français. En fait, j'ai tout simplement un urgent besoin de me retrouver à Varsovie.

« Là-bas, je n'aurais aucune peine à me persuader moi-même que jamais je ne serai un grand écrivain, parce que la censure ne permettra pas la publication de mes oeuvres. Dans ce fichu univers capitaliste il est très difficile d'être un génie-victime, tandis que chez nous c'est courant. Ajoutez à cela que chez nous on respecte ceux qui se donnent la peine d'écrire et que nos maisons d'édition d'État les payent bien, tandis qu'ici un écrivain a beaucoup de mal à vivre de sa plume. »

Karol se verse une seconde tasse de café.

- Vous savez, c'est étrange. Pendant des années je n'ai pensé qu'à la musique et puis, depuis août dernier, cela a soudain pâli... Je ne sais pas si je m'exprime bien. À Cracovie ce n'est pas le censeur qui m'empêchait de donner des concerts, c'est le système. Partout, il y avait devant moi une lignée de solistes. En premier lieu, les invités soviétiques, en deuxième lieu des pianistes vieilliss, mais riches de relations, en troisième lieu des jeunes, fils ou filles de quelqu'un d'important. Dans nos théâtres et nos salles de concert, il y avait un épais dépôt des salariés et des pensionnés. Ils ont droit à une rémunération parce qu'ils sont là, donc il faut les faire travailler de temps en temps au moins. L'opinion des critiques, les réactions du public, ne comptent pas. C'est une simple question de budgets institutionnels.

« J'ai découvert qu'ici c'est la même chose pour les fonctionnaires. Bons ou mauvais, efficaces ou paresseux, ils ont la sécurité d'emploi et encombrent les bureaux, les usines et les diverses entreprises de services jusqu'à leur retraite ou leur mort. L'art y échappe mais, à l'opposé, c'est une sorte d'entreprise géante, où l'on progresse selon les liens qu'on parvient à établir avec ceux qui tirent les ficelles. C'est plus fantaisiste, cependant, et on garde une petite place pour le hasard, la chance ou le grand talent, si vous préférez. Encore faut-il réussir à se faire entendre au bon moment et au bon endroit, ce qui n'est pas donné à tous. Chez nous l'art, la musique tout du moins, est paralysé par les fonctionnaires, semblables à ceux qui moisissent ici dans les bureaux. Les bureaucrates de la musique sont des solistes à vie mais, comme on est quand même très civilisé, comme on a le culte de la belle musique, on laisse passer à l'occasion un soliste de talent...

« Voyez, je discute de cela sans amertume, tandis qu'autrefois je devenais fou rien qu'en y réfléchissant. Et puis j'avais des illusions. Je croyais qu'en Occident tout est beau, pur, noble et surtout juste ! Depuis août dernier j'ai changé. J'ai commencé par donner des concerts à Cracovie, où j'ai été demandé comme jamais

auparavant. Je dois cela au Comité de Solidarité qui a renvoyé plusieurs fonctionnaires de la musique à la maison, y compris les divers directeurs, directeurs adjoints et assimilés. Cela a fait de la place et j'ai eu ma chance. Quand Kazik Skola m'a annoncé que je partais pour Paris, je n'avais plus aucune envie de m'imposer en Occident. Mes petites affaires avaient perdu beaucoup de leur importance. Je me croyais soudain capable d'accomplir une mission. Le destin collectif primait sur mes pauvres ambitions personnelles. Et maintenant je ne sais plus... Je me sens ridicule... »

- Vous devriez quand même essayer de passer une audition, suggère Marek. En ce qui concerne le dossier de Kazik, quelqu'un finira par comprendre son importance. Au fait, avez-vous pensé aux Polonais qui ont de la famille aux États-Unis ? En envoyant le dossier là-bas, on aurait peut-être une chance de faire connaître la vérité, ou encore par l'entremise des juifs, qui sait...

- Les juifs, se met à rire Karol. J'ai rencontré un israélite ici, dans un restaurant, et il a même payé mon dîner. Pendant deux heures il s'est appliqué ensuite à m'expliquer que je suis complètement fou de me soucier de la Pologne, ce pays antisémite, selon lui, qui a livré les juifs aux bourreaux hitlériens. C'est incroyable ce qu'un bon écrivain engagé peut faire comme dommages. J'avais beau essayer de lui raconter l'histoire d'un de mes amis dont les parents ont vécu pendant la guerre cachés par une famille polonaise qui risquait, à l'époque, les tortures et la mort pour les sauver, il ponctuait ses objections de citations de romans de Léon Uris. Allons, il est temps que je parte.

- Moi, je vais écouter les nouvelles, constate Marek en se levant. Karol s'en va et Marek se retrouve seul dans le silence de l'appartement. Soigneusement il range la cuisine, puis consulte sa montre et allume le poste de radio. Malheureusement, ce n'est pas encore l'heure des nouvelles. Marek coupe le son et s'allonge sur le lit défait.

J'éprouve beaucoup de reconnaissance pour Ula, mais je ne l'aime pas, pense-t-il. Grâce à elle j'ai retrouvé ma puissance d'homme, mais elle est trop différente, trop bien adaptée à cette ville. Elle parle polonais sans accent, elle m'a rendu des services que personne d'autre n'était en mesure de me rendre ou n'aurait voulu le faire, je couche avec elle et pourtant c'est une étrangère. Entre nous, il y a l'injustice de ces années que j'ai vécues là-bas. J'ai beau me répéter que, pour elle, il n'a

pas été facile de se creuser une petite place ici, que chaque meuble de cet appartement a dû être chèrement gagné, mais cela ne sert à rien. Je suis un raté et un ingrat, mais j'en ai assez de jouer le rôle d'un mendiant. Je préfère encore les pénuries, la tension et l'insécurité qu'on vit chez nous. Tant qu'à être un réfugié, il vaut mieux redevenir un individu parmi bien d'autres, semblable aux autres...

Quand j'étais étudiant ici, avec André, le monde nous appartenait. Maintenant, je suis trop vieux pour espérer un avenir ailleurs qu'en Pologne. Nous aurions dû rester en France tous les deux, au lieu de revenir en 1956, parce que la mère d'André nous attendait. Non, je suis injuste, ce n'est pas à cause de Maria Solin que je suis rentré au pays. J'étais communiste et je croyais que Gomulka serait capable et désireux de nous apporter la paix et la liberté. Au diable les souvenirs...

Marek se lève, prend une cigarette et allume la télévision. Sur l'écran, il y a l'image d'un homme dont les yeux sont cachés par des lunettes noires.

« Le général Jaruzelski demande à Solidarité une trêve de trois mois. Lech Walesa accepte la suspension des grèves pendant la durée de cette période. Après avoir obtenu trois samedis libres sur quatre, les ouvriers proposent de travailler le quatrième gratuitement à condition de pouvoir contrôler la distribution de la production ainsi obtenue. »

Le ton du speaker change : « En France ... »

Marek tourne le bouton et se met à marcher de long en large. Son regard tombe sur la copie de son manuscrit posée sur la table de chevet. D'un geste brusque il prend le dossier rouge dans lequel Ula a placé les feuilles et le lance à toute volée contre le mur. Des sanglots montent dans sa gorge. Il se jette sur le lit, le visage enfoui dans les coussins, pour pouvoir pleurer à sa guise, sans risquer d'apercevoir son reflet au hasard d'un miroir et de se sentir humilié. Cela calme, les larmes. Petit à petit, Marek se détend et s'endort. Il rêve qu'il est à Varsovie avec Kazik, mais au moment où l'autre se met à lui prodiguer des conseils, un bruit couvre sa voix. Marek se réveille en sursaut. On sonne à la porte, c'est Karol qui a oublié ses clés. Marek ouvre, passe dans la salle de bains et asperge son visage avec de l'eau froide.

- Dites donc, est-ce que votre rendez-vous cet après-midi, c'est important ? demande Karol.

- Non, constate Marek. Deux imbéciles que cette pauvre Ula a réussi à trouver doivent discuter avec moi de mon manuscrit. Pourquoi ?

- Parce que moi, je viens de m'entendre avec un certain Roger d'Antan pour une entrevue à trois heures et je voudrais vous avoir avec moi.

- C'est bon, répond Marek content de cette diversion.

Quand ils arrivent au bistro du boulevard Saint-Germain, il n'y a pratiquement personne, ni à l'intérieur, ni à la terrasse. Marek commande deux cafés crème et ils restent, l'un en face de l'autre, un long moment sans se parler.

- Si on se tutoyait, propose brusquement Karol.

- Bonne idée, approuve Marek.

Il demande au garçon deux verres de vin blanc et ils trinquent, croisent leurs bras droits selon le traditionnel cérémonial polonais, se mettent à rire et essaient de s'appeler ensuite par leurs prénoms.

- Tu sais, dit Karol, je me fous de la musique. Ce qui m'importe c'est de faire publier ces fichus relevés dont je ne comprends pas finalement un traître mot. J'ai constamment l'impression d'entendre la voix de Kazik m'ordonnant de le faire.

- Je crois que c'est notre bonhomme, lui répond Marek en observant l'inconnu qui se tient sur le trottoir en cherchant quelqu'un du regard.

- Monsieur Roger d'Antan ? demande Karol en se levant de sa chaise.

Des poignées de mains, un court moment de gêne et les voilà à nouveau installés autour de la petite table ronde.

- L'expérience polonaise est absolument fascinante, constate Roger d'Antan et mon patron est très intéressé à publier ce que vous serez en mesure de me raconter

- Votre journal est un quotidien d'extrême gauche, s'assure Marek, donc vous devez être en mesure de comprendre certaines réalités. Nous ne sommes pas en train de trahir nos alliances, ni de chercher à rétablir le capitalisme. Solidarité réclame...

- Oui, oui, je sais, l'interrompt Roger d'Antan. Nous avons un correspondant à Gdansk.

- Bon ! dans ce cas-là allons droit au but. Nous pouvons vous fournir des documents qui démontrent que les dettes polonaises ont été contractées en fait sur ordre et pour l'usage de nos voisins de l'Est. Cela vous intéresse-t-il de les examiner ?

Le ton change. Le journaliste semble mal à l'aise.

- Voyez, dit Marek, en plaçant sur la table le dossier que Karol lui passe. L'homme qui a réuni ces données a été obligé, en quelque sorte, de commettre un suicide. Il est mort.

- Oh ! vous les Polonais, vous avez le sens de l'héroïsme, mais aucune notion des réalités. Vous êtes des romantiques incorrigibles.

- Moi, je suis polonais, intervient Karol, dans son français hésitant et je suis parfaitement adapté aux réalités.

- Ah bon ! constate sèchement le journaliste, mais il faudrait encore m'en donner la preuve.

- Il a survécu, n'est-ce pas suffisant ? se moque Marek.

Derrière le comptoir, le patron du bistro bâille en se versant un verre. Une mouche égarée se pose sur les papiers étalés sur la table. Deux touristes allemands passent dans la rue en discutant des prix des restaurants.

- Les anciens occupants sont devenus inoffensifs à force d'être riches, ironise Marek, de plus en plus persuadé que leur démarche va s'avérer inutile.

- Eh bien ! justement, dit Roger d'Antan en s'agitant sur sa chaise. Ce que vous ne comprenez pas avec votre fichu entêtement de Polonais c'est que personne ne veut plus se battre pour Dantzig.

- Gdansk, corrige tranquillement Marek.

- Comme vous voulez mais, ce qui est certain, c'est que les Soviétiques ont été nos alliés et que l'U.R.S.S. demeure la patrie du socialisme international. Face à l'impérialisme américain, ils sont les seuls à pouvoir résister. Bravo pour Solidarité, bravo pour la démocratie ouvrière, mais de là à accuser les Soviétiques de vous voler depuis trente-six ans, il y a une marge. J'ai déjà fait un voyage en Pologne, il y a cinq ou six ans de cela. Votre administration, votre façon de tolérer le marché noir, ne pouvaient mener à autre chose qu'à une faillite économique. Prétendre

maintenant que c'est Moscou qui a pompé les dollars empruntés par votre gouvernement en Occident est trop facile. Vous m'excuserez, mais je ne sais pas mâcher mes mots. Je viens d'une famille qui a participé à la résistance. Mon père était communiste. Eh oui ! autant vous le dire clairement. Je n'accepterai jamais qu'on dénigre les Soviétiques pour faire le jeu des Américains. Impérialisme pour impérialisme, j'aime encore mieux les communistes de Moscou que les combines de la haute finance de New York. Pour moi, vous êtes en quelque sorte en train de faire de la propagande fasciste.

Karol, qui, le cou tendu, suit la conversation avec toute l'attention dont il est capable a visiblement compris le dernier mot. D'un bond il se lève et toise le journaliste.

- La réaction est immédiate, comme vous le voyez, dit Marek en se levant à son tour. Je présume que vous gagnez assez d'argent à votre papelard pour payer les consommations. Au revoir, monsieur, et au plaisir de ne plus jamais vous revoir.

Marek saisit le dossier, prend Karol par le bras et s'en va, tandis que Roger d'Antan crie quelque chose à leur adresse

- Allons, Karol, dit Marek en polonais, inutile de te fâcher, c'est ainsi et on ne peut changer le monde.

Au moment où Karol s'apprête à lui répondre, le journaliste les rattrape.

- Si jamais vous aviez quelque chose d'autre à me proposer, dit-il, n'oubliez pas de me téléphoner. En ce moment on parle beaucoup de la Pologne et cela peut m'intéresser ce que fait Walesa, comment sa femme supporte la situation, ou encore comment se déroulent les pourparlers avec le gouvernement. Nous avons le sens de la démocratie et nous sommes prêts à aider les ouvriers polonais. Allons, inutile de vous fâcher. Vous, les Polonais, vous avez une curieuse façon de prendre au sérieux chaque mot et chaque geste. Et puis, vous êtes injustes. Osez donc me dire que les journalistes occidentaux ne font pas ce qu'ils peuvent pour faire connaître Solidarité et sa lutte pour le renouveau ? Allez, je vous écoute !

- C'est vrai, acquiesce Karol, mais ce n'est pas votre mérite en particulier.

- Écoutez les gars, insiste le journaliste, votre dossier est un ramassis de divagations et personne n'acceptera de le publier ici.

Marek pivote sur ses talons et lui fait face.

- Je n'aime pas qu'on m'insulte et je n'ai pas l'habitude de me taire. Notre dossier est parfaitement authentique et vous, vous êtes prêt à ignorer les évidences qui vous gênent.

Roger d'Antan, interloqué, regarde tantôt Marek et tantôt Karol. Il est de moins en moins sûr de lui. C'est comme s'il éprouvait à leur égard une sorte de remords très personnel. Il hésite un instant, puis dit avec brusquerie ;

- Votre gouvernement, souverain en principe, a signé les accords du Comecon et ce n'est pas à nous de les remettre en question. Alors vos évidences, comme vous dites, ne peuvent intéresser personne. L'économie se porte mal chez nous. Le nombre de chômeurs augmente. Nos banques occidentales ne sont pas en mesure de faire cadeau à la Pologne de ses vingt-sept milliards de dettes ou de je ne sais trop combien. Il faut que quelqu'un rembourse... L'U.R.S.S., le Comecon, le diable... Quelqu'un...

- Diriez-vous la même chose s'il s'agissait d'une transaction quelconque entre les compagnies américaines et un pays du Tiers monde ? se fâche Marek. Deux poids et deux mesures, c'est bien cela votre sens de la justice à l'occidentale !

Marek prend Karol par le bras et déjà ils s'éloignent.

- Une autre rencontre sans intérêt, soupire-t-il. Pour te consoler je vais te montrer le Panthéon. Ula a raison quand elle dit que l'Occident est matérialiste, ce qui est tout à fait normal. S'il ne l'était pas on serait sans doute en train de faire des queues devant les épiceries de Paris, de Londres et peut-être même de New York. Il n'en reste pas moins que je ne comprends toujours pas pourquoi les Américains ont été dénoncés par les gens d'ici et d'ailleurs pendant la guerre au Vietnam, tandis que les Soviétiques en Afghanistan continuent à exterminer, année après année, la population civile, sans que cela provoque la moindre réaction. C'est quoi la différence ?

- La désinformation, constate pensivement Karol, c'est plus puissant que les contraintes physiques et les camps de concentration. Aux États Unis les journalistes dénoncent, les mouvements pacifistes protestent, tandis que les citoyens soviétiques ne savent même pas ce qui se passe en Afghanistan. On ne leur raconte pas, aux nouvelles, comment leur glorieuse armée tire sur les civils, veuves, orphelins,

infirmes, et sur tout ce qui bouge. Cela ne fait pas partie de leur quotidien, ni de leur folklore. Plus encore, le pays est « bouclé » et les journalistes occidentaux ne sont pas reçus à bras ouverts en Afghanistan. Ils ne peuvent pas interroger les colonels soviétiques, ni décrire les résultats de leur action. Ils ne peuvent pas, ou ne veulent pas, je ne sais trop. Oh ! Marek, je veux retourner à Varsovie, je n'en peux plus !

Il y a beaucoup de soleil sur le boulevard Saint-Michel, les gens semblent joyeux et Marek se demande pourquoi Karol et lui ne parviennent pas à se fondre dans cette foule et à oublier qu'ils font partie d'un autre univers que tout le monde veut aider, mais que personne ne tient à défendre, de crainte des conséquences que cela pourrait entraîner pour lui et pour les siens.

Karol s'arrête brusquement au milieu du trottoir :

- Je sais où nous allons passer la soirée, annonce-t-il triomphalement. Suis-moi.

Ils s'engouffrent dans la bouche du métro, prennent des correspondances, bousculent des passagers, puis émergent dans un autre coin de Paris que Marek ne connaît pas. Karol, par contre, a l'air de se retrouver dans ce quartier comme s'il y était né. À un moment donné, il s'arrête devant un petit magasin et pousse la porte.

Il fait sombre à l'intérieur et la lumière filtre parcimonieusement à travers les vitres sales. Un homme se tient debout, au fond et, tout en sifflotant, fait fonctionner une machine à photocopier, manuelle, comme on en voit de plus en plus rarement.

- Salut, dit Karol, Je t'amène un ami. J'espère qu'on ne te dérange pas.

- Mais non, au contraire, j'ai terminé. Venez dans mes appartements, on va se prendre un verre ou peut-être même, si vous avez faim, un petit repas improvisé.

La pièce d'à côté, dont il parle comme s'il s'agissait d'une suite princière, est encombrée de papiers. Il y en a sur le lit, par terre, sur la table sur laquelle traînent aussi des tasses sales, sur la commode et sur l'armoire basse.

- Comment fais-tu, s'étonne en plaisantant Karol, pour coucher dans ce capharnaüm où il n'y a même pas moyen de s'asseoir ?

- Non seulement j'habite ici, mais encore tout le monde y vient à qui mieux mieux me voir. Mes réceptions réunissent des belles dames et des cerveaux brillants des arts, des lettres et de la politique internationale.

Il ramasse les papiers épars, les classe rapidement en petites piles dans un coin, dégage les chaises, débarrasse la table, tout cela en sifflant une mazurka de Chopin de façon fort juste, bien que son mégot éteint reste collé à sa lèvre inférieure. Derrière le petit rideau brun, il y a un évier où il plonge les tasses. L'eau coule avec un bruit gai, Marek et Karol cherchent les cuillères dans un tiroir où elles voisinent avec des gommes à effacer et des crayons, puis la bouilloire se met à chanter sur le réchaud à gaz à deux éléments.

- J'ai de la charcuterie et du pain. Vous en voulez ? Moi, j'ai faim, annonce Olgierd.

Aussitôt une baguette roule sur la table, puis un morceau de saucisson, une assiette et des couteaux que Karol place avec soin, craignant que Marek puisse être mal disposé à l'égard de son ami à cause de ce désordre ambiant et de la brusquerie de ses manières.

- Parlons sérieusement, dit Olgierd. Je me nomme Plonski, soit Olo pour les amis. Comme c'est un nom difficile à prononcer pour les palais français, j'ai décidé de le simplifier. Une fois cette dénomination artificielle et indépendante de ma volonté précisée, voici les spécifications les plus importantes en ce qui a trait à ma personne. J'ai été journaliste, ensuite soldat et même officier d'aviation en Grande-Bretagne. Je me suis établi à Paris après mon retour à la vie civile. Je suis seul, je n'ai pas de problèmes d'argent, j'adore les femmes, le bon vin et les grands auteurs, les romanciers, défunts de préférence, parce que les vivants sont trop prétentieux pour mon goût. Actuellement, je ne suis pas capable de lire autre chose que les nouvelles qui parviennent de Pologne. C'est plus qu'une manie, c'est un vice ! Remarquez, je n'y suis pas allé depuis des années, ce qui me permet de garder des souvenirs jolis par définition, puisque j'étais jeune et beau à l'époque. C'est un problème épidermique chez moi. Du temps de Bierut, j'aurais été persona non grata et, comme ces sacrés officiels de chez nous dont pas le moindre sens de l'humour, ils auraient été capables de m'emprisonner ; sous Gomulka, un consul stupide, ne parlant pas un mot de français et dont le polonais était plutôt pauvre, a refusé de me donner mon visa et, sous Gierek, il était trop tard pour essayer d'en

obtenir un. J'écris des poèmes, voyez-vous, pour le cas où Karol ne vous l'aurait pas encore dit, et ils ont beau de pas avoir de succès en dehors d'un cercle restreint de connaisseurs, ces messieurs du K.G.B. les ont lus, semble-t-il, et ils n'ont pas aimé du tout. Je ne sais trop pourquoi, parce que mes rimes ne vont pas au-delà de « pénuries, pénuries, pénuries », un peu comme le fameux poème d'Aragon sur les persiennes, mais enfin, quand on a des secrets douteux, comme c'est leur cas, on craint les indiscretions ! C'est une vérité incontestable. Bref, j'adore Paris, je suis heureux comme une ciboulette au printemps et j'ai beaucoup de mal à me concentrer. Quand j'y parviens, toutefois, c'est toujours une réussite ! Alors, écoutez-moi bien, les jeunes, parce que moi j'ai des cheveux blancs et l'expérience qui vient avec, quand on parvient à éviter la sénilité, il va sans dire, ce qui, je l'espère tout du moins, est justement mon cas. Je viens d'avoir l'idée du siècle.

La nuit commence à tomber et il allume la lampe, la pose sur la table, prend quelques feuilles de papier et un crayon, s'installe et commence à tracer des signes cabalistiques.

- Je ne suis pas un auditif, mais un visuel. C'est moins bien et ce n'est pas une preuve d'intelligence supérieure, mais c'est ainsi que j'ai été fabriqué par le bon Dieu et par ma génitrice. Donc, j'écris ici « Polonais à l'étranger » et aussitôt je dessine la carte du monde. Ils sont partout, ces bougres-là, sans parler des bougresses, de l'Europe à l'Amérique, de l'Afrique jusqu'au Japon. Enfin, je n'ai jamais été fort en géographie, mais ce qui est certain c'est que, en dehors de la lune et de la mère Russie, on peut rencontrer comme ça, librement, quelqu'un d'origine polonaise à tous les coins de rues. Ces gens-là, c'est notre potentiel. Je dis bien notre, parce que j'ai besoin de vous deux et singulièrement de Karol qui, d'ailleurs, s'est déjà engagé à me seconder comme un frère. Bon ! on recommence à écrire à l'autre bout de cette feuille. J'indique ici « Solidarité, Pologne, renouveau ». Qu'est-ce qui vous manque dans tout cela ? Allons, répondez.

- Un joint, se risque Marek. Un moyen de communiquer quoi qu'il adienne.

- Bravo, mon jeune, se réjouit Olo. Pour le moment, on ramasse de l'argent et nos compatriotes d'origine, peu importe leur nationalité actuelle, donnent ce qu'ils peuvent. L'amour, la fibre, la nostalgie et le mal du pays sont là, plus forts que la voix de la raison. Au lieu d'économiser, ils dépensent donc pour envoyer des colis là-bas. Jusque là c'est parfait, mais l'homme ne vit pas seulement de pain, comme

l'écrivait le romancier, ce Dunintchev qui, à force de savoir bien dire cette simple vérité et son importance vitale, a réussi même à devenir célèbre. Comme quoi la célébrité frappe où elle peut, sauf chez moi, ce qui me fait d'ailleurs plaisir, puisque j'adore être tranquille dans mon coin. Toujours est-il qu'au-delà du pain il y a le papier et sur le papier des mots. Ces mots-là, nous allons les réunir, les photocopier, les distribuer dans le monde jusqu'à ce que le verbe triomphe sur la force. Vous vous souvenez de vos cours de religion : « Au début était le Verbe et le Verbe était Dieu » ? La force des Soviétiques, c'est la désinformation et la propagande, et nous allons les combattre par un déluge de mots vrais, de mots authentiques, de mots qui expriment et définissent des réalités qui leur déplaisent.

- Des mots, dit pensivement Marek... L'idée n'est pas nouvelle, il y a déjà des revues publiées en polonais ici même, telle que *Kultura* * et aussi des quotidiens qui paraissent aux États-Unis, comme au Canada, entre autres. Il n'y a rien de nouveau dans ce que vous dites.

- Attendez, proteste Olo. Les mots vont venir de là-bas, de Pologne, on les traduira ici et on les distribuera ensuite partout, comme du bon pain frais. Je vais mobiliser un bataillon de traducteurs, français, anglais, espagnols, chinois, japonais, enfin des centaines, et, moi, je vais juste tourner la manivelle de ma photocopieuse.

- Génial, mais qui va payer le papier et les frais postaux ? demande Karol.

- Il y a pire, l'interrompt Marek, qui va apporter ces mots, comme vous dites, de Pologne et cela assez rapidement pour qu'ils ne perdent rien de leur actualité ?

- C'est une bonne question, soupire Olo. En attendant que les Soviétiques fassent eux-mêmes la preuve que leur paradis n'en vaut aucun autre, ici en Occident-car cela aussi viendra, puisqu'ils défilèrent un jour aux Champs-Élysées en vainqueurs, comme les Allemands autrefois -il nous faut trouver un moyen de donner aux gens un avant-goût de ce paradis-là. Réfléchissons, mes frères.

La pièce devient de plus en plus enfumée. Les volutes grises dansent autour de leurs têtes. Ils ressemblent ainsi à trois naufragés qui, sur une île déserte, discutent

* Revue polonaise publiée mensuellement à Paris, dont un des dirigeants soviétiques a déjà dit qu'elle est plus pernicieuse et plus dangereuse que les canons.

des moyens de sauver l'univers d'un abominable danger qui le menace. Le thé est amer dans les tasses dans lesquelles il a refroidi. Un gros chat noir saute sur les genoux d'Olgierd, qui le caresse distraitement en examinant le papier posé sur la table, entre eux, barbouillé dans tous les sens.

- Je n'ai pas de solution, dit-il finalement. À l'impossible nul n'est tenu. Nous ne pouvons pas à nous trois trouver une issue, mais elle existe sûrement et en continuant de réfléchir...

- Minute ! l'interrompt brusquement Karol, j'ai une idée. En attendant, prends donc notre dossier, celui qu'aucun journal français ne veut publier et qui n'a paru que dans Kultura, en polonais, traduis-le en français et en anglais et prépare-nous des milliers de photocopies. Ensuite, avec l'aide de notre Ula que tu dois rencontrer le plus rapidement possible, on va bien trouver un moyen de réunir assez d'argent pour l'envoyer partout par la poste.

- D'accord, dit lentement Olo, on avance. Je suis prêt à travailler jour et nuit sur cette machine. À condition que tu parviennes à constituer une liste d'adresses de destinataires, cela marchera, mais j'ai quelque chose d'autre à vous dire maintenant, quelque chose de plus fondamental encore. Écoutez-moi bien. On prétend à notre époque que l'argent gouverne le monde et que l'horreur passionne davantage nos contemporains que l'héroïsme devenu désormais désuet. Moi, le farfelu, moi, le fantaisiste solitaire, je n'y crois pas ! J'ai confiance encore dans les symboles. Karl Marx s'est trompé parce qu'il a dénigré les symboles. Il avait tort. La religion, ce n'est pas l'opium du peuple, mais son espoir. Le seul espoir en fait dans lequel il peut encore avoir confiance. Vous me suivez ?

- Hum, soupire Marek qui est fatigué et voudrait partir. Hum...

- Où veux tu en venir ? dit Karol en s'énervant.

- Laissez moi parler, rétorque Olo. Chez nous, là-bas en Pologne, notre force ce n'est pas notre capacité de divulguer les combines économiques de Moscou. Ils exploitent, ce sont des impérialistes, et puis après... Le monde est blasé, mes enfants, et gavé d'images de crimes. Ce qui compte ce n'est pas cela, c'est la pureté. Le mouvement de Solidarité est profondément chrétien et c'est pour cela qu'il va renverser les forces du mal.

Mais il est fou, ce bonhomme, pense Marek. Il s'imagine non seulement qu'on peut franchir le mur, mais encore qu'il est possible de le détruire.

- Qu'est-ce qui distingue la lutte des Polonais de celle des premiers chrétiens qui se sont attaqués à l'Empire de Rome ? On y crève à petit feu, on se soumet ou on accepte de s'avilir, mais il n'y a toujours pas de véritables martyrs. C'est l'héroïsme collectif et non pas individuel, celui que les autres, les étrangers, seraient prêts à respecter. Pour croire, l'Occident a besoin d'un martyr. Or, ce martyr existe, c'est le pape Jean-Paul II, victime d'un attentat, l'Homme en blanc qu'un tueur a osé prendre pour cible. Face au symbole de l'amour universel, il y a le symbole de l'abjecte agression. Le martyr cloué pendant des mois sur un lit d'hôpital est un être humain, l'assassin, c'est un système, une machine, celle qui a été édiflée par les Soviétiques, c'est-à-dire un empire plus matérialiste, plus impérialiste et plus dépourvu de morale que celui de la Rome antique. Ses dieux : Marx, Lénine, Staline, sont indifférents à la souffrance, ou sanguinaires. Oui, je vous le dis, le pape Jean-Paul II va renverser le cours de l'histoire, à condition qu'on fasse la preuve maintenant, aussi vite que possible, que le tueur était un mercenaire à la solde du « Système ». Non, ne m'interrompez pas ! Les symboles ne peuvent pas mentir. Je ne suis ni un fou, ni un visionnaire. Réfléchissez, c'est l'évidence même !

Un lourd silence s'installe dans la pièce. Marek et Karol se taisent. Olo, épuisé comme s'il venait de terminer une longue course, leur fait signe de partir et s'allonge, sans façon, sur son lit.

Dehors, il y a les rues, les chaussées, les voitures et les réverbères. Un univers ordinaire, en somme, connu et habituel, mais ils ont du mal à retrouver la conscience de ces réalités, pourtant banales. Ils sont trop émus, trop secoués par cette idée fondamentale qu'un seul Homme en blanc peut sauver le monde et que les mots peuvent avoir plus d'impact que les ogives nucléaires.

À l'autre bout de Paris, Ula, atrocement inquiète, téléphone chez tous ses amis, les uns après les autres, mais aucun ne peut lui donner le moindre renseignement sur ce qui est advenu de Marek et de Karol. Tantôt elle les imagine couverts de sang, sous les roues d'une voiture, et tantôt enlevés par les services de la police secrète, des agents du K.G.B. Elle est énervée à un point tel que, quand ils arrivent finalement, elle se met à pleurer comme une petite fille. Marek, gêné, la prend dans ses bras sans se soucier de la présence de Karol.

- Je m'excuse, dit-il, mais il fallait peut-être que cela se produise pour que je puisse me rendre compte que tu tiens vraiment à moi. Tu sais, c'est fantastique, pour la première fois depuis très, très longtemps, je suis en face d'une femme prête à m'attendre tard dans la nuit !

Mais, tout en plaisantant, Marek a l'impression que les paroles de cet étrange ami de Karol ne cessent de résonner dans ses oreilles et, une fois endormi, il rêve qu'il se trouve devant un mur dont la base croule et dont les divers morceaux se décomposent littéralement sous ses yeux en un immense tas de poussière rouge.

La charge des sangliers. ROMAN.

Chapitre 7

Les incroyables

[Retour à la table des matières](#)

- Voulez-vous me laver cette cuve, hurle Kazik. Voyons, le lait va tourner. Vous êtes complètement fou. C'est bien la peine de vous fournir un équipement pareil ! Vous n'êtes même pas capable de l'utiliser comme il faut !

- Cessez de crier, dit l'homme. Ce n'est quand même pas ma faute. Je n'ai jamais pu toucher à une machine aussi compliquée, alors j'apprends comme je peux.

Kazik se calme, vérifie l'état de la cuve, puis repousse l'homme et se met à verser le lait lui-même.

- Bon, ça marche, constate-t-il satisfait en s'essuyant le front avec le bout de sa manche. Vous pouvez continuer.

Le soleil de cette fin du mois de mars chauffe doucement la terre. Les neiges ont fondu et une herbe maigre commence à apparaître. Le miracle du printemps, pense Kazik. Il y a une semaine à peine, on aurait pu croire que jamais la neige ne disparaîtrait et que cette blancheur serait là sur les collines et dans les coteaux jusqu'à la fin des temps. Et puis, voilà, en une dizaine de jours la transformation vient de s'accomplir. Comment peut-on refuser de croire en Dieu quand des changements pareils surviennent d'une année à l'autre, d'une saison à l'autre, sans que

nous, animaux doués pourtant d'une intelligence supérieure, y ayons le moindre mérite ? ...

Dans la cour, les camions frigorifiques brillent de la blancheur de leurs cuves remplies de lait. On les ferme et les conducteurs montent sur leurs sièges. Kazik va de l'un à l'autre et leur remet leur feuille de route.

- Vous, vous allez à la coopérative, ordonne-t-il, vous, vous filez à Lublin. L'économe de la maison des étudiants du K.U.L. * va vous dire où porter le lait. Si une patrouille militaire, ou la milice, vous arrête, vous leur montrerez ce permis spécial mais, de grâce, ne le perdez pas, c'est précieux et j'en ai besoin pour le prochain voyage. Ah oui ! l'économe ne paie pas, pour eux c'est gratuit.

Le chauffeur sourit. C'est un bon sourire, un peu hésitant, comme mouillé de tendresse.

- Allons, dépêchons, crie Kazik en faisant des signes de la main aux camionneurs pour leur indiquer l'ordre dans lequel ils doivent partir. Et je vous préviens que, si l'un de vous s'avise de vendre du lait pour son compte et de « baptiser » ce qui restera pour garder le même nombre de litres d'un liquide grisâtre et inutilisable, il le paiera cher ! Vous m'avez compris ? Très cher !

Les camions quittent la cour qui paraît soudain très grande. Kazik soupire et pivote sur ses talons. Ce ne sont pas des mauvais bougres, ces chauffeurs, bien que la plupart aient fait de la prison. Ils lui doivent leurs remises de peines, et ils le connaissent trop bien pour ne pas savoir que jamais il ne dénoncera un des hommes qui travaillent pour lui. Alors, certains en profitent à l'occasion, et Kazik est constamment obligé de les surveiller. Il n'en reste pas moins que, c'est une excellente équipe qu'il a réussi à constituer en se fiant à son flair. Certes, il faut tout leur apprendre, mais ils comprennent vite et, comme il les paie au dessus de la nonne, ils apprécient.

- Vous savez, dit Ania en lui ouvrant la porte de la maison, comme ça, avec vos bottes et votre culotte de cheval, vous avez l'air d'un monsieur... Mon mari

* K.U.L., *Katolicki Uniwersytet Lubelski* : L'Université catholique de Lublin, seule institution de sa catégorie en Europe de l'Est, très mal tolérée par l'U.R.S.S.

trouve que vous ressemblez à un certain comte chez qui son père était garde-chasse. Mais le comte ne criait pas comme ça dès l'aube. Il était bien élevé.

- Va, Ania, ne te gêne pas. Ton comte devait faire de l'équitation et ne s'occuper de rien, tandis que moi, je ne suis qu'un malotru qui exploite de son mieux une ferme. Je ne suis pas un aristocrate, moi, et je t'avoue que cela me fait bien plaisir. Où est Inka ?

- Elle n'est pas descendue, constate Ania avec une pointe de méchanceté. Elle se lève tard, votre femme.

Kazik ne l'écoute plus et monte les escaliers deux par deux. La chambre est inondée de soleil. Inka, couchée sur le dos, semble attendre quelque chose, ou quelqu'un.

- Bonjour, amour. Je meurs de faim. On descend déjeuner ?

- Attends un peu, lui demande Inka, en se redressant sur les coussins, juste une seconde. En bas, Ania, son mari, ou son fils sont constamment en train d'écouter aux portes. Il faut que je te parle seule à seul.

- C'est grave ? s'inquiète Kazik.

- Oui, très grave même. Kazik, mon chéri, je suis enceinte. Nous allons avoir un bébé.

- Sous la masse de ses cheveux en désordre, ses yeux ont l'expression d'une petite fille qui a commis une mauvaise action et craint de se faire gronder. Kazik se jette à genoux, à côté du lit, et l'entoure de ses bras.

- Inka, mon ange, mais c'est absolument merveilleux. En es-tu bien sûre ? Inka je ne peux pas pas croire que cela va nous arriver. C'est trop... C'est trop fantastique !

À force d'énervement Kazik bégaye, s'agite, embrasse Inka tout doucement, comme s'il avait peur de la casser, se redresse et se met à marcher de long en large. Maladroit et semblable à un ours qui tourne autour d'une ruche, Kazik ne ressemble plus en rien à l'homme qui, il y a un instant encore, hurlait des ordres.

- Tu n'as pas mal ? demande-t-il bêtement. Il ne bouge pas ?

- Mais non, voyons, proteste Inka en se mettant à rire, je me sens parfaitement bien. Ce n'est que le premier mois.

- Il faut que tu ailles à l'hôpital, décide Kazik, ou plutôt non, cela serait trop fatigant. Je vais téléphoner à Helena et lui demander d'arriver aujourd'hui même. Il faut que tu sois suivie par un bon médecin et que tu évites de travailler. Cela peut être dangereux dans ton état. Je ne veux plus te voir dehors. Tu restes ici. Tu peux lire, coudre et regarder par la fenêtre. Mais c'est tout !

- Kazik, tu es complètement fou. Je ne suis pas infirme, je suis enceinte. À Celestynow les femmes allaient travailler dans les champs au neuvième mois et souvent même accouchaient dans les foins. Demande-donc à Ania, elle doit le savoir, puisqu'elle a été élevée à la campagne.

- Tu n'es pas fille de cultivateurs, se fâche Kazik et tu n'as pas la résistance qu'il faut. Oh, oui ! pour que je n'oublie pas, à partir d'aujourd'hui tu vas boire trois grands verres de lait par jour. C'est bon pour le bébé.

- Kazik, tu es un véritable despote, se moque de lui Inka.

D'un bond, elle se lève et se colle contre lui en l'enlaçant de ses bras nus.

- Pas de ça, je t'en prie, la supplie Kazik. J'ai bien trop peur d'abîmer quelque chose. De te faire du mal, à toi, ou au bébé.

Il cherche la robe de chambre dans la grande armoire, force Inka à l'enfiler, l'embrasse sur la joue et ne sachant plus quoi faire s'éloigne et s'appuie contre le chambranle de la porte.

- C'est trop beau, pour que cela m'arrive vraiment, murmure-t-il.

- Attention mon cher, se moque de lui Inka, ce n'est pas toi qui va avoir un bébé, mais c'est moi et crois le, ou non, j'ai l'intention de ne pas faire une fausse-couche. Allons, tourne-toi, pour que je puisse m'habiller.

Docile, Kazik pivote sur ses talons. Les réactions d'Inka ne cessent de l'amuser. Passionnée, dans l'ombre de la nuit, elle redevient petite fille avec le lever du jour, ou dès qu'il allume une lumière.

- Oh ! Inka, Inka, crie-t-il soudain, je suis heureux comme je ne l'ai encore jamais été !

- Pas un mot à Ania, ni à personne, lui recommande Inka. Il est à nous deux ce bébé et je veux le garder ainsi pendant quelques mois encore. Ils sauront tous assez tôt.

En bas, dans la grande pièce, où la table est dressée pratiquement en permanence, deux hommes les attendent en buvant du café. Ce sont les gens du P.G.R., venus chercher des outils, parce que les leurs ont été cassés et qu'on ne peut les réparer faute de vis. Kazik les expédie aussi vite qu'il le peut, mais aussitôt le téléphone sonne. C'est un collègue du ministère qui appelle de Varsovie. Sa voix lui parvient comme diluée par la distance. Ce qu'il finit pas comprendre, c'est qu'on lui ordonne de rentrer immédiatement. Une voiture est déjà partie le chercher. Le chauffeur sera à Rybotycze avant midi.

- Mais j'ai démissionné, proteste Kazik.

- C'est un ordre et je vous conseille de ne pas le discuter. La situation d'urgence que nous sommes en train de vivre s'applique autant à votre cas qu'à celui de tous les autres.

Un bruit, un déclic et la conversation est terminée.

- Je suis obligé de partir pour Varsovie sur le champ, dit Kazik sans oser lever la tête et affronter le regard d'Inka. Fais ta valise ma chérie.

- Moi, je reste, répond Inka en se dressant, très droite, devant lui. Je n'ai pas confiance dans tes gens. Nous ne pouvons pas abandonner ainsi la terre. Nous avons travaillé pendant tout l'hiver pour augmenter la production du lait, pour organiser la distribution pour...

Les mains d'Inka tremblent légèrement, trahissant sa nervosité. C'est la première fois, depuis qu'ils sont mariés, qu'elle oppose ainsi sa volonté à la sienne.

- Mais voyons, Inka, dans ton état, je ne peux quand même pas te laisser seule.

Kazik essaie de lui tenir tête, mais sent bien que la bataille est perdue d'avance. Inka ne cédera pas. Pour elle, la terre demeure le bien le plus précieux au monde, puisqu'elle nourrit les bêtes et les gens. Ce que Kazik ignore, c'est que cette philosophie lui a été inculquée par Wlodek, son premier mari. Plus encore, Inka ne lui a jamais avoué cet étrange sentiment, qu'elle partage avec Magda, que Wlodek a été puni par une puissance mystérieuse parce qu'il a quitté la terre alors qu'elle avait un besoin urgent de ses bras. Pourtant, quand Wlodek vivait encore, Inka a été la première à lui reprocher son attachement à la terre, plus fort que son amour pour elle. Depuis, sans trop le savoir, sans même s'en rendre compte, Inka a évo-

lué au point de vivre une sorte de renversement des rôles. En face de Kazik, c'est elle qui réagit maintenant comme Wlodek l'aurait fait autrefois.

- Je vais être atrocement inquiet, murmure Kazik en allumant machinalement une cigarette. Cela aussi ça compte, me semble-t-il.

- Inquiet, pourquoi ? s'étonne Inka en adoptant un ton badin. Je ne reste pas seule ici et tu reviendras bientôt. Ils ne vont quand même pas te garder à Varsovie indéfiniment.

- Je n'en sais rien, avoue Kazik. Comprends donc, nous vivons ici coupés du monde. Les nouvelles à la radio sont censurées et celles de la B.B.C. sont inaudibles. Est-ce que je sais, moi, ce qui se passe à Varsovie en ce moment ? Même s'ils étaient en train de tirer sur les passants à Gdansk, à Cracovie ou à Lodz, on ne le dirait ni à la radio, ni dans les journaux. Voyons, Inka, souviens-toi qu'en août dernier, pendant que les grèves se propageaient à Gdansk et à Gdynia, on racontait à Varsovie que c'étaient des révoltes des populations d'origine allemande qui voulaient nous reprendre de force nos villes portuaires ? La même chanson qu'on chantait en 1970, pendant que les chars de notre armée écrasaient la foule.

- Désormais, ce n'est plus la même chose objecte Inka.

- Ah ! tu crois que c'est gagné parce que le père Wolski multiplie les réunions de Solidarité rurale et prétend qu'ils obtiendront l'enregistrement officiel de leur syndicat, en continuant l'occupation de l'Hôtel de ville. Eh bien ! détrompe toi, fillette. Un seul exemple : le dix-sept décembre on inaugurerait solennellement le monument commémoratif pour honorer les vingt-huit ouvriers tués en 1970. Tout le monde était là, autant Walesa que Stanislaw Kania. On est bien d'accord jusque là ?

- Je ne vois pas où tu veux en venir, s'étonne Inka.

- C'est une partie de chasse, où la vérité fait office de gibier, mon amour. Je peux te présenter un certain officier de carrière, mis en congé depuis, selon lequel ils n'étaient pas vingt huit, mais au-delà de huit cents morts qu'on a enterrés en cachette sans prévenir les familles. Comprends donc que chez nous, hier comme aujourd'hui, il y a toujours plusieurs vérités !

- C'est monstrueux, murmure Inka.

- Il faut connaître ce pays comme moi je le connais pour comprendre à quel point la situation doit être tendue pour qu'on m'ordonne de revenir. Allons, sois gentille et viens avec moi. Je vais être beaucoup trop vulnérable te sachant seule dans ce trou perdu. Pour ce qu'on peut se dire au téléphone, ce n'est certes pas un moyen d'être rassuré.

Kazik avance d'un pas et Inka se rend compte que, s'il la prend dans ses bras, elle va céder, mais au même moment le mari d'Ania entre dans la pièce.

- La voiture est arrivée, dit-il, et le chauffeur vous attend.

- Je reste ici, dit Inka, qui parvient à se ressaisir et je prends tout en main. J'espère que vous, Ania et votre fils vous allez collaborer avec moi, comme avec mon mari.

- Je vous demande de suivre les directives de ma femme à la lettre, dit Kazik.

L'homme le regarde de ses petits yeux inexpressifs, réalise que c'est un ordre et devient obséquieux.

- Oh ! madame Inka connaît ça, vous pouvez partir tranquille, elle sait comment il faut agir et nous allons tous l'aider de notre mieux.

Kazik monte chercher ses affaires, Inka veut le suivre, mais en se tournant rencontre le sourire ironique du mari d'Ania qui grimace derrière son dos.

- Vous savez, dit-elle très tranquillement, le directeur du P.G.R. voudrait vous avoir. Si cela ne vous plaît pas de travailler sous mes ordres, je vais lui téléphoner que vous êtes disponible.

Aussitôt l'expression du visage de l'homme change. Visiblement il s'affole et s'en va en bafouillant. J'ai trouvé le moyen, pense Inka, ils me détestent tous les trois et ils n'ont pas, non plus, d'amour éperdu pour Kazik, mais ils ont compris que je ne plaisante pas, et que je suis parfaitement capable de me passer de leur aide. Kazik a eu tort de leur donner l'impression qu'ils sont indispensables. Avec moi ce sera différent.

Deux petits baisers pressés, sur les joues de Kazik, la voiture qui s'éloigne et Inka se retrouve seule, dominée par l'étrange angoisse qui monte en elle et la prend à la gorge. Elle a froid soudain, comme si le départ de Kazik rendait la maison glaciale. Je ne suis quand même pas une poule mouillée, se dit Inka et je suis

capable d'abattre plus de bœufs dans une ferme que lui. J'ai l'expérience et l'habitude de travailler dans des conditions beaucoup moins bonnes. Magda n'a jamais eu un équipement comme celui que nous avons ici et pourtant je me suis toujours débrouillée fort bien. Allons, un peu de courage ma fille...

Inka enfle une veste et s'en va au poulailler. Chemin faisant, elle rencontre Ania.

- Faites la chambre, lui dit-elle, je m'occupe de tout.

Le mari d'Ania a dû déjà lui parler, parce qu'elle s'efface devant Inka et, d'un pas rapide, se dirige vers la maison, sans lui manifester cette fausse familiarité qu'elle affiche à l'égard de Kazik, chaque fois qu'il lui en donne l'occasion.

- Une femme vaut bien un homme, murmure Inka entre ses dents et je vais le prouver pas plus tard qu'aujourd'hui.



Maria Solin et Helena s'arrêtent au bord du trottoir. Un groupe de gens avancent sur la chaussée en bloquant la circulation. Ils portent des pancartes avec l'inscription : « Libérez les prisonniers d'opinion », tracée à l'encre noire sur fond de cartons blancs et rouges. Plusieurs ont l'insigne de Solidarité au revers de leurs vestes. En hiver encore, une telle manifestation aurait été impensable mais, avec l'arrivée du printemps, avec ce qui s'est passé au cours de ces derniers mois, le climat n'est plus le même. Certes beaucoup de passants se détournent et s'efforcent de regarder ailleurs, comme s'ils craignaient d'être impliqués, mais d'autres, comme Helena et Maria Solin se tiennent debout, face aux manifestants.

Devant l'Hôtel Europejski, deux miliciens font semblant de ne rien remarquer et s'éloignent du côté de la place de la Victoire. Le silence surprend. Les autobus et les voitures se sont arrêtés. Il n'y a que le bruit des pas des manifestants qui avancent en rangs serrés. Ils ne chantent pas, ne crient pas de slogans ; ils se contentent de lever très haut les pancartes. De temps en temps, une femme, ou un homme quitte le trottoir et va se joindre aux manifestants qui lui font aussitôt une place parmi eux. Du côté de la colonne du roi Sigismond * et de l'église des Wyztek, d'autres arrivent et rejoignent la manifestation, grossissant ainsi la foule des

* Kolumna Zygmunta, un des beaux monuments de Varsovie.

gens sans pancartes qui se mettent à marcher derrière le groupe, en l'élargissant et en brisant son ordre, car les premières rangées sont parfaitement rectilignes parce que les manifestants se tiennent par la main. Et c'est ainsi qu'à cette sorte de chaîne humaine, succède le flot désordonné d'hommes et de femmes. Ils marchent tous, tête haute, fixant le chemin devant eux, tandis que ceux qui se trouvent en arrière, parce qu'ils viennent à peine de se joindre au groupe, regardent les gens qui se tiennent debout sur les trottoirs, ou encore aux fenêtres qui s'ouvrent dans les immeubles environnants, à tous les étages.

- Si je pouvais marcher un peu mieux, dit Maria Solin, j'irais avec eux.

- Moi pas, objecte Helena. Je déteste les foules.

- C'est pourtant la seule force dont nous pouvons disposer, constate le docteur Solin.

- J'ai déjà entendu cela quelque part mais, dans des circonstances bien différentes, soupire Helena. J'étais jeune alors et je faisais partie du Z.S.P *. On a marché, juste ici un peu plus loin, devant l'Université, on fêtait la visite de Khrouchtchev à Varsovie.

- Tu deviens amère, Helena, pourquoi ?

- Oh ! parce que cela est beau, émouvant et incroyable mais que moi, je ne peux m'empêcher de penser à ce qui arrivera quand la milice et l'armée vont charger la foule. Je passe des nuits à faire continuellement le même cauchemar. La milice casquée tire sur les passants tandis que les chars de l'armée arrivent de l'autre côté et écrasent ceux qui essaient de fuir.

- C'est insensé, constate Maria Solin, de prévoir à l'avance des événements tragiques. C'est presque une façon masochiste d'attirer le malheur.

- Vous avez vu les photos des syndicalistes de Bydgoszcz sauvagement battus par la milice ? Ces pauvres bougres ne manifestaient pas, ils ne marchaient pas dans la rue, ils voulaient tout simplement discuter, avec les autorités en place, de leurs droits les plus élémentaires.

* Zrzeszenie Studentow Polskich : Association des étudiants polonais.

- Autrefois ils auraient maquillé l'affaire, tandis que maintenant il y a une enquête en cours sur le comportement de la milice et sur les causes de cet incident... C'est déjà un énorme progrès.

- Eh oui ! soupire Helena, parce que la grève générale d'avertissement, organisée par Solidarité, s'était déroulée dans un ordre parfait. Elle a duré quatre heures très exactement, tel que prévu et il n'y a pas eu de bavures, ni d'insubordination. Jamais le pouvoir n'a réussi autant, ni sous la menace, ni même en offrant des récompenses. Affolés ils ont promis d'accélérer, comme l'écrit *Trybuna Ludu*, la mise en pratique des accords signés avec Solidarité à Gdansk, mais cela n'est que de la poudre aux yeux. Prenez n'importe quel exemple. Le premier numéro de l'hebdomadaire *Solidarité* a paru le deux avril, date mémorable où votre fils me l'a apporté en me demandant de le garder comme un trésor de famille ! La censure n'y a touché que du bout des doigts en demandant aux journalistes de faire attention de ne pas nous attirer les foudres de Moscou. André a eu droit à un cours sur l'autocensure. Admirable démocratisation, n'est-ce pas, des relations nouvelles, entre nos censeurs et nos journalistes ! Bravo ! Soyons heureux !

« Eh bien non ! Il est évident que, dans quelques semaines, ou peut-être quelques mois, les pénuries de papier, d'encre d'imprimerie et de je ne sais trop quoi, vont restreindre brusquement, ou progressivement, le tirage. Le nombre d'exemplaires disponibles va diminuer. Pour des raisons économiques l'hebdomadaire *Solidarité* deviendra introuvable, et avec lui tous les autres journaux, publications et éditions susceptibles de déplaire à ces messieurs au pouvoir. Au lieu d'attaquer, ils ont décidé de nous étouffer et vous verrez que cela va être hautement efficace. C'est d'ailleurs déjà commencé. Je ne croirai jamais que la nourriture, et les produits de première nécessité sont devenus introuvables parce que nous n'avons pas de devises pour acheter certaines composantes, ou certaines pièces de machinerie, en Occident. Ça c'est aussi de la propagande. Ils les ont stockés et cachés pour mieux prouver à la population que le coût de la liberté est exorbitant ! Que voulez-vous, ils défendent leurs postes et leurs prébendes et se moquent bien de ce que les gens subissent par leur faute. »

- Voyons Helena, dit en s'énervant le docteur Solin, les organisations de Solidarité le sauraient et dénonceraient immédiatement ce genre de pratiques. On prétend que le syndicat compte dix millions de membres !

- J'aimerais bien savoir quel est le pourcentage d'agents du S.B., de lâches qui suivent le courant en y cherchant leur profit et d'une manière plus générale d'individus sur lesquels on ne peut pas compter...

- Pourquoi es-tu si pessimiste Helena ? demande Maria Solin.

- Sans doute parce que j'ai appris à les connaître, répond Helena. Nous voilà à l'heure de la politique des petits pas ; un pas en avant, trois pas en arrière et les épiceries vides pour couronner l'ensemble de ce jeu-là. Vous savez ce qui va arriver s'ils continuent ; nous allons avoir des épidémies dans les hôpitaux, sans parler de la recrudescence de la tuberculose et du rachitisme. La réaction va alors s'attaquer aux syndicalistes qu'on désigne déjà comme des coupables et des boucs émissaires. Vous ne me croyez pas, eh bien ! venez un peu par là, pour que je puisse faire la preuve de ce que j'avance.

Helena prend Maria Solin par le bras et l'emmène devant la vitrine du magasin de chaussures, situé juste en face de l'entrée de l'Université. Deux femmes se tiennent là en regardant les sandales exposées dans le fond.

- Ce n'est pas drôle, dit Helena à l'une d'elle, ces samedis libres, où tout est fermé y compris les restaurants.

- Ah ! non, acquiesce l'inconnue. Avant on pouvait essayer de trouver quelque chose, en sortant du bureau, mais maintenant il est difficile d'acheter le journal, parce que les kiosques de Ruch ferment aussi. Chez nous ils ont cessé de livrer le lait et il faut attendre à lundi pour en avoir. Avec des enfants à la maison ce n'est pas facile.

- Ce n'est qu'une question d'organisation, intervient Maria Solin. En Occident ils ont les samedis libres depuis des années, mais les établissements commerciaux sont ouverts, puisque les employés ont en échange un autre jour de congé dans la semaine.

- Oh ! vous savez, rétorque la plus jeune des deux femmes, c'est à se demander si ce qu'on raconte sur l'Occident ce n'est pas de la propagande. Je vous avoue que je n'ai jamais été plus loin que Prague et là-bas, comme chez nous, on travaillait alors le samedi.

- Allons, nous devons nous dépêcher, dit Helena à Maria Solin en l'entraînant à nouveau. Vous les avez entendues ? Quand je pense que, même en Russie sovié-

tique, les ouvriers spécialisés ont des samedis libres et que chez nous les gens sont assez stupides pour répéter sans réfléchir ce qu'on écrit dans *Trybuna Ludu*, je deviens enragée. Attendez, je vais vous faire une autre démonstration. Helena s'arrête devant la femme qui vend des fleurs au coin de la rue.

- Vous avez des belles marguerites, dit-elle, vous n'avez pas peur de vous faire attaquer et de vous faire voler ?

Surprise, la fleuriste la dévisage un instant, puis répond à son sourire.

- C'est comme de raison ! Il n'y a plus de miliciens dans les rues le soir et ma voisine a déjà été dévalisée deux fois.

- Comment cela ?

- Oh ! vous savez, avec ce qui se passe, ils ont peur de sortir du poste, alors, quand on les appelle, ils répondent qu'ils vont venir quand il fera jour. Ce n'est pas que je les aime, mais quand même, autrefois quand on les voyait partout, il y avait moins de vols et de meurtres. Vous avez lu dans *Trybuna Ludu*, cette histoire * de la fille qui a tué son bébé et l'a donné à manger à son amant ? Il me semble qu'avant ces manifestations et ces grèves, des choses pareilles n'arrivaient pas chez nous...

- Est-ce qu'elle a scié les os, la fille ? demande Helena en adoptant un air mi-ironique, mi-naf.

- Ils ne le précisaient pas, répond la fleuriste en tapant du pied, parce que le soleil d'avril ne parvient pas à réchauffer le petit vent froid qui souffle dans les rues, et qu'à force de rester ainsi, debout, pendant des heures, ses membres s'ankylosent.

- *Vox populi, vox Dei*, voici ma chère les résultats de l'excellent service de propagande dont dispose notre ministère de l'Intérieur, dit Helena à Maria Solin, qui s'éloigne. Vous voyez pourquoi ils se trompent en Occident, quand ils affirment que les Soviétiques vont intervenir militairement chez nous pour calmer les esprits ? Là-bas, personne ne peut s'imaginer qu'il est possible d'exploiter à ce point la naïveté des gens qui ont derrière eux de longues années de désinformation

* Il agit d'un fait divers décrit dans *Trybuna Ludu* et signalé comme un des symptômes de la crise des valeurs provoquée par les grèves de Solidarité.

et de propagande. Je parie que cette brave femme sait fort bien qu'il n'est pas si facile de réduire un bébé en côtelettes mais, à force d'être constamment nourrie de balivernes, elle n'ose même plus user de son gros bon sens pour réfléchir. Vous savez pourquoi les allumettes sont devenues introuvables à Varsovie ? Parce qu'on ne dispose pas de devises indispensables pour importer le soufre de Suède. Eh bien ! l'autre jour André m'a montré les statistiques de production de soufre et il m'a expliqué que cela n'est qu'un mensonge parce qu'on a largement ce qu'il nous faut pour inonder le marché de boîtes d'allumettes.

- Tu es déprimante, ma fille, soupire Maria Solin en pénétrant dans l'immeuble de l'Académie des Sciences.

Il fait plus sombre ici et plus frais. Le monumental escalier en marbre crée une atmosphère qui rappelle les traditions d'une époque révolue où on tenait à impressionner les étudiants dès qu'ils franchissaient le seuil des institutions du haut savoir. En gravissant péniblement les hautes marches, Maria Solin se dit que des générations de professeurs sont passées ici avant elle et cela la rassure. Comme elle, ils ont dû hésiter, avoir le trac en affrontant les étudiants dans leurs salles de cours, bafouiller un peu lors des discussions avec leurs pairs et surmonter finalement leurs hésitations pour s'affirmer, ou pour devenir des pontifes vains et ridicules. En haut des marches, on les attend déjà.

- Merci d'être aussi ponctuelles, dit le jeune sociologue qui préside la réunion. Nous allons commencer tout de suite si vous le voulez bien.

Dans la salle, il y a beaucoup de monde, et le soleil qui pénètre par les fenêtres larges à travers lesquelles on voit le bleu du ciel, éclaire les visages. Le président les conduit à la première rangée de chaises, où on leur a réservé deux places, puis monte sur la tribune. Une atmosphère de calme, de détermination et de réflexion règne dans cette pièce au plafond haut, dont le plancher, comme dans les châteaux historiques, est fait de fines lattes de bois, joliment travaillées.

Pair, impair, si je tombe sur un nombre pair, c'est que j'ai tort d'être pessimiste, se dit Helena en les comptant. Deux cents ! Suis-je donc bête de m'adonner à des exercices aussi enfantins ! Si seulement je pouvais cesser d'avoir ces cauchemars mais, nuit après nuit, ils reviennent. Tout à l'heure, Helena n'a raconté à Maria Solin qu'une partie de la vérité. Ce qu'elle ne lui a pas dit c'est que, dans son rêve, elle est seule sur une route face à un groupe de soldats soviétiques ivres.

Ensuite, l'image se brouille et c'est l'étouffement sous le poids des brutes qui la jettent par terre et l'écrasent. En somme, Helena revit, depuis des semaines, la scène du viol qu'elle a vécue autrefois, quand petite fille, âgée à peine de treize ans, elle revenait à Varsovie du camp des prisonniers de guerre. Ce cauchemar la hante depuis le mariage d'Inka, comme un remords de ne pas avoir su avouer alors, pendant la cérémonie à l'église, qu'elle n'était pas sa soeur, mais sa mère...

Helena se secoue et fait un effort pour écouter le président de la réunion, qui est en train de lire certains passages du texte du projet de loi.

- Voici ce que nos fonctionnaires ont concocté dans leur « langue de bois » que nous connaissons tous trop bien, grâce à notre presse officielle, entre autres. Comme vous voyez ils abordent un problème social, sous l'angle des condamnations à des années de prison. Pour le bénéfice de nos deux invités étrangers, madame Jacobsen, des États-Unis, et monsieur Erickson, de Suède, je tiens à préciser que l'alcoolisme est chez nous un problème social très grave, pas aussi grave que chez nos voisins de l'Est, mais néanmoins crucial. Ses deux caractéristiques principales : c'est une maladie sociale qui n'épargne pas les femmes et les enfants de plus en plus jeunes et c'est un phénomène qui est à l'origine de la majorité des comportements violents, sans parler de la criminalité. La preuve, Solidarité a régleménté, dès le début de son action, la consommation de l'alcool et, dans les usines où ses membres représentent la majorité, nous avons obtenu des résultats quasi immédiats. À long terme, cependant, il ne s'agit pas pour nous de prohibition, mais d'éducation et de prévention.

« Je souligne qu'on ne doit pas seulement éduquer les ouvriers, mais aussi les autres travailleurs de la société, y compris la bourgeoisie rouge et les membres hauts placés du Parti. Vous m'excuserez, mais en raison de la présence de nos deux experts étrangers je vais demander maintenant à mon collègue, professeur de linguistique, de traduire mes propos en anglais.

« Ah ! oui, un détail additionnel. Nous n'avons pu inviter pour ce soir que deux experts, parce que nous nous sommes adressés aux ambassades et nous n'avons obtenu la réponse que de celles de la Suède et des États-Unis. L'expert français ne pourra pas arriver à Varsovie avant l'automne. En ce qui a trait à l'Ambassade du Canada, on nous a répondu que l'ambassadeur est absent et on ne sait pas quand il sera de retour »

Le professeur de linguistique se lève, incline légèrement le buste et se met à traduire le texte du projet de loi. Maria Solin observe à la dérobée le visage du Suédois qui visiblement ne cache pas son étonnement, tandis que l'Américaine reste impassible.

- Nous attendons vos commentaires, demande le président en anglais.

- Je crois que mon collègue, comme moi, nous ne pouvons pas critiquer, ou commenter, une loi polonaise, dit le professeur Erickson, mais uniquement parler des expériences faites dans nos pays respectifs. En Suède, nos modes d'action sont les suivants : augmentation des prix des boissons alcooliques, particulièrement de celles qui contiennent plus de 40% d'alcool, information préventive, aide aux alcooliques, considérés comme des malades prêts à se soumettre à une cure volontaire, aide et assistance aux familles. Jusqu'à présent, comme vous le savez, les résultats ne sont pas pleinement satisfaisants. Nous appliquons des punitions très sévères aux automobilistes qui conduisent, ou provoquent des accidents, en état d'ivresse. Je ne vais pas vous ennuyer ici avec des détails, mais ces punitions comprennent l'amende, l'obligation de faire des travaux communautaires, la suspension ou la suppression du permis de conduire. Pour ceux que cela intéresse et qui lisent l'anglais, le français ou le suédois, je dépose la brochure rédigée en ces trois langues qui contient le texte de la législation actuellement en vigueur, les statistiques et le relevé des méthodes utilisées. Encore une fois, comprenez-moi bien, nous ne sommes pas un modèle à imiter, loin de là. On fait ce qu'on peut, voilà tout.

Le Suédois remet la brochure au jeune sociologue, qui s'incline en le remerciant, puis retourne à sa place.

C'est très civilisé, pense Maria Solin mais parfaitement hypocrite. Au lieu de faire autant de manières, il faudrait regarder la vérité en face. Si on était ailleurs que dans cette vénérable Académie des Sciences, je ne pourrais sans doute pas m'empêcher de me lever et de leur dire tout bonnement que je n'ai pas de temps pour des discussions académiques. Je suis déjà trop vieille pour cela. C'est bon peut-être pour des étudiants en sociologie, mais moi, médecin, j'ai bien plus envie de parler des logements exigus, des hommes qui ne reviennent pas chez eux le soir parce qu'ils ne peuvent plus supporter les hurlements du dernier-né, ni le vi-

sage fatigué de la femme aimée qui, en plus de travailler dans un atelier, a dû courir encore pour trouver quelque chose à manger.

Je leur dirais que, depuis janvier dernier, on nous distribue, comme pendant la guerre, des tickets de rationnement, mais que sous l'occupation hitlérienne ces tickets étaient honorés partout, tandis que maintenant les vendeuses répondent qu'elles n'ont pas ce qu'il faut sur les rayons des magasins pour nous vendre la viande, le chocolat et le sucre auxquels en principe nos tickets donnent droit. Je leur dirais aussi que mon collègue, le docteur Skiba, se soûlait souvent pour ne pas avoir honte face à lui-même et que l'alcoolisme, chez nous, c'est en fait l'expression du désespoir.

Madame Jacobsen se lève, à son tour. Plus gênée encore que l'expert suédois, elle parle lentement comme si elle craignait de ne pas être comprise. C'est une Noire.

- Chez nous, dit-elle, l'alcoolisme est causé par des mauvaises conditions économiques, comme par le stress qu'impose un certain rythme de vie, trop rapide et trop exigeant, par des problèmes familiaux, ou encore, plus simplement, par une forme spécifique d'ennui et de solitude. En ce qui a trait aux moyens de le combattre, il y a certes la question du prix, qui n'est pas fixé selon les coûts de production, mais en conformité avec les taxes, dont une partie, dans mon État tout du moins, est consacrée à la lutte contre l'alcoolisme. Parmi les moyens de le combattre, le plus efficace selon moi, demeure celui qui est élaboré et assuré par des organismes bénévoles, particulièrement les A.A., c'est-à-dire les Alcooliques anonymes.

La jeune Noire continue de parler, tandis que le professeur de linguistique traduit avec application en butant parfois sur certains mots. Dans la salle règne un silence absolu. Pour plusieurs il est difficile de suivre cet exposé où il est question d'anonymat, des « patients », des « bénéficiaires » du traitement volontaire, et où les termes familiers de châtement et de peines tels qu'ils figurent dans le projet de nouvelle législation, sont comme gommés.

- Ils font de la propagande ces étrangers, murmure un jeune homme assis à côté d'Helena, de la propagande capitaliste. J'aimerais bien aller voir sur place comment cela fonctionne.

- Et moi, lui répond Helena sur le même ton, j'aimerais leur faire visiter nos « chambres de désintoxication forcée » et examiner devant eux certains patients qui ont été « traités » par la milice pour cause d'ébriété sur la voie publique.

- On ne peut quand même pas les laisser agresser des passants dans la rue, proteste le jeune homme.

- Un peu de silence, je vous prie, intervient le président.

Helena fait signe à son voisin de se taire et lui sourit. Le temps coule doucement, comme s'ils avaient devant eux une éternité pour continuer leurs discussions. Les experts étrangers demandent la permission de se retirer et le président la leur accorde avec empressement parce qu'il est évident que les experts polonais ne tiennent pas à intervenir en leur présence.

- Je ne veux pas qu'on traduise ce que j'ai l'intention de dire ce soir, grogne un vieux monsieur. Ils vivent dans un autre monde, ces Occidentaux, et ils ne comprennent rien à rien.

Maria Solin change de position, parce que ses jambes lui font de plus en plus mal.

- André m'attend et j'ai envie de rentrer, lui chuchote Helena.

- Tu vas rester parce que c'est ton devoir de médecin, s'objecte Maria Solin en adoptant un ton sans réplique qui ne lui est pas habituel. Pendant des années nous n'avions pas voix au chapitre, alors, maintenant qu'on peut discuter comme ça, ouvertement, le texte d'un projet de loi, il est scandaleux de ne pas participer au débat.

- C'est atrocement long, se plaint Helena et, de toute façon, aucun fonctionnaire n'acceptera ce que nous avons à proposer toutes les deux. Il faudrait commencer par changer de gouvernement, de ministres, de fonctionnaires et par adjoindre aux organisations de la milice des sociologues et des psychologues capables de les éduquer.

- Tu veux aller trop vite, ma chère, et c'est là ton principal défaut. Un peu de patience. Nous sommes en train de faire collectivement le pénible apprentissage d'une véritable démocratie. Ce n'est pas facile parce que nous en avons perdu l'habitude, à force de réunions où tout a toujours été préparé à l'avance et où on ne

demandait aux participants qu'un vote à main levée. l'apprentissage de la démocratie, c'est exactement cela, discuter et respecter l'opinion de chacun.

Helena se mord les lèvres. Elle est fatiguée et elle voudrait fumer. Je vais finir en chaise roulante, pense Maria Solin et il ne me restera alors qu'une seule solution ; disparaître pour éviter à Helena et à André l'obligation de me prendre en charge.

- Bon, nous voilà enfin entre nous, constate le jeune homme assis à côté d'Helena. On a beau leur expliquer nos réalités, à ces étrangers ; ils persistent à prétendre, quand même, que le sort des Noirs dans leurs fichus États américains est pire que le nôtre. En fait, il faudrait qu'on puisse y aller, examiner comment cela se passe et recommencer à discuter avec eux d'égal à égal en connaissant à la fois leurs problèmes et ceux qu'on vit ici.

Sur l'estrade, le président de la réunion, remercie le Suédois et l'Américaine de leur participation, en termes à ce point choisis, que le professeur de linguistique a beaucoup de mal à les traduire. Dehors la lumière du jour s'efface progressivement et les ombres de la nuit commencent à envelopper la ville.

J'espère que les manifestants de cet après-midi vont retourner tranquillement chez eux, se dit Helena, sans se faire matraquer par la milice. J'aimerais bien savoir combien de gens sont détenus en ce moment pour des délits d'opinion, comme ils disent. Marek a eu une chance inouïe d'être libéré, pour les autres cela ne sera certainement pas aussi facile et aussi rapide, manifestations, ou pas... Ce Kazik a vraiment plusieurs tours dans son sac, mais je préfère ne pas savoir en quoi consistent ses moyens de pression.

* * *

- Va, Czarnula, va, n'aie pas peur !

Selon son habitude, Magda encourage le cheval qui tire le chariot chargé de pommes de terre. Il est très tôt encore, cinq heures du matin à peine, mais déjà ils croisent des voitures, ce qui énerve le cheval habitué à la tranquillité de Celestynow.

- Tu comprends, explique Magda, à Mietek, assis à côté d'elle, nous irons d'abord rue Polna, au marché, vendre notre marchandise et puis je vais te montrer

Varsovie. Elle est belle notre capitale et, s'il fait soleil, tu t'amuseras à regarder la Vieille ville où, sur la place, je te paierai des glaces. J'espère qu'il y en a, parce que c'est là qu'elles sont les plus savoureuses.

À force de le voir ainsi dans le noir, de profil, Magda a l'illusion d'être avec Wlodek. Quand il avait quatorze ans, il n'était pas plus grand que Mietek et ses cheveux étaient bouclés de la même manière. Et, comme avec Wodek, elle se sent obligée de faire les frais de la conversation, puisque, selon le curé Marianski, elle doit agir avec lui comme une mère et une éducatrice. Il la surestime, le bon curé, et cela la force à faire constamment attention à son langage quand elle s'adresse à Mietek.

- Vois-tu, mon jeune, dit Magda, ces inventions modernes ce ne sont que des moyens d'enchaîner les gens. Nous, avec notre cheval et notre chariot, on se passe de garages, de mécaniciens et de leur fichue essence qui pue. Comme dirait le curé Marianski, nous sommes autonomes. Tu ne comprends pas ce que cela signifie ? Eh bien ! regarde donc un peu à ta gauche. Qu'est-ce que tu vois ?

- Un garage, répond docilement Mietek et des voitures.

- Compte-les donc, un peu, pour voir si tu n'as pas oublié ce que j'ai essayé de t'apprendre.

Mietek allonge le cou dans la direction du garage qu'ils sont en train de dépasser, en s'appliquant à utiliser les doigts de ses deux mains pour s'assurer que son calcul est exact.

- Il y en a plus de vingt, conclut-il après un long moment, ou peut-être même trente. Je n'ai pas pu regarder comme il faut, parce qu'il fait encore nuit et que Czarnula va trop vite.

- Bon, apprécie Magda, mes leçons ne sont pas perdues, ni celles du curé Marianski surtout, que Dieu lui donne longue vie ! Ces braves gens ont des voitures, mais cela ne leur sert à rien parce qu'ils sont obligés de faire la queue pour obtenir de l'essence. Czarnula tire, mais ces machines-là ne roulent pas toutes seules. Les garages vont ouvrir vers sept heures, pas plus tôt, et même peut-être plus tard encore. Nous serons alors arrivés rue Polna et nous aurons étalé notre marchandise, tandis qu'eux les pauvres, vont continuer à perdre leur temps.

« Je me demande aussi comment Inka va faire les moissons cet été avec son tracteur dont elle ne cesse de me chanter les mérites dans ses lettres. Un tracteur, ça ne mange pas de foin, il lui faut de l'huile et de l'essence. Là bas, à Rybotycze, si près de la frontière, cela doit être impossible d'en trouver puisque, même à Varsovie, on a du mal. Sais-tu que monsieur André se lève avant l'aube pour remplir le réservoir de l'auto d'Helena ? C'est pour te dire. Monsieur Robert et madame Irena ont pris le train hier pour se rendre à Varsovie. Il va avoir du mal avec sa prothèse. Remarque que je leur ai offert de venir avec nous, mais ils ont refusé. Tu n'as pas froid ? »

Mietek secoue énergiquement sa tête bouclée en signe de dénégation.

- Tu as faim, décide Magda, en sortant aussitôt du panier, posé derrière elle, un morceau de pain noir et du fromage blanc. Il faut manger si tu veux grandir.

Mietek n'a pas faim, mais il a bien appris dans sa courte existence qu'il ne faut jamais refuser une occasion de se remplir l'estomac, parce qu'elle peut ne pas se reproduire de sitôt. C'est une des raisons d'ailleurs, pour laquelle, depuis qu'il habite avec Magda, il s'empiffre continuellement et fait des indigestions.

- Le curé Marianski m'a enseigné, dit-il, la bouche pleine, que le pétrole vient de l'Est, qu'il est soviétique.

- Notre curé sait ce qu'il dit, acquiesce Magda, et c'est même à se demander s'ils ne vont pas cesser de nous en envoyer. Toutes ces réunions, tous ces chambardements, toutes ces déclarations de notre Walesa ne sont pas faits pour leur plaisir.

- Le curé Marianski, proteste Mietek, visiblement content de lui montrer son savoir, a expliqué, pas plus tard qu'hier, qu'on va recevoir notre pétrole parce qu'il passe par un tuyau, sous terre, jusqu'en Allemagne de l'Est.

- Tiens, tiens, je n'ai jamais pensé que c'est comme ça. Tout compte fait c'est là une bonne nouvelle. À force de t'appliquer non seulement tu vas devenir savant, mais encore tu vas me faire profiter de ce que tu as appris.

- Va, Czarnula, va, répète Magda en agitant un peu les rênes pour encourager le cheval qui peine dans la côte. On arrive ! Tu vois bien qu'on est en ville.

Mietek sourit subrepticement, mais malgré la clarté hésitante de l'aube, Magda le remarque aussitôt.

- Ne te moque pas mon jeune. Il faut parler aux bêtes. Elles travaillent comme nous et elles ont droit à notre reconnaissance. Même que j'ai des fois comme l'impression qu'elles aimeraient bien parler si elles le pouvaient.

- Nous, nous avons une âme, récite Mietek, alors à cause de ça on a aussi des avantages.

- Ne va pas le rapporter au curé Marianski, lui recommande Magda, mais tu sais, parfois je me demande si les bêtes n'ont pas plus d'âme que certains hommes. Tiens, Jozef, le chef de la milice de chez nous, a-t-il une âme ? Forcément, le curé Marianski ne raisonne pas de la même manière, mais c'est un saint homme, tandis que, moi, j'ai bien le droit de pécher et d'avoir mes idées sur la question. Ah ! au fait, as-tu été te confesser ? Quand on a une âme, il faut savoir la tenir propre.

- J'y suis allé, comme je vous l'ai dit, et j'ai eu l'absolution. Le chef de la milice est venu hier, en votre absence, quand vous étiez chez monsieur Robert. J'ai oublié de vous le conter.

- Qu'est-ce qu'il voulait, celui-là ?

- Il m'a demandé si je suis bien chez vous et si je ne veux pas retourner là-bas, à Otwock. C'est bête de demander ça...

- Qu'est-ce que tu as répondu ?

- Je savais pas quoi lui dire et je me suis dépêché de faire mon ouvrage. Il a parlé aussi de monsieur Robert et des journaux clandestins. Il voulait que je lui dise où il trouve du papier et qui les distribue pour lui.

- Imbécile, ce Jozef, elles ne sont plus clandestines, ces publications, Dieu merci ! Qu'est-ce que tu as répondu ?

- Que je ne sais pas. Quand j'étais à l'institution, c'était la meilleure façon d'éviter des ennuis. Il pose beaucoup de questions, le chef de la milice. Il m'a dit qu'il sait que monsieur Robert fait parvenir à ses amis, à l'étranger, des numéros de Robotnik *, et que c'est ainsi qu'il est devenu traître à la patrie, alors moi, qui suis patriote, je devrais me renseigner comment il s'y prend et le lui raconter.

Magda s'étouffe d'indignation.

* Robotnik : Ouvrier, un des journaux de Solidarité.

- On aura tout vu, dit-elle finalement en retrouvant l'usage de la parole et son calme habituel. Il s'attaque aux enfants à présent, ce Jozef de malheur. Écoute-moi bien, mon jeune, le chef de la milice, c'est comme ces hommes qui te gardaient à Otwock. Tu vas toujours lui répondre que tu ne sais pas. N'importe quoi il te demandera, toi, tu ne sais pas. Tu me le promets ? Mietek.

- Oui.

- Jure-le sur ma tête.

- Je le jure, répond comme un écho Mietek, sur un ton qu'il essaie de rendre solennel.

Pendant un long moment ils se taisent, puis Magda se met à parler de façon volubile, ce qui ne lui arrive pas souvent.

- Non seulement monsieur Robert n'est pas un traître à la patrie, mais encore il fait ce qu'il peut pour nous tous. Vois-tu, mon jeune, il faut envoyer Robotnik à l'étranger, il faut même le faire traduire dans toutes les langues et il faut en parler pour que le monde sache ce qui l'attend. C'est la seule manière de les prévenir que ce qui nous est arrivé va se produire chez eux aussi. Les Kacapy* nous ont avalés, mais ils ont toujours faim, alors tôt ou tard ils vont y aller là-bas, en Occident, et ils vont y imposer leur ordre et leur façon de rendre les gens exactement pareils à ce Jozef. Ils vont leur montrer ce que c'est que d'avoir peur comme ça, tous les jours et toutes les nuits, sans avoir fait rien de mal. Ils vont prendre la terre aux paysans et ils vont établir des P.G.R. comme chez nous où, avec des tracteurs flambant neufs, ils produisent moins que moi avec mon cheval.

Magda tire sur les rênes, sort son mouchoir et se le passe sur le visage, parce qu'elle transpire d'énervement.

- Ne me parle plus jamais de Jozef, conclut-elle après un instant, cela vaudra mieux ! Il n'est pas bon de se mettre en colère, c'est un péché...

Il fait clair à présent et le ciel, de gris, devient bleu, avec de légers nuages qui se poursuivent. La circulation devient plus dense. Une voiture passe très près et Mietek craint soudain de perdre l'équilibre, tandis que Magda, imperturbable, sa-

* Terme utilisé autrefois dans le langage populaire pour désigner les Soviétiques.

tisfaite de lui avoir dit ce qu'elle avait sur le coeur, ne semble pas le remarquer. Rue Polna, plusieurs cultivateurs sont déjà installés au marché à ciel ouvert. Magda arrête le chariot et descend, tandis que Mietek saute de son siège et se dépêche de décharger les lourdes poches de jute remplies de pommes de terre. Le reste est disposé en vrac dans le chariot. Magda installe sa balance sur le dessus et la voilà prête à affronter les clients, qui se promènent d'un étalage de fortune à l'autre.

Le soleil se met de la partie et les affaires marchent bien. C'est à peine s'ils ont le temps de se parler. Magda pèse la marchandise, Mietek l'enveloppe dans du papier journal et, pendant ce temps-là, Magda encaisse l'argent.

Un homme arrive en voiture chercher les deux grands sacs. Il doit être riche puisqu'il prend toujours de grosses quantités. Magda lui vend aussi du fromage blanc de sa fabrication et un morceau de lard fumé.

Il est plus de midi, quand le dernier client s'en va, en se plaignant que les pommes de terre soient devenues hors de prix.

- On a fait une bonne matinée, constate Magda en glissant sous sa blouse l'argent, enveloppé dans un morceau de toile. Pas de miliciens, pas d'histoires et le chariot est vide. On ne peut pas dépenser beaucoup, mais on a assez pour les glaces.

Le vieux cultivateur, installé à côté d'eux, qui aime bien Magda, s'offre de garder le cheval et ils s'en vont prendre l'autobus, plein de monde, qui les emmène dans la bonne direction. Aussitôt à l'intérieur, Magda commence à s'énerver. Tantôt elle touche à sa poitrine, pour s'assurer que l'argent est bien à sa place, tantôt elle demande aux autres passagers où il lui faut descendre. Pourtant quand, enfin, ils peuvent commencer à se diriger vers la sortie, il y a tellement de monde que Mietek est obligé de jouer des coudes.

- Houligan, malotru, lui lance une femme qu'il bouscule par mégarde.

- C'est mon fils et il m'aide, s'objecte Magda indignée et c'est un bon garçon.

Sur le trottoir, pendant qu'ils attendent un autre autobus, Mietek a soudain un geste charmant. Il se penche et embrasse la joue de Magda qui, plus petite que lui, relève la tête surprise. C'est un peu plus tard seulement qu'elle fait le lien entre sa réaction de tendresse et ce qu'elle avait crié à la femme dans l'autobus.

- Tu n'es pas fâché, j'espère, dit-elle. À force de te traiter comme mon garçon, j'oublie que tu as une mère.

Mietek ne répond pas tout de suite, mais quand Magda lui passe les doigts dans les cheveux, pour arranger ses mèches rebelles, il saisit sa main, striée de rides, dure et calleuse et l'embrasse furtivement comme s'il avait peur qu'elle la retire avant qu'il ne parvienne à l'effleurer de ses lèvres.

* * *

- Vous devez accepter !

Robert a du mal à rester debout et transpire à grosses gouttes. Cela fait plus de trois heures que la réunion de l'association des ingénieurs est commencée et c'est maintenant seulement qu'on procède à l'élection du nouveau président.

- Vous devez accepter, insistent autour de lui, des gens que, pour la plupart, il ne connaît pas. Vous n'avez jamais été mêlé à rien, tout le monde ici tient à vous avoir et c'est votre devoir de citoyen de nous aider à nous organiser.

Pendant des années, pense Robert, ils m'ont refusé jusqu'au droit à une carte professionnelle, sous prétexte que mon diplôme ne compte pas et que seul le poste qu'on occupe a de l'importance. Moi, je ne détenais pas de poste parce que, pour des raisons politiques, on ne voulait pas me le donner, je fabriquais des meubles et je n'étais, pour eux, qu'un paria. Et maintenant les voilà en train de me supplier d'accepter la présidence ! Forcément ils ont mangé à plusieurs râteliers, ils ont eu un rang dans le Parti, ils ont collaboré avec des directeurs, désavoués depuis par Solidarité, ce qui fait qu'ils s'imaginent que je suis désormais leur défenseur tout désigné et leur planche de salut.

- Écoutez, crie-t-il presque pour qu'on puisse bien l'entendre, je ne suis plus capable de faire des calculs, de mesurer la résistance des matériaux et de concevoir, ou même d'évaluer un projet. Je refuse de mentir et d'assumer des obligations pour lesquelles je n'ai plus de compétence...

- Mais vous n'aurez pas d'obligations, le rassure le secrétaire de l'Association. Je vous promets que vous n'aurez qu'à venir une fois ou deux par année. Nous n'avons aucune intention de vous exploiter. Il s'agit plutôt d'un poste, hum ! comment dirais-je, honorifique.

C'est donc cela, pense Robert, ils veulent utiliser mon nom, sans avoir à subir ma façon de concevoir le véritable rôle de l'Association. Ils n'ont pas besoin d'un président, mais d'un figurant susceptible d'assurer leurs arrières du côté de Solidarité, des ouvriers. Ils savent que je suis un membre actif du K.O.R. Cela peut leur éviter pas mal de soucis, peut-être même des enquêtes publiques et aussi compenser un peu pour les frasques des membres de l'Association qui n'honorent pas la profession. Ils ont beaucoup trop de compromis et de combines sur la conscience. Tant que les ouvriers étaient obligés de se taire, ils ne couraient aucun risque, désormais, même les contremaîtres parlent !

- Je dois partir, dit-il. Je suis en retard. Excusez moi, mais vraiment il m'est impossible de me porter candidat à la présidence. Vous allez trouver certainement des ingénieurs plus expérimentés. Moi, je n'ai pas eu beaucoup d'occasions de pratiquer mon métier depuis les derniers trente-sept ans.

Soudain, c'est le silence dans la salle. Le groupe qui l'entourait s'écarte. Déjà ils ont hâte de se consulter pour proposer la candidature à quelqu'un d'autre.

Comme cela est petit et mesquin, pense Robert, en descendant prudemment l'escalier et comme j'étais stupide de souffrir quand certains d'entre eux traversaient la rue pour ne pas être obligés de me saluer. En fait, j'ai eu de la chance. J'ai appris un métier, un vrai, je suis devenu un ébéniste et, en tant que tel, je suis plus libre que je ne l'aurais jamais été en pratiquant ma profession. Dans ce fichu pays, un manuel est plus indépendant, en face du pouvoir, qu'un professionnel. Malgré toutes les vexations que les contrôleurs successifs m'ont fait subir, malgré toutes les redevances occultes que j'ai été obligé de payer autrefois pour garder mon atelier, j'en sors gagnant.

Robert ne se souvient plus de l'époque où il était au bord du désespoir quand un inspecteur avait exigé de lui qu'il paie du jour au lendemain un impôt « cumulatif » de plusieurs milliers de zlotys. Certaines défaillances de la mémoire sont une véritable bénédiction, à condition qu'aucun témoin indiscret ne vienne rétablir les faits dans la cruelle nudité de ses souvenirs à lui. En passant la porte cochère, Robert se trouve nez à nez avec Lopek, un collègue de vieille date.

- Salut, dit-il. J'ai été là-haut et j'ai assisté à la scène. Drôle, n'est-ce pas ? Je me suis sauvé de crainte que tu cèdes. Merci d'avoir eu le courage de refuser. Cela me réconcilie avec le genre humain. Tu sais que je n'ai pas oublié la tête que tu

faisais quand ils ont fermé ton atelier. Remarque, tu étais assez courageux alors pour me crier que tu t'en moquais et que tu allais continuer ton travail dans ton appartement. Je t'ai beaucoup admiré, parce que moi je me serais soûlé à mort.

- Voyons Lopek, proteste Robert, c'est bien loin tout ça. Qu'est-ce que tu deviens ?

- Je m'occupe d'étudiants de Polytechnique qui veulent organiser une section de Solidarité, j'enseigne aussi un peu à ceux qui ont des problèmes pour préparer leurs examens et je n'ai plus une minute à moi. J'ai maigri, j'ai cessé de boire et ma femme a bien voulu me reprendre. Tu sais, elle est très gentille. Il faut absolument que tu la rencontres.

Robert penche la tête en signe d'assentiment.

- Te souviens-tu du bébé qui pleurait dans notre unique chambre ? Eh bien ! depuis, ce bébé que je ne pouvais supporter est devenu un grand et beau garçon qui a terminé ses études d'ingénieur et qui travaille aux usines Ursus. Les ouvriers ont voté pour lui et veulent qu'il remplace le directeur. Je ne crois pas à l'autogestion ouvrière, mais je suis profondément persuadé que chez nous c'est l'unique moyen, dans un premier temps, de se débarrasser des parasites et de placer à la tête des entreprises des gens compétents. Remarque, c'est une vraie toile d'araignée parce que les anciens se tiennent les coudes. Ils se connaissent, ils se fréquentent et ils tirent les ficelles de façon à gagner du temps. Forcément ils ont tous été formés à la même école du Parti et ils ont entre eux des petits secrets qui, une fois dévoilés, peuvent bien leur valoir la perte de leurs privilèges, sinon, quelques années de prison. Qu'est-ce qu'on dit à ce propos dans les milieux des experts du K.O.R. ?

- Je crois qu'il ne faut rien précipiter, répond pensivement Robert. Vois-tu, je me suis surtout occupé du service d'aide aux ouvriers et je n'ai pas encore été demandé comme consultant. Je suis trop vieux pour intervenir, je laisse cela aux plus jeunes. Et puis, Irena et moi, habitons à Celestynow et chaque déplacement est d'une difficulté sans nom.

- Viens, je vais te montrer quelque chose qui en vaut la peine, propose Lopek, au moment où ils passent devant le haut mur qui entoure l'Université.

Ensemble ils pénètrent dans la cour, Lopek devant et Robert, en claudiquant, juste derrière lui. Tout près de l'entrée, une foule de jeunes assiège les deux grandes tables sur lesquelles on a disposé des insignes et des publications de Solidarité. Lopek se fraye un chemin et achète plusieurs macarons, puis se tourne vers Robert.

- Tiens, dit-il, autrefois je voulais te vendre des vieilles photos jaunies de l'insurrection de Varsovie, me voilà maintenant en train de t'offrir quelque chose de vrai, de précis, de vivant... Grâce à ces garçons qui sourient là-bas, près du mur, grâce à ces publications et à ces insignes, j'ai enfin réussi à enterrer les morts. Pour oublier le passé, il faut un renouveau. Les capitulations et les défaites ne s'effacent qu'à la faveur des rêves d'une victoire.

- Merci, dit Robert en mettant les macarons de Solidarité dans sa poche, mais tu sais, nous n'avons pas encore gagné et il n'est pas certain que les lendemains vont être réjouissants et lumineux Tu as vu le communiqué publié par *Trybuna Ludu* et par la *Pravda* sur les limites à ne pas franchir ? Moscou veille et les Occidentaux ne cessent de parier de la menace d'une intervention soviétique.

- Je n'y crois pas, objecte Lopek, en agitant sa main comme s'il voulait chasser une mouche. Lève donc la tête et regarde.

Docilement Robert s'exécute. Il fait beau et le soleil éclaire la plaque en marbre noir, placée si haut sur le mur de l'enceinte qu'il a du mal à lire l'inscription.

- C'est le recteur actuel, le premier recteur élu de notre université, qui l'a fait faire à la mémoire des étudiants et des professeurs arrêtés et exclus de cette vénérable institution à la suite des manifestations de 1968. Je n'aurais jamais cru qu'un jour cela serait possible chez nous. C'est presque trop beau pour être vrai. Quoi qu'il arrive cette plaque va rester.

- Les plaques en marbre sont moins durables que les écrits, bien qu'on se plaise à croire le contraire, soupire Robert. On peut les dévisser, les couvrir de peinture, les casser même, tandis que les publications, les livres ou les journaux appartiennent aux individus qui les possèdent. Il suffit qu'ils les gardent, les recopient en plusieurs exemplaires et la transmission d'un groupe à l'autre, d'une génération à l'autre, se fait bien simplement de la main à la main. Allons Lopek, il faut que je trouve un taxi, parce que ma femme et ma fille détestent attendre, conclut Robert.

Il n'y a pas de taxi à l'arrêt, mais Lopek parvient à arrêter une voiture. Le conducteur accepte d'emmener Robert gratuitement. Il va à Ursynow. Quand ils arrivent devant la maison où habite Helena, Robert est frappé par un spectacle plutôt inhabituel ; c'est Magda et Mietek qui sont en train de descendre de leur chariot et de chercher un endroit propice pour attacher le cheval. À trois ils parviennent à trouver un arbre qui pousse sur le terrain vague proche de l'immeuble, puis ils montent. C'est André qui leur ouvre la porte.

Comme d'habitude, Magda suscite aussitôt des cris de ravissement et de protestations avec son grand panier rempli de victuailles diverses. Helena s'affaire à la cuisine et peu après ils sont installés à table, mais juste au moment où ils commencent à manger, Magda leur ordonne de se taire et se précipite pour ouvrir la fenêtre.

- Écoutez, crie-t-elle, vous entendez les cloches... Les cloches des églises sonnent. Vite, dépêchons-nous. Quand les cloches sonnent comme ça c'est qu'il y a un incendie quelque part... Vite !

- Mais voyons Magda, s'objecte André. Nous sommes assez éloignés ici de l'église la plus proche et, de toute façon, je n'ai jamais pu entendre le son des cloches depuis notre appartement.

- Moi, je vous dis qu'il faut y aller et tout de suite, s'entête Magda en saisissant sa veste et en poussant Mietek devant elle.

- Attendez un peu, on va allumer la télévision. S'il s'agit d'un sinistre ils vont certainement l'annoncer, propose Helena, mais déjà Magda est dans l'escalier et Robert semble décidé à la suivre.

- Il est inutile de discuter, décide André, autant prendre la voiture et faire ce qu'elle veut. Quand Magda décide d'imposer sa volonté personne ne peut lui résister.

Peu après, ils s'entassent donc tous dans la petite voiture d'Helena, suivis de Magda qui a remonté lestement sur le haut siège de son chariot. Quand ils arrivent à l'église il y a du monde sur le parvis, sur le trottoir et dans la rue. Les règlements interdisent la circulation des chariots en ville, mais Magda ne semble pas s'en soucier, trop énervée pour songer à l'intervention éventuelle de la milice et à l'amende que cela peut lui valoir.

- Qu'est-ce qui se passe ? demande André à une femme qui se trouve sur son chemin.

- Le pape ... dit-elle, en tournant vers lui un visage qui exprime l'affolement. Ils ont tué notre pape !

- C'est impossible, crie Irena, personne ne pourrait faire cela ! C'est impossible !

- Du calme, proteste l'homme qui essaie d'improviser un service d'ordre, le brassard de Solidarité sur son bras. Ne poussez pas comme ça. Il y a encore de la place sur les marches. On a annoncé à la télévision que le pape a été blessé de deux balles. Un attentat, Jean-Paul II est dans un état grave, mais il vit.

Magda s'agenouille sur le trottoir à l'endroit qu'il lui indique, Mietek tout près d'elle et de l'autre côté Helena. Irena, Robert et André se placent derrière eux et quelques instants plus tard, ils sont littéralement fondus dans une marée humaine. Les gens prient à genoux et Robert, forcé de rester debout, à cause de sa prothèse, a l'impression d'une solitude totale en dominant ainsi la foule de toute sa hauteur. Il ferme les yeux. Là-bas, dans cette lointaine Italie, l'Homme en blanc lutte contre la mort. Ici, à Varsovie, à Cracovie, comme ailleurs au pays, ils ont su le protéger, lui, comme le cardinal Wyszynski.

Nous leur avons fait un rempart avec nos coeurs, se dit Robert, ceux de Rome n'ont pas réussi. Et maintenant s'il disparaît, si Dieu le rappelle à Lui, c'est la fin de l'espoir. Les chars soviétiques vont tirer dans les rues, sur ces gens qui m'entourent. Le sort de trente-six millions d'êtres humains dépend de la survie d'un seul ... Comme nous étions fiers, pauvres imbéciles, quand notre cardinal Wojtyla a été placé sur le trône de saint Pierre et comme nous avons tort ! Il a été obligé de quitter cette terre et il est devenu l'otage de l'Histoire. Ses prédécesseurs ont pu vivre à l'ombre de la sagesse ancestrale de l'Église, mais lui, cible toute désignée de l'évolution du monde, symbole de justice, porte sur ses épaules d'homme le poids d'une vérité qu'il est le seul capable d'apporter, parce qu'il demeure à la fois juge et témoin d'un univers d'oppression et de mensonges.

Il y a une logique dans tout événement, pense Robert, même si son évidence nous échappe, à nous, simples mortels. Le Saint-Père ne peut pas mourir parce que ce qui a précédé son élection ne serait plus que le fruit du hasard. C'est impossible !

Son sourire, sa façon d'aller vers les gens, son don inné de communiquer avec eux jusqu'à ce qu'ils éprouvent la sensation qu'il s'adresse à chacun personnellement et non pas à un groupe, une collectivité anonyme, cette joie de vivre qui émane de lui, sont autant de signes qu'il est investi d'un pouvoir unique et supérieur à toutes les forces, imposées ou supportées par des êtres humains.

Jean-Paul II ne peut pas mourir, supplie Robert, en transformant, sans le savoir, l'humble prière en un cri de révolte. Des balles d'un tueur à gages ne peuvent pas tuer un symbole !

- Sainte-Vierge, fais qu'il ne souffre pas, murmure Magda. Prends ma vie, Reine Marie, mais épargne la sienne. Cela fait des années que je Te demande de me garder en bonne santé et j'ai toujours été exaucée, mais maintenant je voudrais être paralysée pourvu que lui, là bas, ne ressente pas la douleur. Mon Dieu, je ne Te demande pas vengeance. Celui qui a tiré sur le Saint-Père ne peut pas être Ta créature. Ce n'est pas un être humain. Comme les soldats qui ont crucifié notre Jésus-Christ, il n'est que le serviteur absurde d'un Ordre. Dans ta mansuétude, mon Dieu, fais que la puissance de l'Ordre ne réussisse pas à vaincre la bonté et l'amour. À Toi, je peux bien le dire, personne ne pourra jamais nous aimer autant que le Saint-Père. Quand je suis allée à Rome, quand je l'ai vu là-bas, je l'ai compris tout de suite, moi, Magda, qui n'ai pas d'instruction. Il est venu vers nous, les bras tendus et j'ai su, pour la première fois de toute mon existence, que je suis aussi importante à Tes yeux que le curé Marianski lui-même. Sainte-Vierge, écoute-moi, je Te promets d'aller à pied à Czestochowa *, bien que ce soit loin et que je ne sois plus qu'une vieille, pourvu qu'il survive, lui... Mon Dieu, épargne-lui le sort des martyrs, sauve-le, mon Dieu, Toi qui peux tout, sauve-le pour que nous puissions mieux croire en Ton infinie bonté, nous ici, sur cette terre qui est si loin de Ton Royaume à Toi, mon Dieu...

Les prêtres sortent de l'église et on leur fait un passage pour qu'ils puissent être parmi les fidèles pour lesquels il n'y a plus de place à l'intérieur. La nuit tombe sur la ville, mais jusqu'à l'aube et même au-delà, la prière continue à s'élever vers le ciel. De temps en temps la foule se met à chanter l'hymne *Boze cos Polske*

* Couvent de Czestochowa, célèbre lieu de pèlerinage et de prières, où se trouve l'Image de la Vierge Marie.

przez tak liczne wieki * , ou encore des cantiques, puis, à nouveau, on entend uniquement le murmure des milliers de fidèles et le vent emporte au loin les mots simples, les mots de toujours, avec lesquels les hommes ont appris à exorciser leurs peines, leurs drames et jusqu'aux ténèbres du Mal dont ils perçoivent confusément les menaces...

* * *

Kazik arrête sa voiture au bout de la rue où habite Witek, son plus proche collaborateur au ministère. Je peux compter sur lui, se dit-il. Il me doit son transfert de Lodz à Varsovie, certains de ses succès comme avocat et même son appartement.

Il allume une cigarette et observe l'immeuble dans le rétroviseur, puis, au moment où Witek sort et monte dans son auto, recule à sa hauteur, s'assure qu'il a remarqué sa manoeuvre et repart.

Docilement Witek le suit. Ils roulent ainsi, l'un derrière l'autre pendant un instant, pour se séparer ensuite. Kazik arrive le premier au parc de Lazienki, où ils ont l'habitude de se rencontrer quand ils veulent parler à leur aise, à un endroit convenu à l'avance. Il n'attend pas longtemps. Witek surgit au coin et ils se mettent à marcher dans les allées, désertes à cette heure matinale.

- Salut, dit Kazik. Ils viennent de me convoquer au ministère. Je me demande ce qui se passe au juste ?

- Le camarade Souslov nous a rendu visite à Varsovie, le 23 avril, répond Witek. J'ai entendu également que le général Koulikov a déjà effectué deux laborieuses rencontres avec ceux de chez nous.

- Civils ou militaires ?

- Officiers, certains ministres et un fonctionnaire.

- Pas de détails sur ces entretiens ?

- Aucun. Silence total, mais depuis, beaucoup de changements au ministère. Énormément de nouveaux visages dans les bureaux. Des gens que personne ne connaît. On raconte que le ministre va être limogé incessamment.

* Dieu qui depuis tant de siècles protège la Pologne.

- Qui va le remplacer ? demande Kazik.

- On n'en sait rien. Nous ne recevons pas de dossiers. Tout est envoyé au ministère de l'Intérieur. Le procureur général est menacé. L'affaire de Bydgoszcz a eu de nombreuses répercussions. Les miliciens ont fait trop de zèle. Ah, oui ! la commission que certains voulaient réunir pour juger Gierk et son équipe ne sera pas créée. Il semblerait que les révélations du directeur de Radio-Télévision risquent de faire du bruit. On retarde le procès.

- Qu'est-ce qu'il raconte ?

- En gros qu'il agissait de son propre chef, parce que les règlements qu'on lui avait imposés étaient trop stupides pour qu'il puisse les respecter. Singulièrement en ce qui concerne les ententes avec l'Occident, les échanges, l'achat des films... On dit que le procureur général a commis l'imprudence de le recevoir dans son bureau, de lui demander de s'asseoir et de lui offrir une tasse de thé. Selon certains cela va lui coûter son poste, selon d'autres c'est plus compliqué que cela.

- Qu'est-ce que tu veux dire par là au juste ?

- Qu'ils sont en train de mettre en place des gens qu'on ne connaît pas, tandis que les anciens disparaissent les uns après les autres, ou doivent disparaître sous peu.

- Des gens qui viennent d'où ?

- Je ne le sais pas trop. Ce que j'ai remarqué c'est qu'ils se connaissent entre eux, se méfient de nous et nous évitent soigneusement, ou encore passent leur temps à nous tirer les vers du nez.

- Ton impression ?

- J'ai peur.

- Allons, vide ton sac, ordonne Kazik d'un ton péremptoire. J'ai très peu de temps. À dix heures je dois me présenter au ministère.

- Le pape ! Le Turc n'était pas seul. Ils étaient trois. Entraînement : les camps en Tchécoslovaquie. Les camps para-militaires où on forme des terroristes arabes, entre autres. Si le Saint-Père ne survit pas, tout peut arriver.

- Intervention armée ?

- Non, je ne le crois pas. Un autre scénario. Je ne sais trop lequel, mais pas cela.

- Solidarité ?

- Remarquable ! Les provocations échouent les unes après les autres.

- Qu'est-ce que tu proposes ?

- Aider à l'organisation du Congrès du Parti. J'y travaille. S'ils ne réussissent pas à se ressaisir, si les membres continuent à renvoyer massivement leurs cartes, c'est la catastrophe. Il y a parmi eux des idéalistes. Des gens qui ont cru, comme toi et moi. Des communistes sincères qui ont compris qu'ils se sont trompés. Eux, au moins, ont des remords ; ceux qui s'organisent pour les remplacer n'ont qu'un immense appétit du pouvoir et la bénédiction de Moscou. Ce sont leurs hommes, formés par eux, chez eux.

- L'Occident ne permettra pas qu'on écrase les ouvriers. Solidarité va imposer des élections démocratiques.

- Tu te moques de moi ? L'Occident n'est pas capable de chercher les complices de ce Turc. Il ne va même pas essayer de les trouver Tu verras que les « camarades » vont faire une excellente opération de propagande. C'est un Turc qu'ils ont choisi comme tueur et pas un Cubain, par exemple, parce qu'ils s'appêtent à déstabiliser la Turquie avec la bénédiction de l'opinion publique internationale. Te voilà devenu naïf, mon cher...

- Non, soupire Kazik, j'essaie d'être optimiste. Inka attend un enfant.

- Alors, va-t'en Kazik, à Paris, ou ailleurs, mais aussi rapidement que tu le peux.

- Jamais ! Je ne suis pas capable de partir. J'ai été un communiste qui a cru, selon ta propre définition. Jamais je ne quitterai ce pays. Pas avant, en tout cas, d'avoir fait ce qui est en mon pouvoir pour... Pour réparer...

- Réparer quoi et avec l'aide de qui ?

- Oh ! je ne sais trop... J'essaye, voilà tout !

- Expédie-la à Paris.

- Elle refusera et c'est une femme qui sait ce qu'elle veut. Laisse tomber... Mes affaires personnelles ne regardent que nous deux, elle et moi.

- C'est toi qui en a parlé le premier.

- Excuse-moi je réfléchissais tout haut. J'arrive de Rybotycze et je suis un peu perdu. Comment les gens réagissent à Varsovie ?

- Il n'y a plus d'essence et le rationnement fonctionne tant bien que mal. Avant d'attaquer, ils vont nous affamer. Le pire c'est que cela sent nos amis de l'Est. C'est comme si on était déjà entraîné dans une spirale organisée et préparée minutieusement ailleurs, pas à Varsovie.

- Salut, dit brusquement Kazik, en tournant à gauche.

Comme prévu, Kazik arrive au ministère dix minutes avant l'heure de son rendez-vous avec le nouveau « patron » et, contrairement à ses prévisions, il est reçu tout de suite. Le grand bureau est méconnaissable. Kazik ne se sent pas à l'aise dans cette pièce où il a du mal à se retrouver. On a enlevé les tableaux des murs, il n'y a plus de tapis, le bureau a été remplacé et la grande bibliothèque a disparu. C'est un décor nu, gris, semblable à une cellule de prison, avec ses fenêtres soigneusement cachées par des tentures qui ne laissent pas filtrer la lumière du jour.

L'homme assis derrière la table de travail, chargée de dossiers, a un drôle de maintien. Pendant qu'ils échangent des banalités, Kazik cherche à le situer, mais n'y parvient pas, puis soudain, c'est comme un éclair. Même quand il lui offre une tasse de thé, il y a dans sa voix un ton de commandement qu'il a déjà entendu autrefois, et qui lui rappelle des mauvais souvenirs. Mais où est ce que cela lui est arrivé de ressentir cette sorte de rage impuissante face à quelqu'un qui lui parlait sur un ton semblable ?

Kazik prend la tasse de thé et se met à boire. Le liquide chaud a un effet bénéfique sur ses muscles qui se détendent. Suis-je bête, se dit-il, en revoyant la scène, comme sur un écran de cinéma.

Le terrain d'exercice est vide. C'est la deuxième fois que Kazik lance ses hommes à l'attaque. On tire avec des vraies balles, bien qu'il ne s'agisse que de manoeuvres et le petit caporal craque. Il hurle, il se débat et il faut l'évacuer en arrière. Le lieutenant Skola aime bien le petit caporal et se préoccupe personnellement de son sort. Des incidents pareils sont mal tolérés par des officiers de car-

rière. Kazik Skola qui termine ses deux années de service militaire le sait fort bien. Pour aider le petit caporal il n'y a qu'une seule solution : obtenir une intervention immédiate du médecin.

- À votre poste, lieutenant, ordonne une voix et qu'on immobilise l'homme.

Kazik n'a pas pu oublier, par la suite, pendant bien longtemps, l'image du petit caporal auquel on avait passé la camisole de force.

- Vous m'écoutez ? demande le « patron ».

Kazik sursaute, mais parvient à se dominer. C'est cela ; cet homme est un officier de carrière en civil.

- J'ai démissionné, dit-il lentement pour gagner quelques minutes et ma démission a été acceptée. Vous avez certainement vu mon dossier.

- Non, je n'ai pas eu le temps depuis mon entrée en fonction de me soucier de certains détails.

- Pourtant mon dossier est en ordre, s'entête Kazik.

- Et pourquoi avez-vous démissionné, demande le « patron », par fidélité pour mon prédécesseur ?

- J'ai décidé de me marier et de prouver qu'on peut augmenter le rendement d'une ferme et même assurer un approvisionnement élevé aux coopératives.

- Ah bon !

L'homme se lève et se met à marcher de long en large. Il est grand, mince et il se tient très droit. Son costume gris est repassé d'une façon impeccable. Sa calvitie, entourée d'une mince couronne de cheveux blancs, ressemble à une tonsure.

- Oublions le passé, dit-il en s'arrêtant brusquement devant Kazik. Le pays a besoin de vous ailleurs que dans une ferme. Nous sommes en train de préparer le congrès du Parti. Votre bureau est à côté du mien. Je veux que vous y soyez tous les jours. Vous aurez une augmentation, une liberté totale pour vos notes de frais et une voiture de service. Vous pouvez disposer.

Complètement abasourdi Kazik quitte la grande pièce. Dehors le soleil le frappe au visage. Il est trop énervé pour réfléchir. Une fois dans sa voiture, il se met à conduire machinalement sans même se demander où il va. Devant ses yeux

il y a l'image d'Inka, à laquelle se superpose celle d'Ania, de son mari et de son fils. Elle ne peut pas rester là-bas seule avec eux, se répète-t-il, en serrant les mâchoires.

Ils me traitent comme leur valet, ces nouveaux maîtres, pense Kazik, mais cela ne se passera pas comme ça. Je trouverai bien une solution. Il faut que je la trouve ! La voiture roule de plus en plus vite.

Déjà il a quitté Varsovie et sans même s'en rendre compte il emprunte le chemin de Celestynow.

Je vais en discuter avec le curé Marianski, se dit Kazik, en baissant la fenêtre et en aspirant profondément l'air frais, et presque aussitôt le désarroi qui s'est emparé de lui commence à faire place à l'impatience de retrouver au plus vite Tadeusz Marianski, le seul être au monde pour lequel il n'a jamais eu de secrets.

La charge des sangliers. ROMAN.

Chapitre 8

Nous ne sommes pas
à plaindre d'avoir été condamnés
à l'essentiel *... »

[Retour à la table des matières](#)

- Ce qu'il nous faudrait, ce ne sont pas les discussions, mais les armes, dit madame Machlik. La démocratie c'est bon pour les pays libres et riches, chez nous ce n'est que de la poudre aux yeux. Solidarité mobilise une partie de la jeunesse et fait courir les vieux, comme moi. Regardez donc autour de vous, ici. Cela fait des années que vous venez de temps en temps me rendre visite, eh bien ! c'est toujours la même chose. Les enfants ont grandi, les locataires changent, mais il n'y a rien d'autre dans cette pièce que des lits couverts tant bien que mal. Forcément, je fais le ménage tôt, le matin, avant de partir pour l'usine et c'est plutôt rapide...

- Des armes, dit pensivement Kazik, que voulez-vous qu'on fasse des armes ?...

- Voyons donc. Avec les armes, on pourrait mettre nos voisins de l'Est dehors, être enfin chez soi, ne plus avoir l'impression qu'ils sont partout, dirigent tout, contrôlent tout et volent tout. Non, laissez-moi parler parce que j'en ai gros sur le

* Extrait d'un sermon du cardinal Wyszynski.

coeur. Quand on préparait les jeux Olympiques, à Moscou, on ne pouvait plus rien acheter à Lodz. Même pas un pot de peinture. Les boucheries étaient vides, et tous les autres magasins aussi. Je me souviens bien, j'avais besoin de boutons pour la chemise de mon homme. J'ai couru comme une folle et je n'ai rien trouvé. Il avait fallu découdre les boutons sur une vieille chemise, juste bonne pour en faire des torchons, qu'une voisine nous avait donnée quand ils ont arrêté son fils.

Kazik l'écoute d'une oreille distraite. Il pense à Tadeusz Marianski et à leur rencontre dans la clairière de la vieille forêt de Celestynow.

- Tu n'as pas le droit de tout abandonner, lui avait-il dit. Inka est une fille courageuse. Elle se débrouillera. Toi, tu dois faire ton devoir à l'égard des ouvriers. C'est cela ta mission.

Kazik a eu beau se défendre, expliquer qu'il n'était qu'un tout petit rouage d'une immense machine, que cette machine commence, en outre, à tourner à vide et qu'il a du mal à comprendre ce qui se passe. Le curé Marianski l'avait écouté jusqu'au bout, puis s'était levé.

- Allons, on m'attend au presbytère, avait-il dit. Vous êtes amoureux, vous êtes heureux ensemble, toi et Inka, et vous allez avoir un enfant. C'est très beau, mais en ce moment le pays est en train de traverser une crise grave. Tes affaires personnelles passent après celles des braves gens qui luttent comme ils peuvent pour un avenir.

- Vous m'entendez ? demande madame Machlik en élevant la voix. Nous devons servir autant de métiers qu'avant, les salaires sont toujours aussi bas et les prix montent. À quoi cela me sert-il d'être le délégué élu de notre syndicat ? Quand ils ont insisté pour que je me présente, ils ont bien recommandé aux gens de ne pas voter comme ça, sans réfléchir. Deux conseillers sont venus de Gdansk et ils nous ont expliqué qu'on ne doit plus choisir une ouvrière, parce qu'elle fait des réunions chez elle, mais parce qu'elle a des propositions concrètes. Ensuite les filles m'ont demandé de parler.

« Je n'ai pas l'habitude. La salle était pleine à craquer et, quand ils m'ont fait monter sur l'estrade, mes genoux tremblaient. J'ai quand même réussi à leur crier dans le micro que j'exigerai une augmentation des salaires, que cela n'a pas de sens d'être aussi mal payé, que cette histoire de nous considérer, nous de Lodz, comme des ouvriers de l'industrie légère, moins importante que les chantiers na-

vals, ou les mines, c'est à dormir debout. Il faut qu'on mange ici, comme ailleurs, qu'on paye le loyer, le gaz et l'électricité et qu'on achète de quoi vêtir nos familles. Voilà ce que j'ai promis et eux, quand ils m'ont élu, c'est à cela qu'ils pensaient.

« Depuis, nous avons rencontré le directeur qui nous a expliqué que le pays n'a pas besoin de nous et que, si nous voulons faire la grève, il va tout simplement fermer l'usine. Bon, nous nous sommes organisées et le directeur est parti. On attend un nouveau, mais personne ne sait ce qu'il va faire.

« Moi, pour ma part, au lieu de donner aux gens plus d'argent, je suis en train d'augmenter les cotisations syndicales parce qu'on imprime un journal syndical et que le papier coûte cher. L'ancien syndicat, l'officiel, n'a rien laissé. Pas un sou. Le président a été arrêté pour fraude, alors forcément...

« D'ailleurs, c'est comme ça partout. Quand les nouveaux de Solidarité arrivent, ils trouvent la caisse vide et des dettes à rembourser Remarquez, je ne les plains pas, parce que ceux de Solidarité des chantiers navals, par exemple, ont au moins des tickets à distribuer, des places dans les maisons de repos, dans les colonies de vacances et dans les hôtels ouvriers au bord de la mer Nous, ici, nous n'avons rien de tout cela. C'est à croire que les ouvrières de Lodz, parce qu'il s'agit surtout des femmes, n'ont pas le droit aux mêmes avantages que d'autres. »

- Allons, allons, dit Kazik en essayant de la calmer, ce n'est qu'une mauvaise période à passer. L'essentiel c'est de tenir, de ne pas permettre le moindre mouvement de violence et d'organiser des structures vraiment démocratiques. En tant que délégué syndical, vous devez veiller à ce que les agitateurs ne s'infiltrerent pas et ne provoquent pas de grabuge. Ils n'attendent que cela, là-bas, à Varsovie, pour nous museler.

- Des grands mots, toujours des grands mots. Personne ne parviendra à nous museler, mais ils vont nous affamer car, bientôt, il n'y aura plus rien dans les magasins. C'est ça qu'ils vont faire et rien d'autre. Écoutez-moi donc pour une fois. Cet hiver on trouvait encore du lait, mais maintenant il n'y en a plus. Ils disent qu'on manque de bouteilles et que dans les coopératives on jette le lait parce qu'on ne dispose pas de contenants pour le distribuer dans les épiceries. C'est un tissu de mensonges ! Nous les femmes d'ici nous ne croirons jamais qu'il n'y a plus de bouteilles. Ils les ont cachées tout simplement quelque part, pour nous donner une leçon.

« Tenez, en mars dernier, quand, après cette affaire de Bydgoszcz, Solidarité a annoncé qu'il y aurait une grève générale, ils ont rempli les boucheries. Ce ne sont quand même pas les Soviétiques qui ont envoyé la viande et pourtant pendant une semaine entière on achetait sans queues. Cela venait de quelque part, non ? Dès qu'ils ont nommé la commission pour faire la lumière sur cette histoire et pour trouver les responsables du déchaînement de la milice contre les ouvriers, la viande a disparu. Ah ! il a bien raison mon homme quand il dit qu'il est beaucoup plus facile de se battre et de se faire tuer, que de vivre au jour le jour. »

- Une insurrection, soupire Kazik. Avec les Soviétiques, cela prendra combien de temps, selon vous, pour faire six millions de morts ? Et ce n'est pas tout, parce qu'ils occuperont ensuite le pays.

- Ils l'occupent de toute façon, soupire madame Machlik.

- Cela sera pire encore !

Kazik sort son paquet de cigarettes, le tend à la femme, assise en face de lui et lui offre du feu. Subitement ce simple geste de politesse déclenche chez elle une réaction inattendue.

- Mercredi prochain, lors de notre réunion hebdomadaire, qu'est-ce que je vais leur dire moi ? crie-t-elle en se mettant debout les deux mains appuyées sur la table. Qu'est-ce que je vais annoncer aux filles qui m'ont fait confiance, qui m'ont élue ? Dites-moi donc, vous qui êtes savant, vous qui m'avez aidée quand mon homme était en prison, qu'est-ce que je peux leur donner ?

Des larmes coulent sur la figure fatiguée de madame Machlik et elle a beau essayer de les cacher en couvrant son visage, les sanglots secouent sa poitrine. L'image de sa détresse est plus poignante que tout ce qu'elle a pu lui dire auparavant et Kazik, saisi, passe son bras autour de ses épaules. Ils sont là, l'un à côté de l'autre, dans la petite pièce soigneusement rangée et c'est l'impasse, mais madame Machlik réagit, se lève et s'en va au cabinet de toilette. On entend couler l'eau, puis plus rien.

Kazik s'approche de la fenêtre. Au loin, au-dessus des toits des maisons d'en face qui dévorent la lumière dans cette rue trop étroite, les hautes cheminées de Lodz envoient la fumée grise vers le bleu du ciel. Les cheminées des usines,

l'éternel symbole de cette ville qui, depuis sa naissance, n'a jamais pu s'en forger aucun autre.

Madame Machlik revient et Kazik se retourne.

- Cessez de vous en faire comme ça, dit-il. Mercredi prochain, vous allez pouvoir annoncer aux ouvrières que Solidarité a organisé une livraison de lait et de viande, afin qu'elles puissent acheter ce qui leur faudra. Les camions seront placés dans la cour de l'usine. D'ici là, motus et bouche cousue. Je ne peux pas vous garantir qu'il y en aura assez pour tous les habitants de Lodz, mais vous, vous en aurez. Après tout, mon père y a trimé avant la guerre à votre usine. Il faut qu'on le fête à ma manière. Allons, vous savez bien que je tiens toujours mes promesses !

Kazik prend la main de madame Machlik et la baise très cérémonieusement, tandis qu'elle essaie de la dégager. Alors, comme elle est beaucoup plus petite que lui, elle se dresse sur la pointe des pieds et l'embrasse sur la joue.

- Merci, dit-elle. Merci pour les filles. Ce n'est pas seulement pour la viande, c'est surtout pour leur montrer qu'il faut espérer. Et puis oubliez ce que je vous ai dit. À force de me ronger les sangs, je n'ai plus toute ma tête. C'est beau ce qui arrive chez nous. C'est un vrai printemps. J'y crois comme les autres. On passera à travers. Il faut juste un peu d'encouragement et on tiendra !

Curieux, pense Kazik en quittant l'immeuble. Malgré moi j'ai cette ville dans les veines. Je la déteste, je n'en garde que des mauvais souvenirs qui ne sont même pas les miens, mais ceux de mon père, et pourtant les travailleurs d'ici ont l'étrange faculté de m'émouvoir plus profondément que les autres. Cela vient sans doute du fait qu'il s'agit surtout des femmes.

Des braves femmes, usées avant le temps, empoisonnées par les effluves des colorants qu'on utilise pour teindre les tissus, écrasées par l'avalanche du travail qu'il leur faut exécuter vite, parce que les machines n'attendent pas et que les fils risquent toujours de s'enchevêtrer sur les bobines. Autrefois, avant la guerre, ces filatures rapportaient des fortunes à leurs propriétaires, comment se fait-il que maintenant elles ne produisent pas de quoi assurer des salaires décents. ?

Mon père racontait qu'à l'époque on vendait nos tissus jusqu'au Japon et même en Angleterre, alors comment se fait-il qu'on ne parvienne plus à les exporter ne serait-ce que dans les pays du Tiers monde avec lesquels Moscou a des bonnes

relations ? Il faut absolument que je demande à André de vérifier combien nous fournissons à l'Algérie, à Cuba et ailleurs et de quelle façon ils nous paient ; en dollars, ou en jus d'orange que personne ne veut acheter chez nous ?

Kazik chasse aussitôt de son esprit les problèmes du commerce extérieur, pour mieux penser à Inka qu'il verra cette nuit, puisqu'il s'en va enfin passer la fin de semaine à Rybotycze. Il a eu beaucoup de mal à obtenir ces deux journées de liberté et il les apprécie d'autant plus qu'il a mauvaise conscience. En fait, il devrait assister aux réunions des cellules du Parti en vue de la préparation du congrès, mais Witek a accepté de le remplacer.

On attend trop de ce congrès du mois de juillet, se dit Kazik. Les gars de Solidarité espèrent un renouveau grâce aux réformes proposées par la base, le curé Marianski considère que la secousse a été assez forte pour faire réfléchir les plus obtus, et mon nouveau « patron » est persuadé que cela sera une amorce de dialogue entre le Parti et la société. Allez donc faire croire à madame Machlik qu'un changement de l'équipe dirigeante peut avoir une signification quelconque. Pour elle, cela ne sera jamais autre chose que la « valse des tabourets », comme elle dit. Je n'ai jamais pu la persuader que nous avons quelque chose à dire dans ce pays, puisque, de son avis, ceux qui détiennent une parcelle du pouvoir, des ministres, jusqu'aux directeurs d'usines et aux gérants des coopératives, ne sont que des marionnettes placées là par Moscou.

Kazik roule jusqu'à Varsovie et s'arrête seulement au garage du ministère pour faire le plein. Le mécanicien en chef oublie de lui poser des questions. Il a l'air parfaitement indifférent, contrairement à son habitude, et néglige de s'enquérir, comme l'exige d'ailleurs le service, de sa destination. Pourtant il est tenu quand même de présenter son rapport au S.B. et risque de perdre sa place s'il ne le fait pas.

- Je vais à Rybotycze, dit Kazik et je reviens dimanche, dans la nuit.

L'homme lui sourit.

- Ne roulez pas trop vite, lui recommande-t-il. C'est le mois de Marie et il y a du monde en ville, Il faut croire qu'ils aiment ça, prier dans les églises.

- Chacun y a droit si cela lui plaît, répond évasivement Kazik.

- Une vraie perte de temps, objecte le mécanicien en chef. De toute façon, ils sont plus forts. Il faut qu'ils soient sûrs d'eux, en plus, pour oser s'attaquer au Saint-Père. Je ne suis pas né de la dernière pluie et je ne croirai jamais au balivernes qu'on nous raconte à ce propos, à la B.B.C., comme aux autres postes occidentaux que je parviens à capter. Cela me donne à penser que là bas aussi ils sont muselés à leur façon par une propagande et une censure.

Kazik n'en croit pas ses oreilles. En hiver encore, le même mécanicien en chef n'aurait jamais osé lui parler de cette façon.

- Vous ne devriez pas tirer des conclusions aussi rapidement, dit-il, cela peut vous attirer des ennuis.

- Oh ! vous savez monsieur, au point où j'en suis et où nous en sommes tous, cela da vraiment pas beaucoup d'importance. Le préposé à la pompe est déjà parti, parce qu'il prétend qu'il ne tient pas à susciter la méfiance des gars de Solidarité, tandis que moi, je suis en train de discuter avec les hommes de l'entretien sur les possibilités de créer un syndicat libre et de nous affilier.

- Vous voulez organiser une section de Solidarité au ministère ? demande Kazik, ahuri.

- Et pourquoi pas ? Nous sommes des travailleurs comme les autres et il n'y a pas de raisons pour qu'on continue à faire la sale besogne du S.B. Regardez donc les journalistes. Pendant des années ils écrivaient ce qu'on leur ordonnait et les voilà soudain en train de faire concurrence aux publications de Solidarité. Avez vous vu cet article ?

Le mécanicien sort de la poche de sa combinaison de travail un journal, soigneusement plié, et l'étale sur le capot de la voiture. En première page il y a les photos de six syndicalistes, dont une jeune femme. Kazik parcourt le premier paragraphe, tandis que le mécanicien en lit un autre à haute voix.

- « Ça sera une entrevue honnête », écrivent-ils. En somme, par le passé ils ne faisaient que des entrevues malhonnêtes. On aura tout vu ! Remarquez, on le savait, mais je n'aurais jamais cru que je lirais une chose pareille, noir sur blanc. Regardez donc ici : « Aucune question n'a été préparée à l'avance et aucune réponse non plus ». Jolie façon d'avouer en toute candeur comment cela se passait avant.

Ce n'est pas possible, pense Kazik, serait-il devenu provocateur ?

- Enfin, quoi qu'il en soit, conclut le mécanicien en chef, si les journalistes peuvent se mettre à table, comme on dit chez nous, de cette manière, je ne vois pas pourquoi nous ne pouvons pas organiser un syndicat affilié à Solidarité dans notre « boutique ». Pour rédiger nos statuts comme il faut, j'ai l'intention d'aller les voir à leurs bureaux ici à Varsovie.

- Bonne idée si vous y tenez, conclut Kazik en se mettant au volant. On en parlera une autre fois si vous le voulez, parce que je suis en retard.

En traversant Varsovie, Kazik se demande pendant un moment s'il ne devrait pas passer rue Szpitalna pour prévenir les permanents de faire preuve d'une certaine prudence à l'égard du mécanicien en chef, mais il abandonne cette idée faute de temps. Le syndicat Solidarité de la région de Mazowsze a tout d'abord campé tant bien que mal dans des appartements divers, puis, à la surprise générale, il a obtenu la permission de s'installer dans le grand édifice de la rue Szpitalna, au numéro 5. Victoire d'autant plus importante qu'elle est sans précédent dans les annales des pays du Bloc. Pour les organisateurs et les militants il s'agissait là d'un pas majeur vers la structuration vitale et urgente, puisque de toutes parts affluent à Varsovie les demandes d'affiliation, d'expertise pour la rédaction des statuts, ou encore des appels à l'aide contre les pressions exercées par les autorités locales. Et puis, une certaine rivalité existe entre ceux de Gdansk et ceux de Varsovie. Les gens de la capitale se sentent un peu offusqués, bien qu'ils ne l'avouent pas, par cette situation dans laquelle les événements les plus cruciaux se déroulent là-bas au bord de la mer Baltique et non à Varsovie, berceau traditionnel des révoltes et des affrontements avec l'occupant, tantôt allemand et tantôt russe.

À l'idée de se retrouver dans la ruche de la rue Szpitalna, Kazik se rend compte que c'est bien au-dessus de ses forces. Il imagine la façon selon laquelle il serait happé dans le grand hall par les uns et les autres, emmené dans les bureaux, obligé de discuter des problèmes du syndicat d'une quelconque usine, ou d'un affrontement survenu dans une localité éloignée, sans parler des grands conflits de fond qu'on peut analyser indéfiniment. Il est vrai que certains penchent vers la centralisation, mais il est non moins exact que, lors de cette première année, il faut aider les syndicalistes de la région de Mazowsze, les conseiller et décharger ainsi ceux de Gdansk.

Et puis, les locaux de la rue Szpitalna sont constamment assiégés par des gens qui demandent qu'on intervienne pour régler des problèmes quasi insolubles, tels que la réforme des services de santé par exemple, ou encore la suppression des conseils d'entreprise, inutiles et inefficaces.

Kazik se souvient très bien de la journée qu'il y a passée à la demande de Robert. Du matin au soir il a dû faire face à un défilé ininterrompu de femmes et d'hommes qui avaient des plaintes à présenter. Un tel a été battu sauvagement par la milice, parce qu'il avait voulu créer un syndicat dans son entreprise, un groupe réclamait le droit de recevoir l'argent envoyé spécialement pour son syndicat de l'Occident, une femme suppliait qu'on retrouve son enfant. C'est là qu'il a vu des gens affolés, victimes de chantage de divers organes administratifs, des gens qui avaient peur et qui s'accrochaient à lui comme à leur dernière planche de sauvetage.

L'enregistrement de Solidarité a eu des effets particuliers, pense Kazik. Ils ne croyaient plus en la loi, en la justice des tribunaux et étaient persuadés que chacun doit se débrouiller à sa manière. Mais, depuis que la Cour suprême a statué, que les juges ont donné raison à Solidarité, l'atmosphère a changé brusquement. Par le simple fait que je suis avocat, que je peux plaider devant un tribunal, me voilà considéré comme un défenseur crédible. Et puis, il y a quelques mois encore, tout était confidentiel et anonyme, tandis que maintenant nous prenons nos responsabilités et nous signons : consultants, dirigeants, militants, journalistes et avocats de Solidarité.

Ah ! si seulement on pouvait obtenir ne serait-ce que dix minutes à la télévision, je pourrais traiter de certains cas, de certaines situations et cela servirait à tous les autres... Je parie que les ouvriers d'Ursus n'ont pas la moindre idée de la façon selon laquelle sont traitées les ouvrières de Lodz, tandis que les mineurs ignorent la tradition d'exploitation qui prévaut dans les filatures.

Chacun négocie les augmentations de salaires, sans même se rendre compte de ce que cela signifie dans d'autres secteurs. On imprime des journaux, on les distribue, mais ce n'est pas assez ! Il nous faut absolument avoir accès à la télévision ou à la radio, ne serait-ce que pour tranquilliser les gens et les informer

Kazik allume une autre cigarette. Il aime réfléchir ainsi en conduisant, seul, dans son auto, sans être dérangé par les coups de téléphone ou par des rencontres

intempestives. C'est dans ces moments-là qu'il trouve, comme par hasard, des réponses aux questions les plus compliquées.

À Gdansk, comme à Varsovie, se dit Kazik, les dirigeants de Solidarité ont obtenu des locaux, des installations téléphoniques, du mobilier, de la papeterie, des machines à écrire, alors pourquoi à Lodz est-ce si difficile ? Kazik freine brusquement frappé par l'évidence. À Varsovie, comme sur le littoral il y a des foules de journalistes occidentaux et, pour Kania, comme pour Jaruzelski, il importe de montrer aux étrangers que la Pologne est prête à traiter convenablement ses syndicalistes. À l'opposé, là où les journalistes occidentaux ne vont pas, craignant de ne pas trouver d'interprètes, à Lodz, à Kielce et, à plus forte raison, à KoZIA Wolka, les pouvoirs locaux font ce qu'ils veulent.

L'argument principal, selon André, contre les demandes de Solidarité relatives à l'accès à la télévision, consiste à souligner pesamment que, dans les pays capitalistes, les travailleurs ne jouissent pas d'un pareil privilège. Ce qu'on ne dit pas, c'est que là-bas les chefs syndicaux sont interviewés par des journalistes qui, eux aussi, sont syndiqués.

Kazik soupire et baisse un peu la glace de la porte. Et ce Marek qui se contente de lui envoyer des cartes postales, au lieu de lui écrire ce que devient Karol et le dossier qu'il a expédié par son entremise... Suis-je donc imbécile, pour ne pas comprendre l'évidence ! Marek, Karol et Ula n'ont pas pu faire publier le document et évitent toutes les occasions de me le faire savoir. Ils tiennent à ne pas me décevoir... Oh ! et puis j'en ai assez d'espérer, l'avenir dépend de moi, de nous, de ce que nous allons entreprendre et mener jusqu'au bout. Robert a raison. On joue cartes sur table et, si le congrès du Parti réussit à renouveler les cadres, si le Parti ainsi renforcé accepte de collaborer honnêtement avec Solidarité, nous avons peut-être des chances de passer à travers, malgré nos chers amis de l'Est.

Kazik dépasse un camion, puis un autre. Le vent caresse sa figure.

Qu'est-ce que nous allons devenir dans tout cela, Inka et moi ? se demande-t-il. Je n'ai pas le droit de la laisser seule à Rybotycze. Elle doit partir. Oui, c'est cela que je vais essayer d'obtenir et pas plus tard que ce soir, ou plutôt cette nuit. Je vais lui expliquer qu'elle aura une mission à remplir là-bas, à Paris. Une mission que ni Marek, ni Karol, ne sont en mesure de réaliser.

Quand Kazik arrive à Przemysl, il est plus de minuit et bien qu'il risque de se perdre dans le réseau des routes secondaires qui mènent à Rybotycze, il passe à travers la ville endormie sans songer à s'arrêter, ne serait-ce que pour se dégourdir les jambes. Cela fait plus de dix heures qu'il conduit, mais il a à ce point hâte de retrouver Inka qu'il oublie d'avoir faim ou soif.

La lune se lève à l'horizon et éclaire les couronnes des arbres. Kazik accélère tout en s'efforçant de suivre le chemin le plus court. Il a de la chance. Voici le clocher de l'église de Rybotycze ! Son sens de l'orientation, acquis à la faveur des exercices effectués pendant son service militaire, le sert une fois de plus. Il tourne à droite et se retrouve devant la maison qui semble dormir. Il n'a pas téléphoné à Inka de crainte d'un changement de dernière heure et il est heureux de pouvoir la surprendre, mais dès qu'il pousse le portillon les chiens se mettent à japper, puis à aboyer de plus en plus fort, tandis que la lumière s'allume à l'étage.

Inka ouvre la fenêtre et se penche dans la clarté hésitante d'un rayon de lune pour voir qui monte sur le perron à une heure aussi indue.

- Je t'aime, lui crie bêtement Kazik et aussitôt Inka disparaît pour se retrouver, un instant plus tard, dans ses bras.

- Chérie murmure Kazik en la soulevant de terre et en la portant dans l'escalier jusqu'à leur chambre, pour la déposer délicatement sur le lit. Ma chérie adorée... Je suis de retour et cette fois-ci pour toute une fin de semaine.

Ils sont là, l'un à côté de l'autre et le monde entier bascule dans le vide. Soudain, tout cesse d'avoir de l'importance puisque les voilà à nouveau ensemble. La nuit leur appartient, mais dès le lendemain, bien que ce soit samedi, Kazik réunit les chauffeurs et, planté au milieu de la cour, leur explique la situation.

- Écoutez les gars, dit-il, j'ai téléphoné partout, mais je n'ai pu obtenir la collaboration de personne. Il semble qu'il n'y a pas de bouteilles, ni dans les environs de Varsovie, ni à proximité de Lodz. C'est complètement fou, mais c'est ainsi. J'ai promis que les ouvrières de l'usine Machlewski de Lodz pourront acheter du lait lundi, croyez-vous que je vais être en mesure de tenir parole ?

Surpris, les hommes se taisent.

- J'ai promis du lait, de la viande, des poulets, continue à préciser Kazik. J'ai promis et je ne voudrais pas les décevoir...

Un des chauffeurs quitte le cercle qu'ils ont formé autour de Kazik et s'avance de quelques pas.

- Nous sommes prêts à y aller, dit-il. On va rouler jour et nuit et on reviendra à temps pour faire la livraison à la coopérative.

- C'est vrai les gars, demande Kazik, vous êtes tous d'accord ?

Le soleil éclaire leurs visages qui commencent à sourire, timidement d'abord, puis c'est l'explosion d'une joie qu'Inka, qui de loin assiste à la scène, trouve émouvante.

- Certain, qu'on va y aller, crie un des hommes. Pour une fois qu'on a l'occasion de montrer de quoi on est capable ça ne sera pas de refus.

Déjà ils se consultent et s'organisent. Un des plus jeunes propose de demander de l'aide au PG.R. voisin, où personne ne travaille en fin de semaine et où on doit pouvoir leur prêter deux camions de plus. Pour les conduire, pas de problème, ses frères vont s'en charger. Le groupe s'anime, Kazik accepte les suggestions, distribue le travail, donne des ordres et Inka, suivie d'Ania et de son mari, va chercher les poulets congelés.

Il est à peine midi, quand les camions chargés commencent à partir les uns après les autres. Inka a même réussi à fixer à l'intérieur des cabines des chauffeurs les macarons de Solidarité.

Kazik, installé dans son petit bureau, téléphone au poste de milice locale, pour s'assurer que les camions pourront passer sans encombre.

- Vous comprenez, il s'agit d'une urgence, leur dit-il. C'est un convoi exceptionnel. J'ai les autorisations nécessaires et je compte sur votre collaboration.

À l'autre bout du fil une voix endormie lui répond que ce n'est pas la milice qui veut empêcher les gens de travailler le samedi, ou même le dimanche. Kazik raccroche et appelle Varsovie, où il a un peu de mal à rejoindre Witek. Finalement il obtient la communication et lui explique ce qu'il attend de lui.

- Je vais m'arranger, acquiesce l'avocat. Tu peux être tranquille. Sur le parcours de Varsovie à Lodz aucun de tes gars ne sera inquiété. Je m'en charge et, comme je connais bien le trajet, j'espère que tout va marcher comme sur des roulettes. Cela fait des années que je n'ai pas eu à remplir une mission aussi agréable.

Tes ouvrières vont recevoir le chargement. Dis-donc, est-ce qu'elle est jolie l'héroïne de cette histoire ?

- C'est une dame Machlik, mère de famille, fraîchement élue responsable syndicale, qui a une quarantaine d'années, mais paraît en avoir soixante. Au revoir mon vieux et merci.

Kazik raccroche et prend Inka par la taille.

- Quel pays dit-il. Chez nous tout est difficile, mais rien n'est impossible !

- Kazik, qui es-tu ? lui demande à brûle-pourpoint Inka.

- Un homme qui t'adore et qui a la chance d'être ton mari.

- Je t'en prie ne me traite pas comme une enfant, j'ai besoin de savoir.

- Savoir quoi ?

- Ce qui te concerne. Écoute, je ne plaisante pas. Un contrôleur est venu la semaine dernière et m'a menacée. Il voulait de l'argent. Des dollars. Il m'a dit que notre ferme a bien plus de quatre hectares, que nous dépassons les normes et qu'il va nous dénoncer, si je ne paie pas.

- As-tu noté son nom ?

- Oui et comme je ne savais pas quand tu serais de retour j'ai téléphoné au directeur du P.G.R. qui prétend être ton ami. Selon lui, nul ne peut oser s'attaquer à toi parce que tu es capable de le faire arrêter sur le champ. Est-ce que c'est vrai Kazik ?

- Pas tout à fait, mais presque. Maintenant, écoute-moi bien. Moins tu en sais, mieux cela vaut. Déjà tu as refusé de partir à Paris bien que tu attends un enfant et moi, comme un imbécile, je respecte ta décision. Mais ne me demande pas plus. Cet inspecteur se nomme comment ?

Inka fouille dans le tiroir du petit bureau et sort une enveloppe vide sur laquelle elle a noté le nom de l'homme.

- Je ne le connais pas, constate pensivement Kazik. Quand doit-il revenir ?

- J'ai promis de communiquer avec lui. Voici son numéro.

- Attends-moi un instant.

Kazik quitte la pièce et Inka s'en va à la cuisine demander à Ania de servir le déjeuner. -

- C'est curieux, constate Kazik en revenant et en s'installant à table. Le numéro que ce prétendu inspecteur t'a donné c'est celui de la morgue de Przemysl. Tu ne peux pas continuer à vivre ici sans moi. C'est trop risqué. Je dois retourner lundi à Varsovie et je t'emmène.

- Bonne idée, bonne idée, dit Ania en posant devant lui une assiette remplie de soupe. Votre femme s'épuise à abattre la besogne d'un homme, sinon de deux.

- Dis-donc Ania, est-ce que tu connais cet inspecteur ?

- Je n'étais même pas dans la maison quand il est venu et mon mari non plus.

Kazik semble ne plus se préoccuper de l'affaire, mais après le repas il part se promener avec Inka pour qu'elle puisse lui parler à son aise.

- Je crois que cette histoire est montée de toutes pièces par Ania et son mari, lui dit-elle. Ils voudraient bien se débarrasser de moi. Je contrôle, je surveille et cela ne semble pas leur plaire outre mesure.

- Si c'est cela, je peux les calmer très facilement. Je n'ai qu'à leur annoncer que nous partons à Varsovie ensemble, qu'on liquide tout et qu'ils vont aller travailler au P.G.R.

- Ils ne croiront jamais que tu vas faire une chose pareille, s'objecte Inka.

- Laisse-moi faire, je les connais mieux que toi.

Ils marchent le long du ruisseau en se tenant par la main. En présence de Kazik, Inka oublie ses nuits blanches pendant lesquelles elle *reste éveillée*, malgré la fatigue, en imaginant sans cesse les malheurs qui peuvent lui arriver à elle et à son enfant. Pourtant elle aime cette ferme et ne veut pas la quitter pour suivre Kazik dans ses déplacements. Alors, de quoi a-t-elle peur ?

Kazik se rapproche, mais n'ose pas la serrer contre lui. Malgré les renseignements qu'il a obtenus d'Helena et de Maria Solin, il est paralysé par la crainte panique de faire mal, par mégarde, à cette vie nouvelle que sa femme est *en* train de porter en elle. C'est une sensation à la fois merveilleuse et pénible. Inka, de son côté, ne parle que de la terre, des animaux et des comptes, ce qui l'agace sans qu'il ose le lui reprocher.

Au moment où ils reviennent vers la maison, le curé Wolski arrive dans la cour.

- J'ai été à Przemysl et j'ai pensé vous faire une petite visite, dit-il avec un sourire espiègle. Tenez, je vous apporte le dernier numéro de notre journal. Vous y trouverez des textes rédigés par des cultivateurs. D'après moi il vaut bien Robotnik.

- Quelle bonne surprise, mon père, s'exclame Inka.

- Vous avez l'air de vieilles connaissances, s'étonne Kazik.

- Ah ! quand tu n'es pas là, j'aime bien voir ta femme, plaisante Adam Wolski en s'essuyant le front.

Le soleil chauffe et sa longue soutane noire n'est pas facile à porter en cette saison.

- Un de mes paroissiens m'a déposé et il a promis de venir me chercher ici avant le souper.

Tous les trois ils entrent à la maison, où il fait plus frais et Inka sert des jus de pomme.

- Il se rétablit le Saint-Père, dit le curé Wolski en fixant des yeux l'image de Jean-Paul II, placée dans un cadre sur la petite table, mais on dit que notre Cardinal est très malade. Juste en ce moment, quand nous avons tant besoin de lui ! Il paraît qu'il est au plus mal. Qu'est ce qu'on raconte à Varsovie ?

- C'est le cancer, répond laconiquement Kazik.

Inka a embelli, pense-t-il et je voudrais tant passer avec elle quelques heures en tête à tête ! Ce matin nous avons travaillé comme des imbéciles et ce soir il faudra *qu'elle se couche* tôt. Elle doit ménager ses forces et, quand je ne suis pas là, il n'est pas du tout certain qu'elle fasse attention. J'ai conduit comme un fou pour être avec elle et je dose même pas l'embrasser. C'est parfaitement stupide !

- Avez-vous vu des sangliers ? demande le curé Wolski à Inka. À Ustrzyki Dolne les cultivateurs se plaignent qu'ils déterrent les pommes de terre la nuit et font toutes sortes de dégâts. Il est même question de faire des battues pour les chasser. Je n'aime pas beaucoup l'idée, mais je crois qu'il n'y a pas d'autre solution.

- Je peux toujours vous organiser une chasse, plaisante Kazik, mais je crains que cette fois-ci ces messieurs de Varsovie ne viendront pas s'adonner à leur sport favori, parce qu'ils sont bien trop occupés.

- Pourtant cela serait utile, constate Inka, on pourrait remplir les rayons de quelques boucheries. Est-il vrai qu'à Varsovie la viande devient introuvable ?

Un jour cessera-t-on de parler dans ce pays de pénuries, se demande Kazik, ou sommes-nous tous condamnés jusqu'à la fin des temps à user notre énergie à cela ?

Dehors le soleil se couche. Inka se lève pour allumer la lampe et, au même moment, on frappe à la porte, tandis que les chiens jappent de plus en plus fort. Deux miliciens entrent, suivis de deux autres, qui tiennent en laisse des chiens policiers. Kazik se redresse d'un bond, tandis que le curé Wolski ne bouge pas de sa place.

- On vient vous saluer en passant, dit l'officier et il y a de l'ironie dans sa voix.

- Vous auriez pu, dans ce cas, laisser vos carabines automatiques et vos chiens dehors, se fâche Kazik. Je n'ai pas l'habitude de recevoir chez moi des gens qui usent d'autant de précautions pour se... pour se protéger...

L'officier ne relève pas la remarque, mais prend le journal de Solidarité rurale que le curé Wolski a posé sur une table et commence à le lire, comme ça, debout, entouré de ses hommes, tandis que les deux chiens-loups tirent sur leur laisse prêts à s'élancer en avant. Les mains d'Inka tremblent et elle a du mal à se dominer, mais y parvient quand même.

- C'est une publication très intéressante, dit-elle et, maintenant que sa distribution est autorisée, vous avez intérêt à la lire.

- Bon, bon, constate l'officier en lui rendant le journal. On va y penser.

Pendant un long moment un silence pénible s'installe dans la pièce. Les miliciens regardent les objets autour d'eux, comme s'ils se préparaient à effectuer une perquisition, l'officier fait quelques pas du côté de Kazik, semble indécis, puis brusquement se ravise.

- On s'en va, dit-il. On ne voulait pas vous déranger. À propos, vos camions sont passés, même si on aurait pu les intercepter puisque c'est un samedi libre aujourd'hui, et qu'il n'est pas permis de travailler.

- Mes chauffeurs ne travaillaient pas, ils s'amusaient, rétorque Kazik. Ils sont partis sur leur propre demande.

- On dit ça, dit l'officier en hochant la tête, et on finit par exploiter les travailleurs. De nos jours, il vaut mieux être vigilants. Dites donc, monsieur le curé, on raconte dans la région que vous avez des drôles de paroissiens à Ustrzyki Dolne. Est-il vrai qu'ils s'amusent à se procurer des armes et à installer des caches dans la forêt ?

- Quelles balivernes, répond le curé Wolski en le gratifiant d'un large sourire pour mieux dissimuler l'inquiétude qui se reflète dans ses yeux. Mes paroissiens sont des gens pacifiques. Je suis persuadé que ce ne sont que des racontars malveillants. Ce qui est exact, par contre, c'est que nous ne parvenons pas à nous débarrasser de ces sangliers qui s'introduisent la nuit dans les potagers et déterrent les légumes.

- En somme les armes, si armes il y a, c'est pour chasser les sangliers, ironise l'officier de milice. Comme c'est étrange. Et moi qui m'imaginai que les gardes-chasses sont là pour faire la besogne. Franchement, monsieur le curé, je ne comprends pas très bien de quoi vos paroissiens se plaignent. Autrefois, on mettait de la nourriture dans les forêts et les animaux sauvages se contentaient de cela. Maintenant, les gens refusent ce prétendu gaspillage et les résultats ne se font pas attendre. Les sangliers affamés font ce qu'ils peuvent pour survivre, ce qui n'est pas une raison pour s'armer dans les campagnes. Comme chacun sait, les sangliers qui nous viennent de l'autre côté de la frontière sont voraces, mais je ne les crois pas dangereux.

« Un conseil d'ami en passant : tâchez donc de découvrir, dans le secret de votre confessionnal, comment vos paroissiens se procurent des armes et des munitions parce que, si je ne peux pas compter sur votre collaboration, il me faudra intervenir. Certes, quelques perquisitions ne peuvent faire de mal à personne, mais vous savez ce que c'est. Une fois que mes hommes sont dans le feu de l'action, on ne peut jamais prévoir où cela va les mener »

D'un geste, l'officier désigne les miliciens qui se tiennent derrière lui et les deux chiens-loups.

- Je regrette de ne pas pouvoir vous aider, dit le curé Wolski. Selon moi, il s'agit d'une histoire à dormir debout, mais si tel n'est pas votre avis, je vous conseillerais de faire votre devoir.

- Bon, bon, on avisera, constate tranquillement l'officier de milice. Bonne nuit et soyez prudents. Par les temps qui courent tout peut arriver et moi avec mes hommes nous ne pouvons pas être partout. Heureusement les patrouilles de l'armée nous aident un peu parce que, sans cela, nous ne serions pas en mesure de remplir notre mission.

L'officier s'en va, suivi de ses miliciens, tandis que dehors les chiens recommencent à aboyer.

Le silence s'installe dans la pièce. Ils se taisent jusqu'à ce que le bruit de la voiture de la milice meure au loin, et jusqu'à ce que les chiens se calment.

-,J'aimerais faire quelques pas dehors, mon père, propose alors Kazik. Le curé Wolski saisit au vol cette occasion de discuter librement sans craindre ces petits appareils qu'on place, semble-t-il, n'importe où et qui enregistrent les conversations.

La cour est plongée dans l'ombre et Kazik est obligé d'éclairer avec sa lampe de poche le petit sentier qui mène vers la forêt. Psina, le chien préféré d'Inka, un saint-bernard, se précipite derrière eux, en frottant son museau contre le pantalon de Kazik.

- Cette histoire de caches, ne me plait pas du tout, constate Adam Wolski. Je me demande si ce n'est pas de la provocation. Je ne crois pas qu'un de mes paroissiens puisse être une tête brûlée au point de jouer à ce jeu-là.

- Il y a un potentiel de haine et de désespoir, mon père, objecte Kazik. Les gens sont fatigués. Ils ne croient plus qu'on peut réussir. Certes, c'est une minorité qui rêve d'exploits guerriers, mais cette minorité existe. Si la milice découvre quelque chose, cela peut avoir des conséquences incalculables. Il vaut mieux être vigilant. Est-ce que je peux vous suggérer, monsieur le curé, une enquête discrète, rien de spectaculaire, juste quelques conversations en tête à tête.

- Jamais de la vie, proteste Adam Wolski, ce n'est pas là ma manière de procéder. Dimanche prochain je vais en parler ouvertement avant la messe. Pour moi, pour nous, la violence ne peut être qu'une erreur.

- Vous agirez comme vous le déciderez mon père, l'essentiel, me semble-t-il, c'est de faire quelque chose.

Une légère pluie de printemps commence à tomber. Elle est parfumée à l'odeur des herbes, des fleurs des champs et des aiguilles des pins. Psina se dresse sur ses pattes arrières et appuie celles de devant sur la poitrine de Kazik.

- Bon chien, constate-t-il, comme pour le rassurer et il caresse son museau.

- Rentrons, dit le curé Wolski. J'ai besoin de me retrouver chez moi et de réfléchir. Le paroissien qui m'a déposé, va passer me chercher d'une minute à l'autre. Autant ne pas le faire attendre.

Ils reviennent lentement vers la maison juste au moment où la charrette tirée par deux chevaux pénètre dans la cour. Le curé Wolski prend congé et, contrairement à la tradition et aux usages, Kazik ne demande pas au cultivateur d'entrer. Il a tellement hâte d'être seul avec Inka qu'il se conduit comme un rustre. Le curé Wolski semble deviner son impatience et c'est lui qui se dit pressé. Des poignées de mains, l'ancestrale façon de se quitter sur *Zostancie z Bogiem* * et il n'y a plus personne autour d'eux. Kazik prend Inka par le bras et l'entraîne dans leur chambre à coucher. Il la force ensuite à s'asseoir dans le fauteuil qui fait face à la fenêtre, se met à genoux à côté d'elle et commence à plaider.

Tous les arguments lui sont bons. La possibilité d'aider les gens en expédiant des colis, l'organisation d'une sorte de chaîne d'amitié entre la France et la Pologne, une visite chez ses parents, à lui, aux États-Unis, la collaboration, de concert avec Ula, avec les associations regroupant les Polonais qui vivent à l'étranger et, finalement, la divulgation du dossier que Karol et Marek ne parviennent pas à publier.

En ce moment il tient à ce point à la convaincre qu'il oublie même les règles de prudence et se moque bien de savoir si on a placé des dispositifs d'écoute dans cette pièce, ou pas.

* Restez avec le bon Dieu.

Enfoncée dans le fauteuil, Inka ne réagit pas.

- Mon amour, supplie Kazik, à bout d'arguments, tu ne peux pas refuser de partir. Toi et notre enfant c'est ce que j'ai de plus important dans mon existence. S'il devait vous arriver quelque chose, je ne sais pas ce que je ferais. Inka, ma chérie, mon unique...

Kazik lève la tête, qu'il avait appuyée contre ses genoux, s'aperçoit qu'Inka vient de s'assoupir et se met debout devant elle.

- Je te la confie, mon Dieu, murmure-t-il en la regardant dormir, puisque Tu m'es témoin que je ne peux pas vaincre sa détermination à elle, ni ma peur à moi.

* * *

- L'Occident ne cesse de nous expédier des colis, où est-ce que tout cela disparaît ? demande Helena. On nous annonce dans Trybuna *Ludu* qu'on ne parvient pas à distribuer l'avalanche de dons qui s'accumulent à la Poste centrale et on nous le répète à la télévision, n'empêche que cela me paraît invraisemblable. Mes étudiants sont prêts à aller travailler bénévolement, mais ils se font répondre à la Poste centrale qu'on ne peut leur confier cette besogne parce qu'on craint les vols. Qu'en pensez-vous ?

Le malade qu'elle tient d'ausculter se rhabille, lentement. C'est un postier qui connaît son métier. Il a plus de quarante-cinq ans de service. - J'ai commencé à travailler au PPTT * à douze ans. Cela se passait il y a longtemps, avant mille neuf cent trente-neuf, avant la guerre. Ils m'ont engagé comme messenger. Et puis, avec les années, j'ai monté en grade. Vous savez docteur, notre service postal a toujours été un des meilleurs au monde, rapide, efficace et honnête. C'est à cause des employés. On a notre fierté dans le service. Je me souviens qu'un jour nous avons reçu une lettre où, à la place de l'adresse, ne figurait qu'un nom. Il a fallu faire une enquête pour trouver ce bonhomme-là. Croyez-le ou non, docteur, non seulement nous avons réussi, mais encore dans un temps record, en moins de vingt-quatre heures.

* *Polska Poczta, Telegraf i Telefon* : Poste polonaise, télégraphe et téléphone.

Helena se lave les mains tout en l'observant du coin de l'oeil. Dans son uniforme, lustré par des années de service, il a bien l'air d'un employé fidèle, prêt à faire beaucoup de sacrifices pour accéder à l'excellence. Son coeur est plutôt en mauvais état et Helena se demande si sa recommandation suffira pour qu'on l'expédie pour deux mois de repos bien mérité. Elle s'installe derrière son bureau et se met à remplir le formulaire.

- Vous ne me croyez pas docteur, dit tristement l'homme, mais je ne vous mens pas. Écoutez, quand les lettres disparaissent, quand l'argent, les « verts » que les familles de là-bas expédient dans les enveloppes pour leurs proches d'ici, n'arrivent pas à destination, quand on attend des mois la distribution des colis, ce n'est pas notre faute à nous. Il n'y a pas de voleurs dans le service, ni de paresseux et je sais de quoi je parle. Je les connais tous, les anciens, comme les nouveaux. Je vais vous le raconter comment cela se passe, mais il ne faudra pas le répéter à personne, parce que c'est une affaire interne, comme ils disent, et je peux me faire arrêter pour avoir trop parlé. Il faut que je défende les copains, alors autant que vous le sachiez, docteur, vous qui êtes capable de comprendre.

- Je vous promets que je ne dirai rien, s'engage Helena.

- Tout d'abord les locaux, il y a une très grande salle de réception et de triage. Le courrier, les colis, arrivent sur une chaîne sans fin. Mais de l'autre côté de l'ouverture par laquelle ils pénètrent à l'intérieur, il y a le bureau du S.B. Ils ne relèvent pas des Postes, mais du ministère de l'Intérieur. Ils ont une cour séparée pour garer leurs voitures, un bureau séparé, des entrées et des sorties séparées. En somme, on ne les voit jamais, mais on sait qu'ils sont là.

« Ce sont eux qui les premiers reçoivent le courrier, le fouillent à l'aide des machines spécialement faites pour cela, ou autrement. Ensuite ils mettent les enveloppes comme ça, en vrac, dans des paniers qu'ils poussent de notre côté. Nous, nous devons non seulement remettre tout en ordre, mais encore, dans certains cas, recoller les enveloppes qu'ils ont laissées ouvertes. L'argent, les « verts », si argent il y a, n'est plus dedans.

« La même chose pour les colis, ils les ouvrent, les fouillent et nous les passent dans d'autres paniers, plus grands. Il nous faut ensuite les refaire, ce qui n'est pas si simple que cela. Forcément, tantôt il nous manque un bout de papier, qu'ils

ont arraché et tantôt ils oublient de joindre la ficelle. Comme on ne nous donne pas de matériel, c'est malaisé de se débrouiller avec ce qu'ils nous laissent.

« Remarquez, de ces temps-ci ils ne peuvent procéder de façon systématique, parce qu'il y a trop de paquets et trop de lettres. Les gens de là-bas envoient ce qu'ils peuvent. C'est évident qu'ils savent que, chez nous, les épiceries sont vides. Ce qui me fâche, c'est qu'on nous ordonne constamment d'être attentifs et de ne pas nous dépêcher. Il est vrai que le S.B. travaille à sa manière, au hasard, ou je ne sais trop comment. Mais même comme ça, sur cinq colis il y en a au moins un de fouillé. Cela devrait leur suffire »...

- C'est incroyable, murmure Helena. Je n'aurais jamais pensé que les choses se passent ainsi.

- Ah ! vous voyez docteur que je dis vrai, jubile le vieil employé. Impossible de mentir, cela ne s'invente pas. Je peux vous raconter aussi que pour le Courier des consulats et des ambassades c'est encore un autre service. À l'intérieur de leurs bureaux ils ont, paraît-il, une section spéciale, qui dispose d'instruments particulièrement perfectionnés. Avec ça, ils peuvent tout fouiller et tout lire sans toucher le sac ou la boîte.

« Il faut dire que le courrier des diplomates, qu'il arrive par avion, ou par train, ou autrement, est toujours dans des sacs spéciaux. Comme ça, ils savent tout de suite de quel pays il s'agit. Leurs contrôles prennent parfois une journée, ou deux, puis ils font eux mêmes la livraison dans une voiture qui porte les insignes de la poste, mais qui n'appartient pas à notre service. C'est un agent du S.B. qui sert de chauffeur.

« Vous comprenez maintenant pourquoi les gens attendent, tandis que les victuailles qui se trouvent dans les colis se détériorent ? Vous comprenez pourquoi les destinataires ne reçoivent pas les « verts » qui leurs sont destinés ? Et puis, ces salauds ne risquent rien, parce que, comme il est défendu, en principe, de mettre des dollars dans les enveloppes, personne n'ose se plaindre. »

- Mais c'est insensé, dit Helena en s'énervant. En décembre dernier, des familles attendaient les colis comme une bénédiction du bon Dieu, parce qu'on ne trouvait rien pour préparer le réveillon et pour organiser des fêtes de Noël pour les enfants. Vous voulez dire que les agents du S.B. se moquaient bien de la population et profitaient tranquillement de diverses occasions pour... voler ! Vous n'avez

pas de comité de Solidarité chez vous, mais vous pourriez quand même aller rue Szpitalna vous plaindre aux responsables syndicaux.

- À quoi cela servirait-il ? lui demande tout doucement le vieil homme. Vous savez docteur, j'ai été arrêté et torturé par la Gestapo, justement pour une affaire de colis, qu'ils voulaient trouver parce qu'il contenait des journaux clandestins. J'ai beaucoup souffert et ma famille aussi.

L'homme s'arrête un instant, comme s'il éprouvait une certaine gêne.

- Maintenant, ma fille divorcée habite chez nous avec ses deux enfants, dit-il, comme à contre-cœur. C'est la raison pour laquelle, moi, je ne peux pas profiter de mon droit à la retraite avant le temps. Chez nous, aux Postes, on reçoit une meilleure pension qu'ailleurs, quand on quitte après quarante-cinq années de service, alors je tiens à ne pas la perdre...

Helena évite son regard de chien battu, signe le formulaire et le lui tend.

- Je recommande un repos de trois mois, dit-elle, et n'oubliez pas de prendre les médicaments que je vous ai donnés. C'est précieux, ces cachets sont introuvables dans les pharmacies et ma réserve est très limitée.

- Vous ne répétez pas docteur ce que je viens de vous raconter ? s'assure l'employé des postes.

- Mais non, voyons, puisque je l'ai promis.

L'homme sort, mais avant de recevoir le malade suivant, Helena s'approche de la fenêtre et l'ouvre. Elle a besoin d'air. André a raison. Tout n'est pas gagné ; loin de là. Tant qu'on ne parviendra pas à contrôler l'arbitraire, il y aura toujours une résistance au changement dans la population. Si la situation alimentaire et les conditions d'hygiène continuent à se détériorer, pense Helena, les gens vont se décider à parler ouvertement parce qu'ils n'auront plus rien à perdre. La politique du pire ? Non, jamais ! Cela serait criminel.

Helena sort dans le corridor, salue en passant les malades qui l'attendent et frappe à la porte du bureau de Maria Solin. Debout, au milieu de la pièce, le docteur Solin est en train de mettre son manteau. Elle est très pâle.

- Helena, je viens d'apprendre que le Cardinal est mort. Oui, ce matin. Il sera exposé aujourd'hui. Je suis incapable de travailler. Je m'en vais rencontrer André

pour avoir plus de détails. Ce soir, si tu veux venir avec moi, on peut se rencontrer devant l'Académie des Sciences parce que, devant l'église, il y aura sans doute une foule telle qu'on ne se retrouvera pas.

Le cardinal Wyszynski est mort, se dit Helena en retournant dans son bureau, et elle ressent cette sensation de vide qui accompagne souvent la disparition d'un être proche. Comme un automate elle fait entrer un autre malade. Sa tête tourne légèrement mais, quand elle commence à l'ausculter, cela passe. Mon boulot, d'abord, se répète Helena en essayant de ne plus penser qu'à l'homme qui est justement en train de se plaindre de douleurs d'estomac. Pourtant, quand Helena termine l'examen, elle a l'impression que ce n'est qu'un simulateur qui lui fait perdre son temps en espérant obtenir un congé de maladie.

Brusquement, elle a envie de leur crier à tous, à ceux qui l'attendent dans le corridor, comme à celui qui se tient debout devant son bureau, qu'elle n'a pas étudié pendant des années pour remplir des formulaires administratifs. L'homme se balance d'une jambe à l'autre.

- J'ai quatre enfants dit-il, ma femme travaille et on vit dans deux chambres. C'est moi qui garde le petit dernier le dimanche et, de ces temps-ci, je l'emmène même avec moi quand je m'occupe de notre jardin. C'est loin et je change trois fois d'autobus. Ce n'est pas facile avec un marmot qui rechigne sans cesse, mais, grâce à ce lopin de terre, on a des légumes et des fruits toute l'année. Ma femme fait des confitures et des conserves, quand on trouve du sucre, et cette année...

- Je demande pour vous un mois de congé, conclut Helena en l'interrompant.

Mécontent, l'homme prend le papier et la dévisage d'une façon désagréable.

- Vous n'avez pas de coeur, mais cela ne se passera pas comme ça. J'irai voir un autre médecin, un homme cette fois-ci, menace-t-il.

- À votre guise ! Au suivant, crie Helena en ouvrant la porte. En passant, dit-elle à l'homme, je vous conseille de boire moins. Cette couperose sur votre figure peut devenir embêtante

- Ce n'est pas cela qui me dérange, mais mon estomac, rétorque le malade, assez haut pour que les autres l'entendent.

La femme qui entre à son tour dans le petit bureau s'assoit lourdement sur la chaise et se met à pleurer.

- Je vous demande pardon docteur, dit-elle, en se mouchant dans un carré de tissu blanc et bleu qu'elle sort de sa poche. On vient de dire dans le corridor que le Cardinal est mort. C'est abominable ! Justement maintenant quand tout va si vite qu'on ne sait plus comment réagir et qu'on a tant besoin de lui ! Eh oui ! il est parti notre Cardinal... Je me souviens encore comme il disait que « Dieu aime tous les hommes, bons et mauvais, il fait briller sur tous les rayons de son soleil et ne refuse son coeur à personne * ». Cette phrase-là je l'ai apprise par coeur parce qu'elle m'aide à vivre. Il savait parler aux gens notre Cardinal...

Il est plus de sept heures du soir quand Helena termine les consultations et elle se dépêche pour ne pas faire attendre sa belle-mère. Il y a beaucoup de monde dans les rues. Impossible de garer la voiture place de la Victoire, envahie par les ouvriers qui dressent des tribunes pour la cérémonie mortuaire. Helena parvient à la laisser derrière l'hôtel Europejski et revient à pied. Maria Solin et André sont déjà là.

- Helena tu aurais dû prendre ton manteau, s'inquiète le docteur Solin. Il va faire froid cette nuit.

André l'embrasse sans proférer un mot, visiblement ému. Devant l'église où est exposé le cercueil du cardinal, une foule avance en ordre jusqu'à la colonne de Zygmunt. À perte de vue, les trois rangées de gens qui comprennent des milliers de personnes, marchent ainsi, jusqu'en bas, jusqu'à la vieille ville, contournent le monument qui se dresse fièrement sur le fond bleu du ciel, remontent jusqu'à l'église, redescendent encore ; une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce que les premiers parviennent à pénétrer dans l'église, tandis que d'autres sortent, silencieux et recueillis.

Les foules se taisent. Parfois seulement on entend un sanglot, les mots d'une prière, ou l'appel d'un enfant. Il n'y a pas de service d'ordre et les miliciens ne se montrent pas. Tout se passe comme si le pouvoir n'osait pas afficher son omniprésence face au peuple qui rend un dernier hommage à cet étrange cardinal que les plus humbles, comme les puissants, ont pris l'habitude de considérer comme le symbole et le père de leur pays.

* Extrait des directives données par le cardinal Stefan Wyszynski aux jeunes prêtres, le 14 avril 1966, « En guise de viatique ».

- Te souviens-tu, dit André à Helena, comme il disait en commençant ses sermons : « Mes enfants qui êtes venus prier avec moi et vous qui êtes ici d'office... » Il savait, lui, que nous ne sommes jamais entre nous dans ce fichu univers où les agents du S.B. sont omniprésents et il s'en moquait un peu.

... Maria Solin avance sur ses jambes douloureuses comme dans un songe. La réalité s'efface. La voici assise près du feu. Les branches sèches flambent. Ils sont nombreux : étudiants de l'université clandestine, professeurs, médecins avec lesquels elle travaille à l'hôpital... Tous soldats et officiers de l'A.K. Leur aumônier, Stefan Wyszynski, parle. Des mots justes, des mots simples les atteignent et les font vibrer. Pendant un instant Maria Solin essaie de se rappeler ne serait-ce qu'une phrase, mais elle ne retrouve que cette atmosphère de paix et de détermination qu'elle avait vécue alors. Le feu danse dans la nuit, et puis soudain il s'étend, embrase les arbres, la forêt disparaît et c'est Varsovie en flammes. C'est l'insurrection !

- Mon père j'ai peur...

Il est là, auprès d'elle, dans sa pauvre soutane couverte de poussière.

- Je voudrais revoir mon fils, mon père, dit Maria. Juste une fois encore. Une seule fois. Après, tout me sera égal...

- Tu dois être atrocement fatiguée, murmure André.

- Mais non, pas du tout, répond-elle en prenant son bras.

Voyons, était-ce à Lublin, ou à Czestochowa ? se demande le docteur Solin. Gomuka l'avait fait libérer en 1956. Lui que la Gestapo recherchait, lui qui a pu leur échapper, a été interné par les tueurs de Bierut, par des Polonais, mais après... Quand est-ce qu'il m'avait parlé ? C'est vrai, André était déjà de retour en Pologne. Non, cela se passait à Czestochowa et j'étais avec Magda qui a osé lui dire, à lui, le Cardinal, le Primat : « Vos paroles, père, nourrissent comme du pain bien cuit * . »

Cramponnée à Helena et à André, Maria Solin franchit le seuil de l'église. Dehors, il commence à faire jour mais, à l'intérieur, il n'y a que la lumière des bougies. Là-bas, au fond, devant l'autel, les prêtres s'inclinent puis pénètrent dans la

* Phrase authentique, prononcée par une paysanne lors d'un pèlerinage.

foule et distribuent la sainte communion. Le temps n'a pas prise, parce qu'il vient de s'arrêter. Le docteur Solin n'a plus mal, quelqu'un lui a fait un peu de place sur le bord d'un banc et elle reste ainsi longtemps, très longtemps, ne sachant plus si elle prie, ou si elle égrène de très beaux souvenirs.



Dans les bureaux de la rue Szpitalna on reçoit Kazik aussi mal que possible. Tout simplement, personne ne semble vouloir lui parler. Les responsables courent dans les corridors, un cortège s'organise devant l'immeuble, quelqu'un commence à dérouler des grandes banderoles de Solidarité, section Mazowsze, des drapeaux flottent au-dessus des têtes et une jeune fille laisse tomber par terre un lourd paquet de brassards. Kazik se penche et l'aide.

- C'est pour le service d'ordre, dit-elle. Venez avec moi, on va les donner aux responsables.

Ils montent dans le camion et partent en empruntant les rues secondaires de façon à arriver le plus rapidement possible place de la Victoire. Le chauffeur s'arrête devant l'hôtel Europejski et les fait descendre. Plusieurs personnes les attendent déjà. La jeune fille distribue les brassards où le mot Solidarité, en lettres blanches, se détache sur le fond rouge. Des pauvres brassards fabriqués dans une sorte de plastique qu'on s'arrache pourtant comme un bien des plus précieux.

- Nous ne sommes pas assez nombreux, constate la jeune fille en hochant la tête. Qu'est-ce qu'on fait ?

- Oh ! c'est très simple rétorque Kazik, en souriant. Venez avec moi, ordonne-t-il.

Un petit groupe se forme autour de lui et il les entraîne jusqu'au coin.

- Nous avons besoin de volontaires pour le service d'ordre annonce Kazik et plusieurs passants s'arrêtent et se placent aussitôt devant lui. Ceux qui veulent nous aider recevront des brassards qu'ils devront rendre après la cérémonie. Nous ne sommes pas riches et on ne peut pas les donner. On demande des gens capables de rester jusqu'au bout. On ne pourra pas vous libérer avant huit heures du soir.

Ensuite tout se passe très vite, ceux qui ont pris un brassard forment des unités de cinq ou de six personnes, qui suivent les responsables jusqu'à la place de la

Victoire. Un cordon humain se consolide ainsi autour de l'immense espace dominé par les tribunes au-dessus desquelles se détache l'aigle polonais, vieil emblème, blanc sur le fond de crêpe noir. En arrière la foule afflue, par grandes vagues à ce point denses qu'on a l'impression qu'elles pourraient tout balayer sur leur passage.

Kazik demande aux gens du service d'ordre de se tenir par les mains, puis le bruit de pas commence à résonner dans le silence. Le cortège funèbre sort de l'église et avance lentement derrière le cercueil porté par les prêtres en soutane. Les dignitaires du gouvernement marchent en formation serrée derrière les prêtres et les religieuses en cornettes blanches, suivis de la délégation de Solidarité, section Gdansk, puis section Mazowsze ; ensuite viennent les autres délégations syndicales, les banderoles s'étendent au dessus des têtes et soudain voici les pompiers qui, eux, portent des drapeaux, puis juste après, un groupe de miliciens, calmes, recueillis et comme gênés dans leurs uniformes qui attirent quelques réactions ironiques de la part de la foule.

Le cordon vivant du service d'ordre se met à genoux, le cortège funèbre pénètre sur la place de la Victoire et la marée humaine essaie de se refermer derrière lui, mais au même moment Kazik se précipite pour maintenir le passage libre.

Les représentants des services diplomatiques étrangers arrivent justement, visiblement surpris et un peu inquiets de ne voir aucun préposé officiel, mais acceptent de bonne grâce d'être pris en charge par les femmes et les hommes qui dont que leurs brassards sur le bras et les insignes de Solidarité épinglés sur leurs vêtements. Au moment où Lech Walesa arrive, il y a comme un murmure dans la foule et quelqu'un crie : bravo Lech ! mais aussitôt on le fait taire.

Qui a osé prétendre que nous sommes un peuple indiscipliné par nature ? se demande Kazik en s'approchant de l'ambulance qui essaie de se placer dans le passage laissé libre. Deux médecins et quelques infirmiers descendent.

- Comme ça tu ne me reconnais plus ? dit Helena à Kazik.

Dans son sarrau blanc elle paraît plus jeune. Sur son revers elle porte le macaron de Solidarité.

Il fait beau. Le soleil éclaire la place de la Victoire, les mitres des évêques qui entourent le cercueil, les cornettes blanches des religieuses, les visages du Premier

Secrétaire et des ministres, assis les uns à côté des autres, comme celui de Lech Walesa, qu'on a placé dans la même rangée.

- Regarde donc, murmure Kazik à l'oreille d'Helena, regarde de tous tes yeux parce que cela ne t'arrivera qu'une seule fois dans ta vie. Le pouvoir, imposé par notre Grand Frère, est forcé de tolérer la présence de l'homme élu librement, démocratiquement, à l'ombre de l'armée soviétique qui stationne en permanence dans ce pays. C'est drôle, non ? Je n'ai jamais été aussi optimiste qu'en ce moment. Notre Cardinal, doit rire aux éclats dans son cercueil. Je parie qu'aucun de ces messieurs du gouvernement n'osera prononcer un discours officiel ronflant sur les progrès du socialisme et l'importance de notre amitié avec Brejnev. J'en sais quelque chose, moi qui ai toujours été forcé de les subir en silence.

Helena se détourne. Elle a des larmes aux yeux.

- Je m'excuse dit Kazik.

- Oh ! il n'y a pas de quoi. Ce n'est pas ta faute. Tu ne respectes rien et personne. C'est dans ta nature et, comme j'en ai une longue habitude, cela ne m'étonne plus.

- Tu te trompes, comme toujours, rétorque Kazik, avec méchanceté. Je t'annonce une grande nouvelle, Inka va avoir un enfant. Vois-tu Helena, non seulement je l'aime, moi le cynique, mais plus encore, je la respecte. Je sais bien que cela n'est pas fait pour te plaire, mais c'est ainsi. L'amour, mon cher docteur, c'est plus efficace pour transformer un homme que tous vos soins les plus sophistiqués.

Au même moment quelqu'un le bouscule. Deux hommes avec des brassards de Solidarité transportent sur un brancard une femme qui vient de s'évanouir. Helena ouvre la porte de l'ambulance, monte la première et les aide à coucher la femme sur le lit blanc.

Ai-je aimé Kazik ? se demande-t-elle stupidement en commençant à ausculter la femme évanouie. Non, Kazik, mon camarade de classe, puis le jeune avocat qui avait ses entrées partout, ne ressemblait pas à celui qui a épousé Inka. C'est un autre homme et celui-là j'aurais peut-être pu l'aimer...

De l'autre côté de la place de la Victoire, André prend des notes sur son calepin, et demande au photographe qui l'accompagne de faire quelques photos de la

foule. Il est pressé parce qu'il veut passer son émission à la radio avant le journal télévisé.

Deux responsables du service d'ordre l'aident à parvenir à travers la foule jusqu'à l'Hôtel Europejski. Tant pis pour le photographe, pense André, il se débrouillera. C'est un vieux de la vieille et, de toute façon, je ne suis pas certain que mon article paraîtra demain. D'abord il me faut m'occuper de cette émission...

André pénètre dans le hall de l'hôtel, complètement vide, parce que clients et employés sont sortis dehors, et, sans se gêner, s'installe derrière le comptoir de la réception. Il tient le téléphone d'une main et son calepin de l'autre. Il est tendu comme toujours quand il prépare un article, ou une émission importante. À l'autre bout de la ligne c'est la voix du responsable du service.

- Est-ce que vous m'entendez bien ? dit André en s'énervant. Je crois que je peux parler d'ici. Comment ? Mon émission est supprimée ? Juste pour ce soir, dites-vous ? Aucun reportage sur l'enterrement du Cardinal ? Mais c'est insensé ! Les gens sont certainement suspendus à leurs postes. Ceux qui n'ont pas pu se rendre à la cérémonie ont quand même le droit... Comment ? Répétez, parce que je vous entends mal ! Vous avez un commentaire tout prêt qui va passer sur les ondes... Ah ! bon, je regrette... Vous aussi ? Bravo, au moins nous sommes deux. Désolé et à demain.

Dans la rue il y a un journaliste américain qui l'accoste. Il cherche des gens qui parlent anglais pour faire quelques entrevues « sur le vif ».

- Je ne comprends rien, dit-il. Vous prétendez que l'Église est persécutée dans votre pays, eh bien ! je vous jure, mon vieux, que beaucoup de cardinaux de chez nous n'auront jamais des funérailles comme celles-là. Forcément, les divers mouvements profiteraient aussitôt de l'occasion pour réclamer pour les Palestiniens le droit de faire du terrorisme international, ou encore pour les prostituées le droit de se promener nues sur la Cinquième Avenue pour des raisons écologiques. Au fait comment écrivez-vous le nom de votre cardinal ? W-y-s-z-y-n-s-k-i, c'est bien cela ?

À quoi cela servirait-il de lui expliquer, se dit André, de toute façon, personne ne peut comprendre ce qui se passe ici. Il faut l'avoir vécu, pour être dans le coup. Et puis, notre Cardinal avait bien raison quand il disait : « Nous ne sommes pas à plaindre d'avoir été condamnés à l'essentiel », c'est aujourd'hui seulement que je

commence à me rendre compte de ce qu'il voulait expliquer par là. À l'époque, je le croyais trop ascète pour attacher assez d'importance aux difficultés et aux frustrations des simples mortels mais, en cet instant précis, il est évident, même pour moi, qu'il avait raison...

* * *

- Vous allez accepter d'être délégué au Congrès du Parti. C'est votre devoir.

Kazik fume une cigarette après l'autre. Il est épuisé. Cela fait plusieurs semaines qu'il mène ce combat contre le temps.

- Il me faut au moins quarante ouvriers, membres du Parti et délégués élus de Solidarité, lui a annoncé le « patron ». Enfin, maître Skola, j'ai entendu dire que vous êtes pour la démocratisation, pour les élections libres et pour un renouveau. À vous de prouver que cela est possible chez nous.

Kazik est sorti de son bureau abasourdi et presque enthousiaste. Malheureusement Witek, son collègue, n'a pas voulu se montrer optimiste.

- Voyons donc, lui a-t-il déclaré, à la dernière minute ils vont remplacer les honnêtes gens que tu auras convaincu par des marionnettes payées à l'avance pour les services qu'on leur demandera de rendre.

Depuis, l'affaire du Forum de Katowice, cette réunion des obtus et des réactionnaires du Parti, comme l'affirme Witek, orchestrée certainement par Moscou, il est critique, méchant et vociférant.

Madame Machlik revient de la cuisine avec un petit plateau. Elle verse le thé, coupe un morceau de gâteau, chaud encore et lourd comme un pain mal levé et dispose sur la nappe blanche les assiettes en porcelaine, joliment fleuries.

- Écoutez, dit-elle, je vous dois beaucoup. Pas plus tard qu'hier on a encore parlé à l'usine de ces camions providentiels que vous nous avez envoyés.

- Pas moi, rectifie Kazik, Solidarité.

- D'accord, mais quand même à la suite de votre intervention. On a discuté aussi, par la même occasion, de la situation actuelle. Comme disaient les filles, si Solidarité peut nous fournir le lait et même des poulets et nous les vendre à un prix pas plus élevé qu'aux magasins, c'est la preuve que tout n'a pas disparu, qu'on

trouve des bouteilles pour la distribution du lait et bien d'autres choses encore. C'est une preuve aussi qu'ils font exprès pour nous affamer. Le Comité central, le Parti, ceux qui décident, quoi ! nous ont ruinés et maintenant, pour nous tenir tranquilles, ils sont prêts à nous faire crever. C'est cela que je pense. Alors comment voulez-vous que j'aille au Congrès.

- Et puis, moi, qui ne suis pas instruite, je ne comprendrais même pas ce qui se passe et je ne saurais que lever la main quand viendrait le temps de voter. Mon mari est allé souvent, autrefois, aux réunions du Parti. Pour ne rien vous cacher, à une certaine époque, il n'aurait pas été capable d'en manquer une. Même que les enfants se moquaient de lui au point de se montrer irrespectueux. On a eu des scènes de ménage à ce propos ! Toujours est-il que mon fils ne veut pas que j'aille à ce Congrès. Il dit que ce n'est qu'une parodie, de quoi jeter de la poudre aux yeux et que je vais galvauder son nom.

- Vous avez confiance en moi ? insiste Kazik. Je vous donne ma parole d'honneur que tout le monde pourra parler, qu'il y aura beaucoup de journalistes étrangers, ce qui ne s'est jamais vu chez nous depuis trente-six ans et qu'on votera par bulletins secrets. Plus encore, il y aura plus de candidats que de postes à pourvoir et vous avez toutes les chances de vous faire élire.

- Mais je ne veux pas qu'on m'élise, proteste madame Machlik. Comprenez, ce Congrès c'est comme si, au lieu de tisser à l'usine du matériel neuf, on prenait des vieilles hardes et on les rafistolait. Après ce qu'ils ont fait chez nous, après ces années de misère qu'on leur doit, ils dont qu'à partir. Qu'ils fichent donc le camp. Je ne veux pas qu'on les juge. Juste qu'ils partent à Moscou, ou ailleurs, comme ils le voudront. Nous ici on va se débrouiller sans eux. Solidarité a ce qu'il faut pour prendre leur place et recommencer à neuf. On a des conseillers, des gens savants, éduqués et honnêtes, alors qu'est-ce qu'on attend pour les élire ? Seulement qu'on leur donne la possibilité de se présenter. L'Église va les appuyer et, comme notre pape n'est pas mort, comme il paraît qu'il va s'en sortir, le Saint-Père, on a toutes les chances de succès.

- Les bateaux de guerre soviétiques patrouillent le long de notre littoral, dit Kazik. Le saviez-vous ?

- Non !

- Pourtant la B.B.C. en parle tous les jours.

- Ici, c'est de plus en plus brouillé et j'ai du mal à entendre.

- Bon, quand je vous dis quelque chose est-ce que vous me croyez ?

- Plutôt...

- Madame Machlik, pour l'amour de Dieu, cessez de discuter et dites oui. Il n'y a pas de solution miracle. Il faut tout essayer. Je vous promets que vous ne serez pas seule. J'en ai convaincu plusieurs. Vous allez avoir un groupe de gens avec vous qui sont honnêtes et pas stupides. Est-ce que cela vous suffit comme garantie ?

- Il faut faire tomber des têtes, réfléchit à haute voix madame Machlik. Il faut qu'ils partent.

- Vous voyez, vous avez des idées, alors à quoi bon répéter tout le temps que vous n'êtes pas instruite ?

- Vous ne comprenez pas, maître Skola, vous êtes bon pour nous, je vous dois beaucoup, mais vous ne comprenez pas. Quand nous avons nos réunions à l'usine du Comité de Solidarité, je dois parfois prendre la parole. L'autre jour j'ai fait des propositions pour qu'on répartisse le travail autrement. J'ai longtemps réfléchi avant de leur soumettre le nouveau plan. Voyez-vous, les métiers sont disposés de telle manière que les filles doivent courir, et - je vous passe les détails, parce que pour voir ça comme il faut, on doit se trouver à l'usine et mesurer les espaces avec ses pieds en comptant les pas - il y aurait moyen de les déplacer de façon à ce qu'on puisse aller de l'un à l'autre plus facilement, C'est un vieil équipement et autrefois on ne pensait pas à la peine, mais plutôt à la surveillance et au contre-maître qui devait pouvoir tout voir et tout contrôler

« Non, ne m'interrompez pas. Laissez-moi finir. J'ai donc présenté mes conclusions aux filles. Avant j'étais persuadée d'avoir raison mais, quand j'ai commencé à parler, j'ai eu soudain l'impression de leur mentir. Je ne me sentais pas à mon aise. C'est comme si j'étais divisée en deux. Celle qui parlait ce n'était plus moi. Moi, je l'écoutais et je pensais que ce ne sont que des balivernes, parce que l'usine est trop vieille, les méthodes de travail trop vétustes et qu'il faudrait démolir et reconstruire à neuf. Que cela ne sert à rien et que, plus encore, je suis en train de faire le jeu de ceux qui nous affament et nous obligent à vivre comme

des bêtes de somme. Quand j'ai terminé, les filles m'ont applaudie, mais je n'étais pas fière de moi. Pas du tout !

« Ce régime qu'ils nous ont imposé, ceux de Moscou, c'est comme notre usine. Il y a cinquante ans c'était une bonne idée, ça pouvait peut-être aider les travailleurs, mais maintenant ce n'est rien d'autre qu'un atelier sale, comme le nôtre, où il faut trimer du matin au soir sans même voir la lumière du bon Dieu ».

- Elle est excellente votre *babka* *, dit bêtement Kazik pour ne pas lui montrer qu'il est mal à l'aise. Allons, il faut que je parte. Comme ça, je peux compter sur vous.

- Vous avez une de ces façons d'enrégimenter les gens qui est bien à vous. Je cause, je cause et, dans votre tête, tout est réglé à l'avance et c'est bien vous qui avez le dernier mot.

- Pour reprendre votre exemple, constate Kazik, déjà debout près de la porte, avant de démolir et de reconstruire à neuf, il y a la possibilité de refaire les plans et, pour ça, il faut surveiller ceux qu'on aura élus. Tenez, les nouveaux seront peut-être capables de nous expliquer où on vend nos balles de tissus et en échange de quoi. Cela serait déjà quelque chose que de le savoir...

* * *

- C'est invraisemblable, dit Irena, je n'aurais jamais cru que je vivrais assez longtemps pour voir un spectacle pareil.

Ils sont assis devant la télévision, Robert, Irena, Magda, Mietek et le curé Marianski. Sur l'écran il y a d'abord un gros plan du Palais de la Culture, couvert de drapeaux polonais et de ceux des « pays frères ». Le IXe Congrès extraordinaire du POUP ** siège. La caméra pénètre à l'intérieur dans l'immense salle, bondée de délégués, glisse sur la rosace du plafond, puis sur les visages des hommes et des femmes assis sous la lumière des lustres en cristal. C'est impressionnant, mais voilà que des gens se lèvent et parlent.

Gênés, maladroits, visiblement affolés d'être interrogés, pour la première fois de leur vie sans doute, par des journalistes, sans aucune préparation ni étude pré-

* Gâteau qui ressemble à une sorte de pain aux oeufs.

** Parti Ouvrier Unifié de Pologne.

alable des questions qu'ils posent, ils semblent comme perdus. Leurs costumes paraissent étriqués, leurs mouvements artificiels, leur façon de parler, trop lente. Il n'en reste pas moins que c'est passionnant quand même, de voir certains, des têtes d'affiches surtout, dont on ne connaissait que le nom et encore, pas toujours.

- Tenez, constate Robert, celui-là dit des choses qui sont pleines de bon sens. C'est à se demander pourquoi ils ne l'ont nommé à ce poste que très récemment. Je suis agréablement surpris. Je ne croyais pas que nous avions à ce niveau des gens compétents.

- Tous des vendus, constate philosophiquement Magda. Moi, je m'en vais. Il y a du travail à faire et je ne peux pas le laisser pour le lendemain. La terre, ce n'est pas comme ces parlottes, ça n'attend pas.

- L'ouvrière de Lodz qui a critiqué franchement la direction des usines et demandé la destitution de certains directeurs, était très brillante, dit Irena en se levant pour reconduire Magda.

En passant, elle caresse les cheveux de Mietek qui, de toute évidence, dort debout. La journée a été chaude et le garçon semble comme assommé.

- Il faut le coucher, acquiesce Magda, à son âge on a besoin de sommeil.

Elle est drôle Magda, dans son rôle de mère adoptive, et Mietek, assez curieusement, semble content de se faire traiter comme un petit garçon. Là-bas, à l'institution, les heures étaient ponctuées par des cris et des ordres des éducateurs ; avec Magda, il devient quelqu'un d'important dont on prend soin.

Elle ne dit pas : il est temps de dormir, mais « va au lit » et, quand Mietek obéit, elle arrive peu après juste comme ça, pour remonter son édredon, ou au contraire l'enlever, quand il fait trop chaud. Plus tard, Magda y retourne d'ailleurs, tout doucement, pour ne pas le réveiller. Debout, sur le seuil de la porte elle le regarde, fait un signe de croix et s'en va sans faire de bruit. Ce qu'elle ignore, c'est que fort souvent Mietek fait juste semblant de dormir et l'observe par les fentes de ses paupières à peine relevées pour que cela ne paraisse pas. .

Ils marchent sur la route assez vite, parce que Magda, malgré son âge, déteste « traîner », comme elle dit.

- Je voudrais rester avec toi pour toujours, déclare soudain Mietek.

- Ce n'est pas possible, parce que je suis vieille et je vais mourir, tandis que toi tu vas continuer à vivre, rétorque Magda. Et puis tu peux aussi te marier, partir au loin ou je ne sais trop quoi encore.

- Je ne veux pas, s'entête Mietek.

- En grandissant on change, et on a des obligations. Il faudra que tu fasses ton service militaire, comme tout le monde. Et puis, d'ici-là, ta mère peut revenir et tu iras alors vivre avec elle.

- Elle ne m'aime pas.

- Comment peux tu raconter de pareilles balivernes, s'offusque Magda, en s'arrêtant brusquement pour mieux manifester son indignation.

- C'est vrai, s'entête Mietek.

- As-tu essayé au moins de lui écrire ?

- Oui, le curé Marianski m'a même aidé à faire une belle lettre et c'est lui qui s'est chargé de l'expédier.

- Quand ça ?

- La semaine dernière. Je n'ai pas eu le temps d'en parler à la maison parce que je fauchais du côté de la petite prairie.

- La poste est lente, mon garçon. Tu verras, elle te répondra.

Magda baisse la tête et ne desserre plus les dents jusqu'à ce qu'ils arrivent et que son chien se précipite à leur rencontre.

- Va, Finka, va, dit-elle alors en caressant son museau, bon chien, fidèle chien.

Elle au moins est à moi, pense-t-elle. Je l'ai vu naître, je l'ai élevée, je l'ai soignée et elle ne m'a jamais quittée. Mietek, c'est comme un rayon de soleil qui passe. Il m'apporte beaucoup de joies, mais il partira et me laissera derrière lui. Dans quelques années d'ici, se souviendra-t-il seulement de mon existence ?

C'est étrange ; deux êtres humains ont beau parler la même langue, il n'est pas certain, pour autant, qu'ils se comprennent. Mietek interprète le mutisme de Magda comme la meilleure preuve qu'elle voudrait bien être débarrassée de lui tôt ou tard, tandis que Magda se dit que sa mère doit lui manquer énormément et que c'est pour cela sans doute qu'il a l'air aussi triste. Alors, comme elle est persuadée

qu'aucun enfant au monde ne saurait résister à l'attrait de ses confitures de fraises, fameuses dans le voisinage, elle sort un pot et l'ouvre. C'est contre ses principes puisque, selon elle, les confitures ne doivent être mangées qu'en hiver, surtout quand le sucre est rationné, mais pour une fois elle fait une exception.

- Tu avais faim, dit-elle à Mietek en le regardant dévorer un gros morceau de pain noir avec de la confiture qui coule entre ses doigts ?

- Hmm ... répond Mietek, la bouche pleine.

Je n'ai pas grand-chose à lui donner, pense Magda, mais c'est de bon coeur. Le jour où sa mère viendra le chercher elle ne pourra pas me reprocher que son petit a eu de la misère.

À l'autre bout du village, chez Robert et Irena, la discussion est de plus en plus animée. Le curé Marianski ne tient pas en place.

- Je n'en reviens pas, dit-il. Comment osent-ils prétendre encore que Solidarité c'est l'opposition anti-socialiste. C'est vraiment une propagande stupide et humiliante pour nous tous.

- Il faut bien qu'ils disent quelque chose pour faire plaisir à ceux qui commandent ici et qu'on n'a pas vu à l'écran, les Souslov, les Koulikov et les hommes qu'ils paient pour qu'ils fassent la sale besogne. Moi, je suis persuadé qu'entre nous il y aurait moyen de s'entendre, constate Robert. La vraie question qui se pose, le vrai problème, c'est comment éliminer de façon digne et démocratique tous ces messieurs du pouvoir : administrateurs, directeurs et petits « empereurs » locaux.

« Certes, on peut organiser des commissions, les faire emprisonner et les juger. Comme ils ont beaucoup de choses à se reprocher, bien plus probablement que ce Szczepanski qui risque de jouer le rôle de bouc émissaire, il suffit d'avoir des juges honnêtes et des procès publics, ce qui ne coûte pas cher et peut, théoriquement, rapporter beaucoup. Je doute fort cependant que la population accepte de considérer une pareille purge comme un renouveau. On a trop usé et abusé des procédés de ce genre. »

- Pourquoi ne pas les renvoyer simplement chez eux, dit Irena, avec leurs avantages et leurs salaires. Une sorte de retraite anticipée, comme on l'a fait pour

Gomulka qui vit toujours dans son appartement, quelque part du côté de Saska Kupa.

- Voyons chérie, les avantages, ils les retirent de l'exercice de leurs fonctions. Le jour où ils les perdent c'est fini. Plus d'appartements, plus de droit de s'approvisionner dans des magasins spécialement prévus pour eux, plus de possibilités d'être soignés dans des hôpitaux spéciaux qui, comparativement aux autres, ressemblent à des cliniques privées. Ce sont là les problèmes de consommation sélective. Les salaires ont moins d'importance que les avantages. Gomulka a toujours été puritain et puis il est seul, tandis que ceux dont tu parles sont légion. Ils vont grenouiller, se battre pour revenir aux affaires, solliciter, au besoin, l'aide de nos amis de l'Est et l'ensemble de l'opération, qui va coûter beaucoup trop cher pour qu'on puisse se la payer, se soldera par un échec.

- Vous savez, dit lentement le curé Marianski, je commence seulement à comprendre certaines révolutions. On a beau lire, étudier l'histoire, s'informer, il y a de ces détails dont on ne traite pas dans les ouvrages les plus savants. On les oublie ou on les escamote. Et, comme les révolutions donnent généralement lieu à des affrontements sanglants, on compte les morts et on ne se demande pas ce qu'il advient des survivants, exception faite de quelques individus.

La retraite, pense Robert. La solitude et le sentiment d'inutilité. C'est exactement ce qui m'arrive à moi, qui pourtant n'ai jamais été au pouvoir. Ce n'est pas Kazik qui me l'a annoncé ; avec lui j'aurais pu discuter, essayer d'en savoir plus, mais ce jeune homme, un parfait inconnu. Robert se souvient très bien de la scène. Le jeune homme est arrivé à l'improviste et lui a demandé de rendre les articles déjà prêts.

- Vous comprenez, lui a-t-il dit, nos publications doivent sortir désormais de façon à ce qu'il soit évident que ce sont les ouvriers qui s'en occupent. Nous, de Solidarité, nous subissons des attaques constantes à cause de nos liens avec vous du K.O.R. On a décidé de prendre nos distances. Ah ! ce n'est pas qu'on veuille cesser de vous défendre, surtout ceux qui sont en prison, mais il n'est pas bon non plus qu'on leur fournisse des prétextes. Déjà ils affirment que nous sommes manipulés par des « dissidents extrémistes », comme ils vous appellent. Vous comprenez ? Notre cause, à nous tous, est beaucoup trop importante pour qu'on prenne des risques qu'on peut éviter. Vous ne m'en voulez pas, j'espère ?

Non Robert ne se reconnaît pas le droit de formuler le moindre reproche. Pendant des années il a sacrifié sa tranquillité, le peu de confort qu'il avait et jusqu'à la sécurité de sa famille, mais n'est-ce pas cela qui donnait un sens à sa vie ? Robert n'a pas voulu, non plus, accabler le jeune homme en lui disant tout de go que Solidarité n'aurait jamais pu exister sans ces années de travail et d'abnégation des gens du K.O.R.

Le jeune homme a donc bu son thé et il est parti, tandis que Robert est resté longtemps devant sa fenêtre à se poser une seule et stupide question : Qu'est-ce que je vais devenir maintenant ? Ce jour-là, Irena était à Varsovie et elle est revenue très tard. Robert avait fait semblant de dormir pour qu'elle ne puisse pas voir qu'il avait pleuré. Cela lui arrivait pour la deuxième fois de toute son existence, et il était plus profondément secoué qu'il ne l'aurait cru. Le lendemain il a dû garder le lit. Il ne pouvait pas se lever. Il avait de la fièvre et une drôle de douleur du côté gauche...

- Je crois que nous sommes en train de franchir l'extrême limite du possible, dans notre recherche constante des nouvelles techniques révolutionnaires. La démocratisation d'une démocratie populaire, cela ne s'est jamais produit auparavant, nulle part dans le monde ! Sous l'aile protectrice de notre voisin de l'Est, patrie du socialisme, comme on dit dans leur langue de bois, nous lançons un nouveau slogan : ouvriers de tous les pays de l'Europe de l'Est, unissez-vous...

Le curé Marianski soupire.

- L'ennui, ajoute-t-il, c'est qu'ils sont trop bien muselés pour agir ou, plus simplement, réagir..

- Ceux qui attendaient mer et monde de ce Congrès, dit Irena, vont être déçus. Les changements de quelques têtes d'affiches ne régleront pas les difficultés d'approvisionnement. Il paraît qu'à Varsovie les magasins sont complètement vides et même chez nous, à Celestynow, il n'y a plus rien à l'épicerie. Je voulais acheter du vinaigre pour faire des conserves, mais il est devenu introuvable. Oh ! attendez, je viens justement de recevoir une lettre de Paris, je vais vous en lire un extrait, monsieur le curé, cela en vaut la peine.

Irena disparaît dans la chambre à côté et revient presque aussitôt. Dans ses mouvements, dans sa façon de sourire, il y a une merveilleuse et indestructible jeunesse. Un charme aussi qui, aux yeux de Robert, la rend proche de cette jeune

filles qu'il a épousées, autrefois, à une époque qui leur paraît à tous les deux quasi préhistorique.

- Les Polonais qui vivent à l'étranger, répète comme un écho Tadeusz Marianski... Pendant des années on les a considérés comme des traîtres à la nation et voilà que maintenant on leur manifeste jusqu'à de la reconnaissance. Et ce n'est que justice. Ils ne demandent pas mieux que de défendre notre cause. Plusieurs font vivre leur famille ici et sont prêts à se priver pour y parvenir. D'autres sacrifient leur temps et leur argent pour faire de l'action sociale dans leur milieu. Cela fait des décennies que cela dure...

- Donc, Ula a écrit, dit Irena, et elle commence à lire.

« Karol continue des démarches plutôt infructueuses pour obtenir une bourse. Il veut aller étudier au conservatoire. Marek, par contre, a rencontré un éditeur qui semble intéressé par son manuscrit. Après les multiples refus que nous avons essuyés, lui et moi, cela tient du miracle !

« Tous les trois nous travaillons beaucoup. Il y a en ce moment plusieurs organisations françaises qui font ce qu'elles peuvent pour ramasser des fonds. Les expéditions de colis avec des vivres et des médicaments demandent un travail énorme. Peu importe ! Pourvu qu'ils arrivent à destination ! En ce moment, il y a ici un immense courant de sympathie pour Solidarité. J'ai été invitée à donner des conférences pour les syndicalistes. À Roubaix, près de Lille, les ouvriers se sont cotisés pour payer l'achat de plusieurs machines à écrire. Nous cherchons actuellement le moyen de les faire parvenir à Solidarité à Varsovie.

« Je pense constamment à vous tous et je vous remercie encore pour votre chaleureuse hospitalité. Jamais et nulle part je n'aurais été reçue de cette façon. J'avais l'impression de trouver une famille. Une vraie !

« En ce qui a trait aux mauvaises nouvelles, car il y en a toujours, dites à Kazik que nous avons rendez-vous avec un Américain d'origine polonaise parce que, jusqu'à présent, à Paris, personne n'a voulu publier »

- Publier quoi ? s'étonne Irena en interrompant sa lecture.

- Ne pose pas de questions, intervient Robert. Quand Kazik passera, ou téléphonera, il suffira de lui répéter textuellement ce passage. Ils ont dû s'entendre d'avance sur la publication d'un texte quelconque.

Tadeusz Marianski se lève. Il a envie de se retrouver seul et de réfléchir.

- J'entreprends la fabrication d'une série de meubles modernes, lui confie Robert en l'accompagnant jusqu'à la route. Maintenant que je suis à nouveau libre de mon temps, je tiens à en profiter de mon mieux. Cela fait des années que cela ne m'est pas arrivé.

- Bonne idée, l'encourage le curé Marianski, tout en évitant de le regarder.

Quelle dérision, pense-t-il. Ils n'ont pas encore réussi, nos gars de Solidarité, et déjà ils sont en train d'éliminer ceux qui les ont aidés à venir au monde. Cela s'appelle de la sagesse politique mais, pour les gens comme Robert, pour ceux du K.O.R. qui, pendant des années, ont été pourchassés par la police secrète, par la milice et par les autorités diverses, c'est profondément injuste. Nous vivons à l'époque des mouvements des masses et les individus, les intellectuels qui sont à l'origine de ces mouvements, sont des condamnés en sursis. Par le fait même qu'ils sont des individualistes, on les considère tôt ou tard comme des élites dont on se méfie autant du côté des militants que du pouvoir qu'ils attaquent. Autrefois, on les plaçait sur un piédestal, maintenant on les jette aux orties sans se demander s'il ne serait pas plus sage de continuer à les consulter. C'est comme si on voulait tout niveler. Déjà on s'attaque même à Walesa et on prétend que la popularité lui monte à la tête ; pourtant, aussi longtemps que la planète Terre continuera de tourner, l'homme aura besoin de symboles et des leaders, bons ou mauvais.

Sur la route la nuit tombe lentement, la brume se lève et les arbres ont un aspect mystérieux. Derrière les palissades qui protègent les entrées des maisons, on a déjà détaché les chiens et ils commencent à aboyer comme s'ils se communiquaient ainsi, de l'un à l'autre, des messages qu'aucun humain n'est en mesure de décoder.

Restée seule, Irena abandonne la lettre et se met au piano. La paix s'empare d'elle, dès qu'elle commence à faire courir ses doigts sur les touches. La réalité perd ainsi de son importance et, en dehors de la musique qui remplit la pièce, rien et personne ne compte plus. Pourtant, cela n'est pas facile de jouer parce que, depuis qu'elle travaille sur la terre, ses jointures enflent et elle a du mal à exécuter certains passages.

C'est stupide, se dit Irena, j'ai longtemps rêvé de devenir une grande soliste et c'est maintenant seulement, juste au moment où je risque de perdre la faculté de

me servir de mes mains à ma guise, que je commence à apprécier pleinement le plaisir de pouvoir jouer. Comment se fait-il que je n'aie pas su comprendre plus tôt que, ce qui importe le plus, c'est peut-être la capacité de désirer intensément quelque chose sans jamais parvenir au but, mais avec assez de passion pour se moquer du quotidien. Il faut que j'en parle à Robert.

Dehors, dans le jardin, des milliers de lucioles brillent comme autant de petites lumières merveilleusement inutiles. Pendant un long moment, Robert, qui rentre à la maison, les regarde en écoutant jouer sa femme. Je l'aime, pense-t-il, et je suis un âne de ne pas le lui répéter plus souvent au lieu de m'apitoyer sur mon propre sort.

La charge des sangliers. ROMAN.

Chapitre 9

Il était beau, cet automne-là

[Retour à la table des matières](#)

- Tu crois qu'il bouge ?

- Mais oui, voyons, je l'entends bouger.

Kazik, se couche sur le lit à côté d'Inka.

- Comment allons-nous l'appeler ? demande-t-il. Fille ou garçon, peu m'importe, un nom je vous prie, princesse.

- Bon, si c'est un garçon, j'ai pensé à Robert, comme papa, Lech, comme Walesa, et Stefan, comme le cardinal Wyszynski.

- Pas mal, constate Kazik, en s'étirant paresseusement.

- Pour une fille, Irena, Helena et Anna, comme Anna Walen-tynowicz, j'ai beaucoup d'estime pour cette femme des chantiers de Gdansk.

- De ces temps-ci elle ne s'entend pas très bien avec Walesa. Tu sais, je trouve cela dangereux de mêler notre vie privée avec l'histoire qui commence seulement à s'écrire.

- Écoute Kazik, proteste Inka, on comprend que tu sois fou de joie d'être enfin libéré de tes obligations professionnelles, mais ce n'est pas une raison pour contester à notre enfant le droit de faire partie d'une époque.

- Je te demande pardon, notre fils se moquera bien de ce qui se passe en ce moment. Quand il aura l'âge de comprendre, le monde aura changé et nos réalités aussi. Il vaudrait mieux lui donner le prénom de mon père. Le vieux sera fier comme personne et au moins il s'en occupera s'il nous arrive un malheur. Depuis que tu lui as annoncé la bonne nouvelle dans ta lettre, il a déjà télégraphié trois fois pour me recommander de m'occuper de toi et de rien d'autre. On voit bien qu'il vit dans un pays capitaliste où on peut s'offrir le luxe d'être égoïste. Allons, il est temps de se lever. Ce qui est sûr c'est que notre fils pourra se vanter d'être un enfant de l'amour. Parents et grands-parents l'attendent, en plus, avec impatience.

- Helena a téléphoné tous les jours, pendant ton absence, et Irena une fois par semaine. Elle est plus raisonnable et elle a moins d'argent. Je trouve odieuse ta façon de ne penser qu'à un fils, ajoute Inka en commençant à s'habiller. Rien que pour te prouver que tu as tort, je vais avoir une fille.

- Pourvu qu'elle te ressemble, c'est tout ce que je demande.

Kazik cherche des lames de rasoir La salle de bains est jolie, avec ses petits rideaux verts, mais la baignoire coule et il essaie en vain de la remplacer. Une fois de plus il se promet d'aller à Przemysl et de discuter avec le gérant de l'hôtel des possibilités de démonter et de transporter chez lui une des nombreuses baignoires destinées en principe aux clients, mais il sait qu'il ne le fera pas. Il n'a pas envie de quitter cette maison, cette ferme, cette terre, et puis Inka supporte mal les voyages en auto. L'odeur de l'essence provoque chez elle des nausées. Helena prétend que cela passera, alors autant attendre.

- Veux-tu voir un homme heureux ? demande Kazik en revenant dans la chambre, alors regarde-moi, parce que tu n'auras pas souvent l'occasion de rencontrer un spécimen aussi rare.

Elle se serre dans ses bras et doucement, délicatement il lui caresse les cheveux.

- Tu sais, murmure-t-il, j'ai peur que cela ne dure pas. C'est trop beau, le bonheur, pour que cela puisse se prolonger au-delà de quelques moments privilégiés.

- Alors, autant en profiter, et ne pas réfléchir.

- Tu as certainement raison, mais moi, vois-tu, j'ai peur pour la première fois de ma vie. Maintenant, j'ai vraiment quelque chose à perdre, tandis qu'avant j'étais seul et je pouvais me moquer de tout. Jamais encore je n'ai été aussi vulnérable. Inka, jure-moi que tu ne me quitteras pas, quoi qu'il advienne !

En guise de réponse elle lui tend ses lèvres, mais au même moment la sonnerie du téléphone retentit dans la pièce. C'est le curé Marianski qui appelle de Celestynow. Il n'a pas l'habitude de téléphoner ainsi à l'autre bout du pays et il force sa voix comme s'il craignait qu'on ne l'entende pas.

Il y a eu une révolte à la prison. La milice a chargé. La mère de Mietek a été tuée d'une balle. Le directeur vient de l'aviser qu'elle a été enterrée sans préciser où et comment. Tout simplement il a dit qu'il lui retourne la lettre de Mietek qu'il avait envoyée en son nom en donnant l'adresse du presbytère, de façon que Magda ne soit pas inquiétée le cas échéant. On ne sait jamais ce qui peut arriver quand on écrit à la prison. Bref, la lettre est revenue et avec elle une note sur papier officiel, une sorte de certificat de décès et aussi une petite chaînette avec une croix.

- Avant de l'annoncer à Mietek, je tenais à t'en parler.

Kazik a envie de répondre que Magda sera sans doute heureuse de savoir que le garçon n'a plus personne au monde en dehors d'elle, mais il se retient. Tadeusz Marianski n'est pas homme à tolérer des remarques aussi cyniques et Kazik ne tient pas à se montrer brutal.

- Pauvre femme, dit-il, faites de votre mieux, mon père, et moi, de mon côté, je vais essayer d'avoir plus de détails. Je vous passe Inka. Elle voudrait vous dire quelques mots.

Kazik prend une cigarette et l'allume. En cette matinée ensoleillée, la mort, il y a un instant à peine, lui semblait inexistante. À force d'être heureux il l'avait oubliée, comme il a oublié les prisons, la milice, la contrainte...

Kazik descend l'escalier passe à côté de la cuisine et sort. Si seulement Inka voulait accepter de partir n'importe où, quitter ce pays, recommencer à neuf... Mais Inka refuse d'en parler, alors à quoi cela sert-il de répéter indéfiniment la même rengaine ? Soudain, il lui en veut, alors pour ne plus y penser il se met au travail, le mari d'Ania sur ses talons. Au cours de la matinée il s'épuise à s'occuper

des bêtes, à scier des arbres morts dans la forêt et à réparer le tracteur qui marche mal.

Vers l'heure de midi, Inka lui apporte du lait caillé et un morceau de pain, cuit à la maison, avec une tranche de fromage blanc, mais il n'échange avec elle que quelques paroles, déclare qu'il est pressé et la traite avec brusquerie. C'est seulement à la nuit tombée, qu'il revient à la maison, fourbu, et, presque aussi-tôt, il s'enferme dans son petit bureau pour faire ses comptes.

Silencieuse et compréhensive, Inka s'installe dans un coin avec son tricot.

- Qu'est-ce que tu as ? demande-t-elle au moment où il commence à ranger les papiers dans le tiroir.

- Rien, répond Kazik, ne fais pas attention, cela va passer.

Mais le lendemain et les jours suivants son anxiété ne fait que croître. Il a beau se raisonner, ça ne passe pas et il ne parvient plus à retrouver cette joie totale, absolue, qu'il avait apprise à vivre avec Inka.

À la radio les nouvelles sont mauvaises. Le speaker de la B.B.C. ne cesse de répéter de sa voix uniforme que des marches de la faim ont lieu dans plusieurs villes, que les mouvements de contestation deviennent incontrôlables et que Walesa voyage constamment d'un bout du pays à l'autre. Kazik ne tient plus en place et le calme placide d'Inka l'énerve. On dirait que le fait d'être enceinte la rend imperméable à ce qui est extérieur à son univers immédiat.

Tantôt Kazik téléphone à Robert et tantôt à André sachant bien, pourtant, qu'ils ne peuvent pas lui dire grand-chose dans une conversation interurbaine généralement surveillée. Inka ne sait plus que faire pour lui rendre sa bonne humeur habituelle. Kazik, fait de l'insomnie et passe ses nuits à marcher comme un animal en cage, pendant qu'elle dort profondément, ce qui ne fait que l'énerver.

Un dimanche, pendant qu'ils se promènent dans le sous-bois, Inka s'approche de son mari et lui demande doucement :

- Qu'est-ce que tu as ?

Bourru, la tête penchée en avant, il ne répond pas mais, au retour, il sort la bouteille de vodka et se met à boire un verre après l'autre. Étonnée, d'abord, puis affolée, Inka saisit la bouteille et la range.

- Kazik, supplie-t-elle, dis-moi ce qui se passe ?

- Pour la dernière fois, je te demande, crie Kazik, d'accepter de partir. C'est notre seule chance d'éviter à notre enfant un sort semblable à celui de Mietek. Et crois-moi, il faut beaucoup de chance pour trouver une femme aussi brave que Magda. Maintenant encore je peux me débrouiller pour obtenir des passeports et des visas, mais bientôt il sera trop tard. On vient de geler les comptes bancaires. Sais-tu ce que cela signifie ? Des milliers de braves gens qui ont économisé comme des imbéciles n'ont plus rien ! On va leur donner goutte à goutte des montants dérisoires, mais quand ils voudront demander un visa pour la France, ou pour un autre pays, ils n'auront pas les sommes suffisantes pour les obtenir. Aux dernières nouvelles, pour entrer en France, il faut prouver qu'on dispose de je ne sais plus combien de francs, ou de dollars, par jour. Nous, nous pouvons encore vendre la maison, la ferme, les bêtes et partir. Inka, mon amour, est-ce que tu ne sens pas que de ta décision dépend l'avenir de ce bébé que tu portes ?

- Nous ne sommes pas seuls, dit lentement Inka, tandis que ses traits se durcissent. Il y a Irena, Robert, Helena, André, le curé Marianski, Magda... On ne peut quand même pas fuir, tandis que pour eux c'est impossible. Cela serait lâche.

- Tu es complètement folle, tu me parles de gens adultes, ou même vieux. Ils ne toucheront pas à Maria Solin, c'est possible, mais moi je risque gros. Je connais leurs méthodes, crois-moi, mieux que tu ne l'imagines. Et puis il ne s'agit ni de toi, ni de moi, mais d'un petit qui va venir au monde. Tu es en train de le condamner. C'est inhumain !

- Calme-toi, je t'en prie. C'est d'accord. Si tu veux partir, nous partirons.

- Oh ! mon amour, comme je suis heureux !

Kazik prend Inka dans ses bras, la berce, l'embrasse et elle se serre contre lui pour mieux cacher son chagrin.

- Tu ne veux pas en parler au curé Marianski ? demande-t-elle d'une toute petite voix, au moment où ils se couchent, mais il fait semblant de dormir pour ne pas avoir à lui répondre.

Le curé Marianski, pense-t-il, va me parier de mon devoir et elle le sait fort bien. Forcément, pour lui c'est simple ; Dieu protège la Pologne et son Église

éternelle. Juste six millions de morts lors de la dernière guerre ! Non ! mon fils à moi ne vivra pas ici. Lui, il va s'échapper !

Le lendemain matin, très tôt, Kazik quitte la maison en évitant de faire du bruit. Quand Inka se réveille, elle voit sur le miroir de la coiffeuse deux mots, écrits avec son rouge à lèvres : « Je t'aime. » Pendant la journée elle espère que Kazik téléphonera, mais le soir, ne tenant plus en place, c'est elle qui appelle Helena. Au bout du fil il y a la voix d'André. Non, il n'a pas vu Kazik. Tout va bien à Varsovie. Helena est allée à une réunion. Oui, les boucheries sont vides et ils comptent sur eux pour avoir de la viande. Non, André ne peut pas venir à Rybotycze parce qu'il doit aller à Lodz, faire un reportage. Dans deux semaines, peut-être, mais ce n'est pas sûr. Il téléphonera avant, pour s'annoncer. André termine la conversation en recommandant à Inka, dans un grand éclat de rire, de prendre soin de l'héritier du clan.

Une autre journée passe et puis, tard dans la nuit, Inka entend le bruit de la voiture. C'est bien Kazik qui arrive. Il est fatigué et il a un air buté.

- Tu as gagné, dit-il. Nous ne partirons pas. Ils viennent de me refuser ma demande de passeports. Le personnel a changé. Le responsable que je connaissais n'est plus là. Je n'ai même pas pu remplir le formulaire. J'ai juste commencé à discuter, quand le bonhomme est allé fouiller dans un casier. Nos noms sont sur une liste spéciale. Pour nous c'est fini !

- Tu ne te rends pas compte de ce qui se passe. Comme les comptes bancaires sont gelés, des gens partent en Autriche, puisque c'est le seul pays occidental où on peut entrer sans visa. Des familles entières attendent nuit et jour pour acheter un billet de train sur « Chopin » qui va à Vienne. On peut aussi en obtenir au marché noir, mais les prix sont exorbitants.

« Le dollar atteint des montants astronomiques. C'est jusqu'à mille zlotys que les gens payent pour en acheter. À Varsovie, dans certains milieux, c'est la panique. Witek, mon copain du ministère, est absent. Je crois bien qu'il a pris sa femme et ses enfants et qu'ils sont en vacances en Suède. Il a de la famille là-bas. Il n'y a personne chez lui et les voisins refusent de donner le moindre renseignement. Ils prétendent qu'ils ne savent rien, mais je suis sûr que c'est faux. »

Kazik hoche la tête. Il paraît résigné.

- Viens, on va se coucher. Je suis fourbu. Je n'ai pas dormi depuis que je t'ai quittée.

- Mais pourquoi Kazik, pourquoi ?

- Parce qu'il me fallait ramasser le plus de renseignements possible et que j'ai fait le tour de certains endroits. Je peux te dire qu'à l'Hôtel Forum il y a plus d'Arabes que jamais et qu'on chuchote que ce sont des Palestiniens. Remarque, c'est possible. Un homme vient d'être assassiné dans sa chambre. Un attentat, semble-t-il. On dit qu'il s'agit d'un juif polonais qui travaillait pour les services d'information israéliens et qui a trouvé et dénoncé plusieurs tueurs de la Gestapo, immigrés, sous des faux noms, en Amérique latine. À l'Hôtel Europejski il n'y a pas un chat, même les kociaki, ont disparu, faute de clientèle.

« Ils ont tué l'homme de l'Hôtel Forum de deux balles, ajoute pensivement Kazik, juste au moment où il sortait et, bien entendu, on n'a pas trouvé les assassins. Pauvre gars, il a voulu peut-être sauver quelqu'un de sa famille et l'emmener avec lui en Occident ... »

Kazik enlève ses vêtements et se couche.

- Tiens, dit-il en fixant le plafond, il n'y a plus de queues devant les épiceries et plusieurs sont fermées. Les vendeuses placent sur les portes des affiches « Rien à vendre aujourd'hui » et font l'école buissonnière. Sur d'autres, des inconnus collent des macarons de Solidarité pour indiquer aux gens que c'est la faute des ouvriers, et que la Nomenklatura n'y est pour rien.

« L'essence est introuvable. J'ai réussi à remplir le réservoir au garage du ministère. Le chef mécanicien n'est plus là et ils ont changé tout le personnel. J'ai rencontré à cette occasion un certain bonhomme, un gars on ne peut plus douteux du bureau du procureur. Il était très souriant et n'a pas manqué de me chuchoter en passant que bientôt tout va rentrer dans l'ordre. Il était accompagné d'une très jolie fille et ils sont montés dans la limousine de service. C'était une beauté à voir ! Je t'avoue que j'ai eu froid dans le dos. Si ce salaud-là dit que tout va bien c'est que j'ai raison, moi, de prétendre que tout ira mal. Enfin, tu peux être contente, tu as gagné. On reste et on attend, comme deux gentils moutons du bon Dieu. »

- Je n'ai pas effacé l'inscription sur le miroir, murmure Inka. Moi aussi je t'aime. Nous sommes ensemble, c'est l'essentiel. Il y a une providence pour les fous.

Doucement, elle se glisse dans ses bras et se met à l'embrasser. Kazik éteint la lumière.

Cette nuit-là ils font l'amour comme s'ils ne devaient plus jamais se retrouver.



Elles marchent en rangs serrés. Il pleut un peu et les rues vides sont désespérément calmes.

Petite, boulotte, ses cheveux gris soigneusement tirés en arrière, coiffés en chignon, madame Machlik marche en avant avec quatre ouvrières de son usine qui portent des pancartes. Comme elles n'ont pu trouver rien d'autre que quelques feuilles d'un mauvais carton, ni blanc, ni gris, elles ont été obligées d'inscrire sur ce fond-là leurs revendications. Il n'y avait pas non plus de pinceaux fins, alors elles se sont limitées à tracer, avec un bout de bois trempé dans la peinture noire, deux mots : pain et liberté !

C'est madame Machlik qui a convoqué la réunion à l'usine, où il a été décidé, après une discussion longue et orageuse, d'organiser la « marche de la faim », comme l'ont fait les ouvriers de Kutno, ville voisine.

Des gens de Solidarité, des hommes, sont venus les supplier de ne pas sortir. Ils proposaient l'occupation de l'usine, mais madame Machlik n'a rien voulu entendre. Les filles penchaient tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, et finalement elle a gagné.

À quoi cela sert-il de s'enfermer avec ces horribles métiers à tisser, dans la saleté et dans la crasse, quand eux, ceux du pouvoir, voyagent de Moscou en Crimée, puis décident de se moquer des braves gens en augmentant les prix et en diminuant les rations de viande ? Forcément, ils sont sûrs de tenir le pays en main, avec les armées soviétiques qui recommencent des manoeuvres en Silésie et Dieu sait où encore. De toute façon le Grand Frère est partout et les Petits Frères sont prêts à lui obéir. Voilà ce que madame Machlik leur a dit.

Ensuite, ce sont les gars de Solidarité de Gdansk qui ont parlé. Ils ont bien parlé d'ailleurs. Avec des exemples à l'appui ils ont essayé de démontrer que la milice peut attaquer les femmes qui défilent, mais que c'est plus compliqué de les chasser de leur usine.

- Ce ne sont pas les chantiers navals ici, avait objecté madame Machlik. On ne sent pas la proximité de la mer et le souffle du vent. Nous, on crève de chaleur, alors autant respirer l'air du dehors. Prenez les pancartes, les filles, et suivez-moi. Cela va compter pour le vote, puisque celles qui sont contre n'ont qu'à rester. A la grâce de Dieu !

C'est comme ça que les choses se sont passées et il ne pouvait pas en être autrement. Madame Machlik en est profondément persuadée, puisqu'elle n'a pas eu la moindre hésitation. Elle, qui, il n'y a pas longtemps encore, craignait de ne pas savoir expliquer aux plus jeunes ce qu'il convient de faire, se sent maintenant sûre et tranquille.

D'où me vient cette certitude ? se demande madame Machlik en marchant de plus en plus vite.

Derrière elle, il y a une telle foule de femmes qu'elle renonce à les compter. C'est bien simple, toutes les ouvrières de l'usine sont là et elles ont des bonnes jambes les filles. Forcément, quand on passe des années à être responsable de dix métiers à la fois, quand on court de l'un à l'autre sans arrêt, on se développe des muscles.

Pourquoi suis-je si sûre de moi ? se demande une fois de plus madame Machlik.

Et soudain c'est comme un coup de poing dans le front, tout lui revient, les conversations de ses parents, puis ce livre qu'elle avait lu quand elle était déjà mariée : *Ziemia obiecana* *, de Zeromski, dont Wajda a fait un film. Madame Machlik a été voir le film avec les enfants. Elle l'avait trouvé beau, mais il ne correspondait pas à ce que ses parents lui racontaient autrefois.

Voyons, qu'est-ce que disait donc sa mère ? Ah, oui ! qu'elles étaient sorties dans la rue, parce que les propriétaires, les riches ne voulaient pas augmenter les salaires. Cela se passait à l'époque de la grande crise, dix ans après que le maréchal Pilsudski, avec ses légionnaires, eut repoussé l'attaque des Soviétiques, aux portes de Varsovie. Dix ans après que le pays eut obtenu enfin son indépendance !

Les femmes n'étaient pas seules, puisque les hommes étaient venus les aider. Pendant qu'ils marchaient comme ça, ensemble, un patron, fils d'une de ces famil-

* « La terre de la grande promesse », roman de Stefan Zeromski.

les d'industriels allemands, établies à Lodz, parce qu'il y en avait plusieurs à l'époque, était sorti sur le balcon pour parler aux ouvriers. Les gars avaient grimpé là-haut et l'avaient battu à mort avant qu'il ne puisse terminer son discours.

Ils avaient beaucoup bu avant, paraît-il, et c'est ce qui leur avait donné une pareille audace. Il y avait eu des arrestations et des procès.

Madame Machlik se souvient très bien que, par la suite, plusieurs ouvriers avaient émigré en Amérique parce qu'il n'y avait plus de travail. Elle était enfant alors et il y avait quelques camarades dans sa classe, à l'école, qui étaient parties comme ça avec leurs parents.

Puis, une année après, son père a été arrêté pour propagande communiste, et quand, en 1939, il était revenu à la maison, c'était déjà la guerre et l'occupation allemande. Madame Machlik travaillait alors à l'usine, comme sa mère avant elle et comme son père. Quatre ans plus tard quand les Allemands sont partis, quand il y a eu le référendum, sa mère jubilait.

- On va reconstruire l'usine à neuf, disait-elle. Il fera chaud en hiver dans les ateliers et on aura une aération en été. Cela cessera d'être sale comme cela a toujours été et on ne se battra plus contre les rats dans les toilettes. Tu verras, ma petite, ce qu'on va faire avec l'aide du Parti.

Madame Machlik marche de plus en plus vite. Quand cet homme est sorti sur le balcon, ils ont eu une cible, pense-t-elle. Ils ont pu au moins l'empêcher de se moquer de leur sueur, mais nous, nous n'avons pas de cible... Rien, juste la certitude que nous devons marcher et que la milice, là-bas, dans ce gros véhicule noir sans fenêtres, peut se mettre à tirer n'importe quand au nom de la démocratie populaire et du pouvoir du prolétariat. Ou je deviens, folle, ou je perds la tête, mais il est certain que je n'ai pas tous mes esprits pour faire des comparaisons pareilles. Qu'est-ce que je vais dire à ma vieille mère quand je la verrai ?

Une bouffée de musique les frappe au visage. La discothèque devant laquelle elles passent est bondée. On le voit bien à travers la porte ouverte. À l'intérieur il y a un drôle d'éclairage, bien qu'on soit en plein jour et des couples se trémoussent comme si rien ne se passait dans la rue.

Ils sont soûls, ou quoi ? se demande madame Machlik. Tiens, qu'est-ce qu'ils font ces gars-là, devant nous qui marchent à reculons avec leurs appareils photo ?

- Des journalistes étrangers, dit une fille à côté de madame Machlik.

Pourvu qu'ils n'aillent pas dans cette horrible discothèque, pense-t-elle. C'est une vraie honte que des jeunes, des jeunes de chez nous, osent danser aujourd'hui. Ma mère racontait que, pendant que les ouvriers se faisaient matraquer par la police à cheval à l'hôtel particulier, où se trouve maintenant le Conservatoire, un industriel riche donnait une réception. De la rue on voyait ses invités manger. Et maintenant, ce sont des jeunes, comme son propre fils, dont les parents triment comme elle et son mari dans des filatures, qui s'amuse en prétendant qu'il n'y a rien de mieux à faire !

Au coin de la rue un détachement de la milice se tient le long du mur, les carabines automatiques pointées du côté des manifestants. Ils ne sont plus à cheval, comme ceux d'autrefois, se dit madame Machlik, mais ils ne valent pas mieux.

Autour d'elle, les filles agitent les pancartes, ironique salut aux miliciens. Là-haut, dans la fenêtre d'une des anciennes maisons ouvrières en briques rouges, noircies par le temps, quelqu'un a placé un bouquet de fleurs.

Dieu ! que je suis fatiguée, pense madame Machlik en sentant ses jambes devenir de plus en plus molles. Cela ne peut pas continuer ainsi, le Pape, le Cardinal vont sûrement pouvoir faire quelque chose et les gens d'ailleurs, ceux de l'Occident, vont nous venir en aide. Si seulement les Soviétiques nous laissent faire, avec Solidarité le Parti va changer. Voyons donc, le pays est riche, il peut nourrir tout le monde, à condition qu'on sache s'y prendre !

Ainsi revigorée, madame Machlik fait encore quelques pas, puis soudain, ses genoux plient et elle tombe. Des femmes se précipitent, la portent sur le côté, la couchent sur le trottoir et pendant que les autres continuent de marcher en ordre, une rangée après l'autre, comme elles ont appris dans les mouvements de jeunes communistes, madame Machlik parle de sa mère, d'un balcon et de la police à cheval.

- Elle divague, dit l'ouvrière qui prend son pouls. C'est la chaleur. Ne vous en faites pas. Allez me chercher de l'eau froide. Ce n'est qu'un malaise passager.

* * *

- Il faut faire quelque chose, il faut organiser des manifestations, dit Ula, en s'énervant. À la moindre occasion il y a des gens prêts à crier devant des ambassades, mais quand il s'agit de protester devant celle de l'U.R.S.S., vous refusez.

- C'est bon, dit le chef syndical assis devant elle. Nous allons essayer, mais je ne vous garantis pas qu'il y aura assez de monde pour que cela vaille la peine. Vous m'assurez de votre côté que les Français d'origine polonaise vont au moins venir avec nous.

- Je vous le promets.

- Écoutez, objecte le syndicaliste qui l'accompagne, il me semble qu'il faudrait aller d'abord devant l'ambassade de la Pologne. Après tout, il n'y a pas de preuve formelle que ce sont les Soviétiques qui sont vraiment les seuls responsables.

Ula s'étouffe d'indignation et c'est Marek, beaucoup plus calme, selon son habitude, qui se met à argumenter. Karol n'est pas là. Il a horreur des foules, des manifestations et des marches dans les rues. Il est en train d'organiser des concerts pour ramasser des fonds et il apprend le français selon une méthode accélérée. Avec son ami, un vieux bonhomme charmant, ils veulent lancer à Paris un hebdomadaire de Solidarité.

Aux Champs-Élysées, deux voitures remplies de policiers protègent en permanence les immenses vitrines de la compagnie aérienne soviétique Aéroflot. Sur la porte, une affiche colorée vante les beautés de Leningrad, tandis que dans une des vitrines il y a la photo d'une troupe de ballet qui danse la Cosaque, mais ce n'est pas une raison, selon Karol, pour lancer des pierres.

- Ceux qui veulent bien comprendre, répète-t-il, comprennent et ceux qui préfèrent porter des oeillères ne changeront pas.

- Il y aura des manifestations partout, insiste Ula, en Europe, comme en Amérique, aux États-Unis, comme au Canada ; dans toutes les grandes villes.

- On va voir ce qu'on pourra faire de notre côté, conclut le chef syndical et on communiquera avec vous. Ce n'est pas aussi facile que d'organiser une manifestation contre l'installation des ogives nucléaires en Allemagne de l'Ouest. Les gens ont peur de cette saleté-là, alors tout le monde sort dans la rue. On a beau avoir de la sympathie pour les Polonais, ce n'est quand même pas aussi menaçant pour nous. Cela nous touche moins.

- Il suffit de regarder une carte géographique, proteste Ula pour comprendre qu'entre Paris et Varsovie il n'y a que deux heures de vol. Le Vietnam c'est bien plus loin et pourtant on a manifesté, à l'époque, dans la plupart des capitales du monde occidental, contre l'intervention américaine.

- Vous mélangez tout, rétorque un des syndicalistes. Autant que je sache, les Soviétiques ne tirent pas sur les Polonais dans les rues de Varsovie. Il y a des pénuries, je vous l'accorde, mais ce n'est pas la guerre.

Marek griffonne quelque chose sur un morceau de papier et le pousse vers Ula, qui aussitôt se met à déchiffrer son message.

« Tais-toi, tu es ridicule et ce n'est jamais la bonne façon de convaincre quelqu'un, lit-elle. Inutile de leur parler de la « pacification » de la Hongrie et de la Tchécoslovaquie. Ils vont conclure que tu es réactionnaire. »

* * *

- Les marches de la faim, les marches de la faim, marmonne Ania, avec un été comme celui-là. Ce n'est pas possible, quelqu'un ment quelque part. Ils ont dû tout cacher.

- Vrai ou faux, rétorque Kazik, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Les chauffeurs ne trouvent plus d'essence et je ne peux pas livrer ailleurs qu'à la coopérative. Les distances sont trop grandes.

Cela fait plusieurs semaines que Kazik expédie ce qu'il peut dans des paroisses, souvent fort éloignées. Le curé Wolski a passé le mot et il a organisé une sorte de chaîne d'entraide. On leur téléphonait de toute part et c'est Inka qui tenait la liste des appels et évaluait les distances sur la carte militaire que Kazik avait réussi à se procurer. Les chauffeurs ont fait un travail fantastique, c'est à peine s'ils avaient le temps de dormir et de manger pendant ces longues semaines.

À force de se dépêcher constamment et d'être partout à la fois, Kazik a pu oublier ses angoisses, mais maintenant il redevient nerveux.

- Il faut qu'on parvienne à les empêcher d'affamer les gens, répète-t-il.

- Une goutte dans une mer, critique ouvertement le mari d'Ania, qui en a assez de s'épuiser à l'ouvrage. On ne peut quand même pas remplacer l'administration locale et le gouvernement, comme ça, à nous seuls.

- Plusieurs cultivateurs font la même chose, proteste Inka.

- Vous avez de ces illusions, ricane le mari d'Ania. Certains en ont profité aussi pour faire de l'argent en demandant des prix du marché noir, tandis que vous deux, vous avez perdu beaucoup de zlotys. En vendant au prix officiel, vous avez été obligés de payer les chauffeurs et l'essence de votre poche. Cela ne pouvait pas durer indéfiniment ! Vous étiez en train de ruiner l'exploitation !

Et voilà que cela est fini, que les chauffeurs mangent dans la grande salle du rez-de-chaussée en discutant à voix basse et que Kazik se promène de long en large, comme s'il était enfermé dans une cage et cherchait ainsi le moyen d'en sortir.

- L'armée, hurle-t-il soudain, suis-je donc imbécile ! J'ai encore des amis dans l'armée.

Un instant plus tard, Kazik démarre en trombe en soulevant derrière lui un nuage de poussière. Les chauffeurs terminent le repas, vont se coucher à l'ombre sur la mousse, dorment un peu, puis jouent aux cartes. Inka, nerveuse, ne parvient pas à se trouver une place et sort constamment sur la route pour voir s'il ne revient pas, par hasard. Mais c'est seulement en pleine nuit que Kazik arrive, descend en titubant de son auto et monte se coucher.

- Chéri, tu n'es pas bien, s'inquiète Inka en se levant pour lui faire du café.

- Laisse, dit-il. Je suis soûl et je le sais, ce qui est le pire. J'ai beau boire comme un trou, je ne parviens pas à perdre le sens de la réalité.

Comme il a le hoquet, elle lui apporte un verre d'eau qu'il avale avec une rapidité surprenante.

- Ils m'ont bien reçu, constate-t-il en fixant bêtement ses orteils nus, mais c'est fini. Ils n'ont pu me donner que quelques litres pour le réservoir de ma voiture. Non seulement on leur rationne l'approvisionnement en essence, mais encore ils ont des contrôles comme jamais auparavant.

Le hoquet le secoue à nouveau, il va s'asperger la figure à la salle de bains et revient.

- Je vais envoyer les camions à Varsovie. Solidarité a demandé des véhicules pour bloquer les rues. Comme il y a beaucoup de journalistes étrangers sur place, cette manifestation-là a des chances de les forcer à reprendre les négociations avec Walesa. Il ne reste qu'à espérer que nos chauffeurs vont trouver de l'essence pour revenir ici, sinon il ne nous restera plus qu'à commencer à jeter le lait qu'on ne pourra ni livrer, ni conserver.

Inka sort pour chercher un café, mais revient avec une tasse de bouillon chaud. Sa réserve de café est épuisée. Kazik boit goulûment, s'essuie la bouche, enfle son pyjama, en cherchant péniblement son équilibre, ce qui fait rire Inka, et s'effondre sur le lit.

- Ils sont formidables les gars, absolument formidables, répète-t-il. Si la milice charge la foule, nos chauffeurs risquent gros.

- Kazik, murmure Inka, qu'est-ce que nous allons devenir tous ?

- Nous allons gagner, chantonne Kazik, nous allons gagner !

C'est étrange, il a cessé de prendre les événements au tragique, tout aussi brusquement qu'il a commencé un certain jour à être angoissé. Inka, par contre, a de plus en plus de mal à garder son équilibre, alors pour se calmer elle se met à parler de la famille et de Celestynow.

- Irena a téléphoné. Ils ont reçu là-bas un chargement de colis de l'étranger. Elle et Robert aident le curé Marianski à faire la distribution. Ils ont eu de la lessive en poudre, des couches pour bébés et je ne sais trop quoi encore. Pour le reste, ça va. Les gens se débrouillent. Forcément c'est toujours plus facile qu'en ville. Irena avait l'air de bonne humeur.

- Allez, t'en fais pas, tout va s'arranger, la tranquillise Kazik. Ce n'est pas bon pour le petit, et moi je tiens surtout...

Il ne finit pas sa phrase, terrassé par le sommeil et Inka, rassurée par le simple fait de sa présence, s'endort à son tour, la tête posée sur son épaule.

Le lendemain, un calme inhabituel règne dans la maison. Il fait beau et très chaud. La radio ne fonctionne pas, à cause d'une panne de courant, la trayeuse

s'est arrêtée elle aussi, ce qui est plus grave, mais Kazik se conduit comme si cela n'avait plus aucune importance.

Au début de la soirée, le vieux facteur arrive à bicyclette. Il prend un verre de sliwowica * avec eux, plaisante sur les mérites de son véhicule qui se passe de carburant et repart en laissant une lettre. Kazik l'oublie sur la table et c'est Inka qui ouvre l'enveloppe. Aussitôt elle pousse un cri.

- Qu'est-ce qui se passe, demande Ania, vous n'êtes pas bien ?

Déjà Inka court à la recherche de Kazik, passe à l'étable, ne le trouve pas, continue à avancer aussi vite qu'elle en est capable et, essoufflée, s'appuie finalement contre sa poitrine. Sans un mot, elle lui tend le formulaire de l'armée.

« Vous devez vous présenter le 30 septembre, à V., faute de quoi vous êtes passible de vingt ans de prison pour désertion ou de toute autre peine que le tribunal militaire décidera de vous imposer », lit-il à haute voix. Toujours leurs charmantes formules de politesse, ironise Kazik.

- Mais tu as déjà fait ton service militaire, alors qu'est-ce qu'ils te veulent ? s'énerve Inka.

- Tu ne sais donc pas, ma belle, que chez nous n'importe quel mâle, âgé de seize à soixante-cinq ans et même au-delà, peut être rappelé n'importe quand sous les drapeaux pour un entraînement additionnel d'une durée illimitée ? Il y a des pays qui ont la bombe atomique, notre voisin de l'Est, a en plus, chez lui comme chez les pays frères, un réservoir fantastique de chair à canon, préparée à merveille. Le jour où on arrosera tout cela d'une bonne dose de propagande, mélangée à la sauce piquante de la fierté nationale, et parfumée à l'odeur des pénuries alimentaires, la conquête de l'Europe occidentale ne sera qu'une question d'heures.

« Oh ! je t'en prie, ne pleure pas. Je ne suis pas mobilisé pour aller au front. Il s'agit juste de quelques mois d'exercices dans un trou perdu quelconque. Les Soviétiques nous ont organisé des manoeuvres et on manque sans doute d'officiers polonais pour la bonne mesure.

« Tiens, regarde là-bas, du côté de la grange, les vaches reviennent. Il faut absolument les traire à la main, puisque le courant électrique nous est refusé. Un

* Alcool de prunes.

gros travail en perspective. En plus, les chauffeurs ne seront pas là avant deux ou trois jours et encore, à condition qu'ils aient de l'essence. Cela signifie que nous devons trouver des chariots, des chevaux et surtout des bidons à lait. Au PG.R., ils vont laisser les vaches comme ça et, si elles s'agitent trop, ils vont les abattre. Mais nous, ici, mon ange, ce n'est pas ça que nous allons faire parce que j'ai mauvais caractère et parce que je suis têtu de nature.

« Allons chérie, la rosée tombe et tu vas prendre froid. Comme tu vois, d'ici le 30 septembre nous ne pourrons pas profiter de la vie, danser dans les discothèques, dîner dans les meilleurs hôtels et boire comme des fous. »

- Kazik, pourquoi es-tu devenu si distant avec moi ?

- Te souviens-tu comme nous avons dansé à notre mariage ? demande-t-il en éludant sa question.

- Je me vois mal en train de valser avec ce gros ventre. J'ai trop engraisé, constate tristement Inka. Pourquoi me traites-tu comme une enfant ? Il me semble que je n'ai pas mérité cela.

Il la prend par la taille, la serre contre lui et ils avancent ainsi vers la maison qui, avec ses grandes fenêtres sombres, paraît soudain triste et abandonnée. Sur la galerie, Psina se lève et vient à leur rencontre, mais le chien ne court pas et ne jappe pas joyeusement selon son habitude, comme s'il comprenait que quelque chose d'irrévocable est en train de se produire.

* * *

- Tu es certaine que tu veux rester toute seule dans ton village du bout du monde ?

La voix d'Helena lui parvient comme voilée par un bruit sourd qui, de temps en temps, résonne dans l'écouteur.

- Je n'aime pas te savoir là-bas, surtout ce soir, puisque nous partons demain pour Gdansk. Le congrès de Solidarité va durer plusieurs jours. Tu ne pourras pas nous rejoindre. Robert, Irena et Maria Solin sont déjà sur place. Enfin, en cas d'urgence, tu...

- En cas d'urgence, je suis assez grande pour me débrouiller, constate Inka, avec une soudaine brusquerie qu'elle regrette aussitôt, mais c'est son seul moyen de défense.

En fait, elle a très envie de dire à Helena de venir la chercher, ou encore de partir à Varsovie, les rejoindre, ou se laisser dorloter par Magda à Celestynow. Mais cela serait indigne d'avouer une pareille faiblesse, alors Inka se ressaisit, devient désagréable et termine la conversation en souhaitant à Helena un bon voyage.

Aussitôt le silence retombe dans la grande pièce. Psina vient lui lécher les mains. Tout est calme. C'est étrange l'amour, pense Inka en caressant distraitemment la tête de son chien. C'est dissolvant...

À force de vivre avec Kazik, heure après heure, jour après jour, à force d'être liée à lui par toutes les fibres de son être, Inka a abdiqué une partie de sa personnalité, sans même se rendre compte de ce qui lui arrive. Je me réveillais le matin, se dit-elle, pour rencontrer son sourire, ou la caresse de ses lèvres, puis il s'occupait de tout et je n'avais qu'à le suivre pas à pas à travers la journée, à exécuter ses ordres ou à lui parler de mes objections et à faire des suggestions. Il s'inquiétait de mes silences et de mes rêveries.

- À quoi penses-tu ? demandait-il alors avec insistance. Tu as mal et tu refuses de me l'avouer. Chérie, je t'en supplie, dis-moi...

Et je lui disais tout, constate Inka en se levant lourdement. Elle fait le tour de la pièce, éteint les lumières, vérifie la porte d'entrée et monte lentement avec Psina sur ses talons. Depuis que Kazik est parti, le chien refuse de quitter sa chambre à coucher et passe la nuit étendu de tout son long devant son lit. Inka se déshabille et son regard tombe sur la photo de Kazik posée sur la table de nuit.

- Kazik, dit-elle à haute voix, pour continuer à diriger le travail ici, pour motiver les chauffeurs et surmonter l'hostilité de cette Ania, de son mari et de son fils, il faut absolument que je t'oublie, que je cesse de penser à toi et d'attendre comme une folle une lettre, ou un coup de téléphone. Je sais que tu ne peux pas m'appeler et pourtant j'évite de m'absenter de la maison parce que je ne fais qu'espérer entendre ta voix. Autrefois, à Celestynow, entre Modek et Magda, j'existais. J'étais même quelqu'un de très important, tandis que maintenant je ne suis qu'une femme enceinte, éperdue, parce que toi, tu es parti !

Inka enfle sa chemise de nuit et se couche en tournant le dos à la petite table sur laquelle se trouve la photo de Kazik. Dans le noir il n'y a plus que la respiration de Psina, puis un rayon de lune danse un instant sur le plancher pour disparaître aussitôt. Dehors, dans le firmament, les nuages doivent maintenant se chevaucher et la nuit sera d'autant plus profonde. Inka ferme les yeux, s'efforce de faire le vide en elle, de ne plus réfléchir et de se laisser bercer par le silence. Elle a du mal à s'endormir dans ce lit trop grand. Demain, il lui faut téléphoner au curé Wolski. Il saura peut-être où on peut encore se procurer de l'essence. Et puis elle lui demandera conseil au sujet des animaux qu'il faudrait abattre. Inka se tourne de l'autre côté et c'est à ce moment-là qu'elle entend un étrange bruit qui semble venir des champs. Sans hésiter, elle saute sur ses pieds et se penche par la fenêtre.

Impossible de distinguer quoi que ce soit, se dit-elle en cherchant la grande lampe de poche. Un courant d'air froid la fait frissonner. Quelqu'un a ouvert la porte de la chambre et se tient derrière dans l'ombre. Quelqu'un que Psina connaît bien puisqu'il ne jappe pas. Inka se retourne et voit la grosse masse qui se rapproche.

- Qui est là ?

- Espèce de pute, éructe le mari d'Ania, c'est terminé. Tu ne donneras plus d'ordres ici. Va-t-en, salope de malheur. Tu sais ce qui se passe en ce moment ? Les sangliers sauvages sont arrivés. Ils déterrent tout et saccagent les récoltes. Et c'est tant mieux ! Je voudrais qu'ils montent ici et t'apprennent à vivre. Toi et ta Solidarité de malheur, tes Walesa et toute cette bande de gars qui veulent nous obliger à travailler pour un pays meilleur ... démocratique... Autrefois, on était bien ici, mais depuis que tu es arrivée avec ton maudit Kazik Skola, vous vous imaginez qu'on peut changer. Les gens du Parti, les ministres, savaient s'amuser, tandis que vous, vous êtes...

Il ne parvient pas à finir sa phrase. Il est complètement soûl et, de son poids, il écrase Inka contre le chambranle de la fenêtre. De ses deux mains, elle s'agrippe au rebord pour ne pas basculer dans le vide. Le souffle de l'homme qui empeste l'alcool lui donne la nausée.

- Psina ! crie Inka en luttant de toutes ses forces pour se libérer, Psina !

Tout se passe très vite. Le chien a dû sauter dans le dos de l'homme, parce qu'il recule en jurant, tandis qu'Inka, sans perdre une seconde, se glisse jusqu'à a

table de nuit, ouvre le tiroir et saisit le revolver de Kazik. Elle a retrouvé sa présence d'esprit, elle enlève le cran d'arrêt, tire deux coups par la fenêtre, puis se précipite dans l'escalier et descend en bas, en allumant au passage les lumières. Un instant encore et la voilà dehors en train de courir vers le potager, vers les champs, tout en continuant à tirer. La lune roule parmi les nuages. Devant elle il y a maintenant des taches noires qui bougent. Ce sont les sangliers qui se sauvent, ventre à terre.

- Qu'est-ce qui se passe ? crie le fils d'Ania derrière elle.

- Apportez-moi la carabine, lui ordonne Inka et, comme il ne répond pas, elle se retourne et braque sur lui le revolver. Apportez la carabine, répète-t-elle.

Il hésite, l'espace d'une seconde, puis s'exécute. Inka lui arrache la carabine, vise, tire, vise encore, tandis que le garçon part chercher d'autres cartouches.

Sous ses pieds nus la terre est dure et elle bute un peu sur les ornières, mais parvient à garder son équilibre. Elle avance toujours et elle tire. Ce sont des sangliers sauvages, des bêtes venues de l'autre côté de la frontière pour démolir des mois de travail, pour anéantir les récoltes, pour dévorer tout ce qu'ils ont voulu faire, elle et Kazik. Les joues en feu, Inka sent la crosse de la carabine contre sa peau. Ses mains ne tremblent pas, elle vise bien, comme Wlodek le lui avait appris autrefois, et elle tire.

La lueur de l'aube se lève sur les champs, sur les cadavres des sangliers, sur une bête qui, dans un dernier sursaut, se lance vers elle. Inka, comme clouée sur place, tire et l'achève à bout portant. Elle ressent une peur immonde, une peur rétrospective, mais se calme, petit à petit, en voyant les récoltes saccagées, sur le grand champ de pommes de terre, puis baisse la carabine et se met à marcher lentement vers la maison en se demandant comment elle a pu parcourir un pareil espace sans même s'en rendre compte.

Le potager a été épargné et les dégâts sont moins graves que je ne l'aurais cru, se dit-elle. Tout va bien, en somme. La journée sera belle. Pourtant elle a du mal à dominer les crampes dans ses jambes et ses genoux plient drôlement.

- Bravo, madame Skola, lui crie un des chauffeurs de camion qui vient à sa rencontre. Bravo ! Nous n'aurions pas fait mieux. Allons, je vais vous porter, dit-il en arrivant à sa hauteur, essoufflé, mais souriant.

- Non, merci, rétorque sèchement Inka, vous allez m'accompagner jusqu'à la maison. Où sont les autres ?

- Ils viennent d'arriver dans la cour.

- Vous avez trouvé de l'essence ?

- Oui, mais pas beaucoup. Juste assez pour un transport.

- C'est parfait, constate Inka, toujours sur le même ton sec et sans réplique. Prenez la carabine. Je vais la nettoyer quand j'aurai le temps. Autant la déposer dans la salle.

Très droite, dans sa longue chemise blanche qui flotte autour de son corps et dissimule son ventre, Inka se sent ridicule, mais personne ne semble le remarquer, ni les chauffeurs, ni Ania qui se tient devant la porte.

- Mon mari et mon fils sont partis, dit-elle entre deux sanglots. Ils ont emporté ce qu'on avait, l'argent, les vêtements, les montres, tout... Ils ont pris la motocyclette... Qu'est-ce que je vais devenir à présent, mais qu'est-ce que je vais devenir ?

- Allez vous coucher, répond tranquillement Inka. On avisera ce soir, ou demain.

- Mais, madame, proteste Ania avec obséquiosité, qu'allons-nous faire sans eux, juste deux femmes seules ?

La réponse vient cinglante :

- C'est mon problème et pas le vôtre. Je m'habille et je viens vous aider, crie Inka aux chauffeurs. Faites du thé en m'attendant et on va déjeuner.

Là-haut, dans sa chambre, il y a Psina qui hurle. Le mari d'Ania a réussi à l'enfermer, pour qu'il ne puisse pas aider sa maîtresse. Inka se colle contre le mur, pour mieux résister aux assauts du chien qui se jette sur elle, lèche son visage, ses mains, ses pieds, semblable à un être humain qui ne sait trop comment manifester son amour et son désespoir. La pièce ressemble à un champ de bataille. Les chaises sont renversées, la table penche drôlement, comme si une de ses pattes était cassée, le plancher est couvert de débris de menus objets et au-dessus de tout cela flotte l'odeur de l'eau de Cologne, dont la bouteille brisée brille sous un rayon de soleil.

On verra cela plus tard, se dit Inka en essayant de calmer de son mieux le chien, puis elle se lave et s'habille. Maintenant elle est parfaitement détendue et sait exactement ce qu'il lui convient de faire. En bas, les chauffeurs discutent autour de la table en se versant du thé dans les grosses tasses fleuries. Quand Inka descend il y a un long silence et une sorte de gêne.

- Allons, dit-elle tout simplement. Chacun de vous aurait fait la même chose à ma place. il n'y a pas de quoi s'extasier. N'importe qui est capable de n'importe quoi quand il le faut absolument ! J'ai faim...

Ils se précipitent pour la faire asseoir, lui servir son thé, rapprocher la miche de pain et l'assiette avec le fromage blanc. De leur mieux ils manifestent ainsi l'admiration qu'ils éprouvent pour cette femme enceinte qui a su défendre pendant une longue nuit cette ferme qui est aussi la leur, puisque c'est grâce à sa production que leur travail à eux ressemble à une sorte de victoire quotidienne face au régime des magasins vides.

- Vous n'allez pas rester seule ici, dit lentement le plus âgé des camionneurs.

- Non, constate Inka, en enfonçant ses dents blanches dans la tartine. D'ici la fin de la journée tout sera réglé. Je vais m'arranger pour établir un système de garde. Les sangliers peuvent revenir et, cette fois-ci, je tiens à ce qu'on organise une chasse en règle. Allons, ne me regardez pas comme ça avec ces airs graves. Ah ! oui, pour que je n'oublie pas. Il faut ramasser et dépecer les sangliers morts, c'est de la bonne viande et on va tous se régaler !

L'atmosphère de tension et de gêne se dissout dans un éclat de rire. Quelqu'un va à la cuisine chercher des grands couteaux, tandis que le soleil inonde la pièce et efface les souvenirs de la nuit. Dehors, Ania murmure entre ses dents des menaces, mais Inka qui termine tranquillement sa tartine, en plaisantant avec les chauffeurs, ne peut l'entendre. Le travail de la matinée ressemble à une sorte de fête de famille, puis Inka s'en va au presbytère.

Les nouvelles se répandent vite à Rybotycze et elle a l'impression qu'on l'attend. Quelques hommes sont déjà là, devant l'église, en train de discuter avec monsieur le curé, et d'autres encore arrivent, pendant qu'elle se met à parler. C'est curieux, pense Inka, j'ai le trac et pourtant je sais qu'ils vont réagir. Pis encore, au fur et à mesure que je leur raconte ce qui vient de se passer, j'ai l'impression de déformer les faits et de faire de la fabulation... Jamais je ne saurai motiver les

gens comme Kazik. Est-ce parce que je suis une femme, ou parce que, plus simplement, je ne suis pas aussi autoritaire que lui ? Son coeur bat, son dos lui fait mal et ses jambes ne la portent plus. Elle continue cependant de se tenir debout sur le parvis de l'église, entourée d'hommes qui se taisent. Cela ne dure qu'un instant mais il lui semble infiniment long. Un des cultivateurs qui, contrairement à la plupart, continue à exploiter son lopin de terre à Rybotycze et refuse d'abandonner, comme l'ont fait bien d'autres, avance d'un pas, toussote et prend la parole.

- Il faut être solidaires, dit-il. Comme on a vécu chacun pour soi, les chemins sont défoncés, les sangliers détruisent nos récoltes et le PGR n'attend que notre mort à tous et à chacun pour s'emparer de ce qu'ils ont daigné nous laisser. Les inspecteurs du gouvernement viennent renifler dans le coin comme des charognards, histoire de nous empêcher de léguer à nos enfants ce qu'il nous reste de terre cultivable. Il est temps que cela change. Qu'on se prenne en main. Skola a raison. A partir de ce soir on va avoir un système de garde et c'est moi qui vais l'organiser pour qu'on puisse l'assurer à tour de rôle. Et puis, on va faire une battue, en fin de semaine, quand les hommes qui travaillent à Przemysl seront au village.

Il a bien dit « Skola » et pas « la dame », soupire d'aise Inka. Ils sont prêts, en somme, à me traiter comme un des leurs et non pas comme une femme enceinte qu'on doit protéger. Je gagne, Kazik, je gagne et c'est dommage que tu ne puisses pas être ici, avec moi, pour le voir ! Pendant un instant, elle oublie que, si Kazik pouvait assister à cette réunion impromptue sur le parvis de l'église, elle serait sans doute à la maison en train de s'énerver.

- Le mari et le fils d'Ania sont partis, ajoute-t-elle, et il me faut deux hommes sur la terre. Ceux que cela intéresse n'ont qu'à venir me voir aujourd'hui. S'il n'y a personne pour travailler avec moi, je vais téléphoner à Ustrzyki Dolne où je connais des gens...

Sans attendre la réponse, Inka s'en va, la tête haute, mais le chemin jusqu'à la ferme lui paraît atrocement long. Une fois à la maison, elle s'assoit lourdement près de la table longue que personne n'a eu le temps de desservir. Psina pose ses deux pattes sur ses genoux et essaie de lécher son visage comme s'il voulait lui faire comprendre qu'elle n'est pas seule. Inka sursaute, se secoue et se redresse. Je vais téléphoner au curé Wolski, décide-t-elle. Kazik n'était pas aimé ici et il se

peut qu'ils ne veuillent pas m'aider. Pourvu qu'ils fassent une battue, ça serait déjà très bien, pour le reste je vais me débrouiller autrement.

La communication est dominée par des craquements, mais le curé Wolski lui parle de sa voix décidée et cela suffit pour lui communiquer, même à distance, un peu de son énergie. C'est lui qui raconte et c'est elle qui écoute. Les nouvelles sont mauvaises. On manque de tout. À Ustrzyki Dolne il n'y a plus d'essence et les pannes de courant se prolongent, tandis que les demandes de diverses paroisses pleuvent. Dans plusieurs régions, on réclame du lait pour les enfants.

- On me téléphone beaucoup de ces temps-ci, conclut le curé Wolski, et je ne sais plus où donner de la tête. Il paraît qu'en ville les épiceries sont complètement vides et que les gens préparent des manifestations, sans consulter les responsables de Solidarité. Je ne sais plus où donner de la tête. Peux-tu m'aider ?

- Je vais voir ce que je peux faire, dit Inka. Je vais vous rappeler demain. Je m'excuse de ne pas vous répondre tout de suite, mais cette nuit les sangliers ont chargé et... Bref le mari et le fils d'Ania sont partis et pour les récoltes...

- J'arrive ce soir, l'interrompt le curé Wolski, avec deux ou trois jeunes qui sont disponibles. On va discuter tranquillement. D'ici-là, prends soin de toi. N'oublie pas l'enfant. C'est l'essentiel !

- Oui, monsieur le curé, rétorque Inka en raccrochant.

Dehors, le soleil inonde la galerie. La vie est merveilleuse, se dit Inka en redressant la tête, il suffit de savoir l'apprécier. Allons, autant oublier mon mal de dos. Après tout, je ne suis pas une mauviette pour me laisser abattre par si peu. Magda a accouché de Wlodek en travaillant dans les champs, moi je ne suis qu'au sixième mois de ma grossesse et je suis certainement aussi solide qu'elle pouvait l'être à l'époque. Et puis, moi, je n'ai pas connu l'occupation et la guerre, alors comment oserais-je me plaindre ?

Inka serre les dents, range la pièce, puis s'en va ramasser les pommes de terre jusqu'à ce qu'on commence à sonner l'angelus à l'église de Rybotycze. C'est alors seulement qu'elle revient pour s'occuper des poules, nettoyer un peu l'étable, nourrir les deux chevaux, et il fait déjà nuit quand elle rentre finalement à la maison. Les sangliers dont pas fait trop de dégâts. Demain, s'il ne pleut pas...

La tête vide, les bras ballants, Inka se laisse tomber dans un fauteuil, fait un dernier geste pour allumer la lampe, puis s'endort, Psina couché à ses pieds. Quand le curé Wolski arrive, il est plus de minuit et il est obligé de secouer la jeune femme qui ne se réveille pas, malgré les aboiements désespérés de son chien. À la fois tendre et bourru, Adam Wolski ne peut s'empêcher de parler des sangliers, tandis que les deux hommes qui l'accompagnent renchérissent à qui mieux mieux.

- Un sanglier sauvage blessé charge et les laies savent défendre leurs petits. C'est dangereux. Un rabatteur a été tué comme ça l'année dernière.

- On en a dépecé deux ce matin, marmonne Inka. Il y aura de la viande. Les chauffeurs s'en occupent. C'est bon à manger un rôti de sanglier...

- Toi, tu vas te coucher, décide le curé et, nous, nous allons nous installer. Où est Ania ?

C'est stupide, ce réflexe appris pendant les longues années de séminaire. Il n'ose pas l'emmener jusqu'à sa chambre, parce que c'est une femme, et pourtant cela ne serait qu'un geste de la plus pure et de la plus élémentaire charité chrétienne. Adam Wolski hésite un instant, puis brusquement se penche, prend Inka dans ses bras d'homme, la soulève et la porte, complètement endormie, jusqu'en haut de l'escalier, jusqu'à sa chambre dont la porte est restée grande ouverte, la dépose doucement sur le lit, la couvre et allume la lampe. Autour, tout est désordre.

- Il était temps que j'arrive, murmure le curé entre ses dents.

Machinalement, il redresse la table, replace les chaises, ramasse par terre les morceaux de verre cassé, tandis que Psina, silencieux, le suit pas à pas.

Soudain, le chien saute sur le lit et se couche à côté de sa maîtresse. Inka ne se réveille pas, mais dans son sommeil elle marmonne quelque chose d'où ne se détachent que quelques mots. Le curé qui croit comprendre « vivre, c'est merveilleux », hoche la tête. Quand même, pense-t-il, elle semble faire des beaux rêves, cette chasseuse de gibier venu de l'Est. C'est bon signe !

* * *

La flotte soviétique croise au large, mais ici, dans l'immense salle du Palais des Sports, cela n'a vraiment aucune importance. Les délégués parlent en pesant

gravement, longuement, chaque mot. Des femmes et des hommes qui n'ont visiblement pas l'habitude de se retrouver ainsi devant un micro, sous les grandes affiches suspendues là-haut, sous le plafond, face aux représentants syndicaux venus de partout et aux centaines de journalistes, précisent leur pensée. Le temps ne compte plus. Il s'est arrêté. Lors de la messe inaugurale, le prêtre leur avait dit : « Vous êtes en train d'entreprendre l'oeuvre historique qui doit forger l'avenir de la nation * » et ils en sont conscients.

Entouré des journalistes étrangers, André prend fébrilement des notes. Il n'a pas l'habitude des congrès démocratiques. Lors de ceux auxquels il avait assisté par le passé, en Pologne, ou encore en Hongrie, comme cela lui était arrivé une fois, tout était simple. Au début, on distribuait à la presse des communiqués et puis, à la fin, ils avaient généralement une réunion, une sorte de mise au point, destinée à dégager les conclusions, les résolutions et les décisions. André partait ensuite avec un texte, prêt à être publié, déjà vérifié par le censeur, et il ne lui restait qu'à rentrer chez lui et à lire le lendemain, dans les journaux de la capitale, des versions en tout point similaires à la sienne.

Rien de pareil ici. De longues heures de discussions relatives à la procédure, puis soudain une phrase, une déclaration qui fait l'effet d'une bombe et provoque des explosions d'applaudissements. Tous les matins, on imprime aussi un journal *Głos Wolny* (Voix libre) où plusieurs interventions sont rapportées et analysées, ce qui signifie que ces documents sont déjà en train de s'écrire, qu'ils circulent dans la salle, comme à l'extérieur, et qu'aucune censure ne peut plus saisir ces feuilles.

Comment font-ils pour trouver du papier, des machines, des photocopieuses, se demande Robert, à l'autre bout de la salle, en suivant d'un regard ému les scouts en uniforme qui distribuent aux délégués les motions et les rapports. Il regrette de ne pas avoir Irena à côté de lui, mais elle est loin, perdue quelque part parmi les centaines de journalistes, où André a réussi à lui avoir une place.

Une sorte de paix profonde domine les débats, comme si les gens avaient cessé soudain d'avoir peur des représailles et voulaient profiter pleinement de ces journées uniques où il est enfin permis de rompre des années de silence.

* Extrait d'une homélie rapportée, entre autres, dans la revue *Libération*, numéro hors-série : « Pologne », janvier 1982, Paris, 9, rue Christiani, France.

Irena voit Robert de sa place. Il est parmi les experts et elle en est très fière. Tendue à l'extrême, les yeux pleins de larmes, elle ne parvient pas à dominer le tremblement de ses mains. Elle a beau essayer de se concentrer, elle a beau essayer de comprendre ce qui se dit là devant, les mots s'envolent sans qu'elle parvienne à en saisir le sens. C'est comme s'ils parlaient une langue étrangère, parfaitement incompréhensible, en utilisant de temps en temps seulement des expressions familières qui, aussitôt, suscitent des applaudissements.

Irena saisit au vol les noms des régions, qui sont toutes représentées, une allusion, une affirmation, une critique particulièrement surprenante dans sa crudité absolue. Elle voudrait bien pouvoir discuter de tout cela avec Robert, mais elle ne le voit pratiquement pas. Depuis le début du congrès, il rentre de plus en plus tard le soir, épuisé, mais rayonnant après les longues conversations avec des amis, dont certains de longue date, qu'Irena ne connaît même pas.

- Toute la Pologne est là, lui répète-t-il alors, en secouant la tête, toutes les couches de la société sont représentées. On se parle et on se comprend. Les ouvriers surtout sont fantastiques. C'est une relève comme nous ne pensions pas qu'elle puisse exister. Je crois qu'on ne dira jamais la reconnaissance qu'on doit à nos enseignants des écoles primaires et secondaires. Malgré la censure, malgré les pressions, malgré les contrôles sauvages, ils ont réussi à former une jeunesse solide, motivée, intelligente et capable de s'exprimer mieux que certains professeurs d'université qui dissimulent, derrière des envolées oratoires, leur incapacité totale d'avoir une réelle vision de l'avenir.

Irena se contente d'écouter, parce que, dès qu'elle pose une question, elle obtient une telle avalanche de réponses qu'il lui devient impossible d'y trouver les précisions qu'elle voudrait avoir.

André, pour sa part, est invisible, tandis que Maria Solin et Helena viennent rarement, car elles habitent à l'hôpital, situé très loin de la maison dans laquelle Robert a réussi à avoir une chambre pour eux deux. Heureusement qu'elle peut lire *Glos Wolny*, mais elle a du mal à faire le lien entre les textes écrits et les interventions des délégués entendues au cours de la journée.

Trop émue, trop secouée pendant les débats, Irena a beau essayer de retenir chaque mot, chaque parole, très rapidement elle se laisse envahir par l'atmosphère, par la joie qu'elle éprouve et qu'elle croit partager avec d'autres, avec ces hommes

graves qui parlent au micro, comme avec chaque être rencontré dans les rues de Gdansk. Partout où elle va, il y a des sourires complices, des poignées de mains, des pancartes, des macarons et des drapeaux qui flottent au vent, à côté des grandes photos de Jean-Paul II. Pieusement, elle ramasse ce qu'elle peut, pour rapporter ainsi au curé Marianski, à Magda et à Mietek, des bribes de ces journées uniques, vécues dans la fièvre d'un espoir tout neuf.

Il n'y a plus de queues devant les magasins, puisque les étalages sont complètement vides. On vient d'annoncer l'augmentation du prix du tabac, le ministre Ciosek, qui assiste au congrès et qu'elle voit bien de sa place, a l'air sinistre, mais cela n'a vraiment pas beaucoup d'importance. En rentrant le soir, Irena mange du pain avec du saucisson qu'elle a apporté de Celestynow, tandis que Robert soupe à la cafétéria ouverte pour les délégués.

Irena sursaute. Là-bas, au fond de la salle, un spectre s'approche du micro. Un spectre de sa prime jeunesse ! Le vieil homme porte l'uniforme que Robert avait sur lui, en ce mois de septembre, au moment où il partait à la guerre. Elle revoit l'image d'un jeune officier, souriant et confiant, qui s'en allait défendre son pays contre l'invasion de l'armée hitlérienne et dont elle n'a pu garder qu'une photo jaunie... Je rêve, se dit Irena en se frottant les yeux, tandis que les délégués, debout, se mettent à applaudir frénétiquement le délégué de Solidarité de Lodz, qui porte sur son uniforme les insignes de général et des décorations.

- C'est le dernier survivant de l'Organisation juive de combat de l'insurrection du ghetto de Varsovie ! crie quelqu'un dans la salle *. Je le connais. Il a survécu à l'occupation, il a fait de la prison pendant l'époque stalinienne ! C'est un vrai miracle qu'il soit encore en vie !

Irena hurle « bravo » avec les autres et, de toutes ses forces, frappe ses mains l'une contre l'autre. L'ovation se prolonge, ne cesse de monter, pour se fondre finalement dans le chant ancestral. À l'unisson, tous martèlent les mots « La Pologne ne disparaîtra pas tant que nous vivons ** ». Le silence se fait et le général commence à parler.

* Fait historique rapporté, entre autres, par Krzysztof Pomian, dans son livre paru sous le titre *Pologne : Défi à l'impossible ?* Paris, Les Éditions Ouvrières, 1982.

** Jeszcze Polska nie zginela poki my zyjemy..., hymne national polonais.

De nouveau Irena perd le fil et se sent isolée et stupide, dans cette foule qui semble suivre parfaitement chacune des interventions. Elle cherche des yeux Lech Walesa, constate qu'il sourit et se sent rassurée, mais pas pour longtemps. Devant le micro, les intervenants se succèdent, mais il y a comme une attente dans le groupe des gens qui l'entourent. Attente inquiète, chargée d'angoisse...

- Lipinski va parler, Lipinski va parler, murmure la jeune femme assise tout près, à sa gauche.

- Mais non, ce n'est pas aujourd'hui, c'est demain seulement, proteste quelqu'un d'autre.

Un instant plus tard, le bruit des chaises couvre les voix, ensuite c'est l'explosion des applaudissements, des cris, des hommes debout agitent les mains, ou font avec leurs doigts le signe « V ». C'est le salut de la victoire finale dans laquelle ils croient tous en ce moment précis, dominés par l'enthousiasme et par l'espoir d'un avenir collectif tout neuf. Malgré ses quatre-vingt-douze ans, Edward Lipinski parle d'une voix forte, claire et parfaitement intelligible.

- « J'ai prononcé beaucoup de discours dans ma vie mais jamais encore comme aujourd'hui je n'ai eu un tel trac * ... »

Le professeur ne parvient pas à continuer sa phrase, interrompu par une nouvelle explosion d'applaudissements. Il va parler du K.O.R., s'énerve Irena, et il va peut-être mentionner le nom de Robert.

Comme c'est bête que je ne puisse pas être maintenant à côté de lui. Il doit être très ému, très énervé, mon Robert. Après toutes ces années de travail et de sacrifices c'est une forme de reconnaissance. Pourvu qu'il mentionne son nom, pourvu que...

* Extraits du discours d'Edward Lipinski, figure quasi légendaire, économiste et spécialiste de l'histoire de l'économie, l'un des fondateurs, en 1976 du Comité de défense des ouvriers, K.O.R. Après le 13 décembre et la déclaration de l'état de guerre à la faveur du coup d'État du général Jaruzelski, il a été arrêté, malgré son grand âge, puis libéré. Les extraits rapportés ici ont été reconstitués à partir de notes sténographiques, non revues par le professeur et reproduites dans Pologne. Le dossier *de Solidarité*. Paris, Édition L'Alternative, Supplément au numéro 14, janvier 1982.

Là-bas, devant le micro, Edward Lipinski reprend son discours et le silence se fait. Un silence d'une qualité particulière, où on sent que chacun retient son souffle pour ne rien laisser échapper, pour ne rien perdre, pour saisir et emporter chaque mot, afin de le graver une fois pour toutes dans les méandres de sa mémoire.

Avec les autres, profondément solidaire de cette foule qui l'entoure, Irena écoute. Non, le vieux professeur ne cite aucun nom et évite même d'évoquer ceux qui ont fait de la prison, qui ont été chassés des universités, qui ont été molestés, pourchassés et maltraités par le S.B.

- « Lorsque, il y a cinq ans, nous avons entamé notre lutte ouverte et inégale, nous ne pouvions imaginer que notre vision de la société prendrait si vite corps... »

- Cela fait juste trente-six ans qu'on attendait, murmure quelqu'un derrière le dos d'Irena, mais aussitôt on le fait taire.

Où est Robert ? se demande Irena en se soulevant légèrement de son siège pour essayer de retrouver son visage grave et doux, dans la foule des gens qui sont là, derrière les rangées des délégués.

- « Nous sommes convaincus que la société polonaise est mûre aujourd'hui pour entreprendre la transformation de notre pays, dévasté qu'il est par le totalitarisme, la corruption et l'arbitraire du pouvoir. Nous sommes d'avis que c'est à Solidarité et à ses forces qu'il faut confier, à l'heure de son premier Congrès et de ses premières élections libres, la lutte pour la réforme de la res publica polonaise. Aujourd'hui, jour du cinquième anniversaire de la fondation du K.O.R., nous considérons notre travail comme terminé ... »

- C'est la dissolution du K.O.R., chuchote la voisine d'Irena, C'est un moment historique !

Mon Dieu, Robert, pense Irena, comment va-t-il réagir ? Savait-il que K.O.R. allait se saborder ainsi ? Pour lui c'est quand même la fin d'une période importante de sa vie. Hier soir, quand il est rentré, je donnais et, ce matin, c'est à peine s'il a pris le temps de m'embrasser. Robert...

Irena n'écoute plus. Elle se lève et essaie de se faufiler jusqu'à la porte de sortie gardée par le service d'ordre. Pendant longtemps, elle parlemente et tergiverse à voix basse avant de persuader les préposés de la laisser passer. Il n'est guère

facile de quitter le Palais des Sports, puisque dehors une foule attend. Essoufflée, décoiffée, Irena se retrouve finalement seule, au milieu de la rue, complètement désorientée et surprise de ne plus être entourée, poussée et tirée par des hommes et des femmes, à la fois inquiets et souriants. Cela ne dure pas cependant. Déjà quelqu'un s'approche pour lui demander si elle n'a pas, par hasard, le dernier numéro du *Głos Wolny*, puis une femme avec un bébé dans les bras s'informe au sujet de la déclaration de Walesa, faite le matin. Par le simple fait qu'Irena vient de quitter le Palais des Sports, elle est, à leurs yeux, un témoin privilégié, une personnalité importante qui doit tout savoir et être en mesure de tout raconter. Alors, pour ne pas les décevoir, Irena s'efforce de rapporter aussi fidèlement que possible ce qui se passe dans l'immense enceinte du Palais des Sports, puis s'en va lentement jusqu'au monument élevé à la mémoire des ouvriers tués lors des grèves de 1970, achète un bouquet de fleurs à la femme qui les vend au coin de la rue et le dépose parmi bien d'autres qui recouvrent déjà la base de la haute structure de fer.

Mais, au lieu de prier pour la paix des disparus, elle ne fait que répéter le nom de Robert, tout en se remémorant certaines phrases du discours d'Edward Lipinski, puis elle retourne à la maison pour essayer de parler avec Inka.

Depuis qu'ils sont à Gdansk, depuis le début du mois de septembre, elle compose ainsi son numéro, jour après jour, mais en vain. Tantôt les lignes sont surchargées et tantôt elle obtient une série de bourdonnements, comme si le téléphone d'Inka était occupé en permanence.

Désœuvrée, tendue à l'extrême, Irena se met à préparer une soupe sur le petit réchaud de fortune placé au centre de la table qui se trouve devant la fenêtre. Dehors il fait nuit, mais Robert reviendra sans doute beaucoup plus tard. Inutile de compter sur les autres. C'est à peine si André a le temps d'embrasser Helena, alors, à plus forte raison, il est évident qu'elle ne les reverra pas avant dimanche, puisqu'ils ont pris l'habitude de se rencontrer après la messe.

- Ah ! comme je voudrais être de retour à Celestynów, soupire Irena, tout en se promettant de ne pas l'avouer à Robert.

Elle ne tient pas à le décevoir et elle sait à l'avance qu'il jugerait fort mal une pareille réaction.

- Comment peut-on songer à son confort ou même au plaisir qu'on éprouve à jouer du piano, devant la fenêtre ouverte sur les champs, quand le sort du pays se joue ici, à Gdansk, dirait-il sans doute, avec cette expression de douloureuse surprise qu'Irena connaît bien et qu'elle redoute.

Soudain, il y a un bruit de pas dans le corridor, puis on frappe à la porte. Irena ouvre et pousse une exclamation de joie. Ils sont là, tous, comme autrefois, comme d'habitude. André apporte une bouteille de vin hongrois, Helena tient devant elle, comme un objet des plus précieux, un petit panier de prunes noires et Robert a trouvé du saucisson. Maria Solin, qui entre la dernière, dépose sur la table un fromage blanc, moulé en forme de coeur, comme on le fait encore dans les campagnes.

La petite chambre, remplie de monde, devient gaie et accueillante. Irena fait bouillir de l'eau pour le thé, dispose quelques assiettes ébréchées sur la nappe blanche et bientôt ils sont assis, qui sur les chaises, qui sur le lit, tandis qu'André pérore debout.

- L'appel de Walesa à la solidarité des ouvriers des « pays frères », et même de l'Union soviétique, va certainement provoquer des remous. C'est un geste d'un courage incroyable, que le pouvoir qualifie déjà de témérité voisine de la folie.

Aussitôt ils réagissent les uns après les autres, en se coupant la parole et en discutant à qui mieux mieux Irena, sidérée, écoute. Pour elle, l'événement marquant c'est la dissolution du K.O.R. et elle ne comprend pas très bien le calme avec lequel Robert commente les résolutions du Congrès. Décidément, il n'a pas fini de la surprendre.

- J'ai téléphoné au curé Marianski, lui dit Helena. De ce côté-là, tout va bien et Magda se débrouille avec Mietek pour faire ses récoltes et les vôtres. En ce qui a trait à Inka, son téléphone ne fonctionne pas et j'ai rejoint le curé Wolski. Il prétend que la mère et le futur héritier se portent à merveille. Et puis j'ai rencontré un couple heureux cet après-midi ? Tu ne devineras jamais ! Madame Nalkowska et le docteur Kalina. Ils viennent de se marier, figurez-vous, et il est ici en tant que délégué. Le mariage semble leur réussir ; ils ont rajeuni tous les deux. Vous ne savez pas à quel point cela me fait plaisir que madame Nalkowska ne soit plus seule !

La lampe éclaire doucement la nappe blanche, tandis que les coins de la pièce sont plongés dans l'ombre protectrice qui cache la laideur des meubles et les murs lépreux dont la peinture s'écaille. Irena est heureuse. Il lui semble que, tant qu'ils sont ensemble, aucun drame ne saurait arriver. Ses angoisses disparaissent comme par enchantement et elle se dit que, dans trois jours, ils vont retourner à Varsovie, tandis qu'elle-même et Robert vont retrouver leur petite maison cachée derrière les vieux arbres de Celestynow. Malgré l'émotion qui fait vibrer étrangement la voix d'André, quand il parle du congrès, Irena ne ressent plus l'enthousiasme qu'elle avait vécu ce matin encore en écoutant les débats au Palais des Sport.

- Nous sommes en train de transformer le cours de l'Histoire, murmure pensivement Robert en tirant sur sa pipe. C'est la première révolution civilisée du monde. Sans un coup de feu, sans exercer la moindre contrainte physique, nous disons collectivement à la bourgeoisie rouge qu'elle a échoué et qu'il est temps qu'elle abandonne son pouvoir et son exorbitant privilège de ne pas consulter et informer la société. Nous allons pouvoir enfin organiser un pays à notre image, un pays démocratique, conforme à nos traditions ancestrales, où il y aura des élections libres et des syndicats indépendants.

- Les Soviétiques ne l'accepteront jamais, constate tranquillement Maria Solin, mais nous aurons vécu au moins, ici, à Gdansk, pendant ces mémorables journées du Congrès, des moments de sincérité, d'honnêteté et de solidarité absolue qu'aucun de nous ne pourra oublier.

- Vous êtes défaitiste, se fâche Helena. L'Occident nous appuie, les journalistes étrangers sont venus par centaines. Ula m'écrit qu'en Europe, comme en Amérique et au Canada, l'expédition des vivres et des médicaments se poursuit sans arrêt.

- Combien de temps peut-on approvisionner ainsi un pays de trente-six millions d'habitants ? rétorque Maria Solin. Non, crois mon expérience. Ils vont riposter, c'est même pour cela qu'on manque de tout. Ils ont des réserves, cachées quelque part, ce qui leur permet de dire aux gens qu'à cause de Solidarité nous allons crever de faim. C'est bien leur vieille tactique : créer des pénuries, exploiter à fond les moyens de propagande, puis fabriquer des boucs émissaires et des traîtres sur mesure pour justifier la gabegie et les erreurs du passé. Une malade me disait l'autre jour qu'elle est épuisée et que tout lui devient égal. Pourtant, c'est un

membre actif de Solidarité, non seulement dans son usine, mais même au niveau régional. Ils vont nous amener à un tel degré de fatigue et de sous-alimentation que nous allons être obligés de plier...

- Jamais de la vie, dit André en s'énervant. Le délégué yougoslave a été follement applaudi. Nous allons parvenir, petit à petit, à nous libérer de l'emprise de Moscou. Un mouvement de solidarité nationale qui compte plus de dix millions de membres ne peut pas disparaître du jour au lendemain. Il ne peuvent pas déchirer les accords qu'ils ont signés avec Solidarité et Lech Walesa saura utiliser, s'il le faut, l'arme ultime : la grève générale. Il l'a bien prouvé jusqu'à présent, non ?

- D'une provocation à l'autre, ils vont déclencher des mouvements de violence. Souvenez-vous de ce qui est arrivé à Bydgoszcz et ce n'était qu'un essai, une petite expérience du pouvoir, solidement épaulé par le S.B., Z.O.M.O. et la milice.

- Pourquoi êtes-vous aussi pessimiste ? demande Robert à Maria Solin, avec un accent de reproche dans la voix, et cela justement ce soir, après avoir vécu ces journées du Congrès qui sont, admettez-le, sans précédent !

- Allez, ne faites pas attention, rétorque le docteur Solin. L'idée de retourner dans les hôpitaux vides, où on n'a même plus de papier de toilette, sans parler des médicaments et des instruments indispensables, me fait peur. Voilà, je suis au bout de mon rouleau et je vais, de ce pas, me coucher au lieu de vous énerver inutilement.

Il est plus de minuit quand Irena se retrouve seule avec Robert. Sans un mot, il se déshabille et se couche mais, avant d'éteindre, il la prend dans ses bras et l'embrasse. Serrée contre lui, Irena ferme les yeux. Tout est bien puisqu'il est là et que jamais plus elle ne sera obligée de vivre la séparation pendant quatre longues années d'occupation et de guerre.

Le bras de Robert s'ankylose et c'est d'autant plus pénible qu'il n'ose pas bouger de crainte de réveiller Irena. Dans le noir il lui semble distinguer une espèce de trou, de vide, qui petit à petit commence à lui faire peur. C'est une sorte d'angoisse qui monte en lui et l'empêche de réfléchir. Le K.O.R. vient d'être dissous et c'est incontestablement une bonne façon de contrecarrer la propagande gouvernementale. Cela fait des mois qu'on attaque les membres du K.O.R. dans *Trybuna Ludu*, comme des agents à la solde des capitalistes occidentaux. Et puis, il est inutile de diviser les forces et de compliquer la situation. Solidarité est un mou-

vement assez puissant pour que tous les autres se fondent à l'intérieur, ne fassent plus figure d'un courant pluraliste et ne provoquent pas le pouvoir.

Quelle dérision, pense Robert, que ce mot de « pouvoir ». Ils ont ruiné ce pays, ils ont démontré leur incapacité totale de le diriger, de l'organiser et d'exploiter son économie, mais Moscou les protège et ce système, que les Soviétiques nous imposent depuis trente-six ans, assure aux marionnettes, dont seuls les noms changent, une longévité absolue. Malgré l'immense travail de milliers de gens, malgré nos sacrifices, malgré cette conquête majeure de Solidarité que constitue la possibilité de donner à la société une information vraie, authentique, capable de se substituer à l'autre, officielle, qui ne cesse de mentir, la bataille n'est pas gagnée.

Et moi, qu'est-ce que je deviens dans tout cela ? On lui avait demandé quelques articles pour Robotnik, de quoi s'occuper une semaine, ou peut-être deux, mais après ? Là-bas, à Celestynow, dès mon retour, je vais m'atteler à aider le curé Marianski à distribuer les vivres qui parviennent de l'Occident, décide Robert, et je vais terminer la fabrication de deux tables qui doivent être livrées à Varsovie, mais après ?

Irena se retourne et libère son bras qu'il retire doucement, puis le frotte un peu pour faire disparaître la pénible crispation des muscles. Ce matin encore, il était transporté de joie en écoutant de jeunes délégués, ouvriers pour la plupart, s'exprimer librement devant les micros, mais maintenant il repense à eux avec une pointe d'envie. Ces hommes et ces femmes ont la vie devant eux, ils sont prêts à construire une Pologne nouvelle, ils ont l'énergie et la foi, tandis que lui, Robert, n'est plus que « l'infirmier de Celestynow », comme l'avait appelé un des préposés au service d'ordre. Tant qu'il travaillait avec Kazik, tant qu'il était responsable de certaines missions clandestines d'aide aux familles des ouvriers, ou encore de la rédaction du journal, il se fondait en quelque sorte dans un destin collectif et son propre avenir n'avait pas d'importance. Désormais, le voilà forcé d'affronter les lendemains en tant qu'individu !

Pendant toute la durée du Congrès, Robert était comme porté par l'enthousiasme des autres, par cette brusque rupture avec l'obligation de louvoyer, mentir, dissimuler et se taire en public, mais maintenant, dans cette chambre plongée dans l'ombre, il est persuadé soudain que Maria Solin a raison.

On ne peut pas se libérer de la soviétisation, soupire Robert, il n'y a pas de précédent, sauf la Chine peut-être, et encore. Tôt ou tard ils réussiront à compromettre les chefs de Solidarité, y compris Walesa, et à imposer leur ordre et leur propagande. Il faudrait des millions de morts pour secouer le joug une fois pour toutes. Ula écrit que le monde entier a les yeux tournés vers la Pologne. C'est très beau, très romantique, mais personne ne viendra nous libérer ici, ni les Français, ni les Suédois, ni les Américains. Les accords de Yalta ont scellé notre esclavage et je ne suis, dans tout cela, qu'un minuscule rouage d'une révolution pacifique qui finira par être écrasée d'une façon ou d'une autre. En fait, avec la dissolution du K.O.R., je n'ai même plus le droit de me considérer comme un rouage. Dans le groupe des experts un homme qui, comme moi, a du mal à se déplacer, un infirme, cela sert à quoi au juste ?

Irena tousse un peu dans son sommeil. Si je disparaissais, se dit Robert, elle partirait à Paris, réaliser le rêve de sa prime jeunesse, tandis qu'avec moi elle va continuer à trimer sur notre petit lopin de terre et à se charger de toutes ces humbles tâches qu'elle déteste et que, moi, je ne peux pas faire.

Pourvu qu'ils ne bloquent pas nos comptes d'épargne, s'inquiète soudain Robert. Il a tenu à avoir un compte en dollars, afin d'assurer ainsi à Irena, dans le cas de son arrestation, toujours possible, le maximum de chances d'obtenir un visa pour la France. Désormais, il est de plus en plus question du blocage temporaire, ou peut-être même définitif, des épargnes en devises *, certains prétendent même que c'est un fait accompli. Kazik ne le disait-il pas avant son départ pour l'armée ? Robert essaie de se souvenir, mais la mémoire lui fait défaut, tandis que le sentiment d'amertume s'accroît. Il essaie de respirer plus profondément, de faire quelques mouvements qu'Andrzej Rybicki lui avait appris autrefois, mais en vain. L'étau se resserre autour de sa poitrine.

C'est à ce moment précis que la sonnerie du téléphone déchire le silence et aussitôt Robert sort du lit et se met à sautiller sur sa jambe valide jusqu'à l'appareil, en s'appuyant au passage sur les meubles.

* Pour obtenir le visa pour un pays occidental, les ressortissants polonais doivent disposer d'un compte d'épargne en devises étrangères d'un montant suffisant pour couvrir un *per diem*, dont l'importance varie d'un pays à l'autre, de 14 \$ à 28 \$ par jour. Au cours de 1981, ces comptes ont été gelés, en effet, par le gouvernement, en raison des difficultés économiques du pays.

- C'est moi, crie Inka. Cela fait plusieurs heures que j'essaie d'obtenir la communication. J'espère que je ne te réveille pas ?

- Mais non, pas du tout, proteste Robert, qui se sent déjà beaucoup mieux, parce que la voix d'Inka est là au bout du fil, parce qu'il peut l'entendre et lui parler... Comment te débrouilles-tu, chérie ? Veux-tu qu'on vienne te rejoindre ? Oui le Congrès se termine après-demain. Dommage que tu ne sois pas ici avec nous. Ce sont les plus belles journées de notre existence. Pour moi, tout au moins... Oui, nous rentrons à Varsovie et, de là, à Celestynow. Mais, écoute-moi bien, nous pouvons prendre le train jusqu'à Przemysl et ensuite... Tu ne veux pas nous voir chez toi ? C'est fort aimable de ta part de nous traiter comme ça ! Allons, je plaisante, Inka, mon petit, tu nous manques terriblement. Sans toi, Celestynow ressemble à un désert. Tu n'as pas de nouvelles de Kazik ? Nous non plus. Je crois qu'ils n'ont pas le droit d'écrire et à plus forte raison de téléphoner. Tu seras à Varsovie en octobre ? Bravo, c'est la meilleure nouvelle que j'aie entendue depuis très, très longtemps. Depuis ton mariage, en fait. Non, n'apporte rien. Nous avons ce qu'il nous faut à Celestynow. À partir de cette nuit je vais commencer à compter les jours. Fin octobre, dis-tu ? Pourquoi pas plus tôt ?

Il n'y a que des craquements dans l'écouteur. La conversation vient d'être interrompue. Robert continue encore, pendant un instant, à répéter le nom d'Inka, puis raccroche. Tout est bien. La petite arrivera à la fin du mois d'octobre. Il va fabriquer pour elle cette commode dont elle avait tant envie avant son départ.

Ragaillardi, détendu, Robert sautille jusqu'à son lit en essayant de faire le moins de bruit possible pour ne pas réveiller Irena. Au diable le destin collectif, pense-t-il, en s'endormant avec, sous ses paupières, l'image d'Inka, de son sourire et de ces deux délicieuses fossettes qui se creusent dans ses joues quand elle s'anime en lui parlant.

* * *

- Quand avez-vous quitté la Pologne ?

Tout en emballant les gros colis, ils essaient de faire connaissance à travers cette seule et unique question. Les noms, les prénoms, les professions, les lieux d'emploi importent peu. Ce que chacun veut savoir c'est ce que l'autre peut lui dire sur ce pays si proche et pourtant si lointain. Le vieux monsieur, qui porte pourtant

beau, n'est pas retourné depuis la guerre, depuis 1939 en fait, quand il est parti avec l'armée.

- Je ne tenais pas du tout à être obligé de leur demander mon visa, constate-t-il. Pour moi, c'est une véritable bande de voleurs et de tueurs. Quand on pense à ce qu'ils ont fait de ce malheureux pays, on voudrait les pendre tous. Est-ce que vous vous rendez compte que nous sommes en train d'emballer du lait en poudre pour les enfants polonais qui sont sous-alimentés ? On aura tout vu. Avant la guerre, on en exportait parce qu'on produisait trop, tandis que maintenant... Qu'est-ce qu'ils ont dû voler pour qu'on en arrive là !

- Vous simplifiez beaucoup, objecte Marek.

Mais déjà quelqu'un d'autre intervient à sa place.

- Moi, qui suis parti en 1977, constate un homme encore jeune, je peux vous dire que ce n'est pas à cause de la corruption des nôtres, mais de la voracité de Moscou. Ce n'est pas pour rien que, dès le mois de juillet dernier, les cheminots ont soudé des wagons sur les rails. Ils ont découvert des chargements de jambons qui roulaient vers la frontière soviétique et ils ont décidé de ne pas permettre qu'ils parviennent à destination. Et, vous savez, j'ai des comptes à régler avec ces messieurs du régime qui m'ont chassé de l'université parce que j'ai signé, avec d'autres, la lettre de protestation contre l'amendement de la constitution.

- Vous, les immigrants de fraîche date, S'insurge le vieux monsieur, vous aimez cela jouer aux victimes, mais en fait, pour vous, tout a été plus facile que pour nous. Après la guerre, quand j'ai été démobilisé à Londres, il n'y avait de travail nulle part. J'ai réussi à décrocher un emploi à l'usine, comme simple manoeuvre, moi qui suis avocat de formation, et j'ai commencé ma nouvelle carrière en me coupant deux doigts sur une machine que je ne savais par faire fonctionner. Vous, vous avez un poste de professeur parce qu'on accepte maintenant, en France, d'engager des étrangers. Autrefois, les règlements le défendaient expressément.

- C'est vrai, s'interpose Ula, mais ce n'est la faute de personne. Après la guerre, l'Europe était ruinée et partout les gens avaient beaucoup de mal à gagner leur pitance. Allons, on termine ce dernier paquet et on s'en va manger.

Pourvu que je ne sois pas obligé de rentrer seul avec elle, se dit Marek. Il faut que je lui annonce ma décision et je ne tiens pas du tout à le faire ce soir.

Les deux jeunes Françaises, venues chercher des insignes de Solidarité pour les vendre lors de la réunion qu'elles organisent à leur école, prennent congé, puis arrive un groupe de syndicalistes qui emportent des banderoles pour la manifestation en faveur des ouvriers polonais. En fin de semaine, il est question de faire des marches dans plusieurs grandes villes, autant à Bruxelles, qu'à Londres, à Paris, à New York, comme à Toronto et à Montréal.

Une fois de plus, Marek tâte le passeport et le billet d'avion qu'il a glissés dans la poche intérieure de son veston. En fin de semaine, je serai déjà à Varsovie, mais comment lui annoncer cela ? se demande-t-il.

Il est plus de neuf heures quand ils quittent l'entrepôt improvisé dans ce bureau qu'on a bien voulu mettre à leur disposition et se retrouvent dans la rue. Ula prend congé des autres et entraîne Marek, en le tenant par le bras.

- Il fait beau, dit-elle. J'ai envie de marcher.

- Moi, je suis fatigué et je voudrais me coucher, proteste Marek. D'ailleurs, Karol nous attend certainement à la maison.

- Il travaille beaucoup, Karol, constate Ula. Son idée de lancer ici un hebdomadaire de Solidarité prend forme. Les collaborateurs ne lui manqueront pas, l'essentiel c'est de trouver l'argent pour financer cela. L'immigration polonaise n'est certainement pas assez riche pour assumer une pareille charge. J'ai obtenu l'adresse des parents de Kazik aux États-Unis et je viens de leur écrire à ce propos. C'est Helena qui me l'a envoyée mais, dans sa lettre, le paragraphe où elle m'expliquait pourquoi Kazik n'écrit plus a été effacé par la censure. Tu te souviens, je te l'ai montré, ils ont juste laissé, au début de la phrase, le nom de Kazik. Drôle, n'est-ce pas ?

Pas drôle du tout, pense Marek. Kazik doit être en prison. Vont-ils m'arrêter à l'aéroport de Varsovie, ou plus tard, quand j'aurai déjà réussi à les voir tous ? Inutile de m'énerver, ma décision est prise, je rentre.

- Tu es étrangement silencieux ce soir, s'énerve Ula. Écoute, les éditeurs ont beau refuser ton bouquin, moi je te dis qu'il est bon et qu'il finira par être publié.

- Je m'en fous, ma chère, constate Marek, tout en se répétant que, dans deux jours, il sera loin de cette ville, de cette femme et de cet appartement charmant et un peu désuet, où il a tant rêvé et tant souffert.

Une sorte de prison dorée, en somme, infiniment moins respectable que la vraie prison où il a été enfermé avant son départ en France. Là-bas, il pouvait au moins se répéter qu'il n'y avait pas de solution, tandis qu'ici le voilà réduit au rang de paria auquel une femme assure sa pitance et son argent de poche. Comme si elle devinait ses pensées, Ula insiste.

- Je crois que, si tu le veux, tu auras un poste à mon bureau. On cherche un employé capable...

- Je ne suis pas capable de quoi que ce soit, l'interrompt Marek. Cela me fait de la peine de te voir t'agiter comme ça pour moi. C'est inutile, Ula. Je suis allergique à un travail qui consiste à déplacer des dossiers huit heures par jour et cinq jours par semaine. Allons, rentrons. Je tombe de sommeil.

Les lumières blafardes du métro, l'expression de déception sur le visage d'Ula qui ne fait que la vieillir, des gens pressés, des corridors, une belle fresque sur un mur, des affiches publicitaires et les voilà serrés l'un contre l'autre dans un wagon rempli de monde.

- Je t'aime, murmure Ula.

Pour ne pas lui faire de peine, Marek effleure de ses lèvres sa joue. Tout est terminé, consommé et il lui semble déjà qu'Ula n'est plus qu'un souvenir du passé et non pas un être en chair et en os.

Un homme, qui essaie de se frayer un chemin vers la porte de sortie, les bouscule au passage. En reculant un peu, Marek sent son souffle et une sorte d'odeur familière qu'il ne parvient pas à identifier, mais qui évoque aussitôt une image. Le corridor, c'est bien cela, le corridor de la prison, les gardes, son pantalon qui pend, ses chaussures qu'il retient avec les bouts de ses orteils, parce qu'il a été obligé de rendre ses lacets. Cet homme vient de là-bas, de cet autre univers. Marek fait un pas en avant pour le suivre, mais déjà la rame du métro s'arrête et il descend avec d'autres passagers.

- Qu'est-ce que tu as ? demande Ula en le tirant par la manche.

Impossible de lui échapper et d'ailleurs à quoi bon ? Quel intérêt a-t-il à identifier l'homme ? Jamais il ne pourra persuader la police française de l'arrêter et, à plus forte raison, de faire la preuve qu'il s'agit d'un tueur. Après tout, même s'il torture des gens depuis des années parce qu'ils osent réfléchir, parler, écrire et réclamer les plus élémentaires libertés démocratiques, il ne sera pas jugé comme un bourreau, mais comme un innocent fonctionnaire obéissant aux ordres de ses supérieurs. Le vrai coupable, ce n'est pas lui, pense Marek, c'est moi. De lui, on dira que c'est un pauvre diable obligé de gagner sa vie comme il peut, de moi que je suis un parasite d'individualiste qui ose, en plus, s'insurger contre un système communément accepté et même idéalisé par certains.

- Marek, tu es très pâle, s'énerve Ula. Veux-tu qu'on descende et qu'on prenne un taxi ?

Non, Marek ne veut rien. Juste un peu de tranquillité pour fixer le mur. Qu'on le laisse donc en paix. Ula n'ose pas insister. Sous ses yeux. Marek semble se transformer, devenir une sorte de robot, qui docilement lui emboîte le pas pendant qu'ils remontent à la surface et marchent jusqu'à la maison où elle habite. Une fois arrivés dans l'appartement, elle se met à préparer le thé, lui offre un verre de vodka, qu'il refuse, lit à haute voix le billet laissé par Karol, qui est allé à une réunion de syndicalistes et les prévient qu'il rentrera très tard.

- Chéri, murmure-t-elle finalement, nous sommes seuls. Elle se serre contre lui, en espérant réveiller le désir et rompre ainsi cet état d'hallucination dans lequel il semble se complaire, mais les bras ballants, le regard vide, Marek se dégage, S'en va dans sa chambre et se jette sur le lit. Couché sur le dos, il cligne des yeux quand Ula allume la lumière, puis baisse les paupières.

Comme les gardes sont stupides, pense-t-il. Ils s'imaginent que je dors, tandis que, moi, je continue de regarder le mur.

Ula égrène des petits mots tendres, puis répète que le manuscrit finira par être publié, qu'en attendant Marek peut toujours se présenter à son agence de voyage, où justement il y a une place. Elle parle et s'écoute parler, comme pour rompre un charme maléfique, profondément persuadée qu'une menace pèse sur eux et qu'il lui faut éviter à tout prix le silence, mais le temps passe et Marek ne bouge pas. Il semble endormi. Ula se sent déplacée, n'ose pas insister davantage, éteint la lampe et sort de la pièce.

Il ne m'aime pas, se dit-elle. Je ne suis pour lui qu'une camarade de passage, un havre aussi où on fournit, en plus du gîte et du couvert, un certain espoir. Au début, il justifiait cela à ses propres yeux par quelques gestes d'amour, mais désormais il n'a plus envie de se donner cette peine. Et le voilà qui se couche tout habillé dans son unique costume propre. Demain, il aura l'air d'être sorti de chez un fripier. Je devrais l'aider à se déshabiller...

Ula hésite un instant dans le corridor, tiraillée entre son sens pratique et sa féminité humiliée, puis s'éloigne à pas feutrés, entre dans son salon, se laisse tomber dans un fauteuil et prend une cigarette. Elle en aspire la première bouffée et cela lui fait du bien, mais brusquement elle éclate en sanglots.

Dans le noir de sa chambre Marek continue à fixer le mur. Au milieu, sa surface est brillante et, parfois, une lumière qui l'aveugle passe à travers elle. Il y a donc quelque chose derrière le mur et on peut même essayer de le percer, à condition de parvenir jusque là, mais les gardiens vont le retenir sans doute, dès qu'il se lèvera de son lit.

Un bruit assourdi se rapproche, puis s'éloigne et en même temps la lumière disparaît. Un bruit familier... Suis-je donc bête, pense Marek. C'est Kazik qui est là avec sa voiture et il me fait signe avec ses phares. Je dois aller à sa rencontre, mais pour le rejoindre il me faut percer le mur. Je tiens à lui dire que...

Marek ne parvient pas à se rappeler ce qu'il veut dire au juste à Kazik, mais il trouve le courage de se glisser doucement par terre et de ramper jusqu'à cette surface brillante qu'il ne quitte pas des yeux. Autour de lui c'est le calme et le silence. Les gardiens doivent être en train de jouer aux cartes, au lieu de faire leur ronde, et en se dépêchant il parviendra peut-être jusqu'à cet étrange espace qui divise le mur en deux. D'un bond, Marek se redresse et, au même moment, la lumière qui vient du dehors l'aveugle, alors sans hésiter il frappe de toutes ses forces. Il y a un bruit de vitres cassées, une douleur dans sa main droite et l'air frais de la liberté sur sa figure.

- Kazik, hurle Marek, j'arrive, attends-moi.

Ses bras sont maintenant tendus dans le vide, mais ses genoux cognent contre le mur qui ne cède pas. Encore un effort, une poussée, la fenêtre s'ouvre toute grande, Marek s'appuie de ses deux bras sur le parapet, se hisse, parvient à l'en-

jamber, demeure un instant ainsi, au-dessus du vide, puis passe l'autre jambe et saute !

Deux heures plus tard, au commissariat de police, un inspecteur français s'étonne quand la femme assise devant lui, très calme jusqu'à présent, se met à pleurer au moment où il lui rend le passeport et le billet d'avion de cet étranger, ce Marek Lobusz qui vient de se suicider en sautant par la fenêtre de son appartement.

- Il devait partir et il ne m'avait rien dit, répète Ula en polonais, sans même se rendre compte que les gens qui l'entourent ne peuvent pas la comprendre.

Un journaliste entrouvre la porte. Il est tard et il a sommeil.

- Un fait divers sans importance, lui dit l'inspecteur, tu peux aller te coucher.

- Un drogué ?

- Non, un Polonais.

- Attendez un instant, s'objecte le journaliste, soudain intéressé. Est-ce qu'on peut le voir ?

- Si tu veux te rendre à la morgue...

Le journaliste s'en va, son appareil de photo pendu sur une épaule et sa grosse lampe à flash sur l'autre.

- Je vous fais reconduire chez vous, dit l'inspecteur de police à Ula, qui se lève sans protester contre l'intervention de ce journaliste-photographe, puisqu'elle ne sait plus très bien ni ce qui se passe autour, ni même où elle se trouve exactement.

Et c'est ainsi que, le lendemain matin, les lecteurs de France-Soir ont pu trouver à la dernière page, une photo de Marek Lobusz, avec la légende suivante : « Ce Polonais vient de se suicider à Paris, pour éviter l'obligation de retourner dans son pays. Il a trouvé la liberté dans la mort. »

Les dents serrées, les mains tremblantes, Karol a soigneusement découpé la photo sur laquelle Marek, couché sur le dos, semblait sourire dans son sommeil, tandis que, dans la chambre voisine, Ula terminait l'emballage de quelques objets qui lui avaient appartenu, pour les expédier au plus vite à Helena et oublier... Une semaine plus tard, elle devait recevoir cependant l'appel d'un des éditeurs aux-

quels elle avait envoyé le manuscrit de Marek. Il lui annonçait qu'il avait décidé de le publier.

- Nous allons indiquer sur la couverture qu'il s'agit d'un livre dont l'auteur est mort pour la liberté et la démocratie, avait-il précisé. Cela se vendra bien. Vous verrez. Les mémoires des terroristes que j'ai lancés l'année dernière ont de moins en moins de succès. Ce Marek Lobusz était un pacifiste, si j'ai bien compris ? Il faudra que vous passiez à mon bureau pour me donner quelques détails biographiques. C'est dans votre intérêt, puisque c'est vous qui devez recevoir à sa place les droits d'auteur.

- Non, c'est le mouvement Solidarité, avait protesté Ula, d'une voix blanche.

- Excellent pour la vente, s'était extasié l'éditeur, on parle tant de Solidarité de ces temps-ci que nous voilà en pleine actualité. Que voulez-vous, le malheur des uns fait le bonheur des autres, ainsi va la vie ! Quand même, cette pauvre Pologne... Ils ne cessent de lutter là-bas pour la liberté et la démocratie et cela fait des siècles que cela dure. Allons, passez donc me voir demain pour la signature du contrat. Je compte sur vous...

En raccrochant, Ula eut l'impression d'entendre le rire sardonique de Marek et, se croyant devenir folle, quitta brusquement son bureau pour retrouver les employés de son agence de voyage, occupés à répondre aux clients. Le malheur des uns fait le bonheur des autres, avait dit l'éditeur, je crois que je vais obtenir pour Karol le poste que j'aurais voulu proposer à Marek, se dit-elle en saluant machinalement la caissière. Je lui trouverai aussi une chambre quelque part dans Paris. Je n'en peux plus de cette cohabitation forcée. J'ai besoin de me retrouver seule et d'avoir la paix chez moi. Je ne comprendrai jamais comment ils font à Varsovie pour vivre les uns sur les autres. Pour moi, ce n'est pas possible. Je ne sais même plus si j'ai perdu l'habitude ou si je ne l'ai jamais acquise vraiment.

À nouveau elle sent les sanglots monter dans sa gorge. Pour mieux les étouffer, elle se met à vérifier les horaires d'automne, mais les chiffres sautent devant ses yeux, et elle retourne dans son bureau en courant pour ne pas pleurer dans cette grande salle remplie de touristes.

La charge des sangliers. ROMAN.

Chapitre 10

Une naissance

[Retour à la table des matières](#)

Kazik termine la vérification du cinquième dossier et commence à le ranger. Une autre journée touche à sa fin. Jamais encore, de toute son existence, il ne s'est rendu compte, comme c'est le cas ici, du poids écrasant du temps. Aussi loin qu'il s'en souviennne, les journées, ses journées, passaient avec une vitesse folle. À force de se lever tôt et de se coucher très tard, il parvenait à les allonger, à les étirer mais, constamment pressé, il avait toujours vécu avec la profonde conviction que le temps demeure la valeur la plus précieuse et la plus fugitive.

- C'est lundi, aujourd'hui, avait-il l'habitude de répéter à ceux avec lesquels il travaillait, et souvenez-vous bien qu'il ne vous sera pas donné de vivre deux fois ce lundi-là, alors profitez-en, parce qu'il passera sans que vous vous en aperceviez et ne reviendra pas.

Ici, dans ce camp militaire temporaire, proche de celui de Legnica, il est condamné à examiner cinq dossiers par jour, pas un de plus et pas un de moins. Pour Kazik, ce sont de véritables travaux forcés mais, au mess des officiers, comme sur le terrain, il sent les regards envieux se poser sur lui. Pendant que les autres sortent sur le polygone, dirigent les exercices et sont obligés non seulement de fournir un effort physique, souvent très pénible, mais encore de courir des ris-

ques, puisque, pour mieux stimuler les soldats, on tire avec de vraies balles et non pas à blanc, lui n'a que des charges administratives...

Kazik sort ses clefs et ferme les classeurs. C'est une opération longue et laborieuse, puisqu'il y a un nombre incroyable de serrures et qu'il se trompe constamment. Il se rassoit ensuite et se plonge dans la lecture des deux seuls journaux auxquels il a accès, la Pravda * et Zoinierz Wolnosci **.

« L'appel des délégués du Congrès de Solidarité aux ouvriers des pays frères et de l'U.R.S.S. est une véritable provocation, indigne des travailleurs de notre pays »...

Comme ils devaient être joyeux, là-bas, à Gdansk, pense Kazik. Pour la première fois depuis trente-six ans, ils ont pu enfin parler, dire ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent, comment ils sont prêts à travailler pour transformer ce pays en une démocratie libre, où il fera bon vivre et où seuls les véritables malfaiteurs seront pourchassés et arrêtés par la milice. Comme cela devait être difficile pour eux, qui dont aucune habitude de s'exprimer en public, sauf pour répéter comme des perroquets des phrases dictées à l'avance dans cette « langue de bois », imposée par le pouvoir...

Kazik soupire et allume une cigarette. Il éprouve une haine si profonde à l'égard de ceux qui l'ont empêché d'être à Gdansk pendant ces journées historiques que ses mâchoires se serrent et que ses mains écrasent le pupitre. La pire punition qu'on peut infliger à un homme c'est de le réduire à l'impuissance, pense-t-il, et c'est exactement ce qu'ils veulent. En nous obligeant à faire et à refaire, à leur convenance, le service militaire, ils parviennent à mieux mater certains qu'en les emprisonnant. Je suis enfermé ici comme un animal qu'on ne veut pas mener à l'abattoir et je ne peux communiquer avec Inka. Défendu de téléphoner, défendu d'écrire, défendu, défendu, défendu... En prison, les pires assassins peuvent recevoir, selon le règlement, les visites de leurs proches, mais pas moi ! Moi, je suis l'officier de réserve et je dois m'estimer honoré, puisqu'ils sont rares les Polonais qu'on assigne à ce camp que l'invincible armée soviétique a daigné imposer sur notre territoire, pour mieux le surveiller.

* Le plus important quotidien soviétique dont le titre, en traduction littérale, est « Vérité ».

** Le journal de l'armée polonaise, « Soldat de liberté ».

Il pleut dehors et la lumière du jour se meurt derrière la petite fenêtre. Dans l'air flotte l'odeur du goudron. Inutile d'essayer de lui échapper. Elle est partout. Les vêtements, les baraques, les chambres des officiers et les dortoirs des soldats en sont imprégnés. Tenace cette odeur-là, puisque, dans l'unique rue du village, le vent la charrie sans cesse. Et puis, il y a aussi le silence. Défense absolue de fréquenter les soldats, une sorte de code non écrit qui exige des officiers un mutisme total en face de leurs inférieurs, auxquels on ne s'adresse que pour crier des ordres.

Au mess, comme dans les quartiers des officiers, règne une autre qualité de silence, plus sophistiquée. Parfois, entre amis, on se promène ensemble et c'est là le seul aspect humain des rapports entre gradés. Il y a beaucoup d'agents du K.G.B. au camp et ils se réservent, selon leur habitude, le souci d'interpréter à leur manière chaque parole et chaque geste, aussi anodins puissent-ils être.

Au début, Kazik a essayé d'entraîner quelques officiers soviétiques dans des promenades au village. Il cherchait désespérément un moyen de communiquer avec Inka. Il a même pris le risque de poser quelques questions à ce propos, mais il n'a obtenu en échange que des silences chargés d'étonnement. Le capitaine Igor, son supérieur immédiat, un agent du K.G.B. sans aucun doute, puisqu'il est beaucoup trop âgé pour faire partie de l'armée active, entre dans la pièce. Kazik se méfie de lui et évite soigneusement de lui parler polonais, bien que l'autre le connaisse parfaitement. En russe, avec l'aide du barrage d'une langue étrangère apprise à l'école, Kazik a le temps de peser ses mots et de choisir avec soin ses expressions, tandis qu'en polonais c'est plus difficile.

- Vous lisez la Pravda, constate le capitaine Igor, c'est bien. Il faut s'informer et se cultiver l'esprit.

- J'ai terminé l'analyse des dossiers que vous m'avez donnés et j'ai fermé les classeurs.

- Parfait, mon lieutenant, je vous emmène au mess.

Le ton faussement enjoué d'Igor énerve Kazik, et puis cet agent du K.G.B. doit être identifié par les officiers, puisqu'on l'évite. Lui et ses collègues du K.G.B. ont sans doute l'ordre de ne pas se montrer ensemble, tandis que les autres gradés s'efforcent de ne pas être vus en leur compagnie.

- Je vais au village acheter quelque chose et je vous retrouve au mess, dit Kazik.

Déjà, il a trop parlé, puisque le capitaine Igor s'informe de la nature de l'objet que Kazik veut se procurer bien qu'on dispose de tout ce qu'on peut désirer au camp.

- Un cadre pour la photo de ma femme, rétorque Kazik sur un ton qui en soi est une provocation, et comme je marche très vite il vaut mieux ne pas m'accompagner.

Cette fois-ci, contrairement à ses habitudes, Igo n'insiste pas. Le capitaine boite et il a du mal à se déplacer à pied. Or, il est déconseillé dans les directives de prendre la voiture pour aller au village. On estime sans doute, en haut lieu, qu'il est préférable de ne pas provoquer les habitants par ce genre de luxe, d'autant plus ostentatoire que la population ne peut pas se procurer une goutte d'essence et que l'unique tracteur du village est immobilisé depuis plus d'un mois, comme ça, juste devant la coopérative.

Le mouvement procure à Kazik une certaine détente. À un moment donné, il enfonce même ses mains dans ses poches, selon son habitude, mais se ravise presque aussitôt en se rappelant que cela n'est pas permis. Quelques soldats qui se promènent deux par deux, comme l'exige le règlement, le saluent au passage.

Inka, pense Kazik, ma douce, ma merveilleuse Inka... Comment se débrouille-t-elle ? Elle doit m'en vouloir de ne pas téléphoner, ni écrire. Et moi je ne fais que penser à elle, comme un imbécile, sans pouvoir lui envoyer ne serait-ce qu'une carte postale !

L'impuissance de parler, l'impuissance de communiquer, l'impuissance de me débarrasser de ce capitaine Igor de malheur...

Une jolie fille qui se penche par la fenêtre d'une maison basse, pour fermer les volets, lui sourit. Une autre idiote, se dit Kazik. Elle s'imagine que cet uniforme de lieutenant polonais que je porte a une signification quelconque ici, dans ce camp soviétique. L'émouvant attachement de notre peuple à cette armée dont il a

attendu la naissance pendant les cent ans des partages et de domination étrangère*.

La milice, O.R.M.O., Z.O.M.O., comme le S.B., sont formés de tueurs, mais Jaruzelski ne peut pas être corrompu, ni même Janus à deux faces, parce qu'il a l'auréole d'un général. Il faut vivre dans ce camp pour se rendre compte qu'après des années d'un entraînement pareil on devient inévitablement un robot incapable d'absorber autre chose que des articles ronflants du Zoinierz Wolnosci. Il suffit d'observer ces soldats qui courent à qui mieux mieux, sur les terrains de manoeuvre, pour éviter de se faire tuer par mégarde. Les autres, ceux d'Occident, savent-ils qu'ici on s'entraîne avec des vraies munitions ? Certainement pas ! Les divers mouvements pacifistes ne manqueraient pas de clamer leur indignation si cela était connu ! Comment se fait-il, pardi, qu'ils font des manifestations monstres contre les Américains et que, selon Ula, il est si difficile de mobiliser des gens pour manifester devant les ambassades soviétiques en faveur de Solidarité ? Ula aurait-elle raison en prétendant que certains de ces braves pacifistes sont manipulés, infiltrés et financés à leur insu par Moscou ?

Que m'importe tout cela, se dit Kazik, en dépassant la maison et la jolie fille qui continue à le suivre des yeux, la seule chose qui compte c'est de rejoindre Inka coûte que coûte. Que le monde croule, pourvu que je puisse la protéger, elle et l'enfant !

Sans proférer un son, sans même bouger les lèvres, Kazik répète indéfiniment : « Inka, je t'aime, tu es toute ma vie », et le goût de ces mots suffit à lui redonner du courage.

Dans le petit magasin, un soldat soviétique se tient devant le comptoir. La vendeuse semble lui chuchoter quelque chose. L'éternel marché noir, pense Kazik en s'arrêtant sur le seuil. Le soldat se retourne. Il est tout rouge et visiblement effrayé. Il est petit, gros et il empest cette odeur caractéristique de goudron qui, malgré la porte ouverte, remplit le magasin. Pendant un long moment, ils se taisent tous les trois, puis le soldat salue et sort, tandis que la vendeuse, une vieille

* La Pologne a obtenu son indépendance au lendemain de la Première Guerre mondiale, après cent ans de luttes contre les trois occupants, la Prusse, la Russie, et l'Autriche.

femme triste, rajuste brusquement son chemisier sur sa poitrine. D'un bond, Kazik est près d'elle.

- Allez, donnez-moi ça, ordonne-t-il en russe et plus vite que cela ! Inutile de mentir, je vous ai vue !

Une expression de peur tend le visage ridé, puis il se plisse dans un sourire obséquieux qui fait mal à Kazik.

- Mon bel officier, supplie la femme en polonais, il ne faut pas vous fâcher. Ce soldat, c'est un brave homme qui apporte du chocolat pour mes petits enfants.

- Donnez, répète Kazik !

Tout en surveillant l'entrée, de crainte qu'on puisse les surprendre, la femme glisse la main sous son soutien-gorge, sort l'enveloppe et la tend à regret à ce lieutenant polonais qui lui semble impitoyable.

- C'est une lettre pour Maritza, sa femme, murmure-t-elle. Il l'aime et il n'a pas le droit de lui écrire. Elle est enceinte.

Kazik prend l'enveloppe, l'examine attentivement et la lui rend.

- Il vous paie combien pour ce service ? demande-t-il, en polonais cette fois. Vous savez que vous risquez gros ?

- Il l'aime, répète la femme et il me donne ce qu'il peut : du chocolat de sa ration, des bonbons, parfois même un peu de café. Je sais que c'est beaucoup par les temps qui courent, mais ce n'est pas pour moi, c'est pour les petits. J'ai trois petits-enfants, monsieur le lieutenant, mon gendre et ma fille sont partis. Ils ont dit qu'ils ne peuvent plus vivre ici et qu'ils reviendront chercher les enfants quand ils le pourront. Je les attends toujours, mais ils ont du mal, sans doute, à obtenir ce permis spécial qu'il faut avoir pour nous rendre visite ici. Vous comprenez, avec toute cette histoire de Solidarité, l'existence est encore plus compliquée que de coutume. Les Kacapy, se méfient... Leur commandement, j'entends, pas le petit soldat qui vient me voir quand il le peut...

Kazik se retourne. Il n'y a personne dans la rue. C'est l'heure du dîner et les officiers sont au mess, tandis que les soldats font la queue dehors, sous la pluie, avec leurs gamelles.

- Allons, n'ayez pas peur, dit Kazik en polonais. Je n'en parlerai à personne, mais en échange vous allez expédier une lettre pour moi. Donnez-moi du papier et une enveloppe, mais faites vite. La lettre partira quand et comment ?

- Demain matin, demain matin tôt, monsieur le lieutenant, répète la vieille femme ragaillardie, avec la farine qu'on livre au boulanger. Vous savez, le vieux qui habite à dix kilomètres d'ici et qui fait le pain pour le camp. Sa fille va la mettre dans la boîte aux lettres pour éviter que le facteur ne le sache. Elle y va à bicyclette... Vous verrez, monsieur le lieutenant, vous serez bien servi.

Il ne l'écoute plus. Penché sur le comptoir, de façon à cacher la feuille sur laquelle il écrit, Kazik a l'impression de parler à Inka. Conscient de la fuite du temps et du danger que le capitaine Igor, ne le voyant pas arriver au mess, sorte à sa rencontre, il ne réfléchit pas. D'abord la rassurer, « Tout va bien. Je ne peux pas te téléphoner, ni t'écrire. Je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime comme un fou ! Ne pense qu'à toi. S'il t'arrive un malheur, moi aussi je cesserai d'exister, parce que sans toi la vie n'est plus possible. Ton Kazik. »

La vendeuse se tient près de la porte, comme si elle voulait la fermer, ce qui lui permet de surveiller la rue, Il n'y a pourtant plus personne dehors et les chiens commencent à aboyer dans le village. Il fait nuit, mais la pluie a cessé.

- Voilà, dit Kazik en collant l'enveloppe. Ceci est pour vous.

Il dépose sur le comptoir deux billets de cent zlotys qu'il sort de sa poche.

- C'est tout ce que j'ai sur moi. La prochaine fois, il y aura du chocolat et du café. Nos rations sont meilleures que celles des soldats. Vous ne le regretterez pas. Mais je vous préviens que si cette lettre ne parvient pas à destination...

Non, il n'a vraiment pas envie de faire chanter la vendeuse. Certes, deux précautions valent mieux qu'une, mais la vieille femme a l'air de prendre très au sérieux son rôle de messagère. Seulement voilà, il y a le capitaine Igor et ses sbires, toujours capables de lui faire avouer, s'ils le veulent, n'importe quoi.

- Vous savez, dit-elle, à la coopérative, à vingt kilomètres d'ici, il y a maintenant des officiers qui font des contrôles. Il paraît que c'est comme ça un peu partout, dans les P.G.R., comme dans les usines. Les gens prétendent qu'ils sont très gentils et beaucoup plus honnêtes que les gérants et les directeurs qu'ils ont remplacés, ou qu'ils assistent. Forcément, c'est notre armée ! Si seulement les Soviétiques

ques nous laissaient faire, le général Jaruzelski s'entendrait sûrement avec Walesa et avec notre Cardinal Primat. Je prie pour que cela arrive et j'ai confiance.

- Je reviendrai la semaine prochaine, à la même heure, annonce Kazik en sortant, Si vous ne me voyez pas, c'est que je n'aurai pu quitter mes obligations au camp.

Inka va recevoir ma lettre, pense-t-il en pressant le pas, et cela le rend presque heureux mais, dès qu'il pénètre au mess, déjà le capitaine Igor s'avance à sa rencontre. Le capitaine a fini de manger et il a l'air de vouloir lui confier un message de la plus haute importance.

- Votre collègue du ministère, dit-il, vient d'arriver. Il vous attend dans votre bureau, lieutenant.

Qui cela peut-il bien être ? se demande Kazik, persuadé à l'avance que la surprise sera pénible et lui vaudra en plus des ennuis, mais en entrant dans son bureau il retrouve le visage souriant de Witek. Il s'accroche à lui de toute la force de son regard, puis le salue d'une façon on ne peut plus officielle.

- Bonjour, maître, je suis très heureux de vous voir.

- Moi aussi, lieutenant, répond Witek sur le même ton, tandis que d'un geste à peine perceptible Kazik lui indique que l'appareil d'écoute est fixé dans le plafonnier qui pend au-dessus de leurs têtes.

- Je viens de la part de notre chef à tous les deux, dit Witek en allumant une cigarette et en offrant une autre, déjà sortie du paquet, à Kazik.

Il se penche ensuite, comme pour lui donner du feu, glisse sa cigarette, déjà allumée, entre ses lèvres, puis recule. Pendant ce temps-là, Kazik réussit à enfermer le billet en papier fin, roulé en forme de cigarette, dans sa main gauche. Tout cela se passe avec une rapidité telle que, même s'ils devaient être observés par quelqu'un, on ne serait pas en mesure de le remarquer.

- Le « patron », poursuit Witek, veut vous confier une mission de confiance.

Kazik s'assoit et respire profondément. Toujours cette pénible odeur de goudron, pense-t-il, même en ce moment je ne suis pas capable de l'oublier.

- J'ai déjà discuté avec le capitaine Igor, votre supérieur ici. Il semble bien que la décision du « patron » va vous obliger à quitter assez rapidement votre service

dans l'armée. Il s'agit, en effet, d'un poste à l'étranger pour lequel vous avez des compétences particulières, puisque vous connaissez les milieux d'immigration. La propagande capitaliste fait beaucoup de tort à notre pays. Il est important d'expliquer aux citoyens d'origine polonaise, mais aussi aux jeunes Occidentaux, les véritables données de la situation. En d'autres termes, le message est clair. Notre endettement, nos difficultés économiques, sont dus principalement, comme vous le savez, à la paresse et à l'alcoolisme d'un certain pourcentage des travailleurs. Ces gens-là, comme les intellectuels du K.O.R. d'ailleurs, sont des parasites et des éléments antisociaux qui, au lieu de manifester leur reconnaissance pour les avantages que leur assure le socialisme, pour l'éducation qu'ils ont reçue gratuitement et pour les privilèges dont ils profitent, préfèrent aujourd'hui participer au mouvement de Solidarité, qui est infiltré par les impérialistes occidentaux. C'est cela la mission qu'on veut vous confier. Elle exige, il va sans dire, beaucoup de doigté et une certaine diplomatie dont vous êtes capable. Certes, nous avons plusieurs autres moyens à notre disposition, dont le travail remarquable de nos agents diplomatiques et de ceux des pays frères mais, compte tenu de vos origines familiales, puisque vous êtes fils d'un ouvrier authentique, et de vos relations, votre témoignage peut-être particulièrement important pour démolir celui, entre autres, des journalistes étrangers que nous avons eu le tort de recevoir dans notre pays depuis l'été 1980. Comme vous le comprenez sans doute vous-même, il est fondamental de contrecarrer une propagande dont les échos nous reviennent ici à travers les émissions des stations de radio étrangères dont les programmes sont diffusés en polonais. En tant que fonctionnaire de notre ministère et en tant qu'officier, vous vous devez de relever le défi.

- Je suis très honoré qu'on ait pensé à moi, répond lentement Kazik, mais je ne saurais remplir une pareille mission sans avoir avec moi ma femme qui connaît plusieurs langues et sur laquelle je peux compter comme sur moi-même.

- Elle vous rejoindra plus tard, rétorque Witek et sa voix se fait suppliante. Nous pouvons même commencer tout de suite les formalités nécessaires à son voyage.

Kazik a envie de crier. Comment Witek peut-il s'imaginer un instant qu'il quittera le pays en laissant Inka, enceinte, à Rybotycze ? Comment ce vieux copain ose-t-il lui proposer une solution pareille ?

- Excusez-moi, dit Witek en se levant, mais je suis fatigué par le voyage et je dois voir encore le capitaine Igor. Nous en reparlerons demain matin, avant mon départ. La nuit porte conseil. Réfléchissez-y bien ! Nous avons besoin de vous et nous comptons sur vous !

Witek sort et Kazik se précipite au mess, pour ne pas éveiller de soupçons, avale aussi rapidement que possible son repas, puis s'en va aux cabinets. C'est le seul endroit où il peut lire tranquillement le petit billet qu'il ne cesse de tâter dans sa poche. Au mess, il y a un endroit fermé tandis que, dans leurs quartiers, il n'y a pas de séparations et ils sont obligés de se tenir cordés, les uns à côté des autres.

Mon Dieu, pense Kazik, c'est une lettre d'Inka.

« Chéri, écrit-elle, Witek a raison. Accepte. C'est l'unique issue possible. Je te rejoindrai plus tard. Kazik, je te demande pardon. J'ai défendu la maison et la ferme jusqu'au bout. On a organisé même une battue fort réussie mais, comme tu sais, les sangliers reviendront. Ils reviendront à travers les forêts de l'Est, parce qu'ils ont faim... Lundi dernier, des hommes sont arrivés. Ils étaient six. Des officiers de l'armée. Ils nous ont donné deux jours pour évacuer. J'ai réussi à vendre les animaux au directeur du PG.R. Le curé Wolski m'a envoyé des gens qui m'ont aidée. Les récoltes ont été distribuées. Je n'ai rien laissé. Psina est à Zbrosza Duza, je n'ai pas pu l'emmener avec moi. J'ai bien fermé la maison.

« Ania, son mari et son fils travaillent pour Z.O.M.O. à Przemysl. Les camions auxquels tu tenais tant sont en lieu sûr. Les chauffeurs ont été fantastiques.

« Kazik, mon amour, la surveillance de toute la région, le long de la frontière, est renforcée. C'est même pour cela qu'ils ont dit que je dois partir, parce qu'il y a trop de va-et-vient dans la ferme. Au village, ils ont rendu visite à plusieurs familles, mais ils n'ont pas exigé qu'elles s'en aillent. Cela aussi a une certaine signification !

« Kazik, je suis à Varsovie, chez Helena. Dès mon arrivée je suis allée voir Witek. C'est un vrai ami. Je ne sais toujours pas où tu te trouves, mais il m'a promis que tu auras cette lettre. Si tu peux, Kazik, je voudrais un mot de ta main. Juste un mot ! J'ai besoin de lire ton écriture pour me persuader que tu existes et que je n'ai pas rêvé tout cela. Je t'embrasse et n'hésite pas : accepte ce que Witek te propose. »

Inka, la merveilleuse, la courageuse Inka, pense Kazik en relisant chaque mot pour mieux les graver dans sa mémoire. Désormais il peut les réciter par coeur, alors il déchire le petit papier, le jette dans la cuve et tire la chaîne. Toute seule, enceinte, elle a su se débrouiller mieux qu'un homme, mieux qu'il ne saurait le faire lui-même !

C'est en se déshabillant dans sa chambre que Kazik se dit que la lettre qu'il a confiée à la vieille femme peut être interceptée par le capitaine Igor, ce qui lui vaudra sans aucun doute l'échec de toute l'opération montée par Witek. Sa montre indique neuf heures du soir. Comment rejoindre la femme ? Il ne sait même pas où elle habite. Et puis, sous quel prétexte la chercherait-il ? Kazik enlève sa montre, la met dans la poche de son uniforme, se recouche, ferme les yeux et, pour cesser de s'énerver, essaie de retrouver sous ses paupières l'image d'Inka.

Soudain, elle est là, près de lui. Il ne sait plus s'il rêve ou si, à force de concentration, il parvient à ressentir cette impression merveilleuse du contact de ses cheveux sur sa joue, mais cela ne dure pas. Il se réveille en sursaut, se lève et commence à faire sa toilette. Il fait noir encore quand il sort et marche jusqu'au petit magasin, dont les portes sont soigneusement fermées. Sans hésiter, il frappe chez les voisins.

- J'ai oublié ma montre et je tiens à la récupérer, dit-il sèchement à l'homme qui lui ouvre, veuillez m'indiquer où habite la vendeuse.

Depuis qu'il a reçu la lettre d'Inka, Kazik a retrouvé toute son assurance. Même l'odeur du goudron qui flotte dans l'air ne le dérange plus. Il se sent fort, habile et, plus encore, il est parfaitement certain désormais qu'il quittera ce camp.

Ensommeillé, puis affolé, l'homme lui montre du doigt l'endroit où il doit se rendre. La vieille femme est là, en vêtement de nuit, et un instant plus tard Kazik récupère la petite enveloppe. C'est Witek qui va la donner à Inka, se dit-il. Je trouverai bien un moyen de la lui passer.

Au petit déjeuner, Kazik raconte avec moult détails, au capitaine Igor, l'histoire de sa montre perdue et retrouvée, puis il s'en va à son bureau, où Witek arrive peu après, mais cette fois-ci ils ne sont plus seuls, le capitaine Igor l'accompagne.

- Le patron va être déçu, dit Witek, le capitaine vient justement de m'aviser que vous ne pouvez pas être libéré de votre service militaire avant le mois de janvier.

Il s'exprime en russe avec un fort accent polonais et déforme légèrement certains verbes.

- Eh oui ! hélas, enchaîne le capitaine Igor, vous êtes très populaire, lieutenant, tous les services vous réclament. Au fait, est-ce que votre « patron » précédent n'a pas eu, par hasard, un petit accident ? C'était l'année dernière, je crois.

- Quel euphémisme, mon capitaine, intervient Witek, comme s'il craignait la réaction de Kazik, il en est mort, le pauvre homme. On l'a trouvé à son domicile. Un suicide ... Il était très dépressif, le « patron » à cause de ses affaires de famille. Des problèmes graves avec son fils... Ce sont des choses qui arrivent de nos jours.

- Ah ! tiens, c'était donc cela, constate le capitaine Igor, comme si ce détail lui faisait particulièrement plaisir. Décidément, vous êtes un drôle de peuple, vous les Polonais. Fantaisistes, individualistes et, par-dessus tout cela, indisciplinés. Remarquez, on vous aime bien quand même, moi surtout qui ai vécu à Varsovie de belles années de ma jeunesse.

- Il y a longtemps, mon capitaine ? s'informe avec empressement Witek.

- Oh oui ! mon cher maître, à l'époque où nous vous avons libérés de l'oppression hitlérienne.

Un lourd silence s'installe dans la pièce. Ils restent là, tous les trois, sans échanger un mot pendant un long moment, puis le capitaine Igor dit à Witek qu'il va le reconduire jusqu'à la sortie du camp, tandis que Kazik ouvre machinalement les classeurs. Ensuite, tout se passe très vite, le capitaine sort le premier, avec Witek qui le suit, tout en tendant, derrière son dos, ses deux mains. Kazik a juste le temps d'y glisser la lettre pour Inka et déjà la porte se referme.

En étalant les dossiers sur son pupitre, Kazik a l'impression d'être isolé du monde, dans une cage qui empest l'odeur du goudron... Alors, au lieu de réfléchir, au lieu de chercher désespérément une solution, il essaie de retrouver en lui l'image d'Inka, le son de sa voix et le charme espiègle de son sourire. Il sait, désormais, que rien, ni personne, ne pourra l'aider aussi efficacement que cette image-là, parce qu'elle lui redonne confiance en lui-même et lui insuffle une sorte

d'optimisme fou. Aussi longtemps qu'elle m'aimera, se dit Kazik, tout est possible et je me sortirai tôt ou tard de n'importe quel pétrin, y compris de ce foutu camp où tout semble définitif et désespéré.

Ce soir-là, pendant la longue séance d'« information » qui, en fait, est un de ces cours de propagande qu'un colonel du K.G.B. dispense aux officiers deux fois par semaine, le capitaine Igor, qui ne comprend pas pourquoi le lieutenant Skola sourit béatement, se promet de le surveiller de près.



- Il faut éviter la violence, dit le curé Marianski. C'est cela notre force. Nous sommes en train d'écrire l'histoire de la première révolution pacifique du monde. Si tu veux un parallèle, une comparaison ultime, pense aux premiers chrétiens. Le Christ a osé affronter l'Empire romain et, à l'époque, ce fut un révolutionnaire. La révolution pacifique qu'il avait déclenchée a survécu à vingt siècles d'histoire, tandis que tous les mouvements de violence se sont terminés par des bains de sang et l'avènement des dictatures. C'est ainsi, par exemple, que la Révolution française a précédé la prise du pouvoir par Napoléon Bonaparte, que la Guerre d'Espagne, une guerre civile, la pire qu'on puisse imaginer, a précédé l'instauration de la dictature de Franco, et la révolution russe l'avènement du stalinisme.

- Le Christ était fils de Dieu, rétorque Inka et nous, nous sommes des simples mortels. Je vous assure, monsieur le curé, que, quand ils sont venus, quand ils m'ont ordonné de tout laisser et de partir, j'ai eu envie de prendre la carabine et de tirer, sans me soucier de ce qui m'arriverait après. Je ne l'ai raconté à personne, mais Kazik et moi avons beaucoup travaillé, beaucoup espéré... La production de la ferme ne devait pas être pour nous un moyen de nous enrichir, mais de fournir aux gens ce dont ils avaient besoin. Vous me comprenez j'espère ?

- Voyons, mon enfant, soupire en se levant le curé Marianski. Moi, j'essaie de t'expliquer le fondement même des choses et, toi, tu me parles d'un fait isolé. C'est un dialogue de sourds. Il est évident qu'il y a et qu'il y aura des injustices. C'est inévitable ! Autant se résigner à l'avance et les accepter.

Il fait froid dehors, mais beau, et le soleil pénètre dans la grande pièce du presbytère. Il n'a pas vieilli, le curé Marianski, pense Inka. Depuis que je le connais, depuis mon enfance, il a gardé la même silhouette, la même vivacité de

mouvements, la même allure sportive et la même expression du visage, à la fois décidée et chaleureuse. Ses cheveux ont blanchi. C'est comme si la neige les avait saupoudrés, mais cela souligne encore la jeunesse de son sourire.

- Notre Cardinal est mort, mais le premier pape polonais de l'histoire du monde veille. Allons, Inka, cesse de t'apitoyer sur ton propre sort et viens m'aider à préparer un thé.

- Vous avez le don de transposer les messages mystiques dans ce quotidien qui est le nôtre et que moi, personnellement, je supporte de plus en plus mal, constate Inka en le suivant à la cuisine. Le mois prochain, juste avant les Fêtes de Noël, je vais accoucher d'un enfant sans même savoir où se trouve son père et cela dans mon propre pays qui, en principe, est souverain. Nous ne sommes pas en guerre à ce que je sache et l'occupant allemand ne nous menace plus. La Gestapo a cessé d'exister !

- Eh oui ! soupire Tadeusz Marianski, en posant la bouilloire sur le feu. Nos « amis » de l'Est veillent. C'est l'affrontement final entre une société profondément chrétienne et le matérialisme historique. Nous allons gagner, Inka, même si cela doit prendre un certain temps. Je suis conscient que tu vas mettre un enfant au monde dans des conditions difficiles, mais pour Helena ce fut pire encore. Ton enfant sera un enfant de l'amour, tandis que la pauvre Hélène a donné la vie à un enfant de la violence. N'est-ce pas déjà un symbole ?

C'est au moment où le curé Marianski termine sa phrase que le bruit se déclenche. Quelqu'un frappe à la porte comme s'il voulait l'enfoncer.

- C'est ouvert, crie Tadeusz Marianski à l'adresse des intrus, vous n'avez qu'à tourner la poignée.

Inka sort dans le corridor. Son dos lui fait mal, son ventre lui pèse, sa démarche est lente et avant qu'elle ne parvienne jusqu'à la porte, celle-ci cède sous la poussée d'un groupe d'hommes en uniforme qui pénètre à l'intérieur, en pointant leurs revolvers.

Un détachement de *Z.O.M.O.*, pense dans un éclair Inka, en se collant contre le mur et en protégeant de ses deux bras son ventre. Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ?

Deux hommes se placent à côté d'elle, deux autres entourent le curé Marianski, tandis que l'officier monte l'étroit escalier de bois qui se trouve au bout du corridor, puis revient presque aussitôt, en exhibant triomphalement un vieux colt.

- C'est vous l'assassin, hurle-t-il. Voici l'arme avec laquelle vous avez tué hier à Otwock un représentant de l'ordre en devoir. Je viens de trouver cette arme là-haut, dans votre cachette préférée qui sert de vestiaire aux enfants de chœur C'est du joli ! Vous n'avez pas honte, curé ? Passez-lui les menottes et plus vite que ça. On l'emène !

Tadeusz Marianski tend ses bras. Son visage est illuminé par un étrange sourire que la fossette qui se creuse dans son menton rend presque joyeux.

- Adieu, Inka, dit-il en passant devant elle et sois courageuse. Il le faut.

Un des hommes lui assène un coup de poing dans la figure, son nez commence à saigner et, comme les menottes l'empêchent d'essayer cette longue traînée rouge, les gouttes tombent sur sa soutane. Une autre poussée, Tadeusz Marianski bute sur le seuil, tombe, tandis que les hommes en uniforme le font rouler, à coups de pied, jusqu'en bas des trois marches qui conduisent à la rue principale du village.

La camionnette, sans vitres, attend. Le curé se redresse, le voilà à genoux dans la neige, mais ils le soulèvent par les bras et le jettent dans le véhicule, tandis que le chauffeur démarre en trombe.

Inka n'hésite pas un instant. La voilà déjà en train de monter là-haut, au clocher, puis de tout son poids elle s'accroche à la corde, jusqu'à ce que le plancher se mette à vibrer sous ses pieds avec les mouvements de la cloche qui sonne. Combien de temps cela dure-t-il ? Elle ne saurait le dire mais quand, finalement, elle pénètre dans l'église, la nef est déjà pleine de monde.

- Écoutez-moi, dit-elle en se plaçant devant l'autel, ils ont arrêté le curé Marianski, notre curé, et ils ont osé l'accuser, devant moi, du meurtre d'un officier de Z.O.M.O. Ils l'ont maltraité et ils l'ont emmené. Nous allons tous ensemble au poste de milice déposer une plainte. Il existe une justice dans ce pays !

Dans le fond de l'église s'élève un murmure de voix. Inka circule parmi les gens, discute, donne des détails, explique et c'est ainsi qu'ils s'en vont sur la grande route, en continuant à parier et à l'entourer. Au poste de milice, Jozef les reçoit

dans son bureau qui se remplit aussitôt de monde, ainsi que la pièce attenante et le corridor, tandis que dehors la foule ne cesse de grossir.

Debout, derrière sa table de travail, Jozef, le chef de milice, fait face. Il est seul. En voyant les gens arriver, ses hommes ont quitté précipitamment l'édifice par la porte arrière.

- C'est une ignominie, crie quelqu'un, et tu vas nous la payer !

- Un instant, intervient Inka. Nous voulons déposer plainte contre l'action de Z.O.M.O. et nous voulons la présenter devant un juge.

- C'est bien, c'est bien, acquiesce Jozef. On va tout inscrire, On va dresser un constat et recevoir vos déclarations...

De ses grosses mains il fouille dans son tiroir, prend une feuille jaune, la glisse dans la machine à écrire, puis se ravise, la sort, trouve un papier carbone et une autre feuille jaune, et recommence l'opération.

- Âge, nom et prénoms de la présumée victime, son état civil, son adresse, marmonne Jozef, comme si cette formule consacrée par les règlements pouvait le protéger contre la vindicte populaire.

- Tu te moques de nous, ordure ! lance une femme, mais Inka lui fait signe de se taire.

Lentement, posément, elle répond aux questions stupides, inutiles, puis à celles concernant les faits : l'irruption au presbytère des hommes de Z.O.M.O., leur prétendue découverte et leurs brutalités.

- L'officier a bien dit, conclut Inka, que l'arme qu'ils ont trouvée aurait servi pour tuer un agent de Z.O.M.O. à Otwock, hier. Or, je peux témoigner sous serment, ainsi que plusieurs paroissiens présents ici, que le curé Marianski n'a pas quitté Celestynow depuis plusieurs jours.

- Il a pu cacher le meurtrier et l'aider à se débarrasser de son arme, suggère obligeamment Jozef, auquel cas il s'agit de complicité dans une affaire de...

Les gens l'empêchent de terminer sa phrase. Deux cultivateurs se placent si près de lui, qu'affolé il recule sa chaise.

- On veut aller devant un juge, t'entends ! Discute pas ; écris ! Toi, tu as des armes, mais nous, nous avons des chiens et, à la tombée de la nuit, un accident

c'est vite arrivé, murmure un vieil homme dans la foule, mais Jozef l'entend et un frisson parcourt son dos.

Maudit soit ce salaud d'Igor. Lui ne risque rien, mais moi je vais avoir de la chance si je parviens à sauver ma peau, se dit-il. Pourtant, quand il est venu me voir, la semaine dernière, je lui ai bien expliqué que les gens n'accepteront pas un bobard pareil. Voyons donc, tout le monde connaît ici le curé Marianski et il est beaucoup trop aimé pour qu'on laisse faire une injustice pareille. Ils sont enragés ces gens-là et prêts à n'importe quoi pour le curé. Ils iront à Varsovie, s'il le faut et, avec l'aide de Solidarité, ils assiègeront la prison jusqu'à ce qu'on le relâche. Il se croit où ce salaud d'Igor ? À Moscou ou en Sibérie ? Autrefois, quand il est arrivé ici, avec l'armée des Soviétiques, il pouvait faire ce qu'il voulait, les partisans se cachaient encore dans les alentours et les Boches venaient à peine de s'en aller, mais maintenant ce n'est plus la même situation.

Jozef, le chef de milice, a soudain envie de se lever et de leur parler d'Igor, l'agent du K.G.B., mais la peur le cloue sur son siège dès qu'il se remémore les événements de cette nuit-là. Une semaine s'est écoulée depuis, mais il s'en souvient comme si Igor, alias Janek, venait tout juste de frapper à sa porte. Quand il était arrivé, il ne l'avait pas reconnu de prime abord, mais quand il était entré dans la maison, quand il s'était installé dans le grand fauteuil rouge, le son de sa voix lui avait paru familier. Ensuite, petit à petit, sous les traits bouffis du visiteur nocturne, Jozef avait retrouvé une autre image et il s'était rappelé aussitôt les moments d'angoisse qu'il avait vécus à l'époque, puis cette sensation de triomphe qu'il avait ressentie en mettant, pour la première fois, son uniforme de chef de milice.

- Tu sais, *tovaritch* *, lui avait déclaré en russe Igor, à l'époque tu ne m'as pas beaucoup vu. Un certain Bruno s'était chargé de tout. Lui non plus ne voulait pas dénoncer le curé, et sais-tu ce qui lui est arrivé à ce Bruno-là ? Il dort sous terre, tandis que toi et moi, nous sommes encore en vie. Si tu ne veux pas avoir le même sort que Bruno, si tu tiens à mourir tranquillement de vieillesse dans ta belle maison que tu nous dois, autant faire preuve de zèle. Allons, ce n'est pas toi qui vas

* Camarade, terme qui a remplacé, en U.R.S.S., toutes les autres formules utilisées dans les relations humaines et que les Soviétiques ont essayé d'imposer dans les pays frères, mais sans succès.

arrêter le curé. Un peu de courage. Tout se passera très bien. Tu verras. Il suffit d'être prudent. Je te répète, tovaritch, on doit trouver chez le curé l'arme du crime. Je me charge du reste !

Et me voilà maintenant devant cette foule, se dit Jozef, tandis que lui, personne ne le connaît et personne ne pourra jamais lui demander des comptes.

Le cliquetis de la machine à écrire cesse. C'est fini. Inka soit la première et, derrière elle, lentement, la foule se déverse sur la route. Il est tard. Sous le ciel étoilé, la nuit froide enveloppe le village et les gens se hâtent vers leurs maisons, pour discuter de l'événement, juste entre eux, en famille.

Magda doit être inquiète, pense Inka en voyant, de loin, que la grande lumière est allumée dans la cuisine. Ils sont là, en effet, Magda assise et Mietek debout devant elle. Contrairement à son habitude, Magda semble ignorer la présence d'Inka.

- Tu vas avouer tout cela devant le juge d'instruction, ordonne-t-elle à Mietek, qui penche la tête, et maintenant raconte-nous donc les choses telles qu'elles se sont passées pour que je ne sois pas la seule à savoir. Il faut des témoins et Inka va prendre des notes pour mieux se souvenir. Écris, nka, ma fille, et tâche de ne rien omettre.

Sans poser de questions, sans même prendre le temps d'enlever sa grosse veste, Inka obéit.

- Attends, dit Magda, en faisant signe à Mietek de se taire, moi d'abord.

Inka ouvre le vieil encrier, le secoue en peu, vérifie l'état de la plume et se penche sur le cahier d'écolier que Magda utilise pour faire ses comptes. Heureusement, il reste encore plusieurs pages blanches et elle aura assez de place pour transcrire chaque mot.

- Cela fait un bon bout de temps que le chef de milice vient ici, rôder autour de Mietek, raconte Magda en surveillant du coin de l'oeil les mouvements de la plume sur la page quadrillée. J'ai pas manqué de lui demander ce qu'il voulait, mais il n'a pas soufflé mot. Dimanche dernier, après la messe, ils sont partis se promener ensemble

dans les bois. Je n'ai pas aimé que Mietek, que je considère comme mon fils, me cache des sorties pareilles. À la veillée, je lui ai parlé, mais le garçon a juste

répondu qu'il est bien chez moi et qu'il ne retournera plus jamais là d'où il est venu. Il a même pleuré et j'ai pensé que l'enfant avait trop mangé et qu'il avait mal au ventre. Aujourd'hui, quand les gens sont venus dire qu'une camionnette de Z.O.M.O. était arrivée au village et qu'elle s'était arrêtée devant le presbytère, j'étais en train de nourrir les animaux. Le chien a aboyé peu après et c'est Mietek qu'il ne voulait pas laisser entrer dans la maison. Ce n'est pas normal que le chien ne reconnaisse pas mon garçon, me suis-je dit, et c'est là que tout a commencé. J'ai laissé l'ouvrage et j'ai emmené Mietek à la cuisine pour l'interroger. Il n'a voulu rien dire au début et puis, comme c'est un bon enfant, un brave petit, il s'est mis à me demander pardon et il a même essayé de se mettre à genoux devant moi, ce qui prouve qu'il regrette sincèrement. À toi, Mietek.

Inka tire un trait, tourne la page et recommence à écrire.

- Il m'a menacé, sanglote Mietek. Il a dit qu'il m'empêchera de rester avec la mère Magda... Que je vais retourner à l'institution... Que je dois lui obéir si je veux que la mère Magda garde sa ferme. Il a dit que mère Magda est vieille et n'a pas le droit de travailler sur la terre... Qu'elle ira, elle aussi, dans une institution où elle va... où elle va...

- Allez, Mietek, l'encourage Magda, il faut tout raconter comme à la confession à l'église.

- Où elle va crever, qu'il a dit, le chef de milice, ajoute plus bas Mietek, comme s'il avait peur de prononcer un mot pareil. Alors j'ai accepté de porter son paquet à la paroisse et de le mettre dans la cachette en haut de l'escalier. La porte était ouverte et monsieur le curé n'était pas là. Je n'ai rien touché et je suis revenu à la maison, mais tout de suite après j'ai pensé à ce paquet et j'ai eu peur. Le chef Jozef m'avait défendu de regarder ce qu'il y avait là-dedans, j'ai pensé que c'était une bombe qui allait tuer monsieur le curé dans la nuit et j'ai décidé de retourner. De le prévenir... De...

Mietek sanglote de plus en plus fort. De la poche de son tablier, Magda sort son gros mouchoir à carreaux et le lui tend.

- Mouche-toi, dit-elle, ça fait du bien.

Mietek s'exécute, puis reprend son récit.

- Quand je suis arrivé au presbytère, monsieur le curé se préparait son souper et il m'a demandé de manger un morceau avec lui. On a pris des oeufs et puis j'ai réussi à monter, parce que la femme du restaurant, madame Zosia, est venue lui demander conseil par rapport à la vente de vodka qu'elle ne veut plus servir aux clients. J'ai allumé l'ampoule qui pend du plafond dans le réduit et j'ai ouvert le paquet. Il y avait là-dedans juste un pistolet, alors je l'ai regardé un peu et j'ai sorti le chargeur, ainsi que Jozef me l'avait appris quand il m'avait montré, un jour, dans les champs, comment tirer. Je m'en souvenais très bien parce qu'il m'avait promis aussi que, quand je serais plus vieux, il me ferait gagner beaucoup d'argent dans la milice pour que je puisse aider la mère Magda à acheter des semences. C'est en été qu'il m'avait laissé regarder son arme. Il était très gentil alors. Il ne me menaçait pas. C'est juste la mère Magda qui criait quand elle me voyait avec lui.

Mietek s'arrête un instant, renifle, s'essuie le nez avec la manche de son chandail et piétine un peu sur place.

- Tu peux t'asseoir, dit Magda. On va manger dès que tu auras fini. Note pas, Inka. Ce n'est pas de leurs affaires. Tiens, voici le chargeur ! Pose-le sur la feuille et dessine le contour. C'est plus prudent. Sait-on jamais ce qui va nous arriver à nous trois...

Docilement, Inka s'exécute, puis rend le chargeur à Magda, petit objet dérisoire qui brille sous la lumière de la lampe.

-C'est tout, dit Mietek en se laissant tomber sur la chaise. Monsieur le curé était occupé avec la femme du restaurant et c'est à peine s'ils m'ont vu partir. J'ai couru jusqu'à la maison, Magda était à l'étable et, quand elle est revenue, j'ai fait semblant de dormir. Elle voulait que je mange, mais je n'avais pas faim.

- Tu as terminé ? demande Magda, tu ne veux pas raconter l'histoire de Czarnula ?

- Je peux bien, consent Mietek. C'est le lendemain de ce soir-là que Czarnula m'a fait tomber et je me suis fait très mal.

- Les animaux c'est pas comme les humains, constate Magda, visiblement satisfaite, ils dont pas besoin de savoir, ils sentent ! Mets la table, Inka, on va souper et on va se coucher. Demain matin, on prendra le train pour Varsovie. Il fait trop

froid dehors pour que tu puisses aller avec nous en charrette. Dans ton état ce n'est pas bon.

- Je dois prévenir Irena et Robert, objecte Inka, autant le faire tout de suite.

- Non, laisse, décide Magda. C'est à moi de leur parler. Je ne veux pas qu'ils pensent du mal de Mietek. C'est mon garçon.

Magda se lève, prend sa veste molletonnée et s'en va en laissant Inka en tête à tête avec Mietek qui ne bouge pas de sa chaise, comme hébété et insensible à ce qui se passe autour de lui.

* * *

Le capitaine Igor examine attentivement la carte suspendue au mur. Les petits points rouges indiquent la localisation des églises, les lieux de pèlerinage et les couvents. Au début, il a essayé de les compter, mais ils sont vraiment trop nombreux et Igor renonce à ce pénible exercice. Cette affaire du petit curé de Celestynow a été réglée vite et bien, mais on ne peut imaginer un semblable type d'action dans beaucoup d'endroits. L'essentiel c'est de leur donner une leçon à ces curés qui se croient des intouchables !

Le fait qu'on parle de ce Tadeusz Marianski dans les journaux comme d'un assassin aura certainement un écho salutaire. Son image à la télévision était excellente. L'éclairage aidant, il avait vraiment l'air d'un tueur et le commentateur n'avait pas manqué son effet en indiquant que ceux qui osent s'attaquer aux représentants de l'ordre auront le sort qu'ils méritent. Il avait ensuite parlé des dangers de l'anarchie et il avait su indiquer habilement que l'absence de la milice dans les rues de Varsovie ne faisait qu'encourager les éléments antisociaux à perpétrer des crimes, parfois même au nom des mouvements, par ailleurs, respectables. Une autre façon de démontrer à la population que Solidarité n'est pas composée uniquement d'honnêtes travailleurs, mais aussi de gens dont il faut se méfier si on veut préserver son bien et jusqu'à sa sécurité personnelle.

Igor se frotte les mains. Son supérieur va certainement le féliciter. Heureusement qu'il a su se rappeler le nom de ce trou perdu ce Celestynow où il avait été obligé d'intervenir autrefois. Pourtant, plusieurs années se sont écoulées depuis. Plus d'un quart de siècle... Quand était-ce, au fait ? Igor réfléchit à cela en exami-

nant la carte, puis parvient à préciser la date ; mais oui, c'était l'été de 1946, il y exactement trente-cinq ans. J'avais trente ans alors, se dit-il, et j'espérais faire une brillante carrière, mais avec ces chambardements dans le service j'ai passé plusieurs années à tourner en rond. Forcément, il y a eu la mort de Staline, l'avènement de Khrouchtchev, sa disgrâce, l'arrivée des jeunes turcs stupides et ignorants et la pénible obligation pour les aînés, tels qu'Igor, de suivre un recyclage intensif.

C'est ainsi que lui, capitaine Igor, au lieu de continuer à travailler en Pologne sur un terrain déjà connu, avait été obligé de passer deux ans à Cuba, d'apprendre l'espagnol, de fréquenter les milieux d'étudiants étrangers à Moscou, à l'Université Lumumba, de passer des examens en géographie et de trembler de crainte de se laisser distancer par des collègues plus jeunes, ou plus doués. Heureusement, tout cela est terminé, avec cette dernière mission qu'on lui a assignée dans ce camp proche de Legnica.

Ah ! si Beria * n'avait pas été liquidé par les hommes de main de Khrouchtchev, il serait maintenant ailleurs, posté quelque part en Occident, dans une de ces confortables ambassades où on peut attendre gentiment la retraite en contrôlant le travail des autres, tandis qu'ici il doit tout faire lui-même, sans pouvoir se fier à personne. Autrefois, un soldat soviétique n'aurait jamais osé se commettre avec une vieille Polonaise afin d'expédier du courrier à sa femme. Ils avaient bien trop peur, ces minables, pour prendre des risques pareils et, d'ailleurs, ceux qui savaient lire et écrire n'étaient pas nombreux. Les officiers prenaient parfois des libertés coupables avec le règlement, mais les soldats respectaient la discipline à la lettre. Maintenant, les officiers se permettent de l'éviter, lui, Igor, tandis qu'il y a quelques années encore, ils se seraient efforcés plutôt de se montrer amicaux à son égard. Heureusement que Brejnev a mis un peu d'ordre là-dedans et que le maréchal Ogarkov a remplacé Koulikov en tant que chef suprême.

Igor sait parfaitement bien que le maréchal Koulikov protégeait certains officiers, malgré les avis contraires du K.G.B., mais il n'a jamais pu présenter un rapport là-dessus, sans risquer des représailles. Personne n'a envie d'être affecté à un poste en Sibérie, et Igor pas plus qu'un autre.

* Lavrenti Beria, 1899-1953, Ministre de l'Intérieur 1942-1946, et maréchal de l'U.R.S.S., exécuté en 1953, après la mort de Staline, dans une embuscade, maquillée en accident.

En tant que chef suprême des forces du Pacte de Varsovie, le maréchal Koulikov est maintenant dans de beaux draps, pense Igor. Il croyait sans doute intimider ces fous de Polonais avec ses manoeuvres, mais il n'a pas réussi et il a été bien obligé de faire appel à nous du K.G.B. pour faire le sale boulot dans ce fichu pays qu'on dit « frère ». Quelle dérision !

Nous les avons libérés de la Gestapo, nous avons obtenu pour eux un élargissement de leurs frontières à l'Ouest et, pourtant, ils ne font que nous haïr. Encore en peu et ils vont se mettre à réclamer leur indépendance politique et économique. Toute cette affaire de Solidarité était à prévoir. Déjà en 1968, quand le recrutement des agents tchèques allait de mieux en mieux, du côté des Polonais c'était non seulement difficile, mais encore dangereux de leur faire confiance, parce qu'ils trahissaient dès qu'ils le pouvaient et passaient à l'Occident. Ce Kazik Skola, par exemple, avec lequel je suis obligé de jouer au chat et à la souris, au lieu de le faire arrêter sous n'importe quel prétexte, est notre ennemi juré. Je suis certain que, si on le laisse partir en Occident, il va se précipiter pour nous dénoncer et, pourtant, c'est un avocat du ministère de la Justice qui, en principe, devrait collaborer avec nous la main dans la main.

Pourquoi, diable, ne suit-on pas l'exemple de Prague ? Là-bas, depuis 1968, ils filent doux. Les dissidents sont identifiés et bouclés, tandis que les autres, ceux qui ont des postes dans l'administration, sont non seulement viables, mais encore empressés quand il le faut. Igor se remémore avec plaisir son dernier voyage à Prague et sa visite dans un camp d'entraînement spécial, où il a rencontré des recrues de divers pays, de race blanche et noire, jeunes, disciplinés et hautement motivés.

Igor enlève la carte du mur et la plie soigneusement. Encore quelques jours et l'action va se déclencher. On va leur organiser de joyeuses fêtes, à ces *Polaczki* *, se dit-il, et si tout se passe bien j'aurai peut-être une promotion. Les impérialistes capitalistes vont protester, mais ne bougeront pas le petit doigt pour les défendre. Je ne comprendrai jamais pourquoi on se donne autant de mal ici, au lieu de faire de l'ordre comme à Budapest.

* Littéralement « petits Polonais », terme considéré comme péjoratif, utilisé par les Soviétiques.

Igor se laisse tomber sur son lit et se met à rêver. La promotion... Certes, il n'a aucune chance d'aller vivre en Occident. Pour s'occuper de l'infiltration des mouvements pacifistes, il est trop vieux et pas assez cultivé, comme le lui avait fait remarquer déjà son supérieur. Il semble que, pour organiser des manifestations à Berlin-Ouest ou à Paris, à Rome ou à Londres, sans parler de New York ou de Washington, il faut être introduit dans les milieux intellectuels, savoir bien des choses sur l'utilisation et le commerce de la drogue et porter les cheveux longs, toutes choses que son âge et son physique ne lui permettent plus. Dans les ambassades, on exige un certain vernis que jamais Igor, fils de petits paysans d'Ukraine, n'a su acquérir. Il ne reste, en somme, que l'armée, des déplacements d'un camp à l'autre et la pénible obligation de subir la morgue de certains officiers supérieurs...

Igor se retourne sur son lit. A-t-il vraiment envie de voyager à l'étranger ou plutôt d'avoir enfin cette jolie *datcha* * dont rêve sa femme depuis des années, quelque part au bord de la mer Noire où le climat est si agréable et où on fréquente uniquement les gens haut placés dans la hiérarchie ? C'est au moment où il essaie de trouver une réponse à cette question qu'on frappe à la porte. Malgré son âge, l'entraînement physique aidant, Igor est assez souple et d'un bond il saute sur ses pieds. Le voilà donc en face du colonel qui entre comme chez lui, sans se gêner.

- Qu'est-ce que vous voulez à mon ordonnance ? demande-il sans s'embarrasser de préambule.

- Votre ordonnance ? s'étonne Igor en se montrant surpris...

- Eh oui ! mon ordonnance qu'on a placé sous arrêts et qu'on ne cesse d'interroger nuit et jour, tandis que, moi, je sais que c'est un honnête homme et un bon soldat. Cela fait juste dix ans qu'il m'accompagne partout.

Inutile de tergiverser, se dit Igor, le colonel a une dent contre le K.G.B., et puis c'est un homme dangereux, sa femme est très amie avec la soeur de mon chef direct. Cela peut me valoir des ennuis pour rien.

- Il a soudoyé la vendeuse du petit magasin du village, constate lentement Igor, et il a pu expédier ainsi plusieurs missives.

- Quel genre de missives ? insiste le colonel.

* Maison de campagne.

- Je n'en sais trop rien, j'ai intercepté la dernière en surveillant ce Skola, le lieutenant polonais. C'est une lettre à sa femme. Nos services sont en train de vérifier si elle ne comporte pas d'informations codées.

Visiblement furieux, le colonel arpente un instant la pièce.

- Je veux le voir et lui parler personnellement, conclut-il sur un ton de commandement.

- Cela me paraît possible, acquiesce Igor, mais pas avant un jour ou deux

J'ai gagné, pense-t-il, au moment où le colonel quitte sa chambre, mais son triomphe est de courte durée. Cette fois-ci, c'est le petit lieutenant qu'il est chargé d'entraîner pour le « service » qui frappe doucement à la porte.

- Je m'excuse de vous déranger, camarade capitaine, dit-il, mais l'interrogatoire est terminé. Une crise cardiaque. Il était gros et pas très résistant, le soldat.

- Mais, vous êtes fou, siffle entre ses dents Igor, vous ne saviez donc pas que c'est l'ordonnance du colonel ? Il vient juste de le réclamer à grands cris. C'est insensé ! Vous auriez dû faire attention. A-t-il avoué au moins ?

- Oui, tout et par écrit, constate le lieutenant. Il était en train de signer quand il a eu ce malaise...

- Malaise, ironise Igor, vous en avez de bonnes ! Allez donc de ce pas chez le colonel et montrez-lui cette déclaration, je veux dire cet aveu. Je crois que vous avez un brillant avenir derrière vous ! Dans tous les cas, dans notre « service », des maladresses pareilles ne sont pas tolérées.

Le petit lieutenant paraît plus petit encore, à force d'enfoncer sa tête entre ses épaules, mais Igor n'est pas pour autant au bout de ses peines. Décidément, ce n'est pas sa journée. Tout d'abord, il trouve sur son bureau le dernier numéro du journal Robotnik, où s'étalent en première page l'histoire du curé de Celestynow et le témoignage d'un certain Mietek qu'il a présenté devant un juge, et ensuite il apprend que le colonel a refusé d'accepter comme remplaçant de son ordonnance l'homme qu'il voulait placer là, un agent du K.G.B. très valable... Le soir même, finalement, il reçoit un ordre de mission plutôt imprécis, d'où il ressort qu'il doit quitter sur-le-champ le camp pour se rendre à Gdansk, ce qui ne présage rien de bon.

Le colonel aurait-il eu le temps de communiquer avec son supérieur à lui, ou est-ce une de ces décisions du « service » toujours imprévisibles ?

C'est en se perdant dans des réflexions de plus en plus pénibles qu'Igor monte dans la voiture qui doit l'emmenner jusqu'à l'aéroport. Les Polaczki me portent malheur, pense-t-il, et je ne dois pas être le seul à qui cela arrive. C'est un pays impossible où même nos braves soldats risquent de se croire tout permis. Un homme qui, depuis dix ans, travaille pour un colonel comme son ordonnance et qui, en « mission spéciale », ose envoyer des lettres à sa femme, cela ne se voit pas chez nous. Une vendeuse soviétique ne rendrait jamais un pareil service à qui que ce soit. Elle saurait que notre police à nous est efficace !

Une fois dans l'avion, le capitaine Igor se met à rédiger un rapport sur la nécessité absolue d'imposer plus de contrôles du K.G.B. en Pologne. Ce qu'il ne sait pas, en écrivant rageusement, c'est que son rapport sera apprécié à un point tel, en haut lieu, que son supérieur immédiat jugera préférable de le signer à sa place...

* * *

Il fait très froid dans l'appartement et Inka essaie de se réchauffer tant bien que mal en buvant du thé. Helena est partie avec Maria Solin à Katowice, pour participer à une réunion de médecins. On doit y discuter, entre autres, de l'état déplorable des hôpitaux et des moyens d'y remédier dans l'immédiat, surtout en ce qui concerne les services d'obstétrique. André est allé reconduire le curé Marianski, Magda et Mietek, à Celestynow. Il a réussi à trouver assez d'essence pour le voyage, en faisant la queue devant la pompe toute la nuit.

Grâce à l'intervention de Witek, le juge a accepté d'entendre l'affaire très rapidement, mais pour des raisons administratives, semble-t-il, Tadeusz Marianski n'a été libéré et autorisé à quitter Varsovie que plusieurs jours après sa comparution.

- Est-ce que vous voulez porter plainte contre le chef de la milice de Celestynow ? lui avait demandé le juge d'instruction.

C'est à ce moment, à la surprise générale, que Magda s'était levée pour annoncer d'une voix forte qu'elle portait plainte pour détournement de mineur. Tendue à l'extrême, Inka faillit pouffer de rire en voyant l'expression du juge qui, fort embarrassé, avait attendu en vain une réaction de la part de Witek. Le verdict du juge

n'a pas été divulgué, ni dans les journaux, ni à la télévision, et en quittant Varsovie le curé Marianski ne cessait de répéter qu'il devait au plus tôt rencontrer son évêque.

- Vous comprenez, disait-il, certains peuvent quand même croire qu'un prêtre a pu se rendre coupable d'un crime. Il avait du mal à parler, parce qu'il avait été sauvagement battu pendant les interrogatoires, mais la seule idée qui paraissait l'obséder c'était celle-là.

- Mon évêque pourra certainement faire quelque chose et puis, dimanche prochain, à mon église, avant le sermon, je parlerai aux paroissiens. Il ne faut pas qu'on frappe Mietek d'ostracisme. Il n'y est pour rien, le garçon.

Ah ! si seulement je pouvais raconter tout cela à Kazik, pense Inka. Witek prétend qu'il n'a plus aucun moyen de communiquer avec lui et il continue à refuser de me dire où il se trouve. C'est étrange à quel point Witek est nerveux de ces temps-ci. En novembre, quand je lui téléphonais, il répondait aussitôt mais, depuis le début de décembre, depuis qu'il y a eu cette affaire de l'école des pompiers, je ne parviens plus à le rejoindre.

Petit à petit elle se laisse gagner par le découragement. Alors, pour réagir, elle ouvre la radio, s'installe confortablement et se met à lire le dernier numéro de Robotnik.

Comme il est agréable de parcourir un journal, un vrai, pense-t-elle, où on rapporte des faits importants et des renseignements précis. Combien de gens savent que chez nous les pompiers relèvent du ministère de l'Intérieur, comme la milice, Z.O.M.O., O.R.M.O., le S.B. et les autres ? Quand, il y a huit jours à peine, les élèves pompiers occupaient encore l'école, avant que la milice ne la prenne d'assaut et ne les déloge, la voisine de palier disait que les jeunes se croient tout permis et qu'il faut absolument les mettre à la raison. C'est le soir seulement que la B.B.C. de Londres a transmis le commentaire concernant cette affaire et que j'ai pu inviter la voisine à l'écouter.

Forcément, les gens ne savent plus où donner de la tête. Noël approche, les rations alimentaires auxquelles donnent droit nos tickets ne sont pas toujours disponibles, sans parler des raisins secs et des noix pour les enfants qui sont introuvables. Irena ne cesse de m'appeler de Celestynow, parce qu'elle craint que Solidari-

té ne déclenche une grève générale et qu'on ne pourra même pas être ensemble pour le réveillon.

Inka dépose le journal sur la table. Elle ne sait toujours pas comment répondre aux parents de Kazik qui la bombardent de télégrammes, et puis son enfant peut naître d'un jour à l'autre, bien que, selon Helena, l'accouchement ne doit avoir lieu qu'à la fin du mois. Inka essaie de reprendre le tricot que Maria Solin a commencé. C'est une couverture en laine blanche pour le bébé et un travail facile parce qu'elle n'est pas obligée de compter les mailles.

Il faut qu'on organise des grèves ou des manifestations, se dit Inka. J'irai marcher moi, même si je dois accoucher en pleine rue Marszalkowska. Le curé Marianski refuse la violence, mais l'occupation de l'école des pompiers était parfaitement pacifique, du côté des étudiants, ce qui ne les a pas empêchés, eux, ceux de Z.O.M.O., de lancer des gaz lacrymogènes à l'intérieur et de les malmener du-
rement.

Ne tenant plus en place, Inka compose le numéro de Witek, mais au bout de la ligne il n'y a pas de réponse et, déçue, elle raccroche. C'est alors que le téléphone se met à sonner.

- Ne t'énerve pas, lui dit Helena qui appelle de Katowice, ce n'est pas bon dans ton état. Quand André doit-il revenir de Celestynow ?

- Cet après-midi, ou au plus tard ce soir, répond Inka, surprise. Pourquoi ?

- Parce qu'il faut qu'il vienne nous chercher ici. Le congrès se termine demain et les rumeurs circulent que le train pour Varsovie ne partira pas, ni vendredi, ni samedi, ni même dimanche. Remarque, ce n'est pas sûr, mais, moi, je n'aime pas te savoir seule, alors, si André parvient à trouver de l'essence, je serais bien contente de pouvoir compter sur lui. Ici, Maria Solin et moi sommes de Varsovie, tandis que tous les autres médecins sont de Katowice. Je ne peux pas leur demander de nous ramener. Tu comprends, n'est-ce pas, que ce n'est pas le moment de déranger quelqu'un, comme ça, juste avant les Fêtes ?

- Pour toi, ce n'est jamais le moment de déranger qui que ce soit, se moque Inka, mais j'admets que, pour une fois, je te donne raison. Allez, va, on se débrouillera.

Inka s'approche de la fenêtre. Dans la rue tout est calme. Il y a juste quelques personnes qui attendent à l'arrêt d'autobus. Certains tremblent de froid, d'autres ont remonté le col de leur vêtement et semblent préférer demeurer immobiles, les bras croisés sur la poitrine et les mains enfoncées dans les manches, tandis qu'un homme arpente le trottoir de plus en plus vite, court par moment, puis ralentit, en soufflant dans l'air froid de petites traînées bleutées. Tiens, se dit Inka, on pourrait les photographier et présenter leur image comme une sorte de symbole de notre société. Il y a ceux qui ne veulent que survivre, ceux qui s'agitent en vain et ceux qui luttent jusqu'au bout, mais tous sont à la merci d'un véhicule usé et inefficace et d'un réseau de services collectifs qu'il faut remplacer à tout prix pour cesser enfin d'être traités comme des bêtes qu'on mène, à plus ou moins longue échéance, à la boucherie. Kazik, lui, se moque de pareilles simplifications et Robert refuse les définitions et les symboles. Inka voudrait discuter, agir, être utile... Elle n'a vraiment pas envie de reprendre le tricot, ni de vérifier si les champignons qu'elle a fait mariner la veille sont assez salés. En bas, dans la rue, l'autobus arrive enfin. Inka s'éloigne de la fenêtre et décide de se coucher. Quand on se sent triste, le meilleur remède c'est le sommeil et, comme elle est capable de dormir n'importe où et n'importe quand, autant en profiter.

On frappe à la porte. C'est le docteur Skiba. Il a décidé de s'arrêter en passant. Il n'aime pas téléphoner. On ne sait jamais qui écoute sur la ligne et comment il va interpréter les paroles les plus anodines. Il est énervé, Skiba. À la suite de l'appel lancé par le cardinal primat Glemp, la Diète a renvoyé sine die l'examen du projet de loi d'exception demandée par le général Jaruzelski, mais le général a quand même obtenu les pleins pouvoirs. Et puis, cette affaire des élèves pompiers est grave, aussi grave que l'affaire de Bydgoszcz. À l'époque, le gouvernement a accepté de faire enquête en admettant que les brutalités de la milice n'étaient pas justifiées ; cette fois-ci c'est un silence qui ne présage rien de bon. Solidarité doit absolument réagir, mais la période n'est pas propice. Dans quatorze jours, ce sera Noël.

Inka ne souffle mot. C'est ce que Skiba, qui a envie de parler à quelqu'un, attend d'elle. Le docteur ne tient pas en place, se lève, marche, se rassoit et se relève encore.

- Vous allez prendre un thé avec moi, décide Inka.

- Avec plaisir...

- À l'hôpital, toutes les opérations sont retardées, raconte-t-il. Pour certains malades c'est grave. Je n'ai même plus de gants chirurgicaux. La dernière paire, que j'ai réussi à garder plusieurs semaines, a disparu hier. Il est vrai qu'ils étaient percés d'un côté, mais quand même je pouvais les utiliser encore. Et puis, hier soir, j'ai vu un de mes malades privés. Un bonhomme qui occupe un poste important. Tellement important qu'au moment des événements de Bydgoszcz, en mars dernier, il m'a demandé un certificat pour pouvoir se déclarer malade. Il est resté chez lui, comme un rat, pendant plusieurs semaines.

- Ce n'est pas joli d'émettre des faux certificats, dit Inka en versant le thé.

- De l'angélisme que tout ça, dit le docteur Skiba en s'excitant. Nous sommes obligés de faire certaines choses que ton angélisme réprouve, mais admetts que ta morale ne mène à rien dans ce carcan qu'on nous impose. Tu tombes mal d'ailleurs. Dans ce cas précis, l'homme s'était énervé à un point tel qu'il a fait une dépression nerveuse.

- Des remords, sans doute...

- Inka, je t'en prie, ce n'est pas le moment, se fâche le docteur Skiba, écoute-moi plutôt. Ce malade-là est très proche de certains milieux. Hier, il m'a reçu dans un salon vide. En toute confiance, il m'a annoncé qu'il prend des vacances dans une villa au bord de la mer Noire. À le voir, cela m'a tout à fait l'air de vacances forcées, quelque chose comme une invitation qu'on ne peut refuser, tu vois le genre ?

On sonne à la porte. Cette fois-ci, c'est la voisine de palier. Le docteur Skiba, déçu de ne pas pouvoir poursuivre son long monologue, s'en va. Inka ouvre la radio et écoute, avec la voisine, les nouvelles de la B.B.C., puis c'est Wacek qui arrive, le drôle de bonhomme de Celestynow, dont la seule préoccupation en été consiste à cultiver des roses. Cette année, exceptionnellement, il a décidé de passer l'hiver à Varsovie, à travailler chez un cordonnier. Inka refait du thé, prépare des sandwiches et la journée passe ainsi à bavarder, à s'énerver et à discuter les dernières nouvelles, tantôt en écoutant la radio et tantôt en regardant la télévision. Quand, finalement, Inka se retrouve seule, elle a juste le temps de ranger un peu et déjà c'est André qui tourne la clef dans la serrure.

- À Celestynow, tout va bien, annonce-t-il. Mietek et Magda s'occupent du curé Marianski. Il a plusieurs contusions, une ou deux côtes cassées, quelques dents en moins, mais cela ne l'empêche pas de se considérer en pleine forme. C'est un homme admirable de sérénité et d'une sorte d'équilibre unique en son genre. Irena est avec eux, parce que Robert est parti à Gdansk. On lui a demandé d'assister à la réunion de la Commission nationale de Solidarité qui se réunit demain là-bas. Imagine-toi que, malgré sa prothèse, malgré toutes les difficultés qu'il a à marcher, il n'a pas hésité à prendre le train, ce qui est insensé, comme dit Irena, puisqu'il devra attendre une correspondance en pleine nuit. Pour finir, une très bonne nouvelle : j'ai trouvé de l'essence et le réservoir est plein.

- Bravo ! s'extasie Inka en lui préparant son dîner. Helena demande qu'on aille les chercher à Katowice. C'est curieux quand même que le train pour Gdansk fonctionne, tandis que celui de Katowice à Varsovie ne marche pas.

- Tu viens avec moi, décide André en avalant sa soupe. On partira tôt, demain matin, et on reviendra dimanche. On va se payer une nuit à l'hôtel. Tu es une brave fille, tu supporte bien les voyages et moi, de mon côté, je n'aime pas rouler seul.

Il ne veut pas me laisser ici, se dit Inka, parce qu'il est inquiet, mais, contrairement au docteur Skiba, André n'avoue pas ses états d'âme. C'est sa façon à lui de me protéger.

Au moment où Inka veut ouvrir la radio pour attraper les dernières nouvelles, André bâille à se décrocher les mâchoires et décide de se coucher.

- Laisse, je t'en prie, demande-t-il. Ils brouillent les ondes et je ne peux plus supporter ce bruit. Il est temps de dormir, et je suis certain qu'on va trouver des solutions dans nos rêves. Pour le moment, la seule vérité irréfutable c'est que le réveillon de Noël aura lieu dans treize jours et que nous allons tous ensemble le fêter chez Irena.

André, pense Inka, remonte son col et ferme les yeux, pour ne pas avoir peur, parce que, comme cet homme ce matin devant l'arrêt d'autobus, il a beaucoup couru sans arriver nulle part. Je crois que je vais l'imiter, parce que, de toute façon, je n'ai pas de choix. La semaine prochaine, j'irai au ministère et je menacerai Witek de ne pas quitter son bureau tant qu'il ne me donnera pas un moyen de rejoindre Kazik. C'est très noble de respecter les secrets militaires, mais nous ne

sommes pas en guerre, et j'ai quand même le droit de savoir où se trouve mon mari. J'irai aussi rencontrer le juge qui a entendu le père Marianski et je vais... Qu'est-ce que je vais faire au juste ? se demande Inka dans le noir du salon où elle couche sur le divan. Déposer une plainte contre l'arbitraire de l'État, se dit-elle, et même si le juge risque de trouver cela dangereux pour sa carrière, je suis certaine que je réussirai à obliger le greffier de l'inscrire quelque part. Cela sera toujours mieux que rien.

Inka se souvient très bien que, chaque fois qu'on manquait de semences à Rybotycze, Kazik lui annonçait en riant qu'il allait « déposer une plainte contre l'arbitraire de l'État ». Kazik... Sous ses paupières, Inka cherche son image, son sourire, mais elle ne retrouve que sa voix tantôt forte, comme métallique, et tantôt tendre et douce.

- Il ne faut jamais capituler, jamais abandonner, parce que c'est une forme d'impuissance, la pire des calamités du monde, lui répétait-il.

- Pardonne-moi, Kazik, murmure Inka, le visage enfoui dans son oreiller, mais au bureau de Solidarité, où je me suis traînée dès mon arrivée à Varsovie, ils m'ont déclaré qu'il n'y a rien à faire, parce que l'armée, c'est l'armée ! La semaine prochaine, je vais essayer de rencontrer le Cardinal Primat, mais comprends-moi, de ces temps-ci ils sont tous trop occupés pour se soucier d'une femme enceinte qui veut juste envoyer une lettre à son mari. Kazik, mon chéri, à toi je peux l'avouer : je suis fatiguée. Je suis si fatiguée que j'ai juste envie de pleurer. Pardonne-moi, Kazik, je sais que je ne suis pas digne de toi, mais je n'ai plus vingt ans et ce ventre, ce gros ventre, est si lourd...

Le visage inondé de larmes, Inka s'endort sur le canapé du salon, tandis que, dans la pièce à côté, André essaie en vain de rejoindre Helena au téléphone.

* * *

Kazik éteint la lumière et s'installe près de la fenêtre. Sa chambre est située au rez-de-chaussée et il voit parfaitement la cour, ainsi que le bout de la route qu'on doit emprunter pour arriver jusqu'au poste de garde. Ce soir, dès la fin du programme de télévision, lors duquel l'assistance est obligatoire, tous les officiers ont été consignés dans leurs quartiers, pour la nuit. Il n'y a pas eu d'explications. Et voici que maintenant, là-bas, de l'autre côté de la cour, deux hommes sortent d'une

baraque en portant une civière recouverte d'un drap blanc. Kazik entrouvre sa porte, constate qu'il n'y a personne dans le corridor et d'un bond se retrouve dehors. Les hommes sont justement en train de placer la civière dans une ambulance de l'armée.

- Un mort, dit tranquillement Kazik en se plaçant à côté d'eux. Ils sont bien imprudents, nos soldats.

Au moment où les deux hommes se redressent pour le saluer, d'un geste brusque Kazik fait glisser le drap. Sous la lumière du lampadaire, il parvient à reconnaître, bien que sa tête et son visage soient couverts de plaies, le petit soldat qu'il avait rencontré au magasin du village. Kazik pivote sur ses talons et rentre chez lui. De plus en plus curieux, pense-t-il. Le capitaine Igor a disparu du camp, sans même me laisser de directives, et le petit soldat mort est transporté comme ça, en cachette, Dieu sait où. Y a-t-il un lien entre tout cela et, si oui, lequel ? Il faut que j'interroge la vieille femme et que j'essaie de me rendre compte de l'importance de cette affaire.

Kazik passe une nuit blanche, trop énervé pour dormir et, dès qu'il commence à faire jour, s'habille et sort. Il fait très froid. La neige craque sous ses bottes. Pour Noël, je vais être à Varsovie, se promet-il en arrivant devant le magasin. Je ne sais pas comment je vais me débrouiller, mais j'y serai. La vieille femme ouvre justement la porte.

- Bonjour, dit gaiement Kazik. Je crois que je suis votre premier client.

Elle ne répond pas et recule derrière son comptoir, avec une expression de crainte sur le visage.

- Partez, lieutenant, dit-elle à voix basse. Partez vite !

- Pas avant d'avoir quelques renseignements, déclare Kazik, en rapprochant son visage du sien. C'est toi, salope, qui a dénoncé le petit soldat !

- J'avais peur, lieutenant, le capitaine est venu et il m'a menacée. J'avais peur. Il m'a dit que le soldat travaillait comme ordonnance d'un colonel et que ses lettres étaient codées. Alors, pour lui prouver le contraire, je lui ai donné celle que je devais justement expédier pour lui. Ce n'était pas pour mal faire. Je vous le jure, mon lieutenant !

- Je vous crois, dit tristement Kazik en s'en allant.

Non, il ne peut vraiment pas risquer l'expédition d'une lettre à Inka par l'entremise de cette pauvre femme visiblement terrorisée. Elle est capable, dans l'état où elle se trouve, de la porter immédiatement à un officier du K.G.B., sans même qu'il la lui demande. Kazik essaie de réfléchir. Machinalement, il quitte la route et emprunte une ruelle sur sa gauche.

- Vous êtes matinal, lieutenant, constate le colonel qui vient à sa rencontre.

Est-ce que lui aussi travaille pour le K.G.B. ? se demande Kazik. Pourtant, ses relations avec le capitaine Igor semblaient plutôt froides. Il est vrai qu'avec eux on ne sait jamais... Pendant un instant, ils marchent en silence l'un à côté de l'autre, puis brusquement, le colonel dit en polonais :

- J'ai perdu mon ordonnance. Cela faisait plus de dix ans qu'il était avec moi. Une crise cardiaque, semble-t-il.

- Vous connaissez le polonais, s'étonne Kazik.

- Je suis venu au monde en Pologne, mais j'ai été élevé et éduqué à Moscou, constate le colonel. On n'oublie jamais la langue de son enfance, n'est-ce pas, lieutenant ?

Je risque le tout pour le tout, se décide Kazik.

- J'ai vu votre ordonnance, la nuit dernière, ou plutôt sa dépouille. Il était difficilement reconnaissable, cet homme. Son visage était tuméfié, ses cheveux arrachés par endroits et couverts de sang. Je n'aurais jamais cru qu'une crise cardiaque puisse laisser des traces pareilles.

- Vous tenez à partir d'ici coûte que coûte, dit le colonel, c'est bien cela ?

- Oui, constate Kazik. Vous comprenez, mon colonel, j'ai une femme que j'aime et qui doit accoucher avant la fin du mois. Je veux, je dois, aller à Varsovie.

- C'est ça, en somme, le prix de votre silence, constate le colonel à voix basse, eh bien ! vous vous trompez du tout au tout. Chez nous, une vie humaine ne compte pas. Cette affaire de mon ordonnance est juste pénible pour moi, mais je n'y suis pour rien. Pour d'autres, pour nos collègues officiers, il n'est guère nécessaire de prévenir la famille d'un soldat maladroit qui perd la vie lors des manoeuvres de routine. Vous voyez vous-même, lieutenant, que cette histoire ne peut intéresser personne. Ce n'était pas un Polonais, mais un brave soldat soviétique,

donc libre à vous d'écrire à Moscou et de réclamer l'intervention du K.G.B., par exemple, pour qu'on arrête au plus tôt la vendeuse du petit magasin pour ses combines avec la poste.

- Je n'ai rien dit, mon colonel, se défend Kazik d'une voix blanche.

- Comment s'appelle votre femme ? demande soudain le colonel, en s'arrêtant comme pour mieux le dévisager.

- Inka.

- Drôle de coïncidence. J'ai eu une fille qu'on appelait ainsi... Est-elle belle ?

- Merveilleusement belle, mon colonel, rétorque Kazik en retrouvant un ton de bravoure.

- Non loin d'ici, constate pensivement le colonel, il y a un détachement de Polonais qui part pour Varsovie. Leur lieutenant a eu un accident. Une histoire stupide. Il a voulu nettoyer lui-même son pistolet et la balle est partie. Autant vous prévenir, ce n'est pas une mission de tout repos qui vous attend. Il ne s'agit pas d'être inspecteur dans une usine, ou dans un ministère, comme beaucoup de vos collègues officiers le sont actuellement, mais de contenir les mouvements de la foule. Simple précaution, toutefois, puisque vous resterez avec vos hommes en deuxième ligne pour prêter éventuellement main-forte à la milice. Vous n'êtes pas superstitieux, j'espère ?

- Non, mon colonel.

- Vous savez, Inka, ma fille unique, est morte. Il y a des années de cela et, pourtant, je n'ai jamais pu oublier. Je m'attache beaucoup trop à certains êtres humains. Cela doit provenir de mes origines polonaises. Vous êtes tous des romantiques incorrigibles, agaçants, irrespectueux et bien trop sentimentaux. Ah ! un détail encore. Vous connaissez le règlement ? je vous fais confiance mais, à la moindre incartade, compte tenu de la situation, c'est le conseil de guerre.

Kazik, abasourdi, le regarde avec étonnement, mais déjà le colonel s'éloigne, sans ajouter un mot. Conseil de guerre, pense Kazik, conseil de guerre... « Compte tenu de la situation », avait dit le colonel. Est-ce que cela signifie qu'on a dressé des barricades à Varsovie et qu'il devra tirer sur les ouvriers et sur les militants de Solidarité ? C'est tout en réfléchissant que Kazik règle ses affaires au camp, reçoit son ordre de mission et monte dans la voiture qui doit l'emmener rejoindre sa

nouvelle unité. Au diable les spéculations, se dit-il au moment où l'image du camp militaire, entouré de fils barbelés à l'instar d'un univers concentrationnaire, disparaît au loin. J'ai plus de chances de retrouver Inka en allant avec mon détachement à Varsovie qu'en restant dans ce trou. Il sera temps d'aviser là-bas à ce qu'il me convient de faire. Je peux toujours jouer au déserteur, ou encore avoir un petit accident en nettoyant mon arme, comme ce lieutenant que je dois remplacer. Pauvre gars. Personne ne songera sans doute à lui décerner une croix de guerre à titre posthume et, pourtant, il a été héroïque à sa manière. Il faut que je me débrouille pour avoir son nom et pour le signaler à Solidarité. Il devait en savoir plus long que moi sur cette mission que nous devons remplir à Varsovie et il a préféré disparaître plutôt que de risquer d'avoir à tirer sur les siens. Il était pessimiste, ce lieutenant, jamais nos soldats ne voudront se battre contre les ouvriers ! Sous mon commandement en tout cas, ils vont viser les moineaux, parole d'officier de réserve !

La voiture roule sur la route, en sautant sur les blocs de glace qui se sont formés par endroits. La lunette arrière est couverte de givre et le chauffage fonctionne mal. Il fait froid et Kazik relève le col de son long manteau militaire. Le chauffeur accélère, lui aussi semble pressé de s'éloigner de ce camp soviétique qu'on dit temporaire. Est-il polonais, ou soviétique, agent du K.G.B., ou pauvre homme soucieux de gagner une bonne solde et de profiter des avantages que lui confère son statut de soldat ?

- Une cigarette ? demande Kazik.

Le chauffeur sursaute littéralement sur son siège. De toute évidence, il n'est pas habitué à un traitement pareil de la part d'un lieutenant, c'est-à-dire d'un officier qui ne doit même pas daigner remarquer son existence.

- Allons, ne vous gênez pas, insiste Kazik en tendant son paquet.

L'homme en avant semble hésiter, puis se ravise.

- Je suis en service, mon lieutenant, et le règlement ne permet pas de fumer, constate-t-il d'une voix impersonnelle. C'est défendu.

La crainte, pense Kazik, la meilleure façon de maintenir une séparation absolue entre les soldats, la masse et ceux qui, comme moi, portent des étoiles sur leurs épaulettes. On ne se parle pas, on ne se connaît pas et on se méfie. Le

K.G.B. a beau jeu. La solidarité entre les officiers et les troupes est impossible ! Pas de danger qu'un officier devienne trop populaire auprès des soldats. Nous sommes là pour aboyer des ordres, par l'entremise des sous-officiers, et eux dont qu'à nous détester et à nous obéir !

Le détachement dont Kazik doit prendre le commandement stationne en plein champ. Il fait froid et les deux sentinelles se chauffent auprès d'un feu de fortune. Kazik descend de la voiture et se dirige vers la grande tente. Le caporal sort à sa rencontre. On a dû le prévenir parce qu'il semble l'attendre depuis un bon moment déjà et manifeste un certain contentement de sa venue. Sous la tente, on projette sur un grand écran des images que commente un officier du service d'information.

Exactement comme chez les Soviétiques, pense Kazik, mais ici l'atmosphère n'est pas la même. Les hommes bavardent entre eux, le dos tourné à l'écran, et on a l'impression qu'ils respectent le règlement, mais personne ne pousse le zèle jusqu'à s'astreindre à écouter. Son arrivée, par contre, suscite une certaine curiosité. On le salue, puis on continue à l'observer à la dérobée.

Kazik réunit les sous-officiers et, presque aussitôt, l'officier du service de l'information arrive sous la petite tente, séparée de l'autre, se place au milieu et se met à parler. C'est lui qui présente Kazik et c'est encore lui qui annonce que samedi, le douze décembre, dans la nuit, le détachement aura à occuper ses nouvelles positions à Varsovie.

- D'ici là, tout le monde est consigné au camp, dit-il, et aucune sortie ne sera tolérée. J'ordonne de renforcer la surveillance à l'entrée. Prenez vos dispositions, mon lieutenant.

Un instant encore c'est le calme et la routine, tandis que la nuit tombe sur le camp, comme chaque soir, en jetant des ombres bleues sur la neige, puis, soudain, c'est le bruit des haut-parleurs, une cacophonie de craquements et la voix de Lech Walesa : « Aucun changement de système ne peut se faire sans casse ... »

« Vous entendez, intervient la voix du commentateur. La patrie est menacée. Les éléments antisocialistes, appuyés par les impérialistes capitalistes, veulent renverser le régime, dénoncer nos accords avec les pays frères, semer le désordre et l'anarchie. Soldats, les yeux de tous sont tournés vers vous, défenseurs de la démocratie populaire et de ses réalisations chèrement acquises. Soldats, nous ve-

nons de démasquer l'ennemi des travailleurs et c'est à vous qu'il incombe de le mettre à la raison, de le réduire à néant et de l'empêcher de nuire ! »

Y a-t-il quelqu'un qui croit en tout cela ! se demande Kazik en observant les visages des sous-officiers, tendus, attentifs et recueillis. Oui, ceux-là sont prêts à exécuter les ordres et à tirer sur les foules. Demain, je peux être obligé de charger des gens sans défense... Demain...

Kazik fait très attention de garder son calme. Ce qui importe, se dit-il, c'est que je vais être à Varsovie, ensuite, j'aviseraï. Je n'aurais pas cru, moi le civil, qu'ils peuvent être aussi perméables à la propagande, aussi bien entraînés à obéir, aussi soumis ! Jamais je ne réussirai à les empêcher d'entrer en action. Ils vont se battre, c'est évident ! Nous étions naïfs en croyant que l'armée allait se solidariser avec les travailleurs ; le K.G.B. a fait du bon travail. Ce sont eux qui gagnent. Nous les avons sous-estimés, et Dieu seul sait ce qui va se passer demain !

- Venez, lieutenant, dit l'officier du service de l'information, en l'obligeant à le suivre dans une sorte de réduit qui lui sert de bureau et où ils se retrouvent seuls.

L'entretien se prolonge tard dans la nuit. Debout, devant la carte militaire de Varsovie, Kazik écoute. Il retient le lieu où sera postée son unité et calcule mentalement la distance jusqu'à Ursynow, puis les possibilités de repli dont il va disposer.

- Souvenez-vous, lieutenant, insiste l'officier, ce sont les unités de Z.O.M.O. qui seront en première ligne. L'armée n'interviendra qu'en dernier lieu.

Il faut absolument que je trouve une issue, pense Kazik, il faut que je parvienne à éviter une épreuve de force. Comment se fait-il qu'ils aient réussi à enregistrer les débats confidentiels de Solidarité ! C'est certainement un piège. Une affaire montée par le K.G.B. Inka... Je dois penser à elle et à rien d'autre. À moi tout seul, je ne peux arrêter cette immense machine qui se met en marche, mais je peux encore la sauver, elle et l'enfant. Tant pis pour le reste. Je ne suis pas un héros ! En dehors d'elle, rien ne compte. Rien ni personne !

Il est tard quand enfin il peut s'allonger sur son lit de camp mais, au lieu de dormir, il se met à échafauder des plans qui aussitôt lui paraissent plus insensés l'un que l'autre. L'étau vient de se refermer et, cette fois-ci, aucun subterfuge n'est plus possible. C'est l'affrontement et, par la plus extrême ironie du sort, grâce à la

décision d'un colonel soviétique, lui, Kazik, va se retrouver non seulement du côté de la force aveugle et absurde, mais encore dans un poste de commandement !

* * *

La voiture s'immobilise devant l'hôtel.

- C'est curieux comme la neige est sale ici, s'étonne Inka en descendant.

- La pollution, constate philosophiquement André. Cela fait des années que cela dure. J'ai déjà fait trois reportages sur la question. Si tu lisais mes articles, tu saurais...

Selon son habitude, il la taquine, mais au fond de lui-même il est inquiet. La rue est vide. Les portes de l'hôtel sont fermées. André frappe, sonne, mais sans résultat. Il hésite un instant sur le trottoir. Il fait très froid et Inka tremble à côté de lui.

- Monte, décide André, on va se renseigner au restaurant, un peu plus loin. Je connais la caissière.

C'est à ce moment qu'un homme entrouvre la grande porte de l'hôtel.

- Vous cherchez quelqu'un ? demande-t-il.

- Le docteur Solin et le docteur Stanowska-Solin.

- Solin, dites-vous, hésite un instant l'homme puis il fouille dans sa poche et sort une enveloppe.

- Elles ont laissé ceci en partant, mais je ne sais pas si je dois vous le donner.

- Voyons, mon brave, plaisante André, puisque je suis le mari d'une de ces dames, c'est certainement une missive pour moi. La meilleure preuve que je ne mens pas c'est que je suis prêt à vous dédommager pour votre peine. André tend à l'homme un billet de cinquante zlotys. L'homme refuse l'argent et lui tend l'enveloppe. Il n'a pas l'air d'un employé de l'hôtel, mais plutôt d'un agent du S.B. en civil.

- Viens, Inka, autant partir d'ici, dit André. Puisqu'on ne veut pas nous avoir comme clients, nous lisons cette mystérieuse missive dans l'auto.

- Quel étrange bonhomme, murmure Inka en le suivant, tandis que derrière eux la porte de l'hôtel se referme.

Une fois dans l'auto, André fait partir le moteur, tandis qu'Inka déchire l'enveloppe.

« Nous avons été obligées de quitter l'hôtel. Ils nous ont demandé de partir. On vous attend chez notre collègue, le docteur Boguslaw, dont voici l'adresse ... »

- Bon, je le connais, ce docteur Boguslaw, il est déjà venu chez nous à Varsovie et je sais comment m'y rendre, la rassure André. Cesse d'avoir cette expression de canard qui regarde un chasseur. Cela ne va pas avec ton genre de beauté. Un hôtel fermé, ce n'est pas un drame. Ce sont des choses qui arrivent, peut-être pas partout, mais chez nous, comme tu le sais bien, il ne faut s'étonner de rien. Allume plutôt une cigarette pour ton fidèle conducteur, cela réchauffe les dents.

La bonne humeur d'André rassure Inka mais, même si elle voulait lui répondre sur le même ton de plaisanterie, elle n'y parvient pas.

Le docteur Boguslaw habite en dehors du centre de la ville, dans une jolie maison entourée d'un petit jardin. Au moment où ils arrivent, Helena sort sur la route, comme si elle voulait les voir au plus vite. Sans un mot, elle se serre contre André, puis embrasse Inka et la prend par le bras.

À l'intérieur, il y a beaucoup de monde, le docteur Boguslaw, sa femme, deux de ses amies, Maria Solin et un prêtre, le curé de la paroisse voisine. Ils semblent nerveux et seul le curé se montre optimiste. Selon lui, la B.B.C. a annoncé la veille au soir, que l'appel du Cardinal Primat avait été entendu par la Diète qui avait décidé de ne pas entériner le projet de loi d'exception présenté par le général Jaruzelski. Helena installe Inka sur le canapé, apporte une couverture de laine, lui couvre les épaules et aide la femme du docteur Boguslaw à servir le thé. La conversation devient générale, on se demande quels seront les résultats de la réunion de la Commission nationale de Solidarité, on discute et on commente les derniers événements. André intervient à plusieurs reprises pour persuader sa mère et Helena qu'il est temps de partir pour Varsovie, mais le docteur Boguslaw insiste pour qu'ils restent jusqu'au lendemain. Finalement, André cède et ils dînent tous ensemble. Il est huit heures quand le curé décide de rentrer chez lui et le docteur Boguslaw se lève pour aller le reconduire. On range, on plaisante et on prépare les lits pour la nuit.

Inka monte se coucher. Elle partage une chambre avec Maria Solin et se promet de l'attendre, mais, aussitôt étendue dans les draps frais, elle s'endort, pour se réveiller en sursaut peu avant minuit. Des bruits de voix résonnent dans la grande pièce commune. Inka essaie de se rendormir, mais n'y parvient pas, alors elle allume la lumière et hésite un instant, puis ouvre la porte.

- Ils ont tout défoncé, tout cassé, raconte quelqu'un. Le président de Solidarité de la mine Wujek a été sauvagement battu et ils ont grièvement blessé le voisin qui est arrivé pour lui venir en aide. Ils les ont emmenés ensuite tous les deux, on ne sait trop où. Certains disent qu'ils les ont conduits à l'hôpital de la milice, d'autres qu'ils sont emprisonnés. En tout cas, cela ne se passera pas comme cela. Les mineurs sont révoltés par cette injustice intolérable ! Ces gens-là n'avaient rien à se reprocher. Il paraît que la patrouille de Z.O.M.O. les a maltraités en présence de deux jeunes enfants du président de Solidarité, qui se sont mis à hurler des appels à l'aide jusqu'à ce que ces sales brutes les assomment littéralement. À la Maison du Mineur, la nouvelle circule d'un appartement à l'autre. Les hommes ont décidé de faire une grève illimitée. C'est le seul moyen de protestation dont ils disposent. Sinon, ils sont capables de traiter de la même manière tous les militants de Solidarité. On raconte que les unités de Z.O.M.O. ont été renforcées et qu'elles ont reçu plusieurs camions qui circulent en ce moment, à Katowice et dans les environs, sans qu'on sache pourquoi.

- Qu'est-ce qui se passe ? demande Inka à Maria Solin, qui se tient debout, tout près.

- Allez, va dormir, On verra cela demain, dit-elle. Cette nuit, il est bien trop tard pour décider quoi que ce soit.

Mais le lendemain, en ce dimanche ensoleillé sous le ciel bleu de l'hiver, c'est Inka qui réveille tout le monde. Le téléphone a cessé de fonctionner. Elle a beau composer le numéro d'Irena, puis du curé Marianski et de Magda, il n'y a plus un son. Le docteur Boguslaw la tranquillise de son mieux mais, quand il constate qu'il ne peut communiquer avec l'hôpital, il s'habille à la hâte et sort, tandis que sa femme ouvre la radio et essaie d'attraper les nouvelles.

Il fait très froid dehors, mais on voit à travers les fenêtres les gens qui marchent. Au début, ils ne sont pas nombreux, puis il y en a de plus en plus. Ce sont

les fidèles qui se rendent à la messe. Déjà Maria Solin met son manteau, tandis que la femme du docteur Boguslaw ferme le poste et cherche ses clefs.

L'église n'est pas loin, mais Inka a l'impression que jamais elle ne parviendra jusque là. Elle se traîne, tantôt appuyée sur le bras d'Helena et tantôt sur celui d'André. Quand ils arrivent, il n'y a plus de place et ils sont obligés de rester sur le parvis. Impossible d'entendre de là la voix du prêtre et encore moins de distinguer ses paroles, mais on se les répète de bouche en bouche.

Le curé demande aux gens de rester calmes, de ne pas se laisser entraîner par des provocateurs et ne de pas céder à la colère. On prie, on chante l'hymne national et on se met à genoux, comme ça, dans la neige, dehors, tandis que le vent froid balaie les rues et fait danser sur les trottoirs une fine poudre blanche.

Inka fait le signe de la croix sur sa poitrine et se redresse. Sans attendre les autres, elle décide de rentrer. Elle ne peut plus respirer, bien qu'un châle protège sa figure. Elle avance péniblement, en faisant attention de ne pas glisser sur les pavés inégaux et c'est seulement une fois devant la porte de la maison qu'elle réalise qu'il lui faut attendre la femme du docteur pour pouvoir entrer. Fatiguée par cette marche qui lui a paru longue et épuisante, Inka s'appuie contre le mur et ferme les yeux. Elle a l'impression d'avoir franchi une sorte de dernière étape, d'être parvenue au but au-delà duquel il n'y a plus d'effort à faire parce qu'on ne peut le dépasser.

- Mais que faites-vous là toute seule, s'étonne le docteur Boguslaw qui arrive et qui aussitôt se dépêche de la faire pénétrer à l'intérieur, lui enlève son manteau et se met à réchauffer ses mains.

« Je viens d'apprendre, dit-il, que le général Jaruzelski a proclamé l'état de guerre et que l'armée fait régner l'ordre à Varsovie. Il paraît qu'on va donner plus de détails aux nouvelles à la télévision. On raconte à l'hôpital que les hommes qui travaillaient la nuit dernière ont refusé de quitter la mine, où ils sont en train de se barricader. Comme plusieurs sont mariés avec des femmes qui travaillent chez nous, les malades sont obligés de se débrouiller entre eux. Elles sont parties préparer des repas qu'elles ont l'intention de porter aux équipes, mais on ne sait pas si les unités de Z.O.M.O. qui entourent la mine vont les laisser passer. Impossible d'obtenir des renseignements cohérents. Selon certains, toutes les entreprises, toutes les usines sont en grève, selon d'autres, la milice et le S.B. procèdent aux ar-

restations et tirent sur les foules. C'est insensé de couper les communications téléphoniques et d'empêcher les gens de se déplacer d'un quartier à l'autre, en arrêtant la circulation des autobus. Au centre, à Katowice, on ne voit que les camions de Z.O.M.O. qui roulent comme des fous, conclut le docteur Boguslaw. »

Ils passent le dimanche à écouter la radio, puis les nouvelles à la télévision. Sur l'écran, le speaker en uniforme militaire répète d'une voix atone qu'il est défendu de voyager d'une ville à l'autre, de sortir après les heures du couvre-feu et que ceux qui oseront enfreindre ces dispositions seront passibles de prison et d'amendes. Tout cela paraît d'autant plus incroyable que la petite rue secondaire, sur laquelle donnent les fenêtres de la maison, est parfaitement calme. On a l'impression que c'est un dimanche d'hiver comme les autres et que tout le reste n'est que fabulation d'un cerveau malade, ou une opération géante de propagande mensongère.

- Imaginez un peu, dit le docteur Boguslaw en prenant Maria Solin à témoin, comment se sent un cardiaque qui sait qu'il ne peut même pas me téléphoner et, à plus forte raison, se rendre à l'hôpital ?

André, assis à côté du poste de radio, essaie en vain de capter les émissions en provenance de la B.B.C. ou de l'Europe Libre et Helena, debout à côté de lui, enrage. Les heures s'écoulent lentement, la nuit tombe, ils restent ensemble, comme ça, sans trop savoir à quoi s'occuper, incapables de se séparer et de s'avouer les uns aux autres qu'ils sont aussi isolés dans cette maison que des naufragés sur une île déserte. Tantôt Helena parle de Robert et de son arrestation plus que probable à Gdansk, tantôt André se lance dans de longues spéculations sur le sort que le pouvoir réserve à Lech Walesa, ou encore sur le rôle que devra jouer l'armée au cours des prochaines semaines. Il oublie, visiblement, que Kazik a été appelé sous les drapeaux, tandis qu'Inka ne pense qu'à cela, mais se tait, parce qu'il lui semble soudain qu'il n'y a plus rien à dire, que leur sort à tous se joue ailleurs et qu'il ne leur reste qu'à attendre en continuant d'égrener des mots de plus en plus absurdes.

La nuit passe ainsi, puis, le lendemain, le docteur Boguslaw se rend à l'hôpital, en promettant d'envoyer une ambulance chercher Maria Solin et Helena, incapables, selon lui, de faire le trajet à pied, mais l'attente se prolonge et il est plus de midi quand André s'en va à son tour, malgré les protestations d'Helena.

- Je tiens à faire mon métier de journaliste jusqu'au bout, prétend-il, alors qu'en fait il ne parvient plus à supporter l'atmosphère de tension qui les rend tous trop nerveux.

L'ambulance arrive tard dans l'après-midi, peu avant l'heure du couvre-feu. Le chauffeur apporte des nouvelles fraîches. Les mineurs refusent de quitter les galeries, tandis que les femmes et les enfants essaient de s'approcher des installations pour leur porter des gamelles remplies de soupe chaude, des thermos avec du thé, des vêtements et on ne sait trop quoi encore. La milice et les unités de Z.O.M.O. s'appliquent, depuis le matin, à les disperser, mais comme la foule devient de plus en plus dense, ils ont commencé à faire fonctionner des pompes à eau et à envoyer des gaz lacrymogènes. Malgré le froid, les femmes continuent à assiéger les puits. Oui, il y a des victimes, mais on ne sait pas combien de gens ont été blessés, ou tués. Les chars de l'armée sont arrivés et ont pris position à plusieurs endroits, surtout là où les mineurs ont dressé des barricades dehors.

Le chauffeur est pressé. Il prend la trousse du docteur Boguslaw et promet de revenir le lendemain. Au moment où l'ambulance démarre lentement, parce que ses roues patinent sur la chaussée glacée, c'est André qui frappe à la porte. Il entre, se laisse tomber sur une chaise, sans enlever sa veste, et dit d'une voix blanche :

- J'ai été à la mine « Wujek ». Les mineurs refusent de sortir tant que le président de leur syndicat ne sera pas libéré. Ils ne veulent pas négocier avec la milice, ils n'ont pas confiance. Là-bas, le quartier est devenu une véritable souricière. Les autobus ne fonctionnent pas et les trains passent à toute vitesse. Les unités de Z.O.M.O. ont fermé le quadrilatère des rues avoisinantes. Pourtant les mineurs ont eu le courage de placer des insignes de Solidarité sur les clôtures qui entourent les puits et ils ont bloqué l'entrée principale avec des wagonnets qui servent à transporter le minerai.

« J'ai réussi à interroger un officier. Selon lui, l'intervention de son colonel, qui doit descendre dans la mine demain et négocier, va donner des résultats, mais c'est loin d'être sûr. Les mineurs ne font confiance à personne, parce que le bruit court que, dans d'autres puits, ceux qui ont accepté de sortir à la suite des promesses faites par des haut gradés de l'armée ont été sauvagement battus par la milice. Ils appellent cela le « sentier de la santé ». Les unités de Z.O.M.O. forment une

sorte de passage, très étroit, que les mineurs sont obligés d'emprunter, et se déchâinent à coups de matraque, tout en lançant des grenades lacrymogènes pour mieux les aveugler. »

Un long silence s'installe dans la pièce. Personne ne réagit. Le regard d'André se pose tantôt sur le visage de sa mère et tantôt sur celui de sa femme. Sans trop savoir pourquoi, il a honte.

- Ce ne sont pas des nouvelles vérifiées, marmonne-t-il, comme pour effacer ce qu'il vient de dire, et puis personne ne sait ce qui se passe ailleurs, dans d'autres villes, sans parler de Varsovie. Nous sommes complètement isolés. Déjà, pour me rendre de Katowice à « Wujek », j'ai dû profiter de l'amabilité d'un chauffeur des pompiers, pourtant ce n'est pas loin. Oh ! à propos, vous savez pourquoi on vous a mises à la porte de l'hôtel ? C'est parce qu'il est occupé maintenant par les unités de Z.O.M.O. qui vivent comme des pachas là-dedans : vodka et caviar à volonté, rations spéciales et promesse d'une récompense substantielle, s'ils parviennent à vaincre la résistance des mineurs sans faire appel à l'armée.

- Mon Dieu ! éclate soudain Inka, comment ont-ils réussi à former des saulds pareils ?

- Oh ! c'est très facile dans notre système, dit tristement André. Des libérés des prisons, des tueurs auxquels on assure l'impunité, des fanatiques aussi...

- Mais tu as rencontré des officiers de l'armée, dit Helena en s'énervant. C'est quand même notre armée ! Ils n'ont pas tous été entraînés à Moscou et ce ne sont pas des sadiques dangereux, mais des fils de paysans, d'ouvriers, des gens comme toi et moi, des gens normaux !

- Oh ! tu sais, la normalité... soupire André en se levant. Ils savent qu'ils vont recevoir des promotions et ils sont persuadés qu'enfin ils vont avoir la main haute sur les hommes du Parti, auxquels ils ne font pas confiance et sur lesquels ils veulent avoir la mainmise depuis longtemps. Pour eux, c'est une occasion unique d'augmenter leur solde et d'améliorer leur statut. Au lieu de piétiner en attendant que les vieux généraux daignent mourir et qu'ils fassent un peu de place à ceux qui n'ont que soixante ans, les voilà en train de s'emparer des postes des directeurs et des dirigeants d'entreprises et d'usines, réservés jusqu'à maintenant aux civils, hommes du Parti et du pouvoir. On leur a expliqué aussi que Solidarité menace nos alliances et que l'honneur de l'armée exige qu'elle maintienne l'ordre. Comme

ce ne sont pas les officiers qui tirent, mais Z.O.M.O, et la milice, ils restent bien au chaud dans leurs chars d'assaut et espèrent des jours meilleurs. Il n'y a que les soldats qui montent la garde aux coins des rues en tapant du pied, parce qu'il fait froid à pierre fendre, mais eux dont vraiment aucune importance.

La femme du docteur Boguslaw se précipite à la porte, où quelqu'un vient de glisser une feuille dactylographiée. Les voilà tous debout autour d'elle en train de lire.

« Les arrestations se multiplient. Des milliers de gens sont massés dans des camps, dehors, sans protection aucune. Continuez la résistance. C'est la seule solution. Solidarité vaincra. »

- Demain, je vais à l'hôpital, décide Helena. Cela ne peut pas continuer ainsi. Il y a autre chose à faire, me semble-t-il, que de rester enfermée dans cette maison à attendre des nouvelles, tandis que d'autres se sacrifient et se font massacrer.

- Eh oui ! sourit ironiquement André. Un journaliste ne peut rien publier quand les journaux cessent de paraître, mais un médecin peut toujours trouver des blessés à soigner

Il prend la feuille dactylographiée des mains de la femme du docteur Boguslaw, l'examine à la lumière de la lampe, parce qu'il commence à devenir presbyte, puis lui demande à brûle-pourpoint :

- Vous n'auriez pas, par hasard, une machine à écrire que je pourrais utiliser ?

Un instant plus tard, il est installé dans la pièce voisine et on entend le crépitement des touches. André transcrit ce qu'il vient de raconter, mais cela ne lui demande que peu de temps, il s'arrête alors, prend une cigarette, l'allume, souffle la fumée... Comment conclure ? Lancer un appel à la grève générale ? Demander aux gars de résister jusqu'à l'épuisement total en s'enfermant dans les usines, ou au contraire en manifestant dans les rues sous le tir des chars d'assaut, les charges de Z.O.M.O., les jets d'eau qui vont les jeter par terre, dans la neige ou sur les pavés durcis encore par la glace ? Les autres, ceux qui ont été arrêtés et enfermés dans des prisons et des camps ne comptent-ils pas qu'on va lutter pour les libérer ?

André se frotte les yeux Le miracle ne se produira pas ! L'armée formée par des officiers soviétiques et solidement encadrée par des agents du S.B., sinon du K.G.B. ne fraternisera pas avec la population. Seule la pression de l'Occident peut

forcer les Soviétiques à reculer. Mais l'Occident est très, très loin, en cette longue nuit d'hiver et là-bas, à Gdansk, Robert a été sans doute arrêté, tandis qu'à Varsovie... Savoir ! Pouvoir au moins décrire ce qui se passe vraiment... Au fond, j'ai de la chance, pense André, de ne pas être en mesure de publier un article, cela serait vraiment terrible si je devais le faire.

Il sort la feuille de la machine, la roule en boule, la lance dans un panier, pour chercher ensuite à la retrouver afin de déchirer en minuscules morceaux ce texte qui peut leur valoir à tous, lors d'une perquisition toujours possible, Dieu seul sait quelles représailles. La porte grince. Helena entre, s'approche de lui, entoure son cou de ses bras et appuie sa joue contre la sienne. Ils restent ainsi longtemps sans échanger une parole, puis André se lève et la prend dans ses bras. C'est un geste de tendresse, d'un amour dépourvu de passion, et ils se sentent mieux ainsi, appuyés l'un contre l'autre.

Dans sa chambre, Maria Solin prie, tandis qu'Inka, roulée en boule, le visage tourné contre le mur, semble plongée dans un profond sommeil. À la cuisine, la femme du docteur Boguslaw frotte, avec de la poudre grisâtre, une casserole après l'autre. Il lui semble qu'à force de les faire briller, elle remporte une victoire sur la matière, sur cette réalité qui l'écrase et face à laquelle elle se sent plus démunie que jamais.

La nuit enveloppe la ville, une nuit claire et froide, peuplée de bruits qui font peur. Tantôt ce sont des avions qui volent très bas, piquent au-dessus des maisons, au point de faire trembler les vitres dans leurs cadres, et tantôt les chars qui roulent à travers les rues vides. Dès la levée du jour, des camions remplis de miliciens passent sous les fenêtres, puis Helena ouvre la radio et ils se réunissent autour de la table, sur laquelle la femme du docteur Boguslaw dispose des biscuits secs et des tasses remplies de thé. Il n'y a plus de pain, plus de lait et ils ont utilisé le dernier morceau de beurre pour le repas de la veille. C'est tout ce qui reste en ce matin-là.

L'ambulance arrive vers huit heures. Cette fois-ci, le chauffeur demande à Helena et à Maria Solin de monter immédiatement, parce qu'on les attend et qu'il faut se dépêcher. À la dernière minute, Helena force Inka à les accompagner. Elle craint que son accouchement, qui est imminent, ne commence pendant son absence et préfère l'installer à l'hôpital. André promet de ne pas bouger de la maison et

de rester avec la femme du docteur Boguslaw jusqu'à leur retour. Il est inquiet et, en embrassant Helena, il lui murmure à l'oreille qu'il faut qu'elle fasse attention parce qu'il l'aime et ne veut pas la perdre.

- Je ne suis rien sans toi, dit-il. Quoi qu'il arrive ne prends pas de risques.

- Promis, lui répond Helena en lui faisant un dernier signe de la main, puis elle l'oublie en vérifiant l'équipement médical de l'ambulance qui a l'air plutôt sommaire.

À l'hôpital, à la salle d'urgence, il y a plusieurs blessés, des femmes qui souffrent d'engelures et un homme qui hurle, sous l'effet d'un choc nerveux.

- Je ne me suis pas couché de la nuit, dit le docteur Boguslaw. Deux autres collègues doivent arriver sous peu, mais d'ici-là je compte sur vous.

Maria Solin enfile une blouse blanche et demande à Inka d'en faire autant, pour l'aider à faire des pansements. Helena fait bouillir la seringue pour donner une piqûre, tandis que l'infirmière de service, complètement débordée, passe faire le tour de l'étage. Plusieurs membres du personnel manquent et il est impossible d'aller les chercher chez eux, puisque certains quartiers sont fermés et que personne ne peut y pénétrer, ni en sortir.

Inka respire à pleins poumons. Ici, elle est utile et elle peut agir, au lieu de penser constamment à Kazik et d'attendre, sans trop savoir quoi.

* * *

Il est plus de minuit. Tout semble calme dans le secteur. Kazik fait le tour des postes de garde répartis dans le quadrilatère des rues qu'occupe son détachement. Varsovie a l'air d'une ville morte. Aucune lumière ne filtre à travers les fenêtres. Au coin, trois soldats se chauffent les mains près du petit poêle noir et le feu éclaire leurs visages, en jetant des lueurs rouges tantôt sur les casques en fourrure rabattus sur les oreilles et tantôt sur les longs manteaux. À les voir ainsi, on a l'impression de retourner en arrière, de retrouver les spectres des soldats soviétiques de ces années d'après-guerre, où ils campaient dans les ruines que l'armée hitlérienne venait à peine de quitter.

Kazik lève la tête, regarde un instant les maisons, puis à nouveau les soldats devant lui. Non, cela ne se reproduira pas. Varsovie est reconstruite et jamais plus

elle ne redeviendra semblable à ce désert d'alors, dominé par les squelettes des constructions à moitié effondrées. Jamais !

Kazik répond au salut des soldats et continue son chemin. Sur la place de la Victoire, immense et lunaire sous le ciel couvert de nuages, là où a eu lieu la cérémonie funéraire du cardinal Wyszynski, Kazik bute contre un petit tas de fleurs. Elles ont été disposées par des mains anonymes en forme de croix, mais les formations de Z.O.M.O. se sont acharnées, pas plus tard que cet après-midi, à les balayer avec des jets d'eau. Ils les ont détruites, dispersées, mais ces quelques tiges sont restées et, le gel aidant, elles forment une masse compacte, lisse et brillante sous la pellicule de glace.

« Quelques dures et pénibles que soient les conditions de notre vie, n'oublions pas que notre sort est dans nos mains * », avait écrit quelque part le cardinal Wyszynski. Kazik fait un effort pour se souvenir où il a lu cette phrase, n'y parvient pas et soudain sent monter en lui une bouffée de rage. Non, ce n'est pas vrai, son sort à lui n'est pas entre ses mains. Il a lutté comme il a pu pour arriver jusque-là, pour retrouver Inka et pour la protéger, et le voilà maintenant en train d'arpenter les rues de Varsovie, en essayant de ne pas penser à ce qu'il sera obligé de vivre le lendemain. Il valait mieux rester enfermé dans le petit bureau, dans ce camp soviétique, à examiner des dossiers sans importance, que de regarder, impuissant, les hommes de Z.O.M.O. entrer en action.

Dès son arrivée à Varsovie, Kazik a réussi à se rendre à l'appartement d'Helena et d'André et, ne trouvant personne, il a couru à l'hôpital, où un docteur Skiba, méfiant, lui a juré de ne pas avoir la moindre idée où se trouvait Maria Solin. C'est en affrontant le regard du médecin que Kazik avait réalisé l'effet que pouvait produire son uniforme de lieutenant, mais comme il n'avait pas le temps de discuter, il était parti sans souffler mot.

À quoi cela aurait servi d'ailleurs, de lui expliquer que le rôle de l'année se limite à patrouiller la ville, qu'elle ne participe pas dans les affrontements avec la population civile et qu'elle n'est pas responsable des camps où des femmes et des hommes, en vêtements imbibés d'eau, risquent de mourir de froid cette nuit.

* Cardinal Stefan Wyszynski, Un évêque au service du peuple de Dieu, Paris-Fribourg, Éditions Saint-Paul, 1970.

Certains, pense Kazik, ont besoin de croire en notre armée, force respectable, capable de défendre l'ordre et, au besoin, la patrie menacée. Pour d'autres, cela n'a plus aucune importance, puisqu'ils sont persuadés depuis longtemps déjà que cet ordre-là est étranger et hostile par définition.

Les deux hôtels, Forum et Europejski, dont les fenêtres donnent sur la place de la Victoire, sont fermés, mais on a posté devant des sentinelles. Kazik accélère le pas. Il a besoin de sommeil, seule évasion possible ! Au moment où il passe devant l'hôtel Forum, un officier de milice vient à sa rencontre. Il tient en laisse un gros chien-loup, un de ces chiens policiers entraînés à s'attaquer aux gens. Inka se trouve peut-être parmi les internés, s'énerve Kazik, et cette idée lui est à ce point intolérable qu'il s'arrête brusquement, rivé sur place, tandis que l'officier de milice s'efforce d'engager avec lui une conversation amicale. Après tout, ne sont-ils pas devenus, à la faveur des événements, des frères d'armes, unis par le même objectif de défense d'un pouvoir qu'il leur faut imposer ?

- Il fait froid, constate-t-il bêtement.

Kazik marmonne quelque chose d'incompréhensible et s'éloigne. L'armée tue parfois, mais de là à fraterniser avec ceux qui torturent il y a quand même une marge... Cet après-midi même, il a été obligé de passer devant un parc, où des gens, entourés d'un cordon de miliciens, se tenaient debout les uns à côté des autres. Vont-ils les laisser ainsi, dehors, sans même dresser de tentes ?

Moi, aussi, je suis leur prisonnier, se dit Kazik en entrant à la caserne où on a installé les quartiers des officiers, mais moi, contrairement aux autres, je ne suis pas impuissant, puisque je dispose encore de moyens de défense. Il faut que je leur échappe coûte que coûte. Tant pis pour ce qui arrivera après, ce qui compte c'est d'agir maintenant, tout de suite, sans réfléchir et sans tergiverser.

Kazik prend son pistolet, enlève le cran de sûreté et hésite un instant. La jambe, ou le bras ? Non, il vaut mieux le bras. Le bras gauche. Il touche à peine la gâchette. Le coup part tout seul et une force brutale, irrésistible, le fait rouler par terre. Une sorte de souffle brûlant enveloppe son corps, le réduit à l'état de loque, puis il plonge dans un gouffre noir, comme lancé dans un précipice à ce point profond qu'il n'en finit plus de tomber de plus en plus bas.

Dans la cour, dans les corridors, à l'extérieur, comme à l'intérieur de l'édifice, un vacarme se déclenche. On sonne l'alarme, les lumières s'allument partout et les soldats courent sous les fenêtres.

Kazik Skola a perdu tout contact avec la réalité, mais quand, plusieurs heures plus tard, il se réveille sur un lit de l'hôpital militaire il sait, il sent, qu'il a gagné.

- Heureusement, la balle n'a fait qu'effleurer son bras, dit une voix à côté de lui. Quel accident stupide. Il a eu de la chance, le lieutenant. Il aurait pu rester infirme.

- On sera obligé de faire une enquête, objecte quelqu'un d'autre.

- Ce n'est pas mon avis. Selon moi, l'arme était défectueuse. Ce sont des choses qui arrivent. Dans ma carrière de médecin militaire, j'ai vu plusieurs cas...

Kazik éprouve une irrésistible envie de dormir. De sa main droite, il touche, sous les couvertures, le gros pansement, tourne sa tête sur l'oreiller, se répète qu'il est enfin libre, puis s'endort et rêve qu'il remercie chaleureusement le médecin militaire pour son expertise et s'en va, son costume sur le dos, dans les rues de Varsovie étrangement noyées par le soleil, comme cela n'arrive qu'au printemps.

* * *

Les monstres se mettent en branle *. Les chars d'assaut commencent à avancer dans l'étroite ruelle. Derrière les machines de guerre, à l'abri, marchent les unités de Z.O.M.O. avec leurs casques et leurs boucliers. C'est la dernière heure d'une attente qui dure depuis plusieurs jours. Cette fois-ci, c'est la charge finale de la force aveugle contre les hommes enfermés dans les galeries du puits qu'ils avaient creusé autrefois de leurs propres mains. Là-bas, à l'extrême limite de la rue, derrière la clôture grillagée de la mine « Wujek », d'autres mineurs se tiennent debout. Avec ces visages couverts de suie et ces vêtements de travail, cette petite poignée d'hommes sans défense semble être venue d'une autre planète, où la liber-

* La description qui suit correspond aux événements qui ont eu lieu devant la mine « Wujek », le 16 octobre 1981, tels que les ont racontés des témoins oculaires et tels qu'ils ont été consignés dans les publications de Solidarité, éditées en France. Bulletin d'information Solidarnosc disponible en français et en polonais. Paris, 10, Passage des Deux-Sœurs.

té et la justice n'ont pas de prix. Ils chantent l'hymne à la fois religieux et patriotique : Boze cos Polske przez tak liczne wieki otaczal tarcza potegi i chwaly * ...

Mais le vacarme que font les chenilles sur les pavés glacés devient tel qu'aucune voix humaine ne peut le dominer. Pourtant, l'officier qui conduit le premier char d'assaut s'arrête brusquement comme s'il ne pouvait vaincre un obstacle qu'on vient de dresser devant lui. Impatient, le responsable des formations de Z.O.M.O. court sur le trottoir, dépasse le monstre d'acier, puis recule, saisi par ce qu'il vient de voir. Car, devant les chars d'assaut, par terre, il y a des femmes qui se sont couchées sur la chaussée, aussi près que possible des chenilles, tandis que d'autres, debout, forment une masse compacte, une sorte de barricade vivante qui sépare les assaillants de ceux qu'elles sont prêtes à protéger coûte que coûte, de ces mineurs, parmi lesquels se trouvent leurs frères, leurs fils, leurs fiancés et leurs maris, tous ces hommes qu'elles aiment.

- Vite, les canons à eau, ordonne l'officier de Z.O.M.O.

Aussitôt les femmes sont littéralement emportées par le courant qui les fait rouler sur les côtés, les cloue contre les murs, les aveugle et les empêche de courir. Certaines parviennent jusqu'à la clôture de la mine, d'autres rampent à genoux dans cette direction, incapables de résister à la puissance du courant, d'autres encore s'accrochent aux chars d'assaut avec leurs mains nues, grappes humaines collées contre la ferraille grise.

Les formations de Z.O.M.O. commencent à présent à lancer des grenades lacrymogènes et, sous le ciel gris de cet après-midi d'hiver, se lève une épaisse brume opaque qui enveloppe les gens et les machines, les blessés qui ne parviennent plus à se redresser et ceux qui réussissent encore à se tenir debout. Mais déjà d'autres femmes arrivent par les jardins, armées de pierres et se mettent à les lancer sur les chars d'assaut, sur les casques des hommes de Z.O.M.O. et sur les mitraillettes qui commencent à aboyer, ponctuelles, systématiques et efficaces. Brusquement, dans la lumière laiteuse, un groupe apparaît, poussant devant lui, un wagonnet qu'il renverse devant le char d'assaut, de façon à bloquer la rue. On ne distingue plus les voix des hommes des voix des femmes, à travers le bruit infernal.

* Dieu qui depuis tant de siècles protège la Pologne par le bouclier de puissance et de gloire...

C'est alors que les miliciens de Z.O.M.O. passent à l'attaque en frappant, avec leurs lourds bâtons, les têtes, les bras et les corps qui se recroquevillent, tombent, se relèvent encore ou restent là, dans la neige noircie par la poussière de charbon, incapables de bouger. Les miliciens avancent en hurlant, se saisissent de certains, les traînent en arrière et les jettent dans des camionnettes qui *repartent aussitôt* vers la prison.

- Arrêtez-vous, pour l'amour du bon Dieu, crie le prêtre dont la soutane fait reculer quelques assaillants, mais ils sont dépassés aussitôt par d'autres qui le contournent, sans même entendre son appel. Avec leurs casques, leurs masques et leurs boucliers, ils avancent comme des robots sourds et aveugles.

Les a-t-on drogués ? se demande le prêtre, et cela estompe un peu cette haine qu'il ressent et qu'il juge indigne de la soutane qu'il porte. Avec son mouchoir, parce que les gaz lacrymogènes l'empêchent de respirer et le font tousser, le prêtre protège sa figure et se met à courir à travers les jardins, à travers les arrières-cours, jusqu'à l'hôpital où il arrive couvert de boue, semblable à un spectre dans sa soutane déchirée par endroits et son pauvre visage aux yeux et à la bouche meurtris par les gaz.

- Vite, supplie-t-il. Sortez les ambulances. La rue est bloquée, mais on peut passer par un chemin de terre que je connais. C'est le carnage qui commence, ajoute-t-il plus bas, vous êtes leur seule chance !

- Mais il faut vous soigner, mon père, s'affole le médecin. Vous ne vous rendez pas compte ! Vous êtes probablement intoxiqué. Venez avec moi...

- Plus tard, plus tard, se fâche presque le prêtre. Chaque minute compte ! Vite !

Le docteur Boguslaw n'hésite pas. Il donne déjà des ordres, organise les équipes et fait monter les médecins et les infirmières dans les trois ambulances dont il dispose, tandis que le prêtre le suit en s'efforçant de dominer ses quintes de toux.

À la faveur de la nuit qui tombe brusquement sur la ville, Inka se glisse dans la première voiture, où le prêtre explique au chauffeur comment ils peuvent parvenir jusqu'à la mine sans être repoussés par les barrages dressés par la milice. Les ambulances démarrent. Inka aide une infirmière à préparer les civières, et se met à compter les bandages. Dans la lumière hésitante de la petite lampe qui

s'éteint à chaque cahot, leurs ombres s'étirent sur la paroi du véhicule, énormes, démesurées, semblables à celles de géants. Protégée par la blouse blanche d'infirmière, Inka oublie qu'elle porte un enfant. Silencieuse, efficace, elle exécute son travail de son mieux.

En avant, dans la cabine du chauffeur, le prêtre fait éteindre les phares mais, quand ils arrivent à proximité de la mine, il n'est plus possible de continuer ainsi, parce que les gaz lacrymogènes cachent complètement la route. Le chauffeur fonce, les miliciens s'écartent et les laissent passer et, soudain, le silence éclate en mille morceaux et ils sont abasourdis par le bruit. On les entoure. Les ambulances s'arrêtent.

Sous la lumière des réflecteurs, ils voient maintenant les chars d'assaut qui broient la clôture de la mine, pénètrent jusqu'aux installations, défoncent un mur, puis s'immobilisent, tandis que la nuée de Robots casqués munis de boucliers, mitraillettes pointées en avant, chargent. D'autres Robots commencent à former, derrière eux, une sorte de haie d'honneur.

- C'est insensé, proteste le prêtre en sautant à terre. Le colonel a promis qu'il allait protéger les mineurs contre la cruauté de Z.O.M.O. Il l'a promis...

Des grenades lacrymogènes continuent à exploser avec un sifflement sinistre, mais voilà que des femmes, qui se précipitent dans la lumière des réflecteurs, saisissent dans leurs mains nues celles qui sont tombées sur la neige et les rejettent du côté des assaillants.

Debout, appuyée contre un arbre, Inka est prise d'une toux spasmodique. Devant le bâtiment central, commencent à apparaître les mineurs qui, les bras en l'air, avancent lentement, entourés des Robots. Les chauffeurs des trois ambulances, les infirmières et les médecins se rapprochent, petit îlot de témoins, impuissants, tremblants de froid, ou d'horreur, on ne sait trop. De sa place, un peu à l'écart, Inka voit Helena et Maria Solin et cela l'empêche de suivre son impulsion et de se lancer en avant pour aller se fondre dans le groupe des femmes.

Des gens courent dans tous les sens, des bribes de chants parviennent jusqu'à eux, tandis que des jets d'eau trouent les lumières des réflecteurs, s'élèvent au-dessus des têtes et retombent sur les femmes qui, tenaces, reculent pour revenir, tantôt du côté des ambulances et tantôt du côté de la haie d'honneur, qu'on nomme ironiquement dans la langue des Robots le « sentier de la santé ».

Les mineurs sortis des galeries souterraines, aveuglés par les réflecteurs, marchent les uns derrière les autres, isolés et solitaires, sous les coups des Robots qui les frappent avec les crosses de leurs mitraillettes. Personne ne crie. Certains essaient de chanter, mais les Robots se déchaînent et les font tomber à genoux sur la neige noircie de suie, les rouent de coups de pied, jusqu'à ce qu'ils s'écrasent sur le dos, ou sur le ventre, puis les traînent en dehors de la haie d'honneur, dans l'ombre, afin de pouvoir infliger le même traitement à ceux qui les suivent. Par moments, des femmes isolées se lancent encore cherchant à leur venir en aide, mais aussitôt elles sont rejetées en arrière, silhouettes noires, molles et comme désarticulées sur le fond plus clair de la neige.

- À nous, décide le docteur Boguslaw. Suivez-moi !

Les blouses blanches visibles de loin sous la lumière des réflecteurs, les médecins en avant, les infirmiers avec leurs civières en arrière, et le curé en soutane à côté d'eux, suscitent une sorte de murmure. Surpris, les Robots s'écartent. Le curé s'agenouille à côté d'un corps, masse informe, puis d'un autre, tandis que les infirmiers derrière lui chargent les blessés et les portent jusqu'aux ambulances.

Inka remonte dans l'ambulance. Ses dents s'entrechoquent. Un des hommes est touché à la tête, tandis que l'autre a reçu des balles dans le ventre.

- Vite, ordonne le docteur Boguslaw, il n'y a pas un instant à perdre ! Les chauffeurs manoeuvrent pendant un long moment avant de pouvoir faire demi-tour et se remettre à rouler sur la route, mais, peu après le croisement, ils sont obligés de s'arrêter. C'est un barrage des camionnettes noires de Z.O.M.O.

Inka, qui aide à faire le pansement d'un des blessés, ne se rend pas compte de ce qui se passe, puis brusquement la porte de l'ambulance s'ouvre, le vent froid s'engouffre à l'intérieur, deux Robots la saisissent par les bras, la jettent dehors, et elle tombe lourdement sur la chaussée. Les réflecteurs s'allument et, dans la lumière crue, dure, aveuglante, les Robots sortent les civières. Deux officiers achèvent les blessés à coups de bâtons, tandis que d'autres frappent les chauffeurs, les infirmières et les médecins.

- Inka, hurle Helena, Inka !

Elle se précipite vers elle et l'entoure de ses bras pour la protéger contre les coups qui pleuvent sur ses épaules, sur son dos, sur sa tête, tandis que les Robots

humains crient des jurons orduriers et que la lumière du réflecteur s'éteint et se rallume.

Dans un effort de tous ses muscles, Inka se dégage, parvient à se relever et s'agrippe de tout son poids à l'épaule du Robot qui s'apprête à frapper Helena. Surpris, l'homme se retourne, la regarde, recule et lâche son arme. Inka se penche et essaie de relever Helena, mais n'y parvient pas.

- Ces deux-là à la prison, ordonne l'officier, et les autres à l'hôpital de la milice.

Dans la camionnette sans fenêtres, aveugle véhicule des Robots qui n'a que le pare-brise en avant, Inka, à genoux à côté d'Helena, couchée sur le plancher, la supplie en pleurant.

- Helena, réponds-moi, mais réponds-moi donc !

Dans le noir, elle cherche son visage, puis se met à le caresser tout doucement, en attendant en vain un mot, un signe, une réaction quelconque. Soudain, le moteur s'arrête, la camionnette s'immobilise et des hommes en uniforme, des gardes de la prison, ouvrent les portes. Ils placent Helena sur une civière et ils ne protestent pas quand Inka les repousse de façon à ce qu'ils ne puissent pas les séparer.

- Où sont les médecins ? ils étaient avec nous, ils doivent être là, où sont les médecins ? demande-t-elle en tirant l'officier par la manche.

Visiblement émus, les deux gardes qui tiennent la civière s'arrêtent sans proférer une parole. Les voilà à présent dans la cour de la prison et Inka a l'étrange impression que les murs qui les entourent les protègent. L'officier éclaire avec sa lampe la civière et puis une autre qui se trouve derrière eux

- Maria Solin, crie Inka, où est Maria Solin, mais au même moment elle reconnaît la femme morte qu'on porte là, à côté, et se met à hurler sans s'en rendre compte et sans reconnaître sa propre voix. Il lui semble que c'est quelqu'un d'autre qui crie, quelqu'un dont elle ignore tout. L'officier écrase sa bouche de sa main, puis la prend par la taille et la force à avancer près de la civière sur laquelle est couchée Helena, jusqu'à l'entrée de la prison.

- Taisez-vous, murmure-t-il, taisez-vous ! Ici, en prison, avec mes gardes, vous êtes en sécurité. Allons, ne criez pas, madame, il y a un médecin à l'infirmerie, c'est là qu'on vous mène. Ce n'est pas loin.

Appuyée contre son bras, Inka franchit le seuil, traverse un long corridor mal éclairé, des clefs grincent dans la serrure et c'est l'odeur de l'infirmierie. On couche Helena sur des draps gris et Inka saisit sa main dans la sienne, en essayant de prendre son pouls, mais elle n'y parvient pas. Une douleur sourde secoue son corps, une pression se déclenche dans le fond de son ventre, et Inka tombe sur la chaise, juste à côté du lit sur lequel Helena semble dormir. Autour, les gens s'affairent, une femme en longue blouse d'infirmière, puis un homme qui lui fait une piqûre.

- C'est votre soeur ? demande-t-il.

- Non, répond Inka, c'est ma mère !

Pourquoi le dit-elle juste en cet instant précis, à cet inconnu, pourquoi pour la première fois de toute son existence éprouve-t-elle le besoin de crier qu'on vient de tuer celle qui lui avait donné la vie ? Elle ne saurait le dire.

- Des assassins, de vrais assassins, murmure le médecin en auscultant Helena.

- Elle a voulu me protéger, sanglote Inka, elle a voulu les empêcher de me frapper et ils se sont acharnés sur elle. Ils l'ont battue dans le dos, longtemps et moi pendant tout ce temps-là je ne parvenais pas à me relever.

- Chut, lui fait signe le médecin. Je crois qu'elle va reprendre conscience.

Helena remue légèrement, ses paupières se soulèvent et de ses grands yeux verts elle fixe Inka, puis ses lèvres remuent, mais elle ne peut pas parler. Inka a l'impression de sentir une pression de sa main alors elle se penche pour être plus près. Encore un effort, Helena semble vouloir soulever sa tête, ne réussit pas, s'enfonce plus profondément dans les draps gris et ferme les yeux. Brusquement, Inka, tendue à l'extrême par une sorte de spasme, s'affaisse à côté d'elle.

* * *

La tempête de neige s'est déchaînée pendant toute la nuit et, ce matin, il y a brusquement le calme et ce silence qui semble incroyable après la furie aveugle du vent qui a plié les arbres jusqu'à terre, cassé des poteaux en fer et soufflé les toits des kiosques de Ruch. Sous un ciel lourd et gris, le monde paraît triste malgré la blancheur de la neige qui a recouvert les laideurs conçues par les hommes pour que d'autres hommes puissent avoir un abri, un refuge, un appartement...

En soupirant, Inka quitte la fenêtre. Elle se sent parfaitement en accord avec cette grisaille qui règne dehors, ni triste, ni révoltée, juste vide au point d'être incapable de souffrir de cette souffrance qui succède parfois à la rage et à un désespoir total.

Il fait moins froid mais, comme le chauffage central ne fonctionne pas à certaines heures, Inka enfile sa grosse veste avant de s'installer devant la machine à écrire.

Irena est partie faire des courses, en espérant trouver une veste chaude pour Robert. Elle vient de recevoir la permission de lui rendre visite, la semaine prochaine, pour la première fois depuis son internement et elle ne tient plus en place. Tantôt elle décide d'aller chez le coiffeur et de se teindre les cheveux pour qu'il puisse la trouver à son avantage, et tantôt elle engage avec Inka de longues discussions sur les perspectives d'avenir, pour pouvoir avoir des idées au cas où elle aurait l'occasion d'en parler avec Robert et de lui apporter un peu d'espoir.

Quand Irena est là, elle empêche Inka de s'occuper du petit, mais c'est pour elle une telle joie qu'Inka lui cède volontiers sa place. Depuis qu'elle a réussi à arriver à Varsovie pour s'installer à l'appartement, l'atmosphère a changé. C'est grâce à elle qu'Inka a retrouvé un peu de courage, mais André, lui, continue obstinément à se taire.

Pauvre André... Quand il était venu à l'infirmerie de la prison, Inka, qui relevait à peine de son accouchement, avait failli ne pas le reconnaître. Il était hâve, ses cheveux avaient blanchi en l'espace de quelques jours et il se tenait courbé comme un vieil homme. Ils n'avaient eu droit qu'à quelques minutes d'entretien, ce qui était d'autant plus surprenant qu'Inka devait être libérée deux jours plus tard. La haute administration avait décidé, dans son étrange logique d'appliquer le règlement jusqu'au bout, jusqu'aux derniers instants qu'Inka avait passés dans sa cellule.

Depuis, André mène la bataille pour obtenir le droit d'enterrer sa mère et sa femme, mais sans résultats. Tout ce qu'ils ont pu arracher aux autorités, ce sont deux feuilles de papier attestant que le docteur Maria Solin et le docteur Helena, née Stanowska, épouse Solin, sont décédées à la suite d'un arrêt du coeur. Deux certificats identiques faits sur les mêmes formulaires où, en vue d'économiser son temps sans doute, le fonctionnaire s'était contenté d'inscrire juste les noms. À la

rubrique concernant la profession, cependant, il avait laissé un espace vide. La mort devenait ainsi collective en quelque sorte impersonnelle ; une simple formalité devant rester aussi anonyme que possible, afin que nul ne puisse en faire état publiquement.

C'est le directeur de la prison qui, le jour de Noël, avait apporté à Inka un petit paquet. Elle y avait trouvé, enveloppées dans un mouchoir sale, deux alliances, la montre d'Helena et celle de Maria Solin et deux photos : la sienne et celle d'André. En regardant ces pauvres objets, Inka s'était mise à prier. Les prêtres n'étant pas admis dans les prisons, elle avait passé ce Noël-là, seule dans sa cellule, sans prononcer une parole et sans manger. Cela avait été sa façon à elle d'honorer sa mère. On ne lui avait pas permis de nourrir son fils et elle fut privée de cette possibilité de le tenir serré dans ses bras. Charitable, le médecin lui avait donné une poignée de cachets, afin que son lait cesse de couler de ses seins et de rendre gluante sa blouse de prisonnière.

Il était gentil, le médecin, pense Inka en plaçant le texte qu'elle s'apprête à recopier à côté de sa machine.

Le bébé s'agite dans son berceau. Elle se lève, va le voir, replace la petite couverture bleue, puis revient à sa place. La grisaille du jour pénètre dans la pièce. Là-bas, dans cette prison de Katowice, tout ce qui lui importait, tout ce qu'elle désirait, c'était bien cela : revenir ici dans cet appartement où Helena avait vécu, fermer la porte sur le monde extérieur et ne plus penser. Au bout de multiples démarches, André avait obtenu la permission de se rendre à Varsovie, mais quand, enfin, on avait accepté, au poste de milice, d'apposer le dernier tampon sur l'autorisation officielle, il avait dû chercher de l'essence pour remplir le réservoir. Il avait eu de la chance André. Des braves gens lui avaient indiqué une auto démolie et, à l'aide d'un petit tuyau en caoutchouc, il avait pu se débrouiller. Par la suite, pendant plusieurs heures, il avait gardé dans la bouche le goût de l'essence, puisqu'il lui avait fallu faire le transvasement de cette façon, on ne peut plus artisanale. Quand Inka s'était retrouvée, son bébé dans les bras, devant le mur de la prison, il l'attendait au volant de sa voiture et il avait même réussi à lui sourire.

Cela avait été un voyage étrange. André lui avait demandé de raconter les événements de cette nuit-là et Inka, la gorge serrée, tout en berçant sur ses genoux son enfant qui pleurait, avait été obligée de répéter indéfiniment chaque détail.

- Les trois chauffeurs des ambulances sont morts, lui avait dit finalement André, ainsi qu'une des infirmières. Les autres sont internés, mais personne ne sait où ils se trouvent. La femme du docteur Boguslaw cherche son mari. Elle passe ses journées au poste de milice, ou avec les familles des mineurs. Elle est très courageuse ! Il paraît qu'ils ont fait des dizaines de morts et des milliers d'arrestations. Aucune nouvelle des blessés. Plusieurs ont été transportés à l'hôpital de la milice et le bruit court qu'au lieu de les soigner, c'est justement là-bas qu'on les achève. Hier, ils ont arrêté le Père Poplawski, parce qu'il a permis qu'on expose dans son église une crèche entourée de barbelés *. Moi, je l'ai vu la dernière fois dimanche à la messe. Il était à ce point ému qu'il avait du mal à prononcer son homélie. Il avait demandé qu'on cherche par tous les moyens à obtenir des renseignements concernant les personnes arrêtées afin d'aider les familles à retrouver leurs proches. Il a demandé aussi qu'on ne laisse pas dans le besoin les femmes des mineurs qui sont restées seules avec de jeunes enfants.

C'est étrange, pense Inka, même la voix d'André a changé. Autrefois, elle avait des intonations drôles, tandis que maintenant elle est comme enroutée. Depuis leur arrivée à Varsovie, André ne parle pratiquement pas. Il se contente de lui donner de longues listes de noms à recopier et disparaît pendant des heures. Quand il rentre, peu avant le couvre-feu, elle a beaucoup de mal à lui faire avaler quelque chose.

Il est bon pour moi, André, pense Inka, sans lui je ne sais vraiment pas comment on nourrirait le bébé. Irena a apporté ce qu'elle a pu de Celestynow. Elle est arrivée, les bras chargés, suivie du camionneur qui avait pris le risque de la transporter en fraude jusque-là, mais pour l'enfant il faut absolument du lait en poudre, introuvable dans les magasins. C'est encore André qui va régulièrement au presbytère, chercher les boîtes qui arrivent de l'Occident et que les religieuses distribuent aux familles.

Inka glisse une feuille de papier dans sa machine et commence à dactylographier le texte. Elle le fait de façon automatique, sans le comprendre vraiment, puis

* Fait authentique rapporté dans les publications de Solidarité, Comité de Coordination du Syndicat, 10, Passage des Deux-Soeurs, Paris.

brusquement s'arrête et se met à le lire. C'est la lettre adressée par André au rédacteur en chef du journal où il travaille depuis des années **.

« Monsieur le rédacteur en chef, compte tenu de la présente action de « vérification » des journalistes, je vous avise que je refuse de participer à ladite action et que je ne répondrai pas à la convocation de la Commission que vous présidez. Je viens de prendre cette décision après une longue réflexion. Elle est définitive et sans appel. J'ai consacré plus de vingt années de ma vie à travailler de mon mieux pour mon journal. J'aurais pu rester à l'étranger, à Londres plus exactement, où on m'avait proposé de travailler dans mon métier, mais je suis revenu au pays en croyant que c'est là que se trouvait ma place. Je ne sais trop ce qu'on veut vérifier dans mon cas, mais je n'ai pas l'intention de procéder à mon autocritique, dont on voit tous les jours de pitoyables exemples, lors des émissions d'actualités présentées à la télévision. Il ne me semble pas non plus que je doive expliquer à qui que ce soit mes idéaux, ni mon attitude à l'égard de mon propre pays et des événements qui sont en train de le secouer. La Commission que vous présidez, monsieur le rédacteur en chef, n'a pas le pouvoir de me libérer de l'obligation morale, qui est la mienne, de servir ma patrie, ne serait-ce qu'en balayant les rues. Dans ce travail aussi, je peux être utile. Il y a tant de déchets dans notre pays, que c'est même une oeuvre de Titan. C'est tout ce que je voulais vous communiquer aujourd'hui, monsieur le rédacteur en chef, afin de justifier mon refus de me présenter devant cet organisme qu'on a appelé la « Commission de vérification des journalistes » et que vous, monsieur le rédacteur en chef, avez accepté de présider »

- Mon Dieu ! murmure Inka et moi, au lieu de m'occuper de lui, de l'aider, j'ose me plaindre à Irena de son mutisme ! Pauvre André. Nous nous connaissons depuis toujours, nous avons vécu ensemble beaucoup de bons et de mauvais moments, mais maintenant, soudain, je ne peux plus rien pour lui. Irena ne pense qu'à Robert. On dirait que son mari compte beaucoup plus pour elle « Helena, sa fille. Et moi je ne me préoccupe que de mes propres problèmes quotidiens ; trouver du savon, de quoi laver les couches du bébé, du lait pour le nourrir. ... Et pourtant, face à André, je suis une privilégiée du sort. Moi, je peux encore attendre des nouvelles de Kazik. Moi, j'ai encore l'insigne bonheur d'espérer...

** Extrait d'une lettre authentique parvenue en Occident.

Tu n'es qu'une sale égoïste, se répète Inka, tandis que le silence qui l'entoure commence à l'oppresser. Elle ouvre la radio, mais il est trop tôt pour prendre les nouvelles de la B.B.C. et les postes polonais ne diffusent que des chansonnettes, qui lui paraissent non seulement incongrues, mais plus simplement injurieuses. « Ils » se moquent de nous, pense Inka et nous, nous tous, nous sommes des otages de leur pouvoir, de leur ordre policier et de leurs tractations avec le « Grand Frère ».

Inka voudrait soudain ne plus être seule, sortir, aller dans les rues et respirer l'air frais sous les flocons de neige. Depuis qu'elle est revenue à Varsovie, elle refuse pourtant de quitter cet appartement et passe ses journées à s'occuper du bébé et à taper, tant bien que mal, à deux doigts, les listes de noms et les textes qu'André lui apporte. Faute de papier carbone, elle est obligée ensuite de les recopier des dizaines de fois, afin qu'on puisse les distribuer au plus grand nombre possible de gens. C'est sa façon de communiquer avec les autres, et puis c'est l'unique moyen dont elle dispose pour être plus proche de Kazik. Il lui semble que sortir, s'éloigner, serait rompre une sorte de lien avec lui, le trahir. C'est un sentiment enfantin, sans doute, mais Inka ne parvient pas à le surmonter...

À nouveau, Inka se penche sur la machine à écrire et se met à dactylographier le texte de la lettre d'André, lentement, doucement, avec énormément de précautions. André lui avait bien recommandé d'économiser le papier, denrée introuvable qu'il parvient à se procurer par petits paquets. Il les lui confie ensuite comme un bien infiniment précieux.

On frappe à la porte. Non, ce n'est pas la milice, parce qu'il s'agit de petits coups délicats qui se répètent à un certain rythme. Inka ouvre. Une inconnue se tient devant elle.

- Je suis infirmière, dit la femme, et je vous apporte des nouvelles de votre mari.

Inka recule, incapable de proférer un son, en retenant entre ses mains celle de la femme et en l'entraînant avec elle à l'intérieur.

- Il est vivant, Kazik, dites-moi la vérité, est-ce qu'il est vivant ?

- Il vient d'être transféré à notre hôpital, dit l'infirmière, après avoir été soigné on ne sait trop où. Je n'ai pas pu l'interroger, parce qu'il est encore très faible. Il a

une blessure au bras gauche. Je n'ai pas l'impression qu'il a été battu. Deux hommes en civil l'ont emmené, hier, à l'urgence et l'ont laissé là, sans donner aucune explication. Depuis, il a juste réussi à me donner votre nom et votre adresse. C'est tout ce que je peux vous dire.

Inka ne l'écoute plus. Elle saisit le bébé qui se met à pleurer, l'enveloppe de son mieux dans le grand fichu à carreaux, cadeau de Magda qu'Irène avait apporté de Celestynow, et se précipite dans les escaliers. L'infirmière sort derrière elle, en refermant la porte.

Les autobus ne circulent pas. Courbée en avant, son fils dans ses bras, Inka marche aussi vite qu'elle le peut en luttant contre la bourrasque qui plaque des flocons de neige sur sa figure. Incapable de penser, incapable de réfléchir, elle avance ainsi, sans même se rendre compte que les rares passants qui la croisent la regardent avec commisération. Combien de temps cela dure-t-il ? À un moment donné, sur le grand boulevard vide qui mène d'Ursynow à Varsovie, un taxi rempli de monde s'arrête à sa hauteur

- Montez, lui dit l'homme qui descend et la prend par le bras, en se protégeant contre le vent avec son cache-nez qu'il remonte sur sa figure. Où allez-vous comme ça, toute seule, avec ce bébé ?

Serrée entre le conducteur et l'inconnu, Inka retrouve la chaleur et la présence des autres. Sur le siège arrière, une des femmes lui propose de prendre l'enfant, l'autre lui offre une cigarette et le chauffeur décide de passer d'abord à l'hôpital et de déposer les autres passagers par la suite, afin qu'elle puisse arriver aussi rapidement que possible. C'est alors seulement qu'Inka réalise qu'elle n'a pas d'argent sur elle et qu'elle n'a même pas pris ses papiers d'identité, qu'on peut pourtant exiger à la faveur de toutes ces vérifications auxquelles on procède dans les rues de la ville.

- Ne vous en faites pas pour l'argent, dit le chauffeur en baissant sa fenêtre pour essayer d'enlever la neige qui colle sur son pare-brise et cache la visibilité. Ce qui est grave c'est que ces fichus essuie-glace fonctionnent mal. Nous sommes tous solidaires, ma petite dame, ça ce n'est pas compliqué, c'est normal, ce qui est

plus difficile c'est de faire marcher cette fichue machine bien que « WRONA * » s'amuse à ne pas déblayer certaines rues. À bien y penser, c'est tout un symbole, ma petite dame. Comme disait notre Walesa, « s'ils nous laissent faire, on va produire et on va être plus efficaces que les Japonais ».

Inka essaie de sourire, mais n'y parvient pas. Elle a peur à chaque arrêt, à chaque instant où ils dépassent une patrouille de milice, ou un groupe de soldats qui se chauffent autour des petits poêles de fortune. Elle a peur d'être emprisonnée à nouveau, quelque part à Varsovie, et de ne pas retrouver Kazik. La voiture s'arrête, avec un grincement de freins devant l'hôpital, dans une fontaine de neige qui jaillit sous ses roues.

Inka descend, retrouve la liberté de ses mouvements et le souffle du vent froid sur sa figure. Les braves gens qui l'on aidée ne sont plus là et elle fait face au gardien qui dans la guérite à l'entrée, se plaît à exercer son pouvoir de fonctionnaire, représentant de l'ordre.

- Ce n'est pas l'heure des visites, dit-il.

Inka supplie. C'est humiliant, mais cela lui importe peu, en cet instant précis où seul compte pour elle un but unique : retrouver Kazik ! Pour y parvenir, elle serait prête même à se mettre à genoux devant les robots, alors à plus forte raison devant ce gardien qui n'a ni casque, ni mitraillette. L'homme regarde le bébé, réfléchit un instant, puis accepte de se montrer magnanime, parce qu'il s'agit, après tout, d'un enfant.

La cour de l'hôpital, l'entrée, un corridor, des portes et, au bout, la grande salle. Affolée Inka va d'un lit à l'autre jusqu'à ce coin, là-bas, à gauche, où sur un oreiller gris elle reconnaît le visage de Kazik. Il semble dormir, mais au moment où elle parvient jusqu'à lui, il ouvre les yeux.

- Kazik, mon chéri, c'est moi. Je t'apporte notre bébé. C'est un garçon. Il est né à l'infirmerie de la prison. Je te demande pardon, je ne sais vraiment pas combien il pesait, mais il est beau ! Regarde, Kazik, comme il est beau.

* WRONA, sigle utilisé par le gouvernement du général Jaruzelski, dont les lettres forment un sobriquet qu'on lui donne en Pologne et qui signifie, dans sa traduction littérale, corneille.

Inka écarte un peu les bords du grand fichu à carreaux, pour qu'il puisse voir mieux, mais Kazik semble incapable de la quitter des yeux, elle et son visage rougi par le froid et caché en partie, par les mèches de ses cheveux blonds en désordre.

- Tu es là, Inka, dit-il. Nous sommes ensemble. Tu sais, j'ai eu si peur de ne pas te retrouver, de ne pas te rejoindre que j'étais prêt à tout. Inka, promets-moi de ne plus me quitter, quoi qu'il arrive. Promets-le moi...

- Mais, chéri, proteste Inka en riant à travers ses larmes, ce n'est pas moi qui suis partie, c'est toi qui a été obligé de...

- Jure-moi, Inka, que jamais plus nous ne serons séparés, et donne-moi ta main, pour que je cesse d'avoir l'impression que je rêve, insiste Kazik.

Inka se penche, effleure de ses lèvres la joue de Kazik, qui, brusquement, l'entoure de son bras valide, la serre contre lui et se met à l'embrasser comme un fou !

- Il faudra qu'elle couche à l'hôpital, constate rageusement l'infirmière en chef. C'est l'heure du couvre-feu et ces deux-là ne s'en rendent même pas compte. On manque de place, mais je ne peux pas la laisser partir avec un bébé dans les bras. Elle va se faire arrêter. De nos jours, même les mères prennent des risques incroyables. Quelle époque !

Dehors, la nuit tombe et, dans les fenêtres des maisons, s'allument les lumières tremblantes des bougies, signes de Solidarité, humbles symboles chrétiens d'espoir, de liberté et d'amour...

Montréal, en l'an de grâce 1982.

Alice POZNANSKA-PARIZEAU

La charge des sangliers. ROMAN.
Ottawa : Le Cercle du livre de France, ltée;
Montréal : Les Éditions Pierre Tisseyre, 1982, 384 pp.

Quelques ouvrages, revues et journaux à lire, ou à relire

[Retour à la table des matières](#)

Nicholas Bethell, *Le communisme polonais, 1918-1971*, Paris, Éditions du Seuil, 1971.

François Gault, *Walesa*, Paris, Éditions du Centurion, 1981.

Michel Heller, *Sous le regard de Moscou : Pologne (1980-1982)*, Paris, Calmann-Lévy, 1982.

Christian Jelen, *Les normalisés*, Paris, Albin Michel, 1975.

Pierre Li, *Quand les journalistes polonais parlent*, Paris, Éditions Mègreis, 1982.

Jean Offredo, *Lech Walesa, ou l'été polonais*, Paris, Éditions Cana, 1981.

Ouvrage collectif, *Pour la Pologne (avec chronologie détaillée des événements de 1980-janvier 1982)*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.

Krzysztof Pomian, *Pologne : défi à l'impossible ?-De la révolte de Poznan à « Solidarité »*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1982.

Louis-Bernard Robitaille, *Erreurs de parcours*, Montréal, Boréal Express, 1982.

Sergio Trasatti and Arturo Mari, *Journey in Suffering. The Hundred Days of John Paul II, 13 may-16 august 1981*, Bergamo, Italie, Éd. Velar, 1981.

Cardinal Stefan Wyszynski, *Un évêque au service du peuple de Dieu*, Paris-Fribourg, Éd. Saint-Paul, 1968.

Erwin Weit, *Dans l'ombre de Gomulka*, Montréal, Éditions du Jour, 1970.

Thaddeus Wittlin, *Beria, vie et mort du chef de la police secrète soviétique*, Paris-Bruxelles, Éd. Elsevier Séguoia, 1976.

J.K. Zawodny, *Nothing but Honour, the story of the Warsaw Uprising*, Stanford (Calif.), Ed. Hoover Institution Press, Stanford University, 1979.

Libération, numéro hors série, janvier-fevrier 1982, Paris, « Pologne. 500 Jours de Libertés qui ébranlèrent le communisme » (en coll.)

L'Alternative. Supplément au no 14, janvier 1982, Paris, « Pologne. Le dossier de Solidarité. Gdansk, août 1980-Varsovie, décembre 1981 ». (en coll.)

L'Express 22 janvier 1982, Paris, Alexandre Soljenitsyne, « Pologne, la leçon principale ».

L'Express, 5 février 1982, Paris, Noël-Jean Bergeroux et Jean Gloaguen, « Gaz : les secrets du contrat russe. »

The Institute for the Study of Conflict, Londres, 1980, « The Soviet Empire : Pressures and Strains ». (en coll.)

The Globe and Mail, 11, 12 et 13 janvier 1982, Toronto. Mark Lukasiewicz, « Victims of "the War", Poles wonder-what next ».

Solidarité, Bulletin d'information. Paris 10, Passage des Deux-Soeurs.

Kultura, mensuel publié à Paris (en polonais).

Solidarnosc, hebdomadaire publié à Varsovie jusqu'à décembre 1981 (en polonais).

Polityka, hebdomadaire publié à Varsovie (en polonais).

Trybuna Ludu, quotidien publié à Varsovie (en polonais).

Zycie Warszawy, quotidien publié à Varsovie (en polonais).